
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876447 2


DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

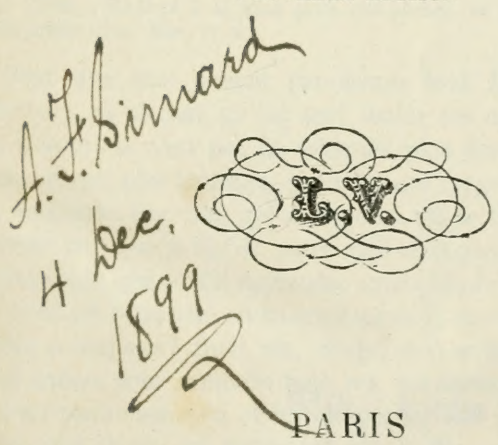
Par **T. DUVAL**

VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS

A. CRAMPON, J. BOUCHER et C. BERTON

VOLUME IV

NOUVELLE ÉDITION

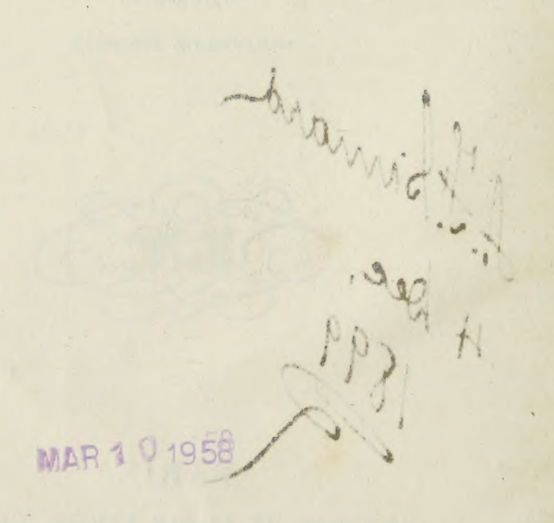


PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1877



2

SERMONS

POUR

LE PROPRE DU TEMPS.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — DE NOS DEUX RÉSURRECTIONS, ET DE LEUR CAUSE, QUI EST LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR. — SIGNES DE NOTRE RÉSURRECTION SPIRITUELLE.

Christus traditus est propter peccata nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.

Le Christ a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. *Rom.* IV, 25.

Pour une âme aimant par-dessus tout Jésus-Christ notre Seigneur, et plaçant en lui seul toutes ses espérances et tous ses trésors, il n'est pas de solennité plus grande, pas de jour plus fortuné, plus heureux, que celui qui rappelle la résurrection du Seigneur. Car celui qui a réglé sa vie de telle sorte qu'il ne cherche rien que le Christ, parce qu'il croit que le Christ lui suffit pleinement; que peut-il apprendre avec plus de plaisir, sinon que le Christ est ressuscité en triomphant de la mort, qu'il vit et qu'il règne à toujours? Qu'il vit, dis-je, non-seulement pour soi, mais encore pour conduire tous ses membres, les protéger, les presser contre son sein et les animer de son Esprit. Si le saint patriarche Jacob, en apprenant que le fils, qu'il avait pleuré, vivait et tenait le premier rang en Egypte; si ce saint patriarche, réconcilié avec la vie, fut tout-à-coup ranimé, et s'écria : « Il me suffit, si mon fils vit encore; » quels doivent être, je vous le demande, les sentiments de l'âme fidèle, de cette âme qui tout

entière dépend du Christ, quand elle apprend qu'il vit et qu'il règne celui qui seul lui suffit pleinement, celui qui est sa consolation dans la tristesse, dans les tentations son appui, dans la faim sa nourriture, dans la soif son breuvage, dans la maladie sa santé, dans la pauvreté son trésor, dans la faiblesse sa force, dans les périls son refuge, et, suivant le Prophète, dans les ténèbres son flambeau; enfin, dans toutes les circonstances, un remède salutaire et une ressource?

Si Joseph seul suffit au bonheur de son père, lui qui devait bientôt mourir, à combien plus forte raison doit suffire à mon bonheur celui qui vivra éternellement, et à qui a été donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre? Qui se passionnera pour mon salut, plus que celui qui m'a aimé à ce point? Qui me protégera plus efficacement que celui qui a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre? Quand donc j'apprends qu'il vit, est-ce que mon âme ne se ranime pas avec lui? Est-ce que, quoique placé au milieu de la mort, je ne me consolerai point par cette seule nouvelle et par cette espérance? Au moyen de cette foi, le saint homme Job, assis sur son fumier, se consolait de ses malheurs : « Je crois, disait-il, que mon Rédempteur est vivant, » *Job.* XIX, 25; tant qu'il vit, fussé-je aux portes de la mort, je ne pourrai mourir.

Vous tous donc, mes frères, qui, à la pensée de la résurrection du Sauveur, sentez dans vos cœurs ces mouvements, ayez bon courage. Car c'est l'indice le plus significatif de l'amour divin. Mais pour que nous puissions entrer en participation de ces sentiments et de cette joie, implorons d'une voix suppliante l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Très-chers frères, le saint évangile de ce jour contient une éclatante manifestation de la résurrection du Sauveur; tous les disciples y prennent part. « Sur le soir du même jour, dit saint Jean (c'est-à-dire le dimanche qui suivait le jour du sabbat), les portes du lieu où étaient assemblés les disciples étant fermées par crainte des Juifs, Jésus vint, se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous, » *Joan.* XX, 19. Puis, pour que leurs esprits incertains ne doutassent point de sa résurrection, il leur montra

ses mains et son côté, afin qu'aux signes, qui avaient glorieusement stigmatisé ce corps sacré, ils reconnussent que ce même corps, qui avait été attaché à la croix, et enfermé dans le tombeau, était revenu à la vie. Ici les saints Pères examinent pourquoi le Seigneur voulut conserver les traces d'une passion ignominieuse, sur son corps qui, après la résurrection, était resplendissant de gloire. Il y en a bien des causes ; la principale paraît être celle qu'indique saint Ambroise. Si le Seigneur, dit-il, voulut conserver les stigmates de ses blessures, et les porter au ciel, c'est afin de les offrir pour nous, et pour prix de notre affranchissement. C'est en ce sens que l'Apôtre a dit : « Jésus-Christ, assis à la droite de Dieu, intercède pour nous. » *Rom.* VIII, 34. Car par cette sainte humanité présentée aux yeux de son Père, par ces blessures sacrées reçues pour lui obéir et le glorifier, il plaide notre cause auprès de lui.

Dans cette œuvre de tendresse et de grâce, le Seigneur semble avoir imité la prévoyance de la nature. En effet, près du cœur, qui est l'organe le plus chaud de tous les animaux, la nature a placé le poumon, espèce de soufflet, d'éventail qui tempère cette chaleur, et l'empêche d'être excessive. Quelque chose d'analogue se trouve dans le cœur de Dieu. Car les crimes innombrables des hommes allument chaque jour dans ce cœur le feu de l'indignation. De là vient que le Seigneur lui-même dit par la bouche du Prophète : « Dans ma fureur j'ai allumé un feu qui brûlera jusqu'au fond des enfers. » *Deut.* XXXII, 22. Si, selon l'Ecclésiastique, « le feu s'embrase dans la forêt, à proportion de ce qu'il y a de bois, » *Eccli.* XXVIII, 12, quel ne sera pas le feu de la fureur divine, qui a pour aliments les péchés de tout le genre humain? Il est constant que chacun d'eux est comme un morceau de bois, qui ajoute à l'ardeur de la colère divine. Quel feu brûle donc dans ce saint cœur, par l'accumulation de tant de morceaux de bois[1] ! Cet immense foyer, notre avocat, se tenant auprès de son Père, le rafraîchit jusqu'à un certain point, le tempère par la rosée précieuse de son sang et par le spectacle de ses blessures.

[1] Ce sont de grandes hardiesses ; mais nous avons promis de traduire fidèlement.

C'est lui qui est ce magnifique arc-en-ciel, à l'aspect duquel le Père irrité réprime sa colère, et s'absti nt d'engloutir le monde dans un nouveau déluge pour ses forfaits continuels. *Genes.* IX, 13 *et seq.* Ce n'est pas, en effet, l'arc formé par la splendeur des rayons du soleil, et répercuté par la nuée humide, qui retient la colère du Seigneur indigné; c'est celui qui, attaché à la croix, et coloré de sang, a apaisé la colère du Père et l'a rendu propice aux hommes. A ce titre, l'Apôtre l'appelle *propitiateur,* ou, suivant une autre leçon, *propitiatoire* pour nos péchés; ce qui est figuré par le propitiatoire de la loi. Si le monde n'avait pas auprès du Père ce propitiatoire, tant d'attentats s'y commettent, que je ne doute pas qu'il n'eût été déjà englouti mille fois sous les eaux avec tout le genre humain, ou qu'il n'eût été détruit par une conflagration universelle.

Aujourd'hui, en effet, sous la grâce, combien les péchés sont plus graves qu'au temps du déluge! Alors la puissance du démon n'avait pas été ébranlée par le Christ, les portes du royaume céleste n'étaient pas ouvertes, la loi divine n'était pas gravée sur des tables, les sacrements de la nouvelle loi n'étaient pas institués, le Saint-Esprit n'était pas descendu du ciel, il n'y avait pas tous ces exemples du Christ, des martyrs, des confesseurs, pour porter les hommes à la piété et à la justice; et, ce qui dépasse tout le reste, un Dieu attaché à la croix n'avait pas montré son immense amour pour les hommes, sa haine immense du péché. Dans ce siècle grossier et voisin de l'origine du monde, les hommes n'avaient rien de tel; et nous, nous avons tout cela en abondance. N'est-ce pas le comble de l'indignité, qu'ayant reçu à profusion tant de secours pour bien vivre, nous ne soyons en rien meilleurs que les hommes d'alors? Car nous ne péchons pas moins qu'eux par la lasciveté du regard, par la pétulance de la langue, par l'envie, la rapacité, l'avarice, la colère, l'impudicité, ne profitant pas plus de tous ces stimulants à la justice, que si nous n'en avions aucun. Ne devions-nous donc pas depuis longtemps être tous anéantis par un nouveau cataclysme, si nous n'avions pas auprès du Père ce puissant protecteur, en considération duquel il attend notre pénitence? Mais poursuivons.

Dès que le Seigneur eut montré à ses disciples ses stigmates, c'est-à-dire, les signes indubitables de sa résurrection, il leur dit une seconde fois : « La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie. » *Joan.* xx, 21. C'est-à-dire, je vous envoie avec la même charité, la même autorité; je vous envoie pour la même fonction et la même dignité; je vous fais entrer en participation de mon honneur et de ma mission. Avec la même charité avec laquelle m'a envoyé mon Père, qui a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique, moi aussi je vous envoie pour le salut du monde. L'autorité, la puissance que m'a conférée mon Père pour chasser les démons, guérir les maladies, rappeler à la vie les morts, enfin pour commander à toutes les lois de la nature, et, ce qui est plus grand, pour remettre les péchés, je vous les donne également. Car « les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, etc. » *Ibid.*

La fonction, la mission à moi confiée par mon Père, je vous la délègue également. Il m'a créé prêtre et pontife, il m'a envoyé aux nations comme apôtre et ambassadeur. Moi aussi, prêtre je vous ordonne prêtres, pontife je vous crée pontifes, et vous envoie en ma place au monde comme apôtres et ambassadeurs, afin que vous puissiez dire vraiment : « Nous sommes ambassadeurs de Jésus-Christ, et Dieu lui-même parle par notre bouche. » II *Cor.* v, 20. « Allez donc instruire tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai recommandé, » *Matth. ultim.*, de peur que, se contentant de la gloire du baptême et de la foi, ils ne se promettent le salut sans l'obéissance aux divins préceptes. Le bienfait de ma passion et de ma croix doit être, non une occasion d'inertie, mais un stimulant à la vertu et au travail.

Mais comme une fonction si éminente ne peut être convenablement conférée sans le souffle de Dieu et la présence de sa force, « recevez donc le Saint-Esprit, » *Joan.* xx, qui vous enseignera tout, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Et, joignant à ces paroles un rit nouveau, « il souffla sur eux. » *Ibid.* Quel est donc ce mystère? Car l'éternelle Sagesse ne fait rien sans motif. Par ce signe visible, elle dénotait la grâce invisible de l'Esprit

divin, qu'elle leur conféra alors. En effet, de même que les sacrements de la nouvelle loi signifient au dehors ce qu'ils opèrent au dedans (car le baptême, en lavant le corps extérieurement, opère l'ablution intérieure de l'âme; et l'Eucharistie, en nourrissant le corps, munit l'âme d'une vertu céleste); de même lorsque Jésus par son souffle donna aux disciples le divin Esprit qui était dans son cœur, ce souffle communiqué signifiait la communication intérieure de ce divin Esprit auquel il les faisait participer.

En cette circonstance éclatent la bonté et la sagesse de Dieu : — sa bonté, en ce qu'il appela ses disciples à partager avec lui une fonction si sublime; — sa sagesse, en ce que, leur communiquant sa mission, il leur communiqua aussi son Esprit. Car à ceux que Dieu a choisis pour une fonction quelconque, il confère les dons nécessaires pour la remplir dans toute sa plénitude. De même donc qu'autrefois, lorsqu'il eut choisi soixante-dix vieillards pour conduire son peuple (de peur que Moïse seul ne fût accablé d'un si lourd fardeau), il souffla sur eux le même Esprit que sur Moïse; de même, s'étant associé ses disciples pour les travaux apostoliques, il leur communiqua son Esprit, afin qu'éclairés par l'Esprit divin, ils opérassent des œuvres divines, et devinssent des hommes divins.

En outre, cette insufflation du Seigneur représente admirablement la dignité que par son incarnation il ajoute à notre nature. Autrefois, lorsque Dieu eut formé du limon de la terre le corps de l'homme, il répandit sur lui un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. *Gen.* II, 7. Maintenant il souffle encore sur l'homme; et celui que, par un souffle, il avait autrefois changé de poussière en homme, il le change en quelque sorte d'homme en Dieu par un nouveau souffle. Là le limon devient homme, ici l'homme s'élève jusqu'à Dieu. Qui a en soi l'Esprit de Dieu, est Dieu jusqu'à un certain point, d'où on peut conclure combien nous sommes plus redevables au Rédempteur qu'au Créateur ; puisqu'au Créateur nous devons d'être hommes, tandis qu'au Rédempteur nous devons de participer à la nature divine. II *Petr.* I, 4. Car ce don a été conféré, non-seulement aux apôtres,

mais aussi à tous les justes en la personne des apôtres, puisque « si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est pas à lui. » *Si quis non habet Spiritum Christi, hic non est ejus.* Rom. VIII, 9.

Vient ensuite une autre partie de l'Evangile du jour, relative à la seconde apparition du Seigneur, apparition qui imposa silence à l'incrédulité de Thomas. Cette partie, si le Seigneur daigne nous inspirer, nous la traiterons avec quelques développements dans la solennité consacrée à cet apôtre. Passons maintenant aux paroles que j'ai prises pour texte.

EXPLICATION DU TEXTE.

I.

« Jésus-Christ a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité, etc. » *Rom.* IV, 25. En ces jours, l'Eglise étant occupée à célébrer le mystère de la résurrection du Seigneur, il ne sera pas hors de propos d'expliquer la vertu et l'efficacité de ce même mystère, et de dévoiler ce que nous a apporté le Seigneur par sa résurrection. Les paroles de l'Apôtre, qui précèdent, l'exposent en peu de mots : l'Apôtre y parle d'abord de la mort du Christ, puis de la vertu et de la puissance de sa résurrection. C'est de quoi nous allons traiter.

Commençons par la mort. Par elle, Jésus-Christ notre Seigneur a effacé le péché, et, du même coup, a anéanti les maux, suites du péché. Par sa mort, en effet, il a détruit notre mort et celui qui avait l'empire de la mort; il a affranchi ceux que le démon tenait captifs dans son empire, et nous a transférés avec soi dans son propre royaume. Jacob l'a autrefois prophétisé de notre Sauveur en la personne de Juda, lorsqu'il a dit : « Vous vous êtes reposé dans votre force, comme un lion, comme une lionne. » *Genes.* XLIX, 9. Pourquoi comme un lion, comme une lionne? — Parce que le Seigneur, endormi dans le repos et le sommeil de la mort, montra en lui la puissance du lion, lorsqu'il détruisit l'empire de Satan, et enchaîna cet homicide, ce tyran insatiable. C'est ce qui est figuré dans le fort Samson qui en tua plus en mourant, qu'il n'en avait tué pendant sa vie. *Judic.* XVI, 30.

Cette victoire est ainsi célébrée, sous le voile de la fable, par Eusèbe Emissène : « La fable, bien qu'elle n'ait pas la force de la vérité, a cependant sa raison d'être, qui est de servir à la manifestation de la vérité. La tradition païenne rapporte qu'un individu avait acquis, dans les exercices de la lutte, un tel genre de puissance et de force que, toutes les fois qu'il succombait sous le choc de son antagoniste, il retrouvait de nouvelles forces en touchant la terre, et se relevait contre son ennemi avec une supériorité toujours croissante. Son humiliation devenait ainsi l'occasion de son triomphe; sa faiblesse faisait en quelque sorte sa force; sa chute lui donnait la palme; la ruine lui donnait la victoire. Ce mythe, il me semble, s'adapterait mieux à l'athlète céleste qui lutta contre Jacob, *Gen.* XXXII, 24 *et seq.*, à Celui qui luttant, sur l'arène du monde, contre l'ennemi du genre humain, se laissa vaincre pour se relever plus glorieusement, et succomba pour élever tous les hommes; car, renversé, il abattit son adversaire; accablé, il l'écrasa; terrassé, il redressa l'homme défaillant; mourant, il vainquit la mort, et ressuscitant, nous rendit la vie. » *Hom.* 8 *de Pasch.*

Le même décrit encore ainsi cette victoire : « Tendresse merveilleuse et ineffable de notre Dieu ! La mort avait fait irruption dans le paradis, mais la vie a triomphé de l'enfer. En revêtant notre mortalité, Dieu a vaincu la loi de la mort, accomplissant ces paroles du Prophète : « O mort, je serai ta mort. » *Ose.* XIII, 14. La terrible mort, qui se réjouissait de l'avoir terrassé comme homme, recula tout-à-coup devant sa proie; elle fut enchaînée dans son propre empire par celui qu'elle croyait son débiteur, condamnée par son justiciable, subjuguée par son captif. Alors la perdition, enlacée et enchaînée dans ses filets, fut supplantée, quand elle trompait; étouffée, quand elle tuait; absorbée, quand elle dévorait. Cependant le Seigneur, revenant le troisième jour, rapporta avec lui aux vivants les fruits de sa courte pérégrination; et, afin que personne ne doutât qu'il sortait des enfers, il amena avec lui des témoins qui publiaient son triomphe sur la mort. » *Hom.* 6. Ces paroles exposent le fruit de la mort du Seigneur; ce fruit, c'est notre vie. notre salut, notre résurrection.

Mais comment peut être vraie l'assertion de l'Apôtre, que Jésus-Christ est ressuscité pour notre justification? Car puisque le Sauveur nous a pleinement mérité par ses douleurs la grâce de la justification, et qu'il ne pouvait plus rien mériter par sa résurrection, n'étant plus voyageur, et manquant ainsi d'une des conditions du mérite, comment peut-il être vrai que sa résurrection a été la cause de notre justification? Le sens de ce passage, difficile pour les simples, se déduit facilement d'un autre passage de l'Apôtre. Ecrivant aux Corinthiens, et discutant contre ceux qui niaient la résurrection des corps, il ajoute, entre autres arguments : « S'il n'y a pas de résurrection pour les morts, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité ; votre foi est donc vaine, et vous êtes encore dans vos péchés. » I *Cor*. xv, 13 *et seq*. Pourquoi cela? parce que la rémission des péchés, la grâce de la justification, et les dons du Saint-Esprit devaient être, suivant la promesse du Seigneur, accordés aux fidèles après la résurrection de Jésus-Christ notre Seigneur; afin que, ce que le Christ mourant avait mérité pour nous, il nous le départît en ressuscitant d'entre les morts. Saint Jean l'atteste nettement, quand il dit : « Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » *Joan*. vii, 39. Il devait donc être honoré d'abord par la gloire de la résurrection; puis, le Saint-Esprit, par l'intermédiaire duquel sont données et la justification et la rémission des péchés, devait être répandu dans les cœurs des fidèles.

De là vient que le même jour où le Seigneur ressuscita d'entre les morts, comme nous l'apprenons du présent évangile, il conféra à ses disciples le Saint-Esprit, et le pouvoir de remettre les péchés; puis, après son ascension, il envoya au monde le même Esprit. Ainsi ce qu'en mourant sur la croix il a mérité pour nous, il nous l'accorde en ressuscitant. De là résulte clairement que la résurrection du Christ est non-seulement la cause exemplaire, mais aussi la cause efficiente de notre justification et de notre résurrection. Par sa résurrection il a figuré la nôtre; et, ressuscité d'entre les morts, il nous a envoyé du ciel le Saint-Esprit, par lequel, au moyen de la grâce de la justification, nous sommes délivrés de la mort du péché

Otez sa résurrection : vous n'avez rien à espérer d'un mort. Aussi, tant que les apôtres ne crurent pas à la résurrection du Christ, ils perdirent tout espoir de salut et de rédemption. Ces paroles de deux disciples en apportent une preuve : « Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël. » *Luc.* xxiv, 21. C'est comme s'ils avaient dit : Tant qu'il vivait, nous nous promettions tout ce qu'avaient annoncé du Messie les divins oracles; mais aujourd'hui qu'il a quitté la vie, qu'espérer d'un mort? Quelque puissants qu'aient été pendant leur vie et Jules César et Alexandre-le-Grand; dès qu'ils furent morts, il n'y avait plus rien à en craindre ou à en espérer. Voilà pourquoi la mort du Christ anéantit l'espérance des apôtres, tandis que sa résurrection fit revivre cette espérance. Car ce qu'ils espéraient d'abord, ils l'espérèrent bien davantage, lorsque la résurrection du Seigneur vint leur prouver qu'il n'y avait rien d'impossible à Celui qui manifestait sa divinité en ressuscitant. Quel autre argument, en effet, convainquit Thomas, quand il dit : Mon Seigneur et mon Dieu?

Aussi les apôtres, ayant appris par leur propre expérience de quel poids était la croyance à la résurrection pour inculquer la foi au Christ, s'appliquaient-ils de tout leur pouvoir à graver cette croyance dans les cœurs. Saint Luc dit : « Les apôtres rendaient témoignage avec une grande force de la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ. » *Act.* iv, 33. Et quand il fut question d'élire pour apôtre Mathias en remplacement du traître Judas, ils dirent : « Il faut qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à partir de son baptême jusqu'au jour où il nous a quittés pour monter au ciel, on en choisisse un qui soit, comme nous, témoin de sa résurrection. » *Act.* i, 21 et 22.

Et saint Paul, quel dogme de notre foi inculquait-il plus fréquemment? Sur lequel insistait-il avec plus de vivacité? Quand Festus, gouverneur de Judée, voulut donner au roi Agrippa une idée de la doctrine chrétienne, il dit que Paul « agitait certaines questions sur la superstition des Juifs, et sur un certain Jésus mort, que Paul soutenait être vivant. » *Act.* xxv, 19. De

tout cela il résulte que le but principal de la prédication apostolique était d'établir la résurrection du Christ. Car les Juifs avaient appris de la loi et des prophètes que d'immenses bienfaits seraient accordés aux hommes par le Christ, en qui toutes les nations de la terre devaient être bénies; mais, le voyant crucifié, mort et enseveli, que pouvaient-ils attendre d'une telle faiblesse? Qu'espérer d'un mort? Voilà pourquoi les apôtres mettaient tout en œuvre pour établir la résurrection du Christ, afin de faire espérer du Seigneur vivant les bienfaits promis, et de prouver par l'argument de cette résurrection qu'il n'y avait rien qu'il ne pût accorder. Il est donc constant, comme nous l'avons dit, que la résurrection du Christ est la cause de notre salut et de notre résurrection.

II.

Quelle résurrection? — La résurrection de tout l'homme, c'est-à-dire, des deux parties qui le composent, la résurrection de l'âme et du corps : de l'âme en cette vie, du corps en l'autre vie. De cette dernière l'apôtre saint Pierre a dit : « Béni soit Dieu qui, selon la grandeur de sa miséricorde, nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour nous donner une vive espérance, et pour nous conduire à cet héritage incorruptible, qui ne peut ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir, qui vous est réservé dans les cieux; à vous que la vertu de Dieu garde par la foi, pour vous faire jouir du salut, qui est tout prêt pour être découvert à la fin des temps. » I *Petr.* I, 3, 5.

Il est donc clair que, par son unique résurrection, Jésus-Christ notre Seigneur a opéré notre double résurrection. Toutefois il est bon d'observer que la première de nos deux résurrections est cause de la seconde. La première, en effet, étant accomplie par l'opération du Saint-Esprit habitant en nous, il convient que cet Esprit divin honore le temple qu'il s'est destiné, et qu'il ne souffre pas que ce corps, qu'il a consacré en s'y établissant, demeure dans une corruption perpétuelle. Aussi saint Paul dit-il : « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, habite en vous; celui qui a ressuscité Jésus-Christ, donnera

aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui réside en vous. » *Si Spiritus ejus qui suscitavit Christum a mortuis, habitat in vobis; qui suscitavit illum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.* Rom. VIII, 11. Car ce que cet Esprit, résidant d'une manière particulière dans Jésus-Christ, a opéré sur le corps de Jésus-Christ, en le ressuscitant; il l'effectuera sur les autres corps, dans les âmes desquels il a habité. De la même cause doit sortir le même effet.

Dans cette résurrection des corps brillent éminemment non-seulement la toute-puissance de Dieu, mais aussi la bonté et la sagesse de Celui qui daigne honorer si merveilleusement les corps de ses élus. A cette occasion, saint Cyprien s'écrie : « Combien admirable est votre science, ô mon Dieu! Elle est infiniment au-dessus de nous, et nous ne pouvons y atteindre. Quelle est la profondeur de votre sagesse, à vous qui avez tiré le monde, non d'une matière préexistante, mais l'avez fait sortir de votre seule parole. Dans l'échelle des créatures, aux unes vous avez accordé une vie temporelle, une éternelle vie aux autres; changeant et renouvelant certaines existences par des moyens merveilleux; assignant à la vie des êtres privés de raison, des bornes qu'ils ne peuvent franchir. A l'homme, qui tient du ciel et de la terre, et qui, à l'extérieur, est couvert d'une enveloppe de peau et de chair, vous avez assigné un temps après lequel il rend à la terre ce qu'il a pris à la terre, pendant que l'esprit, dont la nature n'admet pas l'outrage de la dissolution, retourne à sa source immatérielle. Le corps, la chair, faits pour être la pâture des vers et de la corruption, ne pouvaient, en vertu de leur nature, jouir du privilége de l'immortalité. L'homme ne pouvait exiger du Créateur ce qui n'était pas dû à la nature humaine. Mais vous, Dieu très-bon, voulant spontanément accorder à l'âme des dons gratuits, vous avez décrété dans votre clémence que, des services rendus à l'âme par le corps pendant leur union, celui-ci retirerait un avantage; qu'ayant été l'instrument, le compagnon des travaux, il serait, pour prix de ses services, réuni à sa bien-aimée compagne, et reviendrait pudique et pacifique, sans rapporter

avec lui aucun foyer de rébellion qui pût désormais troubler le repos intérieur. Par votre ordre donc, la terre devient chair; expulsée autrefois de la maison, elle est de nouveau mariée à l'homme, mais elle n'est plus esclave, elle est libre[1]. Les deux natures habitent ensemble en harmonie; les luttes intestines, que les passions soulevaient, sont assoupies. Mon Seigneur et mon Dieu, qui pourrait assez considérer vos œuvres? Qui peut transformer l'argile en chair? Qui peut former un homme? Qui peut y mettre une âme? Qui peut rendre la vie? Qui peut donner l'éternité? Qui peut y ajouter le bonheur? Vers ce but s'agite et se fatigue la nature humaine; il a toujours été l'espoir des fidèles. Vous, Seigneur, vous commandez à la mort, vous anéantissez la corruption, quand le malade se laisse guérir par vous. Vous avez goûté la mort pour les enfants des hommes, afin que ceux qui meurent avec vous, participent à votre vie, et que ceux qui ont connu comme vous la tribulation, soient consolés. » *Serm. de Resurrect.*

Mais pour arriver à cette glorieuse résurrection, il est nécessaire d'avoir passé par la première. Saint Jean l'atteste en ces termes dans l'Apocalypse : « Heureux et saint, qui a part à la première résurrection; la seconde mort n'a pas de prise sur ces hommes-là. » *Apoc.* xx, 6. Il appelle première résurrection celle des âmes, et seconde, celle des corps, laquelle aura lieu lorsque le Christ « transformera notre corps, tout vil qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux. » *Phil.* iii, 21. « Heureux donc et saint, qui a part à la première résurrection ; » saint, à cause de la première, à laquelle il est déjà arrivé par la rénovation de son âme; heureux, à cause de la seconde, qu'il attend joyeusement dans le renouvellement de son corps. Heureux donc et vraiment heureux, qui a part à cette première résurrection; parce que par elle il arrivera à la seconde. Pourquoi l'Apôtre des Gentils, le grand Paul « regardait-il toutes choses comme des ordures, et même désirait-il participer aux souffrances de Jésus-Christ, et être rendu conforme à sa mort? » Pourquoi? Il

[1] Allusion à Agar. Du reste, ce sermon ne se trouve pas dans les œuvres de saint Cyprien.

donne aussitôt la cause : « Pour parvenir à la résurrection d'entre les morts : » *Si quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis*. Phil. III, 8, 10 et 11.

Noble trafic, en effet, que de mépriser ce qui vous abaisse et vous souille, afin de gagner Jésus-Christ; de semer un corps mortel, bestial, ignoble, pour qu'il surgisse un corps immortel, spirituel, glorieux; de mourir au monde, afin de pouvoir dire : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » *Phil.* I, 21. Hommes cupides, qui vous évertuez autour du lucre, que ne cherchez-vous le véritable gain? Que ne méprisez-vous des choses viles, que dis-je? pernicieuses, des ordures, pour gagner le Christ? Je le vois, vous faites plus de cas de votre argent que de ce pain, venu du ciel, et qui donne la vie au monde. Plût à Dieu que l'avare s'estimât lui-même plus que son argent, et que par amour de cet argent il ne mît pas en vente son âme!

C'est pour de tels hommes qu'a lieu la seconde mort : la seconde, dis-je; car la première, celle du corps seul, est commune à tous; la seconde, celle des corps et des âmes, est particulière aux damnés, et cette mort ne finit pas. Car ils ont beau désirer le néant, il fuit loin d'eux. Cette seconde mort n'est donc pas pour ceux qui prennent part à la résurrection première. Retenez cela, mes frères; que ce soit de votre part l'objet d'une sérieuse attention. Car tous nous désirons être affranchis de cette seconde mort; tous nous désirons la seconde résurrection des corps, c'est-à-dire, la vie, la félicité éternelles. Sachez donc que personne n'a part à la seconde résurrection, sans avoir passé par la première. Examinez si cette première résurrection des âmes a été votre partage, c'est-à-dire, « si vous êtes morts au monde, et si votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » *Col.* III, 3. S'il en est ainsi, tant mieux, car le bienheureux Jean vous appelle heureux et saints, et vous pouvez être tranquilles sur la seconde résurrection. Dans le cas contraire, nul doute qu'à s'en tenir au jugement actuel de Dieu, vous ne soyez exclus de cette immense félicité.

III.

Mais vous direz : Puisque personne ne peut savoir avec certitude, s'il est ressuscité ainsi avec le Christ, y a-t-il quelques signes auxquels on puisse le conjecturer ? Car cette connaissance, même imparfaite, peut apporter une grande consolation aux cœurs des justes. — Ces signes existent ; ils sont très-évidents, mais nous n'en considérerons ici que trois. — Voyez donc d'abord si votre âme a acquis l'impassibilité qu'avait le Christ, quand il fut ressuscité d'entre les morts. Car, avant la gloire de la résurrection, son corps était exposé à tous les outrages. Ainsi, il a pu être battu de verges, couronné d'épines, percé de clous. Depuis le triomphe de sa résurrection, rien de tel ne peut l'atteindre, quand mille piques se dresseraient contre lui. Autrefois passible, il est maintenant impassible. Le Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus de prise sur lui. De même l'âme qui n'est pas encore spirituellement ressuscitée avec le Christ, et qui est encore gisante dans la mort du péché, est tellement exposée à tous les traits, à toutes les tentations du démon et du monde, qu'il n'est pas de chose, quelque petite qu'elle soit, qui ne puisse l'atteindre et la blesser dangereusement. Toute occasion de pécher, toute injure reçue, même la plus légère ; toute perte, même la plus insignifiante, d'honneur ou de richesse ; toute forme agréable aperçue, ne fût-ce qu'en passant, est assez et trop pour porter une blessure mortelle à cette âme faible, ou, au moins, pour la troubler gravement. Car, privée de la vertu de la grâce divine, elle est impuissante contre tous ces maux. Mais quand, sortie de la mort du péché, elle s'est élevée à la vie spirituelle, qu'elle s'est fortifiée de la vertu divine et des dons célestes, elle devient tout-à-fait impénétrable, invincible, impassible comme le corps du Seigneur ressuscité. Saint Jean l'a dit : « Quiconque est né de Dieu, ne pèche point ; la naissance qu'il a reçue de Dieu le conserve pur, » *Qui natus est ex Deo non peccat; generatio enim Dei conservat illum*, I Joan. v, 18 ; parce que le souffle du divin Esprit, qui nous communique la parenté divine, munit et consolide si bien l'âme de l'homme, qu'à moins qu'il ne veuille

périr de propos délibéré, aucune force extérieure n'est en état de triompher de lui. « Même la moindre grâce, dit saint Thomas, peut vaincre et bannir de l'âme tout péché. » A ce signe, chacun pourra donc, en connaissance de cause, prononcer sur sa résurrection.

Qu'il considère donc, lui qui autrefois, pour la cause la plus futile, était prêt à tomber dans toutes les hontes du péché, s'il est maintenant tellement affermi que rien, ni crainte, ni convoitise, ni pertes, ne saurait l'entraîner à offenser Dieu; car c'est là l'indice le plus sûr d'impassibilité, et par suite, de résurrection spirituelle. Bien que l'homme ne doive pas trop penser à ces terribles épreuves, de peur de tomber dans le piége de la tentation, quiconque cependant se sent l'âme assez bien affermie pour pouvoir dire avec l'Apôtre : « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la persécution, ou la faim, ou les périls, etc., » *Rom.* VIII, 35, celui-là porte en lui le témoignage ou la preuve de cette résurrection. S'il ne l'a pas encore, qu'il commence à l'avoir, et qu'il soit fermement résolu à tout endurer, plutôt que de commettre une transgression capitale. C'est là le premier signe de la résurrection spirituelle.

Le second, c'est le zèle ardent et infatigable des bonnes œuvres. Car il nous est ordonné non-seulement de nous abstenir du mal, mais aussi de faire le bien : deux choses, auxquelles nous porte la charité, qui hait la paresse, comme les mauvaises actions et les mauvaises pensées. « L'amour de Dieu, dit saint Grégoire, n'est pas oisif, il travaille vaillamment là où il est; s'il refuse de travailler, il n'est pas l'amour. » De même que le feu, violemment enfermé dans le sein de la nuée, ne peut se contenir, et qu'enfin il éclate avec fracas et produit l'éclair et le tonnerre; de même le feu de la charité, caché dans le cœur des justes, ne peut se tenir en repos; il faut qu'il se trahisse au dehors en œuvres de piété et de miséricorde. La vie de l'âme étant dans la charité, et la charité, comme le feu, étant ardente et active, vous pourrez être votre propre juge. Etes-vous ardent à la pratique des bonnes œuvres, ou, au moins, n'y êtes-vous pas négligent : vous avez la charité.

Le troisième signe, et, sans contredit, le plus saillant, c'est que l'homme, réprimant et foulant aux pieds sa nature sensuelle, s'élève au dessus de cette nature, et enfante des œuvres qui font frémir la chair. Car il est constant que la grâce divine est une forme surnaturelle, imprimée dans nos âmes par un bienfait particulier de Dieu. Or, puisque selon les philosophes, les actions des choses suivent la nature des formes (car les actes seconds dérivent de l'acte premier, qui n'est autre que la forme de la chose), il s'ensuit que, lorsqu'une forme est surnaturelle, les actes qui en sortent en reproduisent la nature et le caractère, et qu'ils sont surnaturels, comme la forme elle-même.

Caractères d'une vie sainte et de la grâce. — Me demanderez-vous ce que j'appelle actes surnaturels? — Ecoutez, je serai bref. — Par un vice inhérent à la nature tombée et viciée, l'homme s'aime lui-même, il caresse et idolâtre sa chair, il est esclave de ses intérêts, passionné pour les honneurs, ardent à poursuivre partout ses avantages, à éviter toute peine physique et morale. La nature, privée de la grâce divine, est portée à tous ces actes de l'amour de soi : c'est là ce qui la préoccupe, ce qu'elle cherche, ce qu'elle médite. Mais cette même nature, élevée par la grâce jusqu'au divin et au surnaturel, procède d'une tout autre manière. Elle regarde, non pas ce qu'exige l'amour de soi, mais ce qu'exige l'amour de Dieu. Ainsi donc, quiconque, par le bienfait de la grâce divine, en est venu au point de mépriser les vains honneurs du siècle, de repousser les délices de la chair, d'endurer patiemment les injures reçues, de ne pas craindre la pauvreté, de ne pas refuser les travaux entrepris dans l'intérêt du bien, d'asservir la chair à l'esprit, de comprimer les convoitises, de mettre un frein aux passions, de crucifier sa chair avec ses vices et ses concupiscences, de dédaigner les choses de la terre, de brûler du désir des biens éternels; celui-là assurément porte en lui la preuve et le témoignage, non-seulement de la grâce céleste, et par conséquent de la résurrection spirituelle, mais encore de la perfection chrétienne. Car ces œuvres semblent être au dessus de la nature, et par conséquent elles sont une forte raison de penser qu'il y a quelque chose de surnaturel dans l'âme

d'où elles partent. A ces signes, mes frères, vous pouvez conjecturer si vous êtes ressuscités spirituellement. Ne sentir en vous aucune étincelle des choses que nous venons de dire, est une preuve trop convaincante de mort spirituelle. Au contraire, si vous les reconnaissez en vous, c'est un signe certain que vous êtes ressuscités avec le Christ, que vous avez part à la première résurrection, qui a lieu par la grâce ; et alors vous pouvez justement espérer de participer à la seconde, qui aura lieu par la gloire dans la vie à venir.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME DIMANCHE DE QUASIMODO.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. *Joan.* XX, 23.

Comme une tendre mère ne peut supporter longtemps les cris et les larmes de son enfant, mais qu'elle s'empresse d'accourir pour essuyer ces larmes et calmer cette douleur ; de même notre Sauveur, qui avait pour ses disciples une tendresse plus que maternelle, ne souffrit pas longtemps qu'ils fussent plongés dans la douleur après sa passion : le jour même où il sortit du tombeau, il vint calmer leur tristesse et essuyer leurs larmes par la joie de sa résurrection. Le saint Evangéliste l'insinue au commencement de l'évangile de ce jour, quand il dit : « Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, » c'est-à-dire, le dimanche qui suit le sabbat, « les portes du lieu où étaient assemblés les disciples, étant fermées par crainte des Juifs, Jésus vint et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. » *Joan.* XX, 19.

Personne de vous, je pense, n'ignore comment le corps du

Sauveur est sorti d'un tombeau scellé, et est entré auprès de ses disciples par une porte close. C'est que les corps des bienheureux, quand ils ressuscitent, reçoivent de Dieu des propriétés merveilleuses en récompense de leurs travaux. On en compte quatre principales. La première est la subtilité, qui fait que, comme les rayons du soleil traversent le verre sans y porter aucune atteinte, de même ces corps sacrés ne sont empêchés par aucunes barrières, par aucunes molécules de la matière, de pénétrer en quelque lieu que ce soit. — La seconde propriété est l'agilité, en vertu de laquelle ils se transportent d'un lieu à un autre avec une promptitude indescriptible. — La troisième est une admirable splendeur, égalant celle du soleil, et dont il est écrit : « Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père, » *Matth.* XIII, 43, eux qui maintenant dans l'empire du prince de ce monde, sont fréquemment cachés dans l'obscurité et dans le mépris. — La quatrième propriété est l'impassibilité et l'immortalité; car désormais les corps des bienheureux ne pourront plus rien souffrir de pénible, ni succomber à la mort. En effet, « le Seigneur engloutira la mort pour jamais, » *Isa.* XXV, 8; dans cette patrie des vivants, elle n'a aucun droit. Elle sera reléguée dans le tartare, c'est-à-dire, dans le royaume de la mort, où les damnés, dit saint Bernard, mourront à la vie, et vivront perpétuellement pour la mort, afin de mourir sans fin. Car ils ne vivront à jamais que pour fournir à la mort une pâture éternelle.

Cette gloire est un bienfait du Christ, auteur de notre salut, qui en mourant détruisit notre mort, quand, pour la mort que nous devions tous, il offrit à la majesté divine lésée sa mort qu'il ne devait pas, et nous affranchit ainsi du tribut de la mort. Sa victoire est célébrée par l'Apôtre dans une admirable figure oratoire, lorsqu'après ces mots : « La mort a été absorbée par la victoire, » il ajoute : « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon, » par lequel tu nous forçais tous à mourir? I *Cor.* XV, 54-56. C'est comme s'il avait dit : Monstre insatiable et cruel, qui depuis l'origine du monde jusqu'au dernier jour du jugement, as étendu si loin ton empire; toi qui n'épargnais personne, qui ne respectais ni âge, ni dignité, ni richesses ni honneurs, ni

puissance, ni enfin, ce qui a le plus grand poids dans les affaires des mortels, la vertu et la sagesse; toi qui moissonnais tout de la même faux, qui soumettais tous les hommes à ton domaine, sans épargner même le Fils unique de Dieu et sa mère immaculée, où sera ta victoire, alors que tu n'auras plus aucun droit sur les corps des saints? C'est donc avec raison qu'insultant ici à la mort, dont il voit l'empire renversé par la mort du Christ, l'Apôtre s'écrie : « O mort, où est ta victoire? ô mort où est ton aiguillon?» Son aiguillon ou son glaive était le péché, par lequel elle régnait sur tous les enfants du prévaricateur Adam.

Ce monstre invincible a donc été vaincu par Celui qui, autrefois, par la bouche d'Osée, l'avait menacé de la mort : « O mort, je serai ta mort. » *Ose.* XIII, 14. Tu n'as donc plus à te glorifier, ô mort. Tu as dévoré notre Jonas, il est vrai, mais il est vivant dans ton sein. Tu l'as dévoré, et tu as été dévorée. Pendant que le corps qu'il a pris éveillait tes convoitises, et qu'avide de le mordre, tu le regardais comme ta proie, tes entrailles ont été percées d'un aiguillon terrible. Sa mort t'a donc fait mourir, et elle nous fait vivre. Nous vous rendons grâces, Christ Sauveur, nous vos créatures, de ce qu'en mourant vous avez tué notre terrible adversaire [1]. De la terre des vivants sera donc à toujours exilée la mort, et avec elle tous ses compagnons et ses satellites. Car « Dieu essuiera toutes les larmes des yeux des saints; il n'y aura plus, ni deuil, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé. — Ils n'auront plus ni faim, ni soif, ils ne seront incommodés, ni du soleil, ni d'aucun vent brûlant; parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur et les conduira à des sources d'eaux vives. » *Apoc.* XXI, 4. — VII, 16, 17.

Frères, de si magnifiques promesses devraient vivement nous exciter à souffrir pour le Christ, afin de mériter que nos larmes soient essuyées par ses mains saintes. D'ailleurs si, dans son empire bienheureux, il n'y a plus lieu ni aux larmes ni aux fatigues, aujourd'hui c'est le temps de se livrer à une pieuse douleur, et de souffrir, et nous devons avoir grand soin de ne pas laisser

[1] Ce commentaire de la parole d'Osée est tiré de l'éloge funèbre de Népotien par saint Jérôme. Cependant Grenade a interverti plusieurs phrases.

échapper cette occasion. Car il faut nous persuader qu'entre les joies des bienheureux, une des principales, c'est le souvenir des travaux et des victoires passés. Ils voient quelle abondante moisson de récompenses ils ont recueillie de leur semence d'efforts et de pleurs. En contemplant avec une joie ineffable l'éclat de la beauté divine, ils comprennent que, dans la vie, il ne leur est rien arrivé de plus heureux ni de plus utile que d'avoir été, pour la gloire de Dieu, sous la pression des douleurs et des angoisses. Si donc un désir pouvait encore les atteindre, ils ne souhaiteraient rien plus vivement que d'être déchirés par toutes sortes de tortures pour la gloire de celui qu'ils aiment d'un si ardent amour. Et si le sentiment de l'envie, de la jalousie, avait place dans leurs cœurs, il est un seul bonheur qu'ils nous envieraient, c'est que, dans l'état où nous sommes maintenant, nous pouvons, pour Dieu, nous abstenir et souffrir. Le comble de leur félicité serait de donner mille fois leur vie pour lui. Ce que je demande de vous, mes frères, c'est que vous ne laissiez pas échapper un si grand bonheur; nous sommes au temps de travailler et de semer; semons avec larmes, afin de moissonner dans la joie, puisqu'après cette vie, il n'y aura plus à semer, mais à recueillir et à se reposer.

Je reviens à notre évangile. Les portes étant fermées, le Seigneur pénétra auprès de ses disciples, et se tint au milieu d'eux. Dans les récits évangéliques, nous trouvons que le Seigneur occupe presque toujours la place du milieu. Il naît entre deux animaux; à l'âge de douze ans, il est assis au milieu des docteurs; plus tard il est occupé à servir au milieu de ses disciples; il est crucifié entre deux larrons; ressuscité, il se tient au milieu de ses disciples; après son ascension au ciel, saint Jean le voit marcher au milieu de sept candélabres d'or. Que signifie cette place centrale, sinon sa providence et la sollicitude avec laquelle il veille sur tout ce qui se passe dans son Eglise? Car la place du milieu est la mieux appropriée pour bien voir les objets environnants. Aussi les rois établissent-ils leur capitale, non sur les frontières de leurs Etats, mais au centre. Notre cœur, qui exerce les fonctions souveraines parmi les autres organes, a été aussi placé

par le Créateur au milieu du corps, quoique son mouvement se fasse sentir à la partie gauche de la poitrine; et de ce point central se répandent sur les autres membres les esprits vitaux et la chaleur. Ainsi Jésus-Christ notre Seigneur, bien que quelques-uns le croient fort loin, est cependant au milieu de nous; il voit tout, est présent à tout, et, de ses yeux plus brillants que le soleil, il examine nos œuvres, et les replis les plus cachés de notre âme. Aussi, tous les saints sont-ils unanimes à dire: « J'ai toujours le Seigneur présent à mes yeux; il est à ma droite; c'est pourquoi je ne serai pas ébranlé. » *Proponebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi, ne commovear.* Ps. xv, 8. C'est-à-dire, je le vois toujours devant moi, parce que toujours il me voit; il m'est toujours présent, et je lui suis présent toujours; il fixe sur moi les yeux de sa providence et de sa miséricorde, et moi toujours j'ai les yeux fixés sur lui, et le révère toujours. « Vive le Seigneur, en présence duquel je suis, » dit Elisée. *Vivit Dominus, in cujus conspectu sto.* IV Reg. III, 14. Par cette façon de parler, le Prophète insinue qu'il a présente sous les yeux la majesté du Seigneur.

Cette pensée est si précieuse, si utile pour les justes, que nulle autre n'est recommandée plus instamment par les maîtres de la vie spirituelle. En effet, elle enflamme et fortifie merveilleusement la dévotion, l'ardeur et les pieux mouvements de l'âme, et contient l'homme dans le devoir et dans le sentier de la vertu, en lui mettant sous les yeux le Créateur, juge et témoin de sa vie. Car plus il le contemple présent, plus il craint de l'offenser. De là ces mots du royal Prophète : « J'ai observé vos lois et vos commandements, parce que je marche toujours sous vos yeux. » *Ps.* CXVIII, 168. De quel front, en effet, offenserais-je le souverain Maître de toutes choses, partout présent, et qui a l'œil sur toutes mes voies? Et il confesse humblement que l'horreur de son attentat vient surtout de cette circonstance : « J'ai péché contre vous seul, j'ai commis le mal devant vous, » *Ps.* L, 6; c'est-à-dire, je me suis souillé sous les yeux du juge qui voit tout; devant lui j'ai osé commettre ce que je n'eusse pas osé en présence d'un faible mortel.

Une telle considération, mes frères, devrait nous conserver purs de tout crime, puisque nous savons non-seulement par la foi mais par le simple bon sens que notre juge est partout, et qu'il nous voit. Cette circonstance aggrave nos forfaits; en effet, dans les saintes lettres, le Seigneur ne fait que répéter ces paroles, et d'autres semblables : « Vous faisiez le mal sous mes yeux. » « C'est moi qui suis le juge et le témoin, dit le Seigneur. » *Jerem.* XXIX, 23. « C'est moi; je vous ai vus, dit le Seigneur. » *Jerem.* VII, 11. A propos de l'ange gardien, saint Bernard s'exprime ainsi : « En tout lieu, en quelque coin que ce soit, respectez votre ange; devant lui n'osez pas commettre ce que vous n'oseriez pas en ma présence. » Si on doit un tel honneur aux anges, que ne doit-on pas au Souverain des cieux et des anges?

I.

Ecoutons maintenant ce que dit le même Souverain des anges, au milieu de ses disciples : « La paix soit avec vous. Après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté. » Puis il répéta : « La paix soit avec vous. » Notre Seigneur, tendre ami des hommes, nous souhaite ainsi la paix en tout temps, c'est-à-dire, en naissant, en mourant, en ressuscitant. A sa naissance, lorsque son âge ne lui permettait pas encore de parler, les anges annoncent la paix aux hommes. La veille de sa passion, s'entretenant avec ses disciples : « Je vous donne ma paix, dit-il, je vous laisse la paix. » *Joan.* XIV, 27. Ressuscité, il répète trois fois dans le présent évangile cette même parole : « La paix soit avec vous. » Quand il envoie ses disciples prêcher, il leur enseigne d'user de la même formule de salutation envers leurs hôtes. Qui douterait de l'importance d'un bien, que l'ami des hommes a tant de fois souhaité aux hommes? Enfin, entre autres noms glorieux, Isaïe lui décerne celui de prince de la paix; parce que le Christ est pour nous l'auteur de cette paix, lui qui, par le mérite de sa passion, a apaisé son Père justement irrité contre nous, et qui d'un juge sévère a fait le père le plus bienveillant.

La paix, dont nous lui sommes redevables, étant multiple, la

première et la principale est sans contredit celle par laquelle nous sommes réconciliés avec Dieu. De cette paix naît d'abord la tranquillité de la conscience, car le juste a bien des raisons de conjecturer qu'il a obtenu son pardon et qu'il a Dieu pour ami. Ecoutez l'Apôtre : « L'Esprit-Saint rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. Que si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. » *Rom.* VIII, 16. Qu'est-ce donc que ce témoignage, sinon le gage de la vie éternelle? Or, que peut-il arriver à l'homme de plus désirable que d'être dans un état tel que, si la mort l'atteint, le Seigneur le trouve non pas abattu, triste, rebelle, tremblant, mais joyeux, veillant, prêt, comme un serviteur fidèle et prudent, qui est digne d'être établi sur tous les biens de son maître? Au contraire, quoi de plus amer qu'une mauvaise conscience, quoi de plus douloureux, puisque cette âme infortunée est piquée par les aiguillons du péché, qui ne lui laissent aucune relâche? Oui, quoi de plus malheureux qu'un tel homme qui, veillant, dormant, mangeant, buvant, vit toujours dans le péché, prend son sommeil dans le péché, se réveille dans le péché, se met à table dans le péché, sachant toujours que Dieu est indigné et courroucé contre lui? Quoi de plus misérable que cet homme? Et y a-t-il dans le péché, ou une volupté, ou un avantage, qui puisse compenser une si profonde misère?

Il est encore une autre paix, celle qui réconcilie l'homme avec lui-même. Car l'homme, avant cette paix, était dans un profond désaccord avec lui-même; l'esprit demandant une chose, et la chair, mauvaise conseillère, demandant autre chose. Or, cette paix devait être donnée aux hommes par la venue du Christ; le Psalmiste l'atteste : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. » *Ps.* LXXXIV, 11. En effet, que la miséricorde et la vérité de Dieu se soient donné la main lors de l'avènement de Jésus-Christ, c'est ce que témoigne Zacharie, père de saint Jean, quand il dit : « Pour exercer sa miséricorde envers nos pères, » *Luc.* I, 72, — voilà la miséricorde — « et se souvenir de son alliance sainte; » — voilà la vérité, c'est-à-dire la réalisation de la promesse, car il ajoute : « Selon qu'il

a juré à Abraham, notre père, de nous accorder » — accorder quoi? — « qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servirions sans crainte, marchant en sa présence dans la sainteté et dans la justice. » *Luc.* I, 72-75. Voilà les deux autres biens annoncés par le royal Prophète, c'est-à-dire, la justice et la paix. Au moyen de cette paix, délivrés de la crainte de nos ennemis, nous menons une vie tranquille et calme dans la crainte du Seigneur.

Le poète sacré dépeint l'harmonie et la concorde de ces deux vertus par le nom de *baiser,* dont l'élégance égale la douceur. Cette figure de langage montre parfaitement le lien étroit de parenté qui unit la justice et la paix; lesquelles se tiennent si bien, qu'il n'y a pas de justice sans la paix, ni de vraie paix sans la justice. « La paix, dit Isaïe, est le fruit de la justice, » *Isai.* XXXII, 17. Enfin telle est l'affinité, la liaison, qui existe entre elles, que souvent l'Ecriture emploie l'une pour l'autre. Ainsi, dans son Cantique, Zacharie met *la voie de la paix,* pour la voie de la vertu et de la justice. On voit par là combien est grande la folie de tant d'hommes qui, par un instinct naturel, aspirant sans cesse au calme et à la tranquillité de la paix intérieure, s'imaginent pouvoir y arriver sans la justice, quand ces deux vertus sont tellement connexes, qu'elles sont inséparables. « Qu'ils sachent donc ceux-là, dit saint Augustin, qu'ils ne peuvent obtenir ce qu'ils désirent, en laissant de côté ce qu'ils négligent. » Car « seules les voies de la justice sont belles, et tous ses sentiers sont pleins de paix. » *Prov.* III, 17. Au contraire, des voies des impies, il est écrit : « Dans leurs voies sont la ruine et l'infortune; ils n'ont pas connu la voie de la paix, » *Ps.* XIII, 3, j'entends de cette paix qui apaise, calme, et soumet à l'empire de la raison les mouvements tumultueux de l'âme. Bannissez cette paix, et qu'est-ce qui domine dans le cœur, sinon le trouble et les séditions intestines? En effet, on lit dans Isaïe : « Le cœur de l'impie est comme une mer toujours agitée, qui ne peut être en repos, et dont les flots vont se rompre sur le rivage avec une écume sale et bourbeuse. » *Cor impii quasi mare fervens, quod quiescere non potest, et redundant fluctus ejus in*

conculcationem et lutum. Isa. LVII, 20. Pourquoi *in lutum,* sur le bourbier? — Parce que tout effort des impies, parce que la fièvre de leurs passions a pour objet de saisir des choses honteuses et vaines, parfaitement exprimées par ce mot de bourbier ou de vile poussière.

Je retourne à notre évangile. Le Seigneur ayant souhaité la paix à ses disciples, « leur montra ses mains et son côté, » c'est-à-dire, les cicatrices de ses blessures, témoins véridiques de sa résurrection. Puis il dit : « Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie. » C'est-à-dire, avec la même charité avec laquelle mon Père m'a envoyé au monde, afin que par ma mort je procurasse aux hommes l'éternelle vie, avec cette même charité je vous envoie, pour que vous annonciez aux hommes cet ineffable bienfait de la tendresse divine, et pour que, les affranchissant de la servitude du démon et du péché, vous leur rendiez la liberté des enfants de Dieu. Mais l'infirmité humaine n'étant point en état d'accomplir cette œuvre éminente sans l'assistance divine, « recevez l'Esprit-Saint, » pour vous enseigner, vous diriger, vous fortifier, pour faire de vous des hommes spirituels et divins et à la hauteur d'une œuvre si ardue. Enfin je vous fais participants du privilége supérieur de pouvoir remettre les péchés des hommes, privilége qui appartient à Dieu en propre.

Considérez, mes frères, cette sublime faculté concédée aux prêtres. Entre les plus grandes prérogatives du Fils de Dieu, l'Apôtre compte surtout celle de purifier du péché, *Hebr.* I, 3, et de donner seul la grâce et la gloire. Or, ces magnifiques priviléges, propres à lui, il les a communiqués aux prêtres du Nouveau Testament, en leur conférant le pouvoir de remettre les péchés. Car la rémission des péchés ne peut pas subsister sans la grâce purifiant et justifiant l'âme, ni la grâce elle-même sans le droit à l'éternel héritage. De même que Dieu unit une âme raisonnable au corps de l'enfant, dès qu'il a été muni de ses organes dans le sein maternel; de même le Saint-Esprit, auteur de toutes grâces, descend aussitôt dans l'âme qui a été purifiée des souillures du péché. Il peut donc arriver quelquefois qu'un homme s'approche du sacre-

ment de la confession dans un état tel que, s'il venait alors à quitter cette vie, il perdît la vie future; et cependant, dès que le prêtre profère ces paroles sacramentelles : Je t'absous, aussitôt il est affranchi de tous ses crimes et de la tyrannie du démon, il est devenu enfant de Dieu et héritier de son royaume; de sorte que ce seul mot rappelle en quelque sorte des enfers au ciel. Quoi de plus merveilleux ou de plus désirable? Le Sauveur a expliqué la grandeur de cette prérogative des prêtres, quand, après leur avoir conféré la faculté de lier et de délier, il a dit qu'il leur remettait les clefs du royaume des cieux. En effet, ces clefs ouvrent à beaucoup de pécheurs les portes du royaume céleste qui leur étaient fermées, et elles leur donnent droit à y occuper une place.

Voici en quels termes s'exprime saint Chrysostome sur cette faculté : « A des habitants de la terre a été remis le soin de dispenser les choses du ciel; à eux a été confié un pouvoir que notre grand Dieu n'a voulu donner ni aux anges ni aux archanges. Car ce n'est pas à eux qu'il a été dit : Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aussi dans le ciel; tout ce que vous lierez sur la terre sera également lié au ciel. Les princes de la terre ont bien aussi le pouvoir d'enchaîner, mais les corps seulement; tandis que le lien sacerdotal dont je parle s'étend jusqu'à l'âme et va jusqu'aux cieux; de sorte que tout ce que le prêtre fait ici-bas, Dieu le ratifie en haut, et le Maître confirme l'arrêt de ses serviteurs. Or, qu'est-ce que cela signifie, sinon que toute la puissance des choses célestes leur a été concédée par Dieu même? Les péchés, dit-il, sont retenus à ceux à qui vous les retenez. Y a-t-il un plus grand pouvoir? Le Père a donné à son Fils un pouvoir absolu; je vois le même pouvoir décerné aux prêtres par Dieu le Fils. Ils sont promus à cette souveraineté, comme s'ils étaient déjà transférés au ciel, placés au-dessus de la nature humaine, et exempts de nos affections? A quoi bon en dire davantage? Si un roi investit un de ses sujets du pouvoir de mettre en prison qui il veut, de rendre à la liberté qui il veut, celui-là est regardé comme heureux, et son sort est envié du vulgaire; comment donc celui qui a reçu de Dieu une puissance d'autant plus grande, que le ciel est plus au-dessus

de la terre, et que les âmes sont plus au-dessus des corps, comment celui-là pourrait-il paraître à qui que ce soit n'avoir reçu qu'une dignité sans valeur? » (L. III *de Sacerd.*)

Si ce don semble à quelqu'un exorbitant et incroyable, qu'il pense au prix du sang de Jésus-Christ, et il comprendra que Dieu, dispensateur de tous biens, aurait plus reçu du Christ, qu'il n'aurait donné aux hommes, s'il ne nous avait donné Jésus-Christ, par qui une si grande grâce fut conférée aux prêtres. Aussi Isaïe prédit-il qu'à l'avènement du Messie, « l'enfant à la mamelle portera sa main dans la caverne du basilic, et l'en tirera, » *ut puer lactens inserat manum suam in specum reguli, et inde eum extrahat.* Isa. xi, 8. Or, il n'est personne assez peu versé dans les saintes Ecritures pour ne pas comprendre ici de prime-abord ce que signifient les mots *basilic* et *enfant.* Par enfants, nous entendons ceux à qui le Christ a donné le pouvoir d'écraser les serpents et les scorpions, c'est-à-dire, la férocité des vices, les fraudes et les abominations des démons cachées au fond des âmes. Car, bien qu'ils aient une simplicité enfantine, ils sont néanmoins munis d'assez de puissance pour pouvoir arracher sans peine les vipères du fond des cœurs et les étouffer, de peur qu'elles n'empoisonnent et ne perdent ceux qui se sont unis au Christ par le lien de la charité. Ce précieux ministère est exercé de bien des manières par les prêtres du Christ, mais jamais plus utilement, tout homme sage en conviendra, que dans la confession des péchés. Par là, en effet, les prêtres portent la main dans les replis les plus profonds de l'âme humaine, pour en arracher les aspics et les écraser contre la pierre.

En ce saint temps, tous les fidèles recueillent le bienfait de l'absolution; mais comment avoir la certitude qu'avec cette absolution on a aussi obtenu la grâce de l'Esprit divin et la rémission des péchés? — Nul doute que l'absolution sacerdotale n'ait la force de conférer cette rémission. Mais de même que si un laboureur jette sa semence sur le sable, il perd son temps et sa peine; de même les paroles du prêtre, toutes-puissantes d'ailleurs, ne départissent nullement la grâce à des cœurs mal disposés, qui ne veulent pas faire divorce avec le péché. N'étant donc pas certains

de cette préparation des cœurs, nous ne pouvons l'être de la rémission des péchés et de la descente du Saint-Esprit. On ne peut rien établir de positif là-dessus. Cependant, ce qui est certain, c'est que ceux qui, aussitôt après la confession, retombent dans leurs anciens désordres, ou n'ont pas du tout reçu l'Esprit-Saint, ou au moins l'ont reçu en vain, et même à leur grand préjudice, puisque malgré le pardon et la grâce qu'ils ont obtenus par un bienfait de la tendresse de Dieu, ils ne rougissent pas de l'offenser de nouveau, de provoquer sa colère, de crucifier encore le Christ et d'en profaner le sang. Combien est grande la foule de ceux-là, nous ne le voyons que trop. Combien peu y en a-t-il, en effet, qui, après la confession de leurs crimes, embrassent un autre genre de vie et prennent d'autres mœurs!

Tout l'avantage, si c'en est un, que ceux qui ne se corrigent pas retirent de leur confession, c'est qu'ils se déplaisent moins à eux-mêmes, et qu'ils craignent moins, s'imaginant avoir donné à Dieu toute satisfaction. Ils ressemblent à ceux dont le corps est atteint de graves blessures, et qui, s'ils voient les cicatrices se fermer au moyen du médicament de quelque empirique, se croient guéris et s'endorment dans une trompeuse sécurité; cependant le mal fait de sourds progrès à l'intérieur, jusqu'à ce qu'enfin il devient incurable. Mieux eût valu pour eux porter leurs blessures à découvert, que de se laisser jouer par une fausse apparence de guérison. Pareille chose arrive à ces pénitents prétendus; ils se croient en possession du fruit du sacrement, alors que, par leur faute, ils n'ont recueilli en aucune manière la vraie santé de l'âme.

Il est un autre péril immense qu'ils ont à redouter, c'est qu'ils parviennent bien difficilement à cette santé de l'âme, qui s'obtient par un vrai retour à Dieu. Voici ce qui porte à le conjecturer. Il est constant que personne ne se convertit vraiment à Dieu, sans un secours particulier de Dieu. Il est constant aussi que ce secours divin ne fait défaut à personne, quelque scélérat qu'il soit. Mais ici il est une chose qui mérite une sérieuse considération : c'est que ce secours divin, qui est prêt pour tous, et qui suffit pour la vraie pénitence et la vraie conversion, n'a pas, sur ceux

qu'une longue habitude du péché a endurcis, toute l'influence qu'il a sur ceux qui ont failli moins par habitude dépravée, que par l'effet d'une nature impétueuse. Pour mieux me faire comprendre, je vais vous apporter un exemple. Voici une paire de bœufs qui traîne commodément une voiture chargée de dix sacs de blé : si vous augmentez la charge, plus vous l'augmenterez, plus les bœufs auront de peine à traîner la voiture. De même, plus le pécheur ajoute de charges de péchés à ses anciennes charges, plus il devient enclin au mal, et lent à marcher vers la vraie pénitence. Rarement, en effet, pour me servir des paroles du pape Adrien, les hommes usent de toute la puissance de leurs forces; ce qui serait pourtant nécessaire pour vaincre la résistance d'une habitude invétérée. Il résulte de là que de telles gens viennent très-difficilement à résipiscence. Cependant je maintiens que ce secours suffisant conserve sur eux, et même sur les plus aveuglés, sa puissance, qu'il ne perd jamais.

Mais, dites-vous, outre ce secours suffisant, qui ne manque à personne, il en est un autre, assure-t-on, qui est efficace, et surabondant, à l'aide duquel je pourrai arriver à la vraie pénitence. — Vous avez raison, mais ce secours n'est pas donné à tous; Dieu le donne à qui il lui plaît. Or, il est tout-à-fait incertain qu'il vous soit accordé. Quoi donc de plus déplorable que d'être dans un état où votre salut éternel court de si grands dangers, et dépend d'une faveur si rare?

Enfin à tous ces périls j'en ajoute un autre, qui n'est pas le moindre : c'est qu'une longue habitude du péché est la voie la plus directe pour conduire à l'endurcissement du cœur, qui est le dernier de tous les maux. Qu'est-ce que l'endurcissement du cœur? — Saint Bernard l'explique dans son livre adressé à Eugène. Pour le dire en deux mots, un cœur dur est celui qui ne peut être brisé par le marteau de la parole, qui ne cède point aux menaces, qui n'est ni fléchi par les promesses, ni attendri par les bienfaits, qui ne sent pas les coups, ne craint pas la mort, ne redoute pas l'enfer, ne tremble pas devant le jugement de Dieu, ne s'émeut pas de la passion et de la mort du Christ, mais reste inébranlable comme un rocher, comme un

diamant, à l'exemple de ceux dont Zacharie a dit qu'ils s'étaient fait un cœur de diamant qu'aucune puissance ne pourrait broyer ni entamer, *cor suum posuerunt ut adamantem.* Zach. VII, 12. Enfin un cœur dur est le cœur de Pharaon, qu'aucun miracle, aucun fléau ne put amener à la vraie pénitence.

— Quel remède donc à de si grands maux? — A cette question l'Eglise répond par les paroles de l'apôtre saint Pierre; aujourd'hui, en effet, la messe commence ainsi : « Comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait spirituel et pur, afin qu'il vous fasse croître pour le salut. » *Quasi modo geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem.* I Petr. II, 2. Paroles que saint Pierre interprète lui-même, en nous recommandant de nous dépouiller de toute malice, de toute tromperie, des déguisements, des jalousies et de toute médisance, comme des enfants qui viennent de naître. Et nous devons rejeter bien loin non-seulement ces vices-là, mais aussi tous les autres, et le mensonge, et le parjure, et l'adultère, et les rapines, et les haines, et les querelles, et les jugements téméraires, et les yeux impudiques, et les mains rapaces, et la pétulance de la langue, et l'impureté du cœur, et tous les forfaits de ce genre.

Du reste, s'il faut éviter avec beaucoup de soin et de vigilance tous les crimes, nous devons détester et fuir, par-dessus tout, ceux qui impliquent un plus grand mépris de la majesté divine. Or, moins on a d'intérêt ou de plaisir à pécher, plus est grand ce mépris. Telles sont les transgressions de ceux qui, sans cause grave, refusent d'entendre la messe aux jours fixés par l'Eglise, ou qui ne renoncent pas à la détestable habitude de jurer. Car les hommes ne retirant de cette habitude mauvaise ni utilité, ni plaisir, et d'ailleurs pouvant s'en abstenir sans violents efforts, à quoi, je vous le demande, attribuer ces infractions, sinon au mépris de la divine majesté? Or, où le mépris est plus grand, là aussi l'injure est plus grave. Les hommes s'indignent si un ennemi les frappe de l'épée; ils se fâchent plus vivement si on les frappe d'un bâton; mais leur indignation ne connaît pas de bornes, si on les frappe d'un roseau ou d'une quenouille, parce

que c'est le comble du mépris fait à leur personne. On doit penser de même de ceux qui, n'étant excités par aucun intérêt, pèchent uniquement par mépris pour la majesté divine. Voilà le crime énorme que le Seigneur reproche aux Juifs en ces termes : « Afin que s'accomplisse la parole écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans aucun sujet, *Odio habuerunt me gratis.* » Joan. xv, 25. Ceux qui transgressent les lois de Dieu gratuitement, c'est-à-dire, sans retirer de leur offense aucun avantage, que ne feront-ils pas, lorsque quelque puissant intérêt, ou lorsqu'un désir ardent et impétueux les provoquera au mal ? Quiconque est dans ces dispositions, qu'il sache qu'il court les plus grands risques de perdre le salut éternel. Ce genre de péché trahit une âme très-corrompue, par conséquent exposée à tous les crimes, notamment à ceux qui procurent quelque avantage temporel.

Mais il ne suffit pas de prendre à ce sujet de bonnes résolutions, si on n'y joint ce qui est propre à soutenir et à conserver la constance, la fermeté de l'âme parmi tant d'ennemis, tant de piéges, tant de périls, tant d'embûches du vieil adversaire. Vous auriez beau vouloir, par exemple, maintenir suspendue en l'air la voûte de ce temple, ce serait en vain, si vous n'éleviez des murs et des colonnes pour l'appuyer. De même, lorsque la chair et les innombrables convoitises de la chair, lorsque le monde et les démons cherchent, avec des efforts infatigables, à nous déprimer vers la terre, nous avons certes besoin d'ailes spirituelles pour nous porter en sens contraire et nous élever vers le ciel. Ces ailes sont la prière, l'usage des sacrements, les œuvres de miséricorde, la mortification de la chair, une vigilance continuelle sur les sens, la fuite des occasions de péché, et autres moyens semblables, qui soutiennent la fragilité humaine, et l'aident à conserver l'innocence au milieu de tant de dangers.

Mes frères, je vous répète sans cesse ces avertissements, je rebats toujours la même chose : d'abord, parce qu'on ne dit jamais trop ce qui n'est jamais assez appris ; ensuite, parce qu'en ce temps, où nous sommes encore à l'issue du carême, il n'y a rien qu'on doive inculquer plus fréquemment à vos oreilles, que le péril de ceux qui, au sortir de la confession, retombent dans

leurs premiers désordres. Or, jamais nous ne devons vous détourner du péché sans vous fournir des armes et des remèdes pour le combattre. Munis de ces armes et de ces remèdes, nous pourrons braver la puissance du démon, éviter les péchés mortels, pratiquer la piété et la justice, marcher par la voie du salut, et enfin, avec le secours du Seigneur, arriver au port de l'éternelle félicité et à la gloire de la résurrection.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MÊME DIMANCHE DE QUASIMODO.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

POURQUOI LE CORPS DU SAUVEUR CONSERVE-T-IL LES STIGMATES DE SES BLESSURES. — DE LA RÉSURRECTION DES CORPS, PROUVÉE PAR LES STIGMATES SACRÉS DU SEIGNEUR. — L'ESPOIR DE LA RÉSURRECTION FUTURE PORTE LES HOMMES A MENER UNE VIE SAINTE.

Ostendit eis manus et latus.
Il leur montra ses mains et son côté. *Joan.* xx, 20.

Dans le présent évangile, l'évangéliste saint Jean raconte comment notre Sauveur, ressuscité d'entre les morts, apparut à ses disciples le jour même de sa résurrection; ensuite il nous apprend que, le huitième jour après sa résurrection, c'est-à-dire, aujourd'hui, il leur apparut de nouveau, ainsi qu'à Thomas. Voici le récit de l'historien sacré :

« Sur le soir du même jour (c'est-à-dire, le dimanche qui suivait le sabbat), les portes du lieu où étaient assemblés les disciples étant fermées par crainte des Juifs, Jésus vint, et, se tenant au milieu d'eux, leur dit : La paix soit avec vous. » *Joan.* xx, 19. Le mot *paix,* en langue hébraïque, signifie, non pas un bien particulier, mais tous les biens possibles. Au lieu de dire que Jacob envoya son fils Joseph pour voir si tout allait bien pour ses frères et leurs troupeaux, le texte chaldéen porte : « Si la paix est avec

vos frères et leurs troupeaux. » *An pax sit fratribus tuis, et pax item pecoribus.* Genes. XXXVII, 14. Ici le mot *paix* comprend toutes choses prospères. Quand donc le Sauveur souhaite la paix à ses disciples, il leur souhaite, non pas un bien quelconque, mais tous les biens en général.

Les disciples étant effrayés de cette apparition du Seigneur, et croyant qu'il était un esprit, un fantôme, « il leur montra ses mains et son côté, » afin de prouver, par la vue de ces stigmates sacrés, qu'il était bien celui qui, peu auparavant, avait été attaché à la croix. Les voyant affermis dans la foi à sa résurrection, il dit de nouveau : « La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie. » C'est-à-dire, je vous envoie à la même œuvre du salut des hommes, à laquelle mon Père m'a destiné; c'est pourquoi le pouvoir et l'autorité que j'ai reçus de mon Père, je vous les transmets, et je vous confère le même Esprit, afin que rien ne vous manque pour remplir les fonctions apostoliques. Puis, il ajoute : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Quel pouvoir plus grand pouvait être conféré à un homme pour le salut des hommes? Car la rémission des péchés est un attribut tellement propre à la divinité que, quand le Seigneur remit les péchés du paralytique, les Pharisiens le traitèrent de blasphémateur, de ce qu'il usurpait un pouvoir réservé à Dieu seul. C'est par suite de cette concession que, selon l'enseignement de la théologie, les sacrements de la nouvelle loi rendent contrits les hommes qui ont l'attrition, *ex attritis contritos;* c'est-à-dire, les font passer de la mort à la vie, des enfers à la vie éternelle. C'est ce qu'effectuent principalement les sacrements de baptême et de confession, auxquels pour cette raison convient, à un titre tout particulier, le nom de sacrements des morts, parce qu'ils rendent à la vie spirituelle les âmes que le péché a fait mourir.

Ce bienfait, nous devons le rapporter à la passion de Jésus-Christ notre Seigneur; c'est lui qui nous a mérité la première grâce, et qui a institué les sacrements de la nouvelle loi, par lesquels dérivent sur nous les torrents de la grâce divine. Le Pro-

phète Zacharie l'a prédit en ces termes : « Il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure. » *Zach.* XIII, 1. Cette fontaine a été ouverte par la lance qui a frappé le côté du Christ. Il en a coulé du sang et de l'eau : l'un a payé le prix de notre dette ; l'autre a lavé les péchés du genre humain. L'apôtre saint Pierre, ayant en vue cet éminent bienfait, dit que tous les fidèles ont été « appelés par Dieu le Père à être arrosés du sang de Jésus-Christ. » I *Petr.* I, 2. Car en même temps qu'ils sont absous par la vertu du sacrement de confession, ils sont sanctifiés et purifiés par la participation et l'aspersion de ce précieux sang. Aussi, quand, après l'administration de ce sacrement, une satisfaction légère est imposée aux pénitents par le prêtre, doivent-ils lever les yeux de l'âme sur ces précieuses blessures du Christ, et rendre grâces de ce qu'à cause de ces blessures, qu'a subies un innocent, les coupables, sans rien souffrir de pareil, sont absous des châtiments qu'ils méritent, au moyen d'une satisfaction insignifiante.

« Thomas, surnommé Didyme, un des douze apôtres, n'était pas avec eux, lorsque vint Jésus. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, etc. » *Ibid.*

Il n'est pas étonnant que les disciples se soient montrés si lents à croire à la résurrection du Seigneur. Les hommes croient difficilement ce qui n'a eu lieu à aucune époque de l'histoire. Or, dans les siècles écoulés depuis l'origine du monde, avait-on jamais entendu dire qu'un homme mort se fût ressuscité lui-même? Des saints, de leur vivant, avaient rappelé des morts à la vie ; les disciples savaient cela, et par ouï-dire, et pour l'avoir vu. Ils avaient même lu qu'Elisée mort avait conféré ce bienfait à un mort. Mais qu'un homme privé de vie, et enfermé dans le tombeau, qu'un homme mort se fût ressuscité lui-même, voilà ce qui ne s'était jamais vu. Ce privilége exceptionnel était réservé à celui qui était non-seulement homme, mais Dieu et homme ; comme il avait la toute-puissance et l'immortalité de Dieu, il put arracher à la mort l'homme qu'il s'était associé, et donner ainsi

aux hommes une preuve éclatante de sa divinité. Aussi saint Paul dit-il aux Romains que la divinité de Jésus-Christ notre Seigneur est attestée et démontrée au monde par sa résurrection, *ex resurrectione mortuorum*, ou comme d'autres traduisent plus clairement, *ex eo quod resurrexit a mortuis*. Rom. I, 4. Il n'y a donc pas à s'étonner de la tiédeur des disciples et de Thomas à croire ce qu'ils savaient n'être arrivé à personne depuis le commencement du monde.

Cependant notre Seigneur, ce doux maître, prenant en pitié l'aveuglement de Thomas, aveuglement qui venait, non de malice, mais d'ignorance, voulut le guérir, pour ne pas laisser périr loin du bercail une faible brebis, rachetée par son sang. Le huitième jour après sa résurrection, il se montre donc aux disciples et à Thomas, et, leur souhaitant la paix suivant son usage, il appelle à lui Thomas seul, et lui dit : « Portez ici votre doigt, et considérez mes mains, etc. »

En cette circonstance, notre Seigneur semble avoir agi avec son disciple comme ceux qui, vivement épris de quelque marchandise précieuse exposée en vente, et que le marchand refuse de vendre à sa juste valeur, en paient, dans leur ardente convoitise, un prix non-seulement équitable, mais excessif. Certes, il était convenable que Thomas ajoutât foi à tant de témoins certifiant la résurrection du Seigneur. Mais comme il refusa de le faire, le Sauveur, ému de tendresse, donna miséricordieusement la preuve qu'avait demandée le disciple. Voici donc le sens des paroles du Seigneur à Thomas : Il était juste que vous, Thomas, vous eussiez voulu ce que je voulais; mais puisque vous êtes si lent, si peu porté à croire, j'userai de complaisance à votre égard, et je voudrai ce que vous voulez. « Portez donc ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez aussi votre main, et la mettez dans mon côté; et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » *Joan.* XX.

Admirable douceur, admirable condescendance du Sauveur ! Car le devoir de la créature était d'être docile et soumise à son Créateur : maintenant il arrive que, les rôles étant changés, c'est le Créateur de toutes choses qui condescend aux désirs de sa créature. Vaincu par cette condescendance, Thomas répondit :

« Mon Seigneur et mon Dieu. » Paroles qui proclamaient hautement la divinité et l'humanité du Christ. Le Seigneur reprend : « Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » Assez sur l'Evangile ; parlons maintenant des stigmates sacrés du Seigneur, qui attestèrent aux apôtres qu'il était ressuscité.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

Très-chers frères, le saint évangile de ce jour contient beaucoup de choses dignes de la plus sérieuse attention : mais le temps qui nous est accordé, ne suffisant pas à les examiner toutes, j'ai résolu de traiter principalement un point de grande importance, de rechercher pourquoi le corps glorieux de notre Seigneur ressuscité conserve les stigmates de ses blessures, c'est-à-dire une apparente difformité. Car il ne faut pas croire qu'il n'y a pas là un dessein profond de Dieu. Dans le discours précédent, nous avons avancé, d'après saint Ambroise, qu'il en a été ainsi, afin que Jésus-Christ notre Seigneur offrît pour nous à Dieu le Père le prix de notre liberté ; aujourd'hui nous allons apporter d'autres causes de ce mystère.

Première cause. — La première, c'est que le Sauveur a voulu par là nous inspirer la patience, cette vertu si nécessaire dans la vie, et si efficace pour acquérir le salut éternel. Les guerriers, anoblis pour leurs exploits par les princes, prennent d'ordinaire pour emblème de leur devise les objets qui rappellent leur bravoure. Ainsi, pour perpétuer leur gloire et leurs hauts faits, ils font peindre, sur des tableaux ou sur des tapisseries, les uns, des rois faits prisonniers à la guerre ; les autres, des épées nues ; ceux-ci, des aigles ; ceux-là, des lions, symbole de la vaillance. Mais notre Seigneur et Sauveur, dont la vie et la mort sont pleines des traits les plus admirables de toutes les vertus, n'a choisi d'autres insignes que ceux de la patience ; il a voulu, non pas qu'ils fussent peints sur des tableaux ou sur des tapis, mais qu'ils fussent imprimés sur son corps glorieux, afin d'éterniser

ainsi la gloire de cette vertu, et afin que les hommes comprissent combien il est honorable de souffrir l'ignominie, et d'être couvert d'opprobres pour le nom du Seigneur.

Quelle est donc la cause de la prééminence accordée à cette vertu? — La voici. Dans la charité, reine de toutes les vertus, il y a bien des degrés, les uns supérieurs aux autres; mais on est arrivé au plus haut degré, quand, pour la gloire de Dieu, on supporte, avec constance et courage, calamités, peines de toutes sortes, injures, outrages, et la mort, s'il le faut. De là vient que la patience est le principal indice, non-seulement de la charité et de la grâce, mais aussi de la perfection chrétienne. C'est la pierre de touche, au moyen de laquelle on distingue la vraie et parfaite vertu de la vertu fausse et imparfaite.

Qu'il y en a peu qui parviennent à ce haut degré de vertu! Ce qui le prouve, c'est qu'on voit beaucoup d'hommes recommandables par leur austérité, leur chasteté, leur miséricorde et d'autres vertus, et qui cependant sont faibles, impuissants, quand il s'agit de souffrir des injures ou des affronts. « Beaucoup, dit saint Chrysostome, méprisent sans effort la recherche de la table et le luxe des ameublements; mais supporter un outrage, une violence, un désagrément, une parole offensante, n'est pas donné à beaucoup; à peine un ou deux en viennent là. Des hommes remarquables par de hautes vertus, quand ils sont en présence de ces misères, ont le vertige, et s'exaspèrent plus facilement que des bêtes féroces. » *Lib. de Sacer.* Vous voyez, mes frères, combien cette vertu est ardue et sublime. Il n'y a donc pas à s'étonner si notre Sauveur, qui a donné l'exemple de toutes les vertus, a choisi surtout celle-là pour en porter l'emblème sur son corps; il a voulu étaler cette gloire aux yeux des mortels et la proposer à notre imitation. Je n'ai pas besoin de dire que par là il a ennobli les injures, puisque non content de les avoir souffertes, il en a tiré, s'il est permis de parler ainsi, la plus grande de ses gloires. Vous tous donc qui aspirez à cette vraie gloire, à cet honneur inappréciable, ne prenez ni trêve, ni repos, que vous ne soyez arrivés au moins à un certain degré de cette incomparable vertu.

Deuxième cause. — Ces glorieux stigmates du Seigneur ont aussi une grande portée, soit pour mettre le comble à l'affliction et au supplice des damnés, soit pour rehausser la joie des bienheureux, surtout au jour du dernier jugement. Voilà pourquoi le Sauveur dit qu'en ce jour l'étendard de sa passion sera déployé dans le ciel, et qu'à cette vue toutes les nations de la terre seront dans le deuil. En effet, à tous les crimes qui, en ce jour, seront reprochés aux méchants, ils auront à faire au moins une réponse telle quelle; tandis qu'au seul bienfait de la passion du Seigneur, c'est-à-dire, au souverain remède de l'infirmité humaine, ils n'ont rien à répondre. Car à tous les forfaits qui leur seront reprochés, ils pourront dire : J'étais faible, j'étais aveugle, j'étais enveloppé d'une chair fragile et sans force, j'avais été conçu dans le péché; dès lors, rien de surprenant si le péché qui a commencé avec la nature même, et qui est aussi ancien que l'homme, a eu sur moi assez d'empire pour m'entraîner partout où il voulait.

Mais quand le Juge répliquera : Vois cet étendard de ma croix, par lequel j'ai triomphé de tous tes ennemis. Vois ces stigmates de mon corps; par eux je t'ai racheté et affranchi de la servitude du péché; par eux je t'ai mérité la grâce, et tous les dons du Saint-Esprit; par eux, j'ai conféré aux sacrements de mon Eglise une vertu, au moyen de laquelle tu pouvais effacer tes péchés passés, éviter les péchés à venir, et non-seulement guérir l'infirmité de ta nature, mais même te rendre fort : qu'as-tu à répondre à cela? — Ici le serviteur méchant et ingrat gardera le silence, et n'osera pas même ouvrir la bouche. Et par une suite nécessaire, il sera jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures.

Troisième cause. — La vue de ces mêmes stigmates comblera merveilleusement la gloire des bienheureux. Car, voyant à découvert que par ces stigmates sacrés, c'est-à-dire, par le mérite de cet Agneau qui s'est immolé dès l'origine du monde, ils ont été mis au rang d'enfants de Dieu et en possession d'une abondance de biens, d'une gloire et d'un bonheur que ne saurait concevoir aucune intelligence humaine; avec quel ardent amour,

quelle reconnaissance, et quelle tendre dévotion ne regarderont-ils pas, ne couvriront-ils pas de baisers ces cicatrices précieuses, qui leur paraîtront moins des blessures que les sources de toutes les grâces et de toutes les délices? Cette joie s'augmentera encore à la vue de la condamnation de cette foule innombrable d'hommes au milieu desquels ils ont vécu, dont ils ont sur la terre partagé le sort, et avec lesquels ils pouvaient périr; ils verront qu'au milieu du désastre de ces derniers, ils ont été, par le mérite des blessures du Christ, appelés aux demeures éternelles, et séparés de ce ramas d'hommes perdus. Car les bienheureux voient ceux qui sont torturés dans l'enfer; ces paroles qui terminent le livre d'Isaïe l'attestent : « Ils sortiront pour voir les cadavres de ceux qui ont violé ma loi; car le ver de ceux-ci ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra point; ils seront un objet d'horreur pour toute chair. » *Isa.* LXVI, 24.

Cette joie d'avoir été sauvé de préférence à tant d'autres, les saints l'expriment ainsi dans l'Apocalypse : « Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre, et d'en ouvrir les sceaux; parce que vous avez été mis à mort, et que, par votre sang, vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et que, de plus, vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu; et nous règnerons sur la terre. » *Apoc.* V, 9 et 10. C'est-à-dire, vous nous avez séparés de cette multitude de peuples qui périssent, et vous avez daigné nous faire part de votre règne, « qui s'étend à tous les siècles. » *Ps.* CXLIV, 13. Quels doivent être les sentiments du saint patriarche Jacob, lorsque voyant torturer dans la géhenne son frère, que l'Apôtre appelle profane, *Hebr.* XII, 16, ce frère jumeau, né du même père, de la même mère, et le même jour, il se voit l'un des trois plus célèbres amis de Dieu qui sont couronnés dans le ciel, et comprend qu'il doit son salut et cette grande gloire au mérite de l'innocent Agneau et de ses blessures? Quels seront donc les transports de cette âme, les accents de sa reconnaissance? Avec quelle tendresse ne baisera-t-il pas ces stigmates adorables?

Quatrième cause. — Il est encore une autre cause analogue à la précédente : pour la comprendre, il faut d'abord vous rappeler

une vérité fortement établie dans vos esprits à tous, c'est que nulle intelligence angélique ou humaine ne peut concevoir dignement le bienfait de l'incarnation et de la passion du Sauveur, et bien moins encore l'exprimer par la parole. Aussi, c'est pour que le souvenir d'un bienfait si éminent se maintînt parmi les hommes malgré les injures du temps et des circonstances, que le Sauveur a institué le sacrement de son corps et de son sang, et a ordonné qu'il fût célébré dans l'Eglise jusqu'à la fin du monde. Ces paroles de l'Apôtre le donnent à entendre : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » I *Cor.* XI, 26. C'est-à-dire, ce sacrement commémoratif de sa mort se perpétuera jusqu'au dernier jour du monde. Et comme après cette vie il n'y aura plus lieu à ce mystère vénérable, car nous verrons face à face celui que maintenant nous adorons voilé, il a institué un autre mémorial de sa mort pour les yeux des intelligences bienheureuses ; ce sont les vestiges des plaies, imprimés sur son corps, vestiges que l'on verra toujours, afin que la mémoire d'un tel bienfait reste toujours gravée dans les cœurs, et soit inséparable de la vie éternelle.

Cinquième cause. — Voici la dernière et la plus importante cause de ce mystère : c'est que, par cet argument concluant, le Sauveur a voulu fortifier la foi à la résurrection future ; aussi, en ressuscitant, n'a-t-il voulu conserver sur son corps sacré que ce qui était un argument péremptoire de sa résurrection. Eusèbe d'Emèse s'exprime ainsi à ce sujet : « Le corps porte l'empreinte des clous, et le côté montre l'ouverture pratiquée par la lance. Que signifie cela? La fragilité est rejetée bien loin, la mortalité est anéantie ; seules restent les cicatrices, témoignages de la passion. La résurrection ne conserve que ce qui devait faire croire à la résurrection. » *Hom.* 10 *de Pasch.* Les cicatrices restant, et le tombeau étant vide, il était clair comme le jour que le corps qui avait été couvert de blessures, attaché à la croix, enfermé dans le tombeau, était revenu à la vie. Or, par cette résurrection de son corps, le Sauveur a voulu nous montrer, comme dans un tableau, le mode et la forme de notre propre résurrection. Car de même

que ceux qui n'ont pas vu Rome, ou Venise, apprennent, en jetant les yeux sur une peinture, quel est le circuit et la forme de ces villes; de même que les architectes jugent à l'inspection d'un plan, quelle sera la structure d'un édifice; ainsi nous voyons, par la résurrection du corps de notre Seigneur, quelle sera la résurrection de nos corps; nous en voyons non-seulement la figure, mais l'annonce et le commencement.

II.

Mais comme il y en a qui trouvent des difficultés dans ce mystère, il ne sera pas hors de propos d'entrer dans quelques détails à ce sujet. La résurrection future, outre qu'elle fait partie de la foi catholique, semble une conséquence de la justice divine. « S'il n'y a pas de résurrection, dit saint Jean Damascène, il n'y a ni Dieu, ni Providence; tout est gouverné et emporté par le hasard. Bien des justes souffrent de la faim et sont accablés d'injures, tandis que des pécheurs, des hommes injustes vivent au milieu des richesses et des voluptés. Est-ce là de la justice? Est-ce l'œuvre d'une sage Providence? Nul homme sensé ne le dirait. Donc, il faut admettre la résurrection. Car Dieu est juste, et il récompensera ceux qui ont confiance en lui. » L'immortalité de l'âme, qui a une grande affinité avec cet article de foi, fut démontrée un jour d'une manière analogue par l'empereur Frédéric. Il était mort, en Autriche, un prince âgé de quatre-vingt-treize ans, lequel avait passé sa longue vie au milieu des plaisirs et des délices, sans jamais avoir connu ni maladie, ni calamité, ni affliction d'aucun genre. Ce fait étant raconté à Frédéric : « On peut en conclure, répondit-il, que les âmes sont immortelles. En effet, si, comme l'enseignent les philosophes et les théologiens, il est un Dieu qui gouverne ce monde, et si ce Dieu est juste, ce qui n'est l'objet d'aucun doute, assurément après la mort les âmes passent dans d'autres lieux, où elles reçoivent la récompense ou le châtiment dû à leurs actions. Car ici-bas nous ne voyons pas toujours rémunérer les bons, ni toujours punir les méchants. » *Æneas Sylvius.*

Mais rien d'étonnant qu'un chrétien ait ainsi pensé de l'immortalité de l'âme. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'un païen,

Plutarque, pour ne point parler des autres, soit du même avis, et pour les mêmes motifs. « Une seule et même raison, dit-il, prouve tout à la fois, et la divine Providence, et l'immortalité de l'âme humaine; il est impossible d'admettre l'une, sans admettre l'autre. Car, l'âme survivant au corps, il convient, ou plutôt il est nécessaire qu'elle soit ou récompensée, ou punie. Dans la vie, en effet, elle lutte, comme un athlète; et, après le combat, elle reçoit ce qui lui est dû. Mais comment l'âme, séparée du corps, est-elle ou rémunérée, ou punie? C'est ce que nous ne saurions dire, et ce qui sera toujours un mystère pour nous, tant que nous serons vivants. » *De sera numinis vindicta.* Paroles sensées, puisqu'en affirmant ce qui est accessible à la raison, il n'ose se prononcer sur ce qui est au-dessus de la raison.

Toutefois, si tous les philosophes, dignes de ce nom, sont d'accord sur l'immortalité de l'âme, il n'en est pas de même de la résurrection des corps. Comment, disent quelques-uns, peut-il se faire que des corps réduits en poussière ou en cendres, dévorés par les oiseaux, par les poissons, par des hommes anthropophages, renaissent les mêmes? Saint Grégoire-le-Grand formula ainsi cette difficulté : « Il en est qui, considérant que l'esprit se sépare de la chair, que la chair tombe en pourriture, que la pourriture se tourne en poussière, que la poussière se change en molécules invisibles, trouvent impossible la résurrection; en voyant des os desséchés, ils se demandent comment ces os pourront se revêtir de chairs et revenir à la vie. C'est ce qui en a déterminé beaucoup à repousser la résurrection des corps. Mais saint Paul les combat vivement dans sa première épître aux Corinthiens. » *Moral.* 19.

Le même saint Grégoire, pendant qu'il était légat du Siége apostolique à Constantinople, eut une ardente dispute à ce sujet avec Eutychius, évêque de cette ville. Eutychius prétendait que, lors de cette glorieuse résurrection, notre corps serait impalpable et plus subtil que l'air. Grégoire le combattit avec succès, armé de l'argument de notre évangile, où nous voyons le Seigneur montrer les cicatrices de ses mains et de son côté, et donner même son corps à palper, pour faire voir qu'il avait chair et os.

Luc. XXIV, 39. « Après une longue discussion sur cette matière, continue saint Grégoire, nous commencions à nous échauffer, lorsque l'empereur Tibère Constantin, de pieuse mémoire, nous prenant à part, se fit rendre compte de notre querelle; et, pesant les allégations des deux parties, il prononça qu'Eutychius devait livrer aux flammes le livre qu'il avait écrit sur la résurrection. Quand nous eûmes quitté le prince, je tombai malade; il en fut de même d'Eutychius, dont la mort suivit bientôt. Mais pendant qu'il vivait encore, et que je souffrais d'une fièvre très-violente, toutes les fois que mes amis se rendaient chez lui pour lui rendre hommage, à ce que j'ai su par leur rapport, il tenait sous leurs yeux la peau de sa main en disant : Je confesse que nous tous nous ressusciterons dans cette chair : ce que, de l'aveu des mêmes amis, il niait de toutes ses forces auparavant. »

Au reste, ce même saint Grégoire corrobore ensuite notre foi à la résurrection par une similitude empruntée à l'Apôtre, et pleine de justesse : « Ceux, dit-il, qui ne croient pas à la résurrection par obéissance, doivent au moins y croire par raison. En effet, ne voyons-nous pas chaque jour, dans le travail de la nature, la représentation de notre résurrection? A certaines époques, les arbres et les arbustes perdent la verdure de leur feuillage, et cessent de porter des fruits; tout-à-coup une sorte de résurrection surgit; de ce bois desséché jaillissent des bourgeons, d'où sortent des feuilles et des fruits; tout l'arbre a repris sa première parure. Sans cesse nous voyons confier à la terre de petites semences, desquelles s'élancent bientôt de grands arbres, produisant des fleurs et des fruits. Considérons donc une de ces petites semences jetées en terre pour donner naissance à un arbre; comprenons, si nous pouvons, où se cachait dans cette semence insignifiante l'arbre majestueux qui en est sorti. Où était son bois, son écorce, la verdure de ses feuilles, l'abondance de ses fruits? Est-ce que cette semence montrait rien de tel, au moment où on la jetait en terre? Et cependant, par la puissance du suprême artisan qui gouverne tout d'une manière si merveilleuse, cette semence lisse recélait l'aspérité de l'écorce; sous cette semence tendre se cachait la solidité du chêne; dans sa sécheresse était la

fécondité et la fructification. Qu'y a-t-il donc d'étrange à ce que celui qui, d'une semence à peine visible reproduit un grand arbre, transforme de nouveau en homme, quand il lui plaît, la poussière la plus ténue, fût-elle réduite en molécules invisibles? »

De son côté saint Basile vient consolider la foi à la résurrection en apportant l'exemple de la génération du ver à soie et de diverses espèces d'animaux. Il s'exprime en ces termes : « Que n'a-t-on pas dit sur le ver de l'Inde qui porte des cornes? Changé d'abord en chenille [1], il devient avec le temps un petit ver à soie; et il ne garde pas encore cette forme, mais il lui pousse des feuilles larges et amples, qui lui servent d'ailes. Ainsi donc, femmes, quand vous démêlez l'ouvrage de ces vers, et que pour confectionner de riches vêtements, vous peignez les fils que nous envoient les Sères, vous puisez, dans la transformation d'un insecte, une connaissance évidente et claire de la résurrection. » *Hexameron, Serm.* 8. Il dit encore que beaucoup d'animaux prennent naissance de la terre, que les anguilles ne proviennent de rien autre chose que du bourbier, attendu qu'elles ne produisent pas d'œufs, et n'ont pas d'organes de la génération [2]. Ces exemples sont une image de la résurrection; ils prouvent de plus la puissance divine qui, de même qu'elle peut procréer de la terre un être animé, pourra de même réveiller l'homme de la poussière et le rendre à la vie.

Pourquoi l'Arbitre suprême a-t-il voulu que nos corps s'unissent de nouveau aux âmes par un lien indissoluble? — Pour plusieurs causes. La principale, c'est que cette réunion était nécessaire à la pleine béatitude des saints. Car la béatitude est un état heureux qui comprend la réunion de tous les biens, un état, dit saint Augustin, « où sera tout ce que vous voudrez, et où rien ne sera de ce que vous repousseriez. » Or il ne peut se faire que l'âme, séparée du corps, ne désire pas par un mouvement naturel être de nouveau réunie à son corps; puisque sa constitution est

[1] Dans le latin, il y a *caulem,* ce qui n'a pas de sens. Dans saint Basile, il y a κάμπην, qui, ainsi accentué, ne signifie que *chenille. Eruca,* par lequel on rend ne latin le grec κάμπην, signifie en même temps *chenille* et *chou.*

[2] Il n'est pas besoin de dire que c'est une erreur; les savants sont d'accord pour rejeter les générations spontanées.

telle qu'elle demande naturellement à être unie à une matière qu'elle forme et qu'elle dirige.

D'ailleurs, notre âme n'est pas tout l'homme, comme le pensait Platon ; elle est la principale et la plus noble partie de l'homme. Or, toute partie désire avidement d'être réunie à son tout. C'est ce qu'attestent, dans l'Apocalypse, ces âmes heureuses des saints martyrs, lesquelles, reposant sous l'âutel de Dieu, attendent avec impatience la fin du monde pour se réunir à leurs corps. Cependant couvertes d'une robe blanche, c'est-à-dire, de l'insigne gloire des âmes et du vêtement d'immortalité, elles reçoivent l'ordre d'attendre un peu, jusqu'à ce que le nombre de leurs frères, fixé par Dieu, soit au complet. *Apoc.* VI, 11.

Ajoutez que la vie des saints sera non-seulement heureuse, mais encore éternelle. Or, les philosophes enseignent que rien de ce qui est violent, c'est-à-dire contre nature, ne saurait être perpétuel; et que séparer la forme de la matière, la partie du tout, est un acte de violence. Il est donc nécessaire que cette violence disparaisse dans la résurrection des corps, pour l'éternelle félicité du corps et de l'âme.

Enfin, les corps des ressuscités ayant eu grande part, avec l'âme, aux actes de piété et de justice, comme aux actes des mauvaises convoitises, il est de l'équité du Juge souverain qu'ils aient part aussi aux récompenses comme aux peines. En effet, il ne serait pas juste que les pieux travaux du corps restassent sans rémunération, ni que les plaisirs illicites et honteux de ce corps restassent sans châtiment. A ce sujet, je vais citer ici d'Eusèbe Emissène un passage qui n'est pas sans intérêt :

« L'âme a été associée au corps afin que, par les luttes et les combats qu'elle a à affronter en ce monde contre les satisfactions charnelles et les convoitises coupables, elle tende à l'héritage de l'éternelle gloire; et qu'après avoir triomphé des vices, elle reprenne avec elle, pour rehausser sa béatitude, cette matière terrestre et inférieure, mais compagne de ses luttes; en ce grand jour elle présentera à son rémunérateur cette chair victorieuse, cette chair, sa sœur docile et soumise dans toutes les fonctions de cette vie, et elle en plaidera ainsi la cause auprès du plus indul-

gent des bienfaiteurs : Daignez, Seigneur, accueillir le double culte de l'âme et de la chair. Par vos ordres, avec vos secours, nous avons, dans le siècle, triomphé par nos communs efforts de l'ennemi commun. Car ce corps fragile a aussi, Seigneur, ses fruits propres. Moi, esprit, j'ai tenu tête aux adversaires par l'intelligence, le discernement, la prudence; cette chair a combattu à sa manière par la sueur du corps, la sobriété, les jeûnes. A moi les sacrifices, les oblations, les prières; à elle les travaux et les mérites de la chasteté. — L'âme pourra dire encore à son Dieu en faveur de son corps : Seigneur, mon Dieu, par le bienfait de votre providence, j'ai animé et vivifié cette chair; mais seule elle a senti la puissance de la mort, pour la dette originelle et commune. Nous deux avons transgressé, et la condamnation n'est que pour elle. Cependant vous avez honoré cette chair en la revêtant pour opérer le salut des hommes. Dans cette substance vous avez goûté le fiel et le vinaigre, senti les épines, les clous, la lance. Ce n'est pas de moi, c'est d'elle que vous avez pris le sang précieux que vous avez répandu pour le monde. Dans l'observation de tous vos préceptes, j'ai commandé, elle a obéi ; ayant travaillé en commun, que nous soyons récompensés ensemble; que je ne reçoive pas sans elle ce que vous promettez; votre justice ne le souffre pas. — Reconnaissons donc, frères, les causes pour lesquelles l'âme, déjà établie dans la béatitude du paradis, désire reprendre le vêtement de son propre corps; c'est pour qu'ayant travaillé de concert dans la pérégrination de cette vie, l'âme et le corps soient glorifiés ensemble dans le repos. Travaillons donc, et luttons de toutes les forces de nos deux natures, pour que la noble portion élève avec elle aux cieux la moins noble, plutôt que de voir l'inférieure entraîner la supérieure au fond de l'enfer. »

Par conséquent, mes frères, que l'objet de nos efforts, de toutes nos préoccupations, de nos prières assidues, soit d'assujettir notre chair à l'esprit, afin que nous puissions l'offrir à Dieu comme une hostie vivante, sainte, acceptable, et mériter ainsi de recevoir de la miséricorde divine, dans le royaume céleste, la gloire de notre corps et de notre âme.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — TENDRE AMOUR DU CHRIST POUR SES BREBIS.

Ego sum pastor bonus, et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ, sicut novit me Pater, et ego agnosco Patrem.

Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et que je connais mon Père. *Joan.* X, 14 et 15.

Très-chers frères, jusqu'ici l'Eglise a célébré, dans ses cantiques, les mystères sacrés de la passion et de la résurrection du Seigneur, sans doute afin que le souvenir de si grands bienfaits attendrît les cœurs endurcis des hommes, et les portât à pratiquer la piété et la justice. Mais comme ils ont moins de propension au travail qu'au plaisir, et qu'ils perdent facilement la mémoire de ces éminents bienfaits, pour retourner à leurs amusements accoutumés ; l'Eglise cherche à les contenir dans le devoir, en leur rappelant d'autres bienfaits du Christ. Jusqu'ici donc elle a célébré ce qu'a fait pour nous le Sauveur dans sa mort et sa résurrection ; dans le saint évangile de ce jour, elle expose ce qu'il a fait en sa vie, lorsqu'il habitait parmi nous sur la terre, et ce qu'il continue dans le ciel ; elle enseigne qu'il est notre pasteur, c'est-à-dire, le gardien et le modérateur de notre vie. En effet, sous quelque point de vue que vous envisagiez Jésus-Christ notre Seigneur, soit vivant, soit mourant, soit séjournant sur la terre avec les hommes, soit résidant au ciel au milieu des anges, partout vous trouverez en lui de quoi vous stimuler à la charité, à la piété. L'Agneau mystique, d'après l'ordre du Seigneur, devait être mangé tout entier avec la tête, les pieds et les intestins, et on n'en devait rien rejeter. *Exod.* XII, 9. Cela convient parfaitement au véritable Agneau, au Christ, en qui il n'y a rien d'inefficace, rien qui ne soit éminemment salutaire au genre humain. Dans un diamant, tout est beau et précieux ; de quelque

côté que vous l'examiniez, il présente partout le même éclat, le même rayonnement. Or, dans le Cantique, l'Epouse nous apprend qu'on peut en dire autant de notre Sauveur. Après une longue énumération des qualités de son Epoux, elle conclut qu'il est tout entier désirable, *Cant.* v, 17, parce qu'il n'y a rien en lui qui n'attire l'amour des âmes pieuses. Nous allons parler aujourd'hui de l'affection et de la sollicitude qu'il a pour nous; mais implorons d'abord d'une voix suppliante le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Je suis le bon pasteur, etc. » Frères chéris, notre Sauveur reçoit bien des noms dans l'Ecriture. Si nombreux sont les bienfaits dont il nous comble, que les écrivains sacrés en ont pris occasion de multiplier les noms qu'ils lui donnent. Tantôt ils l'appellent roi, tantôt pontife, tantôt médecin, maître, source de la vie, pain vivant, lumière du monde, pour des raisons différentes, mais qui convergent vers un même point : roi, probablement parce qu'il nous gouverne de son Esprit, et nous protége contre l'éternel ennemi du genre humain; — pontife, parce qu'il a apaisé, par le sacrifice de son corps, son Père irrité contre nous; — médecin, parce que, comme dit le Prophète, « nous avons été guéris par ses meurtrissures, » *Isa.* LIII, 5; — maître, parce que, dans l'Evangile, il nous a transmis clairement les leçons de la doctrine céleste, précédemment cachées sous les voiles de la loi; — source de vie, parce que, de la mort éternelle, à laquelle nous étions destinés, il nous a rappelés à la vie par sa propre mort; — pain vivant, parce que, par le sacrement de son corps précieux, il nous soutient dans cette même vie qu'il nous a donnée; — lumière du monde, parce que, quand nous étions plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, il nous a inondés de la splendeur de sa lumière, et a conduit les âmes aveuglées des hommes dans une voie qu'elles ignoraient.

On lui donne donc ces noms et d'autres encore, lesquels, comme vous voyez, n'expriment ni la crainte, ni la terreur, mais plutôt l'amour et la tendresse. C'est ce qu'il a voulu signifier, quand il a dit : « Les prophètes m'ont représenté sous d'aimables

images, » *In manu prophetarum assimilatus sum*, Ose. XII, 10, images par lesquelles il a voulu manifester sa miséricorde envers les hommes, afin de les enflammer d'amour pour lui, à la pensée de tous ses bienfaits. Car c'est la signification du verbe *assimilo*, comme dans ce passage : « Je vous ai désigné par des titres honorables, et vous ne m'avez pas connu. » *Assimilavi te, et non cognovisti me*. Isa. XLV, 4. Dans le présent évangile, et dans presque tout ce dixième chapitre de saint Jean, il prend le nom de Pasteur, et donne aux justes celui de brebis. Il se complaît dans cette métaphore, et aime à s'appesantir sur les sollicitudes pastorales, sur le caractère et les mœurs de ses brebis. Remarquez que ce nom ne se trouve pas seulement dans l'Evangile ; on le trouve aussi dans la loi, et c'est sous ce nom que le Sauveur est promis au monde.

Ainsi, par la bouche d'Ezéchiel, l'Eternel prononce cet oracle, relatif à son Fils unique : « Je susciterai sur elles un pasteur unique, David mon serviteur; lui-même aura soin de les paître, et il leur tiendra lieu de pasteur. Et moi qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu; et mon serviteur David sera au milieu d'elles comme leur prince. » *Ezech*. XXXIV, 23, 24. Il est bien clair qu'il s'agit ici, non de David, mort depuis longtemps, mais de notre Seigneur Jésus-Christ, fils de David selon la chair, et que Dieu avait désigné comme prince des pasteurs. Isaïe le désigne sous la même dénomination : « Il mènera son troupeau dans les pâturages, comme un pasteur qui paît ses brebis ; il assemblera entre ses bras les agneaux, et il les prendra dans son sein ; il conduira doucement les brebis pleines. » *Isa*. XL, 11. Suivant le Prophète, il portera les brebis dans son sein et dans ses bras; selon l'Evangile, il charge sur ses épaules la brebis égarée. *Luc*. XV, 5. D'où nous apprenons qu'il marche partout entouré et chargé de ses brebis, portant les unes sur ses épaules, les autres dans ses bras, celles-ci dans son sein, bien plus dans ses entrailles, comme il le dit ailleurs, en s'entretenant avec ses brebis : « Vous que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles. » *Isa*. XLVI, 3. Par conséquent, il peut dire à juste titre : « Je suis le bon pasteur. » A ces deux derniers mots, substantif et adjectif,

les Grecs ajoutent l'article, qui donne ce sens : Je suis ce pasteur, ce bon pasteur, celui dont les anciens prophètes ont si souvent prédit la sollicitude pastorale et la tendresse.

Si vous demandez pour quelles raisons le Seigneur s'attribue avec tant de complaisance la qualification de pasteur, il me semble qu'on peut en apporter deux raisons principales. D'abord, par cette dénomination, il a voulu peindre le travail incessant de sa providence, dont le devoir du pasteur est une frappante image. En effet, les autres professions ont des répits, des intervalles de repos, des trêves, pendant lesquelles on respire; mais le pâtre ne peut en aucun temps abandonner le soin et la garde de son troupeau. Même pendant la nuit, qui est accordée aux mortels pour que, par le sommeil, ils se reposent des soins et des travaux du jour, les pâtres doivent veiller plus que jamais pour se garder des embûches clandestines des loups.

Ainsi veillaient pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux ces bergers à qui fut annoncée l'heureuse nouvelle de la nativité du Seigneur. *Luc.* II, 8. Ainsi veillait le saint patriarche Jacob, qui disait à son beau-père : « La chaleur me consumait pendant le jour, et le froid pendant la nuit; le sommeil fuyait loin de mes yeux. » *Genes.* XXXI, 40. Il n'avait donc jamais de repos, semblable en cela au prince des pasteurs, au Christ qui, le jour, enseignait dans le temple, et qui passait les nuits sur la montagne, dans la prière. Et quand il priait seul sur la montagne, notre Seigneur ne s'occupait pas moins des avantages de ses brebis, que quand il enseignait dans le temple les foules qui se pressaient autour de lui. Ici, il leur inculquait la céleste doctrine; là, par ses prières il plaidait leur cause auprès de son Père; car il n'avait rien à demander pour lui-même. Ni quand il était sur la terre, ni depuis qu'il est au ciel, jamais il n'a mis d'interruption à l'un ni à l'autre ministère : intercédant auprès de son Père pour nous, et avertissant ses brebis par des paroles intérieures. Ces mots : « Dieu ne parle qu'une fois, » *Job.* XXXIII, 14, sont ainsi expliqués par saint Bernard : « Dans quel sens doit-on entendre que Dieu ne parle qu'une fois, lui qui jadis, par la bouche des prophètes, a parlé souvent et si de tant de manières? — Cela signifie qu'il n'a

jamais cessé de parler et d'avertir. Car, quand il parlerait depuis l'origine du monde jusqu'à la fin, c'est cependant une seule parole, puisqu'elle n'a jamais été interrompue. Quelque long que soit un souper prolongé jusqu'au jour, c'est un seul souper, parce qu'il n'y a pas eu d'interruption. »

L'autre raison pour laquelle Jésus prend le nom de pasteur, c'est pour montrer non-seulement, comme nous l'avons dit, la continuité de son travail, mais encore les soins divers et multiples dont il entoure ses brebis. La fonction du pasteur, en effet, n'est pas comme bien d'autres ; elle ne se borne pas à une seule préoccupation, à un seul travail. Il doit et mener paître son troupeau, et l'abreuver, et le garantir de l'attaque des loups, et le ramener à temps au bercail, et le changer de climats et de pâturages suivant les saisons ; il doit rechercher avec zèle les brebis perdues ; quant aux malades, il doit panser les unes, séparer les autres du troupeau de peur que la contagion ne gagne le reste ; enfin, il doit veiller attentivement à tout ce qui importe à la santé, comme à la sécurité de ses brebis, cherchant plus pour elles que pour lui le salut et le repos, afin qu'au moyen de ses travaux et de ses périls elles puissent reposer tranquillement et en toute sûreté. Or, toutes ces conditions, où se trouvent-elles mieux réunies que dans le pasteur suprême? Pendant sa vie, qu'a-t-il fait autre chose qu'assurer notre sécurité par ses périls, notre guérison par ses blessures, notre élévation par son humilité, notre liberté par ses liens, notre joie par ses larmes, notre richesse par son dénûment, et enfin par sa mort notre immortalité?

C'est ce qu'il dit dans le présent évangile : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; mais le mercenaire, et qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, etc. » En effet, qui a jamais rempli les devoirs d'un bon pasteur avec plus de perfection? Car, quoiqu'il ait laissé dans l'Eglise visible un pasteur visible; comme le soin et la providence de celui-ci ne peut s'étendre à tout, ni pénétrer dans les replis intimes des âmes, il s'est réservé pour lui cette surveillance, et il administre toutes ces choses par des moyens secrets et inexplicables, ainsi qu'il le dé-

clare ouvertement par l'organe d'Ezéchiel : « Je ferai moi-même paître mes brebis, je les ferai reposer moi-même, dit le Seigneur notre Dieu. Je chercherai celles qui seront perdues, je rétablirai celles qu'on aura chassées, je banderai les plaies de celles qui seront blessées, je fortifierai celles qui seront faibles, je conserverai celles qui seront grasses et fortes, et je les conduirai toutes avec justice, » *Ezech.* XXXIV, 15, 16, c'est-à-dire je pourvoirai non par manière d'acquit et négligemment, mais avec sollicitude et avec prudence, à tout ce qui leur sera avantageux.

Ces soins et cette vigilance, saint Augustin, s'entretenant avec le Seigneur, les exprime ainsi : « Seigneur, vous veillez sur moi avec autant de sollicitude que si, oubliant tout le reste, vous ne vous occupiez que de moi seul. Toujours vous êtes présent, toujours prêt, si vous me trouvez prêt. En quelque lieu que j'aille, vous ne me quittez pas, Seigneur, à moins que je ne vous quitte le premier. » (*Méditat.*) Quoi donc de plus désirable que de vivre de telle sorte que vous trouviez sécurité et allégresse sous la garde et la providence d'un tel pasteur? Car si ce pasteur est tout-puissant, s'il sait tout, s'il dispose de tous les biens imaginables, je vous le demande, que pourra-t-il manquer, soit pour le salut, soit pour le bien-être, aux brebis qui se sont confiées à un tel pasteur? S'il est héritier de toutes choses, si son Père lui a remis tout entre les mains, si en lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, s'il a plu à son Père qu'en lui résidât toute la plénitude des richesses célestes; que pourra-t-il manquer à ceux qui vivent sous une pareille tutelle? Si donc ce Seigneur tout-puissant est mon pasteur, s'il me couvre de sa vigilance, encore une fois que pourra-t-il me manquer sous sa protection? Qui me ferait descendre de ce haut degré de félicité? Qu'ai-je à craindre? Qui me chasserait de ses plantureux pâturages?

Après cela, mes frères, qu'avons-nous à faire, sinon de régler notre vie de telle sorte, que nous méritions d'être rangés parmi les innocentes brebis de Jésus-Christ, afin de trouver sécurité et bonheur sous la garde providentielle de ce pasteur? Car nul doute qu'il ne soit votre pasteur, si vous avez la volonté d'être sa brebis; c'est-à-dire. si vous vous appliquez à conserver la mansuétude et

l'innocence de la brebis. Enfin, qu'avons-nous à faire, sinon de payer de retour ce pasteur, de lui rendre amour pour amour, soin pour soin, service pour service, au moins autant que le comporte notre faiblesse?

Si vous demandez pourquoi un tel pasteur nous témoigne tant d'amour et de sollicitude, assurément ce n'est pas pour des œuvres de justice que nous ayons faites; c'est à cause de son immense bonté et de sa dilection. Le Seigneur lui-même l'indique, quand il ajoute : « Je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît, et que je connais mon Père; et je donne ma vie pour mes brebis. » De cette connaissance dérive donc ce bienfait éminent, que le Seigneur donne sa vie pour ses brebis. Mais comme ces paroles du Seigneur expriment une immense tendresse, il est bon de les expliquer avec quelques détails, et nous le ferons bientôt. Enfin il dit :

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, etc. » Quand cela aura-t-il lieu? Il ne nous appartient pas de le savoir, ni d'en faire l'objet de nos investigations. Et c'est ici le cas d'appliquer cette réponse du Seigneur : « Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que le Père a réservés dans son souverain pouvoir. » *Act.* I, 7. Qu'est-ce donc qui nous appartient? Ce que vous dit saint Augustin. Ecoutez-le : « Si tu n'es pas attiré, prie pour être attiré; si tu n'es pas encore appelé, prie pour être appelé. Si tu as eu le bonheur d'être attiré, aie toujours sous les yeux ces paroles de l'Apocalypse : « Tiens ce que tu tiens, de peur qu'un autre n'enlève ta couronne. » *Apoc.* III, 11. » C'est-à-dire, si tu as reçu l'Esprit-Saint, si tu es devenu le temple de Dieu et un vase d'élection, si tu conjectures que Dieu habite dans ton âme, tiens-le fortement serré dans les liens de l'amour et de la crainte; attache-le, si c'est possible, avec des chaînes de diamant, afin de n'en être jamais séparé.

Il y a deux causes pour lesquelles on garde les choses avec le plus grand soin : ou, parce qu'elles sont très-précieuses, ou parce qu'elles courent un grand danger. Or, votre trésor se trouve dans ces deux cas; car rien de plus précieux que lui, et rien d'exposé à de plus grands périls. Tenez donc ce que vous tenez, de peur

qu'un autre ne reçoive votre couronne. Si vous me demandez au moyen de quels liens doit être retenu ce trésor, je vous l'indiquerai par une similitude. De même que les vaisseaux de haut bord sont retenus par quatre ancres, quand sévit une tempête furieuse, de même je vous proposerai quatre ancres solides pour retenir toujours inébranlable le navire de l'innocence au milieu des flots de cette vaste mer et au milieu des divers orages des tentations.

La première, c'est la résolution fixe et inébranlable de garder l'innocence, c'est-à-dire de ne point pécher, et de tout souffrir, plutôt que de tomber dans un péché mortel. Car c'est là le résumé de la justice chrétienne. Quiconque, en effet, a une telle résolution, est vraiment juste devant Dieu. — Et comme nos résolutions sont faibles et impuissantes sans l'appui de Dieu, comme elles changent facilement avec nos intérêts dans ce tourbillon complexe d'affaires et d'événements, il faut y joindre, pour seconde ancre, une prière assidue, afin d'implorer l'assistance divine, qui fortifie notre faiblesse. Nous suivrons ainsi l'exemple du poète sacré, qui disait : « J'ai toujours les yeux élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui dégagera mes pieds du filet. *Ps.* XXIV, 15. Levant les yeux au ciel, il attire à lui les yeux de Dieu, dont la présence et la providence l'aident à éviter les piéges du péché, tendus de toutes parts, et le font marcher d'un pas sûr dans la voie de la justice.

La troisième ancre, c'est la confession des péchés et la sainte communion. Il y en a cependant beaucoup qui murmurent et qui s'élèvent contre ceux qui s'approchent un peu fréquemment de ces sacrements divins. Ils disent : — A quoi bon ces confessions si multipliées? Comment est-il possible qu'en un si court espace de temps, ils commettent assez de fautes pour avoir besoin de recommencer tant de fois? — Ils auraient peut-être raison, si c'était pour cela seul que les personnes pieuses approchent des sacrements. Mais il y a autre chose qu'ils ne remarquent pas. Ce qui préoccupe les justes, ce sont moins les transgressions passées que les périls qui les menacent; et les sacrements sont d'une grande utilité dans l'un comme dans l'autre cas, puisqu'ils effacent les

péchés passés et préviennent les péchés à venir. Je conviens que les personnes pieuses commettent peu de transgressions, puisqu'elles font tous leurs efforts afin de s'en préserver; mais innombrables sont les piéges qui, presque en tous lieux et à tous moments, nous exposent à offenser Dieu. Recourons donc toujours aux remèdes des sacrements, qui non-seulement guérissent les maux contractés précédemment, mais qui sont les appuis et les préservatifs les plus sûrs contre tous les périls.

La quatrième ancre est la méditation des oracles et des bienfaits divins. Le royal Prophète nous l'enseigne par son exemple, lorsqu'il dit : « Si je n'avais fait ma méditation de votre loi, j'aurais péri il y a longtemps dans les maux qui m'ont affligé. » *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea.* Ps. CXVIII, 92. Mais quoique toute pieuse considération soit très-utile, cependant ce qu'il y a de plus efficace, c'est la méditation de la passion du Sauveur, et de sa charité qui a été la cause de sa passion. Aussi saint Paul fléchit-il les genoux devant Dieu, et lui demande-t-il d'éclairer de la splendeur de sa lumière les yeux de notre intelligence, afin que nous puissions comprendre l'étendue de l'amour de Jésus-Christ, lequel surpasse toute connaissance, et qu'ainsi nous soyons remplis de tous les dons de Dieu. *Ephes.* III, 19. Car il savait que la voie la plus assurée, pour être comblé des dons célestes, c'est de considérer sans cesse et de toute notre puissance l'immensité de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et d'y répondre par notre amour. Ajoutez que personne ne participe pleinement au fruit de la passion du Seigneur, s'il ne témoigne à son Rédempteur reconnaissance et amour. Or, c'est ce que fait celui qui, ayant les yeux de l'intelligence éclairés par Dieu, médite pieusement sur la grandeur de la charité du Christ. Il ne sera donc pas hors de propos, dans la dernière partie de ce discours, de parler de l'immensité de cet amour; nous y sommes d'ailleurs porté par notre texte que nous allons expliquer.

EXPLICATION DU TEXTE.

« Je suis le bon pasteur, et je connais, etc. » Tous les bienfaits divins méritent toute louange et toute action de grâces; cependant

le bienfait de notre rédemption occupe le premier rang. Et néanmoins il est encore quelque chose de supérieur à cet immense bienfait, et qui doit davantage nous enflammer d'amour pour le Rédempteur : c'est l'amour dont il nous a aimés, amour qui l'a poussé à la mort, et auquel sa passion ne saurait être comparée. Car il était prêt à souffrir beaucoup plus qu'il n'a souffert, si notre salut l'avait exigé. Nous lui devons donc plus pour les maux qu'il a voulu souffrir, que pour ceux qu'il a endurés; seulement ces derniers sont évidents et manifestes, tandis que les autres nous sont cachés et ne sont connus que de lui seul.

La grandeur de sa dilection, le Seigneur l'exprime quand il dit : « Je connais mes brebis, et elles me connaissent. » Ici le verbe *connaître* signifie *aimer,* comme dans ce passage : « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui; » et dans celui où le Seigneur dit à Moïse : « Je vous connais par votre nom, et vous avez trouvé grâce devant moi. » *Exod.* XXXIII, 12. Si vous demandez jusqu'où s'étend cette dilection, je réponds qu'aucune chose créée ne saurait offrir dignement un terme de comparaison. De quelque amour que vous me parliez, il sera facile de vous démontrer qu'il est de tout point inférieur à celui du Christ. Quelques exemples vous en convaincront.

Si vous dites que Jésus-Christ notre Seigneur aime ses brebis, comme le meilleur des pasteurs aime les siennes, similitude qu'il emploie dans le présent évangile, vous dites bien; et cependant vous êtes beaucoup au-dessous de la vérité. En effet, le meilleur des pasteurs, quel que soit son amour pour ses brebis, se nourrit souvent de leur chair, et alimente sa vie au moyen de leur mort. Mais le nôtre, sachant que ses brebis, si elles ne se nourrissaient de son sang et de sa chair, périraient (comme il le dit lui-même : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous, » *Joan.* VI, 54); le nôtre, dis-je, s'est immolé sur l'autel de la croix, afin de vous nourrir de son corps pour l'immortelle vie. Les pasteurs pensent un peu à eux-mêmes, quand ils veillent sur leurs brebis, puisqu'ils se nourrissent de leur lait, et se couvrent de leurs toisons ; mais le bon pasteur, venu du ciel, n'a besoin ni de notre lait, ni

de notre laine, c'est-à-dire de nos œuvres. Il a soin de ses brebis, non pour lui, mais pour elles, et pour leur départir gratuitement la vie éternelle, ainsi qu'il le dit à son Père : « Vous lui avez donné pouvoir sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. » *Joan.* XVII, 2.

Laissons les pasteurs, et examinons l'amour des mères. Leur tendresse pour leurs enfants est, en effet, sans bornes. David, pour donner une idée de sa tendre amitié pour Jonathas, dit qu'il l'aimait comme une mère aime son fils unique. *II Reg.* I, 26. Cependant la charité de notre Seigneur Jésus-Christ est bien au-dessus de cet amour maternel, comme lui-même l'atteste dans Isaïe : « Une mère peut-elle oublier un enfant qu'elle allaite, et n'avoir pas compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais. Sion, je vous porte gravée sur ma main, vos murailles sont sans cesse devant mes yeux. » *Isa.* XLIX, 15 et 16. Vous voyez que le Seigneur met sa dilection au-dessus de la tendresse des mères pour leurs jeunes enfants.

Après l'amour des mères vient un amour encore plus vif, celui du fiancé pour sa fiancée. Notre premier père a montré la grandeur de cet amour quand, à la vue de sa femme, il a dit : « Pour elle, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; l'un et l'autre ne seront qu'une seule chair, » *Genes.* II, 24. Or, le nom d'époux et d'épouse convient surtout à Jésus-Christ notre Seigneur. C'est la dénomination qu'il porte dans le livre des Cantiques, où l'Epouse ne lui décerne pas d'autre nom que celui d'époux. Bien plus, l'Apôtre dit : « Je vous ai préparés pour l'unique Epoux, qui est Jésus-Christ, afin de vous présenter à lui comme une vierge toute pure, » *Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* II Cor. XI, 2. Et le Seigneur lui-même dit par la bouche de Jérémie : « Désormais, adressez-vous à moi en me disant : Mon père, gardien de ma virginité. » *Ergo saltem amodo voca me, Pater meus, et dux virginitatis meæ.* Jerem. III, 4. Parce qu'il veille sur notre chasteté, sur notre pureté, comme fait un légitime époux.

Mais combien l'amour de ce céleste époux l'emporte sur l'amour

ordinaire des maris pour leurs femmes! Il le déclare encore par la voix du même Jérémie : « Si un homme a répudié sa femme, et que, se séparant d'avec lui, elle en ait épousé un autre, le premier la reprendra-t-il? Et, s'il le faisait, cette terre ne serait-elle pas horriblement souillée? Mais vous, fille d'Israël, vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimaient, et néanmoins, revenez à moi, dit le Seigneur, et je vous recevrai. » *Jerem.* III, 1. Un mari peut-il avoir plus de charité pour sa femme? Non-seulement ne pas répudier une adultère, une femme perdue, mais oublier l'outrage fait au lit conjugal, offrir spontanément la paix et le pardon à la coupable et l'appeler à soi par de douces paroles! Quelle plus grande preuve d'amour voulez-vous donc?

Nous avons parlé des amours les plus intenses qui peuvent exister entre deux personnes différentes. Reste à faire cette comparaison dans une seule et même personne. La tête et les membres sont unis entre eux par le lien d'amour le plus étroit. La tête emploie tout ce qu'elle a de sentiment et de force à procurer la sûreté et l'avantage des membres, et ceux-ci s'offrent à tous les périls pour le salut de la tête, prêts à périr eux-mêmes plutôt que de la laisser périr. Or, ce nom de tête, Jésus-Christ notre Seigneur le revendique à juste titre. Car son Père « l'a donné pour tête à toute l'Eglise, qui est son corps et sa plénitude. » *Ephes.* I, 22. Mais la charité de notre Seigneur surpasse à double titre l'amour naturel de la tête pour les membres : d'abord la tête de l'animal use de ses forces non pas seulement pour le bien-être du corps, mais aussi pour le sien propre, puisqu'elle prend sa part du mouvement et du sentiment qu'elle donne aux membres; tandis que notre Seigneur a destiné pour nous plus que pour lui-même les mérites de ses vertus et de ses travaux, lui qui dès l'instant de sa conception était bienheureux et plein de toutes les grâces.

En second lieu, bien que les membres se présentent à tous les coups, à toutes les blessures pour la sûreté de la tête, jamais cependant celle-ci n'affronte aucun péril pour protéger les membres : ce qu'a fait néanmoins l'immense charité de notre chef, quand, pour le salut de ses membres, il s'est exposé à tous les

traits de la colère divine; comme, sous la personne de Jonas, il le dit lui-même à son Père : « Tous vos flots et vos orages sont venus fondre sur moi, » *Ps.* XLI, 8, et comme le dit Isaïe : « Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. » *Isa.* LIII, 5.

Le Seigneur, ayant donc vu que rien sur la terre n'égale l'immensité de son amour, alla chercher une comparaison dans le ciel, où brûle surtout la charité, comme un soleil de midi; et laissant derrière soi les Esprits séraphiques, qui, comme des flammes ardentes, sont embrasés d'amour pour la beauté souveraine, il pénétra jusqu'au cœur divin, où brûle l'amour immense, infini du Père pour son Fils unique, et où enfin il trouva pleinement ce qu'il cherchait. Voilà pourquoi il dit : « Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme mon Père me connaît, et que je connais mon Père, » c'est-à-dire, je contemple mes brebis des mêmes yeux de tendresse avec lesquels mon Père me regarde; comme il me chérit, je les chéris. Quoique cette comparaison ne soit pas applicable à tous au même degré, cependant c'est un immense honneur pour l'homme d'être aimé du Christ à tel point que cet amour ait pu être comparé à l'amour suprême du Père pour son Fils. Si le Fils de Dieu n'avait fait lui-même cette comparaison, quel homme l'eût osé?

Au reste, la plus haute félicité de l'homme consistant à être aimé de Dieu au point que nous venons de dire, il n'est pas inutile de rechercher la cause d'un si grand amour. Remarquons d'abord que dans des positions si dissemblables, et séparées par un intervalle infini, la cause de l'amour n'est pas différente. Car l'Eternel ayant conféré à son Fils, par une génération éternelle et inexplicable, toute sa substance et toute sa nature, dès qu'il le voit, il se voit en lui; s'aimant d'un amour infini, il embrasse d'un amour infini celui en qui il s'est répandu tout entier. De la même manière, quand le Christ, notre Seigneur, voit son Esprit dans ses brebis innocentes, il se voit en elles, et en elles il s'aime lui-même. On trouve un exemple frappant de cette vérité dans l'amour des parents pour leurs enfants. D'où vient l'ardeur de cet amour? — Car qui ne s'étonnerait de la tendresse de David pour

un fils parricide, dont il pleura si amèrement la mort? — Nul doute que la cause d'un si grand amour ne se trouve dans l'amour de soi.

Car, suivant les philosophes, tout amour pour d'autres individus part de l'amour de soi. Les pères, s'aimant eux-mêmes, aiment leurs fils comme eux-mêmes, c'est-à-dire, comme une partie d'eux-mêmes. Le corps des enfants, en effet, est tiré de la substance paternelle. Cette cause d'amour existe donc aussi de quelque manière en Dieu. Il aime les justes, non comme des étrangers, mais comme ayant quelque chose de lui-même, que la grâce ajoute à leur nature; puisque, de même que les enfants proviennent du sang paternel, de même aussi les justes reçoivent de la semence divine cette vie spirituelle et divine dont ils vivent [1]. L'apôtre saint Pierre l'atteste, quand il les dit « régénérés non d'une semence sujette à la corruption, mais d'une semence incorruptible par la parole de Dieu, lequel vit et subsiste éternellement. » *Petr*. I, 23. Le saint évangéliste Jean emploie la même expression : « Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu. » *Joan* III, 9. Si donc cette existence spirituelle vient de la semence divine, qu'y a-t-il d'étonnant si le Père céleste aime tant ses élus, puisqu'il les chérit comme ses enfants, comme quelque chose de lui, quelque chose venant de sa grâce et de son Esprit.

De cette raison d'aimer en dérive une autre, qui n'est pas moins à remarquer. Car toute piété, toute justice de l'homme venant de cette vertu de la semence divine, il s'ensuit que cette piété, cette justice, est l'œuvre de Dieu plutôt que la nôtre, quoique nous y coopérions aussi avec lui, aidés toutefois et excités par lui. L'Apôtre l'a dit : « C'est Dieu qui opère en nous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » *Deus enim est qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate.* Philip. II, 13. D'où il suit que, de même que les habiles artistes prennent plaisir dans leurs

[1] Cette analogie est beaucoup plus frappante dans le latin ; mais il est impossible de la faire passer tout entière dans notre langue : *Sicut naturales liberi ex paterno semine orti sunt, ita plane viri justi ex divino semine*, etc

œuvres, de même ce suprême artisan de tout ce qui est bon et honnête, quand il voit une âme resplendir de la vertu divine, reconnaît son ouvrage, l'aime d'un indicible amour, et, le contemplant, est inondé d'une grande joie, s'il est permis d'ainsi parler. Voilà pourquoi la divine Sagesse dit que les hommes sont ses délices. *Prov.* VIII, 31. C'est donc un admirable lien d'amour que celui qui unit à Dieu les hommes chastes et purs. Il n'y a pas d'amitié plus étroite, pas de volontés plus unies.

J'ajouterai encore ici une autre cause d'amour qui ne le cède en rien aux précédentes. C'est que, les âmes que Jésus-Christ chérit, il les a rachetées dans sa passion au prix de grandes douleurs, de cruels tourments, et par sa mort les a délivrées de la mort éternelle. Pourquoi les mères aiment-elles leurs enfants d'une si vive tendresse? Parce que non-seulement elles les ont engendrés de leur substance, mais qu'encore elles les ont mis au monde avec douleur. Car nous aimons davantage les choses que nous avons acquises plus difficilement et qui nous ont coûté plus cher. C'est là pour notre Seigneur un motif de nous aimer davantage, nous qu'il a régénérés par la croix. Et ce motif d'amour ne concerne que nous, qu'il a rachetés avec douleur; non les anges, qu'il a béatifiés sans douleur. D'ailleurs, bien que la pureté des anges soit plus grande, celle des hommes est plus admirable. Car personne n'admire la pureté d'une créature spirituelle; mais nous admirons, et à bon droit, celui que nous voyons pur et sans tache, bien qu'enveloppé d'une chair souillée, et conçu d'une semence impure.

Enfin, entre Dieu et les justes, il existe une ressemblance qui non-seulement excite un mutuel amour, mais qui unit l'âme à Dieu d'une manière merveilleuse. En effet, les semblables ayant même origine, même force et même nature, s'allient facilement; tandis que les dissemblables se repoussent et se fuient. Ainsi, l'eau se mêle bien à l'eau, l'huile se mêle facilement à l'huile de manière à former un seul corps. Mais versez dans l'eau une substance totalement différente, de l'huile, par exemple, vous verrez l'huile se tenir à part, s'amasser en rond, et les deux liquides resteront séparés. Or, entre Dieu et le juste, par suite de

la communion du même Esprit, il y a une ressemblance, une parenté merveilleuse. Quelle n'est donc pas, dans une si grande ressemblance, la force de l'amour divin, puisque Dieu, en aimant les justes, semble s'aimer en quelque sorte dans leurs personnes.

Cela étant, mes frères, je vous le demande, quelles richesses, quels royaumes, quels empires sont comparables sous aucun rapport avec une telle félicité? Si le trait caractéristique de l'amour est d'égaler le petit au grand, et de les enchaîner l'un à l'autre par les liens les plus intimes, quelle félicité pour des hommes abjects d'être élevés à une si haute dignité! Si le propre de l'amour est, comme dit saint Denis, de s'attacher l'objet aimé et de ne faire qu'un avec lui, quoi de plus divin que de voir Dieu s'unir ainsi à l'homme, et ne faire qu'un en quelque sorte avec lui? Si entre amis tout est commun, que poura-t-il manquer à celui qui est ami du Maître de toutes choses? C'est le raisonnement que faisait un philosophe pour montrer que les sages sont maîtres de toutes choses. Il n'est rien, disait-il, qui n'appartienne aux dieux. Or, les sages sont amis des dieux; il suit donc nécessairement que tout appartient aussi aux sages. Enfin, si la fidélité vraie des amis est surtout mise à l'épreuve dans les périls et dans l'affliction, quoi de plus désirable que d'être l'ami du Tout-Puissant? Quel appui plus solide dans une vie accablée de tant de calamités? Ainsi donc, quiconque a été promu à ce degré d'élévation d'être compté au nombre des amis de Dieu, qu'il sache qu'il est parvenu à une félicité telle, que nul homme ne saurait en imaginer une plus grande en cette vie.

Vous direz peut-être : Fort bien; mais comment jouir de ce bonheur sans savoir si je le possède? Car, ne sachant pas si je suis ami de Dieu, j'ignore si cette source de bonheur est mon partage. Comment donc me glorifier de cette félicité, quand j'ignore si elle m'appartient? — Sans doute, nous l'ignorons; mais il ne manque pas d'indices pour nous apprendre si nous avons, oui ou non, la vraie justice, et, par conséquent, cette immense félicité. Entre autres indices, en voici un remarquable que vous suggère l'Apôtre : « L'affliction produit la patience; la patience, l'épreuve,

et l'épreuve, l'espérance. » *Tribulatio patientiam operatur, patientia probationem, probatio vero spem.* Rom. v, 3. L'humilité et la patience dans les travaux et dans les afflictions diverses sont donc des indices de la grâce divine, bien plus de la perfection chrétienne. Et, pour rester dans l'allégorie de notre évangile, quiconque a la vraie charité imite le zèle, la justice et la vigilance du bon pasteur. Car, de même que, suivant le Sauveur, quand les loups attaquent le troupeau, le bon pasteur doit rester intrépide à la garde de ses brebis, sans se laisser abattre par le péril présent; de même aussi c'est une grande preuve non-seulement de vraie piété et de justice, mais aussi d'une vie parfaite, que de n'être détourné de la vertu et de l'innocence ni par la crainte, ni par la fatigue, ni par la perte de la réputation ou de la fortune.

Voilà pourquoi Moïse dit au peuple : « Le Seigneur vous a conduits pendant quarante ans à travers le désert, pour vous affliger et vous tenter, afin que l'on connût tout ce qui s'agitait dans vos cœurs, et si vous gardiez, oui ou non, ses commandements, » *Deut.* VIII, 2. Paroles qui nous apprennent, qu'entre autres indices de la vraie piété, c'en est un grand que de ne pas succomber aux tentations, de n'être pas abattu par les épreuves, et de conserver toujours la même fermeté, la même constance de l'âme. C'est ainsi que nous éprouvons l'or; car celui qui est pur, et sans alliage d'aucun métal étranger, reste le même, sur le feu, sans subir de changement et sans rien perdre. On s'assure de la même manière de la bonne trempe d'une épée. Si la lame violemment courbée en arc, puis lâchée, reprend sa rectitude première, c'est une preuve de sa bonne qualité; si, au contraire, elle reste oblique et recourbée, comme une faux, elle est de mauvais aloi. On éprouve donc, au moyen d'une semblable expérimentation, la solidité de la piété vraie. Est-elle parfaite : loin d'être brisée par l'adversité, elle y puise quelquefois une nouvelle force. Un petit feu s'éteint d'un léger souffle, mais un grand feu, largement alimenté de combustible, produit une flamme puissante qui, loin de céder aux plus grands vents, ne fait que s'en embraser encore davantage. De même, les vases du potier, s'ils sont mis au four mal fabriqués, se rompent dès qu'ils

ont senti le feu; au contraire, ceux qui sont solides et bien faits, loin de se briser, se solidifient à la chaleur du feu. Ici trouve sa place une pensée de l'Ecclésiastique : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'épreuve de l'affliction, les justes. » *Eccli.* XXVII, 6.

Mes frères, quel est le but de toutes ces réflexions? De vous faire comprendre que ceux qui veulent vraiment être agréables à Dieu ne doivent se donner ni trève ni repos qu'ils ne soient parvenus au point d'être fidèles dans la tribulation, dans la tentation. Sous cette pression, qu'ils ne se plaignent ni ne s'affligent, qu'ils se félicitent plutôt d'avoir l'occasion ou de faire des progrès dans l'humilité en reconnaissant leur faiblesse, ou, si leur constance a été invincible, de rendre grâces à l'Auteur de tous biens de ce qu'ils sont arrivés à un état tel, qu'éprouvés par les tentations, ils sont restés fidèles à la vertu et au devoir. Ainsi, dans Sénèque, Lucilius se félicite d'avoir bravé courageusement tous les périls, et même la mort, pour montrer sa fidélité à l'amitié. Sénèque le fait parler en ces termes : « Pour mes amis j'ai tout redouté; pour moi, rien; ma seule crainte était de n'être pas assez bon ami. Des larmes de femmes n'ont pas coulé de mes yeux; je ne me suis jeté en suppliant aux pieds de personne. Je n'ai rien fait de flétrissant pour un homme de bien, pour un homme de cœur. Supérieur aux circonstances, prêt à marcher au-devant du péril, je rends grâce à la fortune de ce qu'elle a fait voir quel prix j'attache à la fidélité. Un si grand bien ne pouvait s'acheter trop cher. » *Sen. Epist.*

Si donc un païen se félicitait, au milieu des périls, de ce que le malheur lui avait fourni l'occasion de se connaître; comment un chrétien n'aurait-il pas mille fois plus raison de se réjouir d'une occasion semblable, afin que, reconnaissant sa faiblesse, il implore sans relâche le secours du ciel; ou, si sa constance est sortie victorieuse des épreuves, il en rende, comme nous avons dit, grâces à Dieu. Or, de cette patience ferme et invincible, condition d'une vertu éprouvée, naît l'espérance qui, suivant l'Apôtre, ne confond point, c'est-à-dire, qui ne couvrira pas de confusion et ne frustrera pas l'homme. L'espérance, qui

s'appuie sur un tel fondement, qui ne s'effraie point des travaux, qui n'est point abattue par le malheur, qui ne succombe point aux tentations, qui, en se confiant au Seigneur, agit virilement et met la main à l'œuvre; celle-là, assurément, ne confond point, mais elle assure l'éternelle félicité avec tous les biens. Daigne nous l'accorder Jésus-Christ notre Seigneur qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME IIe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

DES FONCTIONS PASTORALES QU'EXERCE SPIRITUELLEMENT JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR DANS LES AMES DES PERSONNES PIEUSES. EXPLICATION DU PSAUME *Dominus regit me.*

Dominus regit me, et nihil mihi deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit.

Le Seigneur est mon pasteur, et je ne manquerai de rien. Il me fait reposer en d'agréables pâturages. *Psal.* XXII, 1.

Comme dans l'évangile de ce jour il est question du devoir d'un bon pasteur, devoir qu'a rempli si pleinement notre Sauveur tant qu'il vivait parmi nous; j'ai jugé convenable de parler, dans le présent discours, de la manière dont il exerce les mêmes fonctions maintenant qu'il habite au ciel. Le royal Prophète, dans le psaume dont je viens de vous présenter le commencement, l'explique nettement, mais avec brièveté; je crois donc bien faire en vous développant ce psaume, si toutefois le Seigneur daigne m'inspirer. Mais je vais d'abord lire l'évangile, qui est la source et le fondement de cette doctrine. Le Seigneur dit donc :

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; mais le mercenaire qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas sitôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit; le loup les ravit et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne

se met pas en peine des brebis, etc., etc. » *Joan.* x, 11 à 16. *Ave, Maria.*

Très-chers frères, puisque l'homme, par un instinct naturel, est si avide de bien-être et de bonheur, et que tant de bien-être et de bonheur est promis en récompense à ceux qui observent la loi divine, comment se fait-il que dans le siècle on voie si peu d'hommes qu'une telle récompense porte à pratiquer la piété et la justice? N'est-ce pas une question qui mérite d'être approfondie? En effet, sur la grandeur de cette récompense, saint Augustin s'exprime ainsi : « Ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, n'est pas saisi par la foi, n'est pas atteint par l'espérance, n'est pas embrassé par la charité, mais dépasse les désirs et les vœux; on peut l'acquérir, non l'estimer à sa juste valeur. » Cela n'a rien d'étonnant ni d'incroyable pour quiconque a contemplé l'immensité de la bonté et de la puissance divine. Aussi saint Bernard, expliquant ce verset de David : « Je le délivrerai et l'éleverai en gloire, » *Eripiam eum et glorificabo eum,* Ps. xc, 15, s'écrie-t-il : « Une telle immensité ne glorifiera que d'une manière immense. Car d'une gloire magnifique ne peut sortir qu'une grande glorification. Cette gloire est appelée magnifique, parce qu'elle glorifie magnifiquement. »

Telle étant donc la grandeur de la récompense divine, n'a-t-on pas raison de s'étonner de l'aveuglement des hommes, qu'une si magnifique rémunération ne porte pas à pratiquer la piété et la justice? Ce désordre a bien des causes; Salomon l'insinue : « Qui veut se séparer de son ami, en trouve les occasions. » *Prov.* xviii, 1. Et l'Ecclésiastique : « Le pécheur évitera d'être repris, et il trouvera des interprétations de la loi selon son désir. » *Eccli.* xxxii, 21. C'est-à-dire, il ne manquera pas de fausses consolations, de ressources trompeuses pour rester tranquille dans ses crimes, en repoussant de sages conseils. Toutefois, entre ces subterfuges de la malice humaine, lesquels sont nombreux et divers, il en est deux principaux. L'un, c'est qu'étrangers aux choses divines, les pécheurs allèguent pour prétexte que la voie de la vertu est inabordable; en effet, ils la mesurent aux seules forces humaines.

sans avoir égard au secours de la grâce divine, qu'ils ne connaissent point. L'autre, c'est qu'ils s'imaginent que le prix et la récompense de la vertu sont, non pas pour cette vie, mais uniquement pour l'autre.

Voilà pourquoi saint Ambroise, parlant des méchants, s'exprime en ces termes : « Il paraît difficile aux hommes d'acheter l'espérance au prix de la douleur, et de gagner la vie future en sacrifiant le présent. C'est que tous les méchants, trompés par les ruses de l'antique serpent, se mettent dans l'esprit qu'il n'y a d'autres récompenses de la vertu que celles qui sont promises pour la vie à venir. Or, comme elles ne leur apportent aucune utilité présente, ils les dédaignent et les comptent pour rien, comme hors de portée et trop éloignées; au moins, ils ne veulent pas les acquérir en perdant les avantages et les plaisirs présents, ni échanger le présent contre l'avenir. »

Pour répondre à ces prétextes des hommes ignorants et insouciants, je vais rappeler ici certains priviléges particuliers que la bonté divine accorde aux justes, même dès cette vie. Comme, dans un Etat, les nobles ont des prérogatives spéciales; comme, dans l'Eglise, ceux qui ont reçu les ordres sacrés jouissent de grâces et d'immunités particulières dont sont exclus les séculiers; de même la divine Sagesse, qui étend sa providence sur toutes choses et principalement sur les personnes pieuses, a préparé à celles-ci, et dans la vie présente et dans la vie future, des dons et des bienfaits à elles propres, pour rémunérer leur piété et leur justice.

Quels sont-ils? — Les saints livres en font mention à toutes les pages. Mais, pour ne pas trop nous étendre, pour ne pas feuilleter toute la sainte Ecriture, ni nous écarter de l'évangile de ce jour, qui traite des fonctions pastorales du Sauveur, je me contenterai de vous expliquer un psaume de David qui traite ce même sujet avec une concision remarquable. Le poète sacré y compte douze bienfaits réservés aux justes : onze pour cette vie, et le douzième pour la vie future. Outre que ce sont des bienfaits, ce sont aussi de puissants stimulants à la pratique de la vertu : non-seulement ils aplanissent la voie des divins préceptes,

par elle-même inaccessible aux seules forces humaines, mais même ils la rendent facile et agréable. Il ne sera donc pas hors de propos, ni infructueux, je l'espère, d'exposer brièvement ces bienfaits dans le présent discours; pleine satisfaction sera ainsi donnée, je pense, aux deux prétextes sur lesquels s'appuient des hommes ignorants.

I.

De ces bienfaits, le premier et la source de tous les autres, est la sollicitude pastorale que le Seigneur étend sur ses brebis, c'est-à-dire, sur les justes. Le poète sacré s'en glorifie, quand il dit, au commencement du psaume XXII : « Le Seigneur me conduit. » Ici l'interprétation de saint Jérôme s'accorde mieux avec notre sujet, car il traduit : « Le Seigneur est mon pasteur. » De même, ailleurs, au lieu de notre leçon : *Qui regis Israel, intende,* le même saint Jérôme traduit : *Pastor Israel, ausculta, qui deducis velut ovem Joseph.* « Ecoutez, pasteur d'Israël, vous qui conduisez Joseph comme une brebis. » *Ps.* LXXIX, 2. Le Sauveur prend donc fréquemment dans les saintes Lettres le nom de pasteur. Or, cette dénomination peint merveilleusement le soin, la sollicitude pastorale avec laquelle il veille sur les justes. Car, comme le bon pasteur est tout entier à la garde et à la protection de ses brebis, leur procurant par tous les moyens possibles la vie, la sécurité, le salut; de même ce pasteur céleste s'applique à conserver ses brebis, à les nourrir, à les diriger, à les garantir des bêtes féroces; on dirait que, libre de tout autre soin, il n'a pas autre chose à surveiller.

Quels sont les biens qui découlent de cette sollicitude pastorale? — A cette question le Psalmiste répond brièvement : « Rien ne me manquera. » Par un seul mot, il renverse de fond en comble les deux allégations des hommes charnels, que nous avons mentionnées plus haut.

Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir qu'au temps de saint Augustin l'Eglise fut affligée de l'abominable hérésie de Pélage. Cet hérésiarque attribuait à la nature humaine et au libre arbitre une puissance excessive; il allait jusqu'à prétendre

que l'homme, sans aucun secours divin, peut non-seulement observer tous les préceptes de la loi divine, mais encore s'élever au faîte de la perfection chrétienne. Contre une telle hérésie saint Augustin, enflammé d'indignation, publia d'illustres écrits, et combattit vaillamment pour maintenir la nécessité de la grâce de Dieu.

C'est alors que se tint le concile de Milève, auquel assista saint Augustin, et où fut anathématisé le pélagianisme; il y fut défini que nul mortel, par les seules forces de la nature, ne peut accomplir tous les préceptes de la loi divine, mais que pour cela le secours de la grâce est indispensable, suivant que le Seigneur l'a dit à ses disciples : « Comme la branche de la vigne ne saurait d'elle-même, et sans demeurer attachée au cep, porter aucun fruit; il en est de même de vous, si vous ne demeurez en moi. » *Joan.* xv, 4. La même vérité est ainsi attestée par l'Apôtre : « Nous ne pouvons former de nous-même aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » II *Cor.* III, 5. Et encore : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. Car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » *Philip.* II, 12 et 13. Tout nous vient donc de la grâce de Dieu, et les bonnes pensées, et la volonté, et même l'action. Il est bien vrai que nous agissons, mais Dieu aussi agit en nous.

Les théologiens confirment cette vérité en s'appuyant d'un exemple tiré des choses naturelles. Car quoique Dieu, dans sa bonté, ait fourni à toutes choses les forces et les facultés nécessaires pour qu'elles puissent agir selon leur nature et remplir leurs fonctions (car nous voyons le feu échauffer par sa force propre, le soleil éclairer tout de ses rayons lumineux, enfin les fruits et toutes les productions de la terre croître par une puissance occulte et naturelle); cependant la puissance de Dieu concourt si bien à l'action de toutes les créatures, que s'il n'agissait de concert avec elles, s'il ne leur fournissait continuellement la faculté d'agir, assurément elles ne pourraient s'acquitter de leurs fonctions, ni effectuer quoi que ce soit. De la même manière, quoique le Seigneur, auteur de la grâce, aussi bien que de la nature,

ait donné aux justes la grâce, et avec elle toutes les vertus, par lesquelles il les rend aptes à tout ce qui est bien, cependant il assiste d'autant plus de son secours et de sa puissance ceux qui vivent saintement, que la fin où tend la grâce est plus noble que celle où la nature s'efforce d'atteindre.

Cette vérité, cet article de foi étant donc établi, voici, mes frères, le langage que je vous tiens : Puisque le Seigneur, sous la menace d'un éternel supplice, a ordonné aux hommes de garder ses commandements ; puisqu'il sait que par les seules forces humaines il n'est pas possible de les observer ; il faut nécessairement avouer, ou que Dieu est injuste, lui qui a prescrit aux hommes une obéissance qu'il savait impossible ; ou qu'il leur accordera, à moins qu'ils ne le repoussent, le secours de la grâce céleste, pour les fortifier et les mettre en état d'observer sa loi dans toute sa plénitude. Mais supposer Dieu injuste, est un blasphème horrible, qui fait dresser les cheveux. Reste donc, que Dieu législateur fournira largement et d'une main libérale, aux hommes faibles, une force céleste et le secours de sa grâce, afin qu'ils puissent accomplir pleinement ce qu'une nature malade et dégénérée est impuissante à faire par elle seule. Or, c'est en ce sens que le Psalmiste, après s'être glorifié d'avoir Dieu pour pasteur, ajoute : « Rien ne me manquera ; » c'est-à-dire, Dieu me conduisant, rien de ce qui est nécessaire pour bien vivre et pour être heureux, ne peut jamais me manquer.

Cette vérité, qui prouve contre les méchants que la vertu n'est pas inaccessible, renverse également leur seconde allégation, par laquelle ils prétendent que la vertu procure les seuls biens de la vie future, mais non pas les biens présents. Car si, en cette vie, j'ai Dieu pour pasteur et pour gardien, s'il veille avec sollicitude sur moi, et se charge de me nourrir et de me défendre ; je le demande, qu'est-ce qui pourra me nuire, qu'est-ce qui pourra me manquer sous un tel gardien? Si mon pasteur est tout-puissant, s'il dispose de tous les biens, s'il est d'une sagesse incompréhensible, d'une bonté, d'une libéralité, d'une munificence qui ne peuvent être bornées par aucune limite, que me reste-t-il à redouter ou à

désirer? Que me manquera-t-il, quand j'ai auprès de moi, ou plutôt, au dedans de moi, la source de tous les biens?

Toutefois, non content d'avoir renfermé en ce peu de mots tous les biens que Dieu nous accorde, le Prophète continue ensuite à les enumérer un à un, car il ajoute : « Il m'a établi dans un fertile pâturage. » D'abord le devoir d'un bon pasteur est de chercher pour ses brebis de plantureux pâturages. Or, notre pasteur y pourvoit admirablement. Ces pâturages sont toutes les œuvres de la grâce divine, parmi lesquelles on compte surtout les actes et les mystères merveilleux de la vie du Sauveur et les joies éternelles des âmes bienheureuses. Car les brebis du Christ trouvent dans la contemplation de toutes ces choses de suaves délices et une consolation fortifiante. La pensée des joies célestes surtout apporte à leurs âmes une volupté ineffable. Le Seigneur, par la voix d'Ezéchiel, dit de ces pâturages, en parlant de ses brebis : « Je les mènerai paître dans les terres les plus fertiles ; les hautes montagnes d'Israël seront le lieu de leur pâture ; elles s'y reposeront sur les herbes vertes, et elles paîtront sur les montagnes d'Israël dans de gras pâturages. » *Ezech.* XXXIV, 14. Or, ces montagnes, que sont-elles, sinon celles dont le royal Prophète a dit : « Je lève les yeux vers les montagnes, pour voir d'où il me viendra du secours? » *Ps.* CXX, 1. C'est encore sur ces montagnes que l'Epouse désirait voir le céleste Epoux paissant ses brebis, lorsqu'elle disait : « O vous, le bien-aimé de mon cœur, indiquez-moi où vous paissez votre troupeau, où vous le faites reposer à midi. » *Cant.* I, 6. Car c'est dans la pleine lumière que le Seigneur rassasie pleinement ses brebis ; et la contemplation de ce bonheur est pour l'Epouse, même sur la terre, une nourriture et une joie merveilleuses.

D'ailleurs, tous les livres de la sainte Ecriture, tous les divins oracles, que sont-ils autre chose qu'une pâture spirituelle des âmes, qui soutient et fortifie les cœurs des justes dans la vie spirituelle? C'est pourquoi saint Jérôme, demandant à un ami dans une lettre une partie de la Bible, lui disait : « Vous savez que méditer jour et nuit la loi du Seigneur est la pâture de l'âme. Lors donc que le Seigneur fortifie du collyre de son ineffable sagesse

les yeux des justes, lorsqu'il donne satisfaction à cette demande du Prophète : Otez le voile de dessus mes yeux, afin que je contemple les merveilles de votre loi, *Ps.* CXVIII, 18, alors le suprême pasteur des âmes rafraîchit et nourrit ses brebis dans la douce contemplation des saintes Ecritures. » *Hieron. Epist.*

Par ce qui précède, on voit combien les pâturages des justes sont plus nourrissants et plus savoureux que ceux des anciens philosophes. Nous, en effet, nous avons tous les pâturages qui viennent d'être énumérés; tandis qu'eux, ils n'en avaient d'autres que les seules œuvres de la nature, qui se voient en ce monde. Ce qui faisait dire à Cicéron : « La considération, la contemplation de la nature est comme une pâture naturelle de nos âmes et de nos esprits; pour un homme dont l'intelligence est cultivée, penser, c'est vivre; » et à Pline le Jeune : « Il est étonnant combien les ténèbres et la solitude fournissent d'aliments à l'âme. » *Epist.* Car alors, les fenêtres des sens étant fermées, notre âme, s'isolant en quelque sorte du corps, s'abandonne à des méditations spirituelles qui la fortifient singulièrement, et sont la source de pures jouissances. Si donc des sages trouvaient tant de charme à se repaître de la contemplation de la nature, combien, je vous le demande, ne sont pas plus heureux les justes, à qui le suprême pasteur procure des pâturages remplis de telles douceurs et de telles délices!

Quand les brebis sont rassasiées, on les abreuve; aussi le Prophète ajoute-t-il : « Il me conduit auprès des eaux rafraîchissantes. » Pour comprendre ce que signifient les eaux dans ce passage, il faut se rappeler cette eau dont le Seigneur disait à la Samaritaine : « Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. » *Joan.* IV, 13. Cette eau est donc la suavité de la sagesse céleste, la joie de l'esprit, la consolation divine, laquelle apaise la soif des désirs terrestres, en y substituant les joies des douceurs spirituelles et les consolations du Saint-Esprit. Car, comme le dit saint Bernard, quand, nous tournant vers le Seigneur, nous quittons le monde, nous ne restons pas sans joies, mais nous en changeons. Au lieu des joies charnelles, qui ont pour objet les plaisirs du corps et nous sont communes avec

les bêtes, nous recevons les joies spirituelles, qui font les délices de l'âme, qui sont propres aux anges, et qui surpassent autant les joies sensuelles, que l'âme raisonnable surpasse le corps. Mais aucune langue mortelle ne saurait en exprimer la douceur et le prix; l'expérience seule peut l'apprendre. Le même saint Bernard dit encore : « Les consolations que le Seigneur prodigue aux siens même en cette vie, l'Esprit seul les révèle; vous avez beau tourner la page du livre, consultez plutôt l'expérience. Personne ne connaît le prix de cette sagesse, ni n'en voit la source; il faut la goûter pour la connaître. C'est une manne cachée, un nom nouveau que nul ne sait, qu'en le recevant. Ce n'est pas l'érudition, c'est l'onction qui l'enseigne; ce n'est pas la science, c'est la conscience qui le comprend. »

Cette consolation divine est donc l'eau rafraîchissante, dont notre pasteur abreuve ses brebis, et dont il les abreuve si bien, qu'il étanche la soif inextinguible du cœur humain. Aussi, au lieu de notre leçon, *aquas refectionis,* eaux rafraîchissantes, *Ps.* XXII, 2, d'autres ont traduit dans le même sens, mais plus clairement, *aquas placidas, aquas requiei,* eaux tranquilles, parce qu'elles procurent aux âmes le repos et la tranquillité, en apaisant les troubles, les angoisses et la soif de nos désirs. Voilà pourquoi saint Augustin, qui s'y était largement abreuvé, rend ce beau témoignage de leur vertu et de leur suavité : « Qui aura bu, dit-il, au fleuve du paradis, dont une seule goutte vaut mieux que l'Océan, y éteindra facilement la soif de ce monde. Car telle est la douceur, la suavité, la vertu de cette eau céleste, que même une seule goutte, recueillie sur le palais purifié de l'âme, suffit pour faire prendre en dégoût et compter pour rien tous les biens de ce monde. »

Cela étant, il nous est permis de crier à tous ceux qui aiment le monde : Que faites-vous, malheureux? où allez-vous? que cherchez-vous? pourquoi, laissant la source du vrai bonheur, courez-vous, pour apaiser votre soif, aux mares troubles, bourbeuses et fétides de l'Egypte, qui enflammeront cette soif au lieu de l'étancher? « Pourquoi, dit le Prophète, employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne

peut vous rassasier? » *Isa.* LV, 2. C'est-à-dire, pourquoi cherchez-vous, au prix de tant de sacrifices, de tant de travaux et de tant d'efforts, des richesses périssables, des honneurs fugitifs, des voluptés charnelles, incapables de calmer la soif de votre âme? Car quel ambitieux, de quelques honneurs qu'il ait été accablé, a jamais mis des bornes à son ambition? Quel avare, après avoir amassé d'immenses richesses, n'en a pas désiré encore davantage? Quel voluptueux, quel Sardanapale a su imposer un frein à ses caprices, à ses convoitises dépravées? Et cependant telle est notre stupidité, tel notre aveuglement, que nous préférons des biens fragiles et qui vont périr aux biens célestes et éternels. Car l'antique serpent a jeté dans un tel délire les âmes de ceux qu'il domine, qu'ils aiment mieux suivre le démon qui les frappe, que Dieu qui les caresse, et que les blessures d'un ennemi leur sont plus agréables que les plus doux baisers d'un ami; tant est grande la puissance de ce fourbe adversaire! Mais c'est avoir assez parlé de ce bienfait. Voyons les autres.

II.

Le Psalmiste continue : « Il a ramené mon âme. » *Animam meam convertit.* Ces paroles conviennent moins à David qu'à tout homme touché d'un véritable repentir. Car chacun de ceux-ci pourra dire avec grande vérité : Autrefois mon âme était si éloignée de Dieu, que je ne faisais nulle attention à ses lois et à ses préceptes; que je ne me souciais ni de ses terreurs, ni de ses promesses, ni de ses bienfaits, ni de ses supplices. Toutes mes pensées, toutes mes préoccupations étaient pour les biens fugitifs de ce monde; dans ces biens j'avais placé mon amour, toutes mes espérances, mon trésor, ma joie et mon bonheur; jour et nuit j'étais occupé avec une avidité fiévreuse à les acquérir et à les augmenter; je n'étais tourmenté d'aucun souci pour mon salut, ni pour mon âme, d'aucune crainte du jugement divin. Quand donc j'étais plongé dans ces ténèbres et dans cet aveuglement, quand je croyais qu'il n'y a pas d'autres biens que les biens terrestres, quand je les embrassais avec tant de force que ni le fer,

ni le feu, ni une violence quelconque ne m'aurait séparé d'eux et que la mort seule me les aurait arrachés; — cette bonté immense et infinie, qui pouvait à bon droit abandonner celui qui se détournait et la rejetait, m'a tourné vers elle; mort, elle m'a rappelé à la vie; entravé par des chaînes pires que des chaînes de fer, elle m'a délié; elle m'a tiré des ténèbres pour m'illuminer de la splendeur de ses clartés; elle a dit : Que la lumière soit; et la lumière fut. Alors j'ai vu mes ténèbres et en ai frissonné d'horreur. J'ai levé les yeux sur mon libérateur qui, sans aucun mérite de ma part, et pour la seule gloire de son nom, m'a délivré du plus grand des périls.

Or cette grâce, qu'on appelle grâce *prévenante,* et par laquelle Dieu convertit à lui un ennemi, est accordée aux hommes uniquement en considération des mérites du Christ, puisque l'homme, enchaîné dans le crime, et ayant levé contre Dieu l'étendard de la révolte, est impuissant à rien faire pour mériter un tel don. C'est ce que, dans notre psaume, exprime le Prophète, lorsqu'il avoue avoir reçu un si grand bienfait à cause du nom de Dieu, c'est-à-dire, à cause de son immense miséricorde. Certes on ne saurait trop louer et célébrer cette miséricorde, par laquelle, dit saint Bernard, le Seigneur prévient non-seulement ceux qui ne méritent pas, mais aussi ceux qui déméritent; par laquelle il confère une bonne inspiration à ceux qui le repoussent et l'offensent. Quelque chose pourra-t-il attendrir celui qui ne serait pas touché d'une telle miséricorde?

Mais cependant à quoi servirait-il d'être converti, ressuscité, ramené de la voie de la perdition dans la voie du salut, si, après la conversion, retombant dans mes fautes passées, j'irritais plus encore qu'auparavant la justice divine, ce qui arrive, en ce temps pascal, à beaucoup de chrétiens qui, après avoir fait pénitence pendant le carême, retournent à leurs anciens désordres? Car alors on pourrait m'appliquer parfaitement ces paroles du Prophète : « Celui qui a amassé de l'argent, l'a mis dans un sac percé. » *Agg.* I, 6. Voilà pourquoi après cette première miséricorde de la grâce *prévenante*, Dieu confère la grâce *concomitante,* que le Psalmiste a en vue quand il ajoute : « Il me conduit pour

la gloire de son nom dans les sentiers de la justice. » Observons d'abord que lorsqu'il dit *sentier,* et non *voie* de la justice, il insinue que la voie du salut est étroite, et suivie seulement du petit nombre; tandis que la voie de la perdition et de l'injustice est si large que, selon Salomon, infini est le nombre des insensés qui y marchent.

Cela posé, comment célébrer dignement cette miséricorde à la faveur de laquelle, au milieu du naufrage de tant d'individus qui perdent les trésors de la justice et de l'éternelle vie, j'ai été sauvé d'un si grand péril avec un petit nombre, et je suis parvenu au port du salut, à une rade sûre près du rivage? Quelle miséricorde, en regard de ce nombre infini d'insensés qui périssent, d'obtenir le salut éternel en compagnie d'un petit nombre d'élus! Pour comprendre l'étendue de ce bienfait, représentez-vous une ville prise d'assaut par une armée formidable; le fer et la flamme répandent la dévastation; nul refuge pour les malheureux citoyens que sur le faîte d'une montagne à pic, où ne conduit qu'un seul sentier en droite ligne et peu connu. Par là, quelques habitants se mettent à la hâte en lieu de sûreté. Cependant, de ceux qui ignorent l'existence de ce sentier, les uns, courant sans précaution par les escarpements, tombent dans des précipices où ils trouvent la mort; d'autres, s'engageant dans des marais trompeurs et spongieux, s'enfoncent dans le bourbier, et y demeurent; d'autres, s'enfuyant par des chemins détournés, donnent dans des embuscades dressées par l'ennemi, sont pris, chargés de fers, et emmenés.

Mes frères, par cette comparaison, j'ai voulu mettre sous vos yeux l'image de la vie humaine. Car nous tous qui vivons sur cette terre, nous courons de pareils dangers, et sommes exposés à de pareils mécomptes. En effet, comme ces habitants fuient l'ennemi et tâchent de se sauver; de même aussi nous tous, à l'instigation de la nature, nous fuyons de toutes nos forces la misère, et nous courons vers le bonheur, c'est-à-dire, vers un état qui renferme tous les biens, et dans lequel, libres désormais des soucis et des misères qui nous poursuivent, nous puissions mener une vie calme et tranquille. Or, à cette montagne du bon-

heur, les uns veulent arriver par les voluptés charnelles; ils s'imaginent qu'ils seront heureux lorsqu'ils auront assouvi la soif de leur âme par les plaisirs. Ceux-là s'engagent dans un bourbier, où ils s'enfoncent et gisent immobiles. Les autres mettent leur félicité dans les honneurs, le commandement, les fonctions élevées; ils y tendent à travers mille déboires, exposant leur vie à tous les périls pour parvenir au sommet convoité. Ils nous rappellent ceux qui, marchant par les escarpements, bravent tous les dangers, pour n'aboutir qu'à un précipice. D'autres, affamés de richesses et insatiables dans leur cupidité, croient qu'ils seront au comble du bonheur quand ils auront rempli leurs maisons de monceaux d'or, auxquels ils se gardent bien de toucher. Ils sont représentés par ceux qui, tombant aux mains des ennemis, sont emmenés captifs et en servitude; en effet, asservis par leur cupidité, ils ne sont pas les maîtres de leurs richesses, ils en sont les esclaves.

Ainsi donc, ceux qui ne suivent pas le droit sentier, n'atteignent pas ce qu'ils désirent, et de plus ils sont tourmentés de misères sans nombre. Seuls, ceux qui marchent par la voie de la justice, qui est la voie sûre, voie unie et droite, arrivent au comble de leurs vœux; tous les autres s'embarrassent dans des maux infinis. Voici le langage de ces derniers : « Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition; nous avons marché par des chemins rudes, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. » *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis; ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus.* Sapient. v, 7. Les seuls justes parviennent donc à la montagne du vrai bonheur par le droit sentier et sans se heurter à rien. Ce qui fait dire à Isaïe : « Le sentier du juste est droit; sa voie est égale; vous-même, Seigneur, vous l'aplanissez. » *Isa.* XXVI, 7. Il l'appelle sentier droit, parce qu'il préserve le juste de toute erreur et le conduit au port souhaité du salut. Ce même sentier est si uni, si facile à suivre, que le Sage en dit : « Je te conduirai par les sentiers de l'équité; quand tu y marcheras, tes pas ne seront pas resserrés; si tu cours, rien ne te fera tomber. » *Prov.* IV, 11 et 12. Puisqu'il en est ainsi. de l'aveu même des réprouvés, quelle n'est pas cette

miséricorde par laquelle Dieu conduit et accompagne les personnes pieuses dans les voies de la justice?

Mais ce qui ajoute à la grandeur de ce bienfait, c'est que le Seigneur l'accorde gratuitement; le Psalmiste l'indique en termes significatifs quand il ajoute : « A cause de son nom, » c'est-à-dire, à cause de l'étendue immense de la bonté et de la libéralité divines. Mais, dites-vous, comment Dieu donne-t-il gratuitement, lui qui s'est engagé à donner son Esprit et des accroissements de grâce, à celui qui marche dans les voies de la justice? A cette question saint Bernard répond brièvement et finement, que le Seigneur nous met gratuitement à même de recevoir des bienfaits non gratuits. C'est-à-dire qu'il nous excite gratuitement à prier, et nous accorde gratuitement les secours de sa grâce, afin que nous fassions des œuvres saintes, moyennant lesquelles nous puissions recevoir, non plus gratuitement, mais à titre de justice, un accroissement de grâce et de gloire céleste. De sorte que la récompense de nos bonnes œuvres est en même temps gratuite et méritée.

III.

Vient ensuite un sixième bienfait que le Prophète énonce en ces termes : « Mais quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi. » Qu'entendons-nous par *ombre de la mort?* Assurément l'ombre a une grande ressemblance avec le corps, qu'elle reproduit; elle en est l'image, sans en être toutefois la réalité. Or, tout ce psaume est allégorique et se rapporte à l'âme; il s'agit donc ici de la mort de l'âme, c'est-à-dire du péché, et par conséquent, l'ombre de cette mort est la tentation qui provoque au péché, et toute occasion, tout péril de pécher. Voilà pourquoi toutes les embûches des démons, toutes les suggestions de la chair, toutes les persécutions ou injures par lesquelles les hommes s'attaquent injustement les uns les autres, tous les conseils et tous les exemples des impies et des pervers, enfin tous les piéges du monde, piéges si nombreux que le Prophète nous dit « qu'ils pleuvent sur les méchants, » *Ps.* x, 6, tout cela est appelé à bon

droit *ombres de la mort,* puisque tout cela nous porte au péché mortel.

Or les justes sont exposés, comme les méchants, à tous ces piéges et à tous ces périls. C'est pour cette raison que l'Epoux du Cantique dit en parlant de l'Epouse : « Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles. » *Cant.* II, 2. Que faut-il entendre par épines? — Saint Bernard l'expose en ces termes : « L'épine est une faute, l'épine est une peine, l'épine est un faux frère, l'épine est un mauvais voisin. O lis éclatant! fleur tendre et délicate! les incrédules et les méchants sont avec toi. Aie soin de marcher avec précaution au milieu des épines. Le monde est plein d'épines; elles sont sur la terre, dans l'air, dans ta chair. Pour vivre impunément au milieu d'elles, ta vertu ne suffit pas, il faut la puissance divine. »

Mais, contre les périls que présentent de telles épines le juste trouve un sûr refuge dans la présence et la protection du Seigneur; aussi s'écrie-t-il avec le Prophète : « Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi. » En effet, votre présence, vous me l'avez promise, quand vous avez dit par la bouche du Prophète : « Lorsque tu marcheras à travers les eaux, je serai avec toi, et les fleuves ne te submergeront point; tu ne seras point brûlé dans le feu. » *Isa.* XLIII, 2.

Cette protection merveilleuse, cette providence est décrite avec développement par le Psalmiste dans le psaume XC, où, après avoir exposé les périls divers et les piéges de cette vie, il parle ainsi de la protection divine : « Sa vérité vous servira de bouclier, vous n'aurez point à craindre des terreurs de la nuit, etc. » Il a bien raison d'appeler la vérité de Dieu un bouclier; oui, et un bouclier impénétrable, parce qu'elle est la parole, non pas d'un homme faible, ou d'un ami tiède, mais du Tout-Puissant, qui entoure ses brebis d'un incomparable amour. Son pouvoir ne connaissant donc pas la faiblesse, ni son amour l'oubli, ni sa vérité le mensonge, on dit à bon droit que ce bouclier est impénétrable. Ce qu'ajoute ensuite le Prophète : « Vous ne craindrez ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, etc., » em-

brasse tous les genres de périls et d'ennemis, que ceux-ci soient corporels ou incorporels; qu'ils nous attaquent à force ouverte ou par ruse; couverts de l'image de la vertu, ou démasquant leur malice. Contre tous ces dangers, protégés par le bouclier de la vérité divine, c'est-à-dire, de la divine promesse, nous défierons tous les coups, et vivrons en sûreté.

Ce qui suit rehausse la grandeur du bienfait : « Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite; mais le mal n'approchera point de vous. » *Ps.* xc, *4 et seq.* C'est-à-dire, vous verrez les méchants s'agiter dans les souffrances, sécher de haine et d'envie, être tourmentés par les passions, par l'ambition, par l'avarice, être égarés par la colère et la fureur, enfin pousser des rugissements et des blasphèmes, quand une calamité les frappe, ou que la mort enlève leurs proches.

De ces maux sont exempts les justes que Dieu a pris sous sa protection; s'il leur envoie quelque adversité pour les éprouver et les purifier, il les aide à la supporter avec patience et résignation.

Ainsi donc, mes frères, quiconque règle sa vie de manière à mériter d'être compté parmi les pieuses brebis du Christ, celui-là ne sera pas abattu par la pauvreté, ne se consumera pas de chagrin, ne sera pas blessé des traits de l'envie, ne sera brisé par aucun désastre ni aucun fléau. La détresse est pour lui l'abondance; les maladies de son corps fortifient son âme; quand il paraît s'éteindre, c'est alors qu'il jouit pleinement de la vie. Un tel homme n'a donc à redouter l'invasion d'aucun mal. Car le ciel s'abîmera, la terre périra dans une conflagration universelle, toute la nature enfin sera détruite; mais la parole de Dieu sera toujours vraie.

En effet, dans Isaïe, Dieu fait aux justes cette promesse : « Levez les yeux au ciel, et rabaissez-les vers la terre; car le ciel disparaîtra comme la fumée, la terre s'en ira en poudre comme un vêtement usé, et ceux qui l'habitent périront de la même manière; mais le salut que je donnerai sera éternel, et ma justice ne sera point anéantie. *Isa.* LI, 6. Si donc le salut, que Dieu apporte à ses amis, défie tous les obstacles, comme on le voit par ce

passage ; si la justice de Dieu, qui ne fait qu'un avec sa fidélité et avec sa vérité, est éternelle ; il s'ensuit que ceux à qui s'applique cette magnifique promesse trouvent dans la protection divine la paix et la sécurité. « Celui qui les touche, dit le prophète Zacharie, touche la prunelle de l'œil du Seigneur. » *Zach.* II, 8. Cela étant, le Psalmiste n'a-t-il pas raison de dire : « Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi? » De ce qui précède, il résulte clairement que ce seul bienfait de la protection divine, quand il n'y en aurait pas d'autre, serait assez et par-delà pour que les méchants, gagnés par une si grande espérance, revinssent à la voie de la justice, et pour que les hommes pieux menassent une vie tranquille et sereine, dans quelque condition que ce fût. Mais ce n'est pas encore la fin des miséricordes du Seigneur. Car le Prophète dit ensuite :

« Votre verge et votre bâton m'ont consolé. » La verge est destinée à corriger, et le bâton destiné à soutenir. Or, notre pasteur emploie l'un et l'autre avec ses brebis : il les châtie de la verge, pour peu qu'elles s'écartent de la voie; et, tout en les corrigeant, il les soutient du bâton, de peur que le poids du malheur ne soit trop lourd pour elles. Il dit lui-même dans son Apocalypse : « Ceux que j'aime, je les reprends et les châtie. » *Apoc.* III, 19. Et par la voix de l'Apôtre : « Dieu châtie celui qu'il aime ; il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » *Hebr.* XII, 6.

Cependant quand Dieu nous châtie et nous laisse tenter, il nous fait tirer avantage de la tentation, afin que nous puissions persévérer; c'est ce qu'indique le bâton, dont l'office est de soutenir notre faiblesse, et de nous empêcher de tomber. Or, il n'est pas douteux que le bâton, joint à la verge, ne procure une grande consolation aux justes. Car la verge sans le bâton ne console pas; au contraire, elle tue. Pharaon a senti la verge; Sennachérib, roi d'Assyrie, l'a sentie ; mais le bâton ayant fait défaut, l'un et l'autre ont péri. David sentit aussi la verge, après avoir ordonné le dénombrement du peuple; Nabuchodonosor la sentit également quand l'orgueil l'aveugla; mais le bâton de soutien étant

venu en aide, l'un et l'autre trouvèrent le salut, et par conséquent la consolation.

En effet, quelle plus grande source de consolation et de joie pour les justes que de voir ouvertement qu'ils doivent au bienfait et à la providence du Seigneur d'être délivrés des plus grands périls et des plus grands malheurs? Le Psalmiste le sentait quand il disait : « Il a séché la mer; ses serviteurs ont passé la mer à pied sec; alors nous nous sommes réjouis en lui. » *Ps.* LXV, 6. C'est-à-dire, quand le Seigneur, par le bienfait de sa présence, nous délivre des périls qui nous assiègent, certes il inonde nos cœurs d'une vive joie, et il ouvre nos bouches pour qu'elles louent et proclament son nom. Oui, cette alliance salutaire de la verge et du bâton, le Seigneur la promet clairement par l'organe du même Prophète, quand, parlant du juste, il dit : « Je serai avec lui dans son affliction, je l'en tirerai et l'élèverai en gloire. » *Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum.* Ps. XC, 15.

Mais laissons saint Bernard célébrer en termes magnifiques cette promesse du Seigneur : « D'où sais-tu que le Seigneur est avec nous dans la tribulation? — D'où je le sais? — De ce que nous y sommes, et de ce que nous n'y défaillons pas. Car qui est-ce qui résisterait sans lui? Considérons donc comme un grand sujet de joie les afflictions qui nous arrivent, non-seulement parce que c'est par les tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu, mais aussi parce que le Seigneur est auprès des cœurs affligés et contrits. Oui, rendons grâces au Père des miséricordes de ce qu'il est avec nous dans les souffrances. S'il en est ainsi, qu'ai-je à demander autre chose que la tribulation? Seigneur, pourvu que vous soyez avec moi, mieux vaut souffrir que de régner sans vous, que de vivre sans vous dans les délices et la gloire. Mieux vaut être avec vous et vous embrasser dans la fournaise de la tribulation, que d'être sans vous, fût-ce au ciel. Pourquoi trembler? pourquoi hésiter? pourquoi fuir cette fournaise? Le feu est vif, mais le Seigneur est avec nous dans la tribulation. » Comprenez-vous maintenant la grandeur de ce bienfait?

Le Prophète ajoute ensuite un autre bienfait, et dit : « Vous m'avez préparé une table abondante à la vue de mes ennemis. » Or, qu'entend-il par cette table, sinon le banquet céleste, le pain des anges, et cette dernière cène, où notre pasteur a laissé à ses brebis son corps sacré pour nourriture et son sang pour breuvage, afin que rassasiées et rafraîchies, elles pussent défier courageusement tous les assauts des ennemis? Car cet aliment non-seulement nourrit et soutient la vie spirituelle des âmes, mais il nous donne tant de force et d'énergie, que saint Chrysostome n'hésite pas à dire : « Nous sortons de cette table comme des lions dont les naseaux lancent des flammes, et les démons tremblent à cette vue. »

En effet, quoique ce sacrement admirable contienne le Tout-Puissant et avec lui tous les biens, cependant sa vertu principale, et la plus nécessaire à notre salut, est l'énergie qu'il nous confère. En effet, vivant au milieu des embûches, obsédés de tous côtés par tant d'ennemis, rien ne nous était plus nécessaire que cette force, cette puissance divine, pour nous garantir de toute atteinte, de quelque part qu'elle vînt. Mais comme aucune langue mortelle ne saurait exprimer dignement l'immensité de ce bienfait, passons à autre chose, non pas toutefois sans adorer, sans vénérer ce que nous ne pouvons décrire, ni sans rendre de perpétuelles actions de grâces à l'auteur d'un tel présent. Voyons ce qui suit dans notre psaume.

IV.

« Vous avez répandu sur ma tête une huile de parfum. » *Impinguasti in oleo caput meum.* Un ancien théologien, et d'un grand nom, quoique privé de la vue, Didyme, entend ici par *caput, tête,* l'intelligence qui est comme la tête de notre âme, car elle est la partie la plus élevée; et par *oleum, huile,* il entend le souffle, l'onction du Saint-Esprit, de laquelle saint Jean dit qu'elle instruit de toutes choses. I *Joan.* II, 27. En effet, comme l'huile nourrit et entretient la lumière, de même cette onction spirituelle instruit et illumine de la doctrine céleste l'intelligence des justes. Le Psalmiste veut donc dire que son entendement est largement

éclairé de la lumière de l'Esprit divin, en sorte que sa volonté, dirigée par un guide si clairvoyant, ne peut s'égarer dans l'amour et l'appréciation des choses.

Quant à la nécessité de cette lumière divine, elle est évidente. Car la vie chrétienne consiste principalement à aimer Dieu par-dessus tout, et, ce qui en est la conséquence, à détester le péché plus que tout au monde. Or, pour arriver à ces fins, il est nécessaire que nous connaissions — d'un côté, la beauté et la bonté de Dieu, pour être attirés puissamment à l'aimer plus que tout le reste, — et, de l'autre côté, la laideur, la difformité du péché, afin que notre volonté se porte à lui vouer une haine implacable. Aussi saint Thomas enseigne-t-il que la lumière de notre âme s'accroît avec notre charité, et que le don d'intelligence, un des principaux que nous recevions du Saint-Esprit, se perfectionne et se développe aussi avec la charité, de sorte qu'entre notre volonté et notre intellect il y a proportion, symétrie, équilibre; la volonté aimant Dieu d'autant plus, que les lumières de l'intelligence lui font mieux comprendre que Dieu doit être aimé.

Cependant l'huile de cette onction sacrée est principalement destinée à éclairer l'entendement. La volonté restera-t-elle donc sans soutien, alors qu'en elle surtout est la racine, le fondement de la vraie sainteté? — Nullement. Car le Prophète ajoute : « Mon calice est enivrant; qu'il est admirable! » *Calix meus inebrians, quam præclarus est!*

Or, ce calice, qui enivre les cœurs des justes, qu'est-ce autre chose que le vin de la charité? Car le vin enflamme le sang, réjouit le cœur, fortifie le corps; enfin, s'il est pris avec excès, la chaleur naturelle étant impuissante à le digérer, il égare l'esprit, il l'enivre, et met l'homme hors de lui. Tout cela convient parfaitement à la charité. Car qu'est-ce qui excite davantage le cœur de l'homme à l'amour de Dieu et remplit l'âme d'une joie plus vive et plus pure; puisque le propre de celui qui aime est de s'élancer par le désir vers l'ami absent, et de se réjouir de sa présence? Qu'est-ce qui fournit à l'âme plus de forces et de courage que la vertu dont il est écrit : « L'amour est fort comme la mort,

et son ardeur est inflexible comme l'enfer. » *Cant.* VIII, 6. Mais comment la charité enivre-t-elle, comment jette-t-elle l'homme hors de lui, et l'arrache-t-elle à lui-même pour le transporter en Dieu? C'est ce qu'il n'appartient pas à tous d'expliquer, et beaucoup moins encore de sentir; bien plus, le Prophète lui-même n'a pas osé le dire. Car cette phrase : « Qu'il est admirable ! » semble avoir été ajoutée pour la clarté par l'interprète. Le texte hébreu ne contient que celle-ci : « Mon calice est enivrant. » Le Psalmiste s'est arrêté à cette forme concise, sans pouvoir aller plus loin, parce qu'il ne trouvait pas d'expression convenable pour dépeindre un telle suavité ; et aussi parce que son intelligence interdite et frappée d'impuissance à la pensée d'une si grande chose, s'est arrêtée au milieu du discours et n'a pu continuer. Par cette figure de langage, par ce silence, il a peint, plus vivement que par la parole, la violente agitation de son âme. C'est ce qu'il a fait encore dans le psaume VI : « Mon âme est dans un grand trouble ; mais vous, Seigneur, jusqu'à quand ? » *Ps.* VI, 4.

Ce genre d'ivresse appartient, non pas à tous, mais seulement aux parfaits. Ces paroles du Cantique l'attestent : « Amis, mangez et buvez ; enivrez-vous, mes bien-aimés. » *Cant.* V, 2. Boire est donc pour les amis, et s'enivrer, pour les bien-aimés. De ces derniers était saint Bernard, qui dit de cette sainte ivresse : « Souvent la grâce frappe et éblouit l'esprit de celui qui aime Dieu; elle l'arrache à lui-même, l'entraîne à des joies silencieuses, et l'homme se transforme en quelque sorte en Dieu. » *Ad fratres de monte Dei.* C'est-à-dire, comme Dieu est très-heureux dans la contemplation de lui-même, ainsi l'homme se retrempe à sa manière dans la même contemplation; emporté hors de lui, s'oubliant et oubliant toutes choses, il participe à la félicité divine. — Tel encore était saint Augustin qui, lorsqu'il voulait sortir de lui, et se transporter en Dieu, faisait cette prière : « Que tout se taise devant mon âme, que mon âme se taise elle-même, c'est-à-dire, qu'elle s'absorbe dans l'abîme de la divinité, de telle sorte qu'elle perde le sentiment et le souvenir de tout ce qui n'est pas Dieu, bien plus, le sentiment d'elle-même. — Tel enfin était ce saint

anachorète, dont Herpius, à propos de l'élévation de la mémoire vers Dieu, raconte ce trait. Un autre moine lui ayant demandé un objet de première nécessité, il alla dans sa cellule pour le prendre. Mais il n'avait pas fait la moitié du chemin qu'il avait oublié ce qui lui était demandé. La même chose étant arrivée une seconde et une troisième fois, il permit enfin à cet autre moine d'aller lui-même dans la cellule prendre ce qu'il voulait, affirmant qu'il ne pouvait compter sur sa mémoire.

Les esclaves du siècle jugeront peut-être incroyable un pareil fait. Cependant qu'ils se sondent eux-mêmes, et ils en pourront concevoir la vérité. Car si l'amour impudique transporte d'ordinaire si violemment les cœurs qu'il enflamme, que l'homme semble, non pas aimer, mais être en délire et en fureur; quoi d'étonnant, si l'amour divin, descendu par la vertu toute-puissante du Saint-Esprit dans les âmes des saints, les jette hors d'eux-mêmes, et ne leur laisse plus en quelque sorte la possession de leurs propres personnes.

Enfin outre ces bienfaits il en est un dernier, sans lequel tous les autres ne serviraient de rien, et que le Psalmiste insinue en ces termes : « Et votre miséricorde m'accompagnera tous les jours de ma vie. » Cette miséricorde renferme le don précieux de la persévérance, qui est au-dessus de tout mérite, et sans lequel, après les orages de cette vie, on n'arrive point au port désiré du salut et du bonheur. Car de même que quelquefois des vaisseaux, après avoir traversé de vastes mers, font naufrage en approchant du port; de même aussi il peut arriver que ceux qui ont échappé aux divers périls de la jeunesse et aux orages de la vie, en viennent à perdre, dans leur vieillesse, la piété et la justice. Ce fut le sort du roi Salomon, et d'Asa, son petit-fils. Leur justice passée leur servit peu, parce qu'il leur manqua le don suprême de la persévérance, caractère distinctif des prédestinés.

Quelle est la conséquence de tous ces bienfaits? La voici : « J'habiterai éternellement dans la maison du Seigneur. » Cette maison est le palais céleste, où il est présent d'une manière particulière, pour béatifier ses élus, et les rassasier de joies éternelles. Nous n'avons pas à parler maintenant de ce dernier et

suprême bienfait. Remarquons seulement qu'il est le but auquel se rapportent les autres biens dont vous avez entendu l'énumération : car tous rendent pour les justes le chemin du ciel facile et agréable, en même temps qu'ils les soutiennent, les aident, les consolent merveilleusement pendant cette vie.

Vous donc qui alléguiez deux inconvénients pour ne point entrer dans la voie du salut, vous avez ici, outre le bien suprême réservé pour le siècle futur, onze bienfaits magnifiques de la grâce divine, qui réduisent à néant vos craintes vaines et mensongères. Si donc vous croyez que la sainte Ecriture est divine, si vous avez foi à ce que nous avons dit, reconnaissez les ruses de l'antique serpent, et préparez-vous à marcher par la route qui sauve, afin que participant à de si grands biens en cette vie, vous méritiez enfin, sous la conduite et la direction du céleste pasteur, de parvenir heureusement aux pâturages de l'éternelle félicité, qui rassasient pleinement les âmes des saints.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIIe DIMANCHE APRÈS PAQUES,

OU, EN COMPARANT LES JOIES DES JUSTES ET DES IMPIES, ON MONTRE FACILEMENT QUE LA VIE DES BONS EST PLUS HEUREUSE QUE CELLE DES MÉCHANTS.

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Le monde sera dans la joie, et vous dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie. *Joan.* XVI, 20.

Très-chers frères, l'évangile d'aujourd'hui est une partie du discours que le Sauveur tint à ses disciples la veille du jour où il souffrit; discours où, avec une tendresse paternelle, il s'efforça d'adoucir le chagrin qu'ils éprouvaient à la pensée de son absence et de sa mort. Pour les consoler, il employa surtout deux arguments : l'un, que leur tristesse ne serait pas de longue durée;

l'autre, qu'elle leur procurerait une joie immense et qu'ils ne perdraient jamais. Il dit donc :

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père. » Paroles, dit saint Augustin, obscures alors pour les disciples, avant l'accomplissement; mais devenues claires, et pour eux et pour nous, dès qu'elles furent accomplies.

En effet, peu après il souffrit et fut enseveli, ce qui le rendit invisible pour eux; et un peu plus tard, ils le virent ressuscité d'entre les morts, de sorte que leur tristesse fut changée en joie. N'est-ce pas une peinture frappante de l'instabilité, de l'inconstance, des vicissitudes de la vie humaine et de toutes choses? Ici-bas, rien de stable, rien de fixe et de permanent; à la tristesse se mêle la joie, et à la joie la tristesse.

Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu soumettre la vie humaine à tant d'agitations? — Il y en a plusieurs causes, qui toutes se rattachent, quoique de diverses manières, à l'utilité des justes. Car, de même que la variété des saisons est nécessaire pour féconder et nourrir tous les produits de la terre et de la mer (en effet, les vicissitudes des jours et des nuits, de l'hiver et du printemps, d'une chaleur tempérée et d'une chaleur ardente, sont indispensables pour que les productions de la terre poussent des racines, ou croissent et s'élèvent, ou soient échauffées par l'ardeur du soleil et parviennent ainsi à maturité); ainsi, dans les choses spirituelles, il faut les mêmes changements, les mêmes révolutions, pour que toutes les vertus aient successivement l'occasion de s'exercer.

Comment le courage, la patience, la constance déploieraient-elles leur énergie, si l'adversité ne venait les éprouver? Par quel moyen l'homme sentirait-il, et son impuissance, et la sollicitude bienveillante de la providence divine, si dans la détresse il ne reconnaissait la première, et dans la prospérité la seconde? Le saint roi David témoigne que cette vicissitude des événements le faisait avancer dans la connaissance de ces deux vérités : « J'avais dit, étant dans la prospérité : Je ne serai jamais ébranlé. C'est votre bonté, Seigneur, qui donnait à mon élévation la consistance.

Vous avez détourné votre visage, et j'ai été dans le trouble. » *Ego dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum. Domine, in voluntate tua præstitisti decori meo virtutem* (*monti meo fortitudinem* suivant saint Jérôme). *Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus.* Ps. XXIX, 7 et 8.

Voyez, je vous prie, combien, dans ces deux états contraires, le saint homme avait de lui-même une opinion différente : dans l'un, en effet, il se regardait comme immuable; dans l'autre, au contraire, il se voyait pauvre, faible, sujet à toutes les perturbations. Voilà donc pourquoi le Seigneur est avec nous pour un peu de temps, et pour un peu de temps nous retire la présence de sa consolation. De même que le soleil, dans ses deux mouvements apparents, c'est-à-dire, quand il s'approche de nous, et quand il s'en éloigne, est bienfaisant et salutaire; ainsi le vrai soleil de justice, le Christ opère notre salut, et en nous accordant sa présence, et parfois en nous la dérobant.

C'est pour cette raison que le bienheureux Job, s'entretenant de l'homme avec Dieu, disait : « Vous le visitez le matin, et aussitôt vous le mettez à l'épreuve. » *Job.* VII, 18. Saint Grégoire explique ainsi ce verset : « Pour que l'homme ait les dons de la grâce, et pour qu'en même temps il connaisse son infirmité, vous le visitez au point du jour, et aussitôt vous l'éprouvez. Ainsi Elie ouvre le ciel, et il est obligé de fuir la colère de Jézabel. Saint Paul est emporté au paradis, et il est tenté dans la chair. » Le Seigneur bouleverse donc et afflige diversement les justes, mais pour leur utilité : en partie, afin de les exercer à toute espèce de vertu; en partie, afin de leur faire mieux connaître la faiblesse humaine et la bonté divine. C'est donc en ce sens qu'il dit : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, etc. »

Mais comme les disciples, encore grossiers, étaient trop ignorants pour atteindre à cette partie de la philosophie céleste, et qu'ils avaient trop de respect pour oser demander au divin Maître ce que signifiait son discours; celui-ci, voulant satisfaire leur désir, leur explique non pas tant la signification que le but de ce discours, et leur dit : « Vous vous demandez ce que j'ai voulu

vous dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, etc. En vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez, etc. »

Il leur donnait donc à entendre par là, que la courte tristesse des justes serait échangée contre un bonheur éternel, tandis que la joie momentanée des méchants serait punie d'un deuil sans fin. Ce qu'il éclaircit aussitôt par cette comparaison pleine de justesse : « Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle oublie ses maux dans sa joie d'avoir mis au monde un homme. Ainsi vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai, votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. » Ici, à la joie présente des justes le Seigneur ajoute clairement l'éternelle joie de la félicité future, que personne ne peut ravir. En quoi elle diffère grandement de la joie du monde, qui nous échappe de mille manières. Car, et la maladie, et les accidents, et la haine, et les injures, et d'innombrables essaims de douleurs et de soucis nous l'arrachent, comme l'a dit avec raison un poète éminent :

> Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
> Prima fugit ; subeunt morbi, tristisque senectus,
> Et labor, et diræ rapit inclementia mortis. *Georg.* III, 66.

« Hélas! les plus beaux jours des malheureux mortels s'envolent les premiers. Surviennent les maladies, la triste vieillesse, la fatigue, et l'impitoyable mort. »

Mais la joie des justes, qui est éternelle, personne ne peut la leur enlever; la mort même ne le peut, là où règne l'immortalité ; ni la maladie, qui ne peut être où la mort n'est pas; ni les accidents ou la fortune, qui n'ont là rien à faire; ni l'envie, là où il n'y a que des frères unis par la charité; ni les dissensions et les guerres, là où fleurissent la paix et la concorde; ni l'antique ennemi, qui a été banni de ces lieux avec ses satellites; ni le monde, qui a été vaincu et subjugué; ni la chair, qui, devenue spirituelle, est non plus rebelle et hostile, mais soumise et amie. Ainsi il n'y a rien qui puisse en aucune manière ou empoisonner cette joie, ou la ravir.

Le Prophète a donc bien raison d'inviter à louer le Seigneur les âmes bienheureuses qui goûtent cette joie dans l'éternelle patrie : « Jérusalem, louez le Seigneur; Sion, louez votre Dieu. » — Pourquoi le louer? — « Parce qu'il a mis de fortes barrières à vos portes. » *Ps.* CXLVII, 12 et 13. C'est-à-dire, parce qu'il a placé votre félicité en un lieu sûr, et qu'il l'a munie de défenses solides, pour que ni accidents ni ennemis ne la détruisent, et qu'aucune affliction ne puisse troubler les joies de la cité sainte.

De l'éternité de cette joie, il résulte encore que ces âmes bienheureuses jouissent à chaque instant des joies de toute l'éternité; comme, au contraire, les réprouvés sont torturés à chaque moment des supplices de toute l'éternité. Car il est constant que la compréhension des maux qui menacent est un cruel tourment pour l'âme. Nous en avons un exemple dans la sueur de sang qui découla du corps de notre Seigneur. En effet, cette sueur étonnante, qui sortit de tout son corps, était la suite de la compréhension des douleurs qui allaient suivre. Ainsi, comme les damnés embrassent en quelque sorte de la pensée l'éternité tout entière, pendant laquelle ils seront torturés, ils endurent d'avance dans leur esprit ces tourments si longs, ces tourments sans fin : ce qui met le comble à leur effrayant supplice, puisqu'ils sont, pour ainsi dire, écrasés du poids de toute l'éternité. Y a-t-il rien de plus misérable?

Pareillement, les élus voyant leur félicité bien établie, comprenant que rien ne les séparera jamais de la vue et des embrassements de la beauté divine, se représentant devant les yeux l'éternité entière, avec ses siècles infinis et ses douceurs ineffables, savourent à chaque moment cette durée interminable de jouissances. C'est donc cet immense bien que le Sauveur promet à ses disciples, et aussi à tous ceux qui pratiquent la piété, quand il dit : « Personne ne vous ravira votre joie. » Mais c'est assez sur l'évangile; revenons à notre texte.

EXPLICATION DU TEXTE.

Avant de l'aborder, je vous dirai, mes frères, sur le devoir du prédicateur, quelques mots qui d'ailleurs se rapportent à notre

sujet. Ce ministère, étant complexe, reçoit aussi différents noms dans l'Ecriture; entre autres, celui d'ambassadeur. Car l'Apôtre dit : « Nous faisons la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ; et comme si Dieu lui-même vous en conjurait par notre bouche, nous vous en prions au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu. » II *Cor*. v, 20. Ainsi, qui que nous soyons, nous à qui cette mission est confiée, nous sommes, quoique indignes, les envoyés de Dieu aux hommes. Notre devoir est de vous persuader de rompre le pacte que vous avez fait avec la chair, avec le monde, avec le prince de ce monde, et de vous faire contracter avec Dieu une nouvelle alliance. Car c'est dans la bouche de tous les méchants qu'est placée cette parole : « Nous avons fait pacte avec la mort, nous avons contracté alliance avec l'enfer. » *Isa*. xxviii, 15. En effet, quiconque a plié le cou sous le joug écrasant du péché, a fait pacte avec la mort et avec l'enfer. Ainsi donc de même qu'autrefois Asa, roi de Juda, envoya une députation au roi de Syrie, pour le conjurer, à force de prières et de présents, de rompre le traité qu'il avait conclu avec Baasa, roi d'Israël, et de contracter alliance avec la Judée, III *Reg*. xv, 18 *et seq*.; de même le Seigneur, par notre organe, c'est-à-dire, par ses envoyés, vous invite à rompre les traités de la mort éternelle, et à faire une alliance nouvelle avec l'auteur de votre salut et de votre bonheur.

Cette mission qui nous est confiée, cette fin de notre légation, de notre ministère, nous l'avons toujours à la pensée et le jour et la nuit, lors même que nous sommes seuls; nous la poursuivons sans relâche dans tous nos discours, quelque variés qu'ils soient, tirant, des trésors de l'Ecriture, des choses nouvelles et des choses anciennes; marchant vers le même terme par divers chemins; faisant tous nos efforts pour vous porter à cette alliance nouvelle, c'est-à-dire, à l'amitié de Dieu et à la pratique du bien, d'où dépend votre salut.

Mais on dira peut-être : — Si tu nous exhortes au salut et au bonheur, à l'amour du bon et de l'honnête, qu'est-il besoin de faire tant d'efforts, d'employer tant d'artifices, pour persuader ce qui est honnête et salutaire? Car notre volonté se portant instinctivement au bien (elle ne saurait faire autrement), et rien n'étant

meilleur, plus utile, plus honorable, plus convenable à une créature raisonnable que la vertu; encore une fois, pourquoi tant d'artifices, pour pousser la volonté là où elle se porte par un mouvement naturel? — Il y a là quelque chose de vrai; mais comme l'entendement, qui est le guide de la volonté, souvent trébuche et tombe par la faute et sous l'impulsion de cette même volonté, en jugeant mauvais le bon, et bon le mauvais, en trouvant amer ce qui est doux, et doux ce qui est amer, il arrive que la volonté, suivant alors un guide aveugle, se fourvoie avec lui et partage ses hallucinations; ce que nous voyons arriver chaque jour par rapport à notre sujet. Car notre intelligence, jouée par l'apparence mensongère des choses, s'imagine que le chemin du vice est uni et agréable; que celui de la vertu est affreux, difficile et âpre; et le montrant tel à la volonté, elle est cause que celle-ci s'en écarte et se tourne vers les voies déshonnêtes, comme pleines de plaisirs et d'attraits. Cette erreur étant la pépinière de tous les maux, nous lui avons déclaré une guerre à outrance.

En effet, de même qu'un médecin, dès qu'il comprend qu'une maladie a pour cause la surabondance d'une humeur nuisible, dirige contre elle tous ses médicaments; de même nous, qui voyons que cette erreur est une hydre de Lerne, d'où sortent tous les fléaux, nous devons employer, pour la combattre, toute la puissance de la parole.

Pour arriver à notre but, comparons entre elles la vie des justes et la vie des pécheurs; c'est-à-dire, mettons, d'un côté, les joies des pécheurs avec les fardeaux qui accompagnent ces joies, et, de l'autre côté, les fardeaux des justes avec les consolations qui accompagnent leurs fardeaux et leurs peines; au moyen de cette comparaison, nous porterons un jugement en toute connaissance de cause.

I.

Accordons aux hommes du siècle leurs joies, quelles qu'elles soient : manger, boire, se livrer à la bonne chère, à ses caprices, à la débauche, soigner sa petite personne, dormir le jour et jouer la nuit, enfin caresser mollement et nourrir sa chair, selon le

proverbe, dans les délices d'Alexandrie. Supposons tout cela réuni. Examinons maintenant de quelle espèce est la joie qui dérive de délices de cette nature. D'abord, personne ne le niera, cette joie n'est ni perpétuelle, ni de longue durée; elle est, au contraire, très-courte, comme la vie elle-même. Qu'est-ce que notre vie, sinon « une vapeur qui paraît un instant, et qui se dissipe bientôt? » *Vapor ad modicum parens, qui deinceps exterminabitur?* Jacob. IV, 14. En effet, vous voyez quelquefois une fumée, une vapeur épaisse, sortir d'une fournaise; plus elle gagne les hauteurs, plus elle se dilate et s'atténue, jusqu'à ce qu'enfin elle s'évanouit si bien, qu'il n'en reste plus trace.

Un des amis de Job avait ainsi développé cette pensée de l'Apôtre : « Savez-vous ce qui s'est fait de tout temps, depuis que l'homme a été mis sur la terre? C'est que la prospérité des impies ne fait que de commencer lorsqu'elle finit, et que la joie de l'hypocrite est un point dans le temps. Quand son orgueil se serait élevé jusqu'au ciel, quand sa tête toucherait les nues, il périra à la fin, il sera rejeté comme un fumier, et ceux qui l'avaient vu, diront : Où est-il? On ne le trouvera plus, parce qu'il s'évanouira comme un songe; il disparaîtra comme un fantôme nocturne. » *Job.* XX, 4 à 8.

Ainsi, la vie, que l'Apôtre compare à une vapeur, à une fumée, est comparée ici, à cause de son excessive brièveté, à un point, à un rêve. Si donc nos années s'envolent si rapidement, où sera le plaisir durable dans une vie si courte? Si cette vie dont nous vivons est un point, une vapeur paraissant un instant; quelle sera, je vous le demande, la joie de ce monde, sinon comme un point, c'est-à-dire, quelque chose de si exigu, qu'on ne peut le diviser?

Ajoutez que, dans une vie si courte, cette même joie n'est pas continue; elle abandonne et trompe souvent ceux qui la poursuivent. Qui, en effet, sur cette mer, a toujours vogué à pleines voiles? A qui la fortune a-t-elle constamment souri? A qui le vent a-t-il toujours soufflé en poupe? Qui n'a pas éprouvé de revers? Enfin dans une vie semée de tant de misères, qui a été assez heureux pour que tout lui réussît à souhait? A peine un plaisir nou-

veau a-t-il commencé, que survient une nouvelle tristesse qui l'empoisonne; en sorte que la fin prématurée d'un plaisir est le commencement d'un nouveau chagrin.

Cette instabilité est ainsi exprimée par l'Ecclésiastique : « Du matin au soir tout change, et tout cela se fait en un moment aux yeux de Dieu. » *Eccli.* XVIII, 26. Par ces paroles il veut donner à entendre que l'affliction n'est pas loin du plaisir; qu'il ne se passera pas une année entière, pas un mois, pas même un jour dans une joie non interrompue; mais que ces alternatives de joie et de tristesse se succèdent, par la volonté de Dieu, avec une rapidité infinie; en sorte que, comme la révolution diurne se divise en jour et en nuit, de même il faut y distinguer la part du plaisir, et la part des soucis et des angoisses.

Aujourd'hui vous mariez votre fille; la joie des noces est à peine épuisée, que votre fille vous est ravie par une couche malheureuse ou prématurée; voilà les noces changées en funérailles. Le matin, votre maison, votre famille est tranquille et en paix; le soir elle est pleine de trouble, de discorde et de cris. Enfin, de même qu'il n'y a pas de roses sans épines, de même vous ne cueillez point le fruit de la volupté terrestre sans ressentir l'aiguillon de la douleur.

Maintenant qui décrira les tristes résultats d'une jouissance si fugitive? D'abord la volupté de la chair détruit l'intelligence et le jugement, et dépouillant l'homme de presque tous les dons de la raison et de la vertu, elle l'asservit à tous les vices, l'assimile aux bêtes, en fait une brute. De là ces vers pleins de bon sens :

Nulla voluptate est res perniciosior; aufert
Consilium, mentemque premit, virtutibus obstat,
Corrumpit mores, vitiorum maxima nutrix.
Debilitat corpus, sensus obtundit; amaro
Fine nocens, homini multorum causa malorum est

« Rien de plus funeste que la volupté. Nourricière des vices, elle enlève le jugement et l'intelligence, fait obstacle aux vertus, corrompt les mœurs, affaiblit les corps, émousse les sens. Amère dans ses fruits, elle est pour l'homme la cause de bien des maux. »

A ces traits, ajoutez la morsure intérieure d'une conscience coupable, accompagnement inévitable de la volupté impure. Car, quoique le méchant ne craigne pas le jugement de Dieu, quoiqu'il ne redoute pas les éternels supplices qu'il bannit de sa pensée ; cependant la mort presque constamment suspendue devant ses yeux, et à laquelle il sent bien qu'il n'est pas prèt, doit nécessairement le faire frissonner. Il suit de là que, comme les saints désirent la mort, tout en se résignant à vivre, au contraire les méchants, enflammés d'amour pour cette vie, tremblent devant la mort comme devant la fin de leurs délices et le commencement des douleurs. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans ce qui arrive à l'épouse vertueuse et à l'épouse adultère en l'absence de leurs maris. La femme pudique, dont tous les intérêts, toutes les joies dépendent du retour de son époux qui est parti pour la guerre ou pour les Indes, est tout entière aux vœux qu'elle forme pour ce retour ; suspendue entre la crainte et l'espérance, elle ne trouve pas de jour plus beau que celui où elle reverra son mari au foyer domestique. Mais l'épouse adultère, et qui fait parler d'elle pour avoir perdu la pudeur et violé la foi conjugale, à quelles agitations n'est-elle pas en proie, quels combats ne se livre-t-elle pas dans son cœur, quand elle pense à la rentrée de l'époux outragé? Lorsqu'on annonce que le vaisseau, ramenant son mari, aborde au port, quelles ne sont pas ses inquiétudes, ses craintes? Où fuira la malheureuse, où se cachera-t-elle?

Sous cette image, vous voyez donc, mes frères, les dispositions des justes et celles des méchants; vous voyez la paix, l'espérance, la sécurité des uns; la crainte, les terreurs, les angoisses des autres. En effet, les premiers attendent impatiemment avec l'Apôtre l'arrivée du Seigneur, tandis que les seconds tremblent à son nom seul. Que s'il est quelqu'un assez stupide pour n'être troublé en rien par une crainte si juste et si nécessaire, son état est assurément bien déplorable, puisque, dit saint Bernard, « un membre est éloigné de la guérison, quand il est inerte et qu'il a perdu toute puissance de sentir. » *Ad Eugen.*

Ajoutez que les mouvements tumultueux des autres passions suivent la soif immodérée des jouissances. Car, s'il est vrai que

la colère venge les déceptions de la concupiscence, je vous le demande, quels tumultes, quels orages de fureur, quelles tempêtes soulèvera cette dernière contre ceux qui font obstacle à ses plaisirs! Aussi, un moraliste célèbre, Plutarque, qui a imaginé divers remèdes contre la colère, propose-t-il, comme l'un des principaux, celui-ci : « Règlons notre vie de telle sorte que nous n'ayons besoin ni de beaucoup de choses, ni de choses précieuses et difficiles à acquérir; par ce moyen, en coupant les racines de la colère, nous en supprimerons du même coup tous les développements. » Et il cite à l'appui un exemple concluant : « C'est, dit-il, le moyen qu'emploient souvent les médecins pour guérir des membres malades; par exemple, lorsque, pour une ophthalmie, ils ouvrent une veine du bras, ou lorsqu'ils guérissent un boîteux en appliquant un emplâtre sur la partie postérieure de la tête, appelée occiput, parce que de là dérivent tous les nerfs, organes du mouvement. »

Les hommes charnels et voluptueux rejetant donc tout soin de régler leur vie d'après les conseils de la prudence et de la vertu, et s'abandonnant tout entiers à leurs passions et à leurs caprices, que doit-il résulter de ces agitations et de cet emportement de leurs convoitises, sinon des tumultes, des colères et des angoisses? Car, de même que, dans un concert musical, rien n'est plus doux à entendre que plusieurs voix tellement assujetties à une mesure unique et à des différences calculées, qu'elles s'accordent suivant les lois de l'harmonie, tandis qu'au contraire rien n'est plus désagréable que des voix discordantes, jetées au hasard et sans règle; de même rien n'est plus tranquille, plus calme et plus heureux qu'une âme dont les affections, toujours fidèles au devoir, sont dirigées non par le caprice, mais par la raison; au lieu que rien n'est plus triste, plus désolant, que de voir les passions, dédaignant le frein de la raison et de la sagesse, s'emporter aveuglément et avec fureur comme des fleuves débordés.

Tels sont, mes frères, les inconvénients et les déboires qui se mêlent à la joie courte et futile des impies, et qui font que leur vie, loin d'être, comme ils le rêvent, tranquille et agréable, est abreuvée de soucis et d'afflictions sans nombre.

II.

Maintenant voyons les fardeaux des justes, et en même temps les consolations qu'a établies la divine Providence pour en alléger le poids. Ces fardeaux sont les préceptes divins que nous devons observer, en crucifiant notre chair avec ses vices et ses concupiscences, en contenant nos passions sous l'empire de la raison, en comprimant la pétulance de la langue, la licence des yeux et des autres sens, en nous montrant bons, aimables et bienveillants envers tous les hommes, fussent-ils méchants ou hostiles. Ces devoirs, et autres semblables, sont donc les fardeaux des justes. Quoique beaucoup les trouvent lourds et écrasants, Jésus-Christ cependant les appelle « un joug doux et un fardeau léger. » *Matth.* XI, 30. — Mais vous direz : — Si c'est un joug, comment est-il doux? Si c'est un fardeau, comment est-il léger?

A cette question, saint Augustin, expliquant ces mêmes paroles de notre Seigneur, répond de la manière la plus satisfaisante. Pour arriver à ce résultat, il fait intervenir l'Apôtre, qui dit : « Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire. » *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* II Cor. IV, 17. « Quel joug doux, continue saint Augustin, quel léger fardeau il portait, celui qui appelait légère la tribulation, en voyant d'un œil intérieur au prix de quels sacrifices mérite d'être achetée la vie future, le bonheur d'échapper aux éternels supplices des impies. Car les hommes, pour s'affranchir de douleurs non pas éternelles, mais de quelque durée, souffrent des douleurs plus vives, des incisions et des brûlures, et cela dans une vie incertaine, très-courte et pleine de misères [1]. Le soldat s'use dans des guerres atroces; il passe plus d'années dans les fatigues et les privations qu'il n'en passera dans le repos. Quelles tempêtes, quels orages, quelles intempéries du ciel et

[1] Ce dernier membre de phrase dans saint Augustin a un autre sens. De plus, l'édition des Bénédictins le rattache à ce qui suit. Voir *Serm.* LXX, *alias* 9 *de Verb. Domini.*

de la mer affrontent les marchands pour gagner des richesses périssables, pleines d'orages et de périls plus grands que ceux à travers lesquels ils les ont acquises? Ceux qui n'aiment pas ces choses, et ceux qui les aiment, endurent les mêmes fatigues; mais pour ces derniers ce ne sont pas des fatigues, car l'amour fait trouver aisé ce qui est effrayant et ardu. Combien donc plus sûrement et plus facilement la charité fera pour la vraie béatitude ce que la cupidité a fait pour n'arriver qu'à la misère! Combien il est facile d'endurer une adversité temporelle, pour éviter une éternelle peine, et acquérir un éternel repos! Il n'avait donc pas tort ce vase d'élection de dire dans l'effusion de sa joie : « Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous. » *Rom.* VIII, 18. Voilà comment ce joug est doux, comment ce fardeau est léger. Et si la voie paraît étroite, s'il y en a peu qui la choisissent, elle est cependant facile à tous ceux qui l'aiment. » Telle est donc la première consolation dont jouissent les justes, c'est l'espérance de l'éternelle et magnifique rémunération, qui rend leurs fardeaux non-seulement tolérables, mais même doux et pleins de charmes.

Cependant la charité n'aide pas moins que l'espérance à porter les fardeaux de la loi divine. Saint Augustin le dit dans la citation que nous venons de présenter : « L'amour fait trouver aisé ce qui est effrayant et ardu. » Saint Jérôme a la même pensée : « Rien, dit-il, n'est dur pour ceux qui aiment; dans l'amour aucun travail n'est difficile. » Aimons donc Jésus-Christ, et tout ce qui est difficile nous semblera facile. La puissance de cet amour nous est montrée par la tendresse innée, immense des parents pour leurs enfants. Car que ne fait pas, que n'endure pas une mère tendre et attentive pour élever son nouveau-né? alors qu'elle l'allaite, le comble de caresses, le lave, l'habille; alors qu'elle en essuie les larmes, qu'elle l'invite au sommeil, au jeu, à la gaîté? Combien de nuits aussi n'a-t-elle point passées sans sommeil pour calmer la douleur de son nourrisson, pour apaiser ses cris et pour l'allaiter? Enfin, s'il fallait que l'enfant fût nourri du sang de sa mère, nul doute que les entrailles

maternelles ne s'ouvrissent pour lui présenter du sang au lieu de lait; puisque des oiseaux font, dit-on, quelque chose de semblable. Comme donc la divine Providence, qui a voulu que les enfants reçussent de leurs pères les soins les plus vigilants, fait éclore dans ceux-ci cet ardent amour pour leur descendance; bienfait naturel qui comprend tout ce qui est nécessaire aux intérêts et à l'éducation des enfants; ainsi cette même Providence, qui observe le même ordre et la même suite dans les œuvres de la grâce que dans celles de la nature, fait naître dans les cœurs des justes un aussi puissant amour, lequel les excite merveilleusement à tous les travaux de la piété et de la justice.

En effet, de cet amour l'Apôtre a dit : « La charité est patiente, elle est bienfaisante; la charité n'est pas jalouse, elle n'est pas téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point, elle n'est pas ambitieuse, ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'aigrit point, ne pense point le mal. Elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité avec ceux qui y marchent. Elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » I *Cor.* XIII, 4 à 7.

Ainsi, dit saint Grégoire, la charité, bien qu'elle soit une, n'a pas plus tôt pris possession d'une âme, qu'elle la porte de mille manières à des œuvres innombrables. Car le propre de la charité étant d'aimer le prochain comme soi-même, l'homme fait aux autres tout ce qu'il voudrait qu'on lui fît; et pour cela il faut qu'il soit prêt à toutes les œuvres des vertus. Si donc la charité fait face aux devoirs si nombreux et si variés des vertus, si elle donne tant de courage pour affronter toutes les fatigues, si elle est l'aiguillon, l'éperon de tout ce qui est bien, la mort et l'anéantissement de tout ce qui est mal; s'il est vrai enfin que Dieu l'allume dans nos cœurs par l'entremise du Saint-Esprit qui nous a été donné; je le demande, quel travail, quelle difficulté, quel obstacle la vertu pourra-t-elle rencontrer, qui ne soit renversé et brisé par cet appui céleste? Mais, comme les pervers n'ont pas la moindre idée de la puissance de la charité, rien de surprenant qu'ils réputent difficile la loi de Dieu, dont ils ne connaissent ni les secours, ni les consolations.

Ajoutez en outre les merveilleuses délices de l'Esprit divin, qui sont le fruit de la charité. Car ce Dieu infiniment bon et sage, qui veut sauver tous les hommes, et les amener à la connaissance de la vérité, voyant que, séduits par la soif des jouissances, ils désertent la vertu, dont les premiers abords présentent quelques aspérités, et qu'ils se laissent aller aux vices, les prend par ce même attrait du plaisir, et, d'une voix aimable et caressante, les appelle en ces termes : « Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte. Car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus délicieux. » *Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus mei adimplemini. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum.* Eccli. XXIV, 26 et 27. Par *mel* et *favum*, c'est-à-dire par les plus agréables des saveurs, il entend tous les plaisirs du monde, que surpassent de beaucoup les délices spirituelles. Car autant l'Esprit céleste, auteur de ces délices, l'emporte en sublimité sur toutes choses, autant il l'emporte en suavité et en douceur. A qui donc, en dépit de toutes les protestations des méchants, cette promesse, cette invitation aimable du Seigneur ne suffirait-elle pas pour croire que le joug de Jésus-Christ notre Seigneur est ce qu'il y a de plus doux? Qui croire, en effet, ou du monde en délire, ou de la vérité divine, cherchant à nous arracher à l'égarement et à la démence du monde?

Si donc quelqu'un a soif d'une volupté, non pas honteuse et vide, mais vraie, solide et honnête, et qu'il la cherche ou dans les délices de la chair, ou dans le monde, il se trompe grossièrement, puisqu'elle s'est choisi pour demeure les cœurs purs, suivant le Prophète, qui dit : « La lumière s'est levée sur le juste, et l'homme pieux est inondé de joie. » *Ps.* XCVI, 11. Cette joie, le Seigneur la verse si abondamment, que l'Ecriture le représente « amassant pour le juste un trésor d'allégresse et de bonheur. » *Eccli.* XV, 6. Le mot *trésor* indique évidemment la joie continue des justes. Car de même que celui qui thésaurise ne cesse d'ajouter or sur or, écus sur écus; de même le Seigneur ne cesse d'envoyer aux hommes pieux la joie et le bonheur, ajou-

tant presque sans interruption les joies aux joies, la lumière à la lumière, les délices aux délices.

Ainsi, celui qui appellerait le cœur du juste un jardin de volupté, un paradis, figuré par celui que Dieu planta au commencement du monde, ne courrait pas risque de se tromper. Car, y a-t-il rien qui mérite autant le nom de jardin de volupté, que l'âme du juste, où la main de Dieu a greffé les vertus divines, et qui porte des fruits incorruptibles? Des abords de ce jardin le céleste agriculteur écarte toutes les fureurs de la convoitise, bêtes féroces qui dévasteraient les plantes : lui-même le dit par la voix d'Ezéchiel : « J'exterminerai de cette terre toutes les bêtes cruelles; et ceux qui habitent dans le désert dormiront au milieu des bois. » *Ezech.* XXXIV, 25.

De plus, il l'entoure de la loi divine et de saintes pratiques, comme d'un mur qui le garantit; il le protége du secours et de la surveillance des anges; pour le féconder, il y introduit les dons perpétuels de son Esprit, eaux vivifiantes et intarissables; il y plante des arbres disposés dans un ordre admirable; il le revêt de feuillage, l'embellit de fleurs et de fruits; enfin, par une culture intelligente, il en fait un jardin délicieux, magnifique et productif.

Il est bien évident que toutes ces comparaisons de l'Ecriture se rapportent non à la beauté du corps, ou aux biens extérieurs, mais seulement à la beauté de l'âme et aux trésors intérieurs; puisque la beauté, la gloire de l'Epouse, au dire même de l'Epoux, ne brille pas au dehors, mais est cachée dans l'âme.

Après ce qui a été dit, on voit assez quelle différence il y a entre la félicité spirituelle, et la joie charnelle du monde. Celle-ci est terrestre, celle-là est céleste; l'une appartient aux brutes, l'autre aux anges; l'une aveugle l'intelligence, l'autre l'illumine des rayons de la splendeur divine; l'une, au moment même où elle semble nous flatter par une apparence de douceur, s'évanouit aussitôt; avec l'autre, il n'y a pas de déception à craindre; l'une a toujours pour voisine le dégoût; l'autre satisfait pleinement l'âme, et n'y laisse jamais la moindre amertume; enfin l'une, qui ne dure qu'un instant, ne laisse après elle que l'empreinte du déshonneur, avec de cruels regrets et de cuisantes douleurs,

tandis que l'autre nous inonde d'une joie permanente, et en même temps décore notre âme de tous les ornements surnaturels [1].

En cet état de choses, mes frères, qu'avons-nous à faire? — Ayons foi aux divins oracles, dégageons-nous des ténèbres de l'erreur commune, et, éclairés des lumières de la vérité divine, foulons aux pieds les délices de la terre, portons nos aspirations sur les célestes délices de la piété, et hâtons-nous de commencer à mieux vivre.

III.

Mais ici on fera peut-être une objection, et on dira : — Comment se fait-il que ceux qui tiennent ces assertions pour vraies et incontestables vivent autrement que vous le conseillez, alors que, dans la vie spirituelle, ils trouveraient largement non-seulement l'honnête et l'utile, mais encore (ce qui a le plus d'attrait pour les hommes), la suprême jouissance?

Il y a bien des causes de ce fait; toutefois, pour le moment, nous n'en signalerons que deux principales. La première, c'est la fourberie du démon; menteur et père du mensonge, il représente frauduleusement, d'un côté, la vertu comme horrible et inabordable, et de l'autre côté les vices comme pleins de charmes et d'attraits.

De même qu'au ciel et sur la terre toute tendresse paternelle dérive de Dieu le Père, de même, au contraire, tout mensonge provient de cet artisan et fauteur de mensonges. C'est avec cette arme du mensonge qu'il a attaqué nos premiers parents en leur promettant qu'ils ressembleraient à Dieu s'ils mangeaient du fruit défendu. Il mentit encore en disant à la femme que le fruit, qu'elle n'avait jamais goûté, était délicieux. « La femme, dit la Genèse, vit que le fruit était beau et agréable à la vue, et qu'il était bon à manger. » *Gen.* III, 6. — Femme, tu pouvais bien savoir que ce fruit était beau, tes yeux en étaient juges; mais comment pouvais-tu savoir, n'en ayant jamais mangé, qu'il était agréable au goût, sinon parce que tu l'avais entendu dire par celui qui te promettait faussement la gloire de la divinité?

[1] Il y a, dans le latin, *ornamentis gloriæ*. Peut-être faut-il *gratiæ*.

Mais quels mensonges ne fabriquera-t-il pas auprès des hommes, celui qui a osé tendre des piéges au Seigneur en lui promettant tous les royaumes du monde? C'est donc lui qui, aujourd'hui, peint le chemin du vice comme uni et agréable, et le chemin de la vertu comme difficile et raboteux; et cela pour nous faire passer de la voie du salut et de l'immortalité dans le précipice de l'infamie et de la mort éternelle. Voilà donc la première cause de cette erreur; l'autre cause vient du même ennemi, qui, non-seulement par ses mensonges, mais aussi par ses réticences, et en cachant ce qu'il est nécessaire de savoir, égare le jugement.

En effet, est-il question de vertus? Il ne montre aux yeux que ce qui, au premier abord, présente quelque difficulté, c'est-à-dire, la mortification de la chair, la compression des passions, la haine des voluptés, et autres choses semblables; mais il a bien soin de cacher les délices et les suavités des dons célestes et de l'Esprit consolateur. Au contraire, s'agit-il de vices? Il étale seulement à la vue des méchants ce qui paraît flatter par quelque semblant de plaisir les passions et les sens; mais il se garde bien de découvrir les fruits amers de pareilles voluptés et les afflictions qui en sont la suite. Ainsi font les avocats de mauvaise foi : non-seulement ils exposent ce qu'ils croient utile à leurs causes, mais encore ils l'amplifient, ils le présentent aux yeux sous toutes ses formes, et s'y appesantissent le plus qu'ils peuvent; quant aux faits qui leur nuiraient, quelque vrais qu'ils soient, ils n'en disent pas un mot.

Le livre des Nombres présente un exemple qui trouve ici sa place. Balac, roi des Moabites, avait appelé de Mésopotamie le devin Balaam pour faire des imprécations contre les Israélites. Celui-ci ayant gravi le sommet d'une montagne, et voyant Israël répandu dans les vallées, loin de le maudire, le combla de bénédictions en disant : « Que tes tentes sont belles, Jacob; Israël, que tes pavillons sont beaux! etc. » *Num.* XXIV, 5 *et seq.* Balac, indigné de ce que celui qu'il avait mandé pour maudire ses ennemis les bénissait au contraire, le conduisit en un autre lieu, d'où sa vue ne pouvait embrasser qu'une partie du peuple israélite. Il espérait ainsi que le devin, changeant d'avis, maudirait le peuple

auquel il avait précédemment souhaité toutes sortes de prospérités. — Roi insensé, que prétends-tu? Qu'importe que le devin voie ou non tout le peuple, si ce peuple est le même qu'avant? — Peut-être ce roi en délire s'imaginait-il que les bénédictions du devin lui avaient été dictées par la joie qu'il éprouvait à la vue d'une nombreuse multitude. Il le mena donc en un autre lieu, afin que, ne voyant qu'une partie du peuple, il en portât un tout autre jugement.

Rien ne montre mieux que cet exemple la fraude et les artifices du démon. Cet astucieux serpent, pour pervertir notre jugement et l'amener à ses fins, ne présente jamais toutes les faces de l'objet, car alors nous pourrions prononcer en connaissance de cause; mais il place sous nos yeux la partie qui peut nous tromper, la peint de couleurs à lui, et l'amplifie de toutes les manières; tandis que celle qui pourrait nous tirer d'erreur, nous montrer la vérité, nous faire porter un jugement sain, il s'applique à la cacher par tous les moyens. Il arrive de là que nous prenons le mauvais pour le bon et le bon pour le mauvais, l'amer pour le doux et le doux pour l'amer.

Cette fourberie de l'antique serpent et cet aveuglement d'un cœur dépravé se remarquent dans les plaintes des Israélites murmurant de ce que dans le désert Dieu les nourrissait seulement de manne, et non plus de viandes et des diverses productions de la terre : « Qui nous donnera de la chair à manger, disaient-ils? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions presque pour rien en Egypte; les concombres, les melons, les poireaux, les oignons, l'ail nous reviennent à l'esprit. Maintenant nos âmes sont accablées, nous n'avons que la manne sous les yeux. » *Num.* XI, 4-6.

Hommes stupides et insensés! De toute votre vie passée il ne vous souvient que de la chair, des concombres et des melons que vous mangiez en Egypte? Voilà vos seules préoccupations? Voilà pourquoi vous regrettez l'Égypte? Vous avez donc oublié la haine des Egyptiens, qui vous rendaient la vie si amère en vous employant à faire du mortier et des briques, *Exod.* I, 14, en vous dispersant dans les campagnes pour ramasser de la paille, en

exigeant chaque jour le nombre accoutumé de briques; vous avez donc oublié les coups et les avanies de vos maîtres, et la cruauté de Pharaon, et la servitude, et la fournaise de fer où vous étiez détenus, *Deut.* IV, 20, et, ce qui surpasse toute barbarie, la destruction des enfants mâles, que vous étiez forcés, nécessité inouïe! d'arracher aux embrassements et au sein maternels, pour les jeter dans le fleuve? Il ne vous souvient d'aucune de ces misères, dont la délivrance devrait vous paraître la félicité suprême, fallût-il passer toute votre vie aux galères et dans les fers. Tout cela est effacé de votre mémoire; il ne vous vient à la pensée que cette courte et vile volupté du ventre.

O jugement absurde et perverti sur la valeur des choses! L'homme aveugle, séduit par l'amorce d'une misérable volupté, ne voit pas les maux immenses et innombrables qui en sont l'accompagnement; et ainsi pour des choses de rien il est forcé de dévorer des afflictions de toutes sortes.

Or, mes frères, l'exemple que nous venons de citer représente au vif l'aveuglement des méchants, qui, dans une vie charnelle, n'ont en vue qu'un plaisir fugitif, sans considérer les déboires infinis qui en sont la suite; d'où il arrive enfin qu'ils achètent à très-haut prix une chose aussi vile qu'elle est éphémère.

C'est donc ainsi que notre ennemi présente aux yeux de l'intelligence tout ce qui, dans les vertus, est difficile et peu agréable, tandis qu'il cache les secours et les consolations de l'Esprit divin. Au contraire, pour propager les vices, il met sous les yeux tout ce qu'ils ont de flatteur et de séduisant, se gardant bien de montrer les douleurs, les piqûres, les soucis et les tourments qui les suivent : il enlace par ce moyen les hommes sans expérience.

Il fait remarquer l'or et le brillant de la coupe de Babylone, mais il dérobe à la vue l'amer poison qu'elle contient. Pareillement il offre aux yeux des imprudents les lèvres de la courtisane, comme distillant le miel; ayant soin de dissimuler la fin, qui est amère comme de l'absinthe, aiguë comme une épée à deux tranchants. *Prov.* v, 3. C'est pour cela qu'on nous avertit d'observer non pas seulement la tête caressante du scorpion, mais aussi sa queue, armée d'un dard. *Apoc.* IX, 8, 10.

Tout cela, mes frères, doit nous convaincre qu'avant de porter un jugement, il faut examiner, non une partie de l'objet, mais la chose entière, des pieds à la tête. N'est-ce pas ce que fait celui qui achète un cheval ou toute autre bête de somme? N'a-t-il pas soin de regarder l'animal dans tous ses détails et jusqu'à la corne? Qui est-ce qui achète une maison en se contentant de voir la façade ou le vestibule, et sans pénétrer dans tous les coins et recoins jusqu'au dernier? Car combien d'objets promettent une chose à l'extérieur, et en donnent une autre au fond? Combien d'objets ont deux faces, blancs au dehors, noirs au dedans? C'est pourquoi, dans cette question des vertus et des vices, question capitale [1], quiconque désire porter un jugement sain (et tous doivent le désirer), qu'il contemple non pas une partie, mais la nature entière de chaque objet, avec ses suites et appendices, s'il ne veut pas être dupe des ruses et des impostures du démon.

Pour revenir à notre sujet, telles sont les causes qui mettent les hommes à la merci du diable, et les jettent dans cette funeste erreur, de croire que la voie de la vertu est difficile et semée d'épines. Je conviens [2] qu'elle a aussi ses peines; car qu'est-ce qui en est exempt dans cette vie laborieuse, justement qualifiée d'épreuve et de combat? Toutefois ce que je puis affirmer avec certitude, c'est que la vie des méchants est mille fois plus pénible et plus dure : les raisons, que nous avons apportées plus haut, le prouvent surabondamment. En effet, ce qu'il y a de difficile, de pénible dans la vie des justes, est diminué, adouci merveilleusement par la grâce d'en haut, par l'ardeur de la charité, par les consolations divines, par l'espoir de la récompense à venir.

Cette vérité étant manifeste, quittons, mes frères, les voies fatigantes des impies; courons résolûment dans la voie des commandements de Dieu, laquelle, outre les secours de la grâce divine, qu'elle nous procure en cette vie, nous réserve dans l'autre une gloire immortelle et un bonheur sans fin.

[1] Le texte porte : *In hac virtutum et vitiorum causa, quæ vitiorum omnium maxima est.* Nous croyons qu'il faut lire, *quæ causarum omnium.*

[2] Le texte porte ici : *Hanc vitam.* Nous proposons *viam.*

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME IIIe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

DIFFÉRENCE DES JUSTES ET DES MÉCHANTS DANS LEURS JOIES ET DANS LEURS DESTINÉES. — EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DU MAUVAIS RICHE ET DE LAZARE.

Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. *Joan.* XVI, 20.

La philosophie reconnaît trois espèces de biens : l'honnête, l'utile et l'agréable. Quoique le dernier soit d'un ordre inférieur, cependant il allume dans les hommes une soif si ardente, que des philosophes ont prétendu que la volupté est le souverain bien de l'homme. Epicure, le premier, a soutenu cette opinion; il fut suivi de beaucoup d'autres, qui étaient si enthousiasmés de ce philosophe, qu'ils faisaient représenter son image sur des tableaux, sur des vases, et la portaient même gravée sur leurs anneaux; affirmant qu'il avait découvert la vérité et dissipé les plus grandes erreurs. Vint ensuite Lucrèce, si ardent zélateur de cette doctrine impie, qu'il alla jusqu'à dire qu'en la personne d'Epicure s'était levé sur le monde un nouveau soleil. Toutefois la plupart des philosophes ont fini par la réfuter vigoureusement, comme la source de tous les vices et de toutes les erreurs.

Mais Mahomet, ce premier-né de Satan, et, après lui, Luther, ont fait revivre cette doctrine, et l'ont en quelque sorte tirée des enfers; leurs maximes empoisonnées et détestables bannissent toute bonne œuvre, et lâchent les rênes à la volupté et à la liberté de la chair. Et quoique nous détestions ces prédicants d'erreurs, assis dans la chaire de pestilence, et que leurs noms mêmes nous fassent horreur, néanmoins, la plupart des hommes ne détestant que de bouche leur doctrine et leurs noms, semblent en réalité, et par la dépravation de leurs mœurs, les avoir choisis pour guides de leur conduite.

En effet, tous ceux qui poursuivent partout le plaisir, qui ne cherchent que leur bien-être et les délices de la chair, qui ne laisseraient point passer la moindre partie du jour sans quelque jouissance matérielle, qui enfin, suivant l'Apôtre, ennemis de la croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de toute souffrance, se font un dieu de leur ventre, *Philipp.* III, 18 et 19, au service duquel eux et toute leur famille sont occupés, et tout leur patrimoine employé; ceux-là ne se bornent-ils pas à condamner en paroles Epicure, Luther et Mahomet, tandis qu'ils les suivent véritablement dans leurs mœurs et dans la pratique de la vie?

Les mortels embrassant donc avec tant d'avidité tout ce qui promet des douceurs et des joies, le divin Maître pour remédier à un tel égarement, et les ramener des jouissances charnelles et mondaines aux jouissances spirituelles et aux vraies délices, traite, dans le saint évangile de ce jour, la question du vrai et du faux bonheur. Il dit donc :

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je retourne à mon Père. » Ainsi, en l'absence du Seigneur, le chagrin survient et la joie se dérobe; mais, à son retour, la tristesse fait place à la joie. Comme cela devait s'accomplir au moyen de la passion et de la résurrection, dans laquelle Jésus-Christ notre Seigneur, après avoir dérobé sa présence à ses disciples pendant trois jours, la leur rendit bientôt après; ceux-ci, qui étaient loin de s'attendre à la résurrection, ignoraient ce que le Seigneur voulait dire par ces paroles, et se demandaient avec perplexité quelle pouvait en être la signification. Quant au Seigneur, comme il parlait de sa passion et de sa résurrection, dont l'une devait les accabler de tristesse, et l'autre les inonder de joie, il prit occasion de leur anxiété pour leur parler de la joie fausse du monde, et de la vraie joie, et commença ainsi :

« Vous vous demandez les uns aux autres ce que je voulais vous dire par ces paroles : Encore un peu de temps, etc. En vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. » Ainsi la joie des justes, commençant

par la tristesse, se termine par un bonheur qui ne finira jamais. Au contraire, la joie du monde, commencée par une gaîté que bornent les étroites limites de la vie, finira en une misère éternelle, comme il le dit ailleurs : « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez ; » et encore : « Malheur à vous riches, parce que vous avez ici votre consolation. » *Luc.* VI, 24. Dans le livre de Job il est écrit aussi de la vaine joie des méchants : « Ils battent le tambour et jouent de la harpe ; ils se divertissent au son des instruments de musique. Ils passent leurs jours dans les plaisirs, et en un moment ils descendent au tombeau. » *Job.* XXI, 12, 13. Quant à la joie des justes, notre Seigneur l'assimile en ces termes à la joie d'une femme en travail : « Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue. Mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans sa joie d'avoir mis au monde un homme. De même vous, vous êtes maintenant dans la tristesse ; cependant je vous reverrai, votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. »

On voit clairement par là quelle est la différence entre la joie des justes et celle des impies ; et par suite quelle est la destinée des uns et des autres. Car la tristesse momentanée des justes se changera en un éternel bonheur, tandis que la joie éphémère des méchants sera suivie d'un deuil sans fin.

Au surplus, la nature nous présente, chaque année, dans les arbres et dans les herbes une image analogue. Car, pendant l'hiver, les arbres se dépouillent de fleurs, de feuilles et de tous leurs ornements, conservant toutefois une vie cachée qui se révèlera en son temps ; au contraire, le foin, les herbes, les plantes inférieures gardent, pendant l'hiver, leur verdeur et leur éclat. Néanmoins, au retour de l'été, elles se dessèchent et perdent avec la vie toute leur parure, tandis que les arbres, qui semblaient morts, sortent de leur engourdissement, reprennent vigueur, se couvrent de feuillage, de fleurs et de fruits délicieux. Qui donc ne verrait dans cette image naturelle la différence qu'il y a entre le sort des justes et celui des pervers ?

L'Apôtre dit aux justes : « Vous êtes morts, et votre vie est

cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » *Colos.* III, 3. En effet, lisez les vies des saints, contemplez leur extérieur : ils vous paraîtront vils et abjects. Cependant leur parure, leur vie, leur vraie et solide gloire sont cachées au dedans, là où ne pénètrent pas les yeux des mortels. Viendra néanmoins le printemps ; et ceux que l'on croyait nus et morts, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. *Matth.* XIII, 43. Les deux états du juste sont indiqués en ce peu de mots du bienheureux Job : « C'est une lampe que les riches regardent avec mépris, quoiqu'elle soit prête à luire au temps marqué. » *Lampas contempta apud cogitationes divitum, præparata ad tempus statutum.* Job. XII, 5. Car l'éclat de la justice est méprisé par les orgueilleux en cette vie, où l'on se moque de la simplicité du juste ; mais celui-ci, après avoir été l'objet du dédain du monde, recevra, en son temps, auprès de Dieu, la gloire immortelle.

Alors les superbes contempteurs des bons, à la vue d'un tel renversement des choses, saisis de surprise, laisseront échapper ces paroles du livre de la Sagesse : « Voilà ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de tous les opprobres. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse. Cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints. » *Sap.* V, 3 à 5.

Maintenant, pour ne citer qu'un seul exemple entre mille, contemplez [1] le bienheureux Alexis qui, sans être reconnu, trouva un asile dans un coin de la maison paternelle, et vivant d'aumônes, supporta pendant dix-sept ans, avec autant de résignation que de persévérance, les outrages de serviteurs qui le vilipendaient. Mais le jour où il paya le tribut à la nature, il est trahi par une voix du ciel, il est illustré par des miracles, les empereurs Arcadius et Honorius et le souverain pontife Innocent Ier s'honorent de porter au tombeau sur leurs épaules sa dépouille sacrée. Si les hommes ont fait tant d'honneur au corps de ce saint homme, je le demande, avec quels hommages, quels

[1] Il y a dans le latin *contemplare mihi*. Ne serait-ce pas une altération de *contemplamini* ?

concerts d'allégresse les chœurs des anges ne durent-ils pas conduire au ciel son âme très-pure! Qu'y eut-il de plus abject que sa vie terrestre? Quoi de plus glorieux que sa mort? Cette splendeur qui s'est révélée au temps printanier de la mort, n'était-elle pas cachée sous l'hiver de la vie?

Ajoutons encore un autre exemple que rapporte saint Grégoire, et dont il fut témoin de son vivant; vous n'aurez ainsi aucun doute sur la vérité de ce fait. Il raconte donc qu'à Rome habitaient dans une fort modeste demeure trois femmes très-pieuses, pauvres des biens de la terre, mais riches de vertus. L'une, maîtresse des autres, s'appelait Rédempta, la seconde Romula; quant à la troisième, il en ignorait le nom, quoiqu'il la connût de vue. Romula, bientôt frappée de paralysie et percluse de l'usage de ses membres, resta bien des années gisante sur son grabat, sans que le mal dont elle était atteinte lui arrachât la moindre impatience. En effet, ses vertus se fortifiaient à proportion que diminuaient ses forces, parce qu'elle recourait à la prière avec d'autant plus d'ardeur, qu'il lui était impossible de faire autre chose. Une nuit, elle appela donc Rédempta, qui traitait ses deux compagnes[1] comme ses filles, et lui cria : Mère, venez. Celle-ci arriva aussitôt avec son autre compagne. Comme elles étaient assises auprès du lit, tout-à-coup la cellule se trouva inondée d'une lumière venue du ciel; la clarté en était si éblouissante que les trois femmes, comme elles le rapportaient dans la suite, furent saisies d'une crainte indicible et frappées de stupeur. Car elles entendaient comme le bruit d'une grande multitude qui s'agitait; la porte de la cellule s'ébranlait, comme secouée par une foule qui voulait entrer. Bientôt se répandit une odeur si suave qu'elle ranima leur courage, qu'avait abattu la lumière miraculeuse; puis celle-ci disparut. Mais le doux parfum continua d'exhaler ses senteurs pendant trois jours. La nuit d'après, la paralytique appela encore sa maîtresse; elle demanda et reçut le viatique. Cependant Rédempta et son autre compagne n'avaient pas quitté le lit de la mourante, lorsque soudain, dans la cour, vis-à-vis la même cellule, se font entendre deux chœurs de chanteurs, l'un composé

[1] Il y a en latin *discipulas*.

de voix d'hommes, l'autre de voix de femmes; les hommes commençaient et les femmes répondaient. Alors, pendant que, devant la cellule, se célébraient ces obsèques célestes, la sainte âme se débarrassa des étreintes de la chair. Et à mesure qu'en la conduisant au ciel les chanteurs s'élevaient, la psalmodie alla en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'enfin on cessât de l'entendre et de sentir la suavité des parfums.

Tel est le récit de saint Grégoire : puis, se tournant vers les riches du siècle, il s'écrie : « O vous qui croyez être riches en ce monde, ou qui l'êtes, comparez, si vous pouvez, vos fausses richesses aux vraies richesses de Romula. Vous, dans le pèlerinage de ce monde, vous possédez tout, et vous perdrez tout; elle, dans ce voyage, elle n'a rien cherché, et elle a trouvé tout. Vous menez une vie joyeuse, vous redoutez une mort triste; elle a enduré une triste vie, et elle est arrivée à une mort joyeuse. Vous cherchez les hommages temporaires des hommes; elle, méprisée des hommes, elle a trouvé pour escorte les chœurs des anges. » *Homil.* Par là, mes frères, vous voyez clairement quelle différence il y a entre la vie des justes et celle des impies, et entre le sort des uns et le sort des autres après cette vie.

I.

Mais entre les nombreux exemples qui peuvent être apportés à l'appui de cette thèse, il n'en est pas de plus concluant et de plus terrible que celui du mauvais riche et de Lazare, exemple qu'a proposé le divin Maître. Comme il a les rapports les plus intimes avec le saint évangile de ce jour, dont il est comme le développement, j'ai résolu de l'expliquer dans le présent discours. Je le ferai d'autant plus volontiers, que cette sainte histoire, qui contient des enseignements très-utiles pour régler notre vie, ne se trouve pas dans les évangiles de l'année. Le Seigneur dit donc :

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. » *Luc.* XIV, 19. Il paraît que ce riche était au nombre de ceux dont saint Paul disait qu'ils se font de leur ventre un dieu, au service duquel

toute leur vie est consacrée. Ce riche avait donc pour ce dieu-là une religion toute particulière, puisqu'il l'honorait non-seulement les jours de fête, comme il est d'usage, mais même chaque jour; car chaque jour il se traitait magnifiquement. C'est, en effet, le culte qu'on rend à un tel dieu. Et il s'attachait à flatter non-seulement son ventre, mais tout son corps, qui était mollement vêtu de lin et de pourpre. Or, il est facile de conjecturer quels sont les vices qui découlent de tels excès de table et de ce soin du corps. Car la luxure suit d'elle-même le luxe de la vie. En effet, après l'excès des viandes et du vin, la chair s'enflamme, le sang bouillonne, les humeurs surabondent, et la nature, qui a horreur du superflu, s'efforce de l'expulser par tous les moyens. Aussi saint Jérôme dit-il : « Le ventre, brûlé par le vin, fermente bientôt en passions; » et : « L'Etna n'est pas embrasé par le feu autant que les entrailles des jeunes gens sont enflammées par le vin et la bonne chère. »

En outre, le luxe a pour accompagnement l'inhumanité. De là ces paroles du Prophète : « Ils boivent le vin à pleines coupes, et parfumés des essences les plus précieuses, ils sont insensibles à l'affliction de Joseph. » *Amos.* VI, 6. Ceux qui vivent ainsi ne diraient pas avec Didon :

Non ignara mali, miseris succurrere disco. *Enéid.* I, 634.

« Connaissant le mal, j'ai appris à secourir les malheureux. » Aussi l'Apôtre dit que notre Sauveur fut tenté et éprouvé en toutes choses, afin qu'il connût nos maux par expérience, et qu'il devînt un Pontife miséricordieux et fidèle, *Hebr.* IV, 15; tant il est vrai que l'expérience des misères est propre à exciter la compassion envers les malheureux.

Cette expérience manquant à notre riche, à notre voluptueux, il était nécessairement inhumain et cruel; un vice en entraîne un autre. Voilà comment, ayant chaque jour le mendiant sous les yeux, il n'en était nullement ému. Peut-être eût-il été excusable, si le mendiant n'avait pas été là, lui offrant une occasion si facile de témoigner sa compassion; mais comme le pauvre était constamment à la porte de ce riche, dont il implorait la misé-

ricorde par autant de voix qu'il avait d'ulcères, celui-ci semble avoir surpassé toute inhumanité, lui qu'un spectacle si triste et de tous les jours n'avait jamais touché. Une telle conduite met en évidence la vérité de ces paroles de Salomon : « Le juste a soin de nourrir les bêtes qui sont à lui; mais les entrailles des méchants sont cruelles. » *Prov.* XII, 10.

Il faut également remarquer ici que tel était le maître, tels, à son exemple, étaient devenus ses serviteurs. Celui-là était cruel et inhumain, et ceux-ci ressemblaient à leur maître; car l'évangile ajoute : « Personne ne lui donnait; » c'est-à-dire que la dureté du maître était imitée par les domestiques.

Nous venons de voir la condition et l'impiété du riche; examinons maintenant la condition et la piété du pauvre. « Il y avait un pauvre, nommé Lazare, qui, couvert d'ulcères, était couché à la porte de ce riche. » D'abord, ce n'est pas sans mystère que le Seigneur, supprimant le nom du riche, donne le nom du pauvre; c'est afin de nous apprendre par là combien ses voies diffèrent des nôtres et ses pensées de nos pensées. Car les riches ont un nom célèbre entre tous, tandis que les pauvres sont obscurs, inconnus et sans nom; mais il n'en est pas ainsi auprès du plus éclairé de tous les juges, auprès de Dieu. En effet, il dit des méchants : « Leur nom ne passera point par ma bouche. » *Ps.* XV, 4. Comme à cause de leurs crimes ils sont effacés du livre de vie, le Seigneur dit qu'il ignore leurs noms. Au contraire, il est dit des élus : « Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. » *Luc.* X, 20. Et encore : « Il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir. » *Joan.* X, 3. Et ailleurs d'un juste : « Je connais ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi. » *Exod.* XXXIII, 17. Voilà donc comment notre mendiant était connu de Dieu.

Or, Lazare était pauvre, et de plus mendiant, ce qui est le dernier degré de l'abjection et de la pauvreté. Et encore il y a bien des mendiants qui trouvent moyen de ne pas sentir la faim; mais celui-ci souffrait une faim si cruelle, que tout ce qu'il désirait c'était de l'assouvir, non pas même de pain, mais des miettes qui tombaient de la table du riche. Quoi de plus triste?

La maladie se joignait à la pauvreté, et la pauvreté aggravait

cette maladie. Il n'avait pas de quoi se procurer les remèdes qui eussent allégé ses maux. Aussi la maladie est-elle plus tolérable pour le riche que pour le pauvre. Mais la maladie et la pauvreté sont deux maux qui ajoutent l'un à l'autre. De plus, son mal était hideux; il inspirait le dégoût et l'horreur. Cependant les chiens venaient lécher ses ulcères.

Assurément, c'est avec dessein que le Seigneur ajoute ce dernier trait qui contraste avec la cruauté des hommes. Car le chien est un animal naturellement féroce, cruel, vorace, envieux, témoignant par des aboiements sa fureur et sa rage. L'homme, au contraire, est par nature doux, bienveillant, social, inoffensif, né pour la paix et la société. Et cependant quoique la nature ait ainsi formé ces deux êtres, l'homme, corrompu par le luxe et l'avarice, avait tellement dégénéré de son caractère propre, qu'un malheureux, placé en présence de ses concitoyens, était traité plus humainement par les chiens que par les hommes.

Ce qui, dit saint Chrysostome, mettait le comble aux misères du pauvre, c'est qu'il souffrait tout cela devant l'opulente maison du riche. Car s'il eût mendié ainsi à la porte de quelque temple avec d'autres mendiants, dévorés d'ulcères comme lui, il eût pu trouver quelque consolation dans les misères de ses compagnons. Mais ici rien de tel : au contraire, une table splendide, chargée de mets de toutes sortes, près de laquelle il voyait les uns gorgés de viandes, les autres ivres et parfumés d'essences; tandis que lui, il se bornait à convoiter les miettes qui tombaient de la table. Un tel spectacle était bien fait pour ajouter à ses maux; et ainsi, au milieu de l'abondance des autres, il sentait encore plus ses privations.

II.

Voilà, mes frères, la vie de ce riche et la vie de ce pauvre; voyons maintenant leur fin. L'un et l'autre ont accompli leur navigation et touché le port. Car à chacun est assigné son jour, son terme qu'il n'est pas donné de dépasser, et l'on ne saurait appeler long ce qui est borné par une fin inévitable. « Les jours de l'homme sont courts, dit le Prophète; le nombre de ses mois

est entre vos mains. Vous avez fixé les bornes de sa vie, et il ne peut les passer. » *Job.* XIV, 5.

Quel est donc enfin le sort du mendiant? — « Il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » O admirable transformation! De quelle misère est tiré ce pauvre et à quelle gloire il est élevé! Le ministère d'un seul ange suffisait pour une grande gloire; mais aujourd'hui escorté, honoré d'une foule d'anges, il est conduit au lieu du repos et de la paix. Voyez quels compagnons de voyage, quelle foule de gardes et de ministres l'entourent. Un empereur eut-il jamais, même dans ses triomphes, une telle gloire et un tel cortége? Car les anges sont des esprits participant à la gloire de Dieu et contemplant sa face, assidus auprès de lui, associés au gouvernement du monde et moteurs des globes célestes. Voilà donc les glorieux esprits qui sont donnés pour escorte à celui qui naguère, méprisé des hommes, n'avait pour compagnons de ses douleurs que les chiens qui le léchaient. Est-il une transformation plus étonnante? Combien le mendiant bénissait-il ses douleurs et ses plaies qui lui valaient une telle gloire? Heureuses plaies ainsi guéries par Dieu! Heureuses misères changées en un état si glorieux! Heureuse pauvreté, heureuse mendicité comblée de si grandes richesses! Enfin, heureux abandon, heureuse solitude, honorée des hommages des anges!

Voyez-vous, mes frères, l'accomplissement des paroles que le Sauveur prononce dans le présent évangile : « Vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie? » Le même Seigneur, par la bouche du Prophète, dit à chacun des élus : « Je vous ai abandonné pour un moment, et je vous rassemblerai par une grande miséricorde. Dans un moment d'indignation, j'ai détourné de vous mon visage, mais je vous ai regardé ensuite avec une compassion qui ne finira jamais. » *Ad punctum et in modico dereliqui te; et in misericordiis magnis congregabo te. In momento indignationis meæ abscondi faciem meam parumper a te, et in misericordia sempiterna misertus sum tui.* Isa. LIV, 7, 8.

Vous voyez de quelle main libérale Dieu paie ses serviteurs,

puisque, pour une obéissance momentanée, il accorde une récompense éternelle. — Mais pourquoi appeler momentanée toute la durée de la vie humaine? — Parce que cette durée tout entière, quelque longue qu'elle soit, est, en comparaison de l'éternité, moins qu'un moment. De là ces paroles : « Mille ans devant vos yeux sont comme le jour d'hier qui est passé. » *Ps.* LXXXIX, 4. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'une vie si courte, comparée à la joie de l'éternité, soit appelée momentanée, quand les douleurs de l'enfantement, comparées avec la joie de la naissance d'un fils, ne sont rien pour la femme en travail? « Lorsqu'une femme enfante, dit le Seigneur, elle est dans la tristesse, parce que son heure est venue; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans sa joie d'avoir mis un homme au monde. »

Si donc le bonheur d'avoir donné naissance à un fils réjouit la mère à ce point qu'elle oublie les vives douleurs de l'enfantement, que dire de la joie des élus quand ils seront en présence de leur éternelle félicité? Combien légers et courts leur paraîtront les travaux et les douleurs qui les ont fait arriver à cette bienheureuse immortalité! On peut s'en faire quelque idée, mais la parole est impuissante à le dire. Car plus la joie des bienheureux est supérieure à la joie d'une mère, plus légers et plus fugitifs leur semblent les travaux qu'ils ont endurés pour l'acquérir. Voilà le sort heureux du mendiant. Quel est le sort du riche?

« Le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer. » Ce fut le partage du riche avare. Combien il différait de celui que le Prophète demandait en ces termes : « Que le Seigneur soit mon partage dans la terre des vivants! » *Ps.* CXLI, 6.

Pourquoi est-il dit qu'il fut enseveli dans l'enfer? Est-ce que son corps ne fut pas confié à la terre? — Oui, sans doute; mais ici il est seulement question de l'âme; quant au corps il fut enterré selon l'usage : nouvelle misère, moins grande il est vrai que la précédente, mais qui cependant ne doit pas être passée sous silence. Car plus ce corps a été nourri avec recherche et délicatesse, plus sa fin est triste et sa destinée misérable. C'est de lui, en effet, qu'il est écrit : « Sa gloire n'est que de l'ordure et que la pâture des vers. Il s'élève aujourd'hui, et demain il dis-

paraîtra, parce qu'il sera retourné dans la terre d'où il est venu, et que ses pensées se seront évanouies. » *Gloria ejus stercus et vermis. Hodie extollitur, et cras non invenietur; quia conversus est in terram suam, et cogitatio ejus peribit.* I Mac. II, 63, 64.

Voilà où aboutissent les festins, les délices, les friandises, les mets recherchés, les tables somptueuses, les vins précieux, les essences parfumées, les lits d'or, les maisons pavées de marbre et de riches mosaïques, enfin la poupre et le lin et toutes les magnificences d'une telle vie. Tout est cendre, tout est pourriture, tout est puanteur et horreur, ombre et songe. Les troupes de serviteurs et d'amis vont jusqu'au lieu du tombeau, et l'homme paraît seul devant Dieu. On dirait une voix qui crie : Voilà l'homme et son œuvre !

Où donc est maintenant le faste? où est la fierté? où l'orgueil et les glorieux cortéges? où sont les chevaux caparaçonnés, et les mules couvertes d'or et de pourpre? où est le sceptre et le diadème étincelant de pierreries? où sont les trésors, et les vastes domaines, et les tapisseries et les pompeux ameublements? Où sont tant de cuisiniers, tant de serviteurs, d'échansons et de sommeliers? Tout cela a passé comme une ombre, comme un courrier qui disparaît. Tout cela s'en est allé en cendre et en étincelles.

Si vous regardez le cadavre même, quoi de plus hideux, de plus difforme, de plus horrible? Car qu'y a-t-il qui révolte plus les sens de l'homme, des parents mêmes et des enfants du mort? Les yeux se détournent, les narines ont horreur, le tact recule, l'imagination se trouble, l'air même est infecté et rendu pestilentiel.

Telle est donc, mes frères, la fin du corps humain. Cependant on prépare pour les riches un mausolée de marbre et une inscription fastueuse, témoignage de la vanité et de l'orgueil, qui ne finit pas même à la mort entre la poussière et les vers. Ainsi, comme l'a dit élégamment un poète :

Tunc fabula restat :
Hic fuit, hic fecit, pugnavit, vicit, amavit,
Composuit libros, gentes populosque subegit.
Quid mihi cum *fuit*, aut *erit? Est* valet unum
Plusquam mille *fuit*. Verum hoc *est*, utitur alis,
Advolat, et secum nostros abducit honores.

« Alors reste la légende : Celui-ci a été, il a agi, il a combattu, vaincu, aimé; il a fait des livres, il a subjugué des provinces et des peuples. Que me fait à moi ce qui a été ou ce qui sera. Mieux vaut un moment présent que mille passés. Mais ce moment présent a des ailes; il s'envole et entraîne avec lui nos honneurs.»

Mais laissons la sépulture du corps pour venir à celle de l'âme. « Le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulcre. » C'était un châtiment sévère que celui dont le Seigneur menaçait un roi impie, en lui disant qu'il aurait la sépulture d'un âne, c'est-à-dire que son cadavre serait jeté à la voirie pour servir de pâture aux oiseaux et aux chiens. Si donc c'est un si grand mal que la sépulture d'un âne, que sera-ce pour l'âme d'être ensevelie avec le diable dans les flammes stridentes de la géhenne?

Voyez-vous, mes frères, quelle différence il y a, dans la vie et dans la mort, entre le sort de Lazare et celui du mauvais riche? Le faucon et la poule offrent une image de cet étrange renversement des choses. Car le faucon, tant qu'il vit, est tenu en grande estime, et les rois le portent sur le poing; cependant, dès qu'il est mort, on le jette sur le fumier. La poule, au contraire, lorsqu'elle vit, est reléguée dans la basse-cour, loin de l'habitation et de la vue des hommes; néanmoins, après sa mort, elle est présentée à la table des rois sur un plat d'argent.

Il en est de même de la condition des justes et des méchants; l'exemple de ce riche et de Lazare le montre. L'un, de sa table splendide, est jeté dans les enfers; l'autre, de l'abjection de sa misère, est porté dans le sein d'Abraham par les mains des anges. Ainsi s'accomplissent ces paroles de Salomon : « Le riche et le pauvre se sont rencontrés; le Seigneur est le créateur de l'un et de l'autre. » *Dives et pauper obviaverunt sibi; utriusque est operator Dominus.* Prov. XXII, 2. C'est-à-dire, en cette vie, le souverain arbitre du monde distribue à son gré aux uns les richesses, aux autres la pauvreté; il humilie celui-ci, il élève celui-là; mais ce qui paraît inégalité en cette vie est souvent compensé dans l'autre par un changement de condition, et tandis que le pauvre nage dans les richesses et dans le repos, le riche arrive à la misère et à la détresse. C'est ce qu'exprime le verbe *obviare*, rencontrer.

Car quand deux hommes se rencontrent, chacun d'eux va à l'endroit d'où l'autre est parti. C'est donc en ce sens que le riche et le pauvre se rencontrent; parce que fréquemment le pauvre va à l'opulence et au repos du riche, tandis que le riche va à la misère et à l'ignominie du pauvre.

Nous avons dans les deux fils de Joseph une figure de cette vicissitude des choses. Leur père, les ayant amenés à leur aïeul Jacob près de mourir, plaça à droite de celui-ci Manassès l'aîné, et Ephraïm à gauche. Alors le vieillard, se croisant les bras, mit, malgré les réclamations du père, la main droite sur le plus jeune, et la gauche sur l'aîné; il savait que Dieu, dans sa sagesse et sa providence, le voulait ainsi. De la même manière, ceux qui paraissent grands en ce monde, le Seigneur, à la fin de la vie, les place fréquemment à gauche avec les boucs, tandis qu'il fait passer les petits à droite avec ses brebis. — Revenons à notre histoire.

« Lorsque le riche était dans les tourments, il leva les yeux, etc. » Remarquez ici, mes frères, la providence et la justice admirable de Dieu. Comme la faim du mendiant avait été aiguisée par la contemplation de la table du riche, celui-ci, par un juste châtiment de Dieu, est dévoré d'une soif ardente en présence du bonheur du pauvre, afin que la vue de cette gloire rende le supplice plus poignant.

Et cela n'arrive pas seulement à ce riche. Car, comme le dit saint Grégoire dans son homélie sur ce saint évangile, « il faut croire qu'avant le jugement dernier les méchants aperçoivent quelques justes dans le repos; afin que les voyant dans la joie, ils soient torturés non-seulement de leur propre supplice, mais aussi du bonheur des autres. De même les justes voient toujours les pervers dans les tourments, afin que leur joie grandisse à la vue de ces maux dont la divine miséricorde les a préservés. Il se produit le même effet que quand une couleur noire est étendue sur un tableau, afin de faire ressortir le blanc et le rouge. Les joies des bons croissent donc à la vue du supplice des damnés, auquel ils ont eu le bonheur de se soustraire. Et quoique ces joies leur suffisent pleinement, il est hors de doute néanmoins qu'ils ont con-

stamment sous les yeux les maux des réprouvés; parce que rien ne se fait dans une créature que ne puissent voir ceux qui contemplent la gloire du Créateur. » Le riche voyait donc Lazare, et Lazare, le riche; en d'autres termes, ils se voyaient l'un l'autre. Le damné voit le bienheureux pour le redoublement de sa peine; le bienheureux voit le damné pour l'accroissement de sa gloire.

« Etant dans les tourments, il leva les yeux. » Le Seigneur met *tourments* au nombre pluriel pour montrer que les tortures de l'enfer sont nombreuses et diverses. Car de même que les martyrs de Jésus-Christ garderont, dans ceux de leurs membres qui auront été plus torturés pour la foi, une beauté et un éclat particuliers; de même, au contraire, les impies dans l'enfer souffriront davantage dans les membres par lesquels ils ont plus péché.

Voilà pourquoi, dit saint Grégoire, la langue de ce riche était soumise à une torture exceptionnelle : il demandait une goutte d'eau pour la rafraîchir, parce qu'elle avait été l'instrument des plus graves offenses. En effet, la loquacité est une suite de la voracité et de l'ivresse. Car, comme le moût, bouillonnant dans la cuve, repousse au dehors toutes les impuretés qui étaient au fond; de même le vin, fermentant dans l'estomac, rejette par la bouche tout ce qui est caché au fond du cœur. Aussi Salomon dit-il : « Il n'y a pas de secret là où règne l'ivresse. » *Prov.* XXXI, 4. De là encore le proverbe : Je hais le buveur qui a de la mémoire. Ce qui revient à dire qu'on doit imputer moins à l'homme qu'au vin, ce que disent et font les ivrognes.

« Le riche, dans les tourments, vit donc de loin Abraham, et Lazare dans son sein; et il s'écria : Père Abraham, ayez pitié de moi. » Aujourd'hui, dans la détresse, il l'appelle son père; mais, dans la prospérité, il était loin de le reconnaître comme tel et de l'imiter dans sa conduite. Car, s'il avait été fils d'Abraham, il n'eût pas manqué de faire les œuvres d'Abraham, de ce patriarche qui, justement célèbre pour ses vertus, et notamment pour l'exercice de l'hospitalité, forçait les étrangers d'entrer dans sa demeure et les accueillait avec les plus grands égards; au lieu que notre riche ne regardait pas même le pauvre gisant au seuil

de son palais. Il ne mérite donc pas la faveur d'un père dont il n'a pas imité la charité et la sollicitude.

« Père Abraham, ayez pitié de moi; envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre horriblement dans cette flamme. » O misérable et stérile demande! O admirable équité des jugements divins? Il ne demande pas un verre d'eau, il ne demande pas de plonger sa main dans l'eau, ni même son doigt; « que Lazare, dit-il, trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue. » Remarquez de quelle abondance, de quelle fortune il est tombé, et dans quel dénûment, dans quelle détresse. Parce que Lazare a tant de fois désiré en vain les miettes tombant de la table de ce riche, celui-ci désirera éternellement une goutte d'eau sans la recevoir. La justice divine exigeait ainsi qu'il y eût représailles; que le mauvais riche subît la peine du talion; que celui qui avait refusé une miette de pain ne pût obtenir une goutte d'eau. A quoi pensait donc ce riche quand, pouvant mériter le banquet céleste au moyen des miettes tombées de sa table, il ne voulut pas cependant les accorder? Voilà surtout ce qui alimente ce ver immortel qui déchire et ronge sans relâche les âmes des damnés.

« Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as eu des biens pendant ta vie, et Lazare y a eu des maux; maintenant il est consolé et tu es dans les tourments. » Il est fort étonnant qu'à une si grande misère et à un si grand bonheur il ne soit pas ici assigné d'autre cause que l'opulence du riche et la détresse du pauvre. Saint Basile et saint Grégoire l'ont remarqué avec soin, ce riche fut condamné non pas pour avoir dérobé le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas donné le sien propre. Que personne, mes frères, ne se croie donc à l'abri en disant : Je ne ravis pas le bien du prochain, je ne tue pas, je ne convoite pas la femme des autres, je jouis de ce que j'ai sans faire d'injustice. Car peut-être notre riche a pu tenir ce langage, et cependant il n'a pas pour cela échappé aux tortures de l'enfer.

Considérez encore quel danger courent ceux qui nourrissent leurs corps dans les délices, et quelle consolation doivent trouver dans l'espérance de l'éternel salut ceux qui languissent dans la

misère, ceux qui vivent au jour le jour, et trouvent à peine à rassasier de pain un ventre affamé. Car la croix de Jésus-Christ, partage de Lazare, est le vrai chemin du ciel, tandis que la voie de la perdition, c'est le luxe et l'opulence, partage du mauvais riche.

Cela étant, on comprend par cette seule considération la grandeur du péril au milieu duquel vit le monde. Car c'est un fait que presque tous les mortels désirent l'opulence, les délices, les biens de ce riche, et détestent la pauvreté, la misère de Lazare; lorsque cependant celle-ci nous conduit au ciel, et que l'opulence met en péril notre salut. Je vous le demande, quel espoir aurait un médecin de guérir un malade, si celui-ci repoussait tout ce qui lui est salutaire, et désirait avidement tout ce qui lui est nuisible? N'y aurait-il pas à désespérer de la guérison de celui qui serait dans de telles dispositions? Or, c'est le péril que court notre salut quand nous poursuivons les richesses avec tant d'ardeur, et que nous nous ingénions à nous dérober aux travaux et à la croix de Jésus-Christ.

Un exemple fera mieux comprendre ma pensée. Je crois que beaucoup ressemblent à un certain Eucrite, à qui on demandait lequel il aimait mieux être de Crésus ou de Socrate. — J'aimerais mieux, répondit-il, être Crésus de mon vivant, et Socrate en sortant de la vie. — Il donnait à entendre que les bons sont heureux après cette vie, et que les riches, qui regorgent de biens dans la vie présente, sont tourmentés par les démons après la mort pour leurs richesses mal acquises ou mal employées. De même je pense que beaucoup, si on leur en donnait maintenant l'option, répondraient qu'ils désirent dans la vie présente la fortune et l'opulence de ce riche, mais à la mort le sort heureux de Lazare. Toutefois un tel partage ne peut être accordé à personne; toutes les pages des saintes Ecritures 'attestent. Que nul n'espère obtenir à la fois les deux félicités, celle de la terre et celle du ciel; que nul n'espère passer des délices aux délices. Par conséquent, celui qui convoite le luxe et l'opulence du riche doit redouter le sort misérable de ce riche. Mais celui qui aura eu la patience et l'humilité de Lazare entrera avec lui en participation de la félicité et de la gloire.

Abraham continue : « Désormais entre vous et nous il y a un abîme immense; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme du lieu où vous êtes on ne peut venir ici. » Voilà, mes frères, la félicité suprême des justes et le suprême malheur des méchants; c'est qu'après la mort le sort des uns et des autres est irrévocablement fixé. Voilà ce qui relève immensément la gloire des justes; ils comprennent que leur bonheur est à jamais assuré. Le Seigneur le promet à ses disciples à la fin de notre évangile quand il dit : « Je vous reverrai, votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. »

L'infortuné riche, déchu de son espérance, et inquiet pour ses frères, ajoute : « Je vous en supplie, envoyez Lazare à la maison de mon père, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi en ce lieu de tourments. — Ils ont Moïse et les prophètes, répond Abraham, qu'ils les écoutent. — Non, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. »

Le malheureux jugeait de ses frères par lui-même. Comme il lui avait peu servi d'entendre les oracles de la loi et des prophètes, il croyait que ses frères ne profiteraient pas davantage à la même école. Il aurait donc pu dire : Père Abraham, j'ai souvent entendu les prophètes et les discours sacrés qui ont fréquemment tonné et fulminé à mes oreilles; mais j'étais si accoutumé à ces foudres et à ces tonnerres, que je ne changeais ni mes mœurs ni ma manière de vivre; j'assistais aux prédications, en partie pour me conformer à l'usage et par habitude, en partie par curiosité. Car j'étais plus occupé de la diction agréable et de l'éloquence du prédicateur, que je n'étais occupé à chercher un remède à mes blessures. Mes frères écouteront donc comme moi, et ne profiteront pas mieux de l'enseignement. Mais si quelqu'un, ressuscité d'entre les morts, expose à leurs yeux l'atrocité des tourments que nous endurons dans ce lieu de ténèbres, ils ne pourront qu'être saisis de frayeur et venir à résipiscence.

« Abraham repartit : S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas quand quelqu'un des morts ressusciterait. » Regardons cela, mes frères, comme dit aussi à nous-mêmes. Car

le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est ressuscité d'entre les morts, et il a confirmé les dogmes qu'il avait prêchés précédemment, et cependant il en est beaucoup des nôtres à qui cela ne suffit pas pour qu'ils renoncent au péché. Pourquoi donc chercher un autre ressuscité plus digne de foi? Si nous n'écoutons pas celui-là, nous n'écouterions pas davantage tout autre qui ressusciterait d'entre les morts.

Le Seigneur a mis sous vos yeux, mes frères, le feu et l'eau, la vie et la mort, le chemin par où on va au ciel et celui par où on va en enfer. Si nous prenons le dernier, sans nul doute une mort éternelle nous attend; si, au contraire, nous marchons par l'autre, supportant patiemment et humblement avec Lazare les déboires de la vie, et obtempérant aux lois divines, nous serons conduits avec lui, par le même cortége des anges, à la même gloire immortelle.

PRÉFACE AUX SERMONS SUIVANTS.

Ami lecteur, un prédicateur est un guide, un conducteur du peuple chrétien, chargé de l'instruire et de le diriger dans la carrière de la vie chrétienne. Or, quand on lit dans l'Eglise les évangiles suivants, la fête du Saint-Esprit approche, et il faut que les fidèles se disposent à participer à ses dons avec les apôtres ; notre devoir est donc de les exhorter dans nos discours à cette préparation. Dans les discours qui précédaient la fête de Noël, nous avons engagé les fidèles à se préparer à une si grande fête, afin que Jésus-Christ notre Seigneur naquît spirituellement dans leurs âmes; nous avons à peu près adopté cette même marche dans les discours suivants, afin que le Saint-Esprit daigne venir à nous et reposer en nous au jour de la Pentecôte. Nous avons donc dû parler souvent de ses bienfaits et de ses consolations, pour que les fidèles le désirent plus avidement, et se préparent avec plus de soin à le recevoir. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers que les évangiles qui suivent traitent principalement de ce sujet. Que personne ne trouve donc mauvais si nous nous répétons fréquemment; car nous l'avons fait à dessein, n'aspirant pas à satisfaire la curiosité des érudits, mais cherchant seulement, comme c'était notre devoir, l'utilité des personnes pieuses.

PREMIER SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ET PRINCIPALEMENT DES PAROLES DU TEXTE.

Cum autem venerit ille, arguet mundum de peccato, de justitia, et de judicio. Lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. *Joan.* XVI, 8.

Très-chers frères, il est deux objets que dans toutes ses œuvres le Seigneur a surtout en vue : c'est, d'une part, la gloire de son nom, et, de l'autre, notre avantage et notre salut; car il ne souffre jamais qu'un de ces objets soit séparé de l'autre. Que si les hommes se conduisent de manière à repousser le salut qui leur est offert; cependant la gloire de son nom reste toujours entière et inviolable, puisque ce n'est pas sa faute si les hommes, pouvant se sauver, ne l'ont pas voulu. Des exemples rendront cette vérité plus sensible.

Au temps du déluge, le monde avait mérité d'être anéanti dans ce cataclysme; mais avant d'envoyer ce châtiment appelé par les crimes du monde, le Seigneur réserva huit personnes, y compris Noé, « prédicateur de la justice, » II *Petr.* II, 5, qui devait, par la construction de l'arche, annoncer au genre humain la colère de Dieu près d'éclater; un espace de cent vingt ans fut accordé aux hommes pour faire pénitence et pour s'efforcer de revenir à de meilleurs sentiments. Ce délai ayant été infructueux, tous subirent la peine due à leurs forfaits. Toutefois la gloire de Dieu, c'est-à-dire, sa justice et sa miséricorde éclatèrent dans cette œuvre : sa justice, en ce qu'il punit les coupables; et sa miséricorde, en ce qu'il les avertit du péril en temps opportun.

Pareillement, lorsque Jérusalem était sur le point d'être dévastée par le fer et par le feu, il choisit pour organe le prophète Jérémie, sanctifié dès le sein de sa mère. Celui-ci, par ses prédictions, par divers symboles, annonça les maux qui allaient

fondre, et la colère divine, car le Seigneur voulait épargner la ville et le temple. Avertissement et menaces stériles : les Juifs fermèrent les yeux, sans s'inquiéter de leur salut. Enfin les Chaldéens vinrent semer la désolation, et la cité adultère expia la peine méritée par sa rébellion et son infidélité. Elle périt donc par sa faute, mais la gloire du Seigneur resta pure et sans atteinte; il avait supporté ses crimes assez longtemps, il avait appelé au salut de toutes manières avec une tendresse paternelle ce peuple coupable.

C'est ainsi que, prenant en pitié l'aveuglement et la dépravation du monde, il envoya ses disciples prêcher en tous lieux la pénitence et le royaume des cieux; il les envoya comme des brebis au milieu des loups. Cependant, il leur ordonna, quand on refuserait de les écouter ou de les recevoir, de secouer contre les rebelles la poussière de leurs pieds en signe de l'offre et du rejet du salut. Une telle pratique, en effet, attestait d'une manière sensible que les envoyés de Dieu leur avaient donné en temps opportun des avertissements sur leur salut et sur leur conduite, et les avaient menacés de la sévérité divine et du jugement à venir; et par conséquent s'ils rejetaient le salut qui leur était offert, ils devaient imputer non à Dieu, mais à eux-mêmes, la punition de leur forfait.

Voilà donc le but que le Seigneur, dans toutes ses œuvres, poursuit principalement, voilà ce qu'il fait dans le présent évangile, et surtout dans les paroles de notre texte, quand il dit : « Le Saint-Esprit convaincra le monde de péché, de justice et de jugement, » en d'autres termes, du péché commis, de la justice méprisée et du jugement déjà prononcé, c'est-à-dire du jugement par lequel l'empire du prince de ce monde a été détruit. Le Saint-Esprit, par la bouche de tous les saints, convaincra donc de ces faits le monde, et montrera facilement que la divine providence n'a rien négligé de ce qui pouvait assurer le salut des hommes, et que, par conséquent, la cause de la perdition des impies, ce sont eux-mêmes et non Dieu.

Mais comme il est très-difficile d'expliquer ces trois points, comme il est cependant très-nécessaire de les comprendre, implo-

rons, suivant notre usage, l'assistance de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

La veille du jour que notre Sauveur avait fixé pour boire le calice de sa passion, c'est-à-dire, le jour où il devait être livré aux mains des impies par un disciple apostat, il accomplit avec ses disciples plusieurs actes essentiels à notre salut. En effet, il mange avec eux l'Agneau pascal conformément au rit de la loi; il institue le sacrement de son corps et de son sang très-précieux; il lave les pieds de ses disciples, exemple mémorable de la plus profonde humilité; il les console, par un touchant discours, du chagrin qu'ils allaient ressentir de son départ; il les prépare aux combats à venir. Le présent évangile est une partie de ce discours; le Seigneur y parle ouvertement et de la préparation à recevoir le Saint-Esprit, et des effets que cet Esprit allait produire dans le monde par les apôtres.

« Je vais à Celui qui m'a envoyé, et nul de vous ne me demande où je vais. » Par cette forme de langage le Seigneur entendait sa mort, et il s'exprimait ainsi pour en adoucir le nom lugubre, et ne point déchirer, en le prononçant, les cœurs de disciples chéris. Cependant, quoiqu'il eût dissimulé l'horreur de sa mort, ses disciples, qui l'aimaient tendrement et qui avaient en lui toutes leurs espérances et tous leurs biens, furent profondément chagrinés. Le Seigneur le fait entendre lorsqu'il ajoute : « Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse vous a saisi le cœur. Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous. Mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Assurément, une grande consolation dans votre douleur, c'est que ce qui vous afflige, importe beaucoup à votre bonheur et à votre progrès spirituel; mon départ doit donc vous apporter moins de tristesse que de joie. Car je pars afin de me présenter devant Dieu pour vous, et afin de vous envoyer le Paraclet, c'est-à-dire, un consolateur, un conseiller, un maître, un interprète de mes paroles, qui vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Pourquoi donc vous attrister d'un départ qui sera pour vous la cause de si grands biens?

« Quand il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. » Que signifie cela? Comme dans ce passage, et dans plusieurs autres, Jésus donne au Saint-Esprit le nom de Paraclet ou Consolateur, on aurait pu s'imaginer que la seule fonction du Saint-Esprit est de consoler. Aussi, pour prévenir cette méprise, il ajoute que cet Esprit, dont le pouvoir et la science n'ont point de bornes, a pour fonction non-seulement de consoler, mais aussi de convaincre et de réprimander; de consoler les justes, de convaincre les méchants. Et ceux-ci étant ou fidèles, ou infidèles, il doit convaincre les uns et les autres : les infidèles, du péché d'infidélité; les fidèles, touchant la justice et le jugement. Expliquons cela.

Voyons d'abord comment il convaincra les infidèles du crime d'infidélité. Car quoiqu'il blâme tous les péchés des infidèles, il reprend surtout, par le ministère des apôtres et de leurs successeurs, le péché d'infidélité, source de tous les autres, alors que par les plus éclatants miracles et par ses dons extraordinaires il confirme la foi catholique, et montre que les incrédules sont sans excuse. Car, dit l'Apôtre, la foi catholique « a été confirmée parmi nous par ceux qui ont entendu le Sauveur, Dieu appuyant leur témoignage par les miracles, par les prodiges, par les différents effets de sa puissance et par les grâces du Saint-Esprit, qu'il a partagé comme il lui a plu. » *Ab iis qui audierunt, in nos confirmata est; contestante Deo signis, et portentis, et virtutibus, et variis Spiritus sancti distributionibus, secundum suam voluntatem.* Hebr. II, 3 et 4.

Le Saint-Esprit fit donc briller la foi d'une vive lumière quand il se répandit dans les cœurs des apôtres avec une si grande affluence de dons extraordinaires et de vertus, que des hommes grossiers et sans instruction se trouvèrent tout d'un coup remplis de science et d'éloquence, parlant toutes les langues, et inébranlables dans la foi. Ornés de ces dons magnifiques, ils parcourent le monde et accomplissent des œuvres merveilleuses, au-dessus de la portée de toute puissance humaine. Ils exterminent les fausses religions du polythéisme, en renversent les autels et les temples, et détruisent la superstition, presque aussi vieille

que le monde. A leur voix, des hommes, jusque-là esclaves des vices et de toutes les voluptés, se tournent vers la piété et la justice, renoncent aux honneurs du siècle, aux richesses, aux voluptés corporelles, et s'adonnent tout entiers à la poursuite et à la contemplation des choses célestes, prêts à affronter mille morts, avec constance et avec allégresse, en témoignage de la foi qui les anime.

En outre, par l'influence du Saint-Esprit, le monde entier fut rempli de chœurs de vierges, de martyrs et de confesseurs, et les déserts mêmes se peuplèrent de communautés qui chantaient les louanges de Dieu et menaient sur la terre une vie céleste. Enfin « dans les tanières, qui servaient auparavant de retraite aux animaux sauvages, on vit naître la verdure du jonc et des roseaux, » *Isa.* xxxv, 7; c'est-à-dire, le paganisme qui, comme un désert, était dépourvu de toute culture des vertus, se mit à germer et à fleurir comme le lis.

Ainsi, quelques pêcheurs ignorants ont rassemblé, autour du Dieu d'Abraham, les princes des peuples, et ont tiré, des pierres les plus dures, de nouveaux enfants d'Abraham, *Matth.* III, 9; « la pierre s'est changée en courants d'eaux et la roche en fontaines, » *Ps.* CXIII, 8; c'est-à-dire, des cœurs, plus durs que la pierre, sont devenus, par leur piété et leur pénitence, des sources de larmes; enfin la face entière du monde a été renouvelée par l'éclat de la religion nouvelle, et le Dieu d'Israël, connu seulement dans un coin de la Judée, a été appelé le Dieu de toute la terre.

L'effusion du Saint-Esprit ayant amené tous ces faits, qui confirment merveilleusement la vérité de la foi en Jésus-Christ, quelle excuse, je vous le demande, pouvait rester encore à l'incrédulité? Quel aveuglement, quel endurcissement des hommes n'eût pas dû céder à des preuves si irrécusables de l'intervention divine? C'est donc à bon droit qu'après tant de merveilles accomplies par l'Esprit-Saint, les incroyants sont déclarés coupables, puisqu'ils n'ont aucun prétexte valable à opposer, aucune excuse à apporter. Voilà comment le Saint-Esprit convaincra le monde, c'est-à-dire, les infidèles, du péché d'incrédulité; le Sauveur le dit clairement quand il ajoute : « Parce qu'ils n'ont pas cru en moi. »

II.

Maintenant voyons comment il convaincra, sur le jugement et sur la justice, les mauvais fidèles. Pour l'expliquer, faisons d'abord une remarque. Entre les immenses bienfaits que la venue de notre Sauveur allait apporter au monde, on compte surtout celui-ci : c'est que la voie du ciel, qui précédemment était âpre et difficile, allait devenir, grâce à ses mérites, facile et unie. Isaïe le promet : « Les chemins tortus seront redressés, ceux qui étaient raboteux seront aplanis. » *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas*. Isa. XL, 4.

Deux choses notamment rendaient difficile la voie des commandements de Dieu : l'une, c'était le poids de la loi divine, poids très-lourd à porter, comme nous le montrerons en son lieu; l'autre, la puissance et la férocité de notre ennemi, qui par des efforts désespérés nous détournait de l'observation de cette loi. Ainsi, la loi de Moïse, déjà pénible en elle-même, et qui effarouchait les hommes par son poids, devenait bien plus lourde encore par les ruses et la puissance du démon, qui travaillait à nous en éloigner. Aussi il y en avait bien peu alors qui pratiquassent sincèrement la justice et la piété. Or ces deux grands obstacles furent parfaitement levés par notre Sauveur qui, selon la parole d'un prophète, « exerça le jugement et la justice sur la terre, » *Jerem*. XXIII, 5; le jugement, car il terrassa notre ennemi; la justice, car il allégea le pesant fardeau de la loi.

Disons d'abord quelques mots du jugement; puis nous parlerons de la justice, qui demande de plus longues explications.

Le Saint-Esprit convaincra donc le monde sur le jugement, « parce que, dit le Sauveur, le prince de ce monde est déjà jugé. » Vous savez que par le prince de ce monde on entend le démon. Or, il est prince, non par droit, mais par usurpation, c'est-à-dire, en vertu d'un pouvoir illégitime et par la volonté dépravée de ceux qui se soumettent à lui. Vous savez encore que ce prince du monde, avant la venue de Jésus-Christ, était honoré et adoré par tous les rois, par tous les princes, par tous les hommes, excepté dans un coin de la Judée.

Ce roi impie de Babylone, c'est-à-dire, le roi de ce monde, ce grand Léviathan, qui rôde comme une baleine dans cette grande mer, *Isa.* XXVII, 1, ce redoutable serpent trompait donc par ses ruses le genre humain, le subjuguait par sa puissance, et, le détournant de la voie de la vérité et du salut par ses armes et par ses ministres, l'entraînait dans son empire, c'est-à-dire dans les enfers.

Quelles étaient ses armes? — D'abord, au dedans de nous, la chair, infectée du venin du péché et empoisonnée du souffle du serpent, chair qui nous attire toujours au péché, auquel elle est portée dès les premiers ans. Car de même qu'autrefois il se servit de la femme pour tromper le mari, aujourd'hui il use et abuse de l'infirmité de la chair, pour enlacer l'esprit.

Hors de nous ses principales armes étaient l'idolâtrie et son cortége, c'est-à-dire, tous les vices; parce que, comme il est écrit au livre de la Sagesse, « le culte des idoles abominables est la cause, le principe et la fin de tous les maux. » *Sap.* XIV, 27.

Ses armes étaient encore tous les rois et tous les princes qui, par toutes sortes de tourments et de supplices, maintenaient la peste de l'idolâtrie, c'est-à-dire, le culte de leur chef. Car les rois de toute la terre sont représentés par les sept têtes et les dix cornes du dragon, qui furent montrées à saint Jean dans l'Apocalypse, *Apoc.* XII, 3, et par lesquelles ce terrible dragon, rouge du sang des saints martyrs, assurait son règne.

Le Fils unique de Dieu est donc venu pour nous délivrer de cette odieuse tyrannie, et pour jeter hors du monde le prince du monde : ce qu'il fit par la croix et par sa mort, ainsi que lui-même, avant sa passion, l'annonça en ces termes : « C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre (c'est-à-dire, mis en croix), j'attirerai tout à moi. » *Joan.* XII, 31, 32. En d'autres termes, le tyran étant expulsé du royaume du monde, le Maître légitime du monde prendra sa place.

Par sa mort Jésus-Christ a donc détruit celui qui avait l'empire de la mort ; et ainsi il a affranchi ceux que la crainte de la mort avait tenus pendant toute leur vie sous la servitude. Bien des

siècles avant. Isaïe l'avait prédit en ces termes : « En ce jour-là le Seigneur punira de sa dure, grande et forte épée Léviathan, ce serpent immense, Léviathan ce serpent tortueux, et il tuera la baleine qui est dans la mer. » *Isa.* XXVII, 1. Il l'appelle *immense,* pour exprimer son vaste empire, qui s'étendait jusqu'aux extrémités de la terre; et *tortueux,* à cause des divers artifices qu'il emploie pour nuire. Ce terrible adversaire, qui semait la désolation sur cette vaste mer, le Seigneur promet donc de le détruire de sa forte épée, c'est-à-dire, par la puissance de son Esprit.

L'Evangile appelle ce même adversaire « un fort armé, » *Luc.* XI, 21, et nous montre un plus fort que lui, c'est-à-dire, notre Seigneur, qui survenant, le renverse de son trône, prend ses dépouilles, arrache ses armes et triomphe de lui en mourant. En effet, cette mort brisait les armes principales de l'ennemi; puisque « notre vieil homme, » instrument dont il se servait contre nous, « a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit anéanti, et que désormais nous ne soyons plus esclaves du péché. » *Rom.* VI, 6. C'est ainsi que le Sauveur, par la vertu de son Esprit et par la grâce qu'il nous mérita en mourant, triompha de la puissance de la chair et renversa le vaste empire du démon.

Au reste, celui-ci en fit l'aveu lui-même à saint Antoine, comme le rapporte saint Athanase dans la vie de ce saint. Car le démon disant à saint Antoine : « Pourquoi les moines m'en veulent-ils, me persécutent-ils? — Ils ont bien raison, répondit le saint, puisque tu les obsèdes de tes tentations. — Nullement; ce sont eux-mêmes qui se font la guerre par leurs passions. Car, pour moi, je suis réduit à l'impuissance; Jésus-Christ règne aujourd'hui partout. » — Le martyr saint Justin appuie ce témoignage, en disant que dans l'Eglise les exorcistes sont chargés de chasser le démon des corps des possédés. Or, l'ordre des exorcistes occupe un des derniers rangs de la hiérarchie ecclésiastique : ce qui fait voir que la puissance de l'antique ennemi a été si bien renversée par le Sauveur, que l'Eglise accorde à des enfants tout pouvoir sur lui.

Suivant Procope et suivant saint Eucher, cette chute est indiquée par les paroles prononcées contre le serpent au commen-

cement du monde. Le Seigneur dit en effet au serpent : « Je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; elle t'écrasera la tête et tu tâcheras de la mordre au talon. » *Gen.* III, 15. Comme le démon avait pris l'image du serpent pour perdre la femme et la race de la femme, c'est sous l'image d'un serpent que lui est adressée la malédiction annonçant que la puissance et le triomphe, dont il était si fier, seraient anéantis, quand de la femme naîtrait un rejeton qui lui écraserait la tête, c'est-à-dire, renverserait sa tyrannie et son pouvoir. Or cette race de la femme, c'est non-seulement Jésus-Christ notre Seigneur, mais encore tous ceux en qui habite son Esprit, et qui gardent dans leurs âmes cette semence divine[1]. Il ne reste donc plus au démon qu'à ramper sur la terre, qu'à s'attaquer à nos pieds, c'est-à-dire, à nos passions, afin de nous tendre par là ses piéges et ses embûches; terrassé et désarmé, il ne peut plus machiner autre chose. Le Seigneur a donc raison de dire :

« Lorsque le Consolateur sera venu, il convaincra le monde sur le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé » et condamné; c'est-à-dire, il convaincra ceux qui rejettent leur dépravation sur la puissance du démon, puisque cette puissance a été écrasée par le bois de la croix de Jésus-Christ. Que l'homme donc n'impute maintenant sa perte qu'à lui-même, qu'il s'accuse et se reconnaisse l'auteur de sa perversité, lui qui ne peut plus être soumis au démon que volontairement. Car si le démon nous asservit encore, ce n'est plus par sa force, c'est par notre lâcheté.

III.

Voilà donc comment le Saint-Esprit convaincra le monde sur le jugement. Il le convaincra aussi sur la justice. Qu'entendons-nous ici par justice? — Ce mot a plusieurs significations; mais ici nous entendons par justice celle que Jésus-Christ notre Seigneur a apportée au monde, la justice de la foi ou de l'Evangile, dont il est écrit dans Daniel : « Dieu a fixé le temps de soixante-dix semaines sur ton peuple et sur ta ville, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que

[1] Voir la note A à la fin du volume.

l'iniquité soit expiée, que la justice éternelle vienne sur la terre. » *Dan.* IX, 24. Vous voyez qu'ici est promise une justice nouvelle, différente de celle de la loi. Car la justice de la loi était depuis longtemps sur la terre; elle avait été donnée avec la loi sur le mont Sinaï. Mais il est une autre justice qui devait être apportée par Jésus-Christ, et dont le Psalmiste disait : « Le Seigneur a fait connaître le salut qui vient de lui, il a révélé sa justice aux yeux des nations. » *Ps.* XCVII, 2. Pour sentir la dignité de cette nouvelle justice, contenue dans l'Evangile, il faut la comparer avec l'ancienne loi, qui enseignait aussi la justice aux hommes; afin qu'après avoir établi ce parallèle, nous comprenions ce que nous devons à Jésus-Christ notre Seigneur, auteur de cette justice, et combien notre condition, à nous qui vivons sous la grâce de l'Evangile, est plus heureuse que la condition de ceux qui vivaient sous la loi.

Il faut donc savoir que Dieu, qui conduit graduellement toutes choses d'un état imparfait à un état plus parfait, avait, avant la venue de Jésus-Christ, donné une loi incomplète et appropriée à ce temps-là, mais qui devait être complétée à l'avènement et par la voix du Christ.

Or, il y avait surtout trois points, dont les hommes, soumis à cette loi, pouvaient se plaindre. D'abord le caractère des préceptes, très-nombreux dans la loi, très-difficiles, et qui exposaient aux peines les plus sévères : ce qui est figuré dans l'Exode par la lourdeur des mains de Moïse, *Exod.* XVII, 12; « car il était lourd le joug de la loi qu'il avait imposée au peuple. Aussi l'apôtre saint Pierre disait-il à ceux qui voulaient maintenir rigoureusement tous les préceptes de la loi : « Pourquoi vouloir imposer aux disciples un joug que ni nos pères, ni nous, n'avons pu porter? » *Act.* XV, 10.

En second lieu, dans ces nombreux préceptes, il n'y en avait pas un qui conférât la grâce par lui-même. Aussi l'Apôtre les appelle des observances impuissantes et vides, *egena atque vacua elementa,* Galat. IV, 9, parce qu'ils ne contenaient en eux ni l'Esprit ni la grâce, et qu'ils ne les donnaient pas, la charité seule ayant alors cette puissance.

Enfin, cette loi ne promettait à ses fidèles observateurs que les biens de la terre; parce que la porte du ciel était alors fermée aux saints eux-mêmes; le temps de l'ouvrir n'était pas encore venu.

Ces trois circonstances étaient donc de nature à détourner puissamment les hommes de l'observance des lois divines. Car les préceptes de la loi étant si lourds et si nombreux; l'homme privé de la grâce, ayant si peu de force; et la récompense, cet aiguillon du travail humain, étant si éloignée, pourquoi s'étonner que la loi divine eût alors si peu de zélateurs? Mais Jésus-Christ notre Seigneur, avec l'Evangile, est venu admirablement changer tout cela.

Car, pour commencer par la dernière de ces trois circonstances, dans l'Evangile, la rémunération, ce puissant stimulant au travail, est immense et présente, c'est la béatitude céleste. En effet, les âmes des justes, délivrées des entraves du corps, prennent aussitôt leur essor vers le ciel, à moins qu'il ne leur reste à effacer quelque chose dans le feu du purgatoire. Aussi est-il écrit de la venue du Sauveur : « Il porte avec lui ses récompenses, et il tient entre ses mains le prix des travaux. » *Isa.* XL, 10. On n'a plus cinq mille ans à attendre; cette récompense céleste des bonnes œuvres est toute prête et sous la main.

En outre, la multitude de préceptes légaux, qui figuraient l'avènement de Jésus-Christ, se trouve anéantie par sa mort, et suppléée par le précepte unique de la charité. L'Apôtre le dit : « Quiconque aime accomplit la loi, car l'amour est la plénitude de la loi. » *Rom.* XIII, 8, 10. Et encore : « En Jésus-Christ il ne sert de rien d'être circoncis ou incirconcis; il faut la foi qui agit par la charité. » *Galat.* V, 6.

Or, ce changement a vivement porté les hommes à observer la loi divine. Isaïe l'atteste, quand il dit : *Consummatio abbreviata inundabit justitiam,* Isa. X, 22, c'est-à-dire, la consommation de toute la loi divine, qui se réduira au seul précepte de la charité, sera cause que la justice débordera et se répandra au loin par tout l'univers, les hommes se soumettant volontiers au fardeau de la loi ainsi allégé.

Enfin, en troisième lieu, ce qui est le point sans contredit le plus important, les préceptes de l'Evangile ne sont point des observances impuissantes et vides; ils sont au contraire féconds et remplis de la grâce, notamment ceux qui sont relatifs aux sacrements, car les sacrements contiennent la grâce et la confèrent quand on les reçoit dignement. Voilà pourquoi l'Evangile de Jésus-Christ est appelé loi de grâce. En effet, comme le dit très-bien saint Thomas, toute chose tire son nom de ce qu'il y a en elle de plus saillant. Or, ce qu'il y a de plus saillant dans la nouvelle loi, c'est l'effusion du Saint-Esprit et de la grâce, par le canal des sacrements.

Maintenant si vous me demandez ce que c'est que la grâce, et ce qu'elle opère dans les âmes des justes, j'aurais beau m'étendre sur cette question, jamais je ne l'épuiserais. La grâce a pour principal résultat de rendre l'âme de l'homme agréable à Dieu, de la faire participer à la nature divine. Et ses deux propriétés qui se rattachent le plus à notre sujet sont, d'abord, d'éclairer l'entendement sur toutes les œuvres du salut; et ensuite, ce qui est plus merveilleux, de porter une volonté languissante et faible à accomplir ces mêmes œuvres.

Saint Augustin (*Serm. de Verb. Dom.*) expose ainsi ces propriétés : « Par la grâce seule les hommes sont délivrés du mal; sans elle, ils ne peuvent ni penser, ni vouloir, ni exécuter rien de bon; en sorte que non-seulement, sous sa direction, ils savent ce qu'il faut faire; mais encore que par ses inspirations ils font avec amour ce qu'ils savent. »

Au reste, le Seigneur le promet clairement par la bouche de Jérémie, quand il dit : « Le temps vient où je ferai une nouvelle alliance avec la maison de Juda, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, etc. Mais j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs. » *Jerem.* XXXI, 31 *et seq.* Ainsi l'ancienne alliance fut écrite sur des tables de pierre. *Exod.* XXXI, 18. Mais la nouvelle fut gravée dans les cœurs mêmes des fidèles.

Car la sagesse divine, dont les œuvres sont parfaites, voyant que ce n'était pas assez, pour le salut des hommes, de leur avoir

montré, comme du doigt, le chemin du ciel, en leur écrivant la loi de sa propre main, et cela parce qu'une nature faible et dégénérée se refusait à marcher par ce chemin; la divine sagesse, dis-je, ajouta la loi nouvelle, qui non-seulement enseigne l'ignorant, mais de plus guérit et fortifie le malade; et qui non-seulement éclaire l'intelligence, pour qu'elle sache ce qu'elle a à faire, mais encore meut la volonté pour qu'elle exécute le bien que l'intelligence a compris.

Vous voyez, mes frères, de combien de manières Jésus-Christ a allégé le fardeau de la loi divine, quand il a retranché du nombre des commandements, tout en ajoutant à la rémunération du travail; et, ce qui est plus important, quand il a donné de nouvelles forces pour agir, et guéri la nature au moyen de la grâce. Voilà donc la justice que, par sa mort, Jésus-Christ a apportée au monde; la justice par laquelle il a admirablement remédié à ce qu'il y avait de défectueux dans l'ancienne loi; de sorte que le lâche n'a plus d'excuse à alléguer pour justifier son inertie.

IV.

Le Saint-Esprit convaincra donc à bon droit le monde, non-seulement sur le jugement, mais encore sur la justice que Jésus-Christ a apportée au monde, et que les méchants ont négligée, tandis qu'ils eussent pu facilement l'acquérir. « Parce que, dit le Sauveur, je vais à mon Père, et vous ne me verrez plus. » Aller à son Père, c'est aller à la mort, par le mérite de laquelle le monde allait recevoir cette justice : car c'est le mot qu'emploient les Evangélistes pour exprimer la mort de Jésus-Christ. Le sens est donc : Le Saint-Esprit accusera le monde sur la justice, que, par ma mort, je vais apporter au monde. Car cette mort abolira la loi, ouvrira aux exilés la porte du royaume céleste, conférera la grâce aux hommes, jettera dehors le prince de ce monde. Ces faits accomplis, qu'est-ce que les méchants pourront attendre de plus, et qu'auront-ils à répondre à l'accusation de Dieu?

« Car je vais à mon Père, et vous ne me verrez plus. » C'est comme s'il avait dit : Avant que mon Père m'eût envoyé en ce

monde, tout espoir de salut se concentrait dans mon avènement. Les Juifs, les Samaritains mêmes l'attendaient; bien plus la Samaritaine entretenait cette espérance, quand elle disait : « Je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, doit venir; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses. » *Joan.* IV, 25. Ainsi tout ce qui est nécessaire au salut devait être annoncé et apporté par moi. Maintenant donc le Messie est venu, la promesse est accomplie, les hommes sont en possession de tout ce qui peut les aider pour le salut, et il ne reste rien à attendre. Car l'œuvre du salut et de la rédemption ayant été consommée sur la croix, je retourne à mon Père, et vous ne me verrez plus. Si donc, après un tel bienfait, le monde est encore plongé dans un sommeil de mort, et n'a pas été réveillé par cette clarté nouvelle, quel autre remède peut-il attendre à ses maux, quel prétexte valable peut-il alléguer pour justifier sa nonchalance et son impiété?

Viendra donc, oui viendra le jour où l'homme rendra compte d'une si inconcevable démence. Et l'auteur de notre salut et de notre liberté sera aussi le juge de notre vie. Car celui qui a tant donné sait ce qu'il est en droit de demander. Homme misérable, quelle sera donc alors ton excuse? Sera-ce le poids de la loi mosaïque? Mais il a été changé en un léger fardeau, en un joug suave. Sera-ce d'avoir été soumis à des observances impuissantes et vides, qui imposaient une charge, sans conférer aucune grâce? Mais aujourd'hui ce qu'on te propose est un fardeau qui soulage et qui confère la grâce à celui qui le porte. Seront-ce les ruses et la puissance du démon? Mais le prince de ce monde est jugé. Sera-ce le pouvoir de ta chair, c'est-à-dire d'un ennemi domestique? Mais notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ. Diras-tu que la récompense était trop faible, et peu faite pour animer au travail, alors que la loi promettait seulement les biens de la terre? Voilà que non-seulement on te promet, mais même qu'on t'assure le royaume des cieux.

Enfin, mettras-tu en avant la multitude des préceptes de la loi mosaïque? Eh bien, les voilà tous condensés en un seul, la charité. Dis-moi donc, si Dieu avait droit de commander aux hommes quelque chose, que pouvait-il commander de plus doux et de

plus suave que l'amour? S'il fallait instituer un remède pour l'expiation des crimes, en était-il un plus facile, plus simple, que la contrition et la confession, sans aucune immolation de victimes?

En outre, pour acquérir le secours de la grâce divine, quoi de plus facile, de plus consolant que de recevoir pieusement et saintement la sainte Eucharistie, c'est-à-dire le pain des anges « qui renferme en soi tout ce qu'il y a de délicieux, et tout ce qui peut être agréable au goût? » *Sap.* XVI, 20. Dans tout cela, rien que de doux et d'agréable. O homme, qu'as-tu donc à répondre au juge qui t'interrogera? Assurément, celui qui a tout donné, n'a laissé aucune excuse à notre nonchalance.

Aussi l'Apôtre s'écrie : « Nous devons nous attacher avec plus de soin aux choses que nous avons entendues, pour n'être pas comme des vases entr'ouverts qui laissent écouler ce qu'on y met. Car si la loi, qui a été annoncée par les anges, a été inviolable, de sorte que toute transgression et toute désobéissance a reçu la juste punition qu'elle méritait, comment l'éviterons-nous, si nous négligeons une parole si salutaire. » *Hebr.* II, 1, 2, 3.

Comme s'il disait : Si ceux qui étaient écrasés sous le joug intolérable de la loi, et qui étaient privés de la vertu fortifiante de nos sacrements, étaient si cruellement punis de leurs transgressions, quel châtiment ne sera pas réservé à ceux qui, délivrés de ce joug, et comblés des secours de la grâce, repoussent loin d'eux le léger fardeau de Jésus-Christ? Si ceux qui n'avaient guère d'autre moyen de salut que la loi gravée sur des tables de pierre, étaient si rudement châtiés; je vous le demande, nous à qui tant de sacrements, tant de bienfaits, tant d'exemples, tant de mystères, tant d'exhortations, enfin une telle abondance de dons et de grâces célestes, viennent en aide pour le salut, que pouvons-nous attendre, si nous trébuchons encore dans la voie de la piété et du devoir?

Dans la même épître, saint Paul reprend sa pensée en ces termes : « Celui qui a violé la loi de Moïse est mis à mort sans miséricorde sur la déposition de deux ou de trois témoins. Songez combien celui-là sera jugé plus coupable, qui aura foulé

aux pieds le Fils de Dieu; qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de la grâce. Car nous savons quel est celui qui a dit : C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je saurai bien la faire. » *Hebr.* x, 28 *et seq.* Quelle sera donc cette vengeance? En d'autres termes, de quelle sentence seront frappés ceux qui ont méprisé criminellement l'offre d'un salut acheté si cher, acheté au prix du sang de l'alliance, c'est-à-dire, mérité par la mort du Fils unique de Dieu? Rappelez-vous, mes frères, ce que nous disions en commençant. Rappelez-vous ce que notre Seigneur recommanda à ses disciples, quand il les envoya pour annoncer l'Evangile. Il leur dit que là où on ne voudrait pas les recevoir et les entendre, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds, en signe de l'offre et du rejet du salut. *Matth.* x, 14. Ecoutez maintenant quelle peine est réservée à ceux qui ont ainsi repoussé la doctrine du salut : « Je vous déclare, dit le Seigneur, qu'au jour du jugement le pays de Sodome sera traité moins rigoureusement que cette ville. » *Dico vobis quia Sodomis remissius erit in die judicii, quam civitati illi.* Matth. xi, 24.

Parole effrayante! Sentence formidable! Que faisons-nous donc, mes frères? A quoi pensons-nous? D'où vient notre confiance, quand notre salut court tant de dangers? Si ceux-là, pour avoir une fois refusé le salut qui leur était offert, sont dans une condition pire que les habitants de Sodome, et seront dans les enfers punis de plus affreux supplices; que ne devons-nous pas craindre, nous à qui, durant de longues années, la même lumière et le même salut ont été annoncés et offerts par tant d'exhortations de l'Eglise? La poussière, secouée sur ceux-là, criera contre eux au jour du jugement; mais les murs de ce temple ébranlés par les cris de tant de prédicateurs, porteront témoignage de notre impiété et de notre insouciance. Si Moïse appelle comme témoins le ciel et la terre contre la désobéissance et la rébellion des Juifs, à qui n'avaient servi ni tant de lois divines, ni tant de bienfaits reçus; est-ce que Jésus-Christ n'appellera pas en témoignage contre nous tant de sermons entendus en vain, tant de promesses

d'éternel bonheur, tant de facilités accordées pour le salut, tant de bienfaits départis, tant de fléaux envoyés pour nous faire venir à résipiscence, et surtout son sang répandu pour nous sur la croix?

Que personne ne se fasse donc illusion, mes frères; que personne ne s'imagine qu'il n'aura à rendre compte que de ses crimes. Car nous serons examinés non pas seulement sur les péchés que nous aurons commis, mais aussi sur les grâces que nous aurons reçues, et sur les avertissements salutaires que nous avons entendus tant de fois. En effet, rien d'étonnant que l'homme, conçu dans l'iniquité, engendre l'iniquité; mais ce qui est étonnant, ce qui est indigne, c'est que, malgré tant de grâces au moyen desquelles il nous serait aisé de pratiquer la piété et de remplir nos devoirs, nous ne voulions pas obtempérer aux préceptes divins. Voilà surtout ce qui gâtera notre cause au tribunal du souverain Juge.

Aussi saint Paul a-t-il raison de nous avertir de ne pas recevoir inutilement la grâce de Dieu, II *Cor.* VI, 1, de peur que dans la suite nous ne regrettions en vain de l'avoir négligée. Le Seigneur emploie le même argument pour nous appeler à lui quand il charge les ministres de l'Evangile de nous tenir ce langage : « J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser; tout est prêt, venez aux noces : » *Dicite invitatis : Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata : venite ad nuptias.* Matth. XXII, 4. Je vous appelle, non pas à la croix, ni aux fatigues, mais à des noces, c'est-à-dire au banquet céleste, à un joyeux festin. Pourquoi donc tant d'hésitations et de négligence?

Si vous me demandez une conclusion pratique, voici un facile moyen de salut : c'est de ruminer, comme « les animaux purs, » *Levit.* XI, *Deut.* XIV, de ruminer, dis-je, dans le secret, dans le silence de votre cœur, ce que nous avons dit des bienfaits divins, de la mort de Jésus-Christ, du compte à rendre soit à votre mort, soit au jugement dernier, et, en outre, de demander sans cesse à Dieu la grâce de la nouvelle alliance, pour que vous puissiez observer ses saintes lois, et vous abstenir de tout péché mortel.

Nul doute que si vous suivez ce conseil, le Père suprême de miséricorde n'exauce vos demandes, ne cède à vos importunités, et dans sa clémence n'accorde à vos sollicitations, d'abord la grâce, et ensuite l'héritage de l'éternelle gloire, spécialement promis dans la loi nouvelle.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE MÊME IVe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE ET DES PAROLES DU TEXTE.

Si non abiero, Paracletus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos.

Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. *Joan.* XVI, 7.

Parmi les magnifiques propriétés de ces divines Ecritures où est renfermée la doctrine de la philosophie céleste, la principale est de consoler, de ranimer par l'espérance les cœurs affligés; l'Apôtre l'atteste en ces termes : « Tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que nous donnent les Ecritures, nous conservions l'espérance. » *Rom.* XV, 4. Cette puissance de consoler, le Prophète se glorifiait de l'avoir reçue, quand il disait : « Le Seigneur m'a donné une langue éloquente, afin que je puisse soutenir par la parole celui qui est abattu. » *Isa.* L, 4. Il la possédait aussi celui dont il est écrit : « Vos paroles ont affermi ceux qui étaient ébranlés; vous avez fortifié les genoux tremblants. » *Job.* IV, 4. Toutefois nul n'a rempli ce ministère dans toute sa plénitude, comme Jésus-Christ notre Seigneur, qui dit avoir été envoyé par son Père « pour consoler tous les affligés, pour avoir soin de ceux de Sion qui sont dans les larmes, pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu des larmes, le manteau de gloire au lieu d'un esprit de tristesse. » *Ut consolaretur omnes*

lugentes, et poneret fortitudinem lugentibus Sion, et daret eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris. Isa. LXI, 2 et 3.

En effet, toutes ses paroles et tous ses actes, ses travaux et ses douleurs, sa vie et sa mort consolent merveilleusement les pauvres, les affligés, ceux qui sont sous le poids du malheur. Car quel est celui qui a contemplé de l'œil de la piété le Sauveur attaché à la croix, livide sous les coups, empreint de la pâleur de la mort, couvert de blessures, ruisselant de sang, et qui n'a pas puisé dans ce spectacle un indicible soulagement à ses peines? C'est ce ministère que remplit le Sauveur dans le présent évangile lorsqu'il met tout en œuvre pour consoler ses disciples attristés de la séparation qui va les priver d'un Maître chéri. En cette circonstance brille l'admirable charité de Jésus-Christ notre Seigneur, qui, le jour même où il allait être livré aux mains de ses ennemis pour être déchiré, torturé de mille manières, le jour même où il allait être abandonné de ses disciples, s'oublie lui-même, alors qu'il avait plus besoin qu'eux de consolation, et ne se préoccupe que de leur tristesse et des moyens de l'adoucir. Un tel exemple fait voir clairement que la vraie charité, la charité digne de ce nom, s'inquiète et se tourmente plus des maux d'autrui que des siens propres. Mais entre autres consolations que le Sauveur prodigue, la principale est la promesse de l'Esprit consolateur, de cet Esprit dont les fonctions, celles du moins qui ont pour objet notre salut, sont exposées d'une manière lumineuse dans l'évangile de ce jour, comme nous allons vous le montrer, après avoir imploré avec vous d'une voix suppliante l'assistance du ciel par l'entremise de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Au moment de se séparer d'un Maître bien-aimé, les disciples ne s'inquiétaient, ne parlaient que de cette séparation; la tristesse absorbait toutes leurs pensées. Car quel parti allaient-ils prendre, quel genre de vie embrasser, eux qui avaient tout quitté pour suivre le plus doux des maîtres, et qui croyaient qu'en le perdant ils allaient tout perdre?

Voilà pourquoi le Seigneur, dans le présent évangile, se met

à les consoler en ces termes : « Je retourne vers celui qui m'a envoyé, et nul de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. » Par le mot *remplir,* il veut exprimer l'intensité de leur tristesse et de leur abattement. — Quelle consolation, Seigneur, apportez-vous donc au cœur de vos fils chéris? — Une grande, assurément, puisque mon départ a pour objet vos intérêts. « Il vous est avantageux que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

Comme chaque mot des saintes Lettres cache un mystère, nous ne pouvons ici passer sous silence ce mot de *Paraclet,* qui signifie *consolateur.* Pourquoi Jésus-Christ notre Seigneur donne-t-il ce nom au Saint-Esprit? Parce que de ses différentes fonctions, celle de consoler est pour les hommes la plus salutaire et la plus aimable. Mais pourquoi cet Esprit divin a-t-il pour principale mission de consoler? Vous devez vous souvenir que nous en avons souvent donné la raison ailleurs. Toutefois, il ne sera pas hors de propos de l'expliquer encore.

Ce qui détourne surtout de la vertu les hommes du siècle, c'est qu'ils s'imaginent qu'elle est hérissée d'épines et remplie d'amertume, tandis que le vice leur apparaît sous des formes agréables et attrayantes. Car sous tous les autres rapports, on est d'accord que la vertu est préférable à tout le reste ; en effet, elle est plus belle, plus utile, plus noble, plus louable, et même il n'y a de louable que la vertu. Les gens du monde, quelque grossiers, quelque pervers qu'ils soient, ne peuvent le nier.

Une seule chose donc, aux yeux des impies, rend la vertu inférieure au vice et les empêche de la préférer : c'est la volupté, le plaisir, dont l'âme humaine est si avide. Pour remédier à cet inconvénient, les justes reçoivent le Saint-Esprit, dont la mission est de les combler de délices spirituelles et de les consoler; afin que, sous ce rapport, ils n'aient rien à envier aux voluptueux, et que l'amour des voluptés terrestres ne les détourne pas du sentier de la vertu. Car l'âme, dit saint Grégoire, ayant besoin de jouissances (et en effet elle en cherche d'ignobles quand elle n'en

n'a pas d'élevées), la divine Providence, qui ne manque à personne dans l'ordre du salut, réjouit et console si bien les âmes des Justes au moyen des délices célestes et spirituelles, qu'attirés et rafraîchis par ces délices, ils rejettent loin d'eux, les tenant pour rien, tous les plaisirs de la chair et du monde.

Saint Bernard dit très-bien aussi : « Celui à qui Jésus-Christ commence à paraître doux, trouve bientôt le monde plein d'amertume. »

De l'excellence même de leur cause, il est facile de conclure combien les délices spirituelles sont supérieures à toutes les autres délices du monde. Car de causes plus nobles dérivent nécessairement de plus nobles effets. Ainsi, la science infuse est supérieure à la science acquise, parce qu'elle découle d'une cause plus noble, c'est-à-dire de Dieu même. Ainsi encore, la peinture d'un maître est plus parfaite que l'œuvre d'un disciple. Or, la joie mondaine vient du monde et de la chair; tandis que la joie spirituelle découle de Dieu et nous vient de lui. C'est ce qui fait dire à saint Augustin dans ses Confessions : « Il est une joie qui est donnée, non aux impies, mais à ceux qui vous servent gratuitement, Seigneur; vous-même vous êtes leur joie; la seule béatitude, c'est de se réjouir de vous et à cause de vous. » D'une cause si excellente, quelle joie ne découlera pas dans les âmes purifiées!

On peut encore juger de l'immensité de cette joie par ses effets. Car quelle autre chose que les joies de l'Esprit divin a soutenu si longtemps ces saints anachorètes qui vivaient dans le désert sans aucune des consolations de la société, et se nourrissaient seulement de racines? Comment des hommes faibles, revêtus d'une chair fragile, en tout semblables à nous, auraient-ils pu, sans ces joies célestes, endurer un tel genre de vie, quand l'homme est par nature fait pour la société, soumis à mille besoins, exposé à mille maladies? Ne pouvant les nommer tous, je citerai ce grand Antoine qui, au témoignage de saint Athanase, resta vingt années enfermé dans une cellule, vivant de pain et d'eau, et dans le plus grand isolement. Sorti de là après vingt années, il avait aussi bonne mine que s'il se fût toujours nourri des aliments les plus délicats. Que dirai-je de Paul, ce premier des solitaires,

qui, pendant quatre-vingts ans, demeura caché dans une caverne, ignoré des hommes? Comment donc des hommes faibles, semblables à nous, passibles comme nous, eussent-ils pu supporter cette longue solitude et ces privations sans des consolations célestes?

Personne ne pouvant nier qu'il n'en soit ainsi, quelle n'est pas, je vous le demande, la folie de ceux qui, pour la volupté seule, désertent le chemin du ciel et s'engagent dans les voies de perdition, quand il est bien établi, tant par les exemples et les témoignages des saints que par le nom même de *Consolateur,* qu'il y a de plus grandes délices dans la voie de Dieu que dans la voie du monde? C'est donc cette ignorance, mes frères, qui est la cause de la dépravation humaine. Car si les voluptueux avaient goûté les délices de ce Consolateur, nul doute que, foulant aux pieds tous les plaisirs du siècle, ils ne se tournassent bientôt tout entiers vers les choses divines.

Mais vous direz peut-être : Si telle est la douceur de cette consolation, si c'est là le principal ministère du Saint-Esprit, comment se fait-il que la plupart des chrétiens n'aient jamais éprouvé de telles délices. Je réponds qu'il peut très-bien se faire que ceux qui sont privés de la suavité de ces délices soient privés aussi de la présence de cet Esprit divin. En effet, comment croire que vous avez reçu le Consolateur, vous qui jamais n'en avez senti la consolation? Car ce nom convient au Saint-Esprit, non par nature, mais en raison d'une fonction qu'il exerce partout où il réside. Si donc, ni dans la prière, ni dans la lecture, ni en assistant aux divins offices, ni en recevant les sacrements, vous n'avez senti aucune flamme de la douceur divine, comment croirai-je que le Paraclet habite en vous? Aussi longtemps que la vie subsiste dans un corps, il faut qu'elle se manifeste par quelque indice. Quand les extrémités seraient raides, nous sentons palpiter au cœur la chaleur vitale. Le Paraclet ne sera donc nulle part, sans se trahir au moins par quelque signe. « Est-ce que, dit Salomon, un homme peut cacher du feu dans son sein sans que ses vêtements brûlent? » *Prov.* VI, 27. Cette parole est applicable aussi à ce feu céleste. Il est donc fort à craindre que cet Esprit ne manque à

ceux qui n'en sentent la vertu au-dedans d'eux par aucun indice. Or, ceux-là doivent trembler en entendant ces paroles foudroyantes de l'Apôtre : « Qui n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, n'est pas à Jésus-Christ. » *Si quis non habet Spiritum Christi, hic non est ejus.* Rom. VIII, 9.

Mais, puisque nous avons expliqué le nom du Paraclet, passons à ses autres attributs.

I.

« Quand il sera venu, il convaincra le monde sur le péché, sur le jugement et sur la justice. » Maintenant Jésus commence à révéler ce que l'Esprit-Saint accordera aux apôtres et ce qu'il accomplira par leur ministère. D'abord il convaincra le monde. Convaincre ici, c'est réprimander, en établissant par des raisons péremptoires la réalité d'un crime. Voilà comme le Saint-Esprit, par le moyen des apôtres, convaincra le monde sur trois chefs. D'abord sur le péché. Quel péché? Le Sauveur le dit : « Parce qu'ils n'ont pas cru en moi. » Mais comment le Saint-Esprit se servira-t-il des apôtres pour convaincre le monde de ce péché? Il fera par eux de tels prodiges et de tels miracles, il opérera des œuvres si magnifiques, si au-dessus de toute portée humaine, que quiconque restera incrédule, ne pourra faire valoir aucune excuse pour justifier son incrédulité.

En effet, le Seigneur a dit aux apôtres : « Celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais et en fera encore de plus grandes. » *Qui in me credit, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet.* Joan. XIV, 12. Promesse que nous voyons accomplie dans le Prince des apôtres, qui guérissait les malades par l'ombre seule de son corps, *Act.* V, 15, ce que nous ne lisons pas du Sauveur. Par de tels prodiges, le Saint-Esprit convaincra donc d'incrédulité le monde, c'est-à-dire les infidèles qui n'ont pas voulu recevoir la vérité appuyée d'un témoignage céleste et d'œuvres divines.

En second lieu, « il convaincra le monde sur le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé; » c'est-à-dire, parce que le démon, qui était honoré de presque tout le genre humain, a

été dépouillé par la mort de Jésus-Christ de l'empire qu'il exerçait dans le monde, et a été relégué dans les enfers. Cette victoire est ainsi décrite par saint Jean dans l'Apocalypse : « Je vis un ange qui descendit du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main. Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans. Et l'ayant jeté dans l'abîme, il l'y enferma, et mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduise plus les nations. » *Apoc.* xx, 1, 23. Ici, par le nom d'ange, il désigne le Sauveur, que Malachie appelle l'*ange de l'alliance, angelum testamenti,* Malach. III, 1, c'est-à-dire, l'envoyé qui devait apporter un Nouveau Testament bien différent de l'Ancien. Cet ange renversa donc par sa mort celui qui avait l'empire de la mort; il détruisit la puissance du diable, et pénétra dans les enfers, où il enchaîna cet insatiable homicide, pour qu'il cessât de séduire les nations, de les détourner du culte du vrai Dieu, et d'en exiger pour lui-même un encens sacrilége.

Voilà comment le Seigneur a jugé le prince de ce monde, en l'expulsant de l'empire qu'il occupait par la violence et par la fraude, et en nous donnant tout pouvoir de le fouler aux pieds.

Cela étant, le Saint-Esprit accusera à bon droit le monde, c'est-à-dire les pécheurs, sur le jugement; parce que, affranchis de la tyrannie du démon par le mérite de la passion de Jésus-Christ, ils ont voulu en redevenir les esclaves pour une misérable volupté. N'est-il pas indigne, ô mondain, quand le Fils unique de Dieu a sacrifié sa vie pour ta liberté, quand il a versé son sang pour t'affranchir, n'est-il pas indigne que toi, qui as été acheté à un si haut prix, tu dédaignes cette liberté, au point de te vendre pour une chose de rien, et de te soumettre au joug honteux du démon? Combien plus nobles étaient les sentiments de saint Augustin, qui disait : « Quand j'ai eu compris que j'étais racheté par le sang précieux de Jésus-Christ, je n'ai plus voulu me mettre en vente. » Ailleurs, il dit à tous les fidèles : « Si la fragilité terrestre vous rend vils à vos yeux, pesez-vous au prix que vous avez coûté. »

Le Saint-Esprit accusera donc à bon droit ceux qui ont voulu être esclaves du diable plutôt qu'enfants de Jésus-Christ, qui ont préféré une dure servitude à une douce liberté, qui ont résolu de

servir un prince tel que le diable plutôt que de s'enrôler sous la royale bannière du Christ.

Ce n'est pas seulement sur le jugement, c'est aussi sur la justice introduite dans le monde par le Christ, et négligée par les méchants, que portera l'accusation du Saint-Esprit; il leur reprochera d'avoir repoussé un si grand bien à eux offert par Jésus-Christ notre Seigneur. Ici, il faut expliquer ce que nous entendons par *justice*. Pour nous en tenir à ce qui se rattache à notre sujet, ce mot a deux sens dans nos saintes Lettres. On appelle justice la soumission aux préceptes divins; quiconque les observe scrupuleusement est vraiment juste. On appelle encore justice la grâce divine, qui nous rend vraiment justes et agréables aux yeux de Dieu, et par le secours de laquelle nous gardons les commandements de la loi divine. Saint Augustin l'a dit : « La loi ordonne, la foi obtient, la grâce accomplit. » Car la grâce a la propriété de guérir la nature malade, et de fournir à l'homme par les vertus dont elle est la source les forces qui lui sont nécessaires pour observer les préceptes de la loi divine.

Or, ces deux justices ont été apportées au monde par Jésus-Christ; il a rendu facile la première en supprimant les fardeaux de la loi mosaïque; ensuite il a donné la grâce pour nous rendre capables d'observer les préceptes. Il est à la fois le docteur et l'auteur de la justice chrétienne. Ce qu'il nous dit de faire, il nous donne par son Esprit et par sa grâce le moyen de le faire.

Lorsque Joseph fit venir de la terre de Chanaan son vieux père, il envoya des provisions pour la route, des chars pour porter le vieillard, enfin tout ce qui était nécessaire au voyage. De même, quand le Sauveur, véritable Joseph, nous ordonne de venir à lui par la voie de ses préceptes, il nous fournit pleinement par son Esprit et par sa grâce tout ce qui est nécessaire pour accomplir ce voyage. Au lieu de char pour nous porter, il envoie ses anges qui nous soulèvent de leurs mains de peur que nous ne heurtions notre pied contre la pierre. Il nous donne un flambeau pour reconnaître ce qui est juste, et des forces pour repousser tout ce qui est contraire à la justice; de lui enfin nous recevons l'Esprit pour aspirer à l'imitation de la sainteté divine.

Considérez ici la bienveillance, la bonté admirable de notre Dieu; il nous donne tout; il opère en nous toutes nos œuvres; et cependant il nous comble des mêmes récompenses que si nous lui offrions ce qui n'appartient qu'à nous. En quoi le Roi du ciel agit bien différemment des rois de la terre. Car les offrandes, que ceux-ci exigent, viennent de la bourse des citoyens, et non du fisc royal. Tout au contraire, Dieu ne veut pas de ce qui vient uniquement de nous, c'est-à-dire de ce que nous faisons quand nous sommes privés de sa grâce; il n'agrée que ce qui vient de lui, c'est-à-dire de son Esprit et de sa grâce. De là ces paroles de saint Augustin : « Quand Dieu rémunère nos œuvres, il couronne ses dons. » Non pas que le saint docteur exclue nos œuvres, elles sont indispensables au salut; mais il indique d'où elles doivent principalement découler, et ce qui en fait la valeur et le mérite.

Pour revenir à notre sujet, l'effet particulier de cette grâce divine, de cette justice apportée au monde par notre Seigneur Jésus-Christ, c'est de nous donner le Saint-Esprit, et la force de pratiquer la justice de la loi de Dieu, et de nous faire ainsi recouvrer la ressemblance divine que le péché nous a fait perdre. Par Jésus-Christ, dit saint Pierre, l'Eternel « nous a communiqué les biens si grands et si précieux qu'il avait promis, afin que nous soyons rendus participants de la nature de Dieu. » *Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut efficiamur divinæ consortes naturæ.* II Petr. I, 4. En effet, le propre de ce don céleste est d'élever l'homme, inspiré par l'Esprit divin, au-dessus de la condition de sa nature, et de le porter à une hauteur divine et surnaturelle.

De même que l'eau approchée du feu, non-seulement se pénètre de la chaleur du feu, mais même en prend le mouvement et l'agilité, puisqu'elle s'agite comme lui; de même l'homme, animé de l'Esprit de Jésus-Christ notre Seigneur, s'élève à une telle hauteur au-dessus de sa nature, qu'il entre en participation de la pureté, de la sainteté divine. Pour le concevoir plus clairement, il faut se rappeler la célèbre pensée de saint Denys, que dans chaque objet il y a trois choses qui se correspondent mutuellement, savoir,

l'essence. la puissance, l'opération. Il y a entre ces trois choses une correspondance si intime, que l'intensité de la puissance est proportionnelle à la dignité de l'essence, et que la dignité de l'opération répond à la grandeur de la puissance.

Sans aller chercher d'autres exemples, il est facile de le voir dans les âmes bienheureuses : plus elles sont élevées, plus sont puissantes leurs facultés et plus sont grands les prodiges qu'elles opèrent. Puis donc que la grâce divine a la propriété de conférer à l'homme je ne sais quoi de divin et de surnaturel, il s'ensuit que la faculté d'agir et la grandeur des œuvres doivent répondre à l'excellence de cet élément divin. Donc, il est nécessaire que celui qui reçoit ce bienfait céleste brille d'une puissance divine, enfante des œuvres divines, reproduise la pureté, la sainteté divine, et, fort du secours divin, écrase la tête de l'antique serpent.

En cet état de choses, n'est-ce pas à bon droit que le Saint-Esprit accusera les méchants d'avoir répudié cette glorieuse justice du Nouveau Testament, malgré tant d'adoucissements et de facilités? Qu'est-ce donc qu'ils auront à répondre aux accusations de l'Esprit divin, puisque l'auteur de notre salut n'a rien négligé de ce qui pouvait être utile aux hommes? Assurément ils n'auront qu'à déplorer, mais trop tard, leur égarement, et qu'à répéter avec les réprouvés ces paroles du Prophète : « La moisson est passée, l'été est fini, et nous ne sommes pas sauvés. » *Transiit messis, finita est æstas, et nos salvati non sumus.* Jerem. VIII, 20.

De quelle moisson faut-il entendre ce passage, sinon de l'abondance des dons célestes apportés au monde par les mérites de Jésus-Christ pour le salut de l'humanité? Ceux donc qui ont négligé leur salut, n'auront qu'à répéter, mais en vain, ces paroles du Prophète, qui prononcent leur damnation et accusent leur insouciance. Quels seront alors leur anxiété et leur trouble, en voyant, dans ce dernier et terrible examen, qu'ils ont perdu, pour une volupté honteuse, pour un gain sordide, une gloire immense dont l'acquisition leur était facile, et qu'ils se sont précipités d'eux-mêmes dans des supplices affreux et sans fin! Que feront donc alors ces infortunés? où se tourner? quel parti

prendre? quelle assistance implorer, quand toutes les voies de salut et de miséricorde leur seront fermées? O malheur! mille fois malheur, s'écrieront-ils, d'avoir laissé échapper une si belle occasion de salut, qui ne reviendra jamais!

Voilà donc comment le Saint-Esprit convaincra le monde sur la justice. Car Jésus-Christ notre Seigneur est retourné à son Père après avoir établi la justice dans le monde, et consommé l'œuvre de notre salut; il est venu et reparti; attendre encore un sauveur est un crime. — Telles sont donc les fonctions que le Saint-Esprit va remplir dans le monde par l'intermédiaire des apôtres. — Voyons maintenant ses effets dans les cœurs de ces apôtres et des autres justes.

II.

« J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous instruira de toutes les vérités. » Voilà son premier fruit. Ce que, vu la faiblesse de votre intelligence, ou l'obscurité de la doctrine, vous êtes impuissants à porter aujourd'hui, lui, dont le pouvoir ni la science n'ont point de bornes, vous l'enseignera en temps opportun. De là il est facile de déduire, contre les hérétiques, que les apôtres apprirent du Saint-Esprit beaucoup de choses qui n'avaient pas été révélées par le Sauveur, puisque ces paroles sont à peu près les dernières de lui qu'on trouve dans les Evangélistes; lui-même l'atteste, quand, dans ce même discours, il dit : « Je ne vous parlerai plus guère, etc. » *Jam non multa loquar vobiscum.* Joan. XIV, 30. Restaient donc d'autres choses, qui n'étaient pas alors à la portée des disciples, et qu'ils devaient apprendre ensuite à l'école du Saint-Esprit pour nous les transmettre. Mais, laissons-là les hérétiques, et méditons pour notre propre utilité les paroles qui suivent :

« Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toutes les vérités. » Précédemment il l'avait appelé Paraclet ou consolateur, parce qu'il console et réjouit l'âme affligée qu'il visite; maintenant il l'appelle Esprit de vérité, parce qu'il instruit

l'intelligence et l'éclaire de la lumière de la vérité. Il n'y a donc rien dans notre intérieur qui ne se ressente de ce bienfait céleste, puisque notre volonté et notre entendement sont remplis, l'une, de joie spirituelle; l'autre, de la splendeur de la vérité. Si, par suite des calamités sans fin de cette vie, nous avons besoin de joie pour ne pas céder à l'impatience, pour ne pas succomber à la douleur et à l'excès de la tristesse; nous avons également besoin du flambeau de la vérité pour n'être pas étouffés sous les affreuses ténèbres de l'Egypte, c'est-à-dire, de ce monde, pour ne pas tomber dans toutes sortes d'égarements et de précipices.

En effet, il est certain qu'après la chute de notre premier père, toutes les puissances de l'homme intérieur ont été affaiblies, et ont bien dégénéré de leur perfection originelle. La volonté est restée languissante; le libre arbitre, sans énergie; la pensée, inconstante et vagabonde; l'appétit irascible, cruel et implacable; l'appétit concupiscible, effrené dans ses désirs et impatient de tout joug. La première des puissances de notre âme, la raison, l'intelligence, n'a pas échappé entièrement à ce commun désastre; enveloppée d'affreuses ténèbres, elle a fermé les yeux à la lumière de la vérité, comme le hibou les ferme à l'éclat d'un splendide soleil.

Victimes d'une telle cécité, il nous fallait donc la lumière de l'Esprit divin, de la vérité première; seul ce divin Esprit pouvait dissiper nos ténèbres, chasser de notre âme les obscurités, et éclairer notre intérieur du flambeau de sa vérité, sans le secours et la direction de laquelle il n'y a pas moyen d'arriver à la vraie sagesse. Chose faite pour vous étonner! cela a été compris par des païens, par Aristote et Platon, que les autres philosophes appellent les deux lumières du monde.

En effet, au commencement de sa Métaphysique, Aristote établit que la sagesse est un présent de Dieu, et que sans Dieu elle est inaccessible aux mortels. Et il en assigne la cause : c'est que la nature humaine, soumise à toutes sortes de soucis, de passions, de besoins, et, par conséquent, distraite et empêchée de tant de manières, ne saurait se livrer tout entière à la poursuite de la sagesse; ce qui est cependant nécessaire pour l'acquérir. Il conclut donc que nul n'y peut arriver sans le secours de la divinité

De son côté Platon, après de longs développements, déclare que la vraie sagesse consiste dans une participation de la divine lumière. Pour expliquer sa pensée, il montre d'abord la différence qui existe entre les yeux et les autres sens. Car ces derniers n'ont besoin que de la présence de l'objet pour s'acquitter de leur fonction. Le palais, quand on approche la nourriture, en juge la saveur; les oreilles entendent sur-le-champ le son qui se produit; le tact, dès qu'il s'exerce, sent le feu et les autres corps, chauds ou froids, durs ou tendres. Mais pour les yeux la présence de l'objet ne suffit pas. En effet, vous avez beau leur présenter des corps visibles, ils ne peuvent rien voir, sans la lumière du soleil ou celle d'un flambeau. De même, suivant Platon, la lumière divine est indispensable aux yeux de l'esprit, c'est-à-dire, à notre entendement, pour la contemplation des choses célestes et l'acquisition de la véritable sagesse.

Voilà ce que des païens ont dit : on croit entendre plutôt des chrétiens que des philosophes. Puisse leur témoignage, mes frères, nous aider à comprendre combien notre intelligence a besoin de l'Esprit de vérité pour aspirer à la sagesse véritable.

Mais vous direz peut-être : — Comment peut-on prétendre que notre entendement est plongé dans les ténèbres, lui qui a imaginé tant d'arts et de sciences, qui a produit tant de livres sur le mouvement des cieux et des astres et sur toute la nature; qui a fait pour la commodité de la vie humaine tant de découvertes, que les productions de l'art et du génie de l'homme égalent presque, par leur multitude et leur variété, les choses naturelles?

J'avoue qu'il en est ainsi; et c'est là précisément la plus grande misère de la vie humaine, que l'homme, qui sait tant de choses peu utiles au salut, ne sache, sans un enseignement extérieur, ni ce qu'il est, ni le terme où il va, ni le chemin qu'il doit prendre.

Il faut donc le reconnaître : entre les choses que saisit notre entendement, autres sont celles qui ont rapport à la connaissance seule, et où les passions n'ont rien à faire; autres celles qui regardent les mœurs, le règlement de la vie, et qui par conséquent tiennent de près aux passions. Là où règne la convoitise.

de profondes ténèbres se répandent autour des yeux de l'intelligence, parce que la convoitise, comme une fournaise de Babylone, exhale non-seulement les flammes d'une foule de désirs, mais aussi une noire vapeur, une fumée épaisse, qui obscurcit la sérénité et la lumière de notre entendement.

De là tant d'erreurs et de préjugés vulgaires, tant de jugements absurdes, tant de fausses appréciations sur la valeur des choses, tant de désignations mensongères qui donnent aux vertus le nom des vices, et qui décorent les vices du nom des vertus. On appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien; amer ce qui est doux, et doux ce qui est amer; on donne à la lumière le nom des ténèbres, et aux ténèbres celui de la lumière. A quelles préférences des jugements aussi erronés conduiront-ils?

Si donc cet Esprit céleste, qui a formé nos âmes, ne les éclaire des rayons de sa lumière, nous serons toujours dans les ténèbres et dans l'obscurité; nous ne pourrons pas discerner ce qui est vrai, droit, simple; mais, secoués et agités par des visions sans réalité, jouets d'ombres et de fantômes, nous prendrons pour des biens véritables et solides de vains simulacres de vertu. Car la lumière de notre âme, c'est cet Esprit divin dans lequel seul se trouve toute la splendeur de la vérité et toute béatitude. Comme donc, au moment où le soleil disparaît, nos yeux sont frappés de cécité et perdent de vue les objets, de même en l'absence de la lumière divine notre intelligence se couvre d'épaisses ténèbres et elle ne discerne plus la vérité. Alors nous ne voyons pas les coups mortels dirigés contre nos têtes, et nous redoutons des ombres; nous dédaignons des voluptés pures et sereines, et nous courons après des voluptés funestes et empoisonnées; nous ne soupçonnons même pas la grandeur de la gloire céleste, et nous nous enivrons des vaines rumeurs d'une multitude ignare et insensée.

Car l'emportement d'une convoitise violente et furieuse entraîne avec tant de force l'entendement et le libre arbitre de l'homme, que notre volonté se laisse aller où le désir la pousse, et que l'entendement devient complice de la convoitise, au point d'imaginer des raisons pour justifier les désirs les plus coupables.

En effet, dans quelle officine ont pris naissance tant d'erreurs des Pharisiens, souvent flétries dans l'Evangile par notre Seigneur, sinon dans l'officine de la concupiscence, c'est-à-dire de l'avarice et de la volupté? De là cette plainte du Prophète : « Ils mêlent l'eau au vin, » *Isa.* I, 22; c'est-à-dire ils délaient, dans l'eau des interprétations charnelles, l'austérité et l'énergie de la céleste doctrine. D'où venait, encore une fois, une telle perversité, sinon de la concupiscence? Voilà pourquoi tout fidèle a besoin de cette lumière céleste et de l'enseignement de ce Maître pour n'être pas dupe de convoitises séductrices, et pour ne pas tomber dans des égarements funestes.

L'autorité de l'Esprit-Saint est nécessaire encore pour fortifier, pour affermir la vérité que nous avons reçue, pour que nous ne tournions pas à tout vent de doctrine, *Ephes.* IV, 14, pour que nous acquérions cette fixité que l'Ecclésiastique nous recommande en ces termes : « Sois ferme dans la voie du Seigneur, dans la vérité de tes sentiments et dans ta science. » *Eccli.* V, 12. Quand il dit nos *sentiments,* il s'agit non des sentiments humains, mais de ceux que Dieu nous a donnés par son Esprit, et dont l'Apôtre a dit : « Nous avons les sentiments et l'Esprit de Jésus-Christ. » *Sensum Christi habemus.* I Cor. II. 16.

L'Ecclésiastique nous dit aussi : *Noli esse humilis in sapientia tua, ne humiliatus in stultitiam seducaris,* « ne sois pas trop humble dans ta sagesse, de peur qu'ainsi humilié, tu ne te laisses séduire pour commettre une folie. » *Eccli.* XIII, 2. Car il y a une humilité ferme et louable, et une humilité légère et condamnable qui, esclave de l'opinion, abdique les sentiments d'une âme droite, et suit les jugements d'un vulgaire inconstant et insensé. Cette faiblesse est coupable, elle rend impossible un sage règlement de vie, comme Sénèque l'expose avec élégance dans le passage suivant :

« Rien de si pernicieux que l'habitude où nous sommes de déférer à l'opinion commune, et de nous imaginer que le meilleur est ce que le public approuve, et dont on nous montre beaucoup d'exemples. L'imitation nous guide plus que la raison. Une erreur qui passe de main en main nous agite, nous précipite, et l'exemple

nous perd. Pour nous guérir, il faudrait nous séparer de la foule. Mais on aime son mal, et on n'écoute pas la raison. Quand il est question du bonheur de la vie, ne venez pas me dire : De ce côté est le grand nombre. Car c'est justement pour cela qu'il faut chercher ailleurs. La société humaine n'est pas si bien organisée, que le plus grand nombre juge le plus sainement. Au contraire, la foule est pour ce qu'il y a de plus mauvais. Cherchons donc le meilleur, sans nous embarrasser de la coutume; cherchons ce qui nous mettra en possession de la félicité éternelle, et non ce qu'approuve le vulgaire, mauvais juge de la vérité. Or, par vulgaire j'entends aussi bien ceux qui portent la chlamyde que les derniers des esclaves. Car la couleur des habits ne fait rien ici; ce n'est pas sur le témoignage de mes yeux que je juge d'un homme. J'ai une lumière meilleure et plus sûre pour discerner le vrai du faux. C'est à l'âme à trouver ce qui convient à l'âme. » *De Vita beata.*

Mais pour suivre le conseil de ce grand philosophe, et mépriser l'autorité du vulgaire, notre nature a besoin du secours de l'Esprit divin; l'appui de son invincible vérité nous est indispensable pour résister au torrent de l'autorité mondaine, qui réunit en elle tant de sceptres, tant de dignités, tant de philosophes. C'est en adhérant fermement à cette même vérité, que Caleb et Josué résistèrent à six cent mille hommes; que Noé, chose plus étonnante encore, pratiqua et conserva la justice, en opposition avec tout le genre humain. Quelle autre force, en effet, que la force divine, eût pu rester inébranlable, et n'être point entraînée par l'exemple de l'humanité entière?

Cet Esprit de vérité, demandons-le donc sans cesse, mes frères, par nos prières et par nos larmes; et forts de sa puissance, nous resterons dans le chemin de la piété et de la justice, avec une constance qui ne sera ni abattue par la puissance du monde, ni détruite par les efforts de l'enfer, ni ébranlée par les amorces du plaisir, ni enfin détournée de son but par les calculs de la prudence terrestre; et ainsi persévérant jusqu'au terme de la vie dans le service de Dieu, nous mériterons de recevoir des mains du Seigneur la couronne céleste qu'il a promise à la fidélité et à la persévérance.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MÊME IVe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PAR QUELLES VERTUS NOUS DEVONS SURTOUT NOUS PRÉPARER A LA VENUE DU SAINT-ESPRIT. — EXPLICATION DU TEXTE.

Expedit vobis, ut ego vadam. Si enim non abiero, Paraclctus non veniet ad vos.
Il vous est avantageux que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous. *Joan.* XVI, 7.

Vous avez pu remarquer, très-chers frères, que dans presque tous les évangiles des dimanches entre la résurrection du Sauveur et son ascension, il est souvent fait mention de la venue du Saint-Esprit. Pour en comprendre la raison, il faut d'abord se rappeler que toute cause efficiente n'a d'action que sur une matière appropriée et préparée. C'est ainsi que les médecins, voulant purger d'humeurs nuisibles les corps de leurs malades, commencent, au moyen de certaines potions, par mettre en mouvement ces humeurs, et par les chasser des endroits où elles siégent ; persuadés que, sans ces préliminaires, tous leurs autres efforts seraient superflus.

Quoique l'auteur de la nature ne soit nullement tenu de se conformer à cette loi dans l'ordre de la grâce, lui qui peut facilement enrichir tout d'un coup le pauvre, *Eccli.* XI, 23, et transformer les pierres en enfants d'Abraham, *Matth.* III, 9, cependant il use de ce procédé pour gouverner non-seulement la nature entière, mais aussi son Eglise ; et il règle tout sans secousse, avec nombre, poids et mesure. *Sap.* XI, 21.

Ainsi avant l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, il envoie le chœur des prophètes pour prédire sa venue aux hommes et les préparer à le recevoir dignement. Aux approches de cet événement mémorable, il remplit du Saint-Esprit, dès le sein de sa mère, *Luc.* I, 15, un saint précurseur qui devait marcher devant le Christ et en préparer les voies. Quant au Christ ainsi

annoncé, il fut en quelque sorte le précurseur du Saint-Esprit, lui qui par le sacrifice de sa passion en mérita la venue, et qui, par son admirable doctrine, prépara les hommes à recevoir la grâce de ce divin Esprit.

En effet, un des principaux ministères de Jésus-Christ, c'est d'avoir préparé les cœurs de ses disciples à recevoir l'Esprit-Saint. Saint Jean fut donc le précurseur du Christ, et le Christ fut le précurseur du Saint-Esprit. Si la grandeur de saint Jean, annonçant le Christ, nous donne une haute idée de la grandeur de Jésus-Christ, quelle sera donc la grandeur du Saint-Esprit, qui eut pour précurseur Jésus-Christ lui-même, auteur de toute sainteté?

Imitant cette marche de la Providence, l'Eglise, à chaque saison de l'année, s'efforce de nous donner l'intelligence du mystère dont l'anniversaire approche. En effet, pendant quatre semaines avant Noël, c'est-à-dire pendant toute la durée de l'Avent, elle nous exhorte à nous préparer à cette fête de telle sorte qu'au jour de sa naissance, Jésus-Christ daigne renaître miséricordieusement dans nos âmes.

Avant la résurrection, pendant quarante jours, c'est-à-dire tout le temps du carême, elle s'applique à purifier nos cœurs par le jeûne, par la prière, par la sainte parole, afin qu'au jour de la résurrection du Seigneur, nous ressuscitions avec lui; c'est-à-dire afin qu'avec lui ressuscitent notre vie, notre piété, notre justice. Pendant cinquante jours, elle nous prépare à la très-sainte fête de la Pentecôte, que nous allons bientôt célébrer, et où le Saint-Esprit, descendu dans les cœurs des disciples, les rendit semblables à lui, c'est-à-dire, spirituels et divins, ce à quoi tendent d'ailleurs tous les autres bienfaits et les autres mystères du christianisme; elle nous y prépare, dis-je, afin qu'attendant, désirant avec les apôtres la venue de cet Esprit divin, et lui adressant des vœux et des prières assidus, nous méritions enfin de le recevoir comme eux. Tel est donc en ces jours le but, le dessein de l'Eglise. Pour nous y conformer avec piété, avec religion, implorons, d'une voix suppliante, l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria*

Dans le saint évangile de ce jour, le Seigneur s'attache à préparer ses disciples à la venue du Saint-Esprit, qu'il avait promis tant de fois; il parle d'abord des dons et des propriétés de cet Esprit, et des préparations que doivent subir nos âmes pour recevoir ces dons. Comme ce saint évangile est rempli de mystères importants, et que nous n'avons ni assez de moyens, ni assez de temps pour les expliquer tous, je m'arrête à deux pensées que j'y remarque : — D'abord, pourquoi le Saint-Esprit est-il appelé Esprit de vérité? — Ensuite, pourquoi ne devait-il venir qu'après le départ de Jésus-Christ? Mais, avant d'aborder ce sujet, je vais lire, dans sa brièveté, le texte de l'Evangile. Le Seigneur dit donc :

« Je retourne vers Celui qui m'a envoyé, et nul de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse vous a saisi le cœur. Cependant je vous dis la vérité, il vous est avantageux que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai, etc., etc. *Joan.* XVI, 5 à 14.

I.

Maintenant commençons à traiter ce que nous avons annoncé. Et d'abord examinons pourquoi le Saint-Esprit est qualifié d'Esprit de vérité, c'est-à-dire, en quoi ce Maître admirable se distingue des autres maîtres. — A cela nous répondons que, bien que les sages puissent enseigner la vérité, et même la vérité relative à la piété et à la justice, cependant l'Esprit-Saint enseigne la vérité tout autrement que les sages. Ceux-ci, en effet, ne parlent qu'à l'entendement, ils laissent la volonté dans la sécheresse et l'inanition. L'intelligence prend son essor, et la volonté suit à pas lents, ou ne suit pas du tout. Mais dans son enseignement cet Esprit divin imite le Verbe éternel duquel procède, au sein de la Trinité, un amour merveilleux et ineffable. Aussi cet enseignement ne se borne pas à éclairer l'intelligence, il agit sur la volonté, l'enflamme et l'entraîne à des mouvements en rapport avec la vérité reçue. De là un amour

héroïque de la vertu, parce que ce divin Esprit la dépeint sous les couleurs les plus aimables; de là une haine profonde du péché, parce qu'il le représente sous les formes les plus hideuses.

Car pourquoi la chaste Susanne, ayant sous les yeux une mort infamante, ne put-elle être en aucune manière entraînée au péché, sinon parce que cet Esprit céleste avait illuminé son intelligence, lui avait montré la difformité du crime, et le lui avait si bien fait haïr, qu'elle eût préféré le sacrifice de sa vie à la souillure du péché? *Dan.* XIII, *passim.*

Ici, mes frères, prenons un instant le rôle d'un mondain, et parlons ainsi à cette sainte femme : — De grâce, femme, considérez que, si vous ne consentez au désir de ces vieillards, la mort est là devant vous, la mort, que les philosophes appellent le plus terrible de tous les maux ; et non pas une mort ordinaire, mais la plus cruelle, puisque vous serez lapidée par tout le peuple. — Je ne l'ignore pas, dira-t-elle. — Voyez la flétrissure imprimée à votre nom, à votre réputation, car vous allez être condamnée comme adultère, vous dont tous vantaient naguère l'honneur et la chasteté. On se demandera avec stupéfaction comment vous avez tenu cachés si longtemps vos désordres sous le masque de la sainteté. — Je ne le sais que trop bien. — Voyez le déshonneur public d'un époux chéri, voyez l'ignominie de vos enfants, à qui vous laisserez l'héritage de votre infamie, et qui, passant pour les fruits de l'adultère, seront exposés à tous les outrages. — Ce tableau, ajoutera-t-elle, n'a rien d'exagéré. — Faut-il vous exposer encore le stigmate infligé à votre famille, la douleur de votre père, les larmes intarissables d'une mère que votre mort prématurée et votre infamie conduiront au tombeau, à travers une vieillesse lamentable? — Rien de tout cela ne m'est caché, et tout cela me torture l'âme horriblement; car enfin mon courage n'est pas de la nature des pierres, et ma chair n'est pas d'acier. Cependant à toutes vos instances, j'oppose la seule difformité du péché; je le hais à tel point que je suis prête à endurer tous les maux que vous venez de dire, et de plus grands encore, plutôt que d'offenser Dieu par un tel attentat.

Voilà, mes frères, jusqu'où cette sainte femme détestait le péché; l'Esprit-Saint lui en découvrait le venin et la difformité, et lui en inspirait la haine. A cela que dirons-nous, malheureux que nous sommes, nous qui, pour les causes les plus futiles, sommes prêts à commettre les plus grands péchés? Où trouverons-nous assez de larmes, assez de gémissements pour déplorer une telle faiblesse? Car cette seule circonstance fait conjecturer que la lumière de l'Esprit divin n'a pas encore lui dans nos cœurs. Je vous laisse à penser combien grand est le péril d'un pareil état.

Voilà donc l'action de l'Esprit-Saint sur ceux qu'il éclaire. Cette action est indiquée clairement par une autre version d'un passage de notre évangile; car, au lieu de *docebit vos omnem veritatem,* « il vous instruira de toute vérité, » elle porte : *Ducet vos in omnem veritatem,* « il vous conduira à toute vérité; » non content d'enseigner, il conduira l'âme par un mouvement intérieur à cela même qu'il enseigne. C'est donc ainsi qu'instruit les justes ce divin Maître de la vérité.

Quelle vérité, quelle doctrine enseignera-t-il? — Les paroles suivantes du Seigneur semblent l'insinuer : « Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera les choses à venir. » D'anciens interprètes rapportent non sans raison ce passage à la procession des personnes divines; toutefois, des interprètes modernes, qui s'attachent plus à la lettre, l'entendent autrement. Suivant eux, voici le sens : Le Saint-Esprit ne transmettra pas aux hommes une autre doctrine, ou d'autres dogmes que ceux qu'a enseignés Jésus-Christ notre Seigneur; mais il les confirmera par des signes et des miracles éclatants. Car telle est la pensée de notre Seigneur, quand il dit : « Il prendra de ce qui est à moi (c'est-à-dire, de ma doctrine), et il vous l'annoncera. » Combien il était glorieux pour Jésus-Christ notre Seigneur, que tout ce qu'il a enseigné lorsqu'il vivait parmi les hommes, le Saint-Esprit, Dieu tout-puissant, l'affirmât, le ratifiât, le proclamât divin par le témoignage des apôtres et par des œuvres admirables! Combien ce même Esprit, par le moyen des mêmes apôtres, mettait en relief la divinité du Sau-

veur! Car quelle fut la mission des apôtres, sinon d'annoncer la divinité de leur maître, de porter son nom aux Gentils, aux rois et aux enfants d'Israël? Que respirent les épîtres de saint Paul, sinon la grâce de Jésus-Christ, sa bonté, son humanité, sa sainteté, son immense charité pour les hommes, charité qui surpasse toute connaissance, *Ephes.* III, 19, et enfin ses trésors inappréciables?

II.

Nous venons d'expliquer la première proposition que nous avons annoncée sur le ministère du Saint-Esprit. Essayons maintenant de traiter la seconde qui est indiquée dans notre texte, et qui offre plus de difficultés.

Le Seigneur dit donc : « Il vous est utile que je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous. » De grâce, Seigneur, pourquoi le Saint-Esprit ne viendrait-il pas, vous présent? En quoi votre présence ferait-elle obstacle à celle de ce divin Esprit? Car, si la pureté et l'innocence préparent les hommes à le recevoir, qu'est-ce qui peut mieux aider à acquérir cette innocence et cette pureté, que votre parole et votre présence?

A cette question, les saints Pères répondent ainsi presque unanimement : c'est un arrêt de la divine Providence, qu'il ne devait pas y avoir à la fois en ce monde deux consolateurs, l'un visible, l'autre invisible; mais que le visible devait disparaître avant que fût envoyé l'invisible; afin que par-là les justes comprissent combien les plaisirs, les consolations, les délices du monde apportent d'obstacles à ce qu'on reçoive les consolations de cet Esprit céleste; puisque même la consolation visible, qui avait sa source dans la sainte humanité de Jésus-Christ, empêchait le fruit de l'Esprit divin de se développer pleinement, comme nous l'expliquerons plus loin.

En effet, quand les disciples avaient devant les yeux cette sainte humanité, ils ne cherchaient rien autre chose, jugeant que ce trésor leur suffisait. De même que saint Pierre, sur la montagne, disait en contemplant la gloire de Jésus-Christ:

« Seigneur, nous sommes bien ici, » *Matth.* XVII, 4, et ne demandait que ce qu'il avait alors sous les yeux; de même, les disciples, contents de la présence adorable du Sauveur, croyaient qu'ils n'avaient rien autre chose à désirer. Ils devaient donc être sevrés de ce lait, pour être nourris de l'aliment plus solide de sa divinité. Car la contemplation de l'humanité du Sauveur se recommande surtout à ce titre, que par elle l'âme s'élève à la connaissance de la divinité. Nulle part plus que là n'éclate la splendeur de la bonté, de la tendresse, de la miséricorde et de la justice divines. Mais les disciples, encore grossiers, et contents de la seule présence du Seigneur, ne voyaient pas plus loin. Voilà donc pourquoi le Sauveur dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille; » c'est-à-dire, il vous est utile que ma forme d'esclave soit dérobée à vos regards, pour que l'amour de ma divinité entre plus profondément dans vos âmes.

Ajoutez que le Saint-Esprit vient ordinairement de préférence à ceux qui, dénués de tout secours humain, placent en sa seule miséricorde toute leur espérance, à ceux qui ne dépendent que de lui, et qui implorent sans cesse son appui et son assistance. Car c'est d'eux qu'il est dit : « A vous s'abandonne le pauvre, vous serez le protecteur de l'orphelin. » *Ps.* x, 14. Le Psalmiste appelle pauvres et orphelins ceux qui, semblables à des enfants privés de leurs parents, sont dénués de tout secours humain. Voilà pourquoi souvent ce saint Prophète expose au Seigneur, pour le fléchir, son isolement et sa solitude. « Délivrez, dit-il, mon âme de l'épée, délivrez de la violence des chiens mon âme abandonnée. » *Erue a framea animam meam, et de manu canis unicam meam.* Ps. XXI, 21. Au lieu de *unicam,* saint Jérôme traduit toujours de l'hébreu *solitariam,* c'est-à-dire, mon âme privée de tout secours humain, abandonnée de tous, et tournée vers vous seul.

Or cette solitude, les disciples ne l'auraient jamais sentie, le Sauveur étant présent; avec Jésus-Christ, ils ne pouvaient se dire abandonnés, alors que sous un tel protecteur, sous un tel père, ils vivaient en sécurité, comme lui-même le dit à son Père : « Quand j'étais avec eux, je les conservais en votre nom. » *Joan.*

xvii, 12. Mais, après son départ, ce fut tout différent. Car alors se voyant séparés du Maître en qui reposaient leur salut et leur confiance, orphelins délaissés au milieu d'une nation perverse, ils n'avaient de ressource et d'espérance que dans l'arrivée de l'Esprit-Saint; alors cherchant de toute la puissance de leur âme un refuge auprès de lui, ils priaient jour et nuit, en compagnie de la sainte Vierge et des saintes femmes, avec d'autant plus de ferveur, qu'ils se sentaient plus dénués de tout appui humain; ce qui est la meilleure préparation pour recevoir les dons de l'Esprit-Saint. C'était donc un profond dessein de la Providence de leur enlever Jésus-Christ notre Seigneur, afin que le Saint-Esprit descendît sur eux avec toute la plénitude de ses dons.

Cet exemple est fait pour consoler ceux qui sont sous la pression du malheur, des maladies, de la pauvreté; surtout s'ils supportent ces misères avec résignation. Car c'est pour eux qu'est la consolation du Paraclet, qui dit par la bouche de Salomon : « Donnez aux affligés une liqueur forte, et du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur. Qu'ils boivent pour oublier leur pauvreté et qu'ils ne se souviennent plus de leurs douleurs. » *Prov.* xxxi, 6, 7. Evidemment ce vin, qui réjouit le cœur de l'homme, le Seigneur le destine, non pas aux voluptueux et aux dissolus, ni à ceux qui passent le temps au jeu et à des frivolités, mais bien à ceux qui sont dans l'amertume du cœur. « Qu'ils boivent, dit-il, qu'ils oublient leur détresse et ne pensent plus à leurs peines. » Car l'immensité de cette joie fait oublier tous les maux.

Quelle magnifique manifestation de la miséricorde divine, quand cette suavité, cette douceur, cette sérénité sans tache visite une âme souffrante, en pénètre les replis, la couvre pour ainsi dire de baisers, et, par d'ineffables délices, caresse l'affligé, attire l'irrésolu, ranime celui qui n'espérait plus de soulagement! C'est cette consolation divine que reçut le prophète Daniel, après de grandes austérités, lorsque l'ange lui dit : « Ne craignez point, Daniel; car, dès le premier jour qu'en vous affligeant en la présence de votre Dieu, vous avez appliqué votre cœur à l'intelligence, vos paroles ont été exaucées. » *Dan.* x, 12. Le saint Prophète venait de dire : « En ces jours, moi Daniel, je fus dans les

pleurs tous les jours pendant trois semaines; je ne mangeai d'aucun pain agréable au goût; ni chair, ni vin n'entrèrent dans ma bouche. » *Ibid.*, 2 et 3.

Ceux donc qui pleurent ainsi, qui se sèvrent ainsi des divertissements de la chair, cet Esprit divin les visite, les rafraîchit, les console, les inonde de splendides délices, auxquelles ne saurait être comparée aucune jouissance de ce monde. Qu'est-ce en effet que la chair et le sang, auprès des délices de l'Esprit-Saint?

Faisons ici, mes frères, un retour sur nous-mêmes. Si la sainte consolation, qui avait sa source dans la présence de l'humanité de Jésus-Christ, apportait un empêchement à recevoir les consolations divines du Paraclet, parce qu'elle avait quelque chose de corporel et de visible; que ne fera pas, je vous le demande, ce nuage épais, cette noire fumée des consolations terrestres, qui enveloppe les yeux de l'intelligence? Quel obstacle invincible elles opposeront au divin Esprit! Aussi saint Bernard a-t-il raison de dire : « La sainte délectation fuit un cœur préoccupé des désirs du siècle; le vrai ne peut se mêler au faux; l'éternel, au caduc; le spirituel, au charnel; le grand, au petit; on ne peut avoir en même temps la Sagesse d'en haut et la sagesse de la terre. » Saint Grégoire dit aussi : « Plus on met sa joie ici-bas, plus on s'éloigne de Dieu. » Et encore : « Plus les hommes du siècle se répandent au dehors par leurs désirs, plus ils ferment l'entrée de leur cœur à l'Esprit divin. » *Moral.*

III.

Puisqu'il en est ainsi, que celui qui désire jouir des délices de ce Paraclet céleste, s'attache à renoncer à toutes les délices de la chair et de la vie animale. Qui agit autrement, repousse loin de lui, tant qu'il persiste dans cette voie, les consolations de cet Esprit. Car qui est-ce qui enverrait un médecin dans une maison où on se porte bien, ou un chirurgien à celui qui n'a aucune blessure? A plus forte raison Dieu n'enverra pas le Consolateur céleste à une âme vivant dans l'affluence des consolations terrestres.

Voilà pourquoi l'Epouse du Cantique cherche en vain l'Epoux

sur le lit. *Cant.* III, 1. Elle représente ceux qui, reposant sur le lit des délices terrestres, cherchent les délices de l'Esprit divin, et ne les trouvent point. Car, dit saint Bernard, « la consolation divine est délicate ; elle ne se donne pas à ceux qui en admettent une autre. »

Au surplus, rien d'étonnant qu'on ne reçoive pas ce qu'on ne cherche pas, puisque notre Seigneur a dit : « Cherchez et vous trouverez. » *Matth.* VII, 7. Or, ceux qui vivent au milieu des délices charnelles, se soucient fort peu des spirituelles. Suivant les saints Pères, en voici la cause : c'est que, de même que les poissons, habitants des eaux, ne sauraient s'accommoder du séjour de la terre, de même, les hommes accoutumés aux délices et aux voluptés de la chair, jugent insipides et insupportables toutes les pratiques, tous les exercices spirituels, par lesquels on cherche la consolation divine, le palais de leur âme étant corrompu par les humeurs malfaisantes du vice. Car « les choses spirituelles conviennent à ceux qui sont spirituels ; mais l'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » I *Cor.* II, 14.

Qu'il s'applique donc à embrasser la vie spirituelle, celui qui veut jouir de ce ravissant paradis de délices. Car pour recevoir une forme quelconque, il faut une préparation qui offre l'image de cette forme. Ainsi, par la chaleur du feu le bois se prépare à prendre la forme de ce feu ; de sorte qu'une chaleur imparfaite prépare à une plus intense. Ils doivent donc être des hommes spirituels, ceux qui veulent nager dans les délices de l'Esprit divin.

Or, pour arriver à la vie spirituelle, rien n'est plus utile que de s'efforcer de traduire en actes ces paroles de l'apôtre saint Pierre : « Je vous exhorte, comme des étrangers et des voyageurs en ce monde, à vous abstenir des convoitises charnelles, qui font la guerre à l'âme. » I *Petr.* II, 11. En effet, un voyageur, et surtout un exilé, aussi longtemps qu'il séjourne sur une terre étrangère, est d'esprit et de cœur dans sa patrie, où il a femme, père, mère, enfants, maison, domaines ; la patrie est toujours présente à sa pensée ; il en parle sans cesse ; rien ne résonne à son oreille plus agréablement que ce doux nom, et il ne désire rien tant que

la fin de son exil ou de ses voyages, afin de revoir ses pénates et le sol natal.

Ceux donc qui, en cette vie, se conduisent comme des exilés et des voyageurs ; ceux qui comprennent que n'ayant pas ici une cité permanente, ils en doivent chercher une autre ; qui semblent vivre déjà dans le ciel plutôt que sur la terre ; qui, pareils à des étrangers et à des voyageurs, considèrent toutes les choses d'ici-bas comme des choses transitoires qu'on quittera bientôt ; ceux-là, dis-je, l'Esprit céleste les reconnaît pour ses légitimes enfants, il les éclaire de sa doctrine divine et les nourrit de délices spirituelles.

Les esprits célestes eux-mêmes, contemplant dans l'Epouse la grandeur de ces délices, demandent, ravis d'admiration : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute remplie de délices et appuyée sur son bien-aimé? » *Cant.* VIII, 5. Dans le désert il n'y a rien qu'une triste solitude ; rien de beau, rien qui récrée les yeux. Cette figure nous représente l'état d'une âme qui, en ce monde, ne cherche rien, ne désire rien, ne se préoccupe de rien avec anxiété, et qui n'aime rien que Dieu, ou à cause de Dieu.

Certes saint Paul était dans ce désert, quand il disait : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité et les outrages ; nous n'avons pas de demeure stable, » I *Cor.* IV, 11 ; et parce qu'il était dans ce désert, il a mérité de nager dans les délices et de pouvoir dire avec vérité : « Plus sont grands les maux que nous souffrons pour Jésus-Christ, plus aussi est grande la consolation que nous trouvons en lui. » *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra.* II Cor. I, 5.

Ainsi, plus on aura été dans l'affliction à cause de Dieu, plus seront grandes les consolations du Paraclet. Car de même qu'un pauvre a droit aux médicaments des hôpitaux à proportion de sa maladie, de même les justes reçoivent les délices spirituelles à proportion des souffrances qu'ils endurent pour Dieu. « Seigneur, dit saint Augustin, combien merveilleuse est la joie que vous faites naître dans l'âme de vos serviteurs ! quelle admirable suavité que celle de votre amour ! Combien sont heureux ceux qui

n'aiment que vous, ne cherchent que vous, ne désirent penser qu'à vous! » Ceux au contraire qui aiment autre chose, qui cherchent autre chose, sans le chercher pour Dieu, espèrent en vain jouir des douceurs de l'amour divin. Car, dit encore saint Augustin, « il y a deux amours, l'un bon, l'autre mauvais; l'un doux, l'autre amer; ils ne peuvent se rencontrer dans le même cœur. » Ceux donc qui, penchés vers la terre, sont épris de l'amour des choses terrestres, ne peuvent prétendre à la jouissance de ce bienfait céleste.

En effet, notre âme a son éclipse, comme la lune. Il y a éclipse de lune, quand la terre, interposée entre le soleil et la lune, empêche celle-ci de recevoir la splendeur de l'astre du jour. Pareillement notre âme subit son éclipse, lorsque, tout entière à l'amour des choses terrestres, elle obstrue si bien toute entrée aux rayons du Soleil de justice, qu'ils ne peuvent pénétrer jusqu'à elle, ni l'éclairer. Quand donc nous nous tournons vers les choses de la terre avec un amour excessif, nous nous détournons des splendeurs de la clarté divine.

Que dire de ceux qui subissent l'éclipse, non pour une heure seulement, mais, pour ainsi dire, pendant toute leur vie; qui, plongés continuellement dans les choses de la terre, jamais n'élèvent leur âme jusqu'aux choses divines? Certes, séjournant dans les ténèbres de l'Egypte, n'ayant aucune idée de la vie spirituelle, ils vont de ténèbres en ténèbres, c'est-à-dire, des ténèbres intérieures de l'âme aux ténèbres extérieures des abîmes infernaux. Nous donc qui voulons jouir des rayons de la lumière divine, détournons notre âme de l'amour du monde, contemplons Dieu sans cesse, attachons notre pensée aux choses divines, et n'ayons pas peur des travaux entrepris pour le bien.

Puisqu'il en est ainsi, combien ils sont loin des consolations et des délices spirituelles, ceux qui se donnent tout entiers aux soucis et aux plaisirs de la terre! Car nous vivons dans des temps, où la plupart des chrétiens, se conformant aux dogmes d'Epicure plutôt qu'à ceux de Jésus-Christ, subordonnent tout au plaisir, sont esclaves de la chair, caressent la chair, donnent satisfaction à la chair par toutes sortes de délicatesses. Que viendrait donc

faire le Consolateur chez de tels hommes, gorgés des consolations de la chair? Je vous le demande, pour un chrétien qui fait profession de connaître une autre vie, d'autres biens, d'autres délices, quelle ignominie qu'une pareille existence, qui n'a d'autre objet que le plaisir! Combien pensait autrement Sénèque, tout païen qu'il était! « Je suis trop grand, dit-il, et appelé à de trop hautes destinées, pour être esclave de mon corps. » *Epist.*

Ainsi, mon frère, si tu désires le ciel, méprise la terre; si tu veux t'enivrer du vin des consolations divines, laisse l'ivresse du siècle; si tu veux boire le calice de Jésus-Christ, jette au loin le calice des démons; si enfin tu veux qu'on remplisse ton cœur, répands au dehors ce qu'il contient. L'huile de la veuve s'arrêta, quand les vases manquèrent; et cependant elle ne cessa de couler, tant qu'il se trouva des vases vides. Nul ne met de miel dans un vase plein de fiel? Or la volupté du monde qu'est-ce autre chose que le fiel des aspics? Si l'amertume en est maintenant insensible, elle ne tardera pas à se révéler. Car c'est ce que signifient ces paroles de Salomon : « Un pain de mensonge est agréable à l'homme; mais sa bouche sera ensuite remplie de gravier. » *Suavis est homini panis mendacii, sed postea replebitur os ejus calculo.* Prov. xx, 17. Par ce pain de mensonge il entend la volupté du siècle, qui, sous une apparence de douceur, cache une amertume sans fin.

Mes frères, gardons-nous donc des voluptés du siècle, comme d'un pain falsifié et du venin des aspics; résistons aux désirs de la chair, cette mauvaise conseillère; embrassons vaillamment la croix de Jésus-Christ; marchons sur les traces du Seigneur qui a repoussé loin de lui, comme des poisons mortels, toutes les séductions de la chair, et qui nous a appris à les repousser. En répudiant ainsi des biens frivoles et périssables, vous mériterez de recevoir des délices, non plus matérielles, terrestres, fugitives comme celles que vous aurez quittées, mais spirituelles, célestes, éternelles; vous les recevrez de la main de notre Seigneur Jésus-Christ qui, avec son Père et le Saint-Esprit, règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR

LE Ve DIMANCHE APRÈS PAQUES.

EXPLICATION DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉVANGILE.

Amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.

En vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera. *Joan.* XVI, 23.

Très-chers frères, presque tous les évangiles des dimanches après Pâques sont éminemment appropriés à ce saint temps. C'est, en effet, un temps consacré à la joie spirituelle : ce qu'indique clairement le mot *Alleluia*, symbole de l'allégresse spirituelle, et tant de fois répété dans la prière publique. Or ces évangiles, loin d'exciter la terreur, rappellent l'ineffable tendresse de Jésus-Christ, ainsi que les dons et les consolations du Paraclet : consolations par lesquelles notre Seigneur adoucissait le chagrin que ses disciples ressentaient de son départ. Quant au saint évangile de ce jour, il est consolant pour nous comme pour eux; que dis-je? il ne s'y trouve pas un mot qui ne soit pour nous une source intarissable de confiance, de joie et de consolation.

« En vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera. » Quoi de plus doux que ces paroles? quoi de plus magnifique, de plus admirable? Si un roi voulait manifester sa munificence à l'égard d'un ami, que pourrait-il faire de plus? Nous ne voyons dans l'Ecriture qu'un seul exemple d'une telle promesse dans la bouche de Dieu. Après l'achèvement du temple, et après l'immolation de tant de victimes, le Seigneur ordonna à Salomon de lui demander tout ce qu'il voudrait. Elie, sur le point de quitter la terre, dit pareillement à son disciple chéri : « Démandez-moi ce que vous voulez que je fasse pour vous. » IV *Reg.* II, 9. Ainsi, ce qui arrive si rarement parmi les hommes, notre Seigneur, dans le présent évangile, l'offre, non pas à un seul ami, ni à ses disciples chéris

seulement, mais à tous les fidèles sans exception : « En vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera. »

Comme cette magnifique promesse semblait incroyable, il la fait précéder de ces mots : « En vérité je vous le dis, » afin de montrer la certitude de sa promesse, et de fortifier notre foi. Car c'est comme s'il avait dit : Quoique cela vous paraisse incroyable, c'est cependant la vérité; parce que ce n'est pas un don d'une faible créature, c'est un bienfait de la libéralité divine, qui est infinie. Combien cette promesse affermit notre confiance! combien elle rend inexcusable notre nonchalance, quand nous répudions une miséricorde si attentive et si prévenante! Car saint Chrysologue l'a dit : « Il faut accuser la négligence de l'un dans la prière, quand on ne peut mettre en doute la miséricorde et la générosité de l'autre. »

Toutefois, mes frères, quand nous demandons, ayons soin de demander quelque chose. Le Seigneur dit en effet : *Si quid petieritis,* « si vous demandez quelque chose. » Or, dit saint Augustin, il ne demande pas quelque chose, celui qui sollicite des honneurs fugitifs, des richesses périssables, qui sont, au témoignage même de Platon, non pas des biens vrais et réels, mais des ombres et des apparences de biens. Assurément, comparés aux choses spirituelles, ils ne sont rien; le Sage l'atteste en ces termes : « Les richesses ne sont rien en comparaison de la sagesse. » *Sap.* VII, 8. Nous devons donc demander quelque chose, c'est-à-dire des biens véritables, solides, éternels, dignes de Dieu. En effet, c'est insulter un prince que de lui demander des présents mesquins. Un bienfait doit répondre moins à la petitesse de celui qui demande, qu'à la magnificence du donateur. Aussi rapporte-t-on qu'Alexandre répondit dans ce sens à un solliciteur. Comme il avait fait don d'une ville à un individu qui lui demandait quelque présent, celui-ci ayant dit qu'une telle faveur était au-dessus de sa condition, « Je considère, reprit le roi de Macédoine, non pas ce qu'il te convient de recevoir, mais ce qu'il me convient de donner. » *Sen. de Beneficiis.*

Si donc un faible mortel s'arrogeait tant d'importance, que ne

doit-on pas attendre de la grandeur infinie, à qui appartient tout ce qui est au ciel et sur la terre, et qui ne perd rien en donnant à profusion? Quand donc nous lui demandons quelque chose, considérons non pas notre petitesse, mais sa grandeur, sa majesté, sa libéralité et ses immenses richesses, afin de demander les dons qui conviennent à sa magnificence.

Si quid petieritis Patrem, « Si vous demandez quelque chose au Père. » Autre gage de confiance, autre parole de consolation. Il appelle Père, et non Dieu ou Seigneur, celui à qui il nous ordonne de demander; et il dit non pas mon Père, mais simplement Père. Car il savait qu'il dirait bientôt : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » En effet celui qui par nature était son Père de toute éternité, s'est fait miséricordieusement, par la grâce, notre Père dans le temps. Et il nous a accordé ce bienfait, non-seulement du consentement, mais encore par les mérites de son Fils unique. Car, pour prononcer l'adoption, la loi exige le consentement de la descendance légitime. Mais le Fils unique de Dieu, non content de donner son assentiment, a aussi par ses prières obtenu de son Père cette faveur, et l'a méritée par les œuvres les plus éclatantes et les plus saintes.

De là ces paroles de saint Augustin : « Le Fils unique de Dieu a acquis beaucoup d'enfants à Dieu; par son sang il s'est acheté des frères; objet de réprobation, il a justifié; vendu, il a racheté; sa mort a donné la vie. » Quelle preuve plus incontestable de la bonté de Dieu! quelle marque plus claire de sa charité! quel plus ferme appui de notre espérance! puisque la nature humaine est élevée si haut, qu'elle peut appeler du nom de Père le Tout-Puissant.

Le saint évangéliste Jean ne prisait-il pas à sa valeur cette éminente distinction, quand il disait : « Voyez quel amour le Père a eu pour nous, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu? » *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* I Joan. III, 1. C'était beaucoup d'être appelés fils de Dieu; il ajoute que nous le sommes, afin que nous ne croyions pas que c'est un titre pure-

ment honorifique, n'ayant rien de réel et de solide. Il répugne à la munificence et à la véracité divines de donner le nom d'une dignité sans donner en même temps cette dignité elle-même.

Les rois et les pontifes, dont la puissance et les facultés sont restreintes, décernent souvent des titres honorifiques sans émoluments ni attributions. C'est ainsi qu'ils font des évêques *in partibus,* des comtes, des ducs, mots pompeux, mais qui ne sont que des mots. Dieu, toujours vrai et toujours magnifique, donne des titres solides et réels, et non des titres vains et trompeurs. Ainsi, après avoir appelé Abraham *père de nombreuses nations,* il fit de ce titre une vérité. Ainsi, non content de donner à saint Jean-Baptiste un nom qui signifie la grâce, il la lui donna réellement, et le remplit de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. Ainsi, le prince de son Eglise, nomme d'abord Simon, il l'appela en langue syriaque Céphas, *Joan.* I, 42, ce qui, au témoignage de saint Jérôme, signifie *pierre,* parce qu'il avait résolu d'en faire, de nom et d'effet, le solide fondement de son Eglise.

Puisqu'il en est ainsi, le Tout-Puissant s'étant attribué le nom de Père, et nous ayant donné le nom de fils, il s'ensuit assurément qu'il se montrera père par son amour, par ses bienfaits, par sa sollicitude et sa providence, enfin par toutes les œuvres de la tendresse paternelle. Or, que pouvons-nous désirer de plus haut qu'une telle dignité? Peut-on concevoir une plus grande opulence, une protection plus solide, une vie plus agréable, une gloire plus magnifique? Dès lors pourquoi trembler, pourquoi craindre, pourquoi s'inquiéter, au milieu même de la mort, quand on a auprès de soi un gardien si vigilant et un tel défenseur?

Car qu'est-ce qui pourra manquer à celui qui se glorifie d'avoir Dieu pour père? Il connaît vos besoins, celui qui connaît tout; il peut remédier à vos misères, celui à qui rien n'est impossible. Or il le voudra. — Pourquoi? — Parce qu'il est père. Ayant donc dans ce Maître et Père suprême ces trois garanties de salut, savoir, pouvoir et vouloir, qu'avez-vous à chercher de plus pour votre bonheur?

Une femme illustre, instruite à l'école de cette philosophie céleste, se plaisait à adorer Dieu en tant que père, et elle le fai-

sait avec un sentiment filial. Dans toutes ses traverses, elle trouvait dans ces seuls mots une consolation merveilleuse : J'ai un père qui sait tout, qui peut tout, et prend soin de mes intérêts avec une tendresse paternelle. Placée sous cette tutelle, pourquoi trembler ou me tourmenter? Je dirai donc avec le Prophète : « Je suis pauvre et indigente, mais le Seigneur prend soin de moi. » *Ps.* XXXIX, 18. C'est là, mes frères, se glorifier de la grandeur et du nom de ce père, non-seulement par des paroles, mais aussi par des actes.

I.

Vient ensuite une autre parole non moins consolante : « Si vous demandez quelque chose en mon nom. » A l'occasion de ce mot, il faut montrer l'immense trésor de la religion chrétienne, et entrer dans la vaste mer des mérites de Jésus-Christ. Car au moyen de ce mot nous répondons à une question que les hommes s'adressent fréquemment. D'où me vient, disent-ils, à moi qui rampe sur la terre, qui ne suis que cendre et pourriture, d'où me vient une si grande gloire, d'être appelé et d'être en effet le fils de Dieu, et d'avoir droit à obtenir tout ce que je lui demanderai? Car je suis épouvanté non-seulement de la bassesse de ma condition, mais beaucoup plus encore de l'indignité de mes mœurs et de la pauvreté de mes mérites.

Le Seigneur répond donc à cette question tacite, lorsqu'il s'offre pour médiateur, lorsqu'il met sous nos yeux la sainteté de son nom, la grandeur de ses mérites et l'immense tendresse de son Père à son égard. Car si Moïse, par ses mérites et ses prières, a tant de fois détourné la colère du Seigneur, que ne feront pas les prières et les mérites du Fils unique de Dieu? Si le Seigneur a accompli tout ce qu'il avait promis à Abraham, pour récompenser l'obéissance de ce fidèle serviteur, que n'obtiendront pas la piété et les mérites infinis d'un Fils bien-aimé? Quelle comparaison établir entre des hommes et un Dieu fait homme? entre des serviteurs de Dieu et le Fils de Dieu? enfin entre des esclaves du péché et la source même de la pureté et de l'innocence?

Quoique ces saints personnages, et beaucoup d'autres, aient

mené une vie éminemment pieuse, parfois cependant ils ont fait des chutes ; il n'est aucun d'eux qui ait parcouru toute sa carrière terrestre sans commettre aucune faute. Mais l'Agneau immaculé non-seulement a été exempt de toute souillure du péché; il nous a tous purifiés de toutes nos souillures par les mérites de sa pureté et de son innocence. Combien donc seront plus efficaces l'intercession de ce protecteur, et l'offrande de ses mérites aux yeux de son Père, et l'invocation de son nom doux et suave ! Car si la pureté et la sainteté éminentes de l'âme sont agréables à Dieu, Jésus-Christ a donné l'exemple de la parfaite sainteté. Si la tendresse pour les hommes est de quelque poids auprès de ce Père bienveillant du genre humain, Jésus-Christ nous a tant aimés, qu'il s'est offert volontiers à la mort la plus cruelle pour le salut des hommes. Si les prières des saints ont quelque influence sur Dieu, notre Pontife suprême a passé dans les prières une vie traversée par des peines sans fin ; il a imploré la compassion du Père « par un grand cri et par des larmes, et il a été exaucé à cause de son respect, » *Heb.* v, 7, c'est-à-dire à cause de son exemplaire piété envers Dieu. Enfin si jamais sacrifice fut agréable à Dieu, et put nous le rendre propice, que dire de celui du Calvaire qui nous a réconciliés pour toujours avec Lui ?

Voilà donc, mes frères, le solide appui de notre espérance, voilà en quoi réside le suprême bonheur du chrétien, et en quoi surtout, pour ne point parler de tout le reste, nous sommes, nous qui vivons sous la grâce, dans une bien meilleure condition que ceux qui vivaient sous la loi. Car, pour apaiser Dieu irrité de leurs forfaits, ils lui offraient des sacrifices sanglants ; or, comme le dit l'Apôtre : « Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés ; » *Impossibile est sanguine taurorum aut hircorum auferri peccata.* Hebr. x, 4. Nous, au contraire, nous avons le sacrifice de l'Agneau immaculé, c'est-à-dire du Fils unique de Dieu, « victime de propitiation pour nos offenses. » I *Joan.* II, 2. Eux, quand ils voulaient apaiser Dieu, n'avaient d'autres patrons et d'autres protecteurs que les pères de l'Ancien Testament ; nous, nous avons le Fils unique de Dieu, le Verbe éternel du Père, l'Agneau sans tache, son sang répandu pour nous sur la croix

et à nous légué pour que dans toutes nos prières nous l'offrions à l'Eternel, afin de paraître en sa présence, non les mains vides, mais les mains pleines des plus agréables présents. Par lui donc nous sommes réconciliés avec Dieu; par lui Dieu nous pardonne nos péchés; par lui Dieu nous institue héritiers de son royaume et oublie nos forfaits; par lui enfin tout ce qui était tombé par la faute du premier père est magnifiquement relevé.

Désormais il nous est donc permis de parler à Dieu en ces termes : De grace, Seigneur, pourquoi, quand mes yeux se sont ouverts à la lumière, ai-je été dépouillé de toute la parure de votre justice et de votre grâce, que vous m'aviez destinée à l'origine du monde? Si vous dites que, par suite du crime de mon premier père, j'ai été dépouillé avec lui, comme un rameau avec sa souche, c'est vrai. Mais pour le péché de cet homme-là j'offre un Homme-Dieu; pour sa désobéissance j'offre une obéissance sublime; pour l'orgueil avec lequel une faible créature osa aspirer à la gloire de la divinité, j'offre l'humilité avec laquelle un Dieu descendit jusqu'à prendre la forme d'esclave. Combien ce que je vous offre vous glorifie plus que le premier homme ne vous a offensé! Rendez-moi donc par le « second homme, » I *Cor*. xv, 47, ce que j'ai perdu par le premier; rendez-moi par « l'homme céleste, » *ibid*., ce que j'ai perdu par l'homme terrestre. Car « il n'en est pas de ce don comme du péché; mais où il y a eu abondance de péché, il y a eu surabondance de grâce. » *Non sicut delictum, ita et donum; ubi enim abundavit delictum, superabundavit et gratia*. Rom. v, 16 et 20.

Quelle est donc la conséquence nécessaire de ceci? — C'est que, comme le roi David fit rendre tous les biens de Saül à Miphiboseth, fils de Jonathas, en considération de l'étroite amitié qui l'unissait à ce dernier, II *Reg*. xxi, 7, de même Dieu le Père, à cause de l'immense amour qu'il porte à Jésus-Christ, ordonne qu'aux fils engendrés sur la croix par son bien-aimé, soit restitué ce qu'ils ont perdu par la faute du premier père. Heureux donc, et mille fois heureux sommes-nous de pouvoir porter à tout moment aux pieds de l'Eternel un tel protecteur et un tel sacrifice.

Car cette offrande ne lui est pas moins agréable aujourd'hui

que quand elle lui fut présentée sur la montagne du Calvaire; ce sang n'a pas moins de valeur aujourd'hui que quand il coula sur la croix; auprès de l'éternelle Sagesse il n'y a ni passé, ni futur, tout est présent à son éternité.

Forts des mérites d'un si grand Rédempteur, présentons-nous donc au Père et implorons son assistance. Nous glorifions Jésus-Christ lorsque nous, ses fils et ses membres, nous demandons qu'il nous soit donné quelque chose en considération de ses mérites. Car il est écrit avec vérité : « Dieu a honoré le père dans les enfants. » *Eccli.* III, 3. En effet, à cause des mérites des pères, il accorde des bienfaits aux fils qui ne les ont pas mérités; « il fait miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment. » *Exod.* XX, 6.

Ainsi il épargna la terre des fils d'Ammon et de Moab, et ne voulut pas que la moindre parcelle en fût distraite au profit de son peuple, parce qu'il l'avait donnée aux fils de Loth, qui avait été un homme juste et agréable à Dieu. *Deut.* II, 19. Si donc, après quatre cents ans et plus, Dieu honora de cette faveur les fils de Loth, quoiqu'ils fussent idolâtres, nous, enfants de Jésus-Christ et ses membres, que ne devons-nous pas espérer de Dieu le Père en considération des mérites infinis de son Fils?

De cette philosophie chrétienne, qu'y a-t-il à conclure, mes frères? — Le voici : — Toutes les fois que nous voulons prier Dieu et en obtenir quelque chose, présentons-lui ce divin avocat, ses mérites, ses travaux, ses larmes, ses veilles, ses jeûnes, puis les liens, les crachats, les soufflets, le fouet, la couronne d'épines, la croix, les clous, et toutes les souffrances qu'a endurées l'innocent Agneau non pour lui mais pour nous; et en faveur de tant de vertus et de douleurs, supplions-le de vouloir bien accéder à nos demandes. N'ouvrons jamais la bouche pour prier, jamais ne levons les yeux au ciel sans avoir avec nous ce protecteur si agréable à Dieu.

Joseph, en Egypte, ordonna à ses frères de ne point paraître devant lui sans son frère chéri Benjamin : « Vous ne verrez point mon visage, dit-il, que votre frère ne soit avec vous. » *Gen.* XLIII, 3. Ceux-ci s'étant conformés à cette injonction, trouvèrent

grâce auprès de leur frère, ils en furent bien accueillis, et se retirèrent comblés de bienfaits. Pensons que Dieu aussi nous dit de ne point paraître en sa présence sans notre Benjamin, c'est-à-dire sans son Fils bien-aimé. Car sans lui tout espoir disparaît, tandis que par lui s'ouvrira devant nous le vaste champ des miséricordes divines.

Ici, toutefois, il est nécessaire d'aller au-devant de ceux qui se prévaudraient de mes assertions pour justifier leur négligence et leur inertie. Il en est qui, pleins de confiance dans la passion du Sauveur, se promettent le salut sans faire de bonnes œuvres; qui, « sur le dos de Jésus-Christ, » établissent les fondements de leur perversité, *Supra dorsum fabricaverunt,* Ps. CXXVIII, 3, et qui s'appuient sur les mérites de son sang pour persister dans leurs crimes. J'avoue qu'infinis sont les mérites du Christ, j'avoue qu'une seule goutte de son précieux sang suffit, et au delà pour effacer tous les forfaits de tous les siècles. Cependant il ne guérit pas les pécheurs malgré eux; il ne guérit pas ceux qui refusent de lui obéir, ceux qui repoussent la lumière; mais il guérit ceux qui acceptent ses remèdes pour leurs blessures, et qui s'appliquent à observer ses prescriptions.

Car l'Apôtre l'a dit : « Jésus-Christ est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent. » *Factus est omnibus obedientibus sibi causa salutis æternæ.* Hebr. v, 9. Pour ceux qui obéissent, dit-il, non pour les lâches, ni pour les rebelles, qui ne reconnaissent pas son empire. Mais, pour plus de clarté, il est bon de remarquer que comme les membres du corps doivent être joints à la tête pour recevoir l'influence de son action; de même il faut que nous soyons unis à Jésus-Christ, notre tête, afin de pouvoir participer à ses mérites. Et comme la chute du premier père s'est étendue à toute sa postérité dans laquelle coulait le même sang, ainsi quiconque veut entrer en communion avec Jésus-Christ doit lui être uni par un lien spirituel.

Mais on insistera peut-être, et on dira : — Nous sommes unis à Jésus-Christ par la foi que nous conserverons pleine et entière jusqu'à la mort. — Tant mieux; mais moi aussi je ferai mon objection, et je n'irai pas la chercher bien loin. En effet, le Seigneur

ajoute : « Car mon Père vous aime parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. » — Voyez-vous qu'il place en premier lieu l'amour, et la foi ensuite? La foi, je l'avoue, nous unit à Jésus-Christ, quoique imparfaitement; mais pour qu'elle procure le salut à l'homme, il faut qu'elle soit associée à l'amour, qu'elle opère par la charité, qu'elle soit féconde en bonnes œuvres, enfin qu'elle s'unisse aux vertus auxquelles nous appelle la parole du divin Maître, parole qui trouve, hélas! tant d'indifférents et de contradicteurs.

Car la foi, lorsqu'elle nous montre Jésus-Christ comme libérateur, comme auteur de notre salut, comme protecteur, médiateur, pontife des biens futurs, prêtre et victime, en qui, par le sang de la croix, nous avons le salut et la rédemption; cette foi éveille notre espérance qui, appuyée sur un fondement si solide, se promet tout de celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous. Lorsque cette même foi nous présente Dieu comme le souverain bien, qu'elle nous en met sous les yeux la beauté sans égale, et les bienfaits sans nombre, elle nous excite à aimer ce Dieu. Car si, suivant les philosophes, lorsqu'on saisit un bien par l'intelligence, la volonté est portée à l'aimer, à plus forte raison ce bien immense et surnaturel que la foi propose à la volonté commandera-t-il l'amour; quoique les hommes enivrés et séduits par les choses de la terre résistent trop souvent à ces inspirations de la foi.

En troisième lieu, quand cette foi, éclairée par la voix du Sauveur, nous dit : « Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui gardent la loi qui seront justifiés, *Rom.* II, 13; quand elle proclame que si nous voulons aller à la vie il faut observer les commandements, et que Dieu distribue à chacun, selon ses œuvres, la récompense ou le châtiment, elle exhorte à l'obéissance aux divins préceptes, obéissance qui seule mérite la couronne céleste. Car il ne suffit pas à un malade pour se guérir d'écouter un bon médecin, s'il n'en suit les prescriptions. Autrement, dit saint Augustin, c'est se tuer soi-même que de ne pas prendre les conseils du médecin pour règle de conduite.

Voilà donc les trois principales vertus auxquelles nous porte la doctrine lumineuse de la foi, à moins que nous ne voulions pas l'écouter; ce qui arrive, hélas! fréquemment à ceux qui, selon le mot de saint Paul, retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice, *qui veritatem Dei in injustitia detinent,* Rom. I, 18, c'est-à-dire qui la tiennent comme enchaînée, et ne la laissent pas suivre la pente où elle ne demande qu'à courir.

Mais ceux qui ont une foi vive et vaillante, ceux-là, comme des membres vigoureux, sont étroitement unis par le lien de l'amour à Jésus-Christ leur chef. Aussi il n'y a aucun doute qu'ils ne participent aux mérites du Christ, comme tous ceux qui tiennent au premier père par le lien du sang participent à la chute originelle. Mais poursuivons.

II.

« Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite. » Les apôtres n'avaient pas encore appris de l'Esprit-Saint quelle était l'étendue de cette promesse : « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom (c'est-à-dire à cause de mes mérites), il vous le donnera; » ils ne comprenaient pas pleinement le mérite de la passion de Jésus-Christ, ni la vertu infinie de ce sacrifice ineffable, n'ayant pas encore reçu ce Maître céleste, qui devait glorifier le Christ et le fait apercevoir dans toutes ses fonctions de Sauveur. Voilà pourquoi dans leurs prières ils ne s'appuyaient pas encore sur ce fondement solide. Le Seigneur les y exhorte donc maintenant quand il dit : « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière, » c'est-à-dire afin que la grandeur des biens que vous obtiendrez par la prière vous comble de joie. Ce passage, non moins que le précédent, est bien propre à apporter une grande consolation aux cœurs des justes; je crois donc devoir m'y arrêter un peu. D'ailleurs le motif qu'il présente convient parfaitement au temps pascal, temps consacré à la joie spirituelle.

En effet, l'Apôtre met la joie au nombre des fruits de l'Esprit-Saint lorsqu'il dit : « Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie,

la paix, etc. » *Galat.* v, 22. Il fait encore consister le royaume de Dieu dans cette vie en trois choses principalement : la justice, la paix, la joie dans le Saint-Esprit. Fréquemment il nous exhorte à cette joie, comme lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Réjouissez-vous, soyez parfaits, etc. » II *Cor.* XIII, 11. Et avec plus d'insistance encore aux Philippiens : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur; je le répète, réjouissez-vous. » *Philip.* IV, 4. Le Seigneur nous y invite aussi, quand il nous ordonne de demander, afin que notre joie soit complète. Or, cette joie est un commencement de la joie à venir, un avant-goût de la félicité future. Et comme l'espoir de la récompense excite vivement au travail, il s'ensuit que cet avant-goût de la rémunération céleste est un puissant aiguillon pour l'exercice de toutes les vertus et pour les œuvres de la justice; bien plus, qu'il est comme un instrument universel dont se sert l'Esprit divin pour exciter les cœurs des justes à la pratique de tous les devoirs.

Les médecins ont plus d'un remède au service des malades : tantôt ils donnent une potion amère, tantôt ils ouvrent une veine; aujourd'hui ils emploient le fer, demain ils emploieront le feu. Enfin, il est une infinité de plantes dont ils usent suivant les besoins de leur art. Mais le céleste Médecin, outre que seul il supplée et surpasse tous les autres, n'a qu'à verser dans les cœurs des justes une faible goutte de cette charité qui engendre la joie spirituelle : aussitôt il y opère des effets admirables, et fournit les forces nécessaires pour entreprendre tout ce que demande la justice.

Ainsi, de même qu'il conserve les différentes natures, les différents ordres d'animaux, en mettant une certaine amorce de plaisir dans les actes qui ont rapport à la conservation soit de l'espèce, soit des individus, amorce qui assure la perpétuité de ces diverses fonctions; de même, réconfortant les cœurs des justes par les douceurs, les suavités merveilleuses de l'Esprit divin, il les excite à se porter à tous les devoirs de la piété et de la justice avec une allégresse et une ferveur incroyables. C'est ce qu'insinuent ces paroles du Prophète : « Heureux le peuple qui sait vous louer avec de saints transports ! » Pourquoi heu-

reux? Il en donne la cause : « Seigneur, ils marcheront à la lumière de votre visage, » c'est-à-dire dans la voie que vous leur montrerez. « Ils se réjouiront en votre nom, » c'est-à-dire ils puiseront en vous d'ineffables voluptés ; « et votre justice, » c'est-à-dire votre bonté et votre miséricorde « les élèvera en honneur, » *Ps.* LXXXVIII, 16, parce qu'ils feront chaque jour des progrès dans la vertu. Voilà les fruits de cette douce jubilation du cœur.

Une fois qu'on a goûté cette joie nouvelle de l'Esprit, il n'est rien de si précieux dans la vie qu'on ne méprise facilement; rien de si difficile qu'on n'entreprenne avec allégresse. Car c'est avec autant de vérité que de piété qu'il a été dit : « Le juste est plus heureux avec le peu qu'il possède, que ne le sont les pécheurs avec de grandes richesses. » *Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas.* Ps. XXXVI, 16. C'est là, en effet, dit saint Grégoire, la perle de l'Evangile trouvée par un sage marchand qui vend tout ce qu'il possède pour se la procurer, *Matth.* XIII, 46; parce que, poursuit le même saint, celui qui connaît parfaitement, autant que c'est possible toutefois, la douceur de la vie céleste, quitte volontiers ce qu'il avait aimé sur la terre. En comparaison de ce bien, tout devient vil à ses yeux; il renonce à ce qu'il possédait, il jette ce qu'il avait amassé, il s'enflamme pour les choses du ciel, celles de la terre ne lui sourient plus, tous les objets matériels qui lui plaisaient lui paraissent méprisables, parce que l'éclat de la précieuse perle brille seul aux yeux de son âme.

Cette même joie fait que non-seulement nous méprisons tout ce que le monde regarde comme précieux, mais que nous formons des entreprises ardues et difficiles par amour de Celui qui nous console d'une manière si suave. Car, de même que les ours faisant invasion sur des ruches, alléchés qu'ils sont par le miel, supportent facilement les aiguillons et les blessures des abeilles; de même les saints, quand ils ont goûté cette douceur céleste, sont prêts à tout aborder et à tout souffrir pour Celui qui se montre à eux si doux et si aimable.

Cette joie inspire aussi la crainte filiale du Seigneur; voilà

pourquoi le royal Prophète lui adressait cette prière : « Que mon cœur se réjouisse, afin de craindre votre nom. » *Ps.* LXXXV, 11. Car celui qui est comblé de joie par Dieu au point de brûler du désir de lui plaire, craint vivement d'offenser, même dans la moindre chose, Celui qui le conduit par un chemin si aimable et si doux.

Elle rend encore nos prières efficaces et agréables à Dieu; le même Prophète le dit : « Réjouis-toi dans le Seigneur, et il t'accordera les demandes de ton cœur. » *Ps.* XXXVI, 4. Car le Seigneur écoute volontiers les prières qui partent d'un cœur, non pas languissant et engourdi, mais allègre et fervent. Enfin elle nous fait marcher vaillamment dans la voie des divins préceptes, comme le proclame la même bouche inspirée : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez eu élargi mon cœur. » *Ps.* CXVIII, 32. La tristesse, en effet, nous serre le cœur, tandis que la joie le dilate et l'épanouit. Voilà pourquoi, ayant perdu cette joie par le crime, le saint Prophète la redemande, afin de reprendre sans broncher cette voie salutaire : « Rendez-moi, dit-il, la joie de votre salut, et fortifiez-moi de l'Esprit vivifiant. » *Ps.* L, 14.

Saint Augustin la demandait aussi de toute l'ardeur de ses désirs en ces termes : « Seigneur, seul refuge, unique espérance des malheureux, vous que jamais on n'implore sans espoir de miséricorde, puissé-je, toutes les fois que je pense à vous, que je parle de vous, que j'écris, que je lis, que je m'entretiens de vous, toutes les fois que vous venez à mon souvenir, que je suis auprès de vous, que je vous offre louanges, prières et sacrifices, puissé-je verser en votre présence d'abondantes et douces larmes, afin que « ces larmes me servent de pain et le jour » et la nuit. » *Ps.* XLI, 4.

Si vous me demandez en quel lieu surtout on savoure cette consolation, le Seigneur, parlant des justes, répond à cette question par la voix d'Isaïe : « Je les remplirai de joie dans la maison consacrée à me prier. » *Isa.* LVI, 7. Là, en effet, ils se fortifient de cet aliment céleste, quand ils offrent au Seigneur des prières et des louanges, quand ils méditent les divins oracles. Si

vous me demandez quelle en est la cause, la voici. Comme l'a dit Aristote, rien n'est plus doux à celui qui aime que de parler de l'objet aimé, que de concentrer toutes ses pensées sur cet objet. Or, comme les justes embrassent Dieu du plus ardent amour, il s'ensuit que la plus douce nourriture de leur âme est de s'entretenir avec Dieu, de vivre avec lui, de s'occuper de lui, de penser à lui, ce qui a lieu principalement dans la prière. Vous voyez par là, mes frères, combien est grande la puissance de la prière, puisque, outre son efficacité pour obtenir, elle inonde le cœur d'une joie délicieuse qui excite à l'exercice de toutes les vertus.

Mais quand je dis prière, je n'entends pas, mes frères, une prière stérile et défaillante, une prière vide de bonnes œuvres; car vous savez qu'il est écrit : « Exécrable sera la prière de celui qui se bouche les oreilles pour ne pas écouter la loi. » *Prov.* XXVIII, 9. Et encore : « D'où vient que vous m'appelez, Seigneur, Seigneur, et que vous ne faites pas ce que je dis? » *Luc.* VI, 46. — Mais, dites-vous; je suis pauvre, je n'ai pas les moyens d'aider autrui, et de me répandre en bonnes œuvres. — Si vous n'avez pas à donner aux autres, au moins vous avez un corps que vous pouvez mortifier et offrir à Dieu comme une victime vivante. En êtes-vous empêché par la faiblesse de votre constitution ou par une maladie incurable? Vous avez une âme travaillée par les passions; or, la justice chrétienne consiste principalement à les modérer et à les calmer. Un saint anachorète répondit à un jeune homme qui s'accusait, et qui se plaignait amèrement de lui-même, de ce qu'il ne pouvait ni supporter le jeûne, ni secourir le prochain à cause de sa pauvreté : « Si rien de cela n'est possible, fais en sorte que tes passions ne te conduisent à aucun crime; ce sera assez pour ton salut. »

De plus, quand je vante la prière, il ne s'agit pas d'une prière distraite, troublée par les agitations de l'âme; j'exige une prière attentive, humble, pieuse, remplie du suc et de la sève de la dévotion. Autrement le Seigneur pourrait nous jeter à la face les paroles d'Isaïe : « Ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » *Isa.* XXIX, 13. — « Que ferai-je donc? Je prierai

en esprit, je prierai avec intelligence, » I *Cor.* XIV, 15, car « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » *Joan.* IV, 24. En effet, la prière est une élévation de l'âme à Dieu ; si donc vous négligez d'élever votre âme à Dieu, vous ne priez pas plus qu'un perroquet, auquel on a appris à répéter des paroles sacrées qu'il ne comprend pas. Ainsi, dit un saint Père, quand nous prions, ou quand nous psalmodions, ayons soin de ne pas fredonner à la manière des petits oiseaux ; car c'est ainsi que prie celui qui néglige d'être attentif à sa prière. Enfin, suivant Tertullien, la prière doit partir d'un esprit semblable à cet Esprit auquel elle s'adresse.

Or, pour éviter les distractions, il faut veiller soigneusement à la pureté du cœur. Et pour acquérir cette pureté, il faut être maître des sens externes, c'est-à-dire, des yeux et des oreilles, de peur que par ces fenêtres de l'âme ne s'introduisent des images qui se présenteraient dans la prière, et nous détourneraient de la pensée des choses célestes. Un solitaire célèbre de la Thébaïde, Sylvanus, lorsque sa prière était finie, avait coutume de fermer les yeux ; et quand il arrosait les légumes de son jardin, il se voilait tellement la face, qu'il ne voyait rien autre chose que le sol qu'il arrosait. Comme on lui en demandait la raison, c'est, dit-il, afin que mon âme ne soit pas distraite de ses pensées par la vue des objets qui m'entourent.

Veillons donc sur nous, mes frères, nous tous qui tenons à conserver la pureté du cœur, et alors offrant au Seigneur une véritable prière, nous mériterons qu'il nous accorde ici les joies spirituelles, et dans le siècle à venir les joies célestes.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE MÊME V° DIMANCHE APRÈS PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — TABLEAU DU BONHEUR DU CIEL.

Petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum.

Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite. *Joan.* XVI, 17.

Entre toutes les affections du cœur humain, l'amour de soi, au témoignage des philosophes, tient la première place. De lui, en effet, comme de leur source, dérivent les autres mouvements, les autres passions de l'âme, et nos désirs divers. Aussi ne courrait-on pas risque de se tromper en comparant l'amour-propre au tronc d'un arbre, et les autres passions aux branches qui sortent de cet arbre. Or, cette affection nous a été donnée par Dieu, auteur de la nature, pour nous protéger et nous conserver. Voilà pourquoi les stoïciens, au rapport de Sénèque, disent que Dieu même a confié toutes les créatures à cet amour comme à un guide.

Cette disposition fait que l'homme, qui n'est pas encore animé de l'Esprit divin, cherche avidement, en toute circonstance et en toute affaire, son avantage, son plaisir et sa gloire, et que cette perspective est à peu près la seule qui le mette en mouvement. Aussi Dieu se sert souvent de cette amorce pour attirer les hommes à lui, mais il s'en sert de telle sorte que, commençant par la chair, ils finissent par l'Esprit, et qu'ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière. » II *Cor.* v, 16.

Si donc, mes frères, quelqu'un de vous est dominé par l'amour-propre, et demande quels avantages il trouvera dans la pratique de la vertu, le divin Maître va nous en faire connaître quelques-uns dans l'évangile de ce jour.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera. » Cette promesse magnifique, vraiment digne de sa toute-puissance, le Sauveur la répète et la confirme souvent, mais notamment quand il dit : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. » *Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis.* Joan. xv, 7.

Je vous le demande, l'avidité humaine pouvait-elle désirer, la munificence divine pouvait-elle promettre quelque chose de plus grand? Notre volonté est la mesure des bienfaits divins. Les miséricordes de Dieu n'ont d'autres bornes que nos désirs. « Tout ce que vous voudrez, dit-il, demandez-le, et vous l'obtiendrez. » Nous le voyons dans la prière de Josué, prière qui arrêta le soleil pendant trois heures. *Jos.* x, 12. Quel signe de la bonté et de la bienveillance de notre Dieu envers les justes! En leur faveur, il va jusqu'à déroger aux lois de la nature qu'il a établies à jamais pour la conservation de l'ordre du monde! Ces miracles, bien loin de blesser la gloire divine, la rehaussent admirablement. Aussi saint Bernard dit-il : « Ce qui glorifie surtout la toute-puissance du Verbe, c'est qu'il rend en quelque sorte tout-puissants ceux qui espèrent en lui. » De là ces paroles de saint Paul : « Je puis tout en Jésus-Christ qui me fortifie. » *Omnia possum in eo qui me confortat.* Philip. iv, 13.

Nous voyons par-là que l'efficacité de la prière des justes est universelle. Si donc nous attachons tant de prix à ces petites pierres, dont les unes empêchent les poisons de nuire, dont les autres arrêtent le sang, dont celles-ci enfin guérissent certaines maladies, combien ne devons-nous pas estimer cette pierre mille fois précieuse, qui est bonne à tout, et qui est un remède salutaire à tous les maux, soit du corps, soit de l'âme?

« On peut affirmer en toute sûreté, dit saint Chrysostome, que la prière est la cause de toute vertu et de toute justice; et que sans elle il n'y a pas de piété possible. En outre, la prière du juste dispose en quelque sorte, non-seulement de ce qui est hors de Dieu, mais aussi de Dieu même. Car c'est elle qui triomphe

de l'invincible, qui lie le Tout-Puissant, qui le fait passer de la sévérité à la clémence, qui de lion qu'il était le transforme en un doux agneau. » *De Oratione.*

Combien de fois, en effet, Moïse, par sa prière, n'a-t-il pas détourné la colère du Seigneur, et ne lui a-t-il pas arraché des mains le glaive déjà presque rougi de sang? Mais il y a quelque chose de plus remarquable : c'est ce que Dieu dit à Jérémie : « N'entreprenez point d'intercéder pour ce peuple, ni de me conjurer et de me prier pour eux, et ne vous opposez point à moi. » *Jer.* VII, 16. Que dites-vous, Seigneur? Qui peut s'opposer à vous et détourner votre bras? Car il a été dit avec vérité : « Seigneur, toutes choses sont en votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre Majesté. » *Esther.* XIII, 9-11. Toutefois, on le peut au moyen d'une pieuse et humble prière; elle a assez de force pour faire céder le Seigneur, ayant reçu de son infinie bonté la faveur de n'être jamais sans fruit, et s'adressant à Celui qu'on n'implore jamais en vain. Telles sont les richesses, tel est le trésor inépuisable dont les justes peuvent jouir dès cette vie. Quant à ce qui leur est réservé pour l'autre vie, nous l'indiquerons à la fin de ce discours.

Ce trésor, le royal Prophète, quoique nageant dans l'opulence de la royauté, l'estimait à si haut prix, qu'il exhortait les mortels à tout mépriser pour l'acquérir : « Enfants des hommes, dit-il, jusqu'à quand aurez-vous le cœur lourd? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » *Ps.* IV, 3. Il appelle les biens de cette vie vanité et mensonge : vanité, parce qu'ils ne contiennent rien de solide et de réel; mensonge, parce qu'ils promettent faussement le calme et la tranquillité de l'âme, que jamais ils n'ont procurés à personne.

Saint Prophète, quels biens proposez-vous donc, au lieu de ceux que vous foulez aux pieds? — Ceux-là mêmes, par lesquels Dieu m'a jusqu'à un certain point rendu heureux en cette vie. « Sachez que le Seigneur a fait des choses merveilleuses en faveur de son saint, » c'est-à-dire, l'a comblé de dons et de bienfaits admirables? Quels sont ces biens? « Le Seigneur, dit-il, m'exaucera, lorsque je crierai vers lui. » *Ps.* IV, 4. Quoi de plus

grand, de plus admirable, de plus désirable, que d'avoir à tel point la faveur du Créateur et du modérateur de toutes choses, qu'il prête sans cesse l'oreille à toutes mes prières, qu'il m'exauce et comble mes vœux toutes les fois que je crie vers lui? N'est-ce pas là une participation de la puissance divine? Voilà, mes frères, la récompense offerte par le Seigneur aux prières des justes.

Toutefois ces magnifiques priviléges ne sont point le partage de toutes sortes de prières; ils sont promis à la prière qui, fortifiée par la foi, enflammée par la charité, animée de pieux désirs, appuyée sur les bonnes œuvres, protégée par l'humilité, prend un vol hardi vers le ciel. Car ce que le Seigneur écoute, ce n'est pas un bavardage dépourvu d'attention et de dévotion, c'est la foi, la charité, ce sont les désirs suppliants des âmes. Par une prière fervente, quoique très-courte, Anne obtint du Seigneur un fils, un saint, Samuel. I *Reg.* I, 30. Il n'y a donc pas à s'étonner si nous ne sommes pas exaucés, nous dont les prières sont si froides et si languissantes. Car comment serait-il écouté de Dieu, celui qui ne s'écoute pas lui-même lorsqu'il prie; celui qui ne fait attention ni à ce qu'il dit, ni à qui il le dit? Faisons-donc en sorte, quand nous prions, de pouvoir dire vraiment avec le Prophète : « J'ai crié vers vous de tout mon cœur; Seigneur, exaucez-moi. » *Ps.* CXVIII, 145.

Ayons soin encore, quand nous demandons quelque chose, de demander au nom de Jésus-Christ; il nous y engage quand il dit : « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, » c'est-à-dire, à cause de mes mérites et pour la gloire de mon nom. Car Jésus-Christ notre Seigneur est non-seulement notre pontife, toujours vivant afin d'intercéder pour nous; il est encore la précieuse victime que nous offrons pour obtenir le salut, l'offrande propitiatoire qui efface nos péchés, le pontife suprême qui n'a pas besoin d'un sang étranger, puisqu'il brille de l'éclat de son propre sang qu'il a versé; l'hostie sainte, agréable à Dieu et parfaite, offerte en odeur de suavité; l'Agneau sans tache, qui resta silencieux devant ceux qui le tondaient, qui, recevant des soufflets, couvert de crachats, accablé d'opprobres, n'ouvrit pas la bouche. C'est donc en son nom que nous de-

vous demander le salut; ce que fait l'Eglise, qui termine ainsi toutes ses prières : Par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils. Car elle sait qu'auprès du Père suprême de miséricorde, rien n'est plus agréable ni plus efficace, que l'intervention d'un nom si doux.

Au reste, pour mieux faire comprendre la cause principale qui nous donne la confiance d'obtenir, je vais tâcher d'indiquer en peu de mots ce que Jésus-Christ notre Seigneur a offert à son Père, et ce qu'il en a reçu en retour. Il faut donc savoir qu'aucune pensée humaine, qu'aucune pensée angélique ne peut saisir pleinement jusqu'à quel point le sacrifice, la mort de Jésus-Christ, et sa parfaite obéissance jusqu'à la croix, ont été agréables à son Père. Je ne parle pas de l'affreux supplice de la croix, aggravé par tant d'injures, tant d'opprobres et de dérisions. Je laisse de côté l'empressement, l'obéissance, l'humilité, la charité, avec lesquels, « par le Saint-Esprit, il s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache. » *Hebr.* IX, 14. Je parle surtout du mérite infini que la dignité de la personne ajoutait à ces souffrances. Car la foi catholique enseigne qu'un Dieu a souffert, qu'il est mort, et qu'il a été enseveli. Or, quel honneur pour la Majesté divine, qu'un vrai Dieu, pour la gloire du vrai Dieu et pour lui obéir, se soit abaissé jusqu'à revêtir notre nature et jusqu'à mourir !

Il n'y a rien d'extraordinaire que les pieds du Souverain-Pontife soient baisés respectueusement par des gens du peuple, ou même par des nobles; mais ce qui est remarquable, c'est de voir ces mêmes pieds baisés avec un égal respect par les rois et par les empereurs. Pareillement, quoique la piété et la religion des saints soient agréables à l'Eternel, cependant la religion et l'obéissance de Celui qui était en même temps Dieu et homme, lui furent immensément plus précieuses, lorsque, pour la gloire de son Père, il se jeta à ses pieds de manière à devenir, comme il le dit lui-même, « l'opprobre des hommes et le jouet de la populace. » *Ps.* XXI, 7.

De même que nulle intelligence ne peut comprendre la grandeur, le mérite et la puissance de ce sacrifice; de même encore,

aucune pensée humaine ou angélique ne saurait arriver à concevoir pleinement de quel prix Dieu le Père a payé le respect et l'obéissance de son Fils unique. Voici cependant trois choses que Dieu a faites en faveur de son Fils, et pour récompenser une œuvre si mémorable.

D'abord, aucun des enfants d'Adam ne reçoit la grâce et les dons surnaturels, qu'ils ne soient conférés à cause des mérites du Fils de Dieu, soit prévus avant la passion, soit réalisés par elle. Voilà pourquoi saint Jean, dans l'Apocalypse, appelle Jésus-Christ notre Seigneur, l'Agneau immolé dès l'origine du monde, *Apoc.* XIII, 8; parce que, dans la prévision de ce sacrifice, l'Eternel a accordé différents bienfaits au genre humain avant l'avènement du Messie. Bien plus le Messie nous a mérité la première grâce par laquelle nous sommes justifiés, et que nous ne pouvons mériter nous-mêmes. De sorte que tous ceux qui du péché sont appelés à la grâce, le sont à cause des mérites du Sauveur. Aussi entre autres choses exigées pour la justification de l'impie, une des premières c'est la foi en Jésus-Christ, par laquelle nous professons et témoignons que nous sommes appelés et justifiés par Dieu le Père, en considération des mérites et de la grâce de son Fils. Et non-seulement cette première grâce, mais toutes les autres, qui sont l'apanage des justes jusqu'à la fin de la vie, l'élection même et la prédestination de Dieu nous arrivent par la grâce de Jésus-Christ, au témoignage de l'Apôtre, qui dit : « Tous les prédestinés ont été élus en lui avant la création du monde, afin qu'ils fussent saints et sans tache devant ses yeux, après avoir été comblés en lui de toute bénédiction spirituelle. » *Ephes.* I, 3, 4, 5.

Secondement, Dieu a voulu que nul mortel, pourvu toutefois qu'il demandât convenablement et pieusement, n'implorât son pardon auprès de lui en s'appuyant sur les mérites de son Fils, sans l'obtenir sur-le-champ, quand même il serait sous le poids d'une multitude de péchés. Car c'est là le sens de ces paroles du Sauveur dans le présent évangile : « En vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose en mon nom à mon Père, il vous le donnera. »

Troisièmement enfin, Dieu a ordonné en faveur de son Fils que ceux qui auraient été comblés des dons et des bienfaits divins, rendraient grâces de ces bienfaits à son Fils unique, en considération de qui ils les reçoivent. C'est ce que l'Apôtre exprime en ces termes : « Que tout genou fléchisse au nom de Jésus-Christ dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, » *Philip.* II, 10; parce que tous les fidèles, ou béatifiés dans le ciel, ou justifiés sur la terre, ou soumis à l'expiation du purgatoire, devant au bienfait de Jésus-Christ le salut et la vie, doivent aussi les lui rapporter. Ainsi quand l'Apôtre dit que « Jésus-Christ a été institué héritier de toutes choses par Dieu le Père, » *Hebr.* I, 2, il faut entendre que toute louange, toute reconnaissance et toute dilection, dues à si bon droit à Dieu le Père, source de tous les biens, sont également dues à son Fils, héritier légitime de la gloire paternelle. Car tous les biens que Dieu nous accorde nous ont été mérités par l'obéissance de Jésus-Christ notre Seigneur.

Combien grande est la récompense de ce sacrifice suprême, laquelle se traduit en bienfaits perpétuels pour le genre humain! Quelle doit être la joie de l'âme bienheureuse de Jésus-Christ, quand il voit la fécondité de « ce grain jeté en terre, » *Joan.* XII, 24, et quand, à l'occasion de chacun de ces bienfaits, il entend son Père s'exprimer ainsi : Fils bien-aimé, tout ce que je fais en faveur des hommes, je le fais, et je ne cesserai jamais de le faire en considération de votre parfaite obéissance! Mais pourquoi s'étonner de ce que Dieu fait pour son Fils, lui qui récompensa par une postérité innombrable l'obéissance d'Abraham, qui n'avait pas épargné son fils unique?

Le but de ces considérations, mes frères, est de nourrir votre confiance dans la prière, confiance appuyée sur le fondement si ferme et si solide des mérites de Jésus-Christ. Voilà pourquoi le Seigneur recommande à ses disciples de demander par ce saint nom à son Père tout ce qu'ils veulent obtenir. « Jusqu'ici, leur dit-il, vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez. » Les disciples ne connaissaient pas encore pleinement la dignité et la puissance de leur Maître; il fallait qu'ils fussent instruits à l'école de l'Esprit céleste; il n'est donc pas étonnant,

s'ils ne demandaient rien au nom de Celui dont ils ignoraient la puissance et les mérites.

Le Seigneur fait allusion à leur ignorance quand il ajoute : « Je vous dis ceci en paraboles. » Il ne leur adressait là ni paraboles ni énigmes; mais ce qui est clair pour les sages est parabole et énigme pour les simples. C'est ainsi que le Sauveur dit en parlant des hommes grossiers du siècle : « Pour ceux qui se tiennent dehors, tout leur est proposé en paraboles, » *Marc.* IV, 11 ; non pas que ce qu'on leur dit soit énigmatique ou obscur, mais parce que leur cœur est enveloppé dans les ténèbres et dans l'ignorance. Tant qu'ils sont dans cet état, ce qu'on leur dit, quoique plus clair que le soleil de midi, leur semble des paraboles. Ainsi dans le psaume XLVIII, le royal Prophète ayant à traiter du mépris de ce monde et des richesses, dit qu'il parlera en paraboles, ou, suivant quelques versions, en énigmes; non pas que ses pensées soient empreintes de quelque obscurité; mais pour les hommes charnels et courbés vers la terre, toute discussion sur les choses spirituelles est parabole et énigme. On le voit tous les jours.

Est-ce que tout ce que nous répétons chaque jour dans nos sermons sur le jugement dernier, sur la mort, sur les supplices des méchants et les récompenses des bons, sur les bienfaits divins, sur la passion et la mort cruelle du Seigneur, est-ce que tout cela n'est pas parabole et énigme pour le grand nombre? Car, entendant ces vérités tous les jours, ils n'en sont pas plus affectés, pas plus effrayés, ils n'en sont pas plus détournés de leurs désordres que s'ils n'y comprenaient rien du tout? Or, y a-t-il une seule de ces choses qui ne suffise et au delà pour rappeler de la perversité au devoir? Platon était persuadé que pas un homme ne persisterait longtemps dans la dépravation, s'il avait la ferme croyance qu'un Dieu gouverne les choses humaines, et qu'il établit une différence entre les bons et les méchants. Il attribuait la perversité humaine à l'ignorance de cette vérité.

Que dis-tu, Platon? Nous allons te montrer dans l'Eglise une foule de fidèles qui croient ces choses et de bien plus grandes encore, qui même les entendent tous les jours, de sorte qu'ils ne peuvent prétendre les avoir oubliées, et qui cependant, toute leur

vie, ou à peu près, persévèrent obstinément dans leurs crimes. Pourquoi cela? Parce que ce qu'ils entendent est pour eux comme des paraboles. Autrement, que ne feraient-ils pas, s'ils se mettaient sous les yeux les supplices de l'enfer, le feu qui dévore, et le ver qui déchire, et les affreuses ténèbres, et cette nuit éternelle, et la rage des bourreaux? Quelques personnes s'étonnant un jour des jeûnes, de la solitude, de la vie dure et pénitente d'un saint anachorète, lui demandaient comment il pouvait souffrir tant de privations dans un tel désert : « Un seul jour de la géhenne, répondit-il, surpasse en souffrance tous les travaux de ma vie entière. » *Vitæ Patrum.* Le saint homme appréciait comme il faut les tortures de l'enfer.

Théodoret rapporte aussi, dans son *Histoire religieuse*, qu'il vit un solitaire, nommé Thaléléus, que cette même crainte de l'enfer avait conduit à s'enfermer, en esprit de pénitence, dans une cage étroite : « Après avoir construit, dit-il, deux roues de deux coudées de diamètre, et les avoir réunies par des planches mal jointes, il suspendit dans l'air cette double roue au moyen de trois longs pieux fichés en terre, dont les extrémités supérieures étaient maintenues par d'autres pièces de bois. La hauteur de la cage en dedans est de deux coudées, et la largeur est d'une coudée. Là, depuis dix ans, il vit assis ou plutôt suspendu. Comme il est d'une taille élevée, il ne peut, même assis, dresser la tête, mais il est toujours courbé, ayant la figure appuyée sur les genoux. Quand je m'approchai de lui, je le trouvai lisant l'Évangile. Je le questionnai, et voulus savoir la cause d'un genre de vie si étrange. Il me répondit ainsi en grec, car il est Cilicien : — « Accablé du poids de mes péchés, et croyant aux supplices à venir, j'ai imaginé cette manière de vivre, afin qu'affligeant mon corps par des tourments tolérables, j'échappe à l'horreur des tourments à venir. Ceux-ci sont plus effrayants et par le nombre et par l'intensité, car ils sont involontaires; or, ce qu'on fait malgré soi est toujours pénible; tandis que ce qui est volontaire, quelque douloureux qu'il soit, est supportable, car on s'y soumet spontanément. Si donc par ces souffrances légères j'amoindris celles qui sont à craindre, j'aurai gagné beaucoup. » — Quand il

eut fini de parler, je ne pus m'empêcher d'admirer cette prévoyance. »

Ainsi s'exprime Théodoret. Je vous laisse à penser quel sujet de crainte vous devez puiser dans ce récit; car pour moi je ne saurais vous l'exprimer par mes paroles.

Le Seigneur, ayant donc dit à ses disciples qu'il leur parlait en paraboles, ajoute : « Le temps vient où je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement de mon Père. » C'est comme s'il avait dit : Vous vivez encore d'une vie animale; par conséquent vous êtes encore incapables de concevoir les mystères spirituels que peut seul pénétrer l'homme spirituel. Mais quand l'Esprit céleste sera descendu sur vous, il vous transformera et vous inondera de sa lumière, afin que, les ténèbres de votre ignorance étant dissipées, vous puissiez voir clairement la vérité et la grandeur des divins mystères. « En ce temps-là vous demanderez en mon nom. » Car la principale fonction du Saint-Esprit étant de montrer aux hommes ma puissance, dès qu'instruits par lui vous aurez connu ma gloire et mon crédit auprès de mon Père, nul doute que vous ne demandiez en mon nom, persuadés que vous serez bien accueillis, en lui demandant en mon nom la grâce et l'héritage céleste.

« Je ne dis pas que je prierai mon Père pour vous. Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru, etc. » Ces paroles montrent clairement combien est grande la grâce de la rédemption et de la réconciliation que nous devons à Jésus-Christ. Or, il y a deux sortes de réconciliations : l'une, quand le coupable obtient par lui-même sa grâce et son pardon; l'autre, quand, par exemple, un maître irrité pardonne les torts de son serviteur à la prière de quelque ami recommandable, comme David pardonna au parricide Absalon sur les instances de Joab; toutefois il défendit au coupable de paraître en sa présence. Ainsi encore le Seigneur promit aux amis de Job de leur pardonner, s'ils amenaient des victimes à celui-ci afin qu'il priât pour eux et offrît un sacrifice à leur intention. « C'est lui, leur dit-il, que j'écouterai favorablement pour ne pas vous punir de votre imprudence. » *Faciem ejus suscipiam, ne vobis stultitia impu-*

tetur. Job. XLII, 8. Ils sont donc envoyés au saint homme afin d'obtenir par lui ce qu'ils n'auraient pu obtenir par eux-mêmes.

Mais Jésus-Christ notre Seigneur nous concilie l'amitié de Dieu par un tout autre moyen. Car il nous fait amis de Dieu, sans nous envoyer à un autre protecteur, et sans nous interdire la faculté de nous présenter devant son Père. Fils bien-aimé, lui-même intercède pour nous, et nous, devenus par lui enfants et amis de Dieu, nous pouvons intercéder pour nous-mêmes. Fils, il nous a institués fils de Dieu; bien-aimé, il nous a faits bien-aimés et prêtres, c'est-à-dire consacrés à la prière, en sorte que nous sommes investis de la fonction d'offrir à Dieu des prières et des victimes pour nous et pour les autres. Il en donne la raison : « Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru. » De là nous apprenons que tel est l'amour du Père pour son Fils, que quiconque aime le Fils est aimé du Père. Le Sauveur l'a répété dans un autre endroit quand il a dit : « Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père. » Et encore : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, etc. »

Cependant, dit saint Augustin, cela ne signifie pas que nous puissions par les seules forces de la nature aimer Jésus-Christ au point de mériter d'être aimés du Père. Car, ajoute-t-il, n'étant pas agréables, nous avons été aimés, afin d'avoir en nous de quoi plaire. Le Père nous aime donc, parce que nous aimons le Fils; toutefois, il faut d'abord que nous recevions du Père la faveur d'aimer et le Père et le Fils. Nous venons d'expliquer l'évangile; passons aux paroles du texte :

EXPLICATION DU TEXTE.

« Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite. » Saint Thomas, expliquant ce passage de saint Jean, dit qu'on peut l'entendre ou de la joie que nous ressentons d'avoir obtenu la grâce que nous avions sollicitée; ou de la plénitude de la joie que nous cherchons à obtenir de Dieu par nos prières, quand nous demandons la gloire du royaume céleste.

Adoptons le second sens, afin que ceux qui songent avant tout à leurs intérêts puissent avoir quelque idée de la récompense que Dieu offre à leurs travaux après cette vie. Car alors ils trouveront qu'il n'y a rien de difficile ni de pénible en regard d'une telle récompense.

Toutefois, afin que nous puissions concevoir, au moins en partie, la grandeur de cette joie, exposons-en brièvement les causes. Pour cela, représentons-nous l'âme de quelque saint, sortant de la prison du corps et pénétrant dans le royaume céleste; par exemple, l'âme du premier ermite saint Paul, que saint Antoine vit monter vers le ciel, entourée d'une foule d'anges, et brillant d'une blancheur étincelante comme la neige. Et quoiqu'une telle âme, une fois délivrée du corps, contemple à découvert la beauté divine et ineffable, ce en quoi consiste surtout notre béatitude; cependant, pour l'instruction des auditeurs, arrivons à ce sommet peu à peu et comme par degrés, en commençant par les causes inférieures de cette béatitude.

D'abord, quelle ne sera pas la joie de cette âme sainte, quand, dégagée des entraves du corps, où elle menait une vie si misérable et si laborieuse, elle entrera dans la cité d'en haut dont saint Jean parle dans l'Apocalypse : « La ville était d'un or pur, semblable à du verre étincelant; » quand elle verra ces murs faits de pierres précieuses, ces portes artistement travaillées et chacune d'une seule perle, et ce fleuve d'eau vive resplendissant comme du cristal et sortant du trône de Dieu et de l'Agneau, *Apoc.* xxi, 18 *et seq.*, et ces magnifiques palais incommensurables, et dans le séjour de Dieu ces nombreuses demeures destinées aux différents ordres de mérites, et plus bas les globes des cieux, le soleil, la lune et les autres astres qui éclairent le monde ! Mais dans tout cela il ne s'agit encore que de la splendeur du lieu, dont aucune pensée humaine ne saurait concevoir les délices et la beauté.

Que sera-ce quand l'âme contemplera tous les ordres des saints, distingués par les différents degrés de leurs mérites et de leurs vertus, la blancheur des vierges, la pureté des confesseurs, la sainteté des anachorètes, la gravité des pontifes, les armées vic-

torieuses des saints martyrs, l'auguste sénat des prophètes et des apôtres, qui ont fondé la foi de l'Eglise par leur doctrine, par les exemples de leurs vertus et par leur sang; quand elle verra ces vingt-quatre vieillards, ayant sur la tête des couronnes d'or, *Apoc.* IV, 4, et assis devant le trône de la majesté divine, et cette multitude innombrable que saint Jean, dans l'Apocalypse, déclare avoir vue, multitude de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, tous se tenant devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et tenant à la main des palmes, *Apoc.* VII, 9, par lesquelles ils témoignaient avoir remporté de glorieux trophées sur l'ennemi commun du genre humain! Quelle allégresse quand tous ces ordres de saints, joyeux de la gloire d'un nouveau citoyen et de son entrée dans la cité sainte, iront à sa rencontre, l'embrasseront avec une charité fraternelle, et le féliciteront de sa gloire nouvelle qui les rendra aussi heureux que si elle leur était propre!

Quelle sera encore la joie de voir, après les différents ordres de saintes âmes, tant de myriades d'anges, tant de troupes d'esprits bienheureux partagés en neuf chœurs : anges, archanges, vertus, dominations, principautés, puissances, trônes, chérubins, séraphins! Autant il y a de variété dans leurs noms, autant il y en a dans leurs fonctions, dans leurs mérites, dans leurs récompenses. Toutefois les plus admirables sont les chérubins et les séraphins qui, contemplant la lumière sans bornes et la beauté indescriptible de Dieu, s'enflamment pour lui du plus ardent amour, qu'ils communiquent à toute la cour céleste. D'autant plus que leur nombre est en proportion de leur supériorité.

Si parfois nous nous étonnons de voir une armée de deux à trois cent mille hommes couverts d'armes étincelantes, que sera-ce de voir l'armée innombrable de la milice céleste, guerroyant pour la gloire du Monarque suprême, et dont il est dit dans Daniel : « Un million d'anges le servaient, et mille millions assistaient devant lui. » *Dan.* VII, 10. Manière de parler pour exprimer l'armée innombrable des anges. Un des amis de Job dit aussi : « Peut-on compter ses armées? » *Numquid est numerus militum ejus?* Job. XXV, 3. Quelle joie donc de voir tous les cieux remplis

de groupes innombrables d'esprits bienheureux et de saintes âmes, d'occuper une place dans une telle assemblée, et de jouir chacun du bonheur de tous?

Mais au-dessus de tous les chœurs des anges, au-dessus des chérubins et des séraphins apparaîtra la mère bienheureuse de miséricorde, protectrice des pécheurs, reine des cieux et des anges, assise à la droite de son Fils au milieu d'une splendeur indescriptible et réjouissant de sa beauté ineffable toute la cité de Dieu. Ce n'est pas tout encore : un spectacle plus grandiose sera de voir assise à la droite du Père la sainte humanité de Jésus-Christ, plus éclatante que tous les astres et que le soleil même, et de contempler les stigmates vermeils des blessures de son corps, qui auront obtenu à cette âme la grâce de la régénération, le pardon des offenses, l'amitié de Dieu, le droit à l'éternel héritage, les dons du Saint-Esprit et l'accès à une si grande félicité. De quelle joie ne sera donc pas inondée cette âme heureuse, quand il lui sera donné de baiser, d'adorer ces sacrés stigmates?

Cependant là n'est pas encore le terme des joies; il en reste une autre plus grande et plus glorieuse, objet capital de nos vœux, terme de nos désirs et port de l'humaine félicité : — c'est de voir, non plus comme dans un miroir et en énigme, mais face à face, cette beauté sans mesure, ce créateur et modérateur souverain de toutes choses, qui produit tout, qui conserve tout, à qui tout se rapporte; Celui, dis-je, « qui soutient de trois doigts la masse de la terre, » *Isa.* XL, 12, « devant qui le monde est comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclinaison à la balance, et comme un goutte de la rosée du matin tombant sur la terre, » *ante cujus conspectum velut momentum stateræ est orbis terrarum, et quasi gutta roris antelucani, qui descendit in terram,* Sap. XI, 23; enfin, ce premier être, cette fin dernière, en qui est toute vérité, toute beauté, toute perfection, tout bien, et de qui dérive, comme d'un immense et infranchissable océan, tout ce qui est beau et bon.

Ainsi l'âme fortunée qui arrivera à ce faîte de la félicité suprême n'aura plus rien à désirer ni à chercher. Car là s'arrê-

tera la roue mobile et inconstante de nos désirs. Alors, dans cette vérité féconde, notre entendement contemplera les vérités innombrables des choses, et ne sera plus tourmenté de la soif de savoir. Alors l'humaine volonté se reposera dans cet océan de tous biens et de toutes délices, dès qu'elle aura embrassé le bien souverain et universel dans lequel sont tous les biens imaginables. Quelle joie pour l'âme de regarder à découvert la nature divine, de s'unir à elle par l'amour, et de se plonger tout entière dans cet abîme insondable! Quelle joie quand le Maître suprême de toutes choses accueillera d'un visage souriant et d'une douce voix le fidèle serviteur à son entrée dans cette patrie glorieuse après le long exil de cette vie, quand il lui dira avec bienveillance et tendresse : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous confierai l'administration d'un grand bien; entrez dans la joie de votre Seigneur! » *Matth.* xxv, 23.

Quelle joie, quand l'âme du juste, en possession de cette gloire, aura la certitude qu'elle sera éternelle, et que son bonheur défiera toutes les machinations de l'ennemi et toutes les révolutions du temps? Et quand le Saint-Esprit lui révèlera tous les périls auxquels elle a échappé dans le siècle, toutes les tentations qu'elle a vaincues, tous les piéges de l'antique ennemi que ce même Esprit a détruits devant elle, piéges dans lesquels elle eût été prise s'il ne les avait déjoués, quelles actions de grâces ne rendra-t-elle pas alors à son protecteur et à son gardien! Avec quelle reconnaissance redira-t-elle ces chants de David : « Qu'Israël dise maintenant : Où serions-nous sans le Seigneur qui s'est déclaré pour nous? Si le Seigneur n'avait été notre protecteur, quand les hommes se sont élevés contre nous, ils nous auraient dévorés tout vivants, etc. » *Nisi quia Dominus erat in nobis, dicat nunc Israel, nisi quia Dominus erat in nobis, cum exurgerent homines in nos, forte vivos deglutissent nos,* etc., Ps. CXXIII, 1.

Cependant, parmi les causes de cette joie, il en est une autre qui ne doit pas être passée sous silence : c'est que l'âme fortunée, regardant en bas, aperçoit les abîmes infernaux et les peines des damnés, qu'elle entend les cris, les pleurs, les grincements de

dents que lui a fait éviter la miséricorde divine; qu'elle voit dans ces tourments beaucoup peut-être d'individus de son âge, de sa condition, dont elle a partagé les travaux et la fortune, avec qui elle a vécu familièrement et avec qui aussi elle pouvait périr. Quelles actions de grâces elle rendra alors à son libérateur dont la miséricorde l'a séparée de cette foule d'hommes perdus, l'a affranchie de ces misères éternelles, l'a préservée du sort des damnés et des démons pour lui faire partager celui des saints anges et des âmes bienheureuses!

Quels seront donc les mouvements de cette âme? de quel ardent amour elle brûlera pour le dispensateur de tels bienfaits! comme elle en célébrera les louanges! par quels accents infatigables elle en proclamera la gloire! Et quand elle portera les yeux en arrière sur sa vie passée, quand elle reconnaîtra que c'est par des prières et des larmes pieuses, par l'exercice des vertus, par l'humilité du cœur, par la résignation dans le travail, par les œuvres de charité et de miséricorde, qu'elle est parvenue à ce comble de la félicité; combien elle jugera heureuses les larmes, combien heureux les travaux de sa vie terrestre qui lui ont ouvert la voie à une telle gloire!

Combien elle voudrait, si c'était possible, avoir mille fois versé son sang avec sa vie au service de son Seigneur, ne fût-ce qu'afin de pouvoir ainsi témoigner sa gratitude à l'auteur de tant de biens! Mais, comme elle ne le peut, sa seule consolation est de proclamer sans relâche et de toute sa puissance la gloire de Dieu, de chanter ses louanges, de s'élancer en lui de tout son cœur, de toute sa pensée, de toutes ses forces, et d'accomplir parfaitement le grand précepte de l'amour divin, qui ne peut être rempli qu'imparfaitement ici-bas.

Voilà donc, mes frères, les occupations perpétuelles de la cité sainte; voilà les délices et la félicité au milieu desquelles fleuriront éternellement la charité accomplie, la pureté et l'innocence parfaites. O demeures bienheureuses! ô habitations divines! où les justes ne pourront plus être ni souillés par le vice, ni affligés d'aucune difformité, ni déchirés par les tourments de l'envie; où, exempts de tous maux, comblés magnifiquement de secours et

d'ornements éternels, ils seront entourés d'une auréole immortelle de gloire! Salut, citoyens du ciel, qui de cette vie de misères êtes passés dans l'éternel séjour, où, jouissant des richesses divines, et dans l'affluence des biens célestes, vous triomphez dans des joies sans fin! Vous seuls devez être estimés heureux, vous qui nagez dans l'abondance de tous les vrais biens, vous dont la gloire ne peut mourir, et dont les noms ne seront jamais effacés par l'oubli. Votre gloire et votre nom sont protégés par le grand Dieu qui vous a adoptés, qui, dès l'instant où vous avez reçu le jour, vous a faits en quelque sorte participants de sa nature, et vous a donné l'empreinte de la beauté divine.

Quel est celui qui, considérant cette gloire, ne voudrait se séparer au plus tôt de la foule des pécheurs, et prendre son vol sur-le-champ vers le ciel? Quelle volupté, en effet, que d'être compté parmi les anges, de faire partie de l'assemblée des saints, d'être honoré avec Dieu en un même culte, et enfin, ce qui est bien au-dessus, d'être uni perpétuellement au souverain Dominateur du ciel, qui d'un signe gouverne toutes choses, qui illumine d'une lumière immense les pures intelligences, et les comble de louanges éternelles! Mais il serait superflu de s'étendre davantage sur cette gloire et sur les récompenses divines assignées par Dieu aux justes. Car en cette vie elles ne sauraient ni être vues par les yeux, ni perçues par les oreilles, ni saisies par l'intelligence et la pensée. Leur grandeur surpasse, et immensément, toutes les pensées humaines. Impuissants à les exprimer par le langage, nous ne pouvons qu'allumer en nous le désir de les posséder.

Telles sont, mes frères, les causes principales de cette joie pleine, que le Sauveur, dans l'évangile de ce jour, nous invite à demander. Revenons donc à notre point de départ, où, si vous vous en souvenez, nous nous sommes adressés à ceux qui songent avant tout à leurs intérêts. Si donc ceux-là ne sont portés à agir que par l'espoir de quelque immense avantage, nous leur en présentons ici deux très-grands, l'un pour cette vie, l'autre pour la vie future. Car en cette vie nous leur offrons la réalisation de leurs vœux, puisque cette promesse du Seigneur s'adresse aux justes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez

quelque chose en mon nom à mon Père, il vous le donnera; » et pour la vie à venir, nous leur promettons cette joie pleine et parfaite, dont nous venons d'esquisser le tableau.

Quelles sont donc notre apathie et notre insouciance, si l'annonce d'une telle rémunération ne nous réveille pas? si nous ne désirons point de l'obtenir? si nous ne brûlons de la posséder? si, pour elle, nous ne sommes prêts à mépriser tout ce que le monde estime, et à entreprendre ce qu'il y a de plus ardu et de plus difficile? Car, dit saint Augustin, s'il nous fallait chaque jour endurer des tourments, supporter même pendant longtemps le feu de l'enfer, afin de pouvoir contempler Jésus-Christ dans sa gloire et être associés au nombre de ses saints, ne devrions-nous pas tout souffrir pour arriver à un si grand bien, pour participer à une telle gloire?

O mortels aveugles, qui courez par terre et par mer, avec une passion si fiévreuse, après des choses futiles et périssables! avec combien plus d'ardeur et d'efforts devriez-vous chercher les biens éternels à travers le fer et à travers les flammes?

C'est là, très-chers frères, qu'il faut porter vos aspirations, là qu'il faut thésauriser, là « où ni la rouille ni les vers ne dévorent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. » *Matth.* VI, 19. Que cette espérance nous accompagne sans cesse quand nous veillons, qu'elle nous éveille quand nous dormons, qu'elle nous excite à tous les devoirs de la vertu. Encouragés par de telles promesses, renonçons à tous les plaisirs de cette vie, embrassons la croix qui est le chemin du ciel, et alors, marchant sur les traces de notre chef et de ses saints, nous mériterons de partager leur gloire et leur couronne.

PREMIER SERMON

POUR

LE LUNDI DES ROGATIONS.

CHUTE ET FAIBLESSE DE LA NATURE HUMAINE ; NÉCESSITÉ ET EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE, POUR REMÉDIER A CETTE FAIBLESSE.

Petite, et accipietis; quærite et invenietis; pulsate et aperietur vobis.
Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. *Luc.* XI. 9.

Très-chers frères, l'histoire ecclésiastique nous apprend que ces saints jours des Rogations ont été institués à l'occasion de calamités extraordinaires dont fut affligée autrefois l'Église, dans un temps où les hommes, dépourvus de secours humains, n'avaient d'autre ressource que de supplier le Seigneur de détourner d'eux les périls qui les menaçaient. L'Église, étant chaque jour sous la pression de nouveaux malheurs, a voulu conserver cette institution. Car, à des maux qui se renouvellent sans cesse, il faut des remèdes permanents. Or, quel remède plus efficace dans la détresse que le secours divin? Et par quel moyen obtenir ce secours autrement que par les bonnes œuvres et par la prière?

La prière est comme une ambassade qui, envoyée de la terre au ciel, dévoile tous nos maux au médecin céleste, afin qu'il nous prête son assistance, comme lui-même l'a promis en ces termes à ceux qui la demandent avec ferveur : « Invoquez-moi au jour de la tribulation; je vous délivrerai, et vous me glorifierez. » *Ps.* XLIX, 15. La prière, portant donc avec elle cette sorte de message, fait ressouvenir le Seigneur de sa parole et de sa miséricorde, et enfin elle obtient ainsi l'objet de sa demande. Car elle sait qu'il est écrit : « Déchargez-vous sur le Seigneur de toutes vos inquiétudes, et il vous soulagera. » *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.* Ps. LIV, 23.

C'est ce que nous apprend parfaitement le saint évangile de ce jour, où la manière de prier est exposée par une bouche divine.

Comme le Sauveur vaquait à la prière, suivant son usage, un des disciples, frappé de cet exemple, lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier, ainsi que l'a appris Jean à ses disciples. » *Luc.* XI, 1. Le Sauveur accueillit si volontiers ce désir, qu'il lui apprit complètement à lui et à nous ce qu'il faut demander, et comment il faut demander, c'est-à-dire avec quelle foi et quelle persévérance. Le prophète Osée nous recommande d'implorer par des paroles l'assistance divine : le Sauveur daigne nous apprendre quelles sont les paroles les mieux appropriées à ce but. En effet, on ne saurait en imaginer de plus convenables, ni de plus propres à appeler la miséricorde du Seigneur, et à exciter notre foi et notre amour pour lui, que celles qui sont contenues dans l'Oraison dominicale.

Non content de cela, et craignant que, si nous n'étions pas exaucés sur-le-champ, nous ne fussions découragés, il nous invite par de puissants arguments à la persévérance dans la prière, nous promettant en ce cas l'assistance certaine de la grâce divine. Il dit donc : « Si quelqu'un d'entre vous avait un ami, et qu'il l'allât trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Ami, prête-moi trois pains, etc., etc. » *Luc.* XI, 5 à 13. — *Ave, Maria.*

I.

« Demandez, et vous recevrez, etc. » Très-chers frères, parcourez avec attention les deux Testaments, et vous remarquerez qu'il n'est rien que le Seigneur recommande plus instamment et plus fréquemment que la prière. Je pourrais citer à l'appui de cette vérité d'innombrables passages, si je ne craignais de fatiguer vos oreilles. Ceux qui tiennent au salut de leur âme, doivent donc estimer et embrasser une pratique si recommandée par les divins oracles, et que, dans le saint évangile de ce jour, le Sauveur nous conseille avec tant d'insistance.

Bien des motifs nous engagent à cette pratique, et nous en indiquerons plusieurs dans le présent discours ; mais le plus puissant, c'est cet immense désastre qui, par suite du péché, a frappé l'espèce humaine tout entière, et qui, se transmettant d'une géné-

ration à l'autre, est la source non-seulement de la mort, mais de tous les maux et de toutes les ruines. Voilà pourquoi nous n'avons plus qu'une nature fragile et une intelligence émoussée; voilà pourquoi, dénués de prévoyance et de force, irréfléchis dans nos affections, soucieux et inquiets, emportés par les passions, sujets à toutes les incommodités, à tous les accidents, à toutes les injures, à toutes les maladies, nous traînons une existence misérable.

Mais entre tous ces maux, le principal, c'est la rébellion de la chair contre l'esprit, rébellion dont l'Apôtre parle en ces termes : « Je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me fait violence pour me rendre captif sous cette loi du péché. » *Sentio aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivum me ducentem in legem peccati.* Rom. VII, 23.

Pour que vous me compreniez mieux, il faut savoir que l'homme, dans sa création, dut à la justice originelle d'avoir un empire souverain non-seulement sur les autres animaux, mais encore sur tous ses appétits, lesquels tiennent de près à la nature de l'animal[1]. Aussi, de même que notre volonté meut aujourd'hui à son gré les membres du corps, de même elle commandait alors, avec un pouvoir incontesté, à tous les mouvements de l'âme. Or, cette faculté, l'homme l'a perdue en même temps que la justice originelle. Et maintenant, privés de frein, tous ces mouvements désordonnés, comme des bêtes féroces qui ont brisé leurs liens, s'insurgent contre l'esprit et l'attaquent avec violence.

Non pas qu'ils puissent forcer l'âme à consentir au péché, mais ils la troublent et l'agitent violemment, et la sollicitent à donner son assentiment au mal. Car quoique notre esprit par sa nature aspire toujours aux biens spirituels, pour lesquels il a été créé et avec lesquels il a une étroite affinité; cependant nos sens et nos

[1]Le texte porte : *hominem... sicut cætera animantia, ita in omnes animi sui affectus et motus (qui ad animantium naturam proxime accedunt,... imperium accepisse.* Nous proposons *sicut in cætera...* Autrement l'incidente entre parenthèses n'a plus de raison d'être, ni *ita* non plus. D'ailleurs les autres animaux n'ont jamais eu cet empire sur leurs appétits.

affections nous entraînent avec une impétuosité aveugle vers les biens sensibles et terrestres, dont l'aspect, la proximité et le plaisir qu'ils procurent nous attirent puissamment. De là ces contradictions dont se plaint l'Apôtre parlant au nom des hommes charnels : « Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. » *Non quod volo bonum, hoc ago; sed quod nolo malum, illud facio.* Rom. VII, 19.

Est-il une plus triste servitude? Quoi de plus indigne que de voir l'homme courir si ardemment au mal qui cause sa perte, et se mouvoir avec tant de nonchalance et de langueur vers le bien, où il trouverait son salut? Ces deux mouvements de notre âme ne sauraient être mieux comparés, qu'au double mouvement des globes célestes. Chacun d'eux, en effet, est soumis à deux mouvements : l'un propre et de translation, qui a lieu d'occident en orient; l'autre, commun, et appelé diurne, qui, au contraire, effectue sa rotation d'orient en occident. Le mouvement propre est si lent qu'il lui faut un an, deux ans, douze ans et plus pour accomplir sa révolution. Mais le mouvement diurne, qui procède du premier mobile [1], et qui est commun à tout le ciel, est doué d'une telle vitesse, qu'il termine sa rotation en vingt-quatre heures.

De même, notre âme étant composée en quelque sorte de deux parties, l'une spirituelle et propre à l'homme, l'autre animale et qui nous est commune avec les autres animaux; l'homme, après la chute, est tombé dans une condition telle, que la partie spirituelle et divine, celle qui nous est propre et qui aspire naturellement au spirituel et au divin, s'y porte avec une extrême lenteur; tandis que la portion inférieure, qui nous est commune avec le reste des animaux, est entraînée violemment vers les biens sensibles et terrestres, avec lesquels elle a de l'affinité, de sorte que, dans sa véhémence, elle emporte avec elle et renverse la partie spirituelle.

Car bien que cette partie supérieure soit libre et qu'elle ne puisse être contrainte à commettre le péché, cependant, par les

[1] La vieille physique distinguait trois cieux, celui des planètes, le firmament, et l'empirée. C'est le second que l'on appelait *premier mobile*.

lois de la nature, elle est unie si étroitement, si intimement à la partie inférieure, que, quand elle voit celle-ci s'embraser de quelque désir, elle finit par céder et par donner son assentiment à la mauvaise convoitise. Dans son ardent amour pour cette voisine, que la nature lui a associée par des liens si resserrés elle ne souffre pas que celle-ci se consume et se torture dans le désir de l'objet convoité. Il suit de là que l'homme, qui d'abord était tout spirituel et céleste, est devenu tout charnel et terrestre en perdant la grâce, et n'a de goût que pour la terre et pour la chair.

Cette pensée a été exprimée par saint Grégoire avec autant de précision que de vérité : « L'homme, dit-il, qui, s'il n'avait pas péché, eût été spirituel même par la chair, est devenu, en péchant, charnel même par l'âme. » *Mor.* l. V. En effet, lorsque l'âme emploie ses facultés à chercher les moyens de nuire ou les satisfactions des sens, est-ce qu'elle n'est pas charnelle, bien plus, est-ce qu'elle n'est pas esclave de la chair?

Or, quels maux ne résulteront pas d'une pareille misère? Car, dit le Sauveur, « si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien seront épaisses les ténèbres mêmes! » *Matth.* VI, 23. C'est-à-dire, si l'âme, guide et maîtresse de la vie, lumière de nos actions, et qui devait nous conduire aux choses divines et spirituelles, si cette même âme, dis-je, se met au service du caprice et du désordre, si enfin elle se fait l'esclave de la convoitise effrénée, que pouvons-nous attendre, sinon que ce qui est né de la chair, soit chair, *Joan.* III, 6, et ne désire, ne recherche, ne comprenne que les choses de la chair? Or, la chair et le sang possèderont-ils le royaume de Dieu, et la corruption parviendra-t-elle à l'incorruptibilité? I *Cor.* XV, 50.

Maintenant qui pourrait énumérer les blessures du corps, j'entends les maux physiques nés de la chute originelle, et qui chaque jour nous assaillent de mille manières? Qui serait en état de peindre la violence et la diversité des maladies, et les accidents inopinés, et les périls de la terre et de la mer, et les guerres, et les captivités, et les exils, enfin les injustices des hommes entre eux, leurs embûches et leurs forfaits?

Ajoutez, si vous voulez, les désagréments du mariage, les in-

quiétudes, les procès, les disputes et tous les autres maux qui embarrassent les plus belles années de la vie. En outre, que de travaux, de périls et d'affaires pour se procurer même une modeste subsistance, qui se trouve partout sans peine pour les oiseaux et pour les autres animaux, et qu'avant le péché la terre nous fournissait en abondance sans aucun effort de notre part. « Tu t'es fait plus d'affaires, dit le Prophète, qu'il n'y a d'étoiles au ciel. » *Nahum.* III, 16. Et pourquoi tout ce tracas, sinon pour gagner le pain de chaque jour? Car il est écrit : « Tout le travail de l'homme est pour sa bouche. » *Omnis labor hominis in os ejus.* Eccle. VI, 7.

A cause de la faute d'un seul, pour vous le dire en passant, tous ces maux, tant du corps que de l'âme sont tombés par un juste arrêt de Dieu, non pas seulement sur le prévaricateur, mais sur toute l'espèce humaine, sur tous les hommes qui sont, qui ont été, et qui seront, c'est-à-dire, sur tous les rameaux sortis de cette souche. Car telle est la bonté, la grandeur, la sublimité de la Majesté infinie, que l'offenser, même par une seule transgression, a dû être puni d'un châtiment si exemplaire et si prolongé. Celui qui ne reconnaît point par un tel exemple la gravité et la difformité du péché mortel, que tant d'hommes commettent si facilement; celui, dis-je, qui ne le hait pas plus que la mort, je ne vois pas par quel argument il pourrait être persuadé. Toutefois je n'ignore pas qu'il y a encore une plus forte preuve de la difformité du péché mortel, c'est que Dieu a voulu qu'il ne fût expié que par l'effusion du sang de son Fils unique. Ceci soit dit en passant; il faudrait, pour le développer, de trop longues explications.

I.

Pour revenir à ce que nous avions en vue dans la digression qui précède, recherchons quel remède le Père des miséricordes, irrité par nos péchés, mais se souvenant de sa clémence, quel remède, dis-je, il a appliqué à de si grands maux après l'avènement de son Fils unique. Et d'abord, les philosophes qui se vantaient de tout savoir, alors qu'ils ignoraient la cause et l'origine

de ces misères, qu'ils les attribuaient non au châtiment d'une faute, mais à notre condition native, et qu'ils soutenaient que l'auteur de la nature ne fait jamais défaut dans la nécessité; ces philosophes proclamèrent que la seule raison protège l'homme en toutes choses, et qu'elle lui tient lieu de tout. En effet, ignorant la grâce divine, ils n'avaient que les forces de la raison pour combattre de si grands maux. Suivant eux, tout ce que les animaux, par instinct et par un bienfait de la nature, se procurent pour les besoins de la vie, tout cela, et plus encore, l'homme peut l'acquérir au moyen de la raison seule, qui soumet tout à son empire. De là ces vers du poète exaltant la puissance de la raison humaine :

> Hic ratione potens validissima quæque subegit,
> Alipedes tigrides, iracundosque leones.
> Et quamvis diro sint corpora plena veneno
> Serpentum, tamen hunc metuunt; huic maxima cedit
> Oceani moles, oris balæna supini.

« Puissant par la raison, l'homme a subjugué les animaux les plus forts, le tigre rapide et le lion irascible. Le serpent venimeux le redoute; devant lui s'incline le géant des mers, la baleine, dont la tête regarde le ciel. »

Et ce n'est pas seulement pour les besoins matériels du corps, c'est aussi pour le règlement de la vie, qu'ils croyaient suffisant le secours de la seule raison. Ils s'imaginaient que la nature seule suffit pour vivre honnêtement et heureusement, pour enseigner la vertu et pour aider à la pratiquer. « La nature, dit Cicéron, est le meilleur guide de la vie. Car elle déclare par bien des signes ce qu'elle veut, ce qu'elle cherche, ce qu'elle désire. Toutefois, nous faisons la sourde oreille, je ne sais comment, et nous n'écoutons pas ses avertissements. » *Tuscul.* Et ailleurs : « Nous nous écartons de la nature; nous nous imaginons que cette bonne mère est une marâtre. » *In Lælio.* Un illustre écrivain s'exprime à peu près dans le même sens : « C'est à tort que les hommes se plaignent de leur nature, en disant qu'elle est faible, de courte durée, et plus dépendante des caprices du sort que des lumières de la sagesse. Car, au contraire, si on y fait réflexion, rien de plus grand et de plus noble que l'homme, et c'est lui-même qui manque

à la nature, plutôt que le temps ou les forces ne lui manquent. » *Sallust. Jugurth.* I.

De là ces exclamations qui exaltent la puissance et la sagacité de la nature : « Quoi de supérieur à la raison? quoi de plus admirable que l'esprit? quoi de plus noble que l'homme? au milieu de toutes les merveilles qui frappent nos yeux, quoi de plus divin que l'intelligence? qu'y a-t-il enfin dans le monde entier qui approche davantage de la nature divine? » De cette école des philosophes est sorti le pélagianisme. Car, dit saint Jérôme, les philosophes furent les pères des hérétiques. En effet, en pleine lumière du christianisme, les pélagiens ont osé faire revivre la même doctrine, et prétendre que l'intelligence, la nature seule de l'homme suffit pour acquérir toutes les vertus et les récompenses éternelles. Voilà les étais au moyen desquels les philosophes disaient que la nature humaine, déchue et plongée dans l'abîme, peut être appuyée et relevée. Il est vraiment étonnant que les sages du siècle aient déraisonné au point d'attribuer tant d'importance à la seule raison.

En effet, outre que par elle-même elle est une lumière faible et terne, fréquemment encore elle perd beaucoup de sa pénétration et de sa clarté. Cela arrive toutes les fois qu'elle est obscurcie par les passions et les convoitises, comme par d'épais nuages, au point de leur obéir plus qu'à la vérité; alors elle s'ingénie à trouver des raisons pour se persuader que ce que désire la chair, son amie, est licite, et elle s'inquiète peu d'embrasser la vérité. Car dès que la cupidité domine dans l'homme, une obscurité profonde se répand sur les yeux de l'intelligence, l'âme est affaiblie et comme brisée, elle ne peut apercevoir le vrai, ou elle ne veut point exécuter le bien qu'elle voit à travers les ténèbres. De là cette plainte du poète :

. . . . . . Video meliora, proboque;
Deteriora sequor. *Ovid. Metam.*

« Je vois le bien et l'approuve, cependant je fais le mal. »

Quant aux différents maux du corps, ce qui prouve surabondamment combien la raison est impuissante contre eux, c'est que

chaque jour se présentent des dangers dont la seule raison ne saurait nous tirer sans l'appui de Dieu. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais placer sous vos yeux des hommes célèbres dans tous les genres, pris dans tous les lieux et dans tous les temps, et sur qui la nature semble avoir voulu verser tous ses dons; je vais vous montrer leurs revers et leur triste fin, pour que ces exemples vous fassent voir ce que des hommes obscurs et perdus dans la foule peuvent se promettre, quand de tels personnages ont été victimes de si grands désastres.

Je vous le demande donc, qui vit-on jamais de plus puissant que Jules César, Pompée, Annibal, Alexandre-le-Grand, ou de plus éloquent que Cicéron? Et, pour mettre à contribution les saintes Lettres, qui fut plus sage que Salomon? Qui fut plus prudent qu'Achitophel, dont la sagesse était comparée à celle d'un dieu? Certes, entre tous les mortels, chacun de ceux-là, en son genre, était des plus illustres et des plus éminents. A quoi donc leur ont servi toutes ces facultés? En sont-ils devenus meilleurs ou plus heureux?

Celui qui donna son nom aux empereurs romains, Jules César, après avoir, pendant cinq mois seulement, joui en paix de l'empire, qu'il avait acquis au prix de luttes infinies, reçut vingt-six blessures et périt misérablement. — Pompée qui, jeune encore, mérita le triomphe pour ses hauts faits, eut la tête coupée et fut un objet de pitié pour son vainqueur. — Annibal, terreur des Romains, qu'il vainquit tant de fois, se donna la mort par le poison. — Quant à Alexandre, conquérant et maître du monde, il mourut aussi prématurément par le poison; s'il ne le prit pas spontanément, il le reçut de la main de ses ennemis. — Salomon, le dirai-je? se prosterna dans sa vieillesse devant les idoles; il leur éleva des autels et des temples. — Cicéron, qui tant de fois avait vanté l'efficacité de l'éloquence pour se défendre soi-même, y trouva si peu de protection, que cette même éloquence fut la cause de sa perte. — Achitophel, après avoir sagement réglé ses affaires, se régla si sottement lui-même, qu'il se pendit.

Après de si mémorables exemples, qui ne verrait clairement l'immensité des misères humaines, quand ce qu'il y a eu de plus

illustre et de plus grand parmi les hommes a subi des revers et des désastres si lamentables? Qui oserait se fier à soi et à ses forces, quand des efforts si grands et si éblouissants ont été frappés de stérilité? Qui se jugerait assez fort des appuis de la nature ou de la fortune, pour croire qu'il n'a plus rien à redouter, quand ces exemples lui montrent que, ni la grandeur du caractère n'a servi à rien aux hommes les plus éminents, ni la fortune aux plus heureux, ni la sagesse aux plus sages, pour les préserver du péril et de la chute?

Salomon parle dans le même sens de la misère de la vie humaine, quand il dit : « J'ai vu sous le soleil que le prix de la course n'est pas pour les plus légers, ni la victoire pour les plus vaillants, ni le pain pour les plus sages, ni les richesses pour les plus savants, ni la faveur pour les ouvriers les plus habiles; mais il leur arrive à tous ce qu'il plaît à Dieu selon le temps et l'occurrence. » *Vidi sub sole nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratiam, sed tempus casumque in omnibus*. Eccli. IX, 11. Ce qui veut dire, non pas que la Providence divine est sans influence sur les affaires du monde, mais qu'il n'y a ici-bas rien de si solide, qui ne soit sujet aux misères et aux accidents infinis de la vie humaine. Isaïe exprime en ces termes les mêmes pensées : « Toute chair est de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. » *Isa*. XL, 6. Il appelle gloire de la chair tout ce qui est grand et brillant parmi les hommes; et cela est si faible qu'il le compare à tout ce qu'il y a de plus éphémère, à la fleur et à l'herbe qui végète et fleurit pour un moment, et qui, bientôt flétrie, est mise au rebut.

II.

Au reste, tous ces philosophes, enveloppés dans les ténèbres de leur infidélité, n'ont pas vu qu'il n'appartient qu'à Dieu de s'appuyer sur sa force; et que les hommes, comme ils n'ont pu se former sans Dieu, ne peuvent arriver sans lui à la perfection compatible avec leur nature. « Pour que l'homme soit quelque

chose, dit saint Augustin, qu'il se tourne vers son Créateur. Car, en s'en éloignant, il devient froid; en s'en approchant, il s'échauffe; en s'en éloignant, il se plonge dans les ténèbres; en s'en approchant, il s'éclaire. En effet, d'où il tire l'être, il tire aussi le bien-être. Ainsi, qui veut être avec Dieu, qu'il ne le fuie pas, mais qu'il le cherche. » *Sup. Psal.* LXX. Ces paroles nous apprennent qu'il faut chercher la fin dernière de la vie là où en est le principe.

L'Esprit divin est en quelque sorte le salut et la lumière de notre âme. De lui dérivent la connaissance de la vérité et l'amour de la piété et de la justice. De même qu'après le coucher du soleil nos yeux, par une suite nécessaire, sont dans l'obscurité et perdent la vue des objets, de même, en l'absence de cet Esprit divin, nos âmes sont plongées dans de noires ténèbres et elles perdent la vue de la vérité. Que faire donc en présence de tels maux? Sur qui s'appuyer, quand la raison humaine par elle-même, en dépit de tous ses efforts, est impuissante à venir en aide à l'homme? — A cette question nous répondons que la cause de tous les maux et de toutes les misères, c'est de nous être éloignés de Dieu, source de tous biens. Saint Augustin l'indique en quelques mots : « Celui que vous remplissez, vous le soulagez, Seigneur; et parce que je ne suis pas plein de vous, je suis à charge à moi-même. » *Confess.* lib. X.

Saint Bernard exprime en ces termes et nos maux et le moyen d'y remédier : « Je n'ai pas de fardeau plus pesant que moi-même; je suis devenu pour moi plus lourd qu'une masse de plomb. Mais j'écouterai cette parole consolante : « Venez à moi » vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés et je vous soula- » gerai. » *Matth.* XI, 28. »

Voilà donc, mes frères, le seul refuge laissé à l'homme au milieu de si grands maux : c'est la tendresse et la miséricorde du Sauveur, qui nous appelle à lui avec tant de douceur et d'amour, et qui promet son assistance à ceux qui vont à lui. Or, ils vont à lui ceux qui renoncent au démon et aux œuvres du démon; ils vont à lui ceux qui, loin d'avoir confiance dans leur propre force, mettent en lui tout espoir, ont les yeux sur lui, ne

le perdent point de vue, n'écoutent que lui, obéissent à sa voix et disent avec saint Augustin : « Vous nous avez appelés, Seigneur; nous vous appelons. Nous avons entendu votre voix, entendez nos invocations. Donnez ce que vous avez promis, achevez ce que vous avez commencé, ne manquez pas à vos bienfaits, n'abandonnez pas votre champ; que le bon grain entre dans vos greniers. » *Super Joan.*

Les divins oracles ne sont pas seuls à nous suggérer ce recours au Seigneur; la conscience elle-même, placée en nous par la main de Dieu, nous y pousse par une inspiration et un instinct secrets; dans notre détresse, là où ne brille aucune lueur d'espoir en quelque appui humain, elle nous exhorte à lever les yeux en haut et à y chercher du secours. Puisque ce sentiment nous a été donné à tous par l'auteur de la nature qui ne fait rien en vain, il s'ensuit que Celui qui veut qu'on l'invoque, veut aussi, à moins que nos crimes ne s'y opposent, venir à nous et nous prêter son assistance.

Mû par ce sentiment et par cette impulsion, le Prophète se réfugiait dans cet asyle, et s'écriait : « Les douleurs de la mort m'ont environné, les torrents de l'iniquité m'ont épouvanté... Dans ma tribulation, j'ai crié vers le Seigneur, etc., » *Ps.* XVII, 5 *et seq.*, c'est-à-dire, de toutes parts enveloppé de périls, et n'espérant aucun secours de toutes les ressources de la raison humaine, « alors dans mon affliction j'ai invoqué le Seigneur, j'ai crié vers mon Dieu et il m'a exaucé, etc. » Combien de fois le saint Prophète ne repète-t-il pas cette pensée : « Ils ont crié vers le Seigneur au fort de leur affliction, et il les a tirés de la détresse..... Ils montaient jusqu'au ciel, ils descendaient jusque dans l'abîme, etc..... Ils étaient agités et chancelaient comme un homme ivre; toute leur sagesse s'est évanouie. » *Ps.* CVI, 26 *et seq.* C'est-à-dire, lorsque l'homme, jeté au milieu des flots d'un monde ennemi, ne pouvait s'en tirer par aucune ressource humaine, lorsque la raison était presque éteinte et ensevelie comme chez les gens ivres, alors, quand il ne restait aucun espoir de salut, dans leur tribulation ils ont crié vers le Seigneur, qui les a délivrés de leur détresse. Vous voyez que l'oraison fait ce que la raison ne saurait

jamais faire[1]. On en trouve partout de nombreux exemples; mais je n'en citerai qu'un seul que rapporte en ces termes Théodoret dans la Vie du bienheureux anachorète Julien :

« Un jeune homme de famille noble, délicatement élevé, et qui néanmoins montrait une bonne volonté et une ardeur au-dessus de ses forces, demanda un jour au vieillard de l'accompagner dans un voyage au désert. Le voyage était plus long que celui que les solitaires faisaient chaque jour, puisqu'il était de huit ou dix journées de marche[2]. Ce jeune homme était le célèbre Astérius. Julien chercha à le détourner de sa résolution, alléguant que le désert était aride et sans eau. Mais sur les pressantes instances d'Astérius qui le suppliait de lui accorder cette faveur, le saint vieillard céda. Son jeune compagnon le suivit d'abord vaillamment. Cependant, après trois jours de fatigue, brûlé par les rayons d'un ardent soleil d'été, il souffrait vivement de la soif. D'abord il avait honte de découvrir son mal, n'ayant pas oublié ce que lui avait prédit son maître. Enfin, vaincu par la douleur et défaillant, il pria le vieillard de le prendre en pitié. Celui-ci, lui rappelant ses avertissements, lui ordonna de s'en retourner. Sur la réponse d'Astérius qu'il ne savait pas son chemin, et que quand il le saurait il ne pourrait marcher, ses forces étant épuisées, le saint homme, s'apitoyant sur un tel état de souffrance et de faiblesse, se jeta à genoux, arrosa le sol de larmes brûlantes, implora auprès du Seigneur une voie de salut pour son jeune compagnon. Celui qui fait la volonté de ceux qui le craignent, et qui exauce leur prière, changea les larmes tombées dans la poussière en une source d'eau vive qui existe encore aujourd'hui. Quand le jeune homme s'y fût désaltéré, il lui ordonna de partir sur-le-champ. » *Histor. religiosa.*

Ainsi s'exprime Théodoret, qui montre par cet exemple quelle ressource, dans les cas désespérés, offrent les prières et les larmes des saints. Aussi lisons-nous dans l'Ecclésiastique : « J'attendais quelque secours des hommes et il ne m'en venait point. Alors,

[1] Grenade joue sur les mots *ratio* (raison) et *oratio* (composé de *os*, bouche, et *ratio*, c'est-à-dire *raison parlée*, *discours*, *prière*.)

[2] Voir la note B à la fin du volume.

Seigneur, je me suis souvenu de votre miséricorde...., parce que vous tirez du péril ceux qui ne se lassent pas de vous attendre, et que vous les délivrez des mains des nations. » *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat; memoratus sum misericordiæ tuæ, Domine, quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manibus gentium.* Eccli. LI, 10 et seq.

Nous n'avons donc, mes frères, après la chute originelle, qu'un moyen de salut, c'est d'implorer par une prière humble et confiante la grâce et la miséricorde du Seigneur. Car la prière est un remède universel qui répond à tous les besoins de la nature humaine. De toutes les vertus, en effet, elle est celle dont l'utilité s'étend le plus loin. Les autres vertus ont surtout la puissance ou de mériter la grâce et la gloire, ou de satisfaire pour les peines du péché. Mais la prière n'a pas seulement, comme les autres vertus, la puissance de mériter et de satisfaire, elle en a une autre qui lui est propre, la puissance d'obtenir, laquelle se rapporte non-seulement à la grâce, mais encore à tout ce que peut accorder la miséricorde divine. Ainsi, par la prière, les saints ont obtenu avec la grâce et la rémission des peines, l'un, la sagesse; l'autre, la santé; un autre, un prolongement de vie; cet autre, la victoire sur des ennemis redoutables; celui-ci, la vue qu'il avait perdue; celui-là, une consolation dans son isolement, ou la résurrection des morts, ou le pouvoir d'opérer des miracles, ou enfin la délivrance de ses maux.

Ainsi, tandis que l'effet des autres vertus se borne à un accroissement de grâce ou à une diminution de peines, la prière, qui a ces deux effets, est en même temps efficace pour tout le reste. Elle nous a été donnée par la divine Providence pour réparer le naufrage qui a englouti notre bonheur. Ce n'est donc pas la raison seule, comme l'ont enseigné les philosophes, c'est la prière qui est le remède principal à tous nos maux. Voilà pourquoi tous les saints, quand ils étaient dans la détresse, recouraient, pleins de confiance, à cette ancre de salut, par laquelle non-seulement ils obtenaient leur délivrance, mais même ils détournaient de la tête des autres la colère de Dieu qui allait éclater.

Amos, contemplant dans une vision des nuées de sauterelles

envoyées de Dieu comme châtiment, pour dévorer les travaux du laboureur et toutes les moissons, se tourna en suppliant vers le Seigneur : « Seigneur, mon Dieu, s'écria-t-il, soyez-leur propice; qui pourra rétablir Jacob après qu'il est devenu si faible? » *Amos.* VII, 2 *et seq.* C'est comme s'il avait dit : Israël étant déjà tellement amoindri en nombre et en force, que sera-ce après le désastre que vous venez de me montrer? Soyez-leur donc propice, et pardonnez-leur. Le Seigneur, touché de la prière du Prophète, répondit : « Ce que vous craignez n'arrivera point. » Cependant le Seigneur « appelait un feu, » c'est-à-dire de plus grands supplices, « pour exercer son jugement. » *Ibid.* Le Prophète eut donc recours à une nouvelle prière : « Seigneur, apaisez-vous, je vous en supplie; qui pourra rétablir Jacob après qu'il est devenu si faible? » Le Seigneur, se laissant fléchir, dit : « Cette plaie non plus n'arrivera pas. » Vous voyez quelle est la force de la prière, qui put arrêter le glaive de la fureur divine déjà sorti du fourreau, et obtenir de Dieu si facilement la paix.

Car le Seigneur accorde tant à la sainteté des justes, que leurs prières le désarment, et qu'en leur faveur il devient propice aux hommes qui méritaient sa colère. C'est pourquoi il est écrit : « Moïse et Aaron étaient ses prêtres, et Samuël un de ceux qui invoquaient son nom; ils criaient au Seigneur, et il les exauçait. » *Psal.* XCVIII, 6. Et ailleurs : « Il allait les exterminer, si Moïse, son élu, ne se fût présenté devant lui comme sur la brèche. » *Statuerat perdere eos, nisi Moses electus ejus stetisset in confractione in conspectu ejus;* et suivant une autre version : *Stetisset in muri ruina, ut reprimeret impetum ejus.* Ps. CV, 23.

Il y a là une métaphore, faisant allusion à de vaillants guerriers, qu'enflamme l'amour de la patrie. Quand la muraille est renversée par les béliers et les machines de l'ennemi, ils accourent se présenter sur la brèche, jonchée de ruines, et font un rempart de leurs corps, prêts à se sacrifier pour la défense du pays. Ainsi fit Moïse : car lorsque le rempart des Juifs, qui consistait dans la religion, eut été renversé par leur révolte, et que rien ne faisait plus obstacle à ce que la colère divine s'appesantît sur des hommes dépouillés de tout appui solide, et les exterminât jusqu'au dernier;

Moïse, dans l'intérêt du salut commun, s'offrit aux traits de la justice divine, résolu à expier par sa mort l'impiété de tous. Et les prières que lui inspira son ardent amour pour les siens arrêtèrent le bras de Dieu.

III.

Ce qui vient d'être dit, mes frères, se rapporte à la prière, considérée comme efficace pour obtenir : ce qui est sa propriété essentielle. Mais elle a bien d'autres avantages, qu'avec la grâce du Seigneur nous expliquerons, en partie dans le discours suivant, en partie ailleurs. Relativement à ce qui précède, quelqu'un viendra peut-être dire que beaucoup ont fait à Dieu bien des demandes qui n'ont pas été exaucées. Or, à tous ceux-là l'apôtre saint Jacques répond ainsi : « Vous demandez, et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal, ne pensant qu'à satisfaire vos passions. » *Jacob.* IV, 3. Quand donc, au lieu de demander ce qui a rapport au salut de l'âme, nous demandons ce qui entretiendrait nos convoitises, Dieu nous le refuse dans sa clémence, pour ne pas fournir d'aliment à nos transgressions. C'est ainsi qu'un père de famille agit sagement en refusant à ses enfants ce qui leur nuirait; le leur accorder serait barbare.

Saint Augustin dit à cette occasion : « Si tu invoques Dieu pour obtenir de l'argent, un héritage, les honneurs du siècle, tu invoques réellement les objets que tu désires, et tu fais de Dieu non l'objet de ta prière, mais l'instrument de tes convoitises. Dieu est bon, dis-tu, à condition qu'il t'accordera ce que tu veux. Mais si tu veux le mal, est-ce qu'il ne sera pas plus miséricordieux en ne t'exauçant pas? Un malade demande à son médecin bien des choses que celui-ci refuse. Le médecin rejette les désirs déraisonnables afin de satisfaire le désir de guérir. Vois donc en Dieu un médecin; demande-lui qu'il te sauve, et lui-même sera ton salut. » *Super Psalm.* LXXXV, *n.* 8.

Qui veut prier utilement doit avoir toujours à la pensée ces paroles de l'Apôtre : « Quiconque invoque le nom de Jésus-Christ, qu'il s'éloigne de l'iniquité. » II *Tim.* II, 19. Car l'iniquité est cette nuée dont le Seigneur dit par la voix de Jérémie : « Vous avez

mis une nuée au-devant de vous afin que la prière ne passât point. » *Thren.* III, 44. De là ce langage du Prophète-roi : « Si j'avais eu l'iniquité dans le cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé, » *Ps.* LXV, 18; et ces paroles du Seigneur dans les Proverbes : « Parce que je vous ai appelés, et que vous avez refusé de m'écouter; que j'ai étendu la main et que nul n'y a fait attention..... je rirai à votre ruine, etc. » *Prov.* I, 24 *et seq.*

Contre ceux qui prient en vivant criminellement, saint Chrysostome dit : « Qui prie et pèche, ne prie pas Dieu, mais se moque de lui. » *Sup. Matth.* Et saint Augustin : « De quel front demandes-tu ce que Dieu a promis, toi qui ne fais pas ce que Dieu a ordonné ? Ecoute d'abord les avertissements, et puis tu exigeras la réalisation des promesses..... Une seule prière d'un fidèle obéissant est plus tôt entendue que dix mille prières d'un indifférent. » Cependant il faut convenir que la miséricorde divine est si grande que parfois elle exauce même les prières des méchants. Mais c'est rare. Ce qui est toujours vrai, c'est ce que dit Salomon : « Le Seigneur est loin des impies, et il exauce la prière des justes. » *Longe est Dominus ab impiis, et vota justorum exaudiet.* Prov. XV, 29.

Ce n'est pas assez de nous abstenir du péché, il faut encore aider et fortifier nos prières par les bonnes œuvres, surtout par l'aumône et par la mortification de la chair. « Il crie d'une voix puissante vers le Seigneur, dit Cassien, celui qui, quoique silencieux de la langue, crie avec persévérance par les bonnes œuvres. » Et ailleurs : « Elle est parfaite la prière du fidèle dont la condition, la langue, les actes, les discours, la vie et la pensée sont agréables à Dieu. » Mais si toutes les bonnes œuvres ajoutent à la prière une grande efficacité pour obtenir, le jeûne toutefois et les macérations tiennent en cela le premier rang.

Je vais vous citer à ce propos deux exemples qui ne seront pas ici déplacés. Comme les fidèles priaient saint Julien, dont j'ai parlé plus haut, de prendre la défense de la foi catholique contre un arien, habile dialecticien et rhéteur, de peur que son éloquence empoisonnée n'infectât du venin de l'incrédulité la foi sincère d'un peuple facile à séduire, il répondit, au rapport de Théo-

doret : « Soyez tranquilles, et priez Dieu avec nous, en joignant à la prière l'affliction du corps. » Ils suivirent ce conseil. Or, le défenseur de l'hérésie, la veille du jour de fête solennelle où il devait parler, fut frappé d'une plaie envoyée du ciel, et après un seul jour de maladie, il rendit le dernier soupir, pendant que cette parole se faisait entendre : Insensé, cette nuit on te redemandera ton âme ; tu seras pris toi-même, et non les autres, dans les filets que tu avais préparés. *Theod.*

A cet exemple, j'en vais joindre un autre tiré de la vie de saint Martin par Sulpice-Sévère. « Comme ce saint avait besoin, dans l'intérêt de l'Eglise, de s'entretenir avec Valentinien Ier, alors maître de l'empire, celui-ci, sur les conseils de l'impératrice, qui était arienne, ordonna qu'il ne fût pas reçu au palais. Saint Martin, ayant plusieurs fois tenté en vain d'aborder le prince orgueilleux, eut recours, suivant son usage, aux ressources de la prière et de la foi. Il s'enveloppe d'un cilice, se couvre de cendre, s'abstient de boire et de manger, ne cesse jour et nuit de prier. Le septième jour, il lui apparut un ange qui lui ordonna de se présenter en toute sécurité au palais, affirmant que les portes s'ouvriraient d'elles-mêmes, et que l'arrogant empereur s'adoucirait. Fort de cette allocution de l'ange, le lendemain il parvint jusqu'au prince sans que personne l'en empêchât. Celui-ci, le voyant venir de loin, s'indigna qu'il eût été admis, et ne daigna pas se lever de son siége. Mais soudain se déclara un incendie qui, gagnant le trône, força l'empereur à s'en élancer et à se lever malgré lui devant saint Martin. Alors il embrassa celui que précédemment il était déterminé à mépriser ; et, devenu plus sage, il avoua qu'il avait senti la puissance divine. Sans attendre les prières du saint, il lui accorda tout ce qu'il désirait, l'admit fréquemment à sa table et à ses entretiens, et quand il se retira, lui offrit de nombreux présents que le bienheureux refusa tous pour ne pas s'écarter de la pauvreté. » Par là, mes frères, nous voyons combien est vrai ce qu'a dit un des Pères : « La seule prière qui a de la valeur est celle qui se nourrit de la maigreur du corps. »

Mais ce qui est surtout nécessaire quand on prie, c'est la persévérance. Dans le saint évangile de ce jour, le Seigneur nous

a recommande par l'exemple d'un ami importun; celui, en effet, qui persévère, ne se retire jamais les mains vides. De là ces mots de saint Augustin : « Priez jour et nuit; dès que le sommeil a fui de vos yeux, que votre esprit veille dans la prière. » Il nous reste de saint Jérôme un passage mémorable sur cette persévérance. Car voici ce qu'il écrit à la vierge Eustochie : « Quoique l'Apôtre nous ordonne de prier toujours, cependant nous devons avoir des heures réglées pour la prière. Tout le monde connaît tierce, sexte, none, l'office du matin et du soir. Qu'on ne prenne point de nourriture sans que la prière ait précédé; qu'on ne sorte pas de table sans avoir rendu grâce au Créateur. La nuit, levons-nous deux et trois fois pour méditer ce que nous avons retenu des Ecritures. En sortant du lit, armons-nous de la prière; munissons-nous de la même arme en rentrant de la promenade et avant de nous asseoir; que notre corps ne prenne de repos qu'après que l'âme a reçu sa nourriture. En tout acte, en toute démarche, que notre main trace le signe de la croix. »

Ce n'est pas seulement en paroles que saint Jérôme recommande la persévérance dans la prière; il la prêche aussi par son exemple, lui qui priait avec tant d'ardeur, que dans la même lettre il dit de lui-même : « Je me souviens que souvent je joignais le jour à la nuit en criant vers Dieu, et je ne cessais de me frapper la poitrine que quand, sur l'ordre du Seigneur, la tranquillité revenait. »

Mes frères, que cet exemple ne soit pas perdu pour nous; si nous ne passons pas en prières les nuits et les jours entiers, au moins revenons souvent à ce saint exercice; pressons, demandons, cherchons, frappons; une promesse divine nous garantit que demandant nous recevrons, que cherchant nous trouverons, que frappant nous verrons s'ouvrir par la miséricorde du Seigneur la porte du royaume céleste.

SECOND SERMON

POUR

LES MÊMES ROGATIONS.

EFFICACITÉ MERVEILLEUSE DE LA PRIÈRE.

Petite, et accipietis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis.
Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. *Luc.* XI, 9.

Très-chers frères, le saint évangile, dont vous venez d'entendre la lecture, recommande surtout le devoir de la prière et la persévérance dans la prière, nous assurant que nous serons exaucés. Les disciples avaient demandé au divin Maître de leur apprendre à prier : non content de satisfaire à leur demande en leur enseignant la manière de prier, il nous prêche la persévérance dans la prière, et, ce qui nous est plus nécessaire, il nous donne la confiance que nous serons exaucés. Précieuse assurance, car on sème volontiers là où on a l'espérance de recueillir une ample moisson ; c'est-à-dire on demande volontiers, et vivement, des bienfaits qu'on a la confiance d'obtenir. Or, le Seigneur appuie et fortifie cette confiance par l'exemple d'un ami importun :

« Si quelqu'un de vous avait un ami qui l'allât trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis qui est en voyage vient d'arriver chez moi, et je n'ai rien à lui offrir, etc. » *Luc.* II, 5 à 13. *Ave, Maria*

« Demandez et vous recevrez, etc. » Vous avez vu, mes frères, avec quelle insistance, par combien d'exemples et de promesses le divin Maître nous exhorte à persévérer dans la prière. Il se souvenait d'avoir dit ailleurs « qu'il faut toujours prier, sans se lasser jamais. » *Luc.* XVIII, 1. L'Apôtre nous y invite également plus d'une fois, puisqu'il dit : « Priez sans cesse, rendez grâces à Dieu en toutes choses. » I *Thessal.* V, 17. Et ailleurs : « Je désire que les hommes prient en tout lieu, élevant des mains pures. »

I *Tim.* II, 8. Ailleurs encore, se proposant de nous munir d'armes spirituelles contre tous les assauts du démon, il nous ordonne de prier en tout temps avec intelligence. I *Corinth.* XIV, 15.

Or, le divin Maître et son Apôtre ne mettraient pas tant d'insistance à nous exhorter à ce devoir, s'ils ne l'avaient jugé très-utile et très-nécessaire pour notre salut. Bien que cette exhortation évangélique et apostolique doive suffire pour nous persuader, cependant, mes frères, comme notre insouciance n'est excitée au travail que par de grandes récompenses et de grands avantages, je vais essayer dans le présent discours de montrer les fruits d'une prière pieuse et fervente, après avoir néanmoins exposé en peu de mots l'origine des Rogations.

Au temps de saint Mamert[1], archevêque de Vienne en Dauphiné, éclatèrent en cette ville différents fléaux : des incendies fréquents, des tremblements de terre continuels, des bruits étranges; les bêtes sauvages allaient se réfugier au milieu des réunions nombreuses d'hommes; des cerfs tremblants parvenaient à pénétrer jusque sur la place publique.

Ces fléaux se prolongèrent jusqu'à la nuit des vigiles de Pâques, où l'on espérait en voir la fin. Tout-à-coup l'église, édifiée sur la partie la plus élevée de la ville, se trouva au crépuscule enveloppée de flammes terribles. La solennité est interrompue, le peuple s'enfuit en tremblant, l'église est vide. Cependant le prélat inébranlable reste à l'autel, et, enflammé de l'ardeur de la foi, il apaise l'incendie par un torrent de larmes. Dès lors il conçut la pensée des prières que le monde récite en ce jour.

Voilà donc la calamité qui a donné naissance à cette pieuse coutume. Le fléau ayant disparu, l'Eglise a établi que les mêmes prières seraient conservées dans le monde entier, en partie pour nous rappeler les anciens fléaux par lesquels Dieu a puni les crimes des hommes, et nous en faire craindre le retour en châtiment de nos péchés, qui ne sont pas moindres que ceux de nos pères; en partie pour que nous nous prémunissions par ces prières contre les afflictions qui nous assaillent tous les jours; en partie aussi à cause de beaucoup d'autres avantages que nous

[1] Mort vers 477.

retirons, comme je l'ai dit, de l'exercice assidu de la prière. Je vais vous exposer plusieurs de ces avantages, bien propres à faire impression sur vous.

Le premier, et sans contredit le plus éminent, c'est que la prière, par un commerce assidu, par une douce familiarité avec le ciel, détache l'homme peu à peu des choses de la terre pour l'élever aux choses divines, en sorte qu'elle en fait, pour ainsi dire, un être spirituel et divin, au témoignage même de l'Apôtre, qui dit : « Celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui. » *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* I Cor. VI, 17. Car de même que le fer approché du feu prend la nature du feu; de même l'âme, toujours en contact avec Dieu, revêt jusqu'à un certain point la nature divine. Aussi saint Chrysostome dit-il : « Il est bon de toujours nous entretenir avec Dieu par la prière. Car si la fréquentation d'un homme de bien nous rend meilleurs, à combien plus forte raison le commerce qu'on a jour et nuit avec Dieu produira-t-il cet effet! »

Il n'y a là rien d'étonnant. Si des animaux sauvages, qui ont longtemps vécu avec les hommes, déposent leur férocité, s'apprivoisent et prennent en quelque sorte des mœurs humaines (car l'ours, animal féroce, obéit à la voix et au geste de son conducteur, ce que nous voyons faire même au lion et à d'autres animaux); est-il étrange que ceux qui vivent constamment avec Dieu, contractent des mœurs divines, alors surtout que l'homme est fait pour imiter Dieu, et qu'il y est aidé par le secours divin?

D'ailleurs, de même que ceux qui manient des parfums précieux et odorants, en conservent la suave odeur après qu'ils ont cessé de les toucher; de même ceux qui vivent assidûment avec Dieu, qui voient sa beauté, qui se nourrissent de la contemplation de ses perfections infinies, y puisent la stabilité, l'amour, les délices, le repos de l'âme et enfin tous les biens.

Aussi saint Augustin, expliquant ces paroles du Seigneur dans Isaïe : « Vous dont je me suis chargé dès votre naissance, et que je porte dès le sein de vos mères, » *Isa.* XLVI, 3, dit-il : « Tant que vous êtes notre force, nous tenons ferme; mais parce que nous

nous sommes détournés de vous, nous voilà pervertis; retournons donc pour n'être pas renversés. » *Quia a te aversi sumus, perversi sumus; revertamur igitur, ut non evertamur.*

Or, si notre force se trouve dans l'amour de Jésus-Christ, dont rien ne saurait nous séparer, comment mieux allumer cet amour qu'en nous approchant de Dieu « qui est un feu dévorant? » *Hebr.* XII, 29.

Aussi l'Epouse du Cantique dit-elle que son âme s'était comme fondue au son de la voix de son bien-aimé. *Cant.* V, 7. C'est donc avec raison que celle qui était ainsi unie à Dieu est comparée au soleil et à la lune. « Belle comme la lune, pure comme le soleil. » *Cant.* VI, 9.

« Qu'est-ce que cela, dit saint Ambroise? Est-ce qu'il n'y avait pas sur la terre quelque chose à quoi pût se comparer la beauté de l'Epouse? — Non. Parce que celui qui est en conversation intime avec Dieu, ne peut être comparé avec aucune chose terrestre. » Car il est nécessairement divin en quelque sorte, celui qui vit assidûment avec Dieu; dès lors rien d'étonnant que l'Epouse soit assimilée aux choses divines et célestes.

En outre, le repos, la vraie tranquillité de l'âme, où la trouver, sinon en Dieu? Comme saint Augustin le dit très-bien, la cause des erreurs humaines n'est pas de poursuivre avec ardeur tel ou tel bien, c'est de chercher le bien où il n'est pas. « Reposez-vous en Dieu, dit-il, et vous trouverez le repos. Car il n'est pas où vous le cherchez. Cherchez ce que vous cherchez, mais non où vous le cherchez, parce qu'il n'y est pas. »

C'est par une douloureuse expérience que le saint docteur apprit cette vérité. Après avoir long-temps erré en vain, parmi les créatures, à la poursuite du repos de l'âme, il le trouva en se tournant vers le Créateur, et il dut ainsi le bonheur et le calme à Celui de qui il tenait l'existence.

La même chose arriva à l'enfant prodigue. Eclairé par la misère et par la faim, il revint à la maison paternelle, d'où il était parti, et demanda à s'y rassasier de cette nourriture dont il est écrit : « Ceux qui me mangent, auront encore faim; ceux qui me boivent, auront encore soif. » *Eccli.* XXIV, 29.

On voit par là l'énorme différence qui sépare la nourriture corporelle de la nourriture spirituelle. Car la nourriture corporelle, prise avec excès, engendre la satiété et le dégoût. L'autre, au contraire, plus elle est prise fréquemment et en abondance, plus elle provoque la faim et le désir.

Si vous demandez quelle est cette nourriture, écoutez saint Augustin, vous la définissant en peu de mots : « La nourriture du chrétien, c'est la société de Jésus-Christ. »

Cherchons donc cette société, mes frères; autant que le permettent les occupations de la terre, cultivons avec ardeur cet heureux commerce, afin de participer à la lumière et à la vertu de Celui sous les ailes de qui nous nous réfugions. En effet, que ne pouvons-nous pas espérer de ce pieux commerce? Aussi saint Chrysostome dit-il : « Que peut-on trouver de plus saint que ceux qui vivent en intimité avec Dieu? quoi de plus juste, de plus sage? Car si ceux qui conversent d'habitude avec les sages se transforment tellement, par suite de cette fréquentation assidue, qu'ils finissent par acquérir la sagesse; que dire de ceux qui s'entretiennent avec Dieu? De quelle sagesse, de quelle vertu, de quelle prévoyance, de quelle bonté, de quelle sobriété, de quelle égalité d'âme les remplit la prière! On ne court donc pas risque de se tromper, en affirmant que la prière est la cause de toute vertu et de toute justice. » *De orat.* Lib. 2.

Voilà donc pour l'homme le fruit de ses communications avec Dieu. En effet, si le soleil matériel, pénétrant de ses rayons un noir nuage, le transforme en un bel arc irisé, ou le fait resplendir de sa lumière d'or; est-il étonnant que le magnifique Soleil de justice éclaire de ses divines splendeurs l'âme qui se laisse pénétrer par lui? N'est-ce pas ce qu'insinue le Prophète, quand il dit : « Approchez de lui, et soyez illuminés; vos visages ne seront pas couverts de confusion. » *Ps.* XXXIII, 6. C'est-à-dire, vous vous trouverez bien de vous être approchés des splendides rayons de la clarté divine. Oui, mes frères, cette lumière, cette grâce est l'effet de la prière, qui non-seulement applique le remède à toutes les misères de cette vie, mais qui encore élève l'homme au-dessus de sa nature, et l'éclaire de la splendeur divine.

I.

A cette utilité s'en joint une autre, qui n'est pas à dédaigner, et que saint Bernard exprime en ces termes : « En priant, on boit ce vin spirituel, qui réjouit le cœur de l'homme; ce vin du Saint-Esprit, qui enivre l'âme, et y verse l'oubli des voluptés charnelles. » Par là il montre que la prière est accompagnée de la joie spirituelle, que l'Apôtre met au nombre des fruits de l'Esprit-Saint. Au surplus, le Seigneur le témoigne ouvertement par la voix d'Isaïe, quand il dit en parlant des justes : « Je les conduirai sur une montagne sainte, et les remplirai de joie dans ma maison de prière. » *Isa.* LVI, 7.

Mais la grandeur de la joie spirituelle ne peut être ni exprimée par le langage, ni saisie par une âme charnelle. Car c'est « la manne cachée, que nul ne connaît que celui qui la reçoit. » *Apoc.* II, 17. Cependant telle en est l'intensité et la puissance, que l'âme, qu'elle a une fois remplie, regarde avec dégoût tous les biens de la terre, et les compte pour rien.

Car de même que celui qui, d'une position humble et abjecte, aurait été élevé sur le trône, regarderait comme de nulle valeur, en comparaison de la magnificence royale, le modeste mobilier qui lui était autrefois précieux et cher, et rirait de lui-même de ce qu'il estimait des objets si vils; de même celui qui jamais en sa vie n'a goûté la douceur des délices célestes, et n'a connu que la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire les voluptés charnelles, s'imagine qu'elles sont seules dignes de son estime et de son amour. Mais si, prévenu par les bénédictions et les douceurs du Saint-Esprit, il vient à s'abreuver aux torrents de la volupté divine, alors il foule aux pieds les richesses et les biens du monde, les regardant même comme indignes de sa pensée et de son attention. C'est ce qui arriva au Sage, et ce qu'il exprime en ces termes : « J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi; je l'ai préféré aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses ne sont rien au prix de ce trésor, etc. »

Optavi, et datus est mihi sensus; et invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ, et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius, etc. Sap. VII, 7 *et seq.*

Par ces paroles il enseigne clairement que les royaumes, les empires, l'argent, l'or, les pierreries, la santé, plus précieuse qu'aucun trésor, enfin la beauté physique, c'est-à-dire tout ce que les hommes estiment et admirent, que tout cela, dis-je, en comparaison de la sagesse, par laquelle on goûte les choses célestes et divines, n'est que du sable, de la fange, ou plutôt n'est rien. En effet il ajoute : « Tous les biens me sont venus avec elle. » Telle est donc la dignité, la noblesse des biens qu'apporte avec elle la sagesse divine, qu'elle fait considérer tous les autres biens comme n'existant pas.

Qui croirait cela, mes frères, à moins de l'avoir éprouvé par un effet de la grâce divine? Et cependant cela même est attesté par les exemples d'une foule de princes et d'hommes illustres, qui ont méprisé d'immenses richesses, de hautes fonctions et même des royaumes, pour se livrer tout entiers à l'acquisition de cette divine sagesse sans aucun empêchement des embarras terrestres. Aussi est-ce avec raison que cette joie spirituelle, compagne inséparable de la sagesse, est comparée à l'aimant. Car comme l'aimant, par une force occulte, élève et suspend dans l'air le fer, corps naturellement pesant et tendant de haut en bas; ainsi cette joie spirituelle, avant-goût des biens célestes, élève tellement le cœur de l'homme au-dessus de la terre par une force merveilleuse et inconnue, que le cœur, naturellement enclin à descendre et à s'attacher avec excès aux choses terrestres, prend en dégoût toutes ces choses et les compte pour rien.

Voilà pourquoi, pendant que les saints, dans l'ardeur de la contemplation, étaient ravis au ciel en esprit, il arrivait souvent que leurs corps s'élevaient de terre avec leurs âmes. L'histoire le rapporte notamment du grand anachorète saint Antoine, de notre bienheureux père saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin, et de bien d'autres. Par là nous comprenons qu'il n'y a rien d'étonnant, si la puissance de cette joie spirituelle entraîne aux choses

célestes et divines le cœur humain, et le détourne de l'amour des choses terrestres ; car il est bien plus étrange qu'une masse, comme le corps, soit élevée de terre, que de voir le cœur humain abandonner des objets méprisables pour s'attacher à des objets sublimes.

Un des caractères propres de cette joie est de secouer toute langueur, tout abattement, toute mollesse de l'homme intérieur, et de le rendre vif et allègre pour tous les devoirs de la vie spirituelle. C'est là, en effet, ce qui constitue la vraie dévotion, laquelle accompagne toujours la joie spirituelle. Elle se rencontre aussi quelquefois sans cette joie sensible, mais cette joie n'est jamais sans dévotion.

Un avantage merveilleux qui découle de cette joie, c'est qu'elle place si bien l'homme sous la tutelle de Dieu, qu'elle le lui donne pour maître, pour protecteur, pour guide de sa vie. Je vais indiquer en peu de mots comment cela se fait.

Le divin Maître se conduit avec les justes et avec les saints de telle sorte, que tantôt il réjouit et rafraîchit délicieusement leurs âmes par cette jouissance spirituelle, plus précieuse, sans contredit, que toutes les richesses et tous les plaisirs du monde; tantôt, dans des vues de miséricorde, il leur retire cette grâce de sa visite, soit qu'il veuille ainsi les éprouver, soit qu'il les punisse par cet avertissement paternel, quand ils ont montré de la négligence dans la pratique de la piété et de la justice.

Quand donc, en accomplissant leurs pieux exercices, ils n'y trouvent pas la joie spirituelle qu'ils ont coutume d'y goûter; quand, de quelque côté que se tourne leur âme, ils ne saisissent rien que d'obscur, de stérile et d'aride; alors ils comprennent que ce châtiment leur est envoyé pour leurs fautes par le plus équitable des juges. Car de même qu'un moine, s'il est privé au dîner de la portion ordinaire, et condamné, par ordre du prieur, à se contenter de pain et d'eau, reconnaît à l'instant qu'il a manqué en quelque point, puisqu'il est puni par celui qui a droit de le punir; ainsi, quand le juste, dans sa prière, est privé par Dieu de la joie céleste qu'il goûte habituellement, alors, imputant cette peine à ses fautes, il se met à chercher avec anxiété en quoi il a

failli, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'il a pensé, avec qui il s'est entretenu, comment il s'est comporté dans la vie spirituelle; afin de savoir quelle est la faute qui lui a valu ce châtiment de la part d'un juge tel que Dieu; et il s'arme de toute sa ferveur contre sa faute, pour ne plus encourir pareille peine et pareille privation.

Il lui arrive donc ce qui arriva au roi Saül qui, au commencement de son règne, ayant consulté le Seigneur, sans en recevoir de réponse, et attribuant ce silence divin à quelque délit, déclara qu'il punirait de la peine capitale celui qui était cause que le Seigneur refusait de répondre, fût-il Jonathas son propre fils. I *Reg.* XIV *passim.*

Voici donc de quelle manière le juste se rend compte à lui-même et s'examine : J'ignore et je cherche pour quelle faute le Seigneur m'a privé de la grâce de sa visite ordinaire, et m'inflige ainsi une punition que je mérite. Peut-être ai-je parlé trop librement, ou ai-je ri avec les autres avec trop d'abandon, ou dans un dîner ai-je été intempérant, ou me suis-je engagé dans plus d'affaires que ne le comportent mes forces, ou ai-je mal gardé mon cœur en le détournant de la contemplation des choses spirituelles, et en le laissant errer dans de vaines pensées. Quel que soit le péché qui me vaut cette sécheresse, qu'il périsse, qu'il soit exterminé. Désormais, je prendrai bien garde de ne plus commettre ce qui m'attire cet abandon de Dieu et cette aridité spirituelle.

C'est ainsi que le divin Maître parle par son silence, et qu'il fait remarquer en quoi le juste a failli, lorsqu'il « le visite au point du jour par cet avertissement salutaire, et ensuite le met à l'épreuve, » *Job.* VII, 18. Or, il est évident que les justes trouvent là une immense utilité. Ils sont ainsi placés d'une manière admirable sous la tutelle du Seigneur, sous laquelle le royal Prophète se glorifiait d'être abrité, quand il disait : « Votre discipline m'a corrigé jusqu'à la fin, et elle m'instruira encore. » *Ps.* XVII, 36. Car, châtiés par la sévérité de cette discipline, non-seulement ils reconnaissent leurs fautes, qui peut-être étaient cachées, mais ils se corrigent avec soin, et font ainsi chaque jour des progrès dans la pratique et l'amour de la vertu.

II.

A ces avantages ajoutez-en un autre, qui a son prix ; c'est qu'un commerce assidu avec les choses spirituelles nous en met sous les yeux la noblesse et la beauté admirables, et, nous détachant ainsi de l'ignoble amour des choses terrestres, nous entraîne à l'amour des choses spirituelles et invisibles. Car l'homme, composé d'un esprit et d'un corps, placé en quelque sorte entre le ciel et la terre, c'est-à-dire, entre les biens spirituels et les biens corporels, est entraîné violemment par la beauté des choses corporelles, qu'il voit et qu'il touche ; mais les choses spirituelles, qui ne sont perçues que par l'intelligence, n'ont pas d'attrait pour lui, à moins qu'il ne s'y applique de toute la pénétration de son entendement ; car alors contemplant leur admirable splendeur avec des yeux purifiés et guéris, il s'embrase d'amour pour elles. Pour vous faire mieux comprendre ce que j'avance, je vais vous proposer une question.

Puisque, d'une part, la volonté humaine a été réglée par l'auteur de la nature de telle sorte qu'elle ne peut rien vouloir et saisir que ce qui est bon, ou semble tel, et qu'au contraire elle ne peut rien fuir que ce qui est mauvais, ou paraît l'être ; puisque d'autre part, les biens et les maux que Dieu réserve aux bons et aux méchants sont infiniment supérieurs aux biens ou aux maux de cette vie, les premiers étant éternels, et les seconds étant fugitifs, comment se fait-il que les hommes poursuivent avec fureur, à travers feu et flammes, les biens de cette vie, et en évitent les maux avec ardeur, tandis qu'ils négligent et tiennent pour rien les biens ou les maux éternels, alors que cependant ils sont intimement convaincus que ces biens et ces maux sont infiniment plus grands que ceux d'ici-bas?

Une si étrange perversité a bien des causes ; toutefois la principale, c'est que nous voyons des yeux et que nous touchons des mains les biens ou les maux de cette vie ; ce qui n'a pas lieu pour les choses spirituelles et célestes, qui sont placées loin des sens et de la chair. Or il est constant que la présence des objets fascine et émeut vivement nos sens, tandis que les objets éloignés nous

touchent peu. La considération, l'étude des choses spirituelles a donc cette salutaire propriété que nous avons énoncée : c'est que les objets absents et placés loin de nos yeux, elle les rend présents, elle les fait saisir à notre intelligence, elle en approfondit la hauteur et l'éternité. Car si quelquefois les orateurs décrivent si bien les choses avec toutes leurs circonstances, que l'orateur semble non pas avoir parlé, mais avoir peint, et que l'auditeur semble non pas avoir entendu, mais avoir vu; à plus forte raison la contemplation attentive et assidue des choses éternelles les rend présentes et en quelque sorte visibles à notre intelligence, et ce spectacle affecte, émeut vivement notre âme. Ce qui le prouve, c'est que les saints, contemplant ces grands objets, tombaient parfois dans une telle admiration et une telle extase, qu'ils perdaient toute puissance de sentir, et devenaient étrangers à eux-mêmes.

Tous ceux donc qui s'adonnent à ce noble exercice sentent si bien le prix et la dignité des choses divines, qu'ils regardent les biens de la terre comme des hochets, des jouets d'enfants, des niaiseries, et qu'ils sont prêts à affronter toute peine, quelle qu'elle soit, pour acquérir ces biens d'en haut, et pour se soustraire à des maux éternels. Aussi lisons-nous dans les vies des Pères qu'un religieux, pour qui la solitude de sa cellule était devenue une source d'ennui et de dégoût, en demanda la cause à un des vieillards : « La cause, mon fils, répondit le vieillard, c'est que vous n'avez pas encore vu la résurrection des corps et les supplices des enfers. Car, si vous pouviez les voir, quand même votre cellule fourmillerait de vers, vous rongeant tout le corps, vous n'en voudriez point sortir. »

Ce dont parlait le saint vieillard ne peut pas se voir en cette vie, il est vrai; cependant il est possible de nous représenter ces grands spectacles, et ils feront en nous, si nous y pensons sérieusement, ce qu'ils feraient si nous les voyions.

Les effets que produit dans l'âme des justes cette méditation sont indiqués par les paroles suivantes qui se trouvent à la fin du livre de Josué : « Israël servit le Seigneur pendant toute la vie de Josué et des anciens qui vécurent longtemps après Josué, et

qui savaient toutes les œuvres que le Seigneur avait faites dans Israël. » *Jos.* XXIV, 31. Puis on lit au livre des Juges : « Toute cette race ayant été réunie à ses pères, il s'en éleva une autre qui ne connaissait point le Seigneur, ni les merveilles qu'il avait faites en faveur d'Israël. Alors les enfants d'Israël firent le mal à la vue du Seigneur et ils servirent Baal. Ils abandonnèrent le Seigneur, etc. » *Jud.* II, 10 *et seq.*

Ainsi tant qu'était présente la mémoire des bienfaits et des merveilles du Seigneur, les enfants d'Israël restèrent fidèles au devoir; mais dès qu'ils eurent perdu ce souvenir, ils passèrent du culte de leur libérateur au culte des idoles.

Puis donc que cette méditation nous apporte une si grande utilité, faisons en sorte, mes frères, de voir des yeux de l'intelligence ce que nous ne pouvons apercevoir des yeux du corps ; de peur que, comme les hommes charnels, nous ne nous laissions séduire par la beauté présente des choses de la terre. Car « trompeurs sont les agréments, vaine est la beauté » des choses du siècle. *Prov.* XXXI, 30. Et cependant, quoique vaines, quoique ne contenant rien de solide et de réel, elles séduisent par leurs dehors mensongers et frappent de démence les esprits inconsidérés.

III.

Il est une autre utilité, dont il convient surtout de parler en ce jour : c'est que la prière est le principal remède à tous les maux dont nous sommes assaillis dans cette vallée de misères, où nos péchés nous condamnent à l'expiation. En effet, quoi de plus efficace dans ce but que d'implorer assidûment l'assistance divine? que de nous attacher à Dieu? que de lever fréquemment vers lui les yeux de notre âme, et autant qu'il est possible, de ne jamais nous séparer de lui par la pensée? C'est là l'unique nécessaire dont Jésus parlait à Marthe, quand elle accusait sa sœur. *Luc.* X, 42. Car cet unique nécessaire, dit saint Augustin, n'est autre chose que de s'unir à Dieu, et, assis à ses pieds, de se suspendre à sa bouche, de se remplir de sa doctrine, d'être aidé et instruit par lui dans tout ce qui concerne le salut.

Ainsi Moïse dit : « Tous les saints sont dans sa main, ils se tiennent à ses pieds, et ils recevront sa doctrine. » *Deut.* xxxiii, 3. Et le royal Prophète : « Tout mon bien est de m'attacher à Dieu. » *Mihi adhærere Deo bonum est.* Ps. lxxii, 28. Or, nous nous attachons à lui non par le corps, mais par l'âme; non par un changement de place, mais par les affections; non par le contact des membres, mais par la méditation pieuse des œuvres divines. Qui se conduit ainsi, le Seigneur l'instruit de telle sorte que, recueillant ses leçons dans l'oreille intérieure du cœur, il dit avec le même Prophète : « J'écouterai ce que dira le Seigneur Dieu, car il fera entendre des paroles de paix à son peuple et à ses saints et à ceux qui rentrent dans leur cœur. » *Ps.* lxxxiv, 9. Or, ils rentrent dans leur cœur, *convertuntur ad cor,* ceux qui détournant leur âme des objets extérieurs, la portent vers les choses intérieures, au moyen desquelles ils apprennent d'abord à se connaître eux-mêmes, puis à connaître et à vénérer Dieu, qui ne se trouve nulle part plus près qu'au fond de notre cœur, où est son royaume. *Luc.* xvii, 21.

Il leur fait donc entendre des paroles de paix, c'est-à-dire, il dirige pacifiquement le cours de leur vie et il éloigne d'eux le tumulte et les embarras des guerres et des disputes. Car le Seigneur, jaloux de ne pas se laisser vaincre en générosité, veille d'un œil attentif sur eux qui ont sans cesse les yeux tournés vers lui. « Ma fille, disait-il à sainte Catherine de Sienne, pensez à moi, et à mon tour je penserai à vous et prendrai soin de vous. » Instruite par ces paroles, la sainte mit toute son ardeur à suivre ce conseil, et resta persuadée que rien ne lui manquerait pour le salut du corps ou de l'âme, puisque par cette pratique elle avait obtenu d'avoir pour tuteur le Maître des anges et du monde.

Cette pieuse méditation offrant donc tant d'utilité, le Seigneur permet que notre vie soit agitée par bien des périls et des chagrins, auxquels ne pourraient nous soustraire ni aucun conseil humain, ni aucun effort de notre part; et cela, afin qu'éclairés par le malheur, nous soyons forcés d'aller à lui. Comme un père, qui ne veut pas que son fils abandonne la maison paternelle, retient par devers soi une partie du patrimoine, pour que ce fils,

contraint par la gêne, ne parte point; ainsi Dieu nous laisse sous la pression du besoin et de la misère, afin que notre détresse ne nous permette point de nous éloigner davantage de notre protecteur. Car il sait que ce qu'il a dit lui-même par la bouche du Prophète arrive fréquemment : « Tu as trouvé par ta main de quoi vivre; c'est pourquoi tu n'as pas demandé. » *Vitam manus tuæ invenisti, propterea non rogasti.* Isa. LVII, 10. En effet, quand on est dans l'abondance et qu'on croit ne manquer de rien, on est bien exposé à perdre le souvenir de Dieu. La plupart des hommes ne pensent à lui que quand, pressés par la misère et la détresse, ils sont forcés de lui demander assistance.

Connaissant cette pente du cœur humain, Moïse disait au peuple hébreu, marchant vers la terre promise : « Ayez soin de ne jamais oublier le Seigneur votre Dieu et de garder ses commandements; de peur qu'après que vous aurez mangé et que vous vous serez rassasiés, que vous aurez bâti de belles maisons pour y habiter, que vous aurez eu des troupeaux de bœufs et des troupeaux de brebis, et une grande abondance d'or, d'argent et de toutes choses, alors votre cœur ne s'élève, et que vous n'oubliiez le Seigneur votre Dieu, qui vous a tirés du pays d'Egypte. » *Deut.* VIII, 11 *et seq.*

Ce conseil était un oracle qui ne tarda pas à se réaliser. Ce peuple bien-aimé se plongea dans la bonne chère, et s'éloigna de Dieu, son Sauveur. *Deut.* XXXII, 15. Qui s'en étonnerait, après avoir vu le plus parfait des anges, et le premier père du genre humain, précipités dans les abîmes par l'excès de la prospérité? C'est donc l'excès de la misère qui contraint en quelque sorte les malheureux humains à aller à Dieu. De là cette parole de saint Grégoire : « Les justes souffrent, pour que dans leur souffrance ils crient, pour que criant ils soient exaucés, pour qu'exaucés ils glorifient Dieu. »

Une autre utilité de la prière, c'est qu'outre le pouvoir d'obtenir, elle a encore, comme les autres vertus, celui de mériter; en sorte que, si vous n'obtenez pas ce que vous demandez (parce qu'il pourrait vous être funeste), vous ne perdez pas cependant le mérite de prier. Ce trait peint merveilleusement l'immense

bonté de notre Dieu, qui reçoit comme un hommage l'appel à son assistance et à sa miséricorde. Les hommes sont si loin d'en user de cette manière, qu'ils se regardent comme offensés, quand on leur adresse des sollicitations trop vives. Ainsi Jean II, illustre roi de Portugal, dit à un individu qui lui demandait une grâce avec beaucoup d'importunité : « Je n'ai jamais eu regret d'être roi qu'aujourd'hui. » Le solliciteur lui en demandant la cause, il répondit : « C'est que je t'aurais déjà provoqué à un combat singulier, tant tu es importun. » Telle est la manière d'agir des rois de la terre.

Mais le roi du ciel dit au contraire : « Si néanmoins l'autre persistait à frapper, je vous assure que quand celui-ci ne se lèverait pas pour lui en donner, à cause qu'il est son ami, il se lèverait du moins à cause de son importunité, et lui en donnerait autant qu'il en aurait besoin. » *Luc.* XI, 8. Ainsi tant s'en faut que les prières des hommes l'ennuient, qu'au contraire il accueille leurs demandes à titre d'hommage et qu'il leur en tient compte. Cela est si vrai que le royal Prophète, voulant témoigner sa reconnaissance au Seigneur, ne trouve pas de meilleur moyen de le faire que de prier : « Que rendrai-je au Seigneur, dit-il, pour tout le bien qu'il m'a fait? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. » *Ps.* CXV, 12 et 13. Vous le voyez : il cherche ce qu'il rendra au Seigneur pour tant de bienfaits, et il ne trouve rien de mieux à faire, que de demander de nouveau, et que d'adresser de nouvelles demandes, pour témoigner sa reconnaissance des anciens bienfaits. Quel est celui des rois de la terre auprès duquel une sollicitation soit tenue pour un hommage et pour une offrande? Cependant telle est la bonté de notre Dieu, telle son inclination à donner, que l'hommage le plus agréable à lui rendre, c'est de lui fournir par la prière l'occasion de donner encore. Il résulte de là que la prière du juste n'est jamais stérile et infructueuse. Car s'il n'obtient pas ce qu'il demande (et peut-être vaut-il mieux pour lui ne pas l'obtenir), il fait néanmoins un acte de soumission agréable à Dieu; si sa prière n'est pas exaucée, du moins elle n'est pas sans mérite.

TROISIÈME SERMON

POUR

LES MÊMES ROGATIONS.

MISÈRES DE CETTE VIE ; LEUR CAUSE. — LA PRIÈRE EST LE PRINCIPAL REMÈDE A CES MISÈRES.

Petite, et accipietis; quærite et invenietis; pulsate et aperietur vobis.

Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert. *Luc.* XI, 9.

Très-chers frères, personne de vous n'ignore qu'autrefois des calamités publiques ont donné naissance à la cérémonie des Rogations. Quoique, par la protection divine, nous soyons aujourd'hui exempts de pareils orages et de pareilles tempêtes, cependant l'Eglise a voulu conserver cette pieuse institution, parce que la vie présente est exposée, par suite du péché originel, à une foule de misères tant corporelles que spirituelles, dont la divine Providence a placé le remède dans une prière assidue. Le saint évangile de ce jour, qui traite de la puissance de la prière et de sa merveilleuse efficacité pour obtenir, est éminemment approprié à la circonstance. Le Sauveur nous y recommande la prière par l'exemple d'un ami importun, afin qu'assurés d'obtenir, nous demandions avec plus d'ardeur et de persévérance. Il nous dit : « Si quelqu'un de vous avait un ami qui l'allât trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis faisant voyage vient d'arriver chez moi, et je n'ai rien à lui offrir, etc. » *Luc.* XI, 5 à 13. *Ave, Maria.*

Très-chers frères, combien dure et misérable est la condition de notre vie! Quel langage pourrait exposer et énumérer tant de misères? Sur un tel sujet les plaintes et les pensées des plus grands génies ne font point défaut. Sénèque d'abord trouvait la vie humaine si misérable, qu'il n'hésita pas à dire : « Personne ne voudrait de la vie, si on la connaissait en la recevant. » Un philosophe célèbre, Anaxagore, dégoûté de la vie, voulut se

donner la mort par la privation des aliments. A cette nouvelle, l'Athénien Périclès, qui en avait reçu de sages conseils pour l'administration de la république, accourut vers lui, et le supplia, s'il ne voulait pas vivre pour lui, de vivre au moins pour Périclès.

Par là nous voyons que cet illustre philosophe n'aurait pas accepté la vie, puisqu'il voulait s'en délivrer par un si long tourment. Et cela confirme la pensée de Sénèque.

Les Thraces, à ce qu'on rapporte, s'affligeaient à la naissance d'un homme, y voyant le commencement de ses douleurs; ils célébraient au contraire ses funérailles par des fêtes et des réjouissances, parce qu'il était arrivé au terme de ses maux.

Le vieux Silène, fait prisonnier par le roi Midas, et interrogé par lui sur ce qu'il y avait de meilleur pour l'homme, garda long-temps le silence. Enfin, forcé de parler, il répondit : « Le meilleur est de ne pas naître; ensuite, de périr au plus tôt. » A ce prix, il obtint la liberté.

Toutefois ceci n'a rien d'étonnant dans un païen, qui ne connaissait rien de la vie future, ni de la grâce, ni des secours divins, promis à ceux qui recourent au Seigneur. Mais ce qui surprend davantage, ce sont ces paroles du saint homme Job : « Pourquoi m'avez-vous tiré du ventre de ma mère, et pourquoi ne suis-je pas mort sans avoir été vu de personne? J'aurais été comme n'ayant point été, n'ayant fait que passer du sein de ma mère au tombeau. » *Quare de vulva eduxisti me? qui utinam consumptus essem, ne oculus me videret! Fuissem quasi non essem, de utero translatus ad tumulum.* Job. x, 18.

Bien que cette pensée semble analogue à la précédente, cependant toute différente était l'intention du bienheureux Job. Le saint homme en s'exprimant ainsi, n'était pas ingrat envers l'auteur de son existence, mais il employait une locution vulgaire, pour donner une idée des misères infinies de la vie humaine.

Comme la connaissance de ces misères excite non-seulement à la pratique de la prière, qui fait l'objet du présent discours, mais encore à la vraie humilité du cœur et au mépris de la gloire humaine, je vais mettre sous vos yeux ce que Sénèque a écrit

sur ce sujet. Il commence donc par se plaindre en ces termes du pouvoir absolu de la fortune sur nous tous :

« Nous sommes sous la tyrannie dure et inflexible de la fortune, destinés à endurer suivant son caprice de bons et de mauvais traitements. Elle usera et abusera de nos corps avec violence, avec outrage, avec cruauté. Elle brûlera les uns, ou pour les châtier, ou par accident; les autres elle les ballottera nus sur la mer, et quand ils auront lutté contre les vagues, au lieu de les pousser sur la grève, elle les jettera dans le ventre de quelque cétacé. D'autres, amaigris par toutes sortes de maladies, elle les tiendra longtemps suspendus entre la vie et la mort. Inconstante et capricieuse, maîtresse insouciante de ses esclaves, elle distribuera au hasard peines et récompenses. A quoi bon déplorer les divers moments de la vie? Tout entière elle est lamentable. De nouveaux maux nous pressureront avant que les anciens aient passé..... Qu'est-ce que l'homme? Un vase fêlé et frêle; pour l'anéantir, il n'est pas besoin d'une tempête; le moindre choc suffit. Qu'est-ce que l'homme? Un corps faible, débile, nu, naturellement désarmé, ne pouvant se passer de secours extérieurs exposé à toutes les injures de la fortune; devenant, malgré tous ses efforts, la pâture d'une bête féroce, la victime du premier venu; composé d'éléments fluides et sans consistance, d'une peau délicate, de sorte qu'il est incapable de supporter le froid, le chaud, la fatigue; d'un autre côté, tombant dans le dépérissement par l'inaction et l'oisiveté; ayant à craindre même ses aliments, dont la privation le fait souffrir, dont l'excès le tue; toujours perplexe et inquiet, d'un caractère incertain et en désaccord avec lui-même. Nous nous étonnons après cela quand la mort fait une victime, comme si nous ne devions pas tous lui payer tribut. Est-ce qu'il faut un grand effort pour abattre l'homme? Odeurs, saveurs, lassitude, veille, humeurs, nourriture, tout ce sans quoi il ne peut vivre, tout lui est mortel. Quelque mouvement qu'il fasse, il est averti de sa faiblesse; souvent éprouvé par les climats, frappé de maladie pour boire une eau qui lui est nouvelle, pour respirer un air dont il n'a pas l'habitude, ou pour d'autres causes plus futiles encore; enfin sujet à la corruption, et commençant sa

vie par des larmes. » Ces quelques paroles de Sénèque font assez ressortir la misère de la vie humaine.

Si maintenant quelqu'un recherchait pourquoi Dieu, qui aime les hommes, a voulu que leur vie fût troublée par tant de douleurs, il en trouverait bien des causes. Une des premières, c'est que Dieu a voulu par là réprimer l'insolence et l'orgueil des hommes, et les rappeler à l'humilité. Car, dit saint Bernard, l'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité. Quel est, en effet, l'esprit sensé qui, se voyant plongé dans cet abîme de misères, oserait s'enorgueillir, être fier et prendre des airs de hauteur? Tel est donc le dessein de Dieu : sévère et clément tout à la fois, il a infligé à l'homme toutes ces misères pour le punir de son orgueil et pour lui enlever tout sujet de s'enorgueillir encore; c'est en même temps un acte de sévérité et de providence paternelle et bienfaisante.

De même que celui qui élève des oiseaux, s'il les voit s'échapper, et qu'ensuite il les ressaisisse, leur arrache les plumes, ou leur coupe les ailes, de peur que l'envie ne leur prenne de s'envoler encore; de même le Seigneur, voyant que l'homme s'enorgueillissait des dons magnifiques et innombrables qu'il avait reçus à son origine, le dépouilla justement de ces dons, et le laissa comme sans plumes, de peur qu'il ne cherchât de nouveau dans les bienfaits divins des ailes pour s'élever. En effet, que méritait-il autre chose, lui qui avait abusé des dons célestes au point de tirer vanité de ce qui devait le porter à chérir son Créateur?

Mais comment qualifier la démence de ceux qui, dans cet état plein de misères où l'homme voit en lui tant de choses qui le font rougir, ont encore de la fierté et de la jactance? Assurément ce dernier orgueil est plus intolérable que le premier. C'est un des trois fléaux que le Sage disait avoir en aversion : « Un pauvre orgueilleux, un riche menteur, un vieillard fou et insensé. » *Eccli.* xxv, 4.

Que le premier homme, placé au milieu des richesses du paradis, ait été fier de sa beauté, c'était moins surprenant que de voir l'homme de nos jours se glorifier, quand il est réduit à une telle misère. On est soulevé d'indignation de lui voir conser-

ver les mêmes sentiments, alors que la condition est si différente. Le Seigneur, qui aime une humilité pieuse, a donc voulu, par toutes les misères de cette vie, étouffer l'orgueil du cœur humain et l'amener à l'humilité.

Quel remède la divine Providence a-t-elle laissé à tant de maux qui assaillent de toutes parts notre existence? Assurément celui que le saint homme Tobie indique à son fils en ces termes : « Il est vrai que nous sommes pauvres, mais nous aurons beaucoup de biens si nous craignons Dieu. » *Tob.* IV, 23. Dans ce peu de mots, il comprend toutes les misères que nous avons énumérées, et il en place le principal et meilleur remède dans la crainte de Dieu et la vraie piété. Là est donc le plus grand soulagement auquel nous puissions recourir.

Le second est celui que nous enseigne Josaphat, entouré de périls et d'ennemis. Il est écrit de ce saint roi : « Alors Josaphat, saisi de cette crainte, s'appliqua entièrement à prier Dieu. Seigneur, dit-il, comme nous ne savons pas même ce que nous avons à faire, il ne nous reste qu'à tourner les yeux vers vous. » II *Par.* XX, 3 et 12. En parlant ainsi, le pieux roi, inspiré par l'Esprit-Saint, indique deux remèdes à nos maux : une ferme espérance en Dieu, et la prière par laquelle nous implorons la miséricorde divine. Or, l'espérance attire cette miséricorde sur laquelle elle s'appuie. Quant à la prière qui est munie de cette salutaire espérance, et qui apprend d'elle où doit être cherché le véritable salut, elle implore d'une voix assidue cette même miséricorde. Ces deux vertus, unies entre elles par la charité, se prêtent donc un mutuel appui. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elles soient tant de fois réunies dans les psaumes, et présentées comme ayant l'une et l'autre le pouvoir d'obtenir les grâces divines. « Seigneur, dit le Psalmiste, faites-moi entendre dès le matin une réponse de miséricorde; » c'est-à-dire, faites, Seigneur, que je sente chaque jour en mon âme le secours et la consolation de votre miséricorde. A quel titre fait-il cette demande? — « Parce que, dit-il, j'espère en vous. » Puis il ajoute : « Faites-moi connaître la voie où je dois marcher, parce que je tiens mon âme élevée vers vous. » *Ps.* CXLII, 8 et 9.

Voyez-vous, mes frères, que le Prophète s'appuie surtout sur ces deux raisons, qu'il a placé tout espoir de salut dans la miséricorde divine, et qu'il a élevé son âme à Dieu par une prière suppliante?

Après la chute originelle, il fut dit à la femme, suivant la version des Septante : « Ton appui sera dans ton époux. » *Ad virum tuum erit conversio tua.* De même que la femme est sous la protection de son mari, de même l'âme fidèle est sous la protection de Jésus-Christ, son époux, et elle trouve en lui sa consolation. Car il a été figuré par Noé, dont le père disait : « Celui-ci nous consolera de nos travaux, et des œuvres pénibles auxquelles nos mains sont appliquées, à cause de la malédiction dont le Seigneur a frappé la terre. » *Gen.* v, 29.

Les Egyptiens, qui pendant sept années avaient vécu dans l'abondance, et qui, réduits à une extrême pénurie, plaçaient l'espoir de leur salut dans la seule compassion de Joseph, lui dirent : « C'est vous qui nous avez sauvé la vie; que nous trouvions grâce devant notre Seigneur, et nous serons avec joie esclaves de Pharaon. » *Gen.* XLVII, 25. Ce qu'était Joseph pour eux, Jésus-Christ, véritable Joseph, l'est pour nous; dans le secours et dans la miséricorde de Jésus-Christ sont donc placés notre salut, toutes nos espérances, toutes nos consolations, au milieu de la stérilité spirituelle présente, stérilité qui a suivi l'abondance primitive.

Il y a des arbustes qui, comme la vigne et le lierre, ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes, ont besoin de l'appui d'autres arbres pour s'élever. C'est pourquoi la nature les a munis de tendrons au moyen desquels ils saisissent les ormes voisins et montent ainsi dans les airs. De la même manière, les hommes, depuis la chute originelle, tendant de haut en bas comme la vigne ou le lierre, rampent sur la terre, tant qu'ils n'ont pas Jésus-Christ pour soutien. La vigne, c'est donc l'homme; l'orme, c'est Jésus-Christ; dès que les hommes s'attachent à lui, ils montent vers le ciel. Les tendrons, ce sont les prières assidues par lesquelles ils implorent son assistance, afin de s'unir à lui et de s'élever avec lui. Notre salut repose donc sur la grâce et la miséricorde de cet

unique médiateur entre Dieu et les hommes. Là sont nos trésors, nos richesses spirituelles, les remèdes à notre pauvreté et l'assurance de notre salut; là nous devons chercher un refuge dans toutes les calamités dont est semée cette triste vie, dans toutes les tentations qui nous viennent d'un monde trompeur, d'une chair corruptrice ou de l'antique ennemi; et ainsi nous pourrons dire avec le Prophète : « Lorsque j'ai senti mon âme tomber en défaillance, je me suis souvenu de vous, Seigneur, et ma prière est montée jusqu'à vous, jusqu'à votre temple saint. » *Cum angustiaretur in me anima mea, Domini recordatus sum, ut veniat ad te oratio mea, ad templum sanctum tuum.* Jon. II, 8.

L'âme est fortifiée singulièrement quand, par une prière humble et confiante, elle a remis sa cause entre les mains du Seigneur. En effet, lorsque, dans une occasion difficile, l'homme sage a fait tout ce qu'exigeait la circonstance, il éprouve une vive satisfaction. Qu'y a-t-il donc de plus avantageux, dans toute conjoncture grave, que de se confier en suppliant à Celui qui guérit tous les maux et au Père de tous les hommes? Ainsi agissait le royal Prophète : « Je répands, dit-il, ma prière en votre présence et je vous expose mon affliction. » *Ps.* CXLI, 3. C'est-à-dire, quand de toutes parts je me vois environné de périls et de malheurs auxquels nul conseil humain ne saurait me soustraire, ma seule ressource pour fortifier mon âme défaillante, c'est de me jeter, Seigneur, dans votre sein avec tous mes soucis, de vous ouvrir mon cœur et de vous montrer mes blessures à découvert; dès que je l'ai fait et que je vous ai confié ma cause, je me trouve tranquille et calmé, puisque j'ai accompli mon devoir.

En ce sens doivent être prises les paroles que nous lisons au premier livre des Rois sur la mère de Samuel, à savoir, que quand elle eut terminé la prière par laquelle elle demandait instamment à Dieu un fils, son visage ne changea point, I *Reg.* I, 18 : ce qui doit se rapporter non à sa seule confiance, mais aussi au calme de l'âme et à la tranquillite qui furent la conséquence de sa prière. Car le seul acte de remettre humblement dans les mains de Dieu nos intérêts, et de lui découvrir les agitatons de notre cœur, inonde nos âmes d'une joie secrète et nous

console. A ce propos, saint Bernard dit avec raison : « On ne cherche pas en vain quelque chose auprès de Dieu, quand bien même on ne trouverait pas ce qu'on cherche. » C'est pour cela qu'il a été dit : « Cherchez Dieu et votre cœur trouvera la vie. » *Ps.* LXVIII, 33. Si chercher Dieu est la vie, que sera-ce donc de le trouver?

Il suit de là que Dieu étend sur nous sa miséricorde, quand il permet que nous soyons sous la pression du malheur; car alors il nous fournit des motifs et des occasions de prier. Si, dans ce cas, nous recourons à lui, si nous implorons son assistance, c'est déjà un effet de sa miséricorde, à tel point que souvent Dieu nous accorde plus en nous envoyant l'esprit de prière qu'en nous accordant cela même que nous demandons. Car ce n'est pas un petit présent que celui que le Seigneur promet aux fidèles en ces termes par la bouche de Zacharie : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prières. » *Zach.* XII, 10.

En effet, l'esprit de prière, au moyen duquel nous sollicitons les autres bienfaits de Dieu, doit être compté au nombre de ses bienfaits les plus signalés. Ce que sont pour les pêcheurs les filets avec lesquels ils prennent le poisson, les justes le trouvent dans la prière, qui leur procure l'assistance et la miséricorde de Dieu.

I.

Au reste, la prière a une telle puissance que non-seulement elle est un remède contre tous les malheurs et tous les maux, mais qu'elle nous prête un concours très-efficace dans l'ordre du salut. Pénétré de la variété et de la multiplicité de ses effets, et voulant en convaincre les fidèles, saint Chrysostome a écrit sur la prière deux livres qui en exposent les avantages. Dans ces livres, il la compare avec autant de vérité que d'élégance à toutes les choses qui sont nécessaires à la vie du corps. Comme je me propose de traiter aujourd'hui le même sujet, je pense vous être agréable en vous présentant les idées qu'un si grand homme en a tirées. Il nous apprend donc que la prière est pour notre âme ce que sont

les nerfs pour les corps, l'eau pour les poissons, l'humidité pour les racines des arbres, les murailles pour une ville, et enfin le soleil pour ce monde visible. Mais je vais le laisser parler; il s'exprime d'abord en ces termes :

« Celui qui dirait que les prières sont les nerfs de l âme, énoncerait, suivant moi, une vérité. Car de même que le corps doit aux nerfs la cohésion, le mouvement, la vie, la force de se tenir debout, l'unité, de sorte que si vous coupiez les nerfs vous détruiriez toute l'harmonie du corps; de même l'âme doit à la prière la constance, la paix intérieure, la facilité d'être fidèle à tous les devoirs de la piété. Retranchez la prière, et vous tombez dans l'état du poisson hors de l'eau. Car elle est pour vous la vie, comme l'eau est la vie pour le poisson. »

Il ajoute ensuite que nous avons besoin du secours de la prière autant que les arbres ont besoin d'humidité. « En effet, dit-il, les arbres ne peuvent produire de fruits, si leurs racines ne se pénètrent d'humidité; nous, également, nous ne pourrons nous charger des fruits précieux de la piété qu'à la condition de nous rafraîchir par la prière. »

Puis il compare ainsi la prière aux murailles d'une ville : « De même qu'une cité, qui n'est pas entourée de murs, tombe facilement au pouvoir des ennemis, privée qu'elle est de ce qui la mettrait à l'abri de leurs insultes; de même l'âme, qui n'est pas munie de la prière, devient aisément la proie du démon, qui y jette sans peine toutes les semences du crime. Au contraire, il n'ose pas approcher d'une âme garantie par la prière; il redoute la force et l'énergie que donne cette nourriture divine, qui fortifie l'âme plus que les aliments ne fortifient le corps. » Non content de ces comparaisons, il l'assimile ensuite au soleil en ces termes : « Comme le soleil prête sa lumière au corps, ainsi la prière est la lumière de l'âme. Si donc l'aveugle est à plaindre de ne pas voir le soleil, combien plus déplorable est le sort du chrétien qui ne prie pas assidûment, et qui par conséquent ne fait pas pénétrer dans son âme la lumière de Jésus-Christ! »

Plus loin, le saint docteur expose ainsi l'efficacité de la prière : « Quelles richesses spirituelles, quels biens ne puiseront pas à

cette source de tous les biens, ceux qui ne se lassent pas de la fréquenter! Qui ignore, en effet, que Dieu, par suite de son immense bonté à notre égard, donne aux mortels, bons ou mauvais, la lumière du soleil, de la lune et des étoiles, un climat tempéré, des aliments aussi variés qu'abondants, les richesses, la vie, et une foule d'autres biens? Or, si chaque jour il verse, sur ceux-mêmes qui ne prient point, de tels trésors de miséricorde, de quels biens ne jouiront pas ceux qui auront passé leur vie à le prier et à l'invoquer? Il n'est donc pas étonnant que l'apôtre Paul, qui connaissait si bien la vertu de la prière, l'ait recommandée à ses disciples : « Priez, dit-il, veillant pour cela avec une persévérance » continuelle; priez aussi pour moi, afin que Dieu, m'ouvrant la » bouche, me donne des paroles pour annoncer librement le mys- » tère de l'Evangile. » *Ephes.* VI, 18 et 19. Quoi! notre confiance dans la prière irait-elle jusqu'à oser prier en faveur de Paul? Quel soldat aurait le front de parler à César en faveur de son général? Or, il n'y a pas de général aussi cher à César que Paul est cher à Dieu. Toutefois la prière nous élève si haut que nous n'hésitons pas à prier pour Paul. Ainsi Pierre, cet apôtre plus resplendissant que le ciel, échappa de la prison, principalement sans doute à cause de sa vertu et dans l'intérêt du salut des hommes; et cependant les prières de l'Eglise ne furent pas étrangères au miracle qui ouvrit les portes du cachot. Car ce n'est pas sans raison que saint Luc dit : « L'Eglise ne cessait de prier pour Pierre. » *Act.* XII, 5. C'est afin de nous apprendre quelle est au ciel la puissance de la prière, puisqu'elle délivrait des périls Paul et Pierre, ces colonnes de l'Eglise, ces princes des apôtres, ornements du ciel, remparts de la terre. »

Quant au temps où il faut prier, saint Chrysostome l'indique en ces termes : « Il faut prier en sortant du lit, et avant nos repas, et lorsque nous allons prendre le repos de la nuit. Ou plutôt, il faut prier Dieu à toute heure, en sorte que le temps de la prière soit égal à celui du jour. Pendant l'hiver il convient aussi de passer dans cet exercice une partie de la nuit, prosternés à genoux devant notre juge, et nous estimant heureux d'être occupés à honorer le Créateur. Dites-moi, de quel front regardez-vous le

soleil, si vous n'avez d'abord adoré celui qui envoie à vos yeux cette douce lumière? Comment goûterez-vous les mets de votre table, si vous n'avez d'abord adoré celui qui vous fournit une telle abondance de biens? Avec quelle confiance ferez-vous appel au sommeil, quelles ne seront pas vos insomnies, si vous ne vous êtes pas prémuni par la prière, et si vous cherchez le repos sans avoir un gardien? »

II.

Pénétrés de ces vérités, les saints étaient convaincus que le premier devoir d'un chrétien est de se tourner vers Dieu de tout son cœur, d'avoir les yeux sur lui, de vivre pour lui, de s'abandonner à lui, de l'implorer sans cesse. Tout cela, le Sauveur l'a embrassé dans un seul mot, quand il a dit « qu'il faut toujours prier, sans se lasser jamais de le faire. » *Luc.* XVIII, 1. Voilà pourquoi, aux premiers temps de l'Eglise, tant d'hommes se retiraient dans les déserts les plus sauvages, afin de pouvoir, loin du fracas des villes, et libres de tous soucis terrestres, vivre toujours avec Dieu, l'honorer lui seul, avoir toujours fixés sur lui seul les yeux de leur âme, et lui offrir un sacrifice perpétuel de louanges et de prières.

Tel était le principal exercice des moines. Saint Jean Climaque nous l'apprend. Il décrit ainsi leur vie, et donne ainsi la définition du religieux : « Le religieux, dit-il, est celui dont l'âme est toute à Dieu, celui qui le prie toujours, en tout lieu, en tout temps, en toute circonstance. » Je pourrais en apporter mille exemples; je me contenterai d'un ou deux.

Théodoret, dans son *Histoire religieuse*, où il dépeint les mœurs, les combats, et surtout la prière infatigable des plus célèbres moines de son temps, parle en ces termes d'un saint homme appelé Zébite : « Il surpassait, dit-on, tous ses contemporains par son assiduité à la prière. Livré jour et nuit à cet exercice, loin qu'il y apaisât sa soif de prier, elle n'en devenait que plus ardente. Bien plus, quand il s'entretenait avec ceux qui le venaient voir, rien ne pouvait l'amener à détourner du ciel sa pensée; et à peine délivré de ses visiteurs, quoiqu'il n'eût jamais

cessé d'avoir Dieu présent à l'esprit, il n'avait rien de plus pressé que de reprendre sa prière. Son disciple, Polychrone, suivait si bien l'exemple de ce vénérable maître, qu'en les voyant l'un et l'autre, on eût dit que c'était une seule âme dans deux corps. Car, enflammé des mêmes désirs du ciel, supérieur à toutes les choses de la terre, quoique enchaîné dans le corps, il s'élève en esprit, comme avec des ailes, traverse l'air, et, planant au-dessus des cieux, contemple les perfections divines, sans que rien puisse le détacher de ce spectacle. Même en s'entretenant avec des visiteurs, il voyage en esprit dans les cieux. Voici comment je sais qu'il veille pendant toute la nuit. Le voyant se débattre contre la vieillesse et les infirmités, sans qu'il prît le moindre soin de son corps, je finis, à force de supplications, par lui persuader de recevoir avec lui deux personnes qui partageraient sa cellule, et lui apporteraient quelque consolation. Il demanda donc deux saints religieux d'un autre monastère, auxquels je conseillai de faire passer avant tout le reste les soins à prendre d'un si saint homme. Or, après avoir demeuré quelque temps avec lui, ils furent contraints de s'enfuir, incapables de supporter ses veilles continuelles. Et comme je conjurais ce saint homme de mesurer la fatigue à leur faiblesse. Non-seulement, dit-il, je ne les oblige pas à veiller assidûment avec moi, mais au contraire je leur ordonne souvent de se coucher. — Comment le pourrions-nous, répliquèrent-ils, en voyant veiller celui qui a blanchi dans les austérités, et qui se joue de la débilité de son corps, nous qui sommes en santé et dans la force de l'âge? — Voilà comment j'ai été informé des fatigues nocturnes de ce vénérable vieillard. »

Que dirons-nous ici, mes frères, nous qui élevons à peine notre âme à Dieu? nous qui passons les nuits et les jours sans même penser à lui? nous qui, comblés de bienfaits, ne remercions pas notre bienfaiteur; qui, dans la détresse, n'implorons pas son assistance; qui paraissons n'être nés que pour cette vie; qui avons à peine Dieu au bout des lèvres; qui ensevelissons toutes les choses divines comme dans un oubli perpétuel? Que pourrons-nous répondre, lors du jugement divin que nous aurons bientôt à subir, nous qui voyons des hommes de la même nature que

nous, prier nuit et jour, et qui avons peine à consacrer une seule heure à ce devoir?

Que personne ne s'imagine apporter une excuse valable, en alléguant que cet exercice n'est bon que pour les moines. Quoique couverte de vêtements étincelants d'or à l'extérieur, la bienheureuse Cécile ne laissait pas de meurtrir par un cilice sa chair virginale, et d'être jour et nuit en communication avec Dieu par la prière.

Que dirai-je du royal Prophète qui, au milieu des soucis et des tracas de la dignité royale, ayant la conscience de l'infirmité humaine, ne détachait jamais son âme de la vue de Dieu? Il exprime la nécessité de ce devoir dans une comparaison pleine de justesse, quand il dit : « J'élève les mains vers vous; mon âme vous attend comme une terre sèche attend la pluie. » *Expandi manus meas ad te ; anima mea sicut terra sine aqua tibi.* Ps. CXLII, 6.

En effet, la terre étant naturellement froide et sèche ne peut rien produire si elle est sans eau. Voilà pourquoi, quand nous voulons condamner un sol quelconque à la stérilité, nous y semons du sel, qui est de même nature que la terre. Tel est donc l'état de notre âme, dès qu'elle est privée de la rosée de l'Esprit divin et de la pluie de la grâce céleste. Car quelle autre chose l'Apôtre voulait-il donner à entendre quand il disait : « Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes une bonne pensée comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » II *Cor.* III, 5.

Ainsi donc celui qui, pénétré de la doctrine céleste, reconnaît la faiblesse de la nature humaine, que doit-il faire autre chose, je vous le demande, que d'implorer d'une voix infatigable le secours du ciel?

III.

La prière vient donc de toutes manières au secours de notre faiblesse. Mais comme dans la vie il n'y a rien de grand qui ne soit entravé par beaucoup de difficultés, il doit y en avoir dans la prière, et il est de notre devoir d'exposer en peu de mots ces difficultés, dans l'intérêt de nos auditeurs.

Or, elles viennent fréquemment de la malice du démon qui, redoutant la puissance de la prière, s'efforce de l'empêcher par toutes sortes de moyens. Ainsi nous lisons, dans les *Vies des Saints-Pères*, que le bienheureux Macaire, priant dans une réunion de religieux, vit en esprit le démon, sous la figure d'un éthiopien, se promener au milieu des moines en prière, les détourner de ce devoir, et les tourmenter par diverses images.

Il y a encore autre chose qui tourmente vivement beaucoup de personnes en cette circonstance : c'est que le Seigneur les tient long-temps en suspens lorsqu'elles prient, et ne leur accorde pas sur-le-champ l'objet de leur demande; alors elles s'imaginent qu'il ne les écoute, ni ne les regarde.

A cette question, ou si vous aimez mieux, à cette plainte, le Seigneur répond dans le saint évangile de ce jour, en attribuant à la persévérance l'efficacité de la prière. Voici ses paroles : « Si néanmoins l'autre persistait à frapper, je vous assure que quand celui-ci ne se lèverait pas pour lui en donner à cause qu'il est son ami, il se lèverait du moins à cause de son importunité, et lui en donnerait autant qu'il en aurait besoin. » Voyez--vous ici, mes frères, l'efficacité de la persévérance, puisque c'est à elle surtout qu'est attribué le pouvoir d'obtenir?

Dans l'épître que vous venez d'entendre lire, l'apôtre saint Jacques ne tient pas un autre langage, car il affirme nettement que la prière assidue, c'est-à-dire persévérante, peut beaucoup auprès de Dieu. *Jac.* v, 16.

Moïse, cet illustre ami de Dieu, après être resté à jeun pendant quarante jours et quarante nuits, afin de mériter de recevoir la loi du Seigneur, jeûna encore autant de jours, afin d'obtenir le pardon d'un peuple prévaricateur, qui avait adoré le veau d'or. Car il dit : « Je me prosternai devant le Seigneur, comme j'avais fait auparavant, et je demeurai quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, à cause de tous les péchés que vous aviez commis contre le Seigneur, et par lesquels vous aviez excité sa colère contre vous. J'appréhendais, en effet, l'indignation, la fureur qu'il avait conçue contre vous, et qui le portait à vouloir vous exterminer. » *Deut.* IX, 18 et 19.

Le saint pape Léon passa autant de jours en jeûnes et en prières, lorsque, dans une lettre remarquable, il voulait défendre la cause de la foi contre le blasphème d'Eutychès, qui était soutenu d'une foule d'adhérents opiniâtres. Car, plein de défiance en ses forces, le saint pape, comme nous le lisons dans sa *Vie,* avant d'envoyer cette lettre à destination, la plaça sur l'autel de saint Pierre telle qu'il l'avait écrite; puis jeûnant et priant pendant quarante jours, il demanda avec les plus vives instances au prince des apôtres que, s'il y avait quelque correction à faire dans une œuvre qui traitait un point si délicat de la foi, il voulût bien la faire de sa propre main. L'espérance du pape ne fut pas trompée. En effet, le quarantième jour la lettre se trouva corrigée, et suivie de la révélation certaine que le succès serait accordé à saint Léon par l'apôtre saint Pierre, dont la sainte illustration et l'ardent amour de Dieu revivaient dans son successeur.

Ces exemples montrent encore que nos prières doivent être aidées par la mortification du corps et par le jeûne, pour que nous puissions obtenir de la miséricorde du Seigneur ce que nous demandons. Ainsi pria le prophète Daniel, qui dit de lui-même : « En ces jours-là, moi Daniel je fus dans les pleurs pendant trois semaines; je ne mangeai d'aucun pain agréable au goût; il n'entra ni chair ni vin dans ma bouche, et je ne me parfumai en aucune manière, jusqu'à ce que ces trois semaines fussent accomplies. » Quand elles furent écoulées, un ange du Seigneur lui apparut sous une forme merveilleuse, et lui dit : « Daniel, ne craignez point; car dès le premier jour où, en vous affligeant en la présence de votre Dieu, vous avez appliqué votre cœur à l'intelligence, vos paroles ont été exaucées. » *Dan.* x, 2, 3 et 12.

Vous voyez ici que l'affliction du corps, jointe à la persévérance de la prière, fut très-efficace pour obtenir la lumière divine. Cette persévérance, Daniel s'appliqua toujours si bien à la conserver, qu'il aima mieux braver la mort que d'interrompre les prières qu'il avait coutume d'adresser chaque jour au Seigneur.

Au reste, de tous les motifs qui peuvent nous porter à persévérer dans la prière, le plus puissant est, sans contredit, la con-

fiance d'obtenir. Car de même que celui qui laboure est encouragé à ce travail par l'espoir de recueillir la moisson, de même quiconque prie, est vivement excité à la persévérance par la confiance d'être exaucé. Or, les dernières paroles de notre évangile entretiennent et fortifient merveilleusement cette confiance. Car le Sauveur dit : « Y a-t-il parmi vous un père qui donne une pierre à son fils, lorsque celui-ci lui demande du pain? S'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson? Lui présentera-t-il un scorpion, s'il lui demande un œuf? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent? »

Quoi de plus doux que ce langage? Où trouver plus d'amour? Quoi de plus propre à nourrir et à exciter notre confiance en Dieu? En effet, par ces paroles, le Seigneur montre envers nous des sentiments plus que paternels, lui qui, dans sa comparaison, fait voir qu'il l'emporte sur les parents selon la chair. Il se souvenait d'avoir dit ailleurs : « N'appelez sur la terre personne votre père, parce que vous n'avez qu'un Père, qui est dans les cieux. » *Matth.* XXIII, 9. Il montre ainsi qu'il surpasse de beaucoup les pères et mères d'ici-bas par sa tendresse, par ses soins et par sa providence paternelle. Cela étant, qui est-ce qui ne se jetterait pas avec pleine confiance dans les bras de ce Père? Qui est-ce qui ne se promettrait d'un Père si aimant tout ce qui est nécessaire au bonheur?

C'est avec cette confiance, avec cette persévérance, avec cette mortification du corps que priaient tous les saints; et voilà pourquoi, pendant qu'ils étaient si persévérants à demander, le Seigneur se montrait si miséricordieux à leur égard, en leur accordant tout ce qu'ils sollicitaient. Ceux qui, bien loin d'agir ainsi, renoncent à prier, quand ils ne sont pas exaucés sur-le-champ, ne doivent pas s'étonner de ne rien obtenir; la cause en est dans leur manque de persévérance. Tâchons donc, mes frères, que notre prière soit persévérante; soutenons-la par le jeûne, et, pleins de confiance dans la bonté et la fidélité du Seigneur, soyons

assurés que la grâce qu'il nous promet ne nous fera pas défaut, si nous la demandons avec constance.

Toutefois, pour que la prière puisse produire tous les fruits dont nous venons de parler, pour qu'elle ne soit pas vaine et stérile, elle doit avoir certaines qualités, et la première de ces qualités est l'attention de l'esprit, sans laquelle elle ne mérite plus le nom de prière. « A quoi sert de remuer les lèvres, dit saint Isidore, quand le cœur est muet? Car comme une voix sans inflexions ressemble au cri du pourceau, de même une prière sans dévotion est comparable au mugissement des bœufs. »

Voici comment Eusèbe Emissène s'exprime à l'occasion d'une telle prière : « Comment Dieu sera-t-il avec vous, si vous n'y êtes pas vous-même? Si le solliciteur est absent, comment serait présent celui qui est invoqué? Si l'avocat dort, le juge s'éveillera-t-il? C'est donc l'activité de l'esprit qui doit arracher ce que demande la voix. » Il faut donc mettre tous nos soins à repousser les distractions et les diverses images qui se présentent à notre esprit pendant la prière.

Saint Grégoire dit à ce sujet : « De même qu'Abraham, offrant un sacrifice, fut importuné par les oiseaux de proie qu'il s'efforçait de chasser, *Gen.* xv, 11; de même nous, quand, sur l'autel de notre cœur, nous offrons à Dieu un holocauste, nous sommes troublés par des pensées vagabondes que nous devons repousser avec soin.» Or, cette attention de l'esprit sera d'autant plus efficace pour obtenir, qu'elle aura été accompagnée d'un désir plus ardent des grâces divines. Saint Grégoire dit à cette occasion: « On ne crie pas fort quand on ne désire pas vivement; on est d'autant mieux écouté de l'Esprit-Saint, qu'on aspire plus ardemment à le recevoir. »

A cette attention il faut joindre l'humilité de cœur du publicain de l'Evangile; ce qui nous sera aisé, si nous comparons sérieusement la majesté divine à la bassesse de notre condition. Saint Bernard fait cette comparaison d'une manière saisissante : « Un million d'anges le servaient, et mille millions étaient devant lui. *Dan.* VII, 10. Avec quel respect, avec quelle crainte, avec quelle humilité doit donc en approcher une misérable grenouille se traînant hors de son marais. » *Bern. serm.*

Ces deux qualités de la prière aident donc beaucoup à exciter le feu de la dévotion et de la charité; cependant, pour être exaucés, ce qu'il y a de plus essentiel, c'est la persévérance, comme l'enseigne l'évangile de ce jour par l'exemple d'un ami importun. Quand donc nous paraissons n'être pas exaucés, nous ne devons pas perdre courage, ni cesser brusquement de prier. Car souvent la Sagesse divine agit ainsi dans notre intérêt. Ce qui fait dire à saint Grégoire : « Le Tout-Puissant, qui sait ce qu'il nous faut, fait semblant de ne pas entendre la voix des affligés, afin de leur être plus utile, afin que leur vie se purifie par la souffrance, et qu'ils cherchent ailleurs un repos qui ne se trouve point ici-bas. » Et dans un autre passage : « Souvent notre prière devient meilleure, en n'étant pas exaucée sur-le-champ. Tandis que notre demande semble négligée, elle pousse de plus profondes racines dans notre âme, comme les semences, comprimées par la gelée, deviennent plus vigoureuses, et donnent une moisson d'autant plus abondante, qu'elles ont plus tardé à surgir à la surface de la terre. »

En outre, il faut persévérer longtemps et patiemment dans la prière, non-seulement pour obtenir ce que nous demandons, mais encore pour que, passant beaucoup de temps dans cet exercice, nous nous remplissions des sucs et de la sève de la dévotion.

Admirable fut la persévérance de Sara, épouse du jeune Tobie, qui, piquée d'un amer reproche de sa servante, pria sans relâche pendant trois jours et trois nuits, et sans boire ni manger. *Tob.* III, 9 *et seq.* Toutefois, je n'exige pas de vous une si grande vertu; tout ce que je vous demande, c'est d'accorder à ce devoir tout le temps que votre position vous permet de lui donner. Car saint Grégoire se plaint vivement de ce que beaucoup, qui passent aisément toute la journée auprès d'un juge de la terre, sont fatigués dès qu'ils ont été quelques instants en prière devant Dieu.

Cette persévérance consiste surtout à élever notre âme en tout temps et en tout lieu, autant que le permet la fragilité humaine, vers le Seigneur, et à nous mettre sans cesse devant les yeux sa présence qui remplit le ciel et la terre. A ce sujet, saint Jean

Climaque nous propose en ces termes l'exemple mémorable de quelques moines, chez lesquels il avait reçu l'hospitalité : « J'aime à rapporter, dit-il, un nouveau genre de vertu, dont ils m'ont rendu témoin. Car, même assis à table, ils n'interrompaient pas leurs exercices spirituels. Ils avaient même des signaux de convention pour se rappeler mutuellement la pensée de la prière. Et ce n'est pas seulement à table qu'on les voyait agir ainsi ; ils se conduisaient de même, quand ils se rencontraient, ou quand ils s'entretenaient ensemble. » *Serm. 4.*

Faisons donc en sorte, mes frères, de donner à notre prière toutes ces qualités. Nul doute qu'alors cette fidèle messagère ne dépose nos vœux aux pieds du Seigneur, et que, revenant de Lui à nous, elle ne nous apporte les dons de sa grâce et de sa miséricorde, à l'aide desquels nous mériterons de parvenir à l'éternelle félicité[1].

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASCENSION.

EXPOSÉ DE L'ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR. — NOUS DEVONS NOUS RÉJOUIR DE LA GLOIRE A LAQUELLE EST APPELÉ AUJOURD'HUI NOTRE SEIGNEUR, ET EN MÊME TEMPS NOUS AFFLIGER DE SON DÉPART. — CE QUE NOUS DEVONS FAIRE POUR AVOIR PART A SON ASCENSION.

Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.

Le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. *Marc.* XVI, 19.

Parmi les jours heureux que recherche l'ambition humaine, le plus remarquable est celui où, après un combat sanglant et disputé, on a remporté la victoire sur un ennemi redoutable, surtout si cette victoire a mérité les honneurs du triomphe. Car alors les hommes sont élevés d'une position pleine de périls au comble de la gloire et du bonheur. A la guerre, en effet, non-seulement

[1] Voir la note C à la fin du volume.

la vie est en jeu, mais souvent encore on court risque de perdre richesse, gloire, commandement, liberté; tous ces avantages, perdus d'ordinaire pour le vaincu, sont acquis au vainqueur. Celui-ci se réjouit donc à double titre : et parce qu'il a échappé à d'immenses périls, et parce qu'il a conquis de riches dépouilles avec une grande gloire. Voilà pourquoi le jour de cette victoire lui paraît le plus fortuné, le plus heureux des jours, au témoignage même d'Isaïe, qui compare à la joie des victorieux celle qui nous vient de la rédemption : « Ils se réjouiront, dit-il, en votre présence, comme on se réjouit pendant la moisson, et comme les victorieux se réjouissent lorsqu'ils ont enlevé les dépouilles et qu'ils partagent le butin. » *Isa.* IX, 3.

Vous pouvez apprécier par-là, mes frères, quelle joie et quelle gloire découle de la solennité présente. Aujourd'hui, en effet, nous célébrons le triomphe de Jésus-Christ, ou plutôt le dernier et le plus mémorable de ses triomphes. Car, en premier lieu, il a triomphé de la mort, lorsqu'après l'avoir terrassée il est sorti du tombeau. Il a triomphé aussi de l'empire des enfers, dont il a brisé les portes d'airain, et d'où il a fait sortir avec lui tous les justes. Le Seigneur avait prédit ces deux triomphes en disant par la bouche d'Osée : « O mort, je serai ta mort; ô enfer, je te serai ta ruine! » *Ero mors tua, o mors; morsus tuus ero, inferne.* Ose. XIII, 14.

Il a également triomphé de l'éternel ennemi du genre humain, qu'il a chargé de chaînes de diamant, pour qu'il ne séduisît plus les nations. Peu auparavant il avait lui-même annoncé en ces termes l'approche de ce triomphe : « C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors. » *Joan.* XII, 31.

En quatrième lieu enfin, il a triomphé du péché, dont l'empire s'étendait au loin sur le monde, et qu'il a attaché à l'arbre de la croix. Pur lui-même de tout péché, il a délivré de cette tyrannie beaucoup de mortels, qui ont vécu dans l'innocence.

Après de si glorieux trophées, restait à triompher du royaume céleste, dont les portes étaient fermées au genre humain depuis le commencement du monde. En signe de cette exclusion, le Seigneur, après la chute de nos premiers parents, plaça à l'entrée

du paradis terrestre des chérubins qui agitaient des épées de feu pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie. *Gen.* III, 24.

Cette barrière redoutable, qui opposait à l'humanité le fer et le feu, fut levée par le Sauveur. En effet, par l'eau précieuse sortie de son côté il éteignit le feu ; et par les coups portés à son corps il émoussa le tranchant du glaive. Ainsi sont tombées les barrières; ainsi il a ouvert aux mortels la voie de l'immortalité, par laquelle il entre aujourd'hui lui-même, et avec lui toutes les âmes saintes, jusque-là captives, et désormais associées aux chœurs des esprits bienheureux.

Saint Jean décrit ainsi dans l'Apocalypse ces magnifiques triomphes : « Je vis paraître tout d'un coup un cheval blanc. Celui qui le montait tenait un arc; on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur pour remporter des victoires. » *Apoc.* VI, 2. Le cheval blanc, c'est l'humanité pure et immaculée de Jésus-Christ, sur laquelle, comme sur un coursier, était assis le Verbe de Dieu. La couronne est l'insigne du pouvoir royal et de la divinité de Celui « qui porte écrit sur sa ceinture : Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » *Apoc.* XIX, 16. Quant à l'arc, c'est la puissance de l'Esprit divin, dont les flèches aiguës sont lancées « au cœur des ennemis du Roi, » *Psal.* XLIV, 6, non-seulement pour les frapper, mais encore pour leur faire sentir la blessure de l'amour divin.

Avec cette force et cette puissance, Jésus-Christ notre Seigneur a soumis le ciel et l'enfer, et triomphant magnifiquement, il a remporté sur l'ennemi de mémorables trophées. Nous célébrons donc aujourd'hui le plus illustre, le dernier de ces triomphes, et celui qui couronne tous les autres. Car le Sauveur a triomphé du péché, de la mort, du démon et des enfers, afin que rien ne nous fermât l'entrée du ciel. Il résulte de là que nous célébrons aujourd'hui notre triomphe, autant que celui de Jésus-Christ, puisqu'il nous a ouvert la voie aux demeures bienheureuses, et que par lui a été terrassée la mort, qui nous enveloppait tous de sa cruelle étreinte. La solennité de ce jour exige donc de nous que nous montrions quels doivent être nos sentiments envers l'auteur d'un si grand bienfait, et aussi quelle doit être notre conduite, pour

que nous méritions d'aller nous asseoir auprès de lui. Afin de le faire dignement, implorons d'une voix suppliante l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

De tous les évangélistes, saint Luc est celui qui s'est appliqué à donner le plus de développement au récit de l'Ascension du Sauveur. Car à la fin de son évangile, et au commencement des Actes des apôtres, il prend plaisir à s'étendre sur ce sujet. Dans le dernier chapitre de son évangile, il rapporte que le Sauveur s'entretint longtemps avec ses disciples sur le mystère de sa passion et de sa résurrection, et que, s'appuyant sur l'autorité des Ecritures, il leur montra qu'il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la pénitence et la rémission des péchés fussent prêchées parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem.

« C'est vous, leur dit-il, qui êtes les témoins de ces choses; et je vais vous envoyer le don de mon Père, qui vous a été promis; cependant demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. » Puis, poursuit le saint Evangéliste, il les mena hors de la ville sur la montagne des Oliviers, d'où il allait monter au ciel, et là il leur dit le dernier adieu, en forme de prière. En effet, élevant ses mains mille fois saintes, il bénissait ses disciples, c'est-à-dire, il leur souhaitait toutes sortes de biens, et adressait pour eux à son Père ses supplications. En les bénissant, il se sépara d'eux, et monta au ciel.

Qui pourrait exprimer les entretiens qui eurent lieu en cette circonstance avant le départ du Maître bien-aimé, et les signes de respect, et les embrassements, et les larmes de tendresse et de dévotion, et les adieux sans fin? Toutefois ceux qui aiment le Sauveur peuvent se faire quelque idée de ces choses, en considérant soit l'amour mutuel qui unissait le Maître et les disciples, soit la séparation qui allait les priver de ce Maître chéri. Saint Bernard décrit en ces termes les tendres sentiments des disciples à ce cruel moment : « Quelles durent être, suivant vous, mes frères, la douleur et la crainte qui saisirent les cœurs des apôtres, quand ils virent le Seigneur s'enlever dans les airs, sans s'aider

d'une échelle, sans être soulevé par des cordes, accompagné, il est vrai, d'un cortége d'anges, mais ne recevant d'eux aucun secours, et montant par sa seule force? Excessive était donc leur douleur, parce qu'ils voyaient celui, pour qui ils avaient tout quitté, se dérober à leurs sens et à leurs regards, et que, l'Epoux s'éloignant, les amis de l'Epoux ne pouvaient que se lamenter, *Luc.* v, 35; excessive aussi était leur crainte, parce que, n'étant pas encore fortifiés de la vertu d'en haut, ils étaient laissés orphelins au milieu des Juifs. » *Serm.*

Mais ici il ne faut point passer sous silence un miracle insigne qui, suivant le scholiaste de saint Jérôme, éclata sur cette même montagne. Voici ce qu'il écrit : « Le mont des Oliviers est séparé de Jérusalem par le torrent de Cédron. Au temps de saint Jérôme, on y montrait encore empreintes sur le sol les dernières traces des pas du Seigneur ; et elles étaient l'objet d'un miracle mémorable, que le saint rapporte dans ses lettres. Quoique chaque jour les fidèles enlevassent de la terre dans cet endroit, néanmoins les vestiges sacrés reprenaient immédiatement leur première forme. Le même saint rapporte un autre miracle : c'est que, comme on bâtissait une église en ce lieu, jamais on ne put la couvrir, ni y établir une voûte, à l'endroit par où le corps du Sauveur était monté aux cieux. » *In Epitaph. Paulæ.* Un miracle si étonnant, et de si longue durée, méritait d'être rappelé dans la solennité présente.

Maintenant, mes frères, quittons pour un moment la terre, et montons au ciel après notre Sauveur. Dès qu'entouré du nombreux cortége des saintes âmes et des anges, il fut arrivé aux portes du ciel, fermées au genre humain depuis l'origine du monde jusqu'alors, les esprits célestes qui, suivant saint Denys, l'accompagnaient, firent entendre ces paroles du Prophète : « Ouvrez, ô anges, vos portes, et vous, portes éternelles, levez-vous, pour laisser entrer le Roi de gloire. » D'autres anges, n'ignorant pas la gloire du Roi, mais s'étonnant de sa puissance, demandent à leur tour : « Qui est ce Roi de gloire, » devant qui doivent s'ouvrir les portes fermées à l'espèce humaine depuis le commencement du monde, et qui jusqu'ici n'ont été ouvertes à aucun mortel?

— Et les premiers répondent : « C'est le Seigneur fort et puissant ; c'est le Seigneur puissant dans le combat. » *Ps.* XXIII, 7 *et seq.* Nu et sans armes il a écrasé du bois de la croix la tête de l'antique serpent, il a brisé les barrières d'airain des enfers, il en a arraché les saints, et a détruit l'empire du démon.

Bientôt, voyant le sang couler des blessures du Seigneur, et admirant dans une nature si humble et si faible tant de puissance et de gloire, les anges demandent encore, stupéfaits qu'ils sont : « Qui est celui qui vient d'Edom, qui vient de Bosra avec sa robe teinte en rouge, » *Isa.* LXIII, 1, c'est-à-dire, couvert de vêtements sanglants, et resplendissant de la pourpre de ses blessures?

Edom signifie la terre des Iduméens, qu'habitaient les enfants d'Esaü; et Bosra était la capitale des Moabites. Ces deux peuples étant ennemis déclarés d'Israël, à qui ils faisaient une guerre acharnée, Isaïe emploie des noms propres pour des noms communs, ce qui est fréquent dans les Ecritures; en sorte que voici le sens : « Quel est celui qui vient tout sanglant de la terre des ennemis? Quel est celui dont le vêtement est si beau, et qui marche avec une force toute-puissante. »

A l'interrogation des anges le Seigneur répond : « Je suis celui qui parle le langage de la justice, » et qui prononce une équitable sentence pour le genre humain contre le démon son accusateur. « Je suis celui qui parle le langage de la justice, » c'est-à-dire, qui m'applique à ressusciter la justice et la sainteté, éteintes dans le monde ; celui qui a pour fonction spéciale de combattre pour le salut des hommes contre les ennemis de l'espèce humaine, le péché, et le démon. Ces ennemis, « je les ai terrassés dans ma fureur, je les ai foulés aux pieds dans ma colère. Car mon indignation m'a prêté son secours. » C'est-à-dire, telles étaient l'indignation et la colère bouillonnant dans mon cœur contre le péché et le démon, qui séparaient de Dieu les hommes, que ne pouvant exterminer ces ennemis du genre humain sans l'effusion de mon sang [1], j'ai versé volontiers mon sang avec ma vie pour les dé-

[1] Il est clair qu'il ne s'agit pas d'impossibilité absolue. Le sens est que nul autre moyen ne pouvait atteindre ce but dans les conditions admirables que Dieu avait en vue.

truire, et pour réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà pourquoi « leur sang a rejailli sur mes vêtements, et les a souillés, » *ibid.* parce que j'ai entrepris d'effacer tous les forfaits du genre humain.

Au reste, les ennemis une fois terrassés, toute cette difformité, qui se voyait sur le corps du Sauveur pendant le combat, a complètement disparu, et s'est changée en une beauté indescriptible. Ces deux états sont décrits par le prophète Zacharie, qui dit avoir vu, dans une révélation divine, Jésus, le Pontife suprême, revêtu d'habits souillés, et Satan, qui s'opposant à lui voulait le faire mourir, et détruire son royaume. Alors Dieu gourmanda Satan et le repoussa, puis se tournant vers les anges, il dit : « Enlevez ces vêtements souillés. » Et il dit à Jésus : « Je vous ai dépouillé de votre iniquité, » c'est-à-dire, de celle que votre charité s'est appropriée, et que vous avez voulu effacer par vous-même; « et je vous ai revêtu d'un vêtement nouveau, » c'est-à-dire, de la brillante parure de la gloire et de l'immortalité. Puis il ajouta : « Qu'on lui mette sur la tête une tiare éclatante. » *Zach.* III, 1, *et seq.*

Or, qu'est-ce que la tiare, sinon la gloire admirable que reçoit aujourd'hui l'humanité sacrée de Jésus, en prenant place à la droite du Père, au milieu de l'allégresse de la cour céleste et des félicitations de tous les habitans des cieux. Le Père lui-même, s'il eût été susceptible d'une joie nouvelle, l'eût assurément ressentie aujourd'hui; et encore ne lui a-t-elle pas fait défaut, puisque de toute éternité elle lui est toujours présente et toujours nouvelle. Ce Fils chéri, après la consommation de son œuvre d'obéissance, est donc accueilli par son Père bien-aimé, à la droite duquel il se place, comme il le mérite. En effet, en tant que Dieu, il partage le trône de son Père; mais comme homme, il est assis à la seconde place, immédiatement au-dessous de son Père.

Toutefois, dès que notre Seigneur Jésus-Christ eut disparu aux yeux de ses disciples, l'Evangéliste rapporte que ceux-ci, après avoir adoré humblement le Seigneur, s'en retournèrent pleins de joie à Jérusalem. — Pourquoi pleins de joie, je vous le demande, quand ils devaient plutôt s'affliger que se réjouir du départ de leur Maître? Car si, lorsque Jésus leur annonçait qu'il

allait à son Père, ils furent si attristés que le Sauveur leur dit : « Parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur est rempli de tristesse, » *Joan.* XVI, 6, comment, maintenant qu'il s'éloigne, sont-ils pleins de joie, eux si tristes à la seule annonce de son départ? Le moment de la douleur est certainement plus pénible que la prédiction de cette douleur.

La réponse est facile : quoiqu'ils se séparassent du Maître bien-aimé avec toutes les larmes du dévouement et de l'amour, de telles larmes cependant étaient mêlées d'une grande joie, puisque le miracle étonnant de l'Ascension du Sauveur les confirmait pleinement dans la foi à sa divinité. En effet, ils virent clairement non-seulement qu'il était ressuscité d'entre les morts, mais aussi qu'il était monté au ciel corporellement, ce qui jusque-là n'était arrivé à aucun mortel. Voilà pourquoi, lors de son Ascension, ils l'adorèrent, hommage réservé à Dieu seul.

Cela étant, n'avaient-ils pas bien raison de se réjouir, quand ils possédaient la certitude que celui qui leur avait promis des biens ineffables, qui leur avait donné tant de preuves de tendresse et de bienveillance, et avec qui ils avaient vécu familièrement, comme avec le meilleur des pères, le plus indulgent des maîtres et le plus sûr des amis; que celui-là, dis-je, était le Tout-Puissant? S'il est vrai qu'entre amis tout est commun, tout ce qu'avait au ciel ou sur la terre cet ami suprême et tout-puissant, leur appartenait donc, et en lui ils possédaient tout. N'était-ce pas là une cause suffisante de joie? Ainsi, quoique le départ de leur Maître les accablât de tristesse, cependant leur foi en lui, et leur participation à sa gloire étaient la source d'une telle joie, qu'elle effaçait entièrement leur affliction, ou au moins qu'elle l'allégeait grandement.

I.

Vous avez entendu, mes frères, l'historique de l'Ascension du Sauveur. Il reste maintenant à vous exposer quels doivent être nos sentiments et nos actes dans cette sainte solennité. Car les fêtes de l'Eglise ont été instituées non-seulement pour la gloire de Jésus-Christ notre Seigneur et des saints, mais aussi pour notre

utilité; les mystères qu'on y célèbre nous inspirent la piété et le zèle de notre sanctification.

D'abord un bienfait si mémorable exige que, nous aussi, nous nous réjouissions et nous affligions simultanément avec les apôtres. Car rien n'empêche qu'on se livre tout ensemble à la douleur et à la joie en une même circonstance, pour des raisons différentes.

Et, à commencer par la joie, la même raison, qui y portait les cœurs des apôtres, doit nous y exciter nous-mêmes, qui sommes les membres de Jésus-Christ. Car qui est-ce qui soutiendrait que les membres vivants doivent être exclus de la gloire de leur tête? Sa gloire est donc la nôtre. A ce titre le pape saint Léon nous appelle en ces termes à la joie spirituelle : « Puisque l'ascension de Jésus-Christ est notre propre élévation, et que le corps peut espérer de partager un jour la gloire de la tête, livrons-nous, très-chers frères, à de dignes transports d'allégresse, et remercions le Seigneur. Car aujourd'hui non-seulement nous avons reçu un titre pour obtenir le paradis, mais encore nous avons pénétré en la personne de Jésus-Christ au plus haut des cieux, et avons acquis par la grâce ineffable du Sauveur plus que nous n'avions perdu par la jalousie du démon. En effet, ceux que le perfide ennemi avait fait déchoir de la félicité originelle, le Fils de Dieu se les est incorporés, il les place à la droite du Père et les fait asseoir avec lui dans le ciel. »

On voit par là combien nous sont profitables tous les actes du Sauveur, accomplis soit avant, soit après la passion. S'il s'est incarné, s'il a souffert pour nous, c'est pour nous aussi qu'il est ressuscité et qu'il est monté au ciel. Car « il est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification, » *Rom.* IV, 25; il est monté au ciel « afin de paraître pour nous en présence de Dieu, » *Heb.* IX, 24, et de prendre pour nous possession du céleste héritage, d'où était banni le genre humain tout entier par suite de la chute originelle.

Autrefois, sous Assuérus, tous les Juifs qui habitaient son empire furent proscrits et condamnés à mort, persécutés qu'ils étaient par Aman, leur féroce ennemi. Cependant, grâce à Dieu,

le résultat fut bien différent de ce qu'on attendait : Aman subit le supplice de la croix, le juif Mardochée le remplaça comme intendant du palais, et toute la nation juive fut délivrée de la mort dont elle était menacée. Alors au deuil des Juifs succéda une telle joie, qu'il leur semblait qu'un nouveau soleil se levait sur eux; à peine pouvaient-ils en croire leurs yeux, en voyant leur cruel ennemi attaché au gibet qu'il avait bien mérité, et Mardochée, leur compatriote, élevé auprès du roi à la place du favori tombé en disgrâce.

Cet exemple, mes frères, peut vous donner une idée des justes motifs que nous avons de nous réjouir en ce jour, où nous voyons l'ennemi acharné du genre humain, le démon, détruit et terrassé par la mort de Jésus-Christ, et Jésus lui-même, le chef de notre race, élevé dans le palais céleste au-dessus de tous les chœurs des anges, et placé à la droite de son Père. Quelles doivent être, en effet, notre joie et notre allégresse, à nous qui croyons que notre semblable, notre frère, celui en qui sont nos os et notre chair, est élevé à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, afin de soutenir de son patronage notre cause auprès de Lui!

Cette considération servit au Sauveur à consoler ses disciples : les voyant affligés de son départ, il leur apprit qu'il les quittait pour leur bien : « Si cela n'était pas, dit-il, je vous en aurais informés; je vais vous préparer le lieu. Et après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi. » *Si quo minus, dixissem vobis ; quia vado parare vobis locum. Et si abiero et præparavero vobis locum, iterum veniam, et accipiam vos ad me ipsum, ut, ubi ego sum, et vos sitis.* Joan. XIV, 2 et 3.

Mais, direz-vous peut-être, comment Jésus-Christ notre Seigneur, résidant au ciel, nous prépare-t-il cette heureuse demeure?

La réponse n'est pas difficile :

Au ciel il fait en sorte que nous, qui vivons sur la terre, nous nous construisions une demeure dans le ciel par nos vertus et nos bonnes œuvres, c'est-à-dire que nous réglions notre vie de manière à pouvoir enfin parvenir dans ce séjour d'éternel bonheur. C'est précisément ce qu'il fait lorsque du ciel il nous envoie

l'Esprit-Saint pour nous servir de guide, de compagnon, d'auxiliaire pendant cette vie; le royal Prophète l'atteste en ces termes: « Votre Esprit infiniment bon me conduira en cette terre où tout est droit et uni. » *Ps.* CXLII, 10. Cet Esprit, il nous a promis, en montant au ciel, de nous l'envoyer, et c'est un bienfait qu'il nous a mérité par sa mort. Toutefois, il nous l'a conféré non pas immédiatement après sa mort, mais après être monté au ciel, et s'être présenté devant son Père; en sorte qu'il est évident qu'un don si précieux est dû à sa seule intervention. L'apôtre saint Pierre l'atteste : « Après qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et qu'il a reçu de son Père le pouvoir de donner le Saint-Esprit, il en a fait cette effusion que vous voyez. » *Act.* II, 33. C'est-à-dire, il a envoyé du ciel le Saint-Esprit pour qu'il remplisse la terre, et qu'il fasse succéder à la stérilité et à l'impiété du monde l'abondance de la piété et de la justice.

Ce mémorable bienfait est parfaitement figuré par cette grande pluie que les prières d'Elie firent tomber sur la terre. Car au temps de ce prophète une affreuse sécheresse désolait la Judée depuis trois ans et demi. Elie gravit alors une montagne, afin de rappeler par sa prière la pluie que lui-même avait éloignée. Pendant qu'il priait, courbé vers la terre, il ordonna à son serviteur de regarder du côté de la mer, et de lui annoncer ce qu'il voyait. « Je vois, répondit celui-ci, un petit nuage, grand comme le pied d'un homme. » III *Reg.* XVIII, 44. A la prière d'Elie, ce petit nuage prit un tel développement qu'il obscurcit tout le ciel, et bientôt après, fondant en eau, il humecta la terre, frappée de stérilité par la sécheresse, et la féconda si bien qu'elle se couvrit de riches moissons et de fruits.

De même notre Sauveur, pendant sa vie mortelle, était regardé comme petit et comme le dernier des hommes; mais une fois qu'il fut enlevé au ciel, alors, comme cette nuée, il versa sur la terre une abondante pluie de dons célestes qui, d'un monde stérile et vide de vertus, devait faire sortir des fruits précieux de piété et de justice. Le royal Prophète le donne à entendre clairement quand il dit : « Montant en haut, il a emmené les captifs, il a répandu ses dons sur les hommes. » *Ascendens in altum, captivam*

duxit captivitatem, dedit dona hominibus. Ps. LXVII, 19. C'est ainsi, en effet, que l'Apôtre, *Ephes.* IV, 8, traduit ce passage qui dans l'hébreu est un peu différent. Car on y lit : « Vous avez reçu des dons pour les hommes, » *Accepisti dona in hominibus.* Mais l'Apôtre, pour expliquer le sens un peu obscur du texte, a substitué le verbe *donner* au verbe *recevoir.* En effet, Jésus-Christ a reçu de son Père des dons pour les distribuer aux hommes, « et nous avons tous reçu de sa plénitude. » *Joan.* I, 16. Le Saint-Esprit lui a été donné sans mesure, afin qu'il eût pour ses libéralités un trésor inépuisable.

Il nous prépare encore une place, en intercédant pour nous auprès de son Père, ainsi que s'exprime saint Jean : « Mes petits enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point. Si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste. Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés ; et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » I *Joan.* II, 1 et 2.

Si vous demandez quel est le mode de son patronage à notre égard, je réponds : Il fait comme ce soldat qui, accusé d'un crime capital devant l'empereur, découvrit sa poitrine et montra les cicatrices des blessures qu'il avait reçues en combattant pour son prince. Ce fut son seul plaidoyer, et l'empereur l'accueillit si bien, que l'accusé fut renvoyé absous.

Voilà comme plaide Jésus-Christ notre Seigneur, avec cette différence qu'il plaide, non pour lui, mais pour nous. Il montre les blessures qu'il a reçues pour la gloire de son Père ; et ce geste est plus efficace que la plus longue prière. Que pourrait-on, en effet, refuser à tant de blessures, de mérites, de vertus, et enfin à ce sang précieux? Car l'Apôtre a bien raison de soutenir que ce sang crie plus fort que le sang d'Abel. Celui-ci était le sang d'un serviteur, celui-là est le sang d'un Fils ; l'un criait d'en bas, l'autre crie du ciel ; l'un demandait vengeance, l'autre sollicite le pardon et la miséricorde. Or, le Père suprême des miséricordes est plus porté à la compassion qu'à la vengeance. Quoi donc de plus efficace pour obtenir cette miséricorde, que l'offrande de ce sang, qui n'est pas moins précieux aujourd'hui aux yeux du Père, que

le jour où il fut versé sur la croix? Dans une bataille, les soldats, pour exciter la colère des éléphants, leur montrent du sang; au contraire, le sang de l'Agneau désarme l'Eternel, apaise sa colère, et en obtient pleine miséricorde.

C'est ce qui est figuré très-clairement dans l'ancienne loi par le commandement donné aux Israélites, de teindre du sang de l'Agneau pascal le linteau et les deux montants de leurs portes, afin que le Seigneur, passant par l'Egypte au milieu de la nuit pour tuer tous les premiers-nés des Egyptiens, épargnât les enfants des Israélites, dont il reconnaîtrait les demeures aux traces de sang. *Exod.* XII, *Passim.* — De grâce, Seigneur, en quoi aviez-vous besoin de ce signe pour distinguer des Egyptiens les enfants d'Israël, vous qui, dans la multitude de méchants dont fourmillait l'univers, avez su reconnaître le seul juste, Noé, et qui l'avez préservé de la destruction universelle du genre humain? Sans doute, par ce symbole, vous avez voulu indiquer que le précieux sang de votre Fils unique est le véritable sang de propitiation, qui calme votre fureur allumée par nos forfaits. A cette vue, vous êtes apaisé, et le glaive, qui sème partout le carnage et la dévastation pour punir les violateurs de votre loi, se détourne de ceux qui se sont donnés tout entiers au culte et à l'amour de votre Fils, et sont teints de son sang précieux. Vous voyez, mes frères, quels puissants motifs nous avons de nous réjouir aujourd'hui avec les apôtres.

Toutefois, aujourd'hui, il y a place également à une pieuse affliction. Car dans cette sainte solennité nous devons tout ensemble et nous réjouir et nous attrister; ce qui a lieu dans presque tous les mystères de la vie du Sauveur. C'est pour cette raison que l'agneau mystique, qui en était l'image, devait être mangé avec des laitues sauvages, c'est-à-dire, amères; c'est pour nous faire comprendre que bien que les fêtes commémoratives des actions du Sauveur soient de nature à nous inspirer de la joie, il doit cependant s'y mêler quelque amertume, puisque nos crimes ont été la cause de ses souffrances.

Mais vous dites peut-être : Quelle raison de nous affliger en cette solennité? — Comptez-vous pour rien le départ d'un Maître

chéri et du plus aimant des Pères, en qui, tandis qu'il vivait ici-bas, nous avions tout ce qu'on peut désirer? Certes, la séparation d'avec un objet vivement aimé est une blessure pour l'âme, puisque l'amour n'est autre chose que l'union de deux âmes, union qui porte à mettre en commun tout ce que l'on possède. La cause principale pour laquelle les hommes se tourmentent de la mort, c'est qu'elle sépare le corps et l'âme en rompant les liens qui les unissaient. La douleur qu'on éprouve à la mort d'un ami vient également de la séparation. Faut-il rappeler les larmes de David et de Jonathas, lorsque l'un fut enlevé à l'autre? Et celles du saint patriarche Jacob, dès qu'il eut souffert que Benjamin son plus jeune fils lui fût arraché et partît en Egypte avec ses frères?

Nulle amitié n'étant donc comparable à celle de Jésus-Christ notre Seigneur, comment l'âme fidèle, qui brûle d'amour pour lui, ne s'affligerait-elle pas en le voyant s'éloigner? Que serait, je vous le demande, l'aspect du monde, si le soleil venait à lui manquer? Que serait la terre, que serait le ciel, sinon stérilité, désolation, obscurité? Or, Jésus-Christ notre Seigneur est pour nous le soleil de justice. Car lui-même a dit : « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Cette lumière ayant donc disparu, et le soleil de justice s'étant couché, n'est-il pas juste que nous, qui sommes laissés au milieu des ténèbres du monde, nous ressentions l'absence de ce soleil?

Voilà, mes frères, la cause pour laquelle nous devons, en cette solennité, nous affliger du départ du Sauveur. Il ne sera donc plus donné ici-bas de contempler cette figure resplendissante de grâces ineffables, d'entendre cette voix céleste qui annonçait les mystères divins, de voir les œuvres merveilleuses, témoignages éclatants de sa divinité ! Assurément il est convenable que, pénétrés du sentiment de notre abandon, nous criions avec saint Augustin : « Vous vous êtes retiré, ô mon Consolateur, sans dire adieu. Que dirai-je donc? que faire? où aller? où le chercher? Qui implorer? qui est-ce qui annoncera au bien-aimé que je languis d'amour? La joie de mon cœur a fui, et mon sourire s'est changé en deuil. De grâce, Seigneur, regardez les larmes de mon veu-

vage et de ma solitude, larmes que je vous offre, jusqu'à ce que vous reveniez. Seigneur, apparaissez-moi, accordez-moi votre présence, et je serai consolé. Accordez-moi votre présence, et je serai au comble de mes vœux. » *Medit.* Par ces paroles saint Augustin déplore l'éloignement du Seigneur; son exemple nous montre quelle doit être, en ce saint jour, la douce et sereine tristesse des âmes pieuses, à la pensée que la présence du plus aimant des pères, du plus bienveillant des maîtres leur est ravie.

II.

Nous avons dit, mes frères, quels doivent être nos sentiments en ce jour; maintenant exposons en peu de mots ce que nous avons à faire. Nous n'avons pour cela qu'à tirer la conséquence de ce qui précède. Car si notre félicité suprême se trouve dans la présence de Jésus-Christ notre Seigneur, laquelle nous est ravie dans cet exil, il faut mettre tout en œuvre pour parvenir où il est, afin de n'être plus jamais sevrés d'une présence et d'une société si désirables.

Quelle est donc la voie que nous devons suivre pour arriver à lui? — Lui-même nous l'apprend par ses paroles et par ses exemples. Car à une question de ses disciples il répond : « Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne va au Père que par moi. » *Joan.* XIV, 6. Si donc Jésus-Christ est tout cela pour nous, disons avec saint Bernard : « Seigneur, nous marcherons comme vous, par vous, vers vous. Comme vous, parce que vous êtes la voie; par vous, parce que vous êtes la vie; vers vous, parce que vous êtes la vérité, à laquelle nous tendons, et dont la vision nous rendra heureux. »

Puisque Jésus-Christ est la voie, et que d'ailleurs il est parvenu au repos par la fatigue, à la gloire par la patience, à la couronne par le combat, suivons-le dans cette voie, si nous voulons le rejoindre. Lui-même nous le dit dans l'Apocalypse : « Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône; comme j'ai moi-même vaincu, et je me suis assis avec mon Père sur son

trône. » *Apoc.* III, 21. Grande récompense assurément, vers laquelle doivent se porter tous nos vœux, et qu'il faudrait poursuivre, le cas échéant, à travers feu et flammes.

Si quelqu'un demande pourquoi le Fils unique de Dieu a voulu aller au trône de la gloire de son Père par cette voie des combats et des souffrances, bien des causes peuvent être assignées à cette volonté divine; toutefois je me contenterai d'en choisir une, qui a son importance, et sur laquelle je crois devoir entrer dans quelques détails.

Il faut donc savoir que l'auteur de notre salut s'est proposé de nous montrer la perfection de la vie chrétienne beaucoup plus encore par son exemple que par ses paroles. Or, la vie chrétienne consistant principalement dans la charité, il s'ensuit que la perfection de cette vie se trouve dans la perfection de la charité. Mais, quoique la charité soit par elle-même pleine de suavité et de délices, cependant la voie pour y parvenir est difficile et escarpée, parce qu'il faut commencer par triompher de tout ce qui fait opposition à cette vertu, et notamment de l'amour excessif de soi.

La charité, en effet, a deux degrés principaux : l'un est commun à tous les fidèles, l'autre est particulier aux vaillants athlètes qui visent à la perfection. Le premier degré consiste à aimer Dieu par-dessus tout ce qui est au ciel et sur la terre. C'est ce que le royal Prophète demandait au Seigneur quand il disait : « O Dieu! élevez-vous au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate dans toute la terre. » *Ps.* CVII, 6. Que dites-vous, Prophète? Quand même vous ne le demanderiez pas, est-ce que la gloire divine n'est pas élevée au-dessus du ciel et de la terre? — J'en conviens assurément; mais ce que je demande, c'est qu'au fond de mon cœur la gloire de Dieu surpasse tellement tout ce qui est au ciel et sur la terre, que je sois prêt à offrir gaîment, pour lui plaire, et ma vie et tout ce que j'ai de plus cher au monde.

Ce que le saint roi demandait à Dieu, il l'accomplissait et au-delà, quand du haut d'une montagne il répondait au roi Saül qui le poursuivait d'une haine implacable : « Pourquoi mon seigneur persécute-t-il son serviteur? Qu'ai-je fait? De quel mal ma main

s'est-elle souillée? Souffrez, mon seigneur et mon roi, que votre serviteur vous dise cette parole : Si c'est le Seigneur qui vous pousse contre moi, qu'il reçoive l'odeur du sacrifice. » I *Reg.* XXVI, 18. C'est-à-dire, si le Seigneur exige mon supplice, je m'offrirai volontiers à la mort pour sa gloire et pour lui obéir; je le prie d'avoir pour agréable l'odeur de mon sacrifice. Où pourrais-je, en effet, mieux placer ma vie et tous mes biens qu'au service de Celui qui m'a donné la vie et tout ce que je possède? — Or, cet amour de Dieu, qui préfère Dieu à tout, est incompatible avec l'amour de soi, qui fait tout passer avant Dieu. Il faut donc, pour que l'amour de Dieu règne en nous, étouffer l'amour de soi, chose difficile et ardue. Voilà donc le premier degré de charité, qui est commun à tous les fidèles.

L'autre ne concerne guère que les parfaits. Car la charité, vertu céleste, tend à nous élever au ciel d'où elle est descendue sur nous; elle tend à cela avec d'autant plus de force qu'elle est plus ardente. A ce titre, on la compare avec justesse au feu, dont elle prit la figure en descendant sur les apôtres. Car, comme le feu par sa seule force se porte en haut avec tant d'impétuosité que pour s'élever il renverse tout obstacle, quelque puissant qu'il soit, de même l'âme brûlant du feu de la charité se porte de toute son ardeur vers Celui qu'elle aime par-dessus tout. En effet, « où est son trésor, là aussi est son cœur, » *Matth.* IV, 21; c'est-à-dire elle met là sa pensée, son désir, sa joie, son intention, son amour, son espérance et toutes ses richesses. Aussi les saints n'habitaient que de corps sur la terre; ils étaient de pensée et de cœur habitants des cieux; ils pouvaient dire comme saint Paul : « Nous vivons déjà dans le ciel. » *Nostra conversatio in cœlis est.* Philip. III, 20.

Or, cette disposition est vivement combattue par les convoitises charnelles et par l'aveugle amour de soi. Car, de même que l'amour céleste élève dans le ciel l'âme de l'homme, de même cet amour terrestre, par son poids et son impétuosité, la déprime et l'abaisse tellement vers la terre, qu'elle ne considère, ne cherche, ne désire, n'aime, ne médite nuit et jour que ce qui se rapporte aux jouissances du corps : là sont constamment ses aspirations,

ses préoccupations. Comme la taupe ne se nourrit que de terre et ne cherche que la terre, de même les hommes sensuels, plus aveugles que des taupes, ont placé dans la terre tous leurs biens, toutes leurs richesses et toute leur félicité.

Puis donc qu'il y a une telle incompatibilité et une telle lutte entre ce degré de l'amour divin et l'amour aveugle de soi; puisqu'il faut que l'un des deux soit détruit pour que l'autre existe; enfin, puisque triompher de l'amour de soi, c'est déclarer la guerre à la nature corrompue et en renverser la puissance tout entière, puissance qui domine dans le monde, c'est-à-dire dans les cœurs de presque tous les mortels; qui ne voit quelle entreprise ardue et difficile ont formée ceux qui désirent atteindre ce haut degré de charité?

Car il faut triompher du monde, fouler aux pieds la chair, mépriser les richesses, comprimer les convoitises, repousser les honneurs du siècle, renoncer aux plaisirs charnels, rejeter les satisfactions des sens; sacrifier santé, patrie, amis, parents, vie même, quand ce sont des obstacles à ce que notre âme s'unisse à Dieu par un amour incessant. Vous voyez donc, mes frères, combien est difficile, sinon la charité elle-même, du moins la voie pour y parvenir.

Il n'était pas difficile d'apporter au roi David l'eau puisée à la citerne de Bethléem, si les Philistins n'avaient eu là leur camp. Mais faire irruption au milieu des bataillons ennemis, écarter, le fer à la main, tout ce qui s'opposait au passage, c'était là une entreprise difficile et une vraie action d'éclat. De même, quoique la charité soit pleine de douceurs, on ne peut nier cependant que la voie qui y mène ne soit hérissée de difficultés.

Car la charité est comme un port vers lequel nous tendons et une rade sûre près du rivage, tandis que le chemin qui conduit à cette vertu est comme une navigation. Or, dans une navigation il y a beaucoup de fatigues; dans le port, au contraire, on trouve repos et tranquillité.

Cependant, mes frères, que personne ne se décourage, et ne s'imagine qu'une charité si parfaite, et que cette vie pénible par laquelle on y parvient, sont exigées de tous. Nous en avons parlé

non pas pour y contraindre tous les fidèles, mais pour montrer la route à ceux qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne.

Pour revenir à notre sujet, le Sauveur s'étant proposé d'établir dans le monde non-seulement la charité nécessaire à tous les justes, mais aussi la charité parfaite; et la voie qui conduit à cette vertu étant, comme nous venons de dire, hérissée de difficultés, puisqu'il faut y réfréner l'amour de soi et toutes les passions qui en dérivent; celui qui est le Maître et le modèle de cette perfection a dû embrasser non une vie calme, agréable et tranquille, mais une vie traversée par bien des souffrances. Ce choix était d'autant plus nécessaire que le monde montrait plus d'opposition et d'hostilité à un tel genre de vie. Pour régénérer le monde, tombé dans une affreuse dépravation de mœurs, perdu par les délices et amolli par les voluptés, rien n'était plus à propos que de venir et de mourir au milieu des travaux et des combats. Telle est donc la voie qu'a suivie le Saint des saints : il est parvenu au repos par la fatigue, à la couronne par l'humilité, à la gloire par la patience, et enfin à la véritable vie par la mort la plus douloureuse.

Honte à nous, mes frères, honte à nous de marcher par une autre voie que celle par où a marché notre Roi. Honte à un membre d'être délicat sous une tête couronnée d'épines. Honte à un simple soldat de se pavaner à cheval en présence de son général qui va à pied. Un serviteur a-t-il à se plaindre quand il partage le sort de son maître? Si le Roi des anges et des hommes, si le Fils de Dieu, l'héritier de toutes choses, *Heb.* I, 2, sans aucune nécessité de sa part, mais conduit par sa seule tendresse pour nous, a daigné tant souffrir et dans sa vie et dans sa mort; comment des esclaves rebelles, des exilés, passant gaîment toute la journée en jeux et en festins, obéissant à leurs appétits comme des brutes, enfin végétant dans une oisiveté continuelle, parviendront-ils dans le royaume où le Fils unique de Dieu n'a voulu entrer que par l'effusion de son sang? Faut-il qu'on porte pour nous une autre loi, qu'on nous prêche un autre Evangile, qu'on nous ouvre pour aller au ciel une autre voie que celle qu'ont suivie le Saint des saints et tous ses disciples?

« Comptez, dit saint Jérôme à Eustochie, tous les élus, depuis le juste Abel jusqu'au dernier qui naîtra dans les derniers jours du monde, et vous trouverez que tous ont été en butte à l'adversité. Seul Salomon s'est abandonné aux délices, et voilà pourquoi peut-être il est tombé. »

Repoussons donc, mes frères, les délices charnelles et les autres jouissances de ce monde, qui sont, dit Lactance, non-seulement trompeuses, parce qu'elles sont incertaines et fugitives, mais encore insidieuses, en ce qu'elles flattent les sens. Embrassons la croix de Jésus-Christ; par elle nous triompherons du monde, et subjuguant notre chair, nous pourrons un jour la présenter pure et immaculée au Seigneur, pour qu'elle partage avec l'âme la couronne de l'éternelle béatitude.

SECOND SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE L'ASCENSION.

HISTORIQUE DE L'ASCENSION DU SEIGNEUR.
QUELS SENTIMENTS ET QUELLE RÈGLE DE VIE DOIT NOUS INSPIRER LA VUE DE JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR, MONTANT AU CIEL.

Quæ sursum sunt, quærite; ubi Christus est in dextera Dei sedens. Quæ sursum sunt, sapite; non quæ super terram.

Recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. N'ayez de goût que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre. *Coloss.* III, 1 et 2.

Aujourd'hui, très-chers frères, notre Sauveur, ayant vaincu l'éternel ennemi du genre humain, monte au ciel en triomphateur. Aujourd'hui, « montant en haut, il a emmené captive une multitude de captifs, et a répandu ses dons sur les hommes. » *Ephes.* IV, 8. Aujourd'hui, ayant accompli l'œuvre d'obéissance que son Père lui avait imposée, il a exécuté ce que peu auparavant il annonçait à ses disciples : « Je suis sorti de mon Père pour venir dans le monde; maintenant je quitte le monde et je retourne

à mon Père. » Enfin aujourd'hui il a achevé le temple mystique de son Eglise, et le laissant merveilleusement enrichi et orné de tous les trésors des sacrements et de ses mérites, il est retourné dans son propre domaine aux vifs applaudissements de toute la cour céleste.

En effet, le royaume des cieux étant la fin de tous les mérites et de tous les travaux de Jésus-Christ, il ne restait plus au Christ qu'à prendre possession de ce royaume en son nom et en notre nom à tous : ce qui a été fait en ce jour. Car « celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux pour consommer sa grande œuvre. » *Ephes.* IV, 10. De là il est facile de conclure combien est grande la solennité de ce jour.

Dès que le roi Salomon eut eu achevé, après sept années de travaux, son temple magnifique, regardant comme très-heureux le jour où avait été mise la dernière main à ce gigantesque monument, il en célébra la dédicace en immolant cent vingt mille brebis et vingt-deux mille bœufs, à la grande joie et au milieu des bruyantes manifestations de tout le royaume. III *Reg.* VIII, 63. Si l'achèvement de ce temple fut célébré par de tels applaudissements, quelle joie ne doit pas nous causer aujourd'hui la consommation du temple mystique de Dieu, c'est-à-dire de l'Eglise? Car le premier était une figure, le second est la réalité ; l'un était matériel et corporel, l'autre est spirituel et divin; celui-là était fait de pierres ordinaires, celui-ci est composé de pierres vivantes; l'un était périssable, puisqu'il fut incendié et détruit par les Chaldéens, l'autre est indissoluble et défie toutes les atteintes, quand bien même les portes de l'enfer se lèveraient contre lui. Enfin l'un fut construit à grands frais par Salomon en sept ans, l'autre a été élevé en trente-trois années par le Fils unique de Dieu au prix des plus rudes labeurs. Combien donc l'achèvement de celui-ci ne doit-il pas occasionner plus d'allégresse que ne fit l'achèvement de celui-là?

Eusèbe d'Emèse affirme que le jour où le Seigneur a quitté le monde est aussi heureux et aussi solennel que le jour de Noël, c'est-à-dire celui où il est entré dans le monde. Il s'exprime ainsi : « Nous devons savoir, très-chers frères, que la fête de ce jour

n'est pas moindre que celle où nous rendons des honneurs publics à la nativité du Sauveur. Car si le jour de la nativité a donné à la terre notre Seigneur et Sauveur, celui-ci l'a rendu au ciel; dans l'un, il s'est fait vraiment homme par l'incarnation; dans l'autre, il a montré sa divinité par son ascension. Dans l'un, il a fait preuve d'une humilité admirable; dans l'autre, il a manifesté sa divinité de la manière la plus éclatante. Dans l'un, il a dévoilé les secrets du temple virginal où il a puisé la vie; dans l'autre, il a mis en évidence les mystères du royaume céleste. Dans l'un, il est descendu pour nous racheter; dans l'autre, il est remonté pour nous glorifier. » *Hom. de Ascens.*

Voyez-vous quelle grande affinité il y a entre le jour où notre Sauveur descend du ciel pour venir à nous, et celle où il nous quitte pour remonter au ciel? Voilà pourquoi, dans l'une et dans l'autre, les anges apparaissent aux hommes sur la terre; annonçant, là, que le Sauveur du monde est né; ici, qu'il viendra de nouveau. Or, si les anges mettent tant d'empressement à célébrer nos fêtes, eux qui cependant ne leur doivent ni le salut ni la gloire; que convient-il que nous fassions, nous pour qui se sont accomplis tous ces mystères, et qui les voyons servir à notre salut? Qui donc resterait froid en présence de tels bienfaits de Dieu? Qui ne se répandrait en actions de grâces, quelque faibles et quelque impuissantes qu'elles soient? Afin de remplir, au moins en partie, ce devoir dans le présent discours, implorons humblement l'assistance céleste, par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

I.

Commençons par exposer, d'après l'évangéliste saint Luc, l'histoire de l'Ascension du Seigneur; puis, si Dieu daigne nous inspirer, nous expliquerons ce qu'elle exige de nous. Saint Luc dit donc que le Sauveur, quarante jours après sa résurrection, se laissa voir et toucher de diverses manières par ses disciples, et qu'après leur avoir donné un grand nombre d'instructions sur le royaume des cieux, qu'ils devaient annoncer au monde, il s'éleva au ciel en leur présence, le jour dont nous célébrons l'anniversaire.

Si l'on demande pourquoi il ne monta pas au ciel aussitôt après sa résurrection, je réponds que l'on pourrait en donner plusieurs raisons; mais la principale est qu'il voulut, pendant tout ce temps, fortifier par diverses preuves ses disciples dans la foi à la résurrection. En effet, la croyance à ce mystère est la base, le fondement de toute la vie chrétienne.

Aussi, de même que ceux qui se préparent à construire une maison élevée, jettent des fondations profondes, capables de soutenir une telle masse; de même la foi à la résurrection étant le fondement de toute piété et de toute vertu, Jésus-Christ, en architecte habile, s'appliqua pendant quarante jours à consolider cette foi par sa présence.

Ce temps écoulé, le Sauveur conduisit ses disciples hors de la ville sur le mont des Oliviers, où il s'entretint longuement avec eux des devoirs de l'apostolat. Il leur recommanda surtout de ne rien entreprendre, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut. C'est pourquoi il leur enjoignit de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, « que vous avez, dit-il, entendue par ma bouche. Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit, » *Act.* I, 4, qui non-seulement vous purifiera des souillures de tous péchés, mais encore vous armera merveilleusement de dons célestes, et vous rendra déterminés et ardents à braver pour la foi tous les travaux et tous les combats.

A ce moment, les disciples, encore matériels, et rêvant un royaume terrestre, lui demandèrent : « Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël? » *Act.* I, 6 *et seq.*, en d'autres termes : Le délivrerez-vous du joug des nations étrangères et principalement des Romains, et l'élèverez-vous à ce degré de grandeur et d'opulence auquel il est parvenu autrefois sous David et Salomon?

Cette question montre clairement, mes frères, quelle importance nous attachons aux choses terrestres et corporelles, puisque les apôtres eux-mêmes, au moment où le don magnifique de l'Esprit divin leur était annoncé, se préoccupaient d'un royaume terrestre et temporel. C'est ainsi que la plupart des hommes regar-

dent comme totalement étranger à eux, tout ce qui ne se rapporte pas au bien-être du corps.

Car, quoique l'homme soit un composé d'esprit et de chair, et que l'esprit, par suite de sa noblesse naturelle, tende vers les biens spirituels et invisibles auxquels il ressemble, cependant la chair, qui lui est attachée, l'entraîne et le fait dégénérer de cette noblesse naturelle. De même que la flamme d'une lampe allumée tend à s'élever de plus en plus, mais que le poids de la matière, dont elle dépend, l'abaisse, et la détourne de haut en bas; de même l'esprit de l'homme tend naturellement vers les choses spirituelles et divines, comme lui étant semblables, et cependant la chair pesante à laquelle il est attaché et uni par des liens étroits, l'attire vers la terre et l'asservit aux choses de la terre.

Lors donc que les disciples, préoccupés d'un royaume terrestre, eurent adressé cette question au Seigneur, lui, sans s'émouvoir de leur ignorance et de leurs idées grossières, les réprimanda en esprit de douceur, leur disant : « Ce n'est pas à vous à savoir les temps et les moments que le Père a disposés dans son souverain pouvoir. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » *Act.* I, 7 et 8. Car je ne fais d'exception pour personne, je n'exclus personne de l'accès de mon royaume, ni barbare ou Scythe, ni Hyrcanien ou Massagète; j'ai formé tous les hommes à mon image, et pour tous j'ai versé mon sang; je les appelle tous à la participation de mes bienfaits. Voilà l'ouvrage, voilà le ministère pour lequel je vous ai choisis; occupez-vous de cela, concentrez-là tous vos efforts; mais laissez à Dieu le gouvernement du monde.

Après cet entretien, le temps arriva où le Sauveur devait retourner là où il était avant de venir sur la terre. De même qu'il vint parmi nous d'une manière miraculeuse, naissant d'une Vierge après avoir été conçu du Saint-Esprit, de même il quitta le monde d'une manière non moins admirable, s'élevant par sa vertu propre à travers les régions aériennes, en dépit des lois les

plus avérées de la nature. De ce mont sacré des Oliviers, qu'il avait illustré par les mystères de son agonie, « il prit son essor à la vue de ses disciples, et une nuée le déroba à leurs regards. » *Act.* I, 9. « Elevant les mains, il montait vers le ciel, et il les bénissait. » *Luc.* XXIV, 51. Peut-être, dit saint Bernard, ses entrailles étaient-elles émues de compassion, à la vue de son petit troupeau qu'il laissait au milieu d'une nation perverse et corrompue. C'est donc de ce mont sacré, et en présence de ses disciples stupéfaits, que le Sauveur s'éleva vers le ciel.

Quelle langue pourrait exprimer, quel entendement pourrait saisir, avec quelle joie, au milieu de quelles louanges et de quels chants d'allégresse, notre Sauveur, entouré d'une foule d'anges et de saints, fit son entrée à pareil jour dans la céleste Jérusalem? Car s'il voulut être accueilli par les acclamations de la foule dans la Jérusalem terrestre, quand il y entra pour mourir; avec quels transports ne fut-il pas reçu dans la Jérusalem céleste, où il entrait pour régner? Si, sur la terre, il est reçu avec une telle pompe, que dire de celle du ciel? S'il est ainsi reçu par les hommes, comment le sera-t-il par les anges? S'il est ainsi accueilli, quand il va mourir et qu'il marche au combat, comment le sera-t-il, quand il va régner, et quand, après le combat, il marche triomphant et victorieux? Enfin si, à sa naissance, l'armée céleste fit entendre tant d'hymnes et de cantiques, pendant qu'il vagissait dans la crèche, et qu'il pleurait saisi par le froid; que ne fit-elle pas quand, les larmes étant essuyées, les travaux accomplis, le démon terrassé, l'enfer dépouillé, le monde racheté, il rentra vainqueur dans le ciel?

Pendant que David, après avoir vaincu les Amalécites et avoir fait sur eux un immense butin, s'en retournait, emmenant avec lui, comme en triomphe, une grande troupe de captifs, les soldats qui l'avaient accompagné à la guerre l'acclamaient en disant : « Voilà le butin de David. » I *Reg.* XXX, 20. De la même manière, tandis que le Sauveur emmenait avec lui les captifs enlevés à l'ennemi vaincu, les anges qui le précédaient, l'acclamaient par ces cris d'allégresse : Voilà le butin de notre David, voilà les dépouilles du prince du monde, voilà les trophées d'une victoire mé-

morable, et les trésors arrachés à la gueule de l'antique serpent.

Bientôt, au milieu des troupes glorieuses des saints, qui suivaient leur libérateur, les anges aperçurent le bon larron brillant du même éclat; et, stupéfaits de la nouveauté d'un tel changement, ils reconnurent clairement l'admirable puissance du sang précieux de Jésus-Christ, en vertu de laquelle un scélérat, qui avait passé sa vie dans le brigandage, entrait en possession de l'héritage céleste parmi les chœurs des saints patriarches et des prophètes. Car le reste de la foule des saints, aux mérites desquels cette gloire était due depuis long-temps, leur causa moins de surprise que cette félicité d'un voleur; à cette vue, ils redoublèrent leurs transports d'amour envers un si puissant Rédempteur, et comprirent que les places restées vides parmi eux depuis le commencement du monde seraient facilement remplies, au moyen de ses mérites.

C'est avec cette allégresse, avec ces louanges et ces acclamations des esprits célestes que la sainte humanité du Sauveur est élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, et que, dit Eusèbe d'Emèse, « cette chair humaine, ce limon qui avait porté Dieu sur la terre, est transporté par Dieu dans les régions supérieures, et placé à la droite du Père, suivant qu'il est écrit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. »

Saint Chrysostome pose cette question : Quelle est, des deux natures du Sauveur, celle à laquelle Dieu a dit : Asseyez-vous à ma droite? Assurément, répond-il, celle à qui furent adressés ces mots : Tu es terre, et tu redeviendras terre. De sorte que l'homme, qui était placé si bas qu'il ne pouvait plus descendre, est élevé si haut qu'il ne saurait monter davantage.

Ainsi cette nature, à laquelle les chérubins interdisaient l'accès du paradis terrestre, est aujourd'hui au-dessus des chérubins; et cette même nature à qui il fut dit : Tu es poussière, et tu retourneras en poussière, est aujourd'hui au ciel, où elle régnera éternellement. Quoique la terre soit le plus bas des éléments, et que l'homme ait été formé du limon, c'est-à-dire de la plus vile portion de la terre; maintenant il est si élevé au-dessus de la condition de sa nature, qu'il domine tout ce que Dieu a créé.

En ce jour donc le Sauveur qui, pour la gloire de son Père était descendu si bas, reçoit une gloire égale à son humilité; il est placé à droite de son Père, et « comme il nous a tous régénérés et ressuscités avec lui, il nous a fait asseoir avec lui dans le ciel. » *Eph.* II, 6. Ainsi, dit saint Augustin, le ciel qui avait envoyé un Dieu à la terre, a appris désormais à recevoir l'homme. Et ce que les saintes Lettres nous disent de Dieu, que venant donner la loi à son peuple, « il avait sous les pieds comme un ouvrage fait de carreaux de saphir, et ressemblant au ciel quand il est serein, » *Excod.* XXIV, 10, cela, dis-je, fut accordé à la nature humaine, qui rampait sur la terre à la manière du serpent; en sorte qu'elle-même voit aussi sous ses pieds le ciel, le soleil, la lune et les astres. Mais reprenons le fil de notre histoire.

Stupéfaits d'un tel miracle, et comme dans l'extase, les disciples regardaient donc avec étonnement ce corps sacré emporté dans les airs. Tout-à-coup, dit l'Evangéliste, « deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel? Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » *Act.* I, 10. C'est-à-dire, vous le verrez revenir au monde avec la même gloire et la même majesté, que vous le voyez maintenant monter au ciel. Car il est venu une fois pour racheter le monde, et il viendra une seconde fois pour le juger. Il nous a confié des talents à faire valoir en son absence; plus tard il viendra nous en demander compte. Or, nous entendons par talents les secours que nous avons reçus de lui pour exercer la piété et la justice. Ils sont au nombre de cinq, savoir : la doctrine évangélique, les éclatants exemples des vertus de Jésus-Christ, ses bienfaits sans nombre, ses mérites admirables, et les sacrements de la nouvelle loi.

En effet, par la lumière de sa doctrine, il a éclairé nos ténèbres; par les exemples de ses vertus il nous stimule à la vertu; par ses magnifiques bienfaits il nous enflamme d'amour; par les mérites de sa passion sainte il a enrichi notre pauvreté; enfin par la vertu de ses sacrements il fortifie notre faiblesse et guérit les blessures des âmes. Il se fera donc rendre compte de ces talents, et deman-

dera comment nous les avons fait valoir, c'est-à-dire, quels progrès, à l'aide de si puissants secours, nous avons faits dans l'obéissance aux lois divines.

Ces secours ne furent donnés ni aux païens, ni même aux Juifs. Car ceux-ci n'avaient pour arriver à la justice que l'ancienne loi qui, bien loin de leur donner la justice, ne faisait, par ses prohibitions, que fournir à des hommes faibles l'occasion de pécher; l'Apôtre lui-même le témoigne. Quant aux philosophes païens, privés de la lumière de la foi, comment pouvaient-ils exciter en eux et dans les autres l'amour de la justice, eux qui ne savaient rien de la vie future, du jugement dernier, des supplices des méchants et de la gloire des justes? Sans la foi en toutes ces vérités, sans l'espérance et l'amour de Dieu, l'âme humaine est de glace pour la vertu et la piété.

Tous ceux qui vivaient au sein de ces ténèbres étaient donc, jusqu'à un certain point, excusables dans leurs transgressions; s'ils doivent être punis, certes ils le seront moins rigoureusement. Car ils auront certaines excuses à apporter, privés qu'ils étaient de ces talents, de ces secours que Jésus-Christ nous a donnés. Ainsi, lors du jugement dernier, les nations infidèles auront des raisons, je ne dis pas pour justifier leurs crimes, mais au moins pour les atténuer. Nous, au contraire, qui avons été munis de tous ces secours, que répondrons-nous aux accusations du juge? De quel prétexte colorer notre apathie et notre négligence, après avoir reçu en vain tant de moyens de bien vivre?

C'est là le péril dont nous avertissent fort à propos les anges, aujourd'hui que le Sauveur a mis la dernière main à notre salut. Ils nous avertissent de ne pas nous endormir, et de ne pas laisser perdre une telle grâce de Dieu; puisque Celui qui nous a conféré la grâce, doit revenir pour en réclamer le fruit. Ainsi, dans ce jour de joie, les anges nous rappellent un motif de crainte, afin que nous apprenions à nous réjouir en tremblant, et que nous ne perdions point de vue ce conseil de l'Ecclésiastique : « Au jour du bien n'oublie pas le mal. » *Eccli.* XI, 27.

Mais quoique nous ayons aujourd'hui assez de motifs de crainte, cependant le mystère de ce jour nous donne encore plus

à espérer qu'à craindre. Car, comme l'a dit un des Pères, la passion de Jésus-Christ notre Seigneur allume la charité, la résurrection consolide la foi, et l'ascension fortifie l'espérance. En effet, quand notre chef monte au ciel, nous y montons en même temps par lui et en lui, au témoignage de l'Apôtre, qui dit : « Dieu qui est riche en miséricorde, mù par l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en la rendant à Jésus-Christ, par la grâce duquel vous avez été sauvés. Non-seulement il nous a ressuscités avec Jésus-Christ; il nous a même fait asseoir avec lui dans le ciel en sa personne. » *Deus qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos, cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo, cujus gratia estis salvati, et conresuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo.* Ephes. II, *4 et seq.*

Comment nous a-t-il fait asseoir? — Parce que la gloire qui entoure la tête est destinée à envelopper tout le corps, au témoignage du Seigneur lui-même, qui dit : « Partout où sera le corps, là s'assembleront les aigles. » *Matth.* XXIV, 28. Et encore : « Mon Père, je désire que là où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi. » *Joan.* XVII, 24. C'est comme s'il avait dit : Je me suis chargé d'une entreprise digne du Fils de Dieu; pour l'accomplir je suis venu du ciel sur la terre; pour elle, j'ai versé mon sang avec ma vie : c'est de faire asseoir avec moi au ciel l'homme, que la jalousie du démon avait chassé du paradis.

Or, de cette heureuse espérance nous avons deux gages solides; Tertullien l'atteste en ces termes : « Jésus-Christ nous a laissé en gage l'Esprit, et il nous a pris en gage la chair, puis l'a portée au ciel, témoignant par là que le tout y serait un jour réuni. »

Nous avons donc, mes frères, deux garants de notre espérance : l'un, c'est que l'Esprit de Dieu a été envoyé sur la terre; l'autre c'est que notre chair a été élevée au ciel. Car si le Saint-Espri nous est donné en cette vie, quoi d'étonnant qu'il nous soit donné en l'autre? S'il est donné aux pécheurs, serait-il étrange qu'il fût donné à ceux qui sont affermis dans la grâce? Enfin s'il est des-

cendu jusqu'à nous sur la terre, y a-t-il à s'étonner que lui-même nous conduise au ciel? Qu'un roi vienne dans la maison d'un serviteur pour l'honorer, c'est bien plus que de voir entrer le serviteur dans le palais du roi.

L'autre gage de notre espérance, c'est qu'aujourd'hui notre chair a été portée au ciel en Jésus-Christ notre Seigneur, et que la nature humaine tout entière participe à cette élévation et à cette gloire. Car si le séjour élevé des âmes bienheureuses a déjà reçu une portion de notre nature, qu'est-ce qui empêche le tout d'y parvenir, s'il est pur de péché?

Autrefois le Seigneur ordonnait dans la loi que chaque année les prémices des fruits lui fussent offerts, afin que les fidèles, consacrant à Dieu cette faible portion, témoignassent que tout le reste lui appartenait. Si donc le ciel a aujourd'hui reçu les prémices de la nature humaine, il en recevra dans la suite le reste, à moins que le péché n'y mette obstacle. Aussi saint Augustin dit-il : « Là où règne ma chair, je crois déjà régner. Où domine mon sang, j'espère aussi vivre glorieux. Et si mes péchés m'éloignent, la communauté de nature me rapproche. » *Medit.* c. 15. Enfin Tertullien se porte garant d'une telle élévation, quand il dit : « Soyez tranquilles, chair et sang; vous avez acquis le ciel et le royaume de Dieu en Jésus-Christ. »

II.

Ce qui précède indique assez, mes frères, ce que nous avons à faire, tant que nous vivons dans cette terre d'exil. Car puisque le Seigneur a dit avec une vérité incontestable : « Où est votre trésor, là aussi est votre cœur; » et que notre trésor, notre espérance, notre héritage, nos richesses, notre gloire, notre bonheur, enfin tous nos biens sont dans le ciel, comme nous le témoignent tant de garants; que reste-t-il, sinon que nous y placions aussi notre cœur tout entier, pensées, amour, souci, désirs? « Là, dit saint Augustin, mets ton espérance et tes affections; là cherche ta force; là attends ta récompense. »

En effet, si quelqu'un se trouvant dans l'Inde avait en Espagne sa maison, ses parents, ses frères, ses amis et un riche

patrimoine; pourrait-il ne pas avoir en Espagne ses principales préoccupations et ses pensées? Puis donc que tous les élus ont leur domicile préparé dans le ciel depuis l'origine du monde, puisqu'ils y ont un père qui est Dieu, des concitoyens et des amis dans les anges, des parents et des frères dans les saints, enfin toutes leurs richesses et un héritage qui ne peut se corrompre ni se flétrir, I *Petr.* I, 4; comment ne seront-ils pas en esprit et en pensée là où ils espèrent être si heureux un jour?

Certes, il était loin d'oublier un tel avenir, ce prophète qui, embrasé d'amour pour la céleste patrie, l'apostrophait en ces termes: « Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite demeure immobile. Que ma langue s'attache à mon gosier, si je ne me souviens point de toi, si Jérusalem n'est pas toujours au commencement de mes cantiques de réjouissance. » *Si oblitus fuero tui, Hierusalem, oblivioni detur dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Hierusalem in principio lætitiæ meæ;* ou, suivant un autre interprète, *si non faciam ascendere Hierusalem super caput lætitiæ meæ*, Ps. CXXXVI, 5 et 6, c'est-à-dire, si je ne place pas ma principale joie dans le souvenir de Jérusalem, en méditant sa gloire, en contemplant son éternelle paix, en portant vers elle mon cœur, ma pensée, toutes mes aspirations, et en foulant aux pieds tout le reste.

Saint Augustin, soupirant de tout son cœur après les joies de cette cité supérieure, s'épanchait en ces paroles : « Jérusalem, ma mère, sainte cité de Dieu, épouse chérie de Jésus-Christ, mon cœur vous aime, mon âme désire ardemment vos délices. Que vous êtes belle, glorieuse et généreuse! Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. » Il avait dit un peu plus haut : « J'aime à contempler votre clarté; vos biens font ma joie; plus j'y pense, plus je languis d'amour. J'aime donc à porter sur vous les yeux de mon cœur; j'aime que vous soyez sur mes lèvres et sous ma plume, que vous remplissiez mes entretiens; j'aime à lire chaque jour ce qui concerne votre béatitude et votre gloire, et à repasser ces lectures dans mon cœur, afin de pouvoir ainsi, dans les ardeurs et les périls de cette vie mortelle, sentir votre

brise rafraîchissante et vivifiante, et reposer sur votre sein, ne fût-ce qu'un moment, ma tête fatiguée. » *Medit.*

Qui pourrait dire tout le fruit qu'on peut retirer de cette pieuse méditation? Car il est constant que tous les hommes, au milieu des soucis et des fatigues, désirent, avant tout, le repos. Tous y courent avec avidité, quoique par des chemins différents. Pour y parvenir, il n'y a cependant qu'une seule voie, que saint Augustin indique dans une courte maxime. Après nous avoir engagés à la pensée et à l'amour des biens célestes, il ajoute ces paroles mémorables : « Que là, dit-il, soit votre âme, et ici vous trouverez le repos. »

C'est-à-dire, si notre amour, nos désirs, nos préoccupations et toutes nos pensées se dirigent vers les biens célestes, tous les biens de la terre seront aussitôt vils et méprisables à nos yeux. Or, ôtez l'amour des biens terrestres, et il n'y a plus rien qui puisse nous tourmenter ou nous affliger, quand nous perdons quelqu'un de ces biens, puisque nous perdons ce qui est pour nous sans valeur. Mais quand on est attaché à un objet par le lien de l'amour, tout ce qui atteint et déchire cet objet doit nécessairement blesser et déchirer aussi le cœur qui y est adhérent. Car jamais on ne perd sans douleur ce qu'on possède avec amour.

Voilà pourquoi les pères pleurent la mort de leurs fils, et ne pleurent pas la mort des enfants des autres; et pourquoi les trafiquants sont sensibles à la perte de leurs marchandises, eux qui ne le sont pas aux pertes que font leurs voisins. C'est qu'indifférents aux choses d'autrui, ils aiment les leurs propres. L'amour désordonné est donc la racine et l'origine de toutes les douleurs. Et par conséquent, si nous coupons cette racine, tous les rejetons qui en surgissent se dessècheront.

C'est ainsi que l'Apôtre dit à ceux des Hébreux qui avaient embrassé la foi : « Vous avez vu avec joie qu'on vous enlevait vos biens, sachant qu'au dedans de vous-mêmes vous en avez de meilleurs qui subsistent pour toujours dans le ciel. » *Hebr*. x, 34. Ceux-là ont donc éprouvé en réalité ce que saint Augustin avance en ces termes : « Que là soit votre âme, et ici vous trouverez le repos. » Car toutes leurs espérances et toutes leurs richesses étant

au ciel, il leur était aisé de mépriser ce qu'ils regardaient comme vil, en comparaison de la grandeur des biens célestes.

Si donc, à leur exemple, nous élevons notre âme jusqu'à ces biens éternels, vrais, solides, stables, impérissables, nous mépriserons aisément les tristes biens de ce siècle, biens périssables, fragiles, sujets à tant d'inconvénients qu'à peine peut-on les appeler des biens. Alors nulle adversité, nul malheur, nul événement joyeux ou triste ne saurait émouvoir notre âme ou lui faire perdre sa quiétude; puisque ce qui n'inspire point d'amour ne saurait causer ni joie, ni tristesse, ni souci.

Vous voyez, mes frères, combien sont magnifiques les fruits de la pensée du ciel. Si donc telle doit être la principale préoccupation du chrétien, si le mystère de l'ascension du Seigneur exige surtout de nous, que notre cœur soit là où est notre trésor; comment satisfont à ce devoir ceux qui gardent pour la terre tous leurs soucis et toutes leurs pensées, ne s'occupant que des biens matériels, les désirant avec ardeur, ne pensant pas à autre chose, les poursuivant avec fureur par terre et par mer, y plaçant leur amour, leur espérance et leur félicité, jugeant et de leur propre bonheur et de celui des autres d'après cette unique mesure, estimant heureux ceux qui nagent dans l'affluence de ces biens, et malheureux ceux qui en sont dénués.

O homme, dis-moi, je te le demande, est-ce que tu n'es pas chrétien? Est-ce que la foi ne t'enseigne pas que « tu n'as pas ici une cité permanente, mais que tu cherches celle où tu dois habiter un jour? » *Hebr*. XIII, 14. Est-ce que tu n'es pas un pèlerin, un étranger sur la terre, comme tous tes devanciers? Est-ce que, tant que tu vis, tu n'es pas sur une route? Bien plus, vivre, c'est marcher. Car que tu veilles ou que tu dormes, que tu manges ou que tu boives, toujours tu marches, toujours tu approches du terme du voyage. Comment donc as-tu ainsi oublié par quel chemin tu marches, vers quelle fin tu avances, et quelle foi tu professes; foi qui te propose une autre vie, une autre patrie, une autre félicité? Ne dirait-on pas que tu n'as rien de commun avec le ciel, que tu as ici une cité permanente, que tu es dans ta patrie, et non dans un exil, à te voir ne rechercher que les biens

de la terre, à la manière des brutes, qui n'ont rien à espérer dans le ciel?

Contre de tels égarements le Seigneur s'élève à bon droit dans les Psaumes : « Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur lourd? pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » *Filii hominum, usquequo gravi corde,* etc., ou, suivant la version de saint Jérôme : *Filii viri, usquequo inclyti mei ignominiose diligitis vanitatem, et quæritis mendacium semper?* Ps. IV, 3. C'est comme s'il avait dit : Jusqu'à quand, nobles créatures, car telle était la signification de *filii viri* chez les Hébreux, jusqu'à quand, dis-je, oublieux de votre noblesse originelle, de ma ressemblance que j'ai mise en vous, de vos engagements, de votre rédemption, enfin oublieux de votre patrie et des biens célestes, en poursuivrez-vous avec une ardeur fiévreuse de vains et de grossiers, qui vous font à leur image?

Enfin nous pouvons à bon droit adresser aux mêmes hommes ces paroles des anges : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? » Ignorez-vous que vous êtes des Galiléens, c'est-à-dire, des émigrants, allant d'un lieu à un autre, c'est-à-dire, du pays de l'ombre de la mort, au pays de la lumière et de l'éternité? Emigrants ou voyageurs, pourquoi vous arrêter ici? Que faites-vous? Pourquoi ne point préparer ce qui pourrait vous servir dans la terre vers laquelle vous marchez? Quelle folie d'amasser avec une telle ardeur tant de choses pour cette vie qui finira demain, et de ne faire aucun préparatif pour celle qui ne finira jamais? Si vous faites tant de provisions pour une vie d'un moment, pourquoi ne rien faire pour l'éternité? O homme, n'est-ce pas là méconnaître que tu es Galiléen, c'est-à-dire, émigrant et pèlerin?

Tu le comprendras un jour, quand il te faudra émigrer de cette vie dans l'autre; tu reconnaîtras facilement que tu étais ici-bas non pas citoyen, mais étranger et voyageur, quand tu devras, bon gré, mal gré, être conduit par la mort dans l'autre vie. A ce moment là, il t'arrivera à toi et aux autres ce que saint Chrysostome expose en des termes dignes de la plus sérieuse attention : « Le moribond salue tout le monde tant qu'il a connaissance, et

que la langue ne lui refuse pas son service : Adieu, dit-il, mes amis, et priez Dieu pour moi. Car je vais commencer un voyage lointain, que je n'ai jamais fait. Je pars pour des régions inconnues, qui n'ont été vues d'aucun vivant; pour le monde des âmes, d'où personne n'est revenu; pour des contrées terribles, où nul ne m'accompagnera; je vais au tribunal d'un juge redoutable, où je ne sais ce qui pourra m'arriver. Si ce jugement est favorable, je régnerai éternellement; dans le cas contraire, mon partage sera le feu éternel. » Cependant, mes frères, il est en notre pouvoir que cette éternité inévitable soit heureuse. Car l'éternité dépend de cette courte vie. Par là on voit la démence de ceux qui, pour un plaisir d'un instant, ne craignent pas de perdre une éternelle félicité.

III.

Au reste, pour acquérir cette félicité, il ne suffit pas d'y tendre par la pensée et par le désir; à la foi il faut joindre les actes, c'est-à-dire régler sa vie de telle sorte qu'on mérite d'y parvenir. Telle est la principale préoccupation du juste : « Dans cette vallée de larmes, il dispose dans son cœur des degrés... et s'avançant de vertu en vertu, il verra enfin le Dieu des dieux dans Sion. » *Ps.* LXXXIII, 6, 7, 8.

Mais pour cela il faut d'abord savoir que notre cœur a en quelque sorte la nature du feu. Car de même que le feu se porte avec impétuosité de bas en haut; de même le cœur de l'homme, créé pour le bien le plus élevé, pour le bien suprême, ne peut en aucune manière se tenir dans les basses régions; toujours il aspire à monter, il brigue les dignités, il poursuit les honneurs, il veut partout la prééminence pour devenir semblable à Dieu qui domine tout.

Voilà pourquoi le diable, quand il invita l'homme à goûter le fruit funeste de l'arbre interdit, lui promit que s'il le mangeait il serait semblable à Dieu. Lui-même avait été victime de cette déception, avant d'y faire tomber l'homme. Aspirant au trône de Dieu, il voulut lui devenir semblable. Ainsi, des deux côtés, le désir de s'élever par-dessus tout fut le signal de la ruine, puisque

l'homme fut chassé du paradis, et le diable précipité dans l'enfer. Tous les deux étant donc tombés pour avoir voulu monter et n'avoir pu le faire, cherchons un moyen de nous élever sans péril. Cherchons aussi un guide que nous puissions suivre sans crainte d'erreur.

Ce moyen, cette voie n'est autre que Jésus-Christ, qui dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne va au Père, que par moi. » Lui-même est aussi le guide le plus sûr, et en le suivant nous ne pouvons nous égarer. Car il est la cause efficiente et exemplaire de notre salut, puisqu'il nous a ouvert l'entrée du ciel et par ses mérites et par ses exemples. Or, par quelle voie ce guide est-il monté? — Ecoutez l'Apotre, il vous l'indique clairement : « Notre Seigneur Jésus-Christ s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élévé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen quod est super omne nomen.* Philip. II, 8 et 9.

Ainsi, mes frères, vous le voyez, le Sauveur est monté par la voie de l'humilité la plus parfaite; suivons-le donc par là. Car l'homme et le démon ont voulu tendre aux régions supérieures en s'élevant; mais Jésus-Christ notre Seigneur, prenant une route contraire, est descendu pour monter. Le premier degré de cette descente fut de passer du ciel dans le sein d'une vierge, et ainsi de s'abaisser jusqu'à l'homme; le second fut de passer du sein de sa mère dans une étable, qui est la place des bêtes; le troisième fut de passer d'une crèche sur la croix, qui est la place des malfaiteurs; le quatrième, ce fut l'échange du tombeau pour les limbes, lieux voisins du séjour des damnés. Toutefois, s'il descend, ce n'est pas comme débiteur, c'est comme Rédempteur. Mais quand il n'eut plus d'échelons à descendre, alors il fut élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus haut, et placé à la droite du Père. Il nous a ainsi montré par quelle voie nous devons monter au ciel; c'est-à-dire qu'il nous faut, par humilité, descendre aussi bas que possible, afin que Dieu nous élève au temps de sa visite.

En cela nous devons imiter les semences qu'on jette en terre,

lesquelles poussent d'abord leurs racines de haut en bas, puis dressent leurs tiges en l'air. Si elles enfoncent leurs racines profondément dans la terre à mesure qu'elles élèvent leurs têtes, toujours est-il qu'elles ont commencé par descendre avant de monter. Cet exemple nous avertit de tendre à la gloire par la voie de l'humilité.

C'est par cette voie que marchait ce saint roi qui, tout roi qu'il était, n'était fier ni de la pompe ni de la puissance royales, mais qui, plein de sentiments humbles, aimait à s'abaisser devant le Seigneur, et à lui dire : « Seigneur, mon cœur n'a point été altier, et mes yeux ne se sont point élevés. Je ne me suis point porté à des choses grandes et éclatantes, qui fussent au-dessus de moi. » *Non est exaltatum cor meum, nec elati sunt oculi mei; nec ambulavi in magnis, nec in mirabilibus super me.* Ps. CXXX, 1.

Pourquoi donc, saint roi, tant vous humilier et vous abaisser? — Parce que je connais la voie sûre et droite pour aller au ciel; parce que je connais les sentiments et l'esprit de mon Seigneur. Je sais que le Seigneur est infiniment élevé, qu'il regarde les humbles, et qu'il ne voit que de loin l'orgueilleux. *Ps.* CXXXVII, 6. Je sais qu'il résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles. *Jacob.* IV, 6. Je sais qu'il tourne ses regards sur la prière des humbles, et qu'il ne méprise point leurs supplications. *Ps.* CI, 18. Je sais que si je ne me fais petit, je n'entrerai pas dans le royaume des cieux. *Matth.* XVIII, 3. Je sais que le Seigneur veille sur les simples. *Ps.* CXIV, 6. Voilà pourquoi je ne me suis point porté à des choses grandes et éclatantes, qui fussent au-dessus de moi. *Ps.* CXXX, 1.

Voilà donc, mes frères, la voie la plus sûre pour aller au ciel, celle qu'enseignent les saintes Lettres, par laquelle a marché notre chef, qu'ont suivie tous les élus, et dont le démon et le premier homme n'ont pu s'écarter sans être précipités dans le gouffre. Les chrétiens le savent, eux qui confessent que le Sauveur est monté au ciel par l'humiliation de la croix; et cependant ils aiment mieux imiter le démon roulant dans l'abîme par suite de l'orgueil, que Jésus-Christ notre Seigneur s'élevant au ciel par l'humilité.

Mais, dira peut-être quelqu'un, comment voulez-vous que je pratique l'humilité, quand vous avez affirmé que mon âme a en quelque sorte la nature du feu, et que, comme le feu, elle aspire toujours à s'élever et à gagner les hauteurs? — Le moyen à prendre, mes frères, c'est de demander par des prières incessantes l'esprit d'humilité à Jésus-Christ, ce glorieux maître d'humilité, d'être assidus auprès de lui autant que possible, de l'accompagner partout, de méditer attentivement ses actions, ses paroles, ses bienfaits et les éclatants exemples de ses vertus. Par ce moyen, ayant toujours sous les yeux le modèle de l'humilité, nous deviendrons humbles à notre tour. Car si, comme l'avance l'Ecclésiastique, « celui qui se joint au superbe, deviendra superbe, » *Eccli.* XIII, 1, celui qui suivra Jésus-Christ humble, revêtira la livrée de l'humilité.

Elie et Elisée nous offrent de cette vérité une figure remarquable, qui touche de près au mystère de ce jour. Comme le Seigneur voulait enlever Elie au ciel par le moyen d'un tourbillon, le pieux maître ordonna à son disciple de lui demander avant son départ ce qu'il désirait. Celui-ci demanda une double portion de l'esprit d'Elie, IV *Reg.* II, 9, c'est-à-dire la part d'héritage des premiers-nés, auxquels la loi conférait double portion. Il sollicitait donc auprès de son maître chéri un ample héritage d'Esprit divin, et les richesses inappréciables de la grâce céleste.

Elie lui répondit : « Vous me demandez une chose difficile; néanmoins si vous me voyez lorsque je serai enlevé d'avec vous, vous aurez ce que vous avez demandé. » Que signifie cette condition? Qu'y a-t-il de commun entre recevoir cette faveur, et voir Elie s'éloignant, ou ne le pas voir? Pourquoi l'homme de Dieu attache-t-il tant d'importance à être vu? C'est que, comme la suite le montre, il demandait ce qui est nécessaire pour être vu, c'est-à-dire l'union et la société indissoluble du disciple et du maître. Voilà ce qu'il demandait : le disciple le comprit.

Ainsi Elie disant : « Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé à Béthel, » Elisée répond : » Vive le Seigneur, vive votre âme, je ne vous abandonnerai point. » Elie répétant : « Restez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé à Jéricho; » le disciple,

afin de voir toujours son maître, répond de nouveau : « Vive le Seigneur, etc. » Elie reprend : « Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé jusqu'au Jourdain ; » et Elisée répond pour la troisième fois : « Vive le Seigneur, etc. » Il résulta de là que, s'attachant toujours et inséparablement aux pas de son maître, Elisée ne put pas ne pas le voir, quand celui-ci le quitta ; et le suivant ainsi des yeux et de la voix, il entra en possession du manteau qu'Elie avait laissé tomber en montant, et de l'Esprit si vivement sollicité. IV *Reg.* II, 2 *et seq.*

Qu'est-ce donc que le Saint-Esprit a voulu faire entendre par ce symbole? C'est que, si nous voulons être participants et héritiers de l'Esprit de Jésus-Christ, aujourd'hui qu'il monte au ciel pour envoyer de là ses dons aux hommes, nous devons le suivre partout, sans jamais nous éloigner de lui, comme fit Elisée à l'égard de son maître. C'est-à-dire que ne pouvant pas le suivre de corps, nous devons le suivre partout de la pensée et du cœur, et quand il naît, et quand il meurt pour nous, et quand il ressuscite d'entre les morts, et lorsque vainqueur il monte au ciel. Il ne suffit même pas de le suivre dans ces grands mystères ; il faut le suivre encore dans toutes les circonstances qui en dépendent, par exemple, lorsqu'il naît pour nous dans une étable au sein de la dernière pauvreté et de l'humilité, lorsqu'ensuite il est circoncis le huitième jour avec effusion de sang, lorsqu'il est offert dans le temple par sa pieuse mère, lorsqu'exilé il part en Egypte, lorsque de là il revient en Judée après un laps de sept ans, lorsqu'il va jeûner dans le désert, lorsqu'il parcourt les bourgades et les villes, prêchant le royaume de Dieu, et lorsque, semblable à un doux agneau, il est conduit à la passion pour être flagellé, outragé, conspué, crucifié ; enfin lorsqu'il ressuscite d'entre les morts, chargé des dépouilles des enfers, et qu'il monte au ciel en triomphateur.

Appliquons-nous donc à l'accompagner toujours, de pensée et de cœur, dans tous ces voyages, et ne le perdons jamais de vue, autant que possible. C'est ce que font ceux qui s'attachent à méditer chaque jour la vie du Sauveur. Car c'est la voie la plus sûre d'entrer en participation de son Esprit. En effet, l'humanité

de Jésus-Christ étant la source de notre salut et de toutes les grâces, plus on s'approchera de cette source de grâces et de vie, plus on y puisera la vie et l'Esprit céleste.

Il est vrai, le fruit de cette humanité sacrée est commun à tous; cependant il appartient d'une façon toute particulière à ceux qui se font une pieuse étude de la contempler, de la vénérer dévotement, et de s'en représenter constamment les saints mystères. Quiconque suivra de cette manière notre Elie, deviendra donc nécessairement héritier de son Esprit. Il acquerra la vraie humilité intérieure et extérieure, et marchant ainsi sur les traces de l'humble Maître, ne s'en écartant jamais, il finira par arriver dans l'heureux séjour où le Sauveur ne s'élève aujourd'hui qu'après nous en avoir montré le chemin et mérité la jouissance.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE L'ASCENSION.

L'ASCENSION DU SAUVEUR DOIT SURTOUT ÉVEILLER EN NOUS LA CHARITÉ ET L'ESPÉRANCE.

Ascendit, pandens iter ante eos.

Il est monté, ouvrant le chemin devant eux. *Mich.* II, 13.

Entre toutes les fêtes du Sauveur, que célèbre le christianisme, la solennité de ce saint jour se distingue par un éclatant privilége. Car elle est, dit saint Bernard, la consommation des autres fêtes, et l'heureux terme de tout l'itinéraire du Fils de Dieu. Mais comme un si long voyage a été entrepris dans notre intérêt, il nous importe, non seulement de glorifier Jésus-Christ auteur et consommateur de notre salut, mais encore de savoir ce qu'il nous a donné aujourd'hui. Car en montant au ciel il n'a pas moins fait pour notre salut que quand il vivait parmi nous sur la terre. Les paroles du prophète, que je viens de citer, l'indiquent dans leur brièveté : « Il est monté, ouvrant le chemin devant eux. »

Ce qui veut dire que Jésus-Christ notre Seigneur, par son ascension, a préparé la nôtre, en nous montrant où nous devons le suivre, et en s'offrant pour nous guider dans cette route; et non-seulement pour nous guider, mais encore pour nous aider, comme nous l'exposerons dans ce discours avec plus de développements.

Pénétré de cette vérité, saint Augustin s'encourageait en ces termes à entrer dans cette voie : « Partons, mon âme, pour la cité qui nous appelle dans son sein, où notre confiance nous fera entrer facilement. » — Quelle confiance? — Celle dont le même saint a dit : « Là où règne ma chair, je crois régner aussi; là où domine mon sang, j'ai la confiance que je vivrai dans la gloire; et si les péchés m'éloignent, la communauté de nature me rapproche. » Ayant donc à parler aujourd'hui de ce bienfait ineffable de la bonté divine, implorons d'une voix suppliante le secours céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Il faut d'abord savoir que, comme l'homme a besoin de deux pieds pour marcher, et les oiseaux de deux ailes pour voler; de même l'homme spirituel a besoin de deux pieds ou de deux ailes pour marcher dans la voie du salut, et pour se porter à tous les devoirs de la vertu; je veux dire qu'il a besoin de l'espérance et de l'amour. L'expérience journalière fait voir quelle énergie ces deux sentiments impriment à l'action.

Car nous voyons les mères, aiguillonnées par leur seule tendresse, se soumettre à toutes les fatigues et à tous les soins de l'éducation de leurs enfants; et les ouvriers, dans l'espoir d'un salaire, ne reculer devant aucun travail. En effet, l'espérance stimule si bien le courage, qu'elle lui fait oublier les plus grandes fatigues, et le rend insensible à la douleur.

Le laboureur, dans l'attente de la moisson, endure facilement des travaux prolongés; le soldat, animé par l'espérance de la victoire, brave les blessures; les chasseurs ne redoutent ni la pluie ni le froid; enfin tant que nous espérons quelque chose, cette espérance nous fait accepter volontiers toutes les fatigues.

Or, de tous les ouvrages et de tous les travaux des hommes, le plus grand et le plus difficile est celui qui consiste à monter au ciel. Il nous faut donc pour cela deux pieds, deux ailes, c'est-à-dire, l'espérance et l'amour des choses célestes. Privés d'un tel appui, nous serons impuissants et sans énergie pour tous les pieux exercices, qui sont nécessaires dans cette entreprise.

Mais lorsque nous voyons les hommes, passionnés pour les choses terrestres, au milieu desquelles ils vivent, dédaigner les choses célestes qui ne tombent point sous les sens, et placer tout leur amour et tout leur espoir dans les choses de la terre, comment pourrons-nous les détacher de l'amour de ce monde, pour les porter au désir du ciel?

Pour cela nous avons bien des moyens; mais l'œuvre de notre rédemption nous y est surtout d'un merveilleux secours; comme elle dérive d'un amour infini, elle excite vivement dans notre cœur l'amour de Dieu, et fortifie admirablement notre espérance en lui. Nous allons exposer comment cela se fait.

D'abord il est constant que par la chute originelle, suite de la faute de nos premiers parents, tous les hommes ont perdu la grâce de Dieu et l'espérance de la vie éternelle. Il est constant encore que si le souverain juge eût voulu nous traiter en toute rigueur, il pouvait nous laisser dans ce misérable état; puisque personne n'eût pu, soit par droit, soit par force, exiger de lui qu'il en fût autrement. Cependant, dans sa bonté et sa miséricorde infinie, il lui plut de nous relever de cette déplorable condition, et de nous rétablir dans notre dignité première.

Il chargea donc de cette œuvre son Fils unique, afin que Celui qui avait créé l'homme par sa toute-puissance, en réparât la chute par son immense bonté.

Cette œuvre fut accomplie si heureusement que, quand même les hommes auraient réuni tous leurs vœux et toutes leurs pensées, ils ne pouvaient rien désirer de plus avantageux ni de plus admirable.

Car, le Rédempteur étant le propre Fils de Dieu et ayant reçu l'Esprit sans aucune mesure; et l'œuvre de la rédemption, à lui confiée, étant de la plus haute importance, puisque le salut du

monde en dépendait; il prit soin de l'effectuer dans toute sa plénitude et toute sa perfection.

Aussi toutes ses œuvres, toutes ses paroles et tous ses actes nous entraînent si puissamment à l'amour et au désir des choses célestes, qu'il a pu dire avec raison : « Je suis venu jeter le feu sur la terre; et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume. » *Luc.* XII, 49.

En effet, il a exécuté de telles œuvres, il nous a comblés de tels bienfaits, il a daigné endurer pour nous de telles souffrances, qu'il a « accumulé sur nos têtes des charbons ardents, » *Rom.* XII, 20, et que ce serait avoir un cœur de fer, que de n'être pas embrasé de ce feu. Brûlant de ce feu divin, les saints martyrs se jouaient des flammes et des feux dont on les torturait. Car ce sont eux qui ont dit : « On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par la vertu de celui qui nous a aimés. » *Propter te mortificamur tota die; æstimati sumus sicut oves occisionis. Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* Ps. XLIII, 23. Rom. VIII, 36. Oui, par son amour il a si bien allumé le nôtre pour lui, qu'il n'y a pas d'eaux qui puissent l'éteindre, ni de flammes qui puissent le surpasser.

Or, toutes les œuvres du Sauveur concourent à nous inspirer ce sentiment d'amour, aussi bien celles qui ont suivi sa passion et sa résurrection, que celles qu'il a opérées en ce monde lorsqu'il vivait parmi les hommes. Cela est manifeste dans le mystère de son ascension, où, en montant au ciel, il n'a pas moins fait pour nous, que quand il se trouvait avec nous sur la terre.

On fera peut-être cette objection : Quel avantage pouvons-nous retirer de l'ascension du Sauveur, qui soit comparable avec ceux qu'il eût pu nous procurer en vivant sur la terre? Car tant qu'il se trouvait parmi nous, outre qu'il nous formait à la justice par ses exemples et par ses préceptes, il pouvait aussi et souffrir, et mériter, et satisfaire pour nos crimes; or, rien de tout cela ne lui est possible au ciel, qui est le lieu, non du mérite, mais de

la récompense, non du travail, mais de la couronne. En quoi donc son ascension a-t-elle pu nous être utile?

Mes frères, les laboureurs distinguent deux saisons principales, celle de semer, et celle de moissonner; l'une pour répandre la graine, l'autre pour recueillir les fruits. De même, à la guerre, il y a pour un général deux moments principaux : celui de triompher des ennemis, et celui de ramasser les dépouilles; le moment de combattre, et le moment de prendre possession de ce qui a été conquis.

Je vous le demande donc, lequel de ces deux moments est, suivant vous, le plus heureux, ou le plus utile? Assurément l'un et l'autre sont très-utiles; mais cependant le second est de beaucoup le plus avantageux et le plus désirable. Car le premier se rapporte au second, comme à sa fin. Or la fin est plus noble que les moyens qui y conduisent. Les semailles se font en vue de la moisson, et la guerre, en vue de la victoire et de la conquête des dépouilles.

De même, l'auteur de notre salut, notre Seigneur Jésus-Christ a semé, comme un laboureur, dans sa vie et dans sa passion; mais dans la résurrection et dans l'ascension il a moissonné. Comme un vaillant guerrier, il a combattu dans sa passion contre le prince de ce monde, et par sa mort il a terrassé celui qui avait l'empire de la mort; mais par sa résurrection et son ascension il est entré dans le royaume céleste, fermé jusque-là par suite du péché, et il a distribué aux hommes ses trésors. « Montant en haut, dit l'Apôtre, il a emmené captive une multitude de captifs, et a répandu ses dons sur les hommes, » *Ephes.* IV, 8, c'est-à-dire, il a réparti entre les hommes les dépouilles et les richesses provenant de sa victoire.

Une preuve de ce que j'avance, c'est que, pendant toute sa vie mortelle, il ne choisit que cent vingt disciples pour leur envoyer le Saint-Esprit; tandis qu'arrivant au ciel il soumit le monde entier à son empire. Ce qui a été dit de Samson, qu'en mourant il a remporté sur les ennemis une victoire plus mémorable que de son vivant, peut se dire à beaucoup plus juste titre de notre Sauveur dont il était la figure. *Judic.* XVI, 30.

En effet, étant monté au ciel, il répandit ses dons avec tant de munificence, que les apôtres n'avaient qu'à imposer les mains pour donner l'Esprit-Saint aux fidèles. Bien plus, après son ascension, les apôtres eux-mêmes reçurent le Saint-Esprit avec une telle plénitude que ces hommes timides qui, poussés par la crainte, avaient renié le Sauveur, ou l'avaient lâchement abandonné pendant sa passion; que ces hommes, dis-je, revêtus de la force d'en haut, tinrent tête intrépidement aux rois, aux princes et à toutes les puissances de la terre, et que, malgré les résistances, malgré les tourments et les supplices, ils propagèrent la foi en tous lieux.

Vous voyez donc, mes frères, combien nous a été salutaire l'ascension au ciel de Jésus-Christ notre Seigneur. Mais comme je suis resté dans les généralités sans descendre dans les détails, il sera bon d'entrer dans quelques développements.

I.

Il faut donc savoir que notre Seigneur Jésus-Christ a opéré notre salut de diverses manières, ce qui lui fait donner dans les saintes Lettres différents noms. Toutefois, on y en distingue trois principaux, les noms de Rédempteur, de Roi, de Pontife, lesquels désignent les trois fonctions principales qu'il a remplies pour nous sauver.

En effet, comme rédempteur il nous a rachetés au prix de son sang de la captivité du démon. Car, en vertu de la juste sentence du juge suprême, nous avions été livrés au démon comme à un bourreau. Mais dès que Jésus-Christ eut satisfait pour nos crimes par le sacrifice de son sang, nous avons été aussitôt affranchis de cet esclavage.

Ensuite il a plaidé la cause de notre salut comme un vrai et légitime pontife, dont le ministère consiste à prier, à intercéder, à faire à Dieu des offrandes pour le salut des hommes. « Car, dit l'Apôtre, tout pontife étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés. » *Hebr.* v, 1. Or,

cette fonction a été pleinement remplie par Jésus-Christ notre Seigneur, qui « ayant offert, avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications, a été exaucé à cause de son humble respect pour son Père. » *Clamore valido et lacrymis pro nobis oravit, et exauditus est pro reverentia sua.* Hebr. v, 7.

Enfin il a consolidé et avancé notre salut, non-seulement en pontife, mais aussi en roi véritable. Car le devoir d'un roi consiste surtout à régir sagement ses sujets et à les diriger vers leur fin, qui est le bonheur. Or, Jésus-Christ notre Seigneur nous gouverne par ses lois, et sous la direction de son Esprit il nous conduit à une vie bienheureuse et immortelle.

De ces trois moyens par lesquels Jésus-Christ notre Seigneur nous a procuré le salut, il a employé le premier, lorsque, vivant parmi nous, il nous a délivrés, par ses mérites et par le prix de son sang, de la servitude du démon. Quant aux fonctions sacerdotales et royales, il ne les a pas exercées seulement tant qu'il a vécu sur la terre; il les exerce encore sans interruption, maintenant qu'il règne au ciel. Nous allons entrer dans quelques détails sur ces deux dernières fonctions.

Que maintenant, monté au ciel, il exerce les fonctions sacerdotales, c'est ce que l'Apôtre déclare nettement en ces termes : « Jésus-Christ étant venu dans le monde comme pontife des biens futurs, est entré une seule fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus haut qui n'a point été fait de main d'homme; il y est entré, non avec le sang des boucs, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle, etc. » *Hebr.* IX, 11 *et seq.* Dans ce passage, l'Apôtre non-seulement indique le ministère sacerdotal de Jésus-Christ, mais encore il explique longuement sous combien de rapports il l'emporte en dignité sur le sacerdoce lévitique.

D'abord le lévite ne montait pas au ciel, où demeure Celui avec qui il faut traiter les affaires du salut de l'homme. Mais « Jésus-Christ notre Seigneur, comme le dit le même Apôtre, n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme et figure du véritable; mais il est entré dans ciel afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu. » *Hebr.* IX, 24.

En outre, le ministère lévitique finissait avec la vie du prêtre; aussi ce dernier avait besoin de successeurs; mais Jésus-Christ, « qui demeure éternellement, possède un sacerdoce éternel;... il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur. » *Hebr.* VII, 24, 26.

De plus, le lévite s'attachait surtout à obtenir de Dieu les dons de la terre qui étaient promis dans cette loi charnelle; mais Jésus-Christ, appelé le pontife des biens futurs, nous obtient chaque jour de son Père, non pas tant les biens présents qui sont fragiles et périssables, que les biens futurs qui sont solides et immortels.

Ajoutez que le lévite offrait, non son propre sang, mais celui des boucs et des béliers, qui ne peut purifier l'âme de l'homme des souillures du péché, et qui ne lavait que les impuretés légales des corps; mais « notre pontife est entré une seule fois dans le sanctuaire non avec le sang des boucs et des béliers, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle. » *Hebr.* IX, 12. Il y a là de quoi nous inspirer l'espérance la plus solide; le même Apôtre le déclare en ces mémorables paroles : « Car si le sang des taureaux et des boucs, si l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle; combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par l'Esprit-Saint s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un culte spirituel au Dieu vivant? » *Hebr.* IX, 13 et 14.

Enfin le lévite n'entrait qu'une fois l'année dans le sanctuaire avec du sang. Nous aussi qui, sous la loi de grâce, exerçons le sacerdoce, quoique chaque jour nous entrions dans le sanctuaire du Seigneur, et que chaque jour nous célébrions la messe, cependant le sacrifice de la messe achevé, nous interrompons le ministère sacerdotal. Mais Jésus-Christ notre Seigneur, une fois entré dans le Saint des saints, n'en est plus sorti, et la messe qu'il a commencée dans ce sanctuaire n'est pas encore achevée; elle ne finira qu'au dernier jour du monde. C'est une messe à laquelle ne convient aucunement la formule finale : Allez, la messe est dite, *Ite, missa est.*

En effet, mes frères, concevez-vous bien ce que c'est que la messe? La messe est le plus sublime de tous les sacrifices qui peuvent être offerts à Dieu, puisque par elle nous offrons à Dieu le Père, pour notre salut, la sainte humanité et la mort de son Fils. Or, c'est ce que fait perpétuellement dans le ciel Jésus-Christ notre Seigneur; il représente sans cesse devant son Père le sacrifice de sa mort; il remplit, dit saint Thomas, le ministère de pontife et d'avocat en mettant sous les yeux de son Père la nature humaine qu'il a revêtue à cause de nous; afin que Dieu le Père daigne nous regarder avec tendresse et avec miséricorde en voyant en nous les frères de son Fils. Qu'est-ce qui pourrait être refusé à un pontife si grand, à un sacrifice si agréable et à de tels mérites?

Vous voyez donc, mes frères, avec quelle confiance, avec quel empressement et quelle dévotion vous devez présenter vos demandes à Dieu le Père, vous qui avez trouvé auprès de lui un tel défenseur; surtout quand vous pouvez lui offrir les mérites de ce défenseur et les travaux qu'il a endurés à cause de nous; mérites qu'il a thésaurisés non pour lui-même, qui n'avait besoin de rien, mais pour nous seuls, et qu'il nous a légués comme par testament.

Mais peut-être quelqu'un, jugeant les choses divines d'après les idées humaines, objectera que les mérites de ce pontife sont depuis longtemps épuisés par tant de dons et de bienfaits répandus à cause de lui, et que les oreilles divines sont en quelque sorte fatiguées d'entendre répéter tant de fois le nom de Jésus-Christ dans nos supplications. La divine miséricorde, pour prévenir ces frivoles pensées, nous a donné deux gages de sa commisération, quand elle a dit : « Le Seigneur a fait un serment et il ne s'en repentira point; vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps.* CIX, 4. Dieu interpose d'abord le serment, puis, non content d'avoir engagé sa foi par serment, il ajoute une affirmation en disant : *Non pœnitebit eum,* « il ne s'en repentira point. »

Que signifie cela? Est-ce que Dieu peut mentir et avoir besoin de serment, ou peut-il se repentir d'une promesse, pour qu'il ajoute : « *Et non pœnitebit eum?* » Nullement. Mais comme peut-

être quelque personne ignorante, apprenant que ces mots : « Par notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, » sont répétés à toute heure, en tout lieu, en tous les coins du monde, à la fin des prières des fidèles, pourrait croire que Dieu en est fatigué, il a interposé son serment et il a ajouté cette affirmation : *Non pœnitebit eum.*

En effet, il arrive souvent aux hommes de se repentir de leurs promesses, soit qu'ils manquent des moyens de les remplir, soit qu'ils ne se fussent pas fait une juste idée de la faveur promise. Mais rien ne manque au pouvoir de Dieu et rien n'échappe à sa prescience; il n'a donc jamais lieu de se repentir de ses promesses.

Mais la raison première pour laquelle ce pontife est toujours exaucé, c'est la grandeur infinie et du pontife et du sacrifice. C'est ici le lieu de citer ces paroles remarquables de saint Augustin : « Dans tout sacrifice, il y a quatre choses à considérer : A qui est-il offert? Par qui? En faveur de qui? En quoi consiste-t-il? Or, Jésus-Christ, seul et vrai médiateur nous réconciliant avec Dieu par le sacrifice de paix, ne fait qu'un avec celui à qui ce sacrifice est offert, et avec ceux pour qui il est offert, outre qu'il est à la fois le sacrificateur qui offre, et la victime offerte. »

De ces paroles il est aisé de conclure que quand Jésus-Christ notre Seigneur s'offre en sacrifice pour nous, il offre un sacrifice moins pour des étrangers que pour lui-même, c'est-à-dire pour des membres de son corps. Comment donc un tel sacrifice serait-il repoussé quand le Fils de Dieu s'offre pour lui-même à son Père? Une conséquence évidente qui découle de là, c'est que nous devons tous de concert exalter l'auteur de si grands biens, et nous féliciter d'avoir trouvé un si puissant protecteur auprès de Dieu. « Mille fois heureux, dit Guerricus, ceux dont le défenseur est en même temps le juge; ceux pour lesquels prie un Sauveur qui a droit aux mêmes hommages que Dieu qu'il invoque. » *Serm.*

II.

Vous venez de voir, mes frères, comment Jésus-Christ exerce dans le ciel le ministère sacerdotal; voyons maintenant comment il y remplit les fonctions de la royauté. Car puisque l'ange

annonça à Marie que le règne de Jésus-Christ est éternel, *Luc*, I, 32; puisqu'Isaïe (IX, 7), Daniel (III, 100), et les autres prophètes s'accordent à proférer le même oracle ; il s'ensuit que maintenant qu'il réside au ciel, il y remplit les fonctions royales. Or, vous savez que le nom de roi, outre qu'il est un titre de dignité, implique aussi des devoirs; car ceux qui n'y voient qu'un titre de dignité doivent être appelés tyrans plutôt que rois. Ainsi pensait Antigone, roi de Macédoine. Voyant son fils traiter ses sujets avec hauteur et insolence : « Ignorez-vous, mon fils, dit-il, que la royauté est un brillant esclavage? » Rien de plus sensé que ces paroles. En effet, le prince n'est pas moins obligé de servir le peuple, que le peuple de servir le prince; la seule différence, c'est que le prince le fait dans un poste élevé; du reste, la servitude est bien réellement mutuelle.

Ces deux aspects de la royauté de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa dignité et sa fonction de roi, sont magnifiquement dépeints en ces termes par l'Apôtre : « Dieu l'a fait asseoir à sa droite dans le ciel au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, de toutes les dominations et de tous les titres qui peuvent être, non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle futur; il l'a donné pour tête à toute l'Eglise, laquelle est son corps, et dans laquelle il trouve son complément, lui qui accomplit tout en tous. » *Ephes.* I, 20 *et seq.*

Dans ces paroles magnifiques l'Apôtre exalte la puissance royale de Jésus-Christ, et il en signale les fonctions par le titre de tête de l'Eglise. Car, dit saint Thomas, la tête conduit le corps de deux manières. D'abord, elle meut extérieurement tous les membres par le ministère des sens, qui ont leur siége principal en elle; ainsi, elle dirige dans leurs fonctions et les pieds et les mains et les autres membres. Ensuite, elle dirige aussi le corps à l'intérieur, en envoyant dans ces mêmes membres la sensation et le mouvement par les ressorts cachés des nerfs, au moyen de ce que les médecins appellent esprits animaux.

Or, Jésus-Christ notre Seigneur gouverne de ces deux manières le corps de son Eglise. Extérieurement il la dirige par les lois les plus saintes, et par les dispensateurs de sa doctrine et des sacre

ments; intérieurement il répand dans les âmes des justes le sentiment et le mouvement spirituels, les excitant à la justice et à la piété par des ressorts invisibles. Ce qu'il fait, non-seulement parce qu'il est Dieu, mais aussi en tant qu'homme; c'est même pour cela qu'il est appelé la tête des hommes; car, absolument parlant, il est la tête des hommes et des anges.

De même que le fer, combiné avec le feu, en prend si bien la puissance et la nature qu'il brûle avec une égale force; de même cette humanité sacrée, unie à Dieu et déifiée par Dieu, acquiert des actions et des facultés divines; c'est un instrument associé à la divinité. On peut observer quelque chose de semblable dans un joueur de guitare, par exemple. En effet, le musicien, lorsqu'il tient sa guitare, conçoit d'abord dans son esprit ce que sa main exécute ensuite. Or cet effet, nous l'attribuons non-seulement à l'art qui réside dans l'esprit de l'artiste, mais encore à la main, instrument lié à cet esprit. Nous disons *toucher de la guitare,* en parlant du musicien, comme en parlant de la main. Donc, puisque la sainte humanité de Jésus-Christ est unie au Verbe de Dieu, et que nous confessons qu'il n'y a en elle qu'une personne divine[1], il est hors de doute que là où est cette personne divine, là sont aussi des œuvres divines. Il n'y a donc pas à s'étonner si, remplissant le rôle de la tête, elle répand dans les âmes des hommes l'Esprit-Saint et la grâce, ce qui est le propre de la divinité.

Salomon nous offre une autre image, mais plus obscure, de la même vérité, quand il dit : « Le soleil se lève et se couche; il se hâte de retourner au lieu d'où il était parti, et y renaît de nouveau. Il prend son cours annuel vers le midi et tourne ensuite vers le nord. » *Eccles.* I, 5 et 6. Qu'est-ce que Salomon a voulu faire entendre par ces paroles, sinon les actions de Jésus-Christ notre Seigneur? Où était la nécessité que le plus sage des hommes consignât dans les saintes Lettres ce qui saute aux yeux du plus ignorant?

Il avait donc en vue un autre soleil, bien plus éclatant que ce soleil visible; il avait en vue notre Seigneur Jésus-Christ, que

[1] Grenade dit *un être divin.* Nous avons cru devoir préciser, pour éviter toute équivoque.

nous appelons à bon droit Soleil de justice. Car, de même que ce soleil, qu'aperçoivent nos yeux, est le salut, la parure et la conservation de toutes les choses de ce monde inférieur; ainsi Jésus-Christ notre Seigneur est d'une manière plus excellente le salut, la vie et la félicité de son Eglise, c'est-à-dire, du monde surnaturel.

Cependant il y a une grande différence entre le soleil de justice et le soleil matériel. Ce dernier, quand il s'approche de nous, revêt toutes choses d'une forme et d'une décoration nouvelles; chaque année, au printemps, son arrivée renouvelle la face de la terre; nous voyons les champs verdir, les forêts se couvrir de feuillage, et les arbres se parer de fleurs; mais, dès qu'il s'éloigne, il emporte avec lui toute cette parure; tout ce que son approche couvrait de verdure est plongé, à son départ, dans la nudité, la laideur et la désolation.

Il en est bien autrement du soleil de justice. Il est vrai, lui aussi, à son avènement, a tout renouvelé, et a répandu sur nous les dons les plus éminents; mais, à son départ, lorsqu'après avoir accompli l'œuvre de notre salut, il est remonté au ciel, il a conféré aux hommes des bienfaits non moins signalés.

Salomon dit donc de ce soleil de justice : « Il se lève et se couche, pour retourner au lieu d'où il était parti; il y renaît de nouveau pour prendre son cours vers le midi et tourner ensuite vers le nord. » *Eccles.* I, 5 et 6. Toutes ces circonstances s'appliquent parfaitement au Sauveur. En effet, sa naissance est son lever, tandis que sa passion est son coucher. En montant aujourd'hui au ciel, il retourne au lieu d'où il était parti. Il y renaît, lorsque de là il éclaire l'Eglise des rayonnements de ses dons. Il se dirige vers le midi, séjour de la lumière et de la chaleur, lorsqu'il illumine de la splendeur d'une lumière nouvelle les âmes des justes. Enfin, il tourne au nord, séjour du froid et des ténèbres, quand il visite les hommes encore plongés dans les ténèbres et de glace pour les choses du ciel, et quand il les tire de leur sommeil au moyen des rayons de sa lumière; car il est la vraie lumière qui, sans acception de personnes, « éclaire tout homme venant en ce monde. » *Joan.* I, 9.

Vous voyez donc, mes frères, que notre Sauveur n'a pas seule-

ment travaillé à notre salut pendant le temps qu'il a passé parmi nous, mais qu'il l'a fait avec un zèle égal et plus de fruit encore, après être monté au ciel. Et, pour continuer la même comparaison, comme le soleil nous envoie d'autant plus de lumière et de chaleur qu'il s'élève davantage au-dessus de nos têtes, ainsi Jésus-Christ notre Seigneur, après son ascension, a redoublé de générosité à notre égard.

Que reste-t-il donc à faire, sinon à conclure en ces termes avec l'Apôtre : « Tout ce que nous venons de dire se réduit à ceci : Le pontife que nous avons est si grand, qu'il est assis dans le ciel à la droite du trône de la souveraine Majesté ; étant le ministre du lieu saint, de ce véritable tabernacle, qu'a dressé le Seigneur, et non pas un homme. » *Hebr.* VIII, 1 *et seq.* Dans ce passage, le *lieu saint* est une allusion à l'ancien tabernacle, autrefois si vénéré. Mais l'Apôtre a en vue l'Eglise, comme le prouvent ces mots : « Le vrai tabernacle qu'a dressé le Seigneur, et non pas un homme. » L'ancien, en effet, était une figure ; c'est l'Eglise qui est la réalité, le vrai tabernacle de Dieu parmi les hommes.

Tel est donc le vrai tabernacle, le lieu saint, dont Jésus-Christ est le ministre. Or qui pourrait, à l'annonce d'un tel ministre, n'être pas transporté d'admiration et d'amour? Comment se sont unis deux attributs si différents : être assis à la droite de la souveraine Majesté, et être le ministre du salut des hommes? Qui aurait cru que l'homme pût jamais parvenir à ce degré de grandeur, d'avoir le Fils de Dieu pour ministre de son salut éternel, lui qui, par le péché, s'était asservi au démon? O mille fois heureux ceux qui règlent leur vie de manière à mériter les bienfaits d'un tel ministre de salut et de justice ! Car ce bonheur est réservé, non aux scélérats et aux impies, mais à ceux qui tendent à la sainteté ; l'Apôtre l'insinue clairement lorsqu'il appelle Jésus-Christ le ministre du lieu saint. Par ce mot il renverse les espérances vaines et téméraires des méchants qui, persévérant obstinément dans leurs crimes, se promettent le salut par les seuls mérites de Jésus-Christ.

III.

Que s'ensuit-il donc de là, et qu'avons-nous à faire, sinon à nous attacher de toute l'ardeur de notre âme à ce ministre de notre salut qui, dès l'instant de sa conception, s'est tellement appliqué à nous venir en aide que, naissant, vivant, mourant, ressuscitant, et enfin montant au ciel, il n'a jamais cessé de prendre en main notre cause, et que maintenant il intercède constamment pour nous auprès de son Père? Rappelant ces bienfaits dans l'épître aux Romains, l'Apôtre, après avoir dit que Jésus-Christ, assis à la droite de Dieu, intercède pour nous et plaide notre cause, s'embrase d'une si vive tendresse, qu'il laisse échapper ces paroles où éclatent l'amour et le dévouement : « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, etc. Assurément ni la mort, ni la vie, etc. » *Quis nos separabit à charitate Christi? Tribulatio, an angustia, an fames,* etc. *Certus sum quod nec mors, nec vita,* etc. *Rom.* VIII, 34 *et seq.*

Ce même mystère fortifie notre espérance, autant qu'il excite notre amour. Car nous qui avons auprès de Dieu un tel défenseur, nous devons être pleins d'espoir et de confiance, ne point nous tourmenter, ne point craindre qu'un si auguste patronage nous manque pour les choses raisonnables que nous demandons ou que nous souhaitons. Quelle ne serait pas la sécurité de celui qui, traitant une affaire en cour de Rome, aurait ou un père, ou un frère, puissant par ses richesses et sa dignité, et en faveur auprès du souverain pontife?

Dans quelle joie doit donc vivre le juste, puisque, ne soupirant qu'après le ciel, il a auprès de Dieu un protecteur qui surpasse en faveur, en richesses et en puissance toutes les principautés et tous les pouvoirs, et qui occupe à la cour céleste la première place après le Père! Aussi l'Apôtre veut-il avec raison que nous ayons bon espoir et bon courage : « Ayant, dit-il, un si grand pontife, qui est entré dans le ciel, Jésus-Christ le Fils de Dieu, allons donc nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'en recevoir miséricorde, et d'y trouver grâce pour

être secourus dans nos besoins. » *Habentes ergo pontificem magnum, qui penetravit cœlos, Jesum Filium Dei, adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ejus, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* Hebr. IV, 14 et seq.

Mais pour que personne ne s'imagine que ces deux ailes, l'espérance et la charité, nous sont d'un médiocre secours, il faut ajouter que ces deux vertus sont les sources de la félicité humaine. Car, instruits par la voix du Seigneur, nous savons que le royaume de Dieu, où se trouve notre bonheur, est au-dedans de nous. De plus, saint Paul nous a appris que ce royaume consiste dans la justice, la paix et la joie en l'Esprit-Saint. Que manquera-t-il, en effet, au bonheur de celui qui, avec la justice, a la paix et la joie dans le Saint-Esprit? Or, de la charité, qui est la reine de toutes les vertus et qui leur commande, dérive la justice qui les comprend toutes. C'est la pensée de l'Apôtre dans ce texte : « La charité est patiente, elle est bienfaisante, etc. » I *Cor.* XIII, *4 et seq.*

D'un autre côté, de l'espérance sortent la joie et la paix. Aussi l'Apôtre dit-il : « Que l'espérance vous tienne dans la joie, soyez patients dans les maux. » *Rom.* XII, 12. Et le royal Prophète : « Je chante avec des transports de joie à l'ombre de vos ailes, » *Ps.* LXII, 8; c'est-à-dire, ayant mis toute mon espérance dans votre sollicitude paternelle et votre protection, j'avais bien sujet de me réjouir, à la pensée que je possédais un tel protecteur pour veiller à mes intérêts. Car si l'acquisition des biens est une satisfaction pour le possesseur, comment le juste, sachant par la promesse divine que ce qu'on espère de Dieu est plus certain que ce que possèdent les hommes, ne se réjouirait-il pas de ce gage si assuré de salut? En effet une vive espérance unie à la charité a cela de bon, que par elle l'âme est beaucoup plus joyeuse dans l'espérance des biens célestes, que dans la possession des biens de la terre; qu'elle a plus de confiance dans les biens futurs, qu'elle n'éprouve de bien-être dans les biens présents; et que l'attente seule des richesses divines la rend plus heureuse que la jouissance des richesses humaines.

Cette même espérance fait naître la paix de Dieu qui surpasse

toute pensée, *Philip.* IV, 7, et que peut donner Jésus-Christ seul, et non le monde. Au moyen de cette paix, l'âme est tranquille et à l'abri de toute perturbation, quoique de toutes parts environnée de périls et de misères. De cette paix jouissait Elisée qui, assiégé par l'armée du roi de Syrie, mais fort de son espoir dans le secours divin, restait intrépide et joyeux, quand son serviteur tremblait de tous ses membres. David en jouissait aussi, quand il laissait échapper ces paroles si pleines d'espérance : « Dieu est notre refuge et notre force; il est toujours prêt à nous secourir dans la tribulation. Aussi nous ne craindrons point, quand même il ébranlerait la terre, et transporterait les montagnes au milieu des mers. » *Deus noster refugium et virtus, adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis. Propterea non timebimus, dum turbabitur terra, et transferentur montes in cor maris.* Ps. XLV, 2 et 3.

Je vous le demande, pouvait-il exprimer avec plus d'énergie la paix et la constance d'un cœur qui ne craint rien? Mais certes il n'est pas étonnant qu'il ait eu le cœur si ferme, celui qui avait trouvé pour gardien et pour défenseur le Tout-Puissant, contre qui toute la puissance des hommes et des enfers est plus faible qu'une toile d'araignée.

Animés de cette confiance, les justes, au milieu des vagues du monde et des flots des tentations, qui engloutissent les autres hommes, mènent donc, au sein de la paix, une vie calme et tranquille. L'espérance est comme un ancre qui les affermit. Ou plutôt il n'y a pas d'ancre comparable à la solidité de cette espérance, puisque nous voyons tous les jours l'espoir des matelots dans leurs ancres déjoué par la violence de la tempête; tandis que l'espérance, appuyée sur la vérité divine, « ne confond personne. » *Rom.* V, 5.

Les justes savent, en effet, qu'ils ont auprès du Père un médiateur puissant, puisqu'il est Dieu comme le Père; un médiateur s'intéressant vivement au salut des hommes, puisqu'il est homme lui-même. Ils savent, en outre, que tout ce qui se fait sur la terre est l'œuvre de la divine Providence, que toutes choses, grandes et petites, sont soumises à la vigilance de Dieu, et que ce monde

visible est gouverné par le monde invisible; en sorte que rien n'a lieu sur la terre, les péchés toujours exceptés, qui ne dépende de la cour céleste. Ils savent aussi que le moindre passereau ne saurait tomber dans un piège sans le consentement de l'Eternel, qui compte tous les cheveux des justes. Enfin ils savent que le ciel et la terre crouleront, avant qu'un seul iota, un seul point des promesses divines reste sans effet.

Affermis par des soutiens si solides, appuyés sur Dieu même, ils conservent au milieu des travaux, des périls et des tempêtes, cette paix qui surpasse toute pensée; de sorte que beaucoup d'entre eux, au milieu des supplices, chantent des hymnes, comme chantèrent Paul et Silas, après avoir été battus de verges et jetés en prison. *Act.* xvi, 22 *et seq.*

Cette paix les confirme à son tour dans l'espérance, la foi et la charité. Aussi se livrent-ils tout entiers, victimes vivantes, au service de Dieu; ils ne voient que lui, le chérissent de tout leur cœur, ne veulent plaire qu'à lui, placent en lui toutes leurs richesses, pensent à lui et la nuit et le jour avec une incroyable suavité de cœur; ils rapportent à sa gloire leurs personnes et tout ce qu'ils ont; ils reçoivent de ses mains avec le même visage et les mêmes dispositions tout ce qui arrive dans la vie, soit d'heureux, soit de malheureux; ne se tourmentant pas du présent, puisque c'est Dieu qui le leur envoie, et ne s'inquiétant pas de l'avenir, puisqu'ils ont placé en Dieu toute l'espérance de leur salut; enfin ils chantent doucement avec le Prophète : « Je me coucherai et je dormirai en paix, parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance. » *Quia tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Ps. iv, 9. En effet, une vive espérance est la mère et la nourricière de cette paix de l'âme.

Quant aux méchants, ils ne sauraient obtenir cette paix; d'abord, parce qu'ils n'ont point au-dedans d'eux-mêmes la vive espérance qui en est la source, et parce qu'ils s'appuient, non sur la protection divine, mais sur la prudence de la terre et sur leurs propres forces; ensuite, parce qu'ils sont attachés d'un amour excessif aux choses de cette vie, qui, soumises à un flux et reflux

continuel, et sujettes à mille inconvénients, ne demeurent pas long-temps dans le même état; d'où il résulte qu'étant eux-mêmes affectés diversement avec les choses qu'ils aiment, ils en partagent les perturbations, et éprouvent dans leur âme des bouleversements continuels. Car ce qui trouble notre cœur, c'est toujours ou un désagrément qui survient, ou un avantage qui disparaît. Ne s'appuyant dans ces circonstances, comme nous l'avons dit, que sur leurs forces, sur leur prudence, et non sur le secours divin, de quelle tranquillité peuvent-ils jouir sous une providence si impuissante et si stérile? Sans Dieu, recueillir, c'est disperser; vouloir être sage, c'est déraisonner; bâtir une maison, c'est détruire. Ils manquent donc de la véritable paix, et vivent avec Caïn dans la terre de Naith, c'est-à-dire dans une agitation et une fluctuation perpétuelles.

Ceux au contraire qui, appuyés sur la charité et sur l'espérance, possèdent la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit, ont en eux-mêmes le royaume de Dieu, que leur a departi Jésus-Christ notre Seigneur résidant au ciel, lorsqu'en vertu de son pouvoir sacerdotal et royal, il leur a donné l'espérance et la charité, fondements de ce royaume. Ainsi en montant au ciel, il ouvre le chemin devant nous, puisqu'étant notre tête, il invite ses membres à le suivre, et qu'il nous munit de l'espérance et de l'amour, comme de deux pieds au moyen desquels nous pouvons marcher dans cette route du salut, et parvenir heureusement à partager son trône.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE APRÈS L'ASCENSION.

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉVANGILE. — CONSOLATIONS DU SAINT-ESPRIT; PRÉPARATION A LE RECEVOIR.

Ave, Maria.

Dans l'évangile de ce jour, notre Seigneur, pour armer ses disciples contre les souffrances qu'ils allaient affronter dans la

prédication de l'Evangile, les leur prédit. En effet, la plus grande consolation, ou le meilleur remède contre tous les maux de cette vie, c'est de les prévoir. Ceux qui savent qu'on se prépare à les attaquer se fortifient par des fossés et des retranchements, et se munissent de toute espèce d'armes et de défenseurs pour que l'ennemi ne les prenne pas à l'improviste. Les philosophes nous conseillent de nous prémunir de la même manière contre l'adversité, et Sénèque s'exprime ainsi à ce sujet :

« Un esprit préparé n'a rien à redouter. Or, il sera bien préparé, s'il a réfléchi sur toutes les vicissitudes humaines avant de les avoir éprouvées; s'il possède femme, enfants, patrimoine, comme ne devant pas les posséder toujours. En effet, il n'y a rien de solide pour ce qui est faible, rien d'éternel pour ce qui est fragile; tous les biens des mortels sont mortels eux-mêmes. Je parle des biens après lesquels court la foule. Car le vrai bien, c'est-à-dire la sagesse et la vertu, ne meurt point. Les mortels n'ont que cela d'immortel. » *Epist.* 99. Ainsi, le sage, selon lui, ne doit pas se borner à contempler le présent, mais il doit jeter judicieusement les yeux sur l'avenir, jugeant des choses, non d'après l'opinion d'une multitude insensée, mais d'après leur propre nature. Aussi dit-il ailleurs :

« Le sage a soin avant tout qu'aucun événement ne lui soit inopiné. Car en prévoyant ce qui peut survenir, on amortira tous les coups de l'adversité; ils n'apportent rien de nouveau à ceux qui sont préparés et qui les attendent, tandis qu'ils sont douloureux pour les imprévoyants qui ne s'attendaient qu'à des biens. Maladie, captivité, ruine, incendie, tout cela n'est pour moi rien moins qu'inopiné. Je savais dans quelle société orageuse m'a placé la nature. On s'est tant de fois lamenté dans mon voisinage! Tant de fois devant ma porte ont passé la torche et le cierge précédant des funérailles prématurées! Souvent j'ai entendu le fracas d'un pompeux édifice croulant. Une nuit a emporté beaucoup de ceux que j'avais connus au forum, au sénat et ailleurs, et a séparé des mains unies par l'affection. Et je m'étonnerais que des périls qui n'ont cessé d'errer autour de moi m'aient quelquefois approché! La plupart des hommes sur le

point de s'embarquer ne pensent pas à la tempête. Publius (car jamais je ne refuserai mon assentiment à un mauvais auteur disant une vérité), Publius, dont les tragédies et les comédies sont si virulentes, dit entre autres choses : « Ce qui peut arriver à quelqu'un, peut arriver à tous. » Celui qui se pénétrera de cette pensée, qui envisagera tous les maux d'autrui qui peuvent le frapper (et ils sont nombreux), aura soin de se prémunir longtemps avant d'être assailli. Quand le péril est venu, il est trop tard de le combattre. — Je ne m'y attendais pas, dit-on, je n'aurais jamais cru que cela serait arrivé. — Et pourquoi? Quelles sont les richesses après lesquelles ne courent la pauvreté, la faim et la mendicité? Quelle est la haute position dont les insignes ne puissent être remplacés par des haillons? Où est la royauté qui n'ait devant elle la ruine, et l'avilissement, et un maître, et un bourreau? Tout cela se tient de bien près, et il n'y a pas loin du trône à l'esclavage. » *De tranq. vitæ.* Lib. I.

Puis ayant rappelé les revers inattendus d'une foule de princes et de grands hommes, de Pompée, de Séjan, de Crésus, de Ptolémée, de Mithridate et de Jugurtha, il conclut en ces termes : « Au milieu de tant de vicissitudes et de révolutions, si tu ne regardes pas comme devant arriver tout ce qui est possible, tu fournis contre toi des armes à l'adversité, tandis que c'est la désarmer que de la prévoir. »

Cependant bien peu suivent le conseil de ce grand philosophe; la plupart, jugeant de la stabilité des choses qu'ils aiment, non d'après la nature de ces choses, mais d'après l'attachement qu'ils ont pour elles, s'imaginent que les biens dont ils désirent la permanence seront éternels, et ils n'osent s'en former aucune idée qui puisse leur apporter de la tristesse et de la crainte. Il résulte de là que, séduits par leur aveugle convoitise, et regardant comme stable ce qui est fragile, ils y placent leur affection, leur espérance et leur bonheur, et accordent à une créature frêle et misérable ce qui n'est dû qu'au Créateur, à la fin dernière, au souverain bien.

Mais souvent ils en sont cruellement punis; car s'ils viennent à perdre ce sur quoi ils fondaient toute leur félicité, ils sont acca-

blés de douleur, et alors ils sentent le bras de cette providence divine qui gouverne le monde. Le Seigneur, en effet, leur envoie cette leçon pour qu'ils sachent qu'en cette vie il n'y a rien de solide, de stable et de permanent, sinon ce qu'il couvre de sa sollicitude et de sa providence paternelle.

Cette leçon salutaire, quoique dure, le Prophète la demande à Dieu en ces termes : « Faites connaître la force de votre bras, et nous appliquerons notre cœur à la sagesse. » *Dexteram tuam sic notam fac, et eruditos corde in sapientia;* ou, suivant une autre version, *et offeremus cor sapientiæ*. Ps. LXXXIX, 12. C'est-à-dire, quand vous aurez manifesté votre puissance en nous envoyant des fléaux, alors nous qui nous promettions toutes sortes de prospérités, sans penser qu'elles dépendaient de vous, instruits par nos malheurs, nous reconnaîtrons la puissance de votre bras qui gouverne tout. Voilà comme méritent d'être instruits ceux qui s'imaginent que Dieu est indifférent aux choses d'ici-bas.

Bien autres sont les pensées du juste : il considère la condition, l'instabilité, la fragilité des choses humaines; comme il ne voit en elles que ce qu'elles ont, il ne s'y attache, ou ne s'y fie pas plus que ne le comporte leur nature. Car pourquoi chercherais-je dans un vase de verre la solidité du fer ou de l'airain? C'est du verre; je l'estimerai donc comme tel, c'est-à-dire comme une chose fragile et exposée à mille dangers.

Pour en revenir à notre sujet, le Seigneur annonce ordinairement aux justes les coups qui doivent les frapper, afin qu'avertis par cette prédiction, ils se munissent d'armes spirituelles pour les combats à venir. Saint Paul, dans toutes les églises, entendait prédire la cruelle persécution qui lui était réservée à Jérusalem. Un jour, le prophète Agabus, prenant la ceinture de Paul, et s'en liant les pieds et les mains, s'exprima ainsi : « Voici ce que dit le Saint-Esprit : L'homme à qui est cette ceinture sera lié de cette sorte par les Juifs, et ils le livreront entre les mains des Gentils. » *Act.* XXI, 11.

Comme le bienheureux Laurent, déchiré par d'affreuses tortures, suppliait le Seigneur de recevoir son âme, il entendit une voix lui dire du haut du ciel : « Il te manque encore bien des combats. »

De même, dans le saint évangile de ce jour, le Sauveur annonce ouvertement à ses disciples les persécutions qui les attendaient dans la prédication de l'Evangile; ils purent ainsi les prévoir, s'y préparer longtemps à l'avance; et quand vint le moment de les endurer, elles n'eurent plus pour eux rien de nouveau ni de surprenant.

I.

« Lorsque sera venu le Consolateur, cet Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage parce que vous êtes avec moi dès le commencement. »

Oui, par les miracles éclatants qu'il vous fera opérer, par l'admirable sagesse qu'il mettra dans votre bouche (car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père parlera en vous), il portera de moi un magnifique témoignage, et vous serez aussi mes témoins, vous qui, depuis que j'ai commencé à prêcher ma doctrine, êtes restés à mes côtés et avez vu mes œuvres mer veilleuses.

Après la résurrection du Sauveur, les apôtres rendirent ces deux témoignages ensemble devant les princes des prêtres, lorsque, questionnés sur la vérité de leur doctrine, ils répondirent avec confiance : « Nous sommes les témoins de ce que nous vous disons, et le Saint-Esprit, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi avec nous. » *Act.* v, 32.

Voilà comment, de concert avec le Saint-Esprit, vous porterez témoignage de moi. Mais qu'arrivera-t-il après que vous m'aurez ainsi rendu ce témoignage ? Il ajoute :

« Je vous ai dit ces choses pour vous préserver des scandales et des chutes; » c'est-à-dire pour que, à l'apparition des maux qui viendront vous assaillir, vous ne pliiez point sous le fardeau, et que vous ne perdiez rien de votre vertu. Quels seront donc ces maux?

Il l'explique en ces termes : « Ils vous chasseront de leurs synagogues; » c'est-à-dire, ils vous infligeront la plus forte des peines, l'excommunication; ils vous expulseront de la société des

hommes comme des fléaux publics; ils vous interdiront le feu et l'eau pour vous réduire à vivre dans la solitude et dans la détresse. Et ce qui est plus grave que tout cela, ils vous croiront tellement ennemis de Dieu et des hommes, qu'ils s'imagineront que le sacrifice le plus agréable à Dieu sera de se défaire de vous après vous avoir soumis à toutes les tortures.

Saint Paul le dit ouvertement de lui et des autres apôtres. Car, au lieu de la leçon : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus,* « nous sommes devenus comme les ordures, les balayures que tout le monde rejette, » I *Cor.* IV, 13, d'autres ont traduit *lustramenta, objets expiatoires;* c'est-à-dire, le monde a conçu de nous une telle opinion, qu'il croit ne pouvoir apaiser ses dieux qu'en nous exterminant, et il s'imagine que ses divinités pardonneront à la terre et aux hommes quand elles auront assouvi leur colère dans notre sang.

Voilà jusqu'où iront vos épreuves et la fureur d'un monde en démence.

Cette persuasion impie s'empara avec une telle ténacité des hommes d'alors, que c'est pour l'arracher de leurs cœurs que furent publiés trois célèbres écrits : *la Cité de Dieu* de saint Augustin, le livre de Salvien *contre les Gentils,* et celui de saint Cyprien *contre Démétrien.* Car les infidèles prétendaient que la religion chrétienne était la cause de tous les maux dont le monde était alors affligé, et qu'il était nécessaire d'anéantir totalement cette religion afin que le monde pût respirer en paix et jouir des bienfaits célestes. Y avait-il rien de plus insensé et de plus exécrable?

Mais d'où venait une telle fureur, une telle rage? — « Parce que, dit le Seigneur, ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. » — Que pouvaient-ils donc connaître, Seigneur, ceux qui ne vous connaissaient pas, vous la puissance et la sagesse de Dieu? Il fallait qu'ils vécussent plongés dans de noires ténèbres, eux qui ne voyaient pas votre lumière.

Cependant puisque toute la doctrine des apôtres consistait à exalter la vertu et la vérité; puisque, d'autre part, la vérité est ce qui perfectionne l'entendement humain, et que la beauté, la

splendeur de la vertu est en honneur même chez les nations les plus barbares; comment put-il se faire que le monde ait persécuté si cruellement ceux qui enseignaient la vertu et la vérité?

A cela nous répondrons que la vérité est bien la lumière de l'entendement humain, et qu'elle le préserve des ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Mais de même que la lumière, agréable pour de bons yeux, est importune pour des yeux malades; de même pour des âmes saines et pures de toute turpitude, rien de plus séduisant et de plus aimable que l'éclat de la vérité; tandis que pour des âmes impures et plongées dans le bourbier des voluptés charnelles, rien de plus désagréable, de plus haïssable que cette vérité qui condamne leurs souillures, et qui par sa splendeur en manifeste la difformité.

Ne voyons-nous pas cela par l'exemple de bien des tyrans, et notamment d'Hérodiade qui, irritée contre saint Jean, dont tout le crime était d'avoir condamné ses adultères, préféra le supplice de ce saint homme au royaume d'Hérode? *Matth.* XIV, 8.

J'en conviens, les hommes même débauchés, admirent et honorent la vertu; toutefois comme un ancien l'a dit :

Probitas laudatur et alget. *Juv.*

« On loue la vertu, mais on ne la pratique pas [1]. »
Ils louent donc la vertu, comme ils louent la sévérité des juges et des magistrats, à condition qu'ils n'auront rien à démêler avec cette sévérité. Ils désirent que vous soyez chauds partisans de la vertu, mais pour vous, pas pour eux ; c'est-à-dire, que vous ne les forciez pas à suivre votre exemple.

C'est ainsi que des moines relâchés, pleins d'admiration pour la vertu de saint Benoît, parvinrent, à force de prières, à obtenir de lui qu'il voulût bien être leur chef. Mais lorsqu'il entreprit de les astreindre sévèrement aux pratiques de la vertu et de la religion, ils conçurent contre lui tant de haine, qu'ils essayèrent de s'en défaire au moyen d'un vin empoisonné.

Cela étant, il n'y a pas à s'étonner, si les apôtres qui se donnaient tant de peine pour détourner un monde pervers de

[1] Littéralement, *elle se morfond.*

l'impiété et de l'injustice, et l'amener au bien, qui faisaient luire à des yeux malades la lumière de la vertu, ont soulevé contre eux une telle haine et une telle rage de la part des impies.

A de si grands maux quel remède appliquez-vous donc, Seigneur? Comment laissez-vous vos amis exposés à tant de calamités?... Il ajoute : « Je vous dis ces choses, afin que, quand le temps sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites. » —La première consolation qu'il leur donne, c'est donc de leur annoncer longtemps à l'avance les maux qui les attendent, pour que rien ne leur fût nouveau et inopiné; sur ce point, nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit plus haut.

Mais cette consolation en renfermait une autre bien plus solide: c'est que la prédiction assurée d'événements futurs, montrait aux disciples la grandeur de leur Maître, Dieu seul pouvant connaître l'avenir. Or, quand ils auraient été placés en face de la mort, qu'est-ce qui pouvait les fortifier plus que de savoir, dans leurs combats, qu'ils avaient Dieu pour aide et pour protecteur? Ne pouvaient-ils pas alors s'écrier avec le Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie; qui pourrai-je redouter? » *Ps*. XXVI, 1. Telle était donc leur première et principale consolation.

La seconde, c'était la suavité merveilleuse du Paraclet, qui arme d'une force invincible les cœurs des justes. Car les délices spirituelles diffèrent des charnelles, non-seulement en ce que celles-ci entretiennent les vices, et celles-là les vertus; mais aussi parce que les dernières affaiblissent, au lieu que les autres fortifient; et parce que les unes font des hommes mous et efféminés, et les autres, des cœurs vaillants et virils. C'est ce que, dans le Cantique, les Esprits célestes insinuent de l'Eglise, sous le nom de la Sunamite, c'est-à-dire, de la pacifique: « Que verrez-vous dans la Sunamite, sinon un chœur de musique dans un camp. » *Cant*. VII, 1. Au lieu de *choros*, d'autres traduisent *choreas*, chœurs de danseurs. Mais quel rapport y a-t-il entre des chœurs de chanteurs ou de danseurs, et un camp? Car un chœur est une troupe se livrant à la joie, et un camp, une troupe de guerriers. Comment accorder le jeu avec le combat? — Cela signifie que

rien ne donne aux justes plus de force et d'énergie pour souffrir, que la suavité de l'Esprit divin, suavité si grande, que pour elle ils sont prêts à braver tous les périls.

En effet, l'appétit concupiscible, source du désir et de la jouissance, et l'appétit irascible, source de l'énergie, sont unies entre eux par des liens si étroits, que plus nous désirons un objet, plus nous avons d'énergie soit pour l'obtenir, soit pour le défendre contre toute attaque, si nous l'avons déjà obtenu. Ainsi, il n'est pas étonnant que la douceur si délicieuse et si désirable de l'Esprit divin remplisse les justes d'une grande énergie, qu'elle leur fasse affronter tous les combats, et qu'elle les rende plus ardents au service de Dieu.

Or, aux premiers temps de l'Eglise, les fidèles jouissaient amplement de cette consolation. Car nous lisons dans les Actes des apôtres : « L'Eglise s'établissait, marchant dans la crainte du Seigneur, et remplie de la consolation de l'Esprit-Saint. » *Act.* IX, 31. Fortifiés par ces délices, les apôtres « sortaient du Conseil remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. » *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quod digni habiti essent pro nomine Jesu contumeliam pati.* Act. v, 41. Bien loin qu'ils fussent abattus, après avoir été fouettés, chargés de fers, accablés d'injures, ils voyaient dans la flagellation un plaisir, dans les chaînes, la liberté, et se faisaient honneur et gloire des outrages et des affronts. Le saint Evangéliste le dit clairement, quand il déclare que les apôtres se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Il est grand, j'en conviens, de se réjouir au milieu des affronts et des coups, et dans les fers; mais qu'il est bien plus grand encore d'y trouver le comble de la dignité et de la gloire! Or, c'est ce que faisaient les apôtres. Ils se réjouissaient non-seulement d'avoir reçu des outrages pour le nom de Jésus, mais aussi de ce que le Seigneur les avait élevés à une telle grandeur, qu'ils étaient dignes de souffrir pour sa gloire. Le saint Evangéliste a voulu distinguer ces deux sujets de joie, venant l'un et l'autre du Saint-Esprit.

Admirons ici la sagesse de Dieu, qui eut soin d'envoyer aux

apôtres le Consolateur, pour les fortifier et les préparer au combat, avant que le monde s'insurgeât contre eux.

En effet, il leur fallait des forces, avant que sonnât l'heure du combat; il leur fallait les consolations de l'Esprit, avant d'affronter les périls; ils avaient besoin d'être munis d'armes spirituelles, avant de lutter contre le prince de ce monde.

Voilà pourquoi le Sauveur, en les quittant, leur dit : « Demeurez à Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut, » c'est-à-dire, de l'Esprit céleste. *Sedete in civitate donec induamini virtute ex alto.* Luc. *ultim.* 49.

Puisque nous marchons, mes frères, sous la conduite du même chef, qui donc nous vaincrait dans la lutte? Avec un tel consolateur, quelles douleurs assez poignantes pourraient nous abattre? Il est bien permis d'employer ici le même argument que saint Paul : « C'est Dieu qui justifie, qui nous condamnera? » *Rom.* VIII, 33. Disons donc : C'est Dieu qui console les justes, qui est-ce qui serait en état de les attrister? Car de cette immense majesté que peut-il venir, qui n'en reproduise la grandeur et la puissance? « S'il détruit, dit Job, nul ne pourra édifier; s'il tient un homme enfermé, nul ne lui ouvrira. S'il retient les eaux, tout deviendra sec; et s'il les lâche, elles changeront la face de la terre. » *Job.* XII, 14 et 15. Si donc ce Dieu tout-puissant s'est donné la mission de consoler les justes, quelle douleur sera capable de les accabler, quand Dieu les console? Puisse, mes frères, une étincelle de cet Esprit divin tomber dans nos entrailles! Nul doute qu'alors aucune violence, aucune angoisse, aucune puissance des démons, aucune amorce de la chair ne sauraient empêcher notre âme de persévérer dans la vertu.

Telles sont donc, mes frères, les consolations que le Seigneur donne aux apôtres et à tous les justes, afin qu'ils supportent les difficultés de la vie chrétienne. C'est assez sur l'Evangile; arrivons à ce que nous nous sommes proposé en commençant.

DÉVELOPPEMENT DU SUJET.

Les philosophes qui s'occupent du mouvement des animaux et de ses causes, disent que la première est un bien que l'esprit

perçoit. En effet, un bien extérieur quelconque frappe d'abord les yeux de l'homme; la sensation présente ce bien à l'entendement; l'entendement, à la volonté; et la volonté, s'éprenant de cet objet, meut, au moyen de ce qu'on appelle en physique esprits animaux, les membres du corps, afin qu'ils se mettent en marche à la conquête de ce bien. D'où il résulte clairement que ce bien externe est la première cause d'un tel mouvement.

Ce qui se remarque dans le mouvement corporel, a lieu également dans le mouvement spirituel de la volonté, lequel est l'amour et le désir. En effet, lorsqu'un bien est présenté par l'entendement à la volonté, celle-ci est portée à l'aimer et à le poursuivre de toutes manières; et plus ce bien est grand et sublime, plus la volonté est entraînée à s'embraser d'amour pour lui.

Or, de tous les biens, le plus éminent est sans contredit le souverain bien, et parce qu'il n'y a rien au-dessus, et parce qu'il les comprend tous, et enfin parce qu'il les laisse si loin derrière lui, qu'en sa présence ils ne conservent même plus le nom de biens, puisque le Sauveur a dit: « Il n'y a de bon que Dieu. » *Nemo bonus, nisi solus Deus.* Luc. XVIII, 19.

Le bien et surtout ce grand et souverain bien ayant donc tant de puissance pour exciter notre volonté, Dieu, qui veut que tous les hommes se sauvent, I *Tim.* II, 4, leur montre partout dans les saintes Lettres ce bien suprême, afin que, l'aimant et le désirant avec ardeur, ils entrent dans la voie de la piété et de la justice, par laquelle seule on parvient à le posséder.

Ainsi il dit au Père des croyants, et en sa personne à toute sa postérité: « Ne craignez point, Abraham; je suis votre protecteur, et votre récompense infiniment grande. » *Gen.* XV, 1. Et par la voix de Jérémie: « Suis-je devenu pour Israël un désert stérile, et une terre dont les fruits ne mûrissent point? Pourquoi donc mon peuple a-t-il dit: Nous nous retirons, nous ne viendrons plus à vous. » *Jer.* II, 31. Quant au Sauveur, il se sert de la grandeur de la récompense céleste pour nous exhorter à la miséricorde: « Donnez, dit-il, et on vous donnera; on vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée, entassée, et qui se débordera. » *Luc.* VI, 38.

Mais beaucoup sont insensibles à de si magnifiques promesses, non qu'ils les regardent comme insignifiantes, mais parce qu'elles sont pour l'avenir, et qu'elles ne tombent pas sous les sens. Car notre âme s'éprend surtout des biens présents et sensibles, tandis qu'elle dédaigne les biens spirituels et futurs, qu'elle ne perçoit pas. Voilà pourquoi l'Esprit divin accorde aux justes, même dans cet exil, un faible avant-goût et comme les prémices des joies célestes, afin qu'ils puissent en juger quelque peu, comme on jugerait de la grandeur d'un fleuve, en y puisant une goutte d'eau. De même que ceux qui ont à vendre des vins précieux, offrent aux acheteurs, dans un petit vase, un échantillon à voir et à goûter, afin de les exciter par l'odeur, la couleur et la saveur, à conclure un achat; de même la Bonté infinie, qui désire se communiquer à tous les mortels, accorde à beaucoup d'entre eux quelques faibles avant-goûts des délices supérieures, afin de les encourager plus vivement à acquérir le souverain bien dans sa plénitude.

Dieu fit apporter de la terre de Chanaan, qu'il avait promise aux Juifs, des fruits magnifiques, raisins, grenades, figues, afin que, séduits par la beauté et la douceur de ces fruits, ils ne redoutassent ni les fatigues du voyage, ni les périls des combats; de même il a voulu faire goûter dans cet exil aux justes quelques prémices de la félicité future, comme l'atteste l'Épouse des Cantiques lorsqu'elle dit : « Le roi m'a fait entrer dans ses celliers; c'est là que nous nous réjouirons en vous, et que nous serons ravis de joie en nous souvenant que vos mamelles sont meilleures que le vin. » *Cant.* I, 3. *Introduxit me Rex in cellam vinariam; exultabimus et lætabimur in te, memores uberum tuorum super vinum.* Ici par celliers nous entendons le vin que le Seigneur promet de boire avec les apôtres dans son royaume, *Matth.* XXVI, 29, et dont s'enivrent les citoyens du ciel dans l'abondance de la maison de Dieu. *Ps.* XXXV, 9.

Le verbe *introduxit* indique quelque chose au-dessus de tous les biens extérieurs qui peuvent être perçus ou imaginés, quelque chose qui soit une image et comme un avant-goût de la félicité céleste. Après cet avant-goût vient la joie : « Nous serons

ravis de joie, nous rappelant vos mamelles, » c'est-à-dire votre suavité douce et pure comme le lait, dont vous fortifiez dans cet exil notre enfance, jusqu'à ce que nous parvenions tous « à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être pleinement formé en nous, » *Ephes.* IV, 13; alors nous serons nourris non plus de lait, mais de l'aliment solide et invisible des âmes bienheureuses.

Cependant, Seigneur, vos mamelles sont déjà plus douces que le vin; l'Epouse disait un peu plus haut qu'elles exhalent les plus suaves parfums, et elle les préférait aux deux choses les plus agréables au goût et à l'odorat, voulant dire par là que cette suavité surpasse infiniment toutes les délices du monde.

Comment, en effet, toutes les jouissances du monde ne seraient-elles pas au-dessous de celles qui offrent une image et un avant-goût de l'éternelle félicité? Salomon dit que ces délices de la Sagesse divine sont de beaucoup supérieures, non-seulement à tout ce qu'il y a de plus doux, mais aussi à tout ce qu'il y a de plus précieux : « La sagesse, dit-il, est plus estimable que tous les trésors, et ce qu'on désire le plus ne peut lui être comparé. » *Prov.* VIII, 11.

Dans le livre de la Sagesse il énumère tous les biens de la nature et de la fortune, et il les place bien au-dessous de ce présent céleste : « Je l'ai préférée, dit-il, aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses ne sont rien au prix de ce trésor.... » *Sap.* VII, 8, *et seq.* Vous le voyez : ce que les hommes estiment le plus, empires, royaumes, trônes, richesses, argent, or, pierreries, enfin la santé et la beauté, que l'on regarde comme les deux principaux présents de la nature, ne sont rien en comparaison de ce don du ciel. Mais qui persuaderait cela aux hommes du siècle? Cependant, que le monde s'insurge tant qu'il voudra, pour moi je préférerai les divins oracles non-seulement au jugement grossier de la multitude, mais au jugement de tous les siècles et de tous les sages du monde.

Si vous demandez quel est l'auteur de cette ineffable suavité, il est hors de doute que c'est Celui qui pour cela s'appelle Consolateur. Sa mission est décrite en ces termes par Isaie : « C'est ainsi

que le Seigneur consolera Sion; il la consolera de toutes ses ruines; il changera ses déserts en des lieux de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur; » c'est-à-dire, dans ce désert du monde hérissé de broussailles il plantera un jardin délicieux, pour y jouir de son bonheur avec les enfants des hommes. Aussi il ajoute : « On y verra partout la joie et l'allégresse, on y entendra les actions de grâces et les cantiques de louanges. » *Isa.* LI, 3. N'a-t-il donc pas lieu de se réjouir et de rendre grâces, celui qui naguère encore semblable à un désert aride, désolé et stérile, se voit tout-à-coup, par le bienfait de la grâce divine, transformé en un jardin délicieux?

Et pour qu'on n'aille pas s'imaginer que ces délices sont préparées par le ministère des anges ou d'autres créatures, le Seigneur ajoute : « C'est moi, oui, moi, qui vous consolerai. » *Ibid.* 12. Non content d'avoir dit une fois, c'est moi, il répète l'affirmation; ce qui donne au langage une force peu ordinaire. Or, si le Tout-Puissant se charge lui-même de consoler les justes, que ne sera pas une consolation venant d'une telle source? De cette immense majesté que peut-il sortir qui n'en reproduise la grandeur? Ailleurs, par la bouche du même Prophète, il fait plus clairement encore la même promesse en ces termes : « On vous portera à la mamelle, et on vous caressera sur les genoux. Comme une mère caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerai. » *Isa.* LXVI, 12 et 13. Quoi de plus doux, de plus caressant, de plus tendre? Quelles persécutions les justes n'endureront-ils pas volontiers pour jouir de cette tendresse plus que maternelle de Dieu?

II.

Si vous me demandez par quel moyen vous pourrez obtenir ces dons si merveilleux de l'Esprit divin, sachez que celui qui les confère prépare aussi l'âme à les recevoir. Il faut donc le supplier qu'il daigne nous préparer à recueillir ses dons. C'est ce que fait saint Augustin en ces termes : « Seigneur, la demeure de mon âme est étroite; élargissez-la, pour que vous y veniez. C'est une ruine, réparez-la. Elle a de quoi blesser vos yeux, je

l'avoue et je le sais. Mais qui est-ce qui la purifiera? ou quel autre que vous invoquerai-je en disant : Purifiez-moi, Seigneur, de mes souillures cachées? » *Medit.*

On prépare donc au Saint-Esprit une habitation digne de lui, en le suppliant assidûment de daigner se faire dans nos âmes un tabernacle pur. Aucun manque de confiance ne doit nous détourner de cette pratique, puisque la Vérité elle-même nous encourage par ces paroles : « Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon Esprit à ceux qui le lui demandent? *Luc.* XI, 13. Ces paroles montrent clairement que des prières assidues sont d'un grand secours pour obtenir les dons du Saint-Esprit.

Cependant qu'on ne s'imagine pas que cela seul suffit, si l'on ne met aussi la main à la charrue. Plutarque rapporte que les Lacédémoniens avaient coutume d'étendre la main pour invoquer la Fortune, une de leurs déesses; par là ils donnaient à entendre que, si l'on veut réussir, il faut seconder ses vœux et ses prières par des efforts et de l'activité. Un grand historien, Salluste, est du même avis : « Ce ne sont pas, dit-il, des vœux efféminés qu'il faut pour obtenir le secours des dieux; c'est par la vigilance et l'action que s'obtiennent les succès. » Cette pensée, quoique venant d'un païen, est tout-à-fait en harmonie avec notre foi, qui enseigne que les œuvres de piété et de justice doivent se joindre aux prières que nous adressons à Dieu.

Il ne suffit donc pas d'invoquer l'Esprit-Saint, pour qu'il établisse en vous sa demeure; il faut vous appliquer aussi à orner votre âme de toute sorte de vertus. Car de même que le corps de l'enfant, dans le sein maternel, doit être muni de tous les organes, pour que l'auteur de la nature y unisse l'âme, qui perfectionne les sens eux-mêmes et les fait participer à la vie raisonnable, de même, l'âme, pour recevoir le Saint-Esprit, doit être ornée des dons célestes, ce qui n'empêche pas que le Saint-Esprit, venant dans l'âme perfectionne et agrandit ces dons : bien plus, c'est lui qui, même avant sa venue, aide l'âme à les acquérir.

Saint Augustin, commentant ces paroles du Seigneur, « Si vous

m'aimez, gardez mes commandements; je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, » *Joan.* XIV, 15, s'exprime ainsi : « Le Seigneur parle ici du Saint-Esprit, sans la possession duquel nous ne pouvons ni aimer Dieu, ni garder ses commandements. Comment donc aimer, afin de recevoir celui sans lequel nous ne pouvons aimer? ou comment observer les commandements, afin de recevoir celui sans la possession duquel nous ne saurions observer les commandements? Surtout quand l'Apôtre dit : « Personne ne peut confesser que Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. » I *Cor.* XII, 3. Car qui est-ce qui dit que Jésus est le Seigneur, sinon celui qui l'aime, pourvu qu'il le dise dans le sens que l'Apôtre veut qu'on l'entende? »

A cela saint Augustin répond : « Quiconque aime Dieu, a le Saint-Esprit; en l'ayant, il mérite de l'avoir davantage; et en l'ayant davantage, d'aimer Dieu davantage. Ainsi les disciples avaient déjà le Saint-Esprit que Jésus promettait, et sans lequel ils ne pouvaient l'appeler Seigneur; cependant ils ne l'avaient pas encore comme le promettait Jésus. »

Que signifiait ce magnifique tabernacle de l'alliance, avec toutes ses couleurs, ses figures, et toute son ornementation, sinon l'Eglise de Jésus-Christ, ou l'âme fidèle, dans laquelle réside l'Esprit-Saint? Cette âme doit être décorée, non de couleurs et de peintures terrestres, mais des vertus et des dons célestes, afin de devenir un tabernacle digne d'un hôte si auguste. Car Dieu ne recherche point l'or, l'argent, l'airain, la pourpre et l'écarlate avec les autres choses semblables, mais les vertus dont ces choses sont l'emblème.

Que les âmes des justes soient le tabernacle de Dieu, c'est ce que Jésus lui-même atteste en ces termes : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.* XIV, 23. L'Apôtre dit aussi : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu? » I *Cor.* III, 16. Quiconque donc aspire à cette haute dignité d'être la demeure et le tabernacle de Celui qui siége au-dessus des chérubins (et tous doivent y aspirer), qu'il fasse tous ses efforts pour posséder spirituellement au dedans de lui tous les ornements que

le Seigneur demandait matériellement dans le tabernacle. Qu'il mette tout en œuvre pour avoir au dedans de lui l'or de la sagessedivine, l'argent de la céleste doctrine, l'airain d'une énergie invincible, le chandelier de la prudence. Le chandelier devait être placé du côté du midi, en face de l'aquilon; parce que le juste, éclairé de la lumière de la prudence, peut prévoir et éviter tout ce qui vient du côté de l'aquilon, c'est-à-dire tous les maux. *Jer*. I, 14.

Mais surtout, de même que le tabernacle avait deux autels, l'un au dedans et l'autre au dehors; l'un sur lequel s'allumait l'encens, tandis que sur l'autre on immolait en sacrifice les animaux; ainsi notre âme doit être munie de deux autels analogues. D'abord dans la partie intime et supérieure de nous-mêmes, offrons au Seigneur l'encens d'une prière fervente, allumé au feu de la charité; puis, dans notre partie extérieure et infime, qui comprend la chair et les affections de la chair, dressons l'autre autel, sur lequel nous immolerons en sacrifice au Seigneur les mouvements brutaux de notre âme, c'est-à-dire, le taureau de l'orgueil, le chevreau de la licence, le bouc de la luxure et les autres affections de ce genre.

Car Dieu ne se délecte pas au milieu du carnage et du sang des troupeaux; ce qui lui plaît surtout, c'est de voir égorger et amputer avec le glaive de la crainte divine toutes les cupidités et les volontés propres, qui font opposition à la volonté divine, puisque la rectitude de la volonté divine est incompatible avec lesv oies obliques du monde. Un tel sacrifice est bien plus agréable à Dieu, que celui des taureaux ou des boucs.

Que personne ne s'imagine donc qu'un seul autel suffit pour la constitution de ce tabernacle; les deux autels doivent être élevés avec un égal soin et un égal empressement. On en voit qui, épris des charmes de la prière, reculent devant l'amertume de la mortification; ils offrent à Dieu l'encens, ils lui refusent la myrrhe. On les voit prier fréquemment, et cependant ils conservent les mêmes mœurs, les mêmes maladies, colère, ambition, avarice. Que font-ils dans la prière? Que demandent-ils au Seigneur? Je l'ignore complètement; car la prière se recommande surtout à

ce titre, qu'elle demande à Dieu des forces et de l'énergie, pour soumettre la chair à l'esprit, comprimer les affections bestiales, extirper toutes les cupidités, et assujettir aux prescriptions de la loi divine les mouvements désordonnés de l'âme. Nous n'en voulons pas d'autre exemple que celui de saint Augustin, qui, sentant au dedans de lui quelques mouvements rebelles, suppliait ardemment le Seigneur de lui envoyer un remède : « Seigneur, disait-il, vous connaissez à ce sujet le gémissement de mon cœur vers vous, et le fleuve qui coule de mes yeux. »

Devant le tabernacle était un voile de quatre couleurs, pourpre, écarlate teinte deux fois, fin lin retors, et hyacinthe. *Exod.* XXVI, 36. Par la couleur sanglante de la pourpre nous entendons la patience, qui est notre soutien dans les adversités dont cette vie est remplie. L'écarlate, teinte deux fois, représente les deux préceptes de la charité ; car « c'est de Dieu que nous avons reçu ce commandement : Que celui qui aime Dieu, ait aussi de l'amour pour son frère. » I *Joan.* IV, 21. En effet, « si quelqu'un, voyant son frère dans le besoin, lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? » I *Joan.* III, 17. Puis vient le fin lin retors. Le lin figure par sa blancheur la chasteté, qui toutefois doit être retorse, parce que personne ne peut la conserver longtemps sans la mortification de la chair. Il est absurde de prétendre conserver la pureté au milieu de tout ce qui excite et flatte la chair. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y ait tant de désordres dans le monde, parce que chacun se livre au plaisir, autant qu'il le peut. Ce qui fait dire à saint Jean Climaque : « Celui qui veut dompter les saillies de la chair sans la mortifier, ressemble à celui qui veut éloigner un chien, en lui jetant du pain. » Enfin reste la couleur hyacinthe, c'est-à-dire, azurée ou céleste : par là nous sommes avertis de mépriser les choses de la terre, et de diriger vers les joies célestes toutes nos pensées, tous nos désirs, et tous nos efforts ; puisque « nous n'avons pas ici de cité permanente, et que nous en attendons une à venir. » *Hebr.* XIII, 14. Daigne nous y conduire cet Esprit céleste, à qui nous préparons par tous ces moyens une demeure en nous, et qui vit et règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE MÊME DIMANCHE APRÈS L'ASCENSION.

COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — IL Y A SIX MOTIFS DE JOIE SPIRITUELLE. — L'ESPRIT CONSOLATEUR FAIT GOUTER CETTE JOIE AUX JUSTES. — PRÉPARATION A LE RECEVOIR DIGNEMENT AU JOUR DE LA PENTECÔTE.

Cum venerit Paracletus, quem ego mittam vobis a Patre, etc.

Lorsque sera venu le Consolateur, que je vous enverrai de la part de mon Père, etc. *Joan.* XV, 26.

Salomon dépeint en peu de mots la condition misérable des choses humaines : « Le rire, dit-il, sera mêlé de douleur, et la tristesse succède à la joie. » *Prov.* XIV, 13.

Par ces paroles il déclare que dans cette vie il n'y a rien de stable et de fixe, mais que toutes les choses sublunaires ont des phases comme la lune, et sont agitées par les secousses, tantôt prospères, tantôt adverses, de la vie humaine.

Comme sur la mer on ne navigue pas toujours avec la même brise; comme les saisons et les temps de l'année ne se ressemblent point, car il y a les vicissitudes diverses du jour et de la nuit, de l'hiver et du printemps, de la sérénité et des pluies; de même, en cette vie, à la prospérité succède le malheur, au malheur la prospérité, à la joie la tristesse, à l'affliction la joie; c'est une alternative continuelle de bien et de mal.

Nous en trouvons un exemple dans le saint évangile de ce jour, où notre Seigneur et Sauveur promet à ses disciples le Paraclet, source de toute consolation et de toute joie, et en même temps leur prédit les rudes travaux qui les attendaient dans la propagation de la foi; afin que, selon la condition de cette vie, « le rire soit mêlé de douleur, et que la tristesse succède à la joie. » *Prov.* XIV, 13. Il dit donc :

« Quand sera venu le Consolateur, que je vous enverrai de la

part de mon Père, etc. » Dans ces paroles il enseigne ouvertement que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils, desquels il reçoit, avec la divinité, la puissance, la sagesse, et la vertu de nous sanctifier, de nous fortifier, et de nous consoler.

Cette procession ineffable et cette vertu de sanctifier furent contemplées par saint Jean sous une image merveilleuse, que montrait un ange. Celui-ci lui fit voir un fleuve d'eau vive, clair comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau, et dont les eaux arrosaient l'arbre de vie, qui porte des fruits de salut. *Apoc. ult.*, 1 et 2. En disant que ce fleuve sortait du trône de Dieu et de l'Agneau, saint Jean indique clairement que le Saint-Esprit émane du Père et du Fils. D'un autre côté, en appelant le Saint-Esprit un fleuve d'eau vive, resplendissant comme le cristal, il peint, sous une figure très-juste, la pureté éblouissante de cet Esprit et ses nombreuses propriétés.

En effet entre les images qui représentent sa puissance et sa science infinies, les deux principales sont le feu, comme nous le verrons ailleurs, et l'eau, comme nous allons le montrer.

L'eau purifie les souillures, féconde la terre, tempère l'ardeur du soleil, apaise la soif; toutes choses qui conviennent parfaitement au Saint-Esprit. Car il efface les souillures de nos péchés, il produit en nous les fruits de la vie éternelle, il modère l'ardeur des convoitises, il calme la soif des joies de la terre en offrant les joies du ciel; et, remplissant ainsi d'une volupté céleste les cœurs des justes, il devient leur consolateur dans l'affliction, leur refuge dans la souffrance, et leur rempart le plus sûr dans les périls et dans la tentation.

C'est ce qu'exprime en termes magnifiques le royal Prophète, lorsque, énumérant les tribulations des justes, il dit : « Les eaux de la mer ont fait un grand bruit et se sont troublées; les montagnes ont été ébranlées par sa puissance, » *Ps.* XLV, 4; c'est-à-dire, l'acharnement des ennemis contre le peuple fidèle est comparable à une mer en fureur secouant les montagnes. Ensuite, il expose la force que puise ce peuple dans la grâce divine : « C'est pourquoi nous ne craindrons point, quand même la terre serait bouleversée, et quand les montagnes se renver-

seraient au sein de la mer. » *Ibid.* 3. Assurément voilà une énergie, une constance à laquelle nulle autre ne saurait être comparée en cette vie. Mais d'où vient-elle? Il ajoute aussitôt : « L'impétuosité du fleuve réjouit la cité de Dieu. » *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* Ibid. 5. C'est-à-dire, la grandeur de la joie spirituelle est la source où nous puisons cette force et cette constance. Ainsi à l'impétuosité des ennemis nous opposons l'impétuosité de l'Esprit, à la puissance du monde la puissance de Dieu, aux eaux des calamités les eaux des consolations. Car l'eau est en même temps le symbole de deux choses si contraires. Ce mot signifie les tempêtes des calamités, comme dans ce passage : « Sauvez-moi, ô Dieu, car les eaux sont entrées jusque dans mon âme. » *Ps.* LXVIII, 2. Et il signifie aussi les consolations qui rafraîchissent l'âme, comme dans le verset : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* Le Sauveur promet donc, dans le présent évangile, cet Esprit divin à ses disciples, afin de les armer, comme nous l'expliquerons bientôt, contre les maux à venir.

Cet Esprit consolateur, il l'appelle aussi Esprit de vérité; parce que, outre qu'il rafraîchit la volonté humaine par les consolations spirituelles, il éclaire aussi, du flambeau de sa vérité, l'entendement que les ténèbres du péché avaient obscurci.

En effet, dans ces épaisses ténèbres de l'Egypte nous avions besoin de cette lumière, pour n'être point enveloppés par tant d'erreurs et de faux jugements.

Bien que la chute originelle ait eu moins d'effet, comme le dit saint Thomas, sur l'entendement, que sur les autres puissances de l'âme; d'où il résulte que nous comprenons beaucoup de vérités par la seule lumière naturelle de la raison, sans néanmoins pouvoir pratiquer aucune vertu chrétienne par les seules forces de la nature; cependant la corruption du cœur corrompt fréquemment l'entendement lui-même, y répand, comme on dit, des ténèbres plus que cimmériennes [1], et le plonge dans toute espèce d'égarements; en sorte que, la plupart du temps, il se règle, non sur ce que comporte la nature des choses, mais sur ce que veut la passion.

[1] Voir la note D à la fin du volume.

En effet, notre volonté ayant été constituée de telle sorte par l'auteur suprême de toute sainteté et de toute bonté, qu'elle ne peut rien vouloir que ce qui est bon, ou paraît l'être ; lorsqu'elle se porte avec passion vers quelque désordre, et qu'elle veut absolument s'y livrer, elle fait tous ses efforts pour que l'entendement l'approuve, afin que l'objet qu'elle convoite soit ainsi revêtu de l'apparence du bien. Et telle est, en ces circonstances, la force de la passion, que souvent elle fait voir un bien jusque dans le suicide, qui est le plus grand de tous les maux, puisqu'il apporte au corps la mort temporelle, et à l'âme la mort éternelle.

Si donc il y a, comme nous ne le voyons que trop, une grande corruption dans les affections humaines, il est nécessaire que l'entendement soit également corrompu, et qu'ainsi le champ des erreurs soit aussi vaste que celui des vices. Si, comme l'avance saint Jean, le monde entier est plongé dans le mal, I *Joan.* v, 19, il s'ensuit assurément qu'il est plongé aussi dans l'erreur, dans le mensonge et dans d'horribles ténèbres. Et quoique, même dans cet état de la nature déchue, nous portions encore sur nous l'empreinte divine, car quelques semences de vérité et de vertu sont innées naturellement dans nos âmes, cependant les affections désordonnées, les jugements et les exemples dépravés des hommes font que la vérité cède au mensonge, et que la vertu terrassée succombe sous le vice.

De là vient que, dans son traité *De Officiis,* après avoir exposé éloquemment à son fils, d'après les plus illustres philosophes, tous les devoirs de l'homme, Cicéron recommande ensuite à ce même fils de suivre dans la pratique, non les enseignements des philosophes, tout vrais qu'ils sont, mais les mœurs communes et les usages populaires. Ainsi, s'écrie Lactance, dans une véhémente critique, il enseigne comment on doit vivre, et il prescrit de vivre autrement! Tant est grande la force de l'habitude et des faux jugements!

Nous lisons dans la Genèse que les Philistins s'efforçaient toujours de combler de terre les puits creusés dans leur pays par les serviteurs d'Abraham et d'Isaac, et de boucher les

veines d'eau qui en jaillissaient. *Genes.* XXVI, 15 *et seq.* Voilà l'effet des paroles et des actions des méchants, et aussi de l'astuce et de la malice des démons ; au moyen de la poussière des cupidités terrestres, ils obstruent les sources de la lumière intérieure, les empêchent ainsi de nous porter au bien, et les font même servir à nous égarer.

Cela étant, nous avions un immense besoin d'un rayon de la vérité divine pour régler convenablement notre vie, pour nous aider, dans de si profondes ténèbres, à diriger nos actions vers notre fin ; pour nous guider sur la route, nous gouverner, nous préserver de l'erreur, et nous enseigner avec certitude la vérité et la justice.

Il faut donc, mes frères, que nous, qui voulons parcourir sans égarement la carrière de cette vie, nous ayons sans cesse recours à ce guide; il faut dire sans cesse avec le Prophète : « Envoyez votre lumière et votre vérité, qu'elles me conduisent, etc. » *Ps.* XLII, 3. « Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme point d'un sommeil de mort. » *Ps.* XII, 4. « Mon Dieu, éclairez mes ténèbres. » *Ps.* XVII, 29.

Jusqu'ici le Sauveur a présenté à ses disciples et à nous des armes spirituelles; maintenant il décrit les maux qu'elles sont destinées à vaincre. Car on lit ensuite : « Je vous ai dit ces choses pour vous préserver des scandales et des chutes. Ils vous chasseront de leurs synagogues, et le temps va venir où quiconque vous fera mourir croira faire un sacrifice à Dieu. » C'est ce que croyaient assurément, pour ne rien dire des autres, ces quarante individus qui dirent aux princes des prêtres : « Nous avons fait serment avec imprécation de ne manger ni boire que nous n'ayons tué Paul. » *Act.* XXIII, 21.

Il est constant que jamais nul ne fut plus secourable aux hommes que les apôtres, qui mettaient tout en œuvre pour les faire passer des ténèbres à la lumière, du culte des pierres et du bois au culte du vrai Dieu, enfin de la mort éternelle à l'immortelle vie. Néanmoins le monde était tombé dans un tel état de démence, qu'il n'exerça jamais de plus atroces persécutions que sur ceux qui voulaient le délivrer d'une maladie mor-

telle, de même que les frénétiques, chez lesquels est éteinte la lumière de la raison, s'acharnent surtout contre ceux qui veulent les guérir.

C'est ici le lieu d'indiquer une remarquable différence entre les maux du corps et ceux de l'âme. Plus les maux du corps sont légers, moins nous nous en occupons; et s'ils sont graves, nous cherchons à nous en débarrasser par tous les médicaments possibles. Au contraire, l'homme qui s'applique à acquérir la perfection chrétienne tombe-t-il dans quelques péchés véniels, qui sont les maladies légères des âmes : il s'abandonne à une vive douleur, et met toute son application à effacer cette légère souillure; au lieu que celui, qui s'est asservi au joug honteux du vice, a d'autant moins le sentiment de ses forfaits qu'ils sont plus noirs; parce qu'avec la vertu, il a perdu presque tout sentiment du mal. En effet, l'aveuglement de l'intelligence marche toujours de pair avec la turpitude de la vie. Il n'y a donc pas à s'étonner si de tels hommes ne sentent point les blessures les plus dangereuses de l'âme. Bien plus, on en voit beaucoup qui trouvent délicieuses de telles blessures, qui mettent leur joie à mal faire et leur gloire dans ce qu'il y a de plus honteux.

Nous devons donc, mes frères, prendre garde de ne point accumuler péchés sur péchés, de peur d'en venir jusqu'à perdre tout sentiment de douleur intérieure, à ne plus sentir nos maux, et à rejeter tout remède spirituel, ce qui enfin nous rendrait incurables. Car il est écrit : « Quand le pécheur est tombé dans l'abîme des maux, il méprise. » *Peccator cum venerit in profundum malorum, contemnit.* Prov. XVIII, 3.

Tel était l'état misérable du monde; il ne faut donc pas s'étonner s'il s'acharnait à un tel point contre ceux qui voulaient le guérir.

Dans cet état de choses, quelle consolation, Seigneur, apportez-vous à vos disciples? Il continue : « Je vous ai dit ces choses, afin que, quand l'heure en sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. »

Moi qui ai pu prédire ces maux, je pourrai également y mettre fin; après vous les avoir annoncés, je les ferai disparaître. Car

soyez assurés que « je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth. ult.* 20. Protégés par moi, munis par moi d'armes spirituelles, quelle puissance humaine pourrait vous abattre; quelle calamité ou quelle persécution pourrait vous atteindre et vous inquiéter?

En effet, dit saint Chrysostome, il est certain que l'abattement vient moins du poids du malheur que de la faiblesse de l'âme. Car de même qu'il arrive fréquemment que certains corps recouvrent promptement la santé après avoir été criblés de graves blessures, tandis que d'autres, après une piqûre ou une écorchure, succombent par suite de leur débilité et de leur délicatesse; de même les travaux les plus rudes ne découragent nullement un cœur revêtu de la force d'en haut, au lieu que les fatigues les plus légères précipitent dans le gouffre de l'impatience et du désespoir celui qui est privé du secours divin.

Mettons donc tout en œuvre, mes frères, afin de nous munir, contre tous les traits du monde, de ces armes divines, dont le Seigneur armait les cœurs des apôtres; autrement les maux mêmes les plus légers, s'ils nous surprenaient désarmés, renverseraient facilement notre vertu. Nous terminons ici l'explication de l'évangile; développons maintenant la pensée contenue dans notre texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Quand sera venu le Consolateur, etc. » Entre les divers noms que les saintes Lettres donnent au Saint-Esprit, le plus célèbre est celui de Paraclet, qui, comme vous le savez, veut dire Consolateur; parce que la mission spéciale de l'Esprit-Saint est de consoler. Pourquoi remplit-il cette mission à l'égard des justes? On peut en assigner deux raisons.

D'abord, comme vous l'avez appris du présent évangile, les justes ont à subir bien des maux dans cette vie laborieuse. Les apôtres ne sont pas les seuls qui aient souffert; « tous ceux, dit saint Paul, qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. » II *Tim.* III, 12. Car le Seigneur « les éprouve comme l'or dans la fournaise, et il les reçoit comme une hostie d'holo-

causte. » *Sapient.* III, 6. Pour ne point parler maintenant des martyrs, quelles persécutions de la part des méchants n'ont pas eu à souffrir même les saints confesseurs! Saint Chrysostome, deux foisbanni, mourut enfin dans l'exil après mille traverses. Saint Grégoire, le Théologien, cédant aux haines et à l'envie de ses adversaires, quitta son siége et s'exila spontanément. Un autre Grégoire, justement surnommé le Grand, après avoir été affligé de longues et graves maladies, fut assiégé dans Rome, et, après sa mort, ses ennemis livrèrent aux flammes ses écrits. Qui pourrait raconter les exils de saint Athanase, tant de fois réduit à se cacher, et toutes ses luttes contre les hérétiques et les empereurs? Qu'il nous suffise de citer ce fait : pendant six années consécutives il resta caché dans une citerne sèche, sans voir le soleil; un ami pourvoyait à ses besoins les plus indispensables. Quant à saint Jérôme, combien de fois ne se plaint-il pas des *chiens* qui déchiraient sa vie et sa doctrine? Sans parler des autres calomnies, ne fut-il pas accusé d'hérésie et de crimes honteux? Le pape Damase et un de ses amis eurent à se défendre publiquement du crime d'adultère. Mais pourquoi poursuivre ces citations? Le Prophète n'a-t-il pas eu raison de dire : « Les tribulations du juste sont innombrables, mais il n'y en a aucune dont le Seigneur ne le délivre? » *Ps.* XXXIII, 20.

Cela étant, il convenait que ceux qui, pour la gloire de Dieu s'étaient soumis à tant de souffrances, fussent remplis de consolations spirituelles, de peur que, sous le poids des malheurs, ils ne vinssent à faiblir.

Le Prophète, se glorifiant d'avoir reçu de Dieu un tel bienfait, s'écrie : « Dans le temps que les douleurs oppressaient mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme. » *Ps.* XCIII, 19. Et l'Apôtre : « Plus les maux que nous souffrons pour Jésus-Christ sont grands, plus est grande la consolation que nous trouvons en lui. » *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum consolatio nostra.* II Cor. I, 5. Voilà donc la première cause de cettte consolation divine.

Pour l'intelligence de la seconde cause, il faut observer que, comme dans tout mouvement les philosophes distinguent le point

de départ et le point d'arrivée; de même aussi dans cette carrière de la vie spirituelle, nous distinguons deux points : l'un vers lequel nous tendons, qui est la perfection de la charité; l'autre, d'où nous partons, qui est la fuite des péchés et le mépris des voluptés charnelles. Car il faut commencer par chasser le péché et la volupté pour aborder la voie de la justice, et pour préparer nos âmes à recevoir le Saint-Esprit. En effet, la volupté charnelle est l'aliment de tous les maux; qui ne fera pas divorce avec elle s'efforcera en vain de fuir le péché et d'acquérir les vertus.

Mais comme l'âme humaine est d'une telle nature qu'elle ne peut se passer d'une délectation quelconque, et qu'en même temps il ne lui est pas permis de se laisser prendre aux voluptés impures, il était nécessaire qu'elle fût soutenue par les délices spirituelles, afin que la divine providence, qui ne fait jamais défaut dans ce qui est indispensable au salut des hommes, la sevrât des voluptés charnelles et illicites.

Or, cette fonction est attribuée à l'Esprit-Saint, et lui fait donner le nom de Consolateur, nom qui est le plus ordinaire et le plus célèbre de tous ceux qu'il porte, parce qu'il exprime son ministère le plus élevé et le plus nécessaire à l'homme. Car, comme nous l'avons dit plus haut, l'âme humaine ne pouvant rester longtemps sans quelque jouissance, et toute volupté ignoble de la chair nous étant interdite, à nous qui adorons un Dieu crucifié dont nous devons porter la croix; si nous n'étions consolés de temps en temps par les délices spirituelles, nous ne parviendrions jamais à nous détacher radicalement des délices charnelles.

Ainsi ce Consolateur, qui est le gage de notre héritage céleste, et qui en donne à goûter les prémices dans cet exil aux âmes justes, nous rend ce service, que, captivés par de telles consolations, nous détestons toutes les voluptés comme de mortels poisons recouverts de miel.

En effet, telle est l'excellence, la dignité, la pureté, la noblesse de ces délices divines, que tout ce qu'on regarde en ce monde comme agréable, n'est auprès d'elles qu'amertume.

I.

Mais on demandera peut-être quelles sont les sources principales de cette joie spirituelle.

A cette question nous répondrons d'abord que les trois éminentes vertus, que nous appelons théologales, sont les principales sources de cette joie, quand l'Esprit céleste daigne les exciter et les inspirer. Car, de même que les fleuves qui coulent paisiblement, renfermés dans leur lit, se répandent quelquefois au dehors, accrus qu'ils sont par les pluies de l'hiver, et couvrent de leurs eaux débordées les champs d'alentour; de même ces vertus, par suite de la force et de la lumière intérieures qu'elles reçoivent du Saint-Esprit, ont aussi comme des inondations qui fortifient merveilleusement les âmes des justes.

Ainsi, le flambeau de la foi, par lequel nous connaissons les choses célestes et divines, est quelquefois tellement surexcité par la lumière de cet Esprit divin, que le juste semble moins croire les mystères de la foi et les voir comme à travers un nuage, que les toucher des mains en quelque sorte, et les apercevoir distinctement de ses yeux. Cela arrive, lorsque l'Esprit-Saint, par le don d'intelligence, développe et éclaire la foi elle-même, et par là rend plus claire que le jour la vérité des mystères de la religion.

C'est ce bienfait céleste que l'Apôtre demandait pour nous, quand il disait : « Que Dieu vous remplisse de joie et de paix dans votre foi. » *Deus repleat vos omni gaudio et pace in credendo.* Rom. xv, 13. Car les mystères, qui parfois attristent les autres et les font vaciller, deviennent pour les justes, au moyen de ce don du Saint-Esprit, la source d'une joie inappréciable. Nous en voyons un exemple dans l'eunuque de la reine Candace, qui, éclairé de cette lumière divine, continuait son chemin en se réjouissant d'avoir trouvé un si précieux trésor.

L'espérance aussi déborde quelquefois tellement, qu'il lui semble moins attendre le ciel qu'en avoir pris possession, et on ne saurait dire de quelle douce ivresse une telle persuasion pénètre l'âme. C'est de cette espérance que l'Apôtre a dit : « Que l'espérance vous tienne dans la joie. » *Spe gaudentes.* Rom. xii, 12. Car,

plus cette espérance est vive et parfaite, plus elle est voisine de la possession; plus par conséquent elle pénètre l'âme de joie et d'allégresse. Quiconque espère ainsi, semble, tant son espérance est certaine, saisir en quelque sorte avec la main et goûter par avance la félicité à venir.

Quant à la charité, que de fois l'Esprit divin l'embrase et l'enflamme! Quelles ardeurs, quels accroissements il lui donne! De même que le feu, excité par le vent, projette ses flammes dans les airs; de même la charité, animée par l'Esprit divin, dilate ses flammes, qui pénètrent le cœur d'une joie inexprimable. Car la joie accompagne naturellement la charité et grandit avec elle.

En outre, comme nous l'avons dit dans un discours précédent, la prière rafraîchit aussi les âmes des justes par de merveilleuses délices. En effet, Aristote, d'accord avec la raison, le déclare, rien n'est plus doux pour celui qui aime ou qui désire, que de penser à l'objet aimé, d'en parler, de se trouver avec lui; or, c'est ce que font les justes dans la prière, puisqu'alors ils s'entretiennent avec Dieu, qu'ils aiment par-dessus tout. Aussi saint Augustin, parlant à Dieu, s'écrie-t-il : « Seigneur, quand mon âme soupire après vous, et médite sur votre ineffable tendresse, le poids de la chair me pèse moins, le tumulte des pensées s'apaise, le fardeau de la mortalité et des misères m'accable moins que d'ordinaire; tout est silencieux, calme; mon cœur s'enflamme et mon âme est dans la joie. »

Les pieuses méditations ont des joies, des délices, sans lesquelles les justes ne pourraient jamais y consacrer une si grande partie de leur temps; c'est le charme de la suavité intérieure qui les empêche d'y trouver aucun dégoût. Et lorsque nous demandons instamment quelque chose au Seigneur, et qu'après des prières assidues nous sommes enfin arrivés au comble de nos vœux, qui pourrait exprimer la joie d'avoir été ainsi exaucé? Dans les transports de cette joie, le Prophète ne pouvant se contenir, s'écriait : « Venez et écoutez, vous tous qui craignez Dieu; et je vous raconterai les grandes choses qu'il a faites en faveur de mon âme. » Qu'a-t-il donc fait? — « Ma bouche

a crié vers lui, et j'ai été inondé de joie[1]. » *Ps.* LXV, 16 et 17. C'est-à-dire, je me suis réjoui de ce que le Seigneur, dans sa bonté, a daigné du haut du ciel exaucer les prières d'un vil vermisseau, et me regarder d'un œil paternel.

J'ai connu un homme pieux, très-enclin à la colère, et qui souvent s'emportait violemment en paroles. Un tel désordre l'affligeait extrêmement, et par des prières ferventes il ne cessait de demander au Seigneur, mais en vain, à ce qu'il lui semblait, un remède à sa maladie. Enfin, de plus en plus consterné, il redoubla ses prières et les cris de son âme, suppliant Dieu de lui accorder la victoire. Et bientôt il se trouva tellement changé, que, dans la suite, provoqué même par des injures, il ne ressentait aucun mouvement de colère. Comprenant à un signe si manifeste que ses supplications avaient été exaucées, et que le doigt de Dieu était là ; considérant d'ailleurs, d'une part, son indignité, et de l'autre, cette majesté infinie ; il s'abandonnait à tous les transports de la joie et de l'admiration. Il se demandait comment Celui qui gouverne toutes choses avait daigné faire attention aux vœux et aux prières d'un vermisseau, le regarder d'un œil favorable, l'exaucer, combler ses vœux, et guérir sa maladie. Telle est donc la joie, mêlée d'admiration, qu'apporte une prière exaucée. C'est ce que le Seigneur donne à entendre, quand il dit : « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » *Joan.* XVI, 24 ; c'est-à-dire, vous vous réjouirez en voyant que Dieu a exaucé vos prières.

A ces causes de joie ajoutez le témoignage de la conscience, dont l'Apôtre dit : « Ce qui fait notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience. » II *Cor.* I, 12. Car, bien que personne ne soit en état de savoir avec certitude s'il est digne d'amour ou de haine, *Eccles.* IX, 1, cependant on peut faire à ce sujet de fortes conjectures, puisque, suivant l'Apôtre, « l'Esprit-Saint rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » *Rom.* VIII, 16. Or telle est la sublimité de cette adoption, que

[1] Ici, au lieu de *exaltavi*, Grenade lit *exultavi*. Nous avons dû conserver son erreur, parce que la vraie leçon du Psalmiste ne cadrerait pas avec le commentaire qui suit.

la connaissance qu'on en a, fût-elle mêlée d'une certaine inquiétude, apporte aux cœurs des justes une joie incomparable.

En effet, d'après Aristote, la connaissance même imparfaite de choses importantes procure une grande jouissance. Car quel père a une certitude absolue que l'enfant, né de son mariage, est légitime? Et cependant cette connaissance, qui ne peut être plus certaine que ne l'est l'honneur de l'épouse, quelle tendresse n'inspire-t-elle pas aux pères? Quelle source de jouissances pour eux? Quels travaux et quels périls elle leur fait affronter, pour laisser à leurs enfants un ample patrimoine? De même, lorsqu'un chrétien, sur le témoignage de sa conscience, se croit enfant de Dieu, héritier du ciel, et cohéritier de Jésus-Christ, de quelle joie ne sera-t-il pas inondé? Quel ne sera pas son bonheur, de pouvoir ainsi conjecturer qu'il est dans un état tel « qu'à quelque moment que le Seigneur vienne, et heurte à sa porte, il le trouvera veillant? » *Luc.* XII, 37. C'était l'état de saint Ambroise qui, près de mourir, prononça, dit-on, ces paroles si vantées par saint Augustin : « Je n'ai pas vécu de manière à être fâché d'avoir vécu, et je meurs sans crainte, parce que nous avons un Seigneur qui est bon. »

Combien n'est donc pas heureux celui qui a réglé son âme de telle sorte, qu'en tout temps il peut proférer ces belles paroles! En effet, qu'expriment-elles autre chose, qu'un commencement de béatitude?

Cette joie des justes, le Seigneur a voulu autrefois la figurer dans une solennité joyeuse de la loi. En effet, au septième mois, où l'on récoltait toutes les productions de la terre (car les Hébreux commençaient l'année par le printemps), tous les enfans d'Israël devaient passer plusieurs jours sous des tentes de feuillages, au milieu des fêtes et des démonstrations de l'allégresse publique. *Levit.* XXIII, 39 *et seq.* Qui ne voit, dans cette prescription de la loi, une figure de la joie qu'apporte à l'âme la moisson de la justice? Certes, la joie véritable ne peut venir d'approvisionnements périssables destinés à sustenter le corps pour un temps fort court; elle vient des fruits précieux de la justice, recueillis au fond de l'âme pour l'éternité.

A la pensée de ces fruits, ce n'est pas pendant sept jours, comme autrefois, c'est pendant notre vie tout entière, dont le nombre sept est le symbole, qu'il convient de se livrer à l'allégresse; ce n'est pas seulement avec des guirlandes et des feuillages, c'est par des chœurs et des chants qu'il faut faire éclater notre joie.

Enfin il est encore une autre cause de joie, qui naît de la précédente : c'est que celui qui vit de cette manière, jouit de tous les priviléges et de toutes les prérogatives des serviteurs de Dieu. Car de même que les nobles, les clercs et les moines ont leurs priviléges et leurs immunités, qu'ils doivent à la faveur des rois ou des souverains pontifes ; de même aussi les serviteurs du Roi des rois ont d'admirables priviléges, qu'ils doivent à un don spécial de Dieu. Si vous demandiez quels ils sont, je répondrais qu'il est moins facile de les compter que de compter les astres du ciel.

En effet, il n'y a presque pas une page des saintes Ecritures, qui ne retentisse des merveilleuses faveurs, des grâces, des secours que les justes reçoivent d'en haut. De tous ces avantages, je me borne ici à en rapporter un seul, qui s'adapte plus à notre sujet. C'est la sollicitude paternelle et la providence que le souverain Maître de toutes choses étend sur ses serviteurs. Il les garde comme la prunelle de son œil; il fixe constamment sur eux les yeux de sa miséricorde, et il ouvre ses oreilles à leurs prières; il ordonne à ses anges de les porter dans leurs mains, de peur qu'ils ne se heurtent les pieds à quelque pierre; il compte tous leurs os et jusqu'au dernier de leurs cheveux.

On ne saurait dire quelle immense joie, accompagnée d'une confiance et d'une sécurité parfaites, apporte à tous les justes cette protection paternelle de Dieu. Ecoutez ce que dit le royal Prophète à l'encontre des hommes qui ignorent un tel bonheur : « Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens que nous désirons? » C'est-à-dire, quand nous annonçons qu'il y a de tels trésors dans la justice et le culte de Dieu, beaucoup d'hommes, étrangers aux choses divines, nous demandent où sont ces richesses, puisque, à en juger par l'extérieur, les justes ne parais-

sent en rien plus riches ou mieux partagés que les autres. A ceux-là le Prophète répond donc : « Seigneur, vous avez fait éclater sur nous la lumière de votre visage. » *Signatum est super nos lumen vultus tui,* Ps. IV, 7 et seq., ou, comme traduit saint Jérôme : *Leva super nos lumen vultus tui,* c'est-à-dire, Seigneur, répandez sur nous la lumière de votre grâce, et regardez-nous des yeux de votre miséricorde. Car elle seule me procure les richesses et les trésors suprêmes; elle inonde mon cœur de telles délices qu'aucune joie de ce monde, quelque intense qu'elle soit, ne saurait en nulle manière être comparable à cette joie intérieure. Que les autres se glorifient donc de leurs richesses terrestres, c'est-à-dire, de l'abondance du froment, du vin, de l'huile et des autres possessions; pour moi, je me glorifierai en vous seul, source de tous les biens; et, fortifié par l'espoir de votre providence paternelle, je reposerai et dormirai en paix. — Vous voyez quelle paix et quelle joie sont les suites de cette sollicitude paternelle et de cette providence de Dieu.

Tels sont donc les moyens, sans parler de beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, par lesquels l'Esprit consolateur inonde de merveilleuses délices les cœurs des justes, et les porte au mépris de toutes les voluptés terrestres. Telles sont les principales sources, d'où cet Esprit céleste, qui, comme nous l'avons dit un peu plus haut, est désigné dans l'Apocalypse sous le nom de fleuve, tire les eaux salutaires des joies spirituelles, par lesquelles non-seulement il rafraîchit et réjouit les âmes des justes, mais encore les arme et les fortifie pour l'exercice de toutes les vertus. Où est donc l'homme assez insensé, assez ennemi de lui-même, pour ne point brûler du désir d'un tel trésor? Qui est-ce qui ne mettrait point tout en œuvre, pour savoir comment on arrive à un si grand bien?

Vous donc qui brûlez de ce saint désir, purifiez d'abord de toutes les souillures du péché la demeure de votre âme par la vraie contrition du cœur et par le sacrement de pénitence. Car il est écrit : « La sagesse n'entrera pas dans une âme maligne, et n'habitera pas dans un corps assujetti au péché. L'Esprit-Saint, qui est le maître de la science, fuit le déguisement, il se retire

des pensées qui sont sans intelligence. et l'iniquité survenant le bannit de l'âme. » *Sapient.* I, 4 et 5. En effet. Dieu, qui est la pureté même, demande une habitation sans souillure. Telle est donc la base de toute cette préparation. Car, de même que les ténèbres doivent être dissipées, pour que l'air soit éclairé de la splendeur de la lumière. de même les ténèbres du péché doivent être bannies de l'âme. avant qu'elle soit remplie de la lumière et de la grâce de l'Esprit divin.

Que faut-il faire ensuite? — L'exemple des apôtres nous l'apprend. D'après le récit de saint Luc, « lorsqu'ils attendaient la venue du Saint-Esprit, ils persévéraient tous ensemble dans la prière avec les femmes et Marie, mère de Jésus. » *Act.* I, 14. O sainte assemblée! ô pieuse réunion! ô concert d'âmes pures et ferventes, où on ne pouvait rien entendre ni voir que des larmes, des soupirs, des gémissements et des supplications qui sont parvenus à pénétrer jusqu'aux cieux. et à en faire descendre sur la terre les langues de feu, une force invincible. et le Saint-Esprit avec ses dons!

Ici le saint Evangéliste dit. non pas qu'ils priaient d'une manière quelconque, mais qu'ils persévéraient dans la prière. Il veut nous faire comprendre par là, que pour être exaucé. le plus sûr moyen est de prier avec assiduité et persévérance. Le Sauveur lui-même l'indique clairement. lorsque mettant en scène un homme qui frappe, par une nuit sombre. à la porte d'un ami. il ajoute : « Si néanmoins il persistait à heurter. je vous assure que, quand l'autre ne se lèverait pas pour lui en donner à cause qu'il est son ami. il se lèverait du moins à cause de son importunité, et lui en donnerait autant qu'il en aurait besoin. » *Luc.* XI, 8.

Aussi les saints anachorètes fuyaient le fracas des villes. et se retiraient dans les déserts. afin de pouvoir. libres de tout commerce humain et des embarras terrestres, se livrer tout entiers à l'exercice de la prière et à la contemplation des choses divines. Saint Arsène. qui avait occupé une dignité importante à la cour de Théodose-le-Grand. ne fut pas plus tôt retiré dans le désert, qu'il s'accoutuma à rester en prière, les mains élevées vers le ciel, depuis le samedi soir jusqu'au dimanche matin. Un autre

des mêmes Pères, saint Isidore, ne s'imposait pas un nombre fixe de prières ou d'hymnes, parce qu'il passait les jours et les nuits dans cet exercice avec une ardeur infatigable. Saint Jérôme parle de quelques saintes femmes de son temps, que le jour surprenait souvent à implorer la miséricorde du Seigneur. *Ad Eustoch.* Il dit de lui-même, à propos des attaques du démon : « Je me souviens d'avoir souvent passé toute la nuit en prière, et de n'avoir cessé de me frapper la poitrine, que quand Dieu avait ramené la tranquillité dans mon âme. »

Benjamin, le bien-aimé du Seigneur, nous offre une figure de ces hommes de prière, lui dont Moïse dit dans les bénédictions des patriarches : « Le bien-aimé du Seigneur se reposera sur lui avec confiance. Il habitera tout le jour comme dans sa chambre nuptiale. » *Deuter.* XXXIII, 12. En effet, la prière est, pour l'âme chrétienne, une chambre nuptiale, un lieu de repos et de délices, dont elle ne s'éloigne pas un instant sans un vif sentiment de douleur.

Cette prière persévérante, comment l'Esprit, source de toute sainteté et de toute piété, la dédaignerait-il? Plus notre prière est longue et fervente, plus elle dilate notre cœur, et attire les trésors de la grâce divine. Oh! si cet Esprit céleste nous envoyait la pensée de faire l'épreuve de cette vérité! Si nous passions, ne fût-ce qu'une nuit, ou une partie de la nuit, en ce saint exercice, nous qui passons des nuits entières au jeu de cartes pour notre malheur, je ne doute pas que le Père des miséricordes, touché de nos cris, ne nous envoyât quelque étincelle de ce feu divin, dont il embrasait les cœurs des apôtres; ce qui nous ferait dédaigner, comme de la fumée et de la poussière, tous les biens et toutes les richesses du monde.

D'où croyez-vous que sont venues les Vigiles des fêtes solennelles (Vigiles dont il ne reste plus chez nous que le nom), sinon de ce qu'aux premiers temps de l'Eglise, les fidèles, pour se préparer à ces fêtes, passaient les nuits à prier et à honorer les saints martyrs? Ce que nous ne faisons plus maintenant qu'à Noël, et ce qu'il serait si louable de faire à la sainte fête de la Pentecôte, qui approche, et aux autres solennités semblables. Du moins, que le

jeûne, l'aumône, la résignation dans les souffrances, le pardon des injures, une vigilance continuelle sur nos sens, la mortification de nos désirs, viennent au secours de nos prières; alors, elles pénétreront le ciel et en feront descendre sur nous les trésors célestes et les dons précieux du Saint-Esprit, au moyen desquels nous mériterons enfin de parvenir à la gloire de l'éternelle félicité. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR

LE SAINT JOUR DE LA PENTECOTE.

HISTORIQUE DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT. — POURQUOI SURTOUT LE SAINT-ESPRIT EST-IL VENU? — POURQUOI EST-IL VENU SOUS LA FORME D'UN SOUFFLE?

Factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis.

On entendit tout d'un coup venir du ciel un bruit comme d'un vent impétueux. *Act.* II, 2.

Très-chers frères, bien que la très-sainte solennité de ce jour paraisse essentiellement propre à ceux des disciples du Seigneur qui reçurent à pareil jour les prémices de l'Esprit, elle ne nous est pourtant pas étrangère. En effet, le Saint-Esprit, qui descend aujourd'hui sur eux, y descend pour rester parmi nous aussi longtemps que durera le monde. C'est ce que nous proclamons chaque jour dans le symbole, quand nous disons que nous croyons à la sainte Eglise et à la communion des saints. Nous confessons, en effet, qu'il y a dans le monde une société de justes et de saints, dans lesquels le Saint-Esprit s'est choisi une demeure, une société de justes qui, sous la conduite et l'inspiration de cet Esprit, dédaignent et méprisent toutes les choses de la terre, comme vaines et périssables, et placent toute leur espérance, tout leur amour, toute leur félicité en Dieu seul, prêts non-seulement à fouler aux pieds tous les biens terrestres, mais encore à verser leur sang pour le glorifier et lui obéir.

Le feu qui aujourd'hui est venu du ciel restera donc jusqu'à la consommation des siècles dans les âmes de beaucoup de fidèles. Le feu qui descendit sur le sacrifice offert par Moïse dans le désert nous offre une figure de cette vérité. Au moyen de morceaux de bois apportés chaque jour de la main des prêtres, ce feu se conserva dans le lieu saint jusqu'à la captivité de Babylone, et fut ensuite renouvelé d'une manière miraculeuse. A ce sujet, voici ce que nous lisons au second livre des Machabées :

« Lorsque nos pères furent emmenés captifs en Perse, ceux d'entre les prêtres qui craignaient Dieu, ayant pris le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée où il y avait un puits profond et à sec, et le mirent là pour être gardé sûrement; comme en effet ce lieu demeura inconnu à tout le monde. Et beaucoup d'années s'étant écoulées depuis ce temps-là, lorsqu'il plut à Dieu de faire envoyer Néhémie en Judée par le roi de Perse, il envoya les descendants des prêtres qui avaient caché ce feu, pour le chercher; et ils ne trouvèrent point ce feu, comme ils nous l'ont rapporté, mais seulement une eau épaisse. Alors Néhémie leur commanda de puiser cette eau et de la lui apporter; et, lorsqu'on eut préparé les victimes, il ordonna aux prêtres de faire des aspersions de cette eau, tant sur le bois, que sur ce qu'on avait mis dessus. Ce qui ayant été fait, et le soleil précédemment caché d'un nuage ayant commencé à luire, il s'alluma un grand feu, ce qui remplit d'admiration tous les assistants. » II *Mac.* I, 19 *et seq.*

Ainsi, ce feu, envoyé du ciel, et rallumé par un nouveau miracle, ce feu qui servait dans tous les sacrifices de l'ancienne loi, est l'image du feu céleste qui embrase aujourd'hui les cœurs des apôtres. Car de même qu'autrefois aucun sacrifice ne plaisait au Très-Haut, s'il n'était consumé par ce feu; de même, nul sacrifice de justice, de piété, ou de louange, s'il ne tire sa vertu du feu de l'Esprit-Saint, n'est agréable à Dieu. L'action la plus honnête, si elle n'est pas inspirée par le feu de l'amour divin, ne saurait plaire à Dieu. Et de même que le feu du sacrifice de Moïse se conserva tant que la loi fut en vigueur, de même le feu de l'Esprit-Saint restera avec nous et résidera dans les âmes des justes

aussi longtemps que durera la loi nouvelle, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Nous avons donc eu raison de dire, que nous participons à la grâce de la solennité présente aussi bien que les apôtres. Cette grande solennité va faire le sujet de ce discours; mais avant d'aller plus loin, implorons d'une voix suppliante l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Très-chers frères, avant d'aborder le mystère de ce jour, il n'est pas inutile de remarquer combien son importance éclate jusque dans son nom. Pentecôte est un mot grec qui signifie cinquantième jour. Cette fête fut ainsi appelée, parce que ce jour-là les Juifs célébraient la mémoire d'un immense bienfait que le Seigneur leur avait accordé le cinquantième jour après leur sortie d'Egypte. Alors, en effet, descendant sur le mont Sinaï, il leur montra la voie pour arriver au bonheur et à la vie éternelle; alors ils reçurent des lois qui les mettaient à même d'adorer Dieu convenablement, et d'entrer en participation de sa félicité.

Ce bienfait est exalté en termes magnifiques par Moïse: « Quelle est, dit-il, la nation si grande, qui ait des cérémonies et des lois justes, comme est toute la loi que je mets aujourd'hui devant vous. » *Deut.* IV, 8. Les Juifs célébraient donc, en ce cinquantième jour, la mémoire de ce grand bienfait; ils remerciaient le Seigneur de ce que seuls entre tous les peuples ils avaient été choisis pour recevoir le dépôt des divins oracles, la connaissance du vrai Dieu, et un culte saint.

Cependant cette loi, quoique mise avec raison au nombre des grands bienfaits de Dieu, n'était point parfaite; elle laissait à désirer sur bien des points, et notamment, en ce qu'elle montrait la route du ciel, sans donner à l'homme, pour y entrer, les forces qu'il avait perdues par la chute primitive. Elle prescrivait bien de fuir le péché, mais elle ne le faisait point haïr. En outre, en interdisant aux hommes beaucoup de choses, tolérées ailleurs, elle aiguisait le désir par ses prohibitions mêmes, car

Nititur in vetitum semper, cupitque negata.

« Toujours l'homme se porte vers ce qui est défendu, et désire

plus vivement ce qui est refusé. » Enfin, par une multitude de règlements et de prohibitions, elle fournissait des pierres d'achoppement à la faiblesse humaine; non pas qu'elle fût responsable du mal, mais elle en était l'occasion; car, où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de prévarication; tandis qu'établir une loi, c'est établir en même temps une occasion de péché.

Tous ces écueils où pouvaient échouer des hommes faibles, l'Esprit céleste les a détruits aujourd'hui par sa venue; puisque, descendu dans les âmes des fidèles, non-seulement il les a illuminées de la clarté splendide de sa lumière, mais par le feu de la charité il les a embrasées d'amour pour les choses divines, et par son souffle leur a donné des forces suffisantes pour accomplir tous les préceptes de la loi.

C'est ce que le Seigneur avait annoncé longtemps auparavant par la bouche de Jérémie, dans cet oracle mémorable : « Le temps vient, dit le Seigneur, dans lequel je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères au jour où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Egypte... Mais voici l'alliance que je ferai alors avec la maison d'Israël; j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. » *Jer.* XXXI, 31 *et seq.*

Quand vous entendez les mots de nouvelle alliance, de nouvelle loi, ne vous figurez pas seulement l'Evangile écrit à l'encre et à la plume; ayez surtout à la pensée l'Esprit-Saint. Car cette loi nouvelle, comme l'enseignent saint Augustin et les autres Pères, est la grâce de l'Esprit-Saint lui-même, et sa divine présence. En effet, dit saint Thomas, chaque chose tire son nom de son attribut principal. Or, ce qu'il y a de principal et de plus grand dans la loi nouvelle, ce en quoi consiste sa force, c'est la grâce du Saint-Esprit, qui enseigne à l'âme la piété et la justice, et lui en inspire l'amour. Ce qui fait dire à saint Augustin : « Que sont les nouvelles lois, sinon les vertus dans les cœurs des fidèles? » Car ce sont elles qui nous portent à remplir avec allégresse et bonheur les devoirs qu'elles prescrivent. Avec allégresse, dis-je, parce que, comme l'affirme Aristote, ce qui est difficile, ce n'est pas de

faire ce que fait le juste ; c'est de le faire de la manière dont il le fait, c'est-à-dire avec zèle.

De là découlent entre les deux lois des différences bien remarquables. La première, en effet, était écrite sur des tables de pierre; celle-ci est gravée dans les cœurs des fidèles, où habite le Saint-Esprit. L'une se bornait à éclairer l'intelligence; l'autre, tout en versant dans l'intelligence une clarté plus vive encore, embrase le cœur d'un ardent amour de Dieu. Celle-là montrait seulement la route du ciel; celle-ci montre également la route, et de plus elle donne des forces pour marcher. L'une contenait les hommes dans le devoir par les châtiments et la terreur; l'autre les gagne à la piété par l'attrait. Voilà pourquoi la première est appelée loi de crainte, et la seconde loi d'amour; la première, loi des esclaves, qui s'abstiennent du mal par crainte des châtiments, et la seconde, loi des enfants, qui obéissent par amour.

Aussi, lorsque le Seigneur portait la première loi, il frappa d'une telle crainte les enfants d'Israël, qu'effrayés et tremblants, ils disaient à Moïse : « Parlez-nous et nous vous écouterons; mais que Dieu ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. » Et Moïse leur répondit : « Ne craignez point; car Dieu est venu pour vous éprouver, afin que vous ayez sa crainte devant les yeux et que vous ne péchiez point. » *Exod.* xx, 19 et 20.

Mais quand le Saint-Esprit descendit du ciel, il donna une nouvelle vie aux fidèles, non en les effrayant, mais en les embrasant d'amour. « Vous n'avez pas reçu de nouveau l'Esprit de servitude, dit l'Apôtre, pour être dans la crainte; mais vous avez reçu l'Esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous crions : *Abba*, notre Père, » *Non accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum Dei, in quo clamamus : Abba Pater,* Rom. VIII, 15; c'est-à-dire, nous avons reçu l'Esprit qui, développant dans nos cœurs l'amour des enfants, nous fait invoquer Dieu de toutes les forces de notre âme comme notre père et l'unique auteur du salut.

Il est encore entre les deux lois une autre différence qui découle de l'inégalité des deux législateurs; c'est ce que l'évangéliste saint Jean exprime en ces termes : « La loi a été donnée par

Moïse; c'est Jésus-Christ qui a apporté la grâce et la vérité. » *Joan.* I, 17. Plus, en effet, le législateur est élevé, plus la loi est excellente et sublime.

Ces points établis, il est facile de comprendre combien est grande la solennité de ce jour, et avec quelle dévotion et quelle joie nous devons la célébrer. Car si autrefois les Juifs affluaient de toutes parts à Jérusalem, afin d'y rendre grâce tous ensemble au Seigneur pour le bienfait de la loi; que ne devons-nous pas faire, nous qui, à pareil jour, avons reçu, au lieu de la loi, l'Evangile; au lieu de la lettre, l'Esprit; au lieu d'une ombre, la vérité; au lieu « du ministère de la condamnation, le ministère de la justice, » II *Cor.* III, 9; au lieu d'un esprit de crainte, l'adoption des enfants de Dieu; enfin, au lieu de la loi de Moïse, la grâce de Jésus-Christ? Plus donc le bienfait est grand, plus il faut de pompe dans la solennité, de ferveur dans la charité, de dévouement dans l'action de grâces. Maintenant que nous connaissons l'excellence de la solennité, commençons à en exposer l'histoire et le mystère, autant que la grâce divine le permettra.

I.

Notre Sauveur, prêt à partir vers son Père, et voyant ses disciples affligés et consternés à la pensée de le perdre, s'appliqua à les consoler de toutes sortes de manières. Car il est ordinaire au Seigneur de chercher à calmer, à adoucir une douleur que l'on endure à cause de lui. Or, le principal soulagement qu'il apporta à leur douleur fut de leur promettre qu'au premier jour il leur enverrait en sa place un autre maître et un autre consolateur, qui les instruirait de ce qu'ils auraient à faire, les consolerait dans l'affliction, les fortifierait dans les moments d'hésitation, les armerait d'une force céleste dans les combats; qui leur rappellerait tous les enseignements que lui-même leur avait donnés précédemment, les conduirait à toute vérité, parlerait par leur bouche devant les gouverneurs et les rois, et porterait de lui le témoignage le plus éclatant; qui enfin resterait perpétuellement avec eux, sans que rien pût jamais l'arracher à leurs embrassements.

De si magnifiques promesses non-seulement adoucissaient leur chagrin, mais leur faisaient attendre avec impatience l'arrivée de cet Esprit consolateur. Tout cela avait lieu avant la passion. Après la résurrection, le Sauveur renouvela et ratifia les mêmes promesses. « Je vais, dit-il, vous envoyer le don de mon Père qui vous a été promis; cependant, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. » *Luc.* XXIV, 49. Et ailleurs : « Jean a baptisé dans l'eau, mais sous peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » Et encore : « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage, etc. » *Act.* I, 5 et 8.

Aussi, dès que notre Seigneur les eût quittés pour monter au ciel, les disciples, encouragés et animés par une si grande espérance, se renfermèrent tous dans le cénacle, sur le mont Sion; et là, suivant le récit de l'évangéliste saint Luc, ils persévéraient en prières nuit et jour avec Marie, mère de Jésus, et les autres saintes femmes, demandant à Dieu le Père l'accomplissement de la magnifique promesse de notre Seigneur Jésus-Christ. En effet, demander assidûment cet Esprit est la fonction propre de la prière; et l'obtenir, en est la récompense.

Forts de cet exemple, vous pourrez, mes frères, aller au-devant d'une erreur, hélas! trop commune. Bien des gens disent : Mon sort éternel est écrit dans les décrets de Dieu, et ces décrets sont irrévocables. Je veux donc me donner du bon temps et vivre dans la volupté; car qu'est-ce qui pourrait changer et détruire les arrêts divins? Si cette façon de raisonner était légitime, les apôtres eussent pu raisonner de la même manière et dire : Tous les oracles des prophètes ont annoncé la venue du Saint-Esprit; le divin Maître, et avant sa passion et après sa résurrection, n'avait rien plus fréquemment à la bouche. Or, la vérité de Dieu ne saurait jamais faillir. Le Saint-Esprit ne peut donc manquer de descendre sur nous, quand même nous passerions tous ces jours-ci dans le sommeil et dans un lâche repos.

Mais les disciples ne raisonnèrent pas d'une telle façon; au contraire, ainsi que le demandait la grandeur du bien qu'ils attendaient, ils appelaient tous ensemble jour et nuit par des

prières incessantes la réalisation de la promesse du Seigneur. C'est ce qu'indique clairement le mot *persévérer*, employé par saint Luc. Les apôtres savaient que le souverain arbitre du monde, quand il prend une décision relative aux choses humaines, prescrit en même temps les moyens par lesquels sa décision sera exécutée. Quand donc il résolut de nous envoyer du ciel le Saint-Esprit, il résolut aussi de ne l'accorder qu'aux prières des apôtres, et surtout aux mérites et à l'intercession de Jésus-Christ, qui dit lui-même : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur. » *Joan.* XIV, 16. Il décida donc en même temps, et quel don il nous accorderait, et de quelle manière il l'accorderait.

Quoique ce bienfait soit dû principalement aux mérites et à la prière de Jésus-Christ notre Seigneur, Dieu voulut qu'en cela les mérites des apôtres, quelque faibles qu'ils fussent, concourussent avec ceux du Sauveur. En effet, l'économie de la divine providence semble exiger que, dans l'œuvre de notre salut, quoiqu'elle accomplisse le principal et le plus difficile, nous fassions de notre côté tout ce que nous pouvons, quelque faibles que soient nos efforts. Autrement les bienfaits de Dieu seraient pour nous une occasion de nous abandonner à notre paresse et à notre nonchalance.

Lors donc que cette sainte assemblée, après l'ascension du Sauveur, persévérait dans la prière depuis dix jours, lorsqu'elle appelait de tous ses vœux le don que Dieu avait promis, au moment où les Juifs allaient célébrer la solennité de la Pentecôte, « on entendit tout d'un coup venir du ciel un bruit comme d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où étaient les apôtres. En même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. » *Act.* II, 2 *et seq.* Ils furent remplis d'une clarté si vive, d'une telle ardeur, de tant de joie et d'admiration, d'une telle connaissance des divins mystères, que, ne pouvant plus se contenir, ils célébraient en toutes les langues et à haute voix l'immensité de la bonté divine. Et en effet, que pouvaient-ils

faire autre chose, eux qui avaient recueilli les lumières de l'Esprit-Saint avec une plénitude qui n'avait jamais été accordée ni aux patriarches ni aux prophètes? Pouvaient-ils comprimer le feu céleste qui s'agitait dans leurs âmes? Si l'eau, pesante de sa nature, et tendant par son essence de haut en bas, paraît oublier sa nature, et se porte de bas en haut, quand on la met sur le feu, tellement qu'alors se sentant trop à l'étroit dans le vase qui la contient, elle s'échappe au dehors; qu'y a-t-il d'étonnant si les poitrines des apôtres, embrasées de ce feu céleste, éclataient en cris de louange et de reconnaissance?

Assurément chacun d'eux pouvait à bon droit s'approprier ces paroles d'Eliu : « Je suis plein comme d'un vin nouveau qui n'a pas d'air, et je suis prêt d'éclater comme les vases neufs où on le met. » *Job.* XXXII, 19. Aussi n'est-il pas surprenant qu'en écoutant leurs voix, quelques individus, au lieu de s'étonner comme la foule devant un tel prodige, se soient écriés d'un air moqueur : « Ils sont pleins de vin. » *Ibid.* 13 *et seq.*

Alors Pierre, prenant la parole, se mit à expliquer la grandeur du mystère d'après les oracles et les témoignages des prophètes. Il fit comprendre que Dieu, qui dans les temps passés avait communiqué son Esprit dans une faible mesure à quelques hommes choisis, apaisé enfin par les mérites et par le sang de son Fils unique, et devenu prodigue de ses richesses, venait d'ouvrir les trésors de toutes ses grâces et de les répandre sur toute chair, c'est-à-dire sur tout le genre humain, ainsi qu'il l'avait annoncé par la bouche de Joël : « Dans les temps ultérieurs je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » *Joel.* II, 28. En effet, ces trésors célestes ne devaient pas être confinés dans les limites de la Judée; ils devaient s'étendre au loin sur toutes les nations étrangères. C'est le même Apôtre qui l'avance : « Car la promesse vous regarde, vous et vos enfants, et tous ceux qui sont éloignés. » *Vobis enim est repromissio, et filiis vestris, et omnibus qui longe sunt.* Act. II, 39. C'est-à-dire, ceux qui, étrangers au culte et à la religion du vrai Dieu, sont asservis à l'empire des démons, recevront l'Esprit-Saint, et enrichis des trésors de la grâce divine, ils produiront des fruits abondants de piété et de justice.

Telle est donc l'abondance des grâces répandues à pareil jour sur toute chair; car bien qu'elles n'aient été accordées qu'à cent vingt disciples, ces derniers reçurent la faculté de les distribuer aux autres.

II.

Voilà l'histoire de la descente du Saint-Esprit, histoire que le bienheureux évangéliste saint Luc expose avec simplicité, et qui cependant renferme presque autant de mystères que de mots. Rien n'y est superflu; les moindres détails y récèlent une pensée divine. En effet, quand on considère que le Saint-Esprit a été envoyé du ciel, qu'il est descendu sur nous après l'ascension de Jésus-Christ notre Seigneur, qu'il a voulu apparaître à la fête de la Pentecôte, qu'il s'est manifesté par un vent impétueux, par des flammes, par le don des langues, qui pourrait s'imaginer que tout cela est exempt de mystères, à moins qu'il ne soit totalement étranger aux choses divines?

Mais comme un seul sermon ne suffirait pas pour l'explication de tous ces mystères, nous nous bornerons dans le présent discours à traiter le point principal, à savoir, pourquoi surtout le Saint-Esprit est descendu.

A cette question on peut faire autant de réponses qu'il y a de bienfaits contenus dans ce don céleste; or ces bienfaits sont innombrables. Cependant le but principal de la venue du Saint-Esprit a été de régénérer notre nature déchue et de nous porter puissamment à la justice et à la piété, qui nous inspirent, hélas! tant de répugnance.

Pour que vous me compreniez mieux, je vais m'exprimer simplement et me mettre à la portée de toutes les intelligences. Il faut donc savoir que, pour marcher dans la voie du salut et de la justice, deux choses surtout nous sont nécessaires, la connaissance du bien, et la volonté de le prendre pour règle de notre conduite. En d'autres termes, il faut savoir comment doit être pratiquée la justice, et ensuite vouloir la pratiquer. Car il y en a beaucoup qui savent de quelle manière on doit vivre, et qui cependant, esclaves de leurs passions, repoussent de toutes leurs forces le bien qu'ils connaissent.

Or, de ces deux choses indispensables, la première est incontestablement la plus facile. En effet, en partie par la lumière de la raison, en partie par l'enseignement de la loi, nous savons à peu près ce que nous devons pratiquer et ce que nous devons fuir. Qui ne sait, par exemple, que le parjure, le mensonge, le vol, l'homicide et l'adultère sont détestables; et que la chasteté, l'humilité, la charité, enfin que toutes les vertus doivent nous servir de règle? Que manque-t-il donc aux hommes pour pratiquer la piété et la justice? Il leur manque une volonté ferme et résolue d'observer ce qu'ils savent être bon. Car combien n'en voit-on pas qui, comprenant que la vertu est désirable, la désertent cependant, enchaînés qu'ils sont par l'amour des plaisirs! A de telles gens surtout s'appliquent ces paroles du poète :

. . . . . Video meliora, proboque;
Deteriora sequor. *Ovid. Metam.*

« Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal. »

C'est le péché originel qui a précipité l'homme dans ce déplorable état. Ainsi déchu, il est réduit, pour ainsi dire, à boiter dans la voie des préceptes divins, d'un côté connaissant son devoir, de l'autre fortement enclin à s'en éloigner. Oh! qu'ils sont nombreux ceux qui vivent dans ce misérable état! qui, désirant la vie éternelle, et sachant que pour l'obtenir l'obéissance à la loi divine est indispensable, n'ont cependant pour elle que dégoût et horreur, tandis qu'ils désirent avec passion tout ce qui nuit au salut éternel!

Ainsi, pendant que Dieu leur propose les plus salutaires aliments de l'âme, la chasteté, la charité fraternelle, la sobriété, l'oubli des injures, la douceur, l'humilité, le mépris des richesses et des voluptés terrestres, eux, au contraire, repoussant toutes ces vertus, s'abandonnent sans frein à la débauche, à l'intempérance, à l'orgueil, au faste, et poursuivent avec fureur les biens et les plaisirs de la terre.

Ils savent donc comment on doit vivre; mais il leur manque une ferme volonté d'agir, sans laquelle cette connaissance, loin de leur être d'aucun secours, vient ajouter à leur culpabilité, puisqu'elle les rend inexcusables devant le souverain Juge.

Nous l'avons dit en commençant, la loi mosaïque ne remédiait pas à cette maladie; elle faisait connaître et la volonté divine et le péché; mais elle n'inspirait ni la haine du péché, ni l'amour de la loi divine; par conséquent elle ne procurait pas le salut aux hommes.

Tel était donc le lamentable état du monde avant la venue du Sauveur. Eh quoi! Seigneur, les hommes que vous avez créés à votre image, et que vous avez voulu faire participer à votre félicité, resteront-ils perpétuellement dans cette condition malheureuse! Si les bienfaits de votre providence ne manquent à aucun des animaux, si vous veillez sur les plus vils vermisseaux et sur les autres reptiles, jusqu'à leur fournir largement et magnifiquement tout ce qui leur est nécessaire pour atteindre leur destinée, est-ce que vous abandonnerez l'homme, pour qui vous avez créé tout le reste? Est-ce que vous ne l'aiderez pas à marcher vers la fin, pour laquelle vous l'avez formé? Tel n'est pas le caractère de votre providence, qui conserve et gouverne avec un plus grand soin ce qui est plus grand.

En effet, rien de plus heureux ne pouvait arriver à l'homme, que la manière dont Dieu a pourvu à ce pressant besoin. Car, pouvant fortifier notre faiblesse et soulager notre misère par mille autres moyens, il a voulu que, pour guérir la maladie de notre nature, le Créateur lui-même devînt notre médecin et notre maître, et « accomplît tout en tous. » *Ephes.* I, 23.

C'est ce que le Sauveur indique dans les premiers mots de notre évangile : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.* XIV, 23. Je vous le demande, quoi de plus sublime qu'une telle dignité? quoi de plus désirable pour la nature humaine? « Très-chers frères, dit saint Grégoire, pesez combien est grande cette dignité, de posséder Dieu dans son cœur. » Ainsi, de même que Dieu, pouvant racheter le genre humain par bien des moyens, a choisi le plus propre à guérir notre misère, et à rehausser la gloire divine, lorsqu'il a confié cette œuvre à son Fils unique; de même aujourd'hui, pouvant subvenir par beaucoup d'autres moyens à notre pauvreté et à

notre faiblesse, il a choisi le plus effiace et le plus grandiose, celui qui contribue le plus à sauver et à rehausser l'homme.

Le Saint-Esprit fut donc envoyé pour suppléer abondamment à ce qu'il y avait de défectueux dans l'ancienne loi, pour guérir la maladie de la nature déchue, pour embraser de son feu la volonté glacée de l'homme, pour le réveiller de sa torpeur, le relever de sa chute, et l'exciter à l'amour de la loi divine. Il arriva de là que ceux qui furent inspirés pleinement de cet Esprit divin, recherchaient avec plus d'ardeur et d'efforts les biens célestes et invisibles, qu'ils n'avaient recherché précédemment les biens terrestres et visibles. Baruch l'avait annoncé bien longtemps auparavant par ces paroles prophétiques : « Votre esprit vous a portés à vous égarer en vous écartant de Dieu; mais en retournant à lui de nouveau, vous vous porterez avec dix fois plus d'ardeur à le rechercher. » *Sicut fuit sensus vester, ut erraretis a Deo; sic decies tantum convertentes requiretis eum.* Bar. IV, 28.

Grandes et admirables sont les choses que la sainte Ecriture nous dit de la puissance et des fonctions de cet Esprit divin ; et cependant cet oracle sublime semble les résumer toutes en peu de mots. En effet, si quelqu'un examine attentivement avec quelle ardeur impétueuse les hommes du siècle poursuivent richesses, honneurs, plaisirs, puissance, royaumes et empires; s'il rappelle à son souvenir les Annibal, les César, les Alexandre, et autres princes du monde, et qu'il considère quels travaux et quels périls l'ambition leur a fait braver, il comprendra qu'il suffirait et au delà de rechercher les biens célestes avec autant de feu et d'efforts qu'ils en mettaient à poursuivre les biens de la terre.

Mais le saint Prophète va plus loin, et nous promet une ardeur et un zèle bien plus grands, quand il dit : « En retournant à Dieu, vous vous porterez avec dix fois plus d'ardeur à le rechercher. » En effet le Saint-Esprit a une telle puissance, il remplit d'une telle lumière, d'une telle force, d'un tel amour pour les choses célestes le cœur qu'il possède pleinement, que cet amour surpasse infiniment celui que tous les mondains, tous les ambitieux, les avares et les voluptueux ont pour les choses terrestres. Car quel est

l'avare ou l'ambitieux, dont l'ardeur, le zèle et les travaux sont comparables à l'ardeur, au zèle et aux travaux de saint Paul? Et ce que je dis de saint Paul, je pourrais le dire des Laurent, des Vincent, et de l'innombrable armée des saints martyrs qui, animés du même Esprit, désiraient plus vivement de mourir pour la foi de Jésus-Christ que les autres ne désirent la vie et la gloire du monde.

N'est-ce pas ce que nous voyons dans saint Ignace, qui brûlait d'une telle ardeur pour le martyre, que condamné à périr sous la dent des bêtes, il les appelait en ces termes : « O bêtes secourables qu'on me prépare, quand viendrez-vous? quand vous lâchera-t-on? quand vous sera-t-il permis de vous repaître de ma chair? Puissent-elles ne pas manquer de férocité, et ne pas respecter mon corps, comme elles ont respecté celui de plusieurs autres martyrs! Mais si elles hésitent, je saurai bien les provoquer. » Quoi de plus sublime? quoi de plus admirable? D'où venait un tel courage, sinon de cet Esprit impétueux qui à pareil jour a rempli les cœurs des apôtres? Car il est descendu sous forme d'un vent impétueux, afin d'indiquer par cette forme sensible avec quelle puissance et quelle énergie il nous excite à l'amour de la justice.

En effet, le propre d'un vent impétueux est d'agir puissamment sur les objets qu'il frappe. Ainsi les vaisseaux sont emportés avec une vitesse prodigieuse, dès qu'une forte brise vient à souffler; et aussitôt qu'elle cesse, ils demeurent immobiles au milieu des mers. C'est donc avec une impétuosité semblable que le saint Esprit, par une force invisible, excite à la justice la volonté de l'homme, si nonchalante et si lâche depuis le péché originel.

Notre Seigneur a expliqué cela par une similitude très-juste, quand il a dit : « Le vent souffle où il veut, et vous entendez sa voix; mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. » *Joan.* III, 8. C'est-à-dire, bien que nous ne voyions pas le vent, nous en sentons cependant la force et les effets, lorsque nous entendons le bruissement des arbres, et surtout lorsque nous voyons des arbres séculaires, appuyés sur de solides racines, arrachés et brisés par les

tourbillons de l'ouragan. Nous voyons donc les effets du vent; cependant nous ne le voyons pas lui-même, nous ne le connaissons que par l'intelligence. Voilà ce que signifient ces mots du Sauveur : « Mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va ; » c'est une figure de langage, par laquelle il dépeint la nature de l'air, qui échappe à la vue, quoiqu'on en sente parfaitement le mouvement et l'impulsion. Et par là il a voulu indiquer la force de l'Esprit divin, force toute-puissante, quoique invisible, puisqu'il ajoute : « Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. »

Mais quel est celui qui est né de l'Esprit? — Je réponds : Voilà un homme qui, entraîné par les penchants de sa première naissance, a été quelque temps l'esclave des passions de la chair. Maintenant, il a reçu la grâce de l'Esprit divin, et, changé en une créature nouvelle, il s'applique à obéir non à la chair, mais à l'esprit; non à sa volonté propre, mais à la volonté divine; non au siècle, mais à Dieu. Appelé heureusement ainsi à une seconde naissance par le bienfait de la vocation divine, il sent son âme se transformer à l'intérieur; il se sent vivement embraser de zèle pour la religion, et d'amour pour les choses célestes; il aime ce qu'il détestait, et il déteste ce qu'il aimait; il désire ce qu'il dédaignait, et il dédaigne ce qu'il désirait avec ardeur; il prend plaisir à ce qui lui était amer, et ce qui faisait autrefois ses délices, lui est devenu à charge et l'afflige. Voilà ce qui se voit tous les jours : j'en atteste les aveux et les exemples des hommes qui, par une grâce particulière de Dieu, ont passé de l'amour du monde à l'amour et à la pratique de la piété.

En effet, l'un dit qu'autrefois il usait sa vie au jeu de cartes, et à d'autres frivolités semblables; mais que maintenant, ayant savouré une faible goutte de la joie spirituelle, il a en aversion plus que la mort toute espèce de jeux.

Un autre, dont l'occupation était nuit et jour d'amasser de l'argent, se glorifie aujourd'hui de brûler du noble amour de la pauvreté évangélique ; et lui, qui autrefois pillait le bien d'autrui, maintenant, par piété, distribue libéralement le sien.

Celui-ci, qui regardait comme impossible de vivre sans les plaisirs charnels, avoue que non-seulement depuis plusieurs

années il s'est abstenu de tout acte impur, mais encore qu'il n'a prononcé aucune parole, ni consenti à aucune pensée contre la pudeur.

Celui-là, qui était si passionné pour la chasse et pour les chevaux, qui ne pensait et ne s'occupait à autre chose, a pris tout cela en un profond dégoût, depuis qu'il a commencé à vivre par la pensée dans le ciel.

Cet autre s'adonnait avec fureur à la lecture de ces romans, dont les récits de guerres atroces et de combats singuliers ne sont qu'un tissu de mensonges; mais depuis qu'ayant goûté la suavité de l'Esprit divin, il est venu à résipiscence, il rougit de honte d'avoir trouvé du plaisir à de telles niaiseries.

Il est aussi des jeunes filles, et en grand nombre, qui mettaient leur bonheur dans la parure; à peine l'Esprit-Saint s'est-il révélé à elles qu'elles ont méprisé leurs ornements comme des ordures, comme des linges souillés.

Vous trouverez également des femmes, qui étaient si folles d'amour pour leurs époux ou leurs enfants que, s'ils venaient à être atteints d'une maladie même légère, elles en perdaient la tête. Cependant depuis qu'elles ont goûté la douceur de l'amour divin, elles modèrent si bien leur tendresse pour les créatures les plus chères à leur cœur, qu'elles sont toujours prêtes et résignées à toutes les épreuves que leur envoie la divine providence.

On en voit encore d'autres qui ont éprouvé en eux-mêmes tous les changements que nous venons d'énumérer. Aussi, convaincus par un argument si lumineux, ils sont forcés de s'écrier avec le Prophète : « Ce changement est l'œuvre du bras du Très-Haut. » *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Ps. LXXVI, 11.

Tous ceux-là, dès que, guidés par l'Esprit, ils ont connu par expérience la suavité des biens célestes, tiennent facilement pour rien tous les autres. De là ces paroles de saint Grégoire : « Pour les saints, qui brûlent des éternels désirs, entendre les bruits du monde est un poids écrasant. Car ils regardent comme intolérable, et n'étant point fait pour eux, ce qui est étranger à l'objet de leurs affections. »

Par ces transformations de l'homme intérieur, « l'Esprit-Saint, rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu, » *Rom.* VIII, 16; non qu'on puisse en avoir la certitude en cette vie, mais on peut quelquefois s'en former de fortes conjectures. Ainsi, quiconque a été changé de telle sorte, qu'il ne se reconnaît plus lui-même, et qu'il s'étonne d'être tout autre qu'il n'était auparavant; celui-là, et c'est la réponse à notre question, est né de l'Esprit, puisqu'ayant dépouillé le vieil homme, il a été transformé en une créature nouvelle.

Pour que vous n'estimiez pas au-dessous de sa valeur un si grand changement dans les âmes, apprenez de saint Bernard que le pouvoir de l'opérer est plus divin que le don des miracles. En effet, dans la vie qu'il nous a laissée de saint Malachie, saint Bernard, après avoir raconté qu'une femme avait été rappelée de la mort à la vie par les prières de ce saint, parle d'une autre femme, tellement sujette à la colère, que frères, enfants, personne enfin ne pouvait plus la supporter. Il ajoute: « Ses enfants, désolés, tant pour elle, que pour eux-mêmes, la conduisent donc auprès de Malachie, et lui exposent leur douleur en fondant en larmes. Le saint, prenant en pitié le péril de la mère, et le malheur des enfants, la tira à part, et lui demanda avec sollicitude si elle ne s'était jamais confessée. — Non, répondit-elle. — Confessez vos péchés, dit-il. — Elle obéit. Alors prescrivant une pénitence à la repentante, et priant sur elle, afin que le Tout-Puissant daignât lui donner l'esprit de mansuétude, il lui ordonna, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de ne plus se mettre en colère. A partir de ce moment elle devint si douce, qu'il était clair pour tout le monde qu'un si grand changement était l'œuvre du bras du Très-Haut. Cette femme, à ce qu'on assure, vit encore aujourd'hui, et elle est d'une patience admirable. Elle, qui exaspérait tous ceux qui l'approchaient, n'est plus émue maintenant ni des pertes, ni des injures, ni des afflictions. Puisque l'Apôtre me permet d'abonder dans mon sens, qu'on le prenne comme on l'entendra, je mets ce miracle au-dessus du miracle de la morte ressuscitée, parce que ce dernier rappelait le corps à la vie, tandis que l'autre faisait revivre l'âme. »

Cet exemple suffit, mes frères, pour vous faire apprécier l'excellence de cet admirable changement. Toutefois, pour mieux éclaircir ce point (car il n'est pas étonnant que nous ayons de la peine à comprendre ce qu'ignorait autrefois un maître en Israël, Nicodème), je vais vous présenter un autre exemple remarquable de cette magnifique transformation.

Contemplez l'apôtre Pierre, au moment de la passion du Sauveur. Il tremble à la voix d'une jeune fille, il renie son Maître, auquel il venait de vouer sa vie, et peu après, en présence de ce Maître, il jure qu'il ne le connait pas, il prononce des imprécations, il appelle sur soi tous les maux imaginables pour confirmer ce qu'il dit. Peut-on concevoir une plus grande faiblesse?

Maintenant contemplons le même Pierre, quand peu de jours après il est plein de l'Esprit céleste. D'abord, chaque jour et de toutes les forces de sa voix, il proclame publiquement la gloire du crucifié; puis, amené dans le sénat des Juifs, où s'étaient réunis Anne, prince des prêtres, Jean, Alexandre, et tous les membres du corps sacerdotal, et les entendant lui demander en vertu de quel nom il avait guéri un boiteux, il répond ces paroles courageuses et empreintes d'une foi inviolable :

« Princes du peuple, et sénateurs, puisqu'aujourd'hui on nous demande compte du bien que nous avons fait à un homme perclus, et qu'on s'informe au nom de qui il a été guéri, nous vous le déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël. C'est au nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme, présent devant vous, a été guéri. C'est cette pierre que vous autres architectes avez rejetée, et qui est devenue la principale pierre de l'angle. Et il n'y a point de salut en aucun autre; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » *Act.* IV, 9 *et seq.*

Je le demande, quoi de plus courageux que cette réponse? Quoi de plus admirable? Quelle constance ! A-t-il omis une seule des circonstances nécessaires pour faire connaître le Christ, pour en manifester la gloire, pour accuser la perfidie et la cruauté des pontifes et des pharisiens? Bienheureux pêcheur, qui vous a

ainsi métamorphosé? D'où vous est venu tant de force, et un courage si nouveau, et une constance si invincible? Ce cœur débile, ce cœur de femme, qui, peu de jours auparavant, avait peur d'une faible jeune fille, qui est-ce qui l'a si bien armé qu'il reste ferme et insurmontable devant tout le sénat des Juifs?

Dans cet exemple, qui pourrait ne pas reconnaître, ne pas admirer la force et la puissance de l'Esprit-Saint? Qui pourrait ne pas le vénérer, ne pas l'adorer? Qui n'aspirerait de toutes ses forces à entrer en participation de cette puissance divine?

Ce que j'ai dit de Pierre, j'aurais pu également le dire des autres disciples, qui tous faiblirent lors de la passion du Sauveur. Tous, en effet, l'abandonnèrent, et s'enfuirent, à tel point qu'un jeune homme, saisi par les Juifs, leur abandonna sa robe pour s'échapper nu et chercher son salut dans une fuite honteuse.

Toutes ces circonstances, le Saint-Esprit a voulu qu'elles fussent décrites minutieusement par les Evangélistes, afin de faire comprendre aux disciples eux-mêmes, et à nous tous, ce que leur avait conféré la grâce divine. Les intendants des trésors royaux, avant d'entrer en charge, donnent au prince un état de leurs propres biens, afin qu'il soit facile de constater jusqu'à quel point ils se sont enrichis durant leur administration. De même, en examinant la faiblesse première des apôtres, on voit clairement ce qu'ils ont reçu de l'Esprit-Saint. Mais on dira peut-être : Fort bien; toutefois cette effusion prodigieuse de l'Esprit-Saint a été accordée seulement aux apôtres, qui ont recueilli les prémices de ce don. — Je conviens qu'il y a là du vrai. Mais cependant le Seigneur n'interdit à personne la participation de son Esprit. Il n'exclut personne de la communion de sa grâce. Bien au contraire, de combien de manières ne nous y appelle-t-il pas? « Allez, dit-il, par tout le monde, prêcher l'Evangile à toute créature. » *Marc. ult.* 15. Or, qu'est-ce que l'Evangile, sinon la grâce du Saint-Esprit spontanément offerte? Le Sauveur dit encore dans saint Jean : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. » *Joan.* VII, 37. Et l'Evangéliste ajoute : « Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir les croyants. » O parole d'or ! parole pleine de tendresse et de miséricorde, et qui devait ré-

sonner continuellement aux oreilles de notre cœur, pour nous porter au désir et à l'espérance de ce don céleste !

Ecoutez maintenant l'invitation du Prophète : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux; vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez. Venez, achetez sans argent, et sans aucun échange, le vin et le lait, » *Isa.* LV, 1, c'est-à-dire, le vin de la charité, et le lait de la joie spirituelle; le vin, vous qui êtes devenus forts; le lait, vous qui, « comme des enfans en Jésus-Christ, » I *Cor.* III, 1, sucez encore la mamelle.

Mais comment expliquer qu'après avoir dit : « Venez acheter, » il dise aussitôt, « sans argent et sans aucun échange? » Qui est-ce qui achète sans argent et sans échange? Y aurait-il là une allusion à ces paroles de l'Epouse du Cantique : « Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour le saint amour, il les mépriserait, comme s'il n'avait rien donné? » *Cant.* VIII, 7. En effet, telles sont la dignité et la grandeur de cette grâce, que si, pour l'obtenir, on avait dépensé toutes les richesses du monde, ou enduré toutes les fatigues possibles, on n'aurait rien donné en échange. De là ces paroles : « Je n'ai pas fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses; parce que tout l'or, au prix d'elle, n'est qu'un peu de sable, et que l'argent devant elle sera considéré comme de la boue. » *Sap.* VII, 9.

D'ailleurs, il est également vrai et que ce don s'achète, et qu'il se donne gratuitement. Car de même qu'il arrive parfois que l'un sème, et qu'un autre moissonne; de même ici on ne doit pas s'étonner si l'un achète, pour qu'un autre reçoive gratuitement. Or, Jésus-Christ notre Seigneur a vraiment acheté pour nous un si grand don au prix de son sang; et nous, nous l'avons reçu à cause de lui gratuitement de son Père. L'Apôtre l'insinue, quand il dit que « nous avons été justifiés gratuitement par la rédemption qui vient de Jésus-Christ. » *Rom.* III, 24. Nous avons donc été justifiés gratuitement, et cependant achetés à un haut prix, c'est-à-dire, par la rédemption qui vient de Jésus-Christ.

Maintenant, avant de finir, tirons en peu de mots une con-

clusion pratique de tout ce qui précède, pour que nous n'ayons pas entendu inutilement le présent discours.

D'abord nous devons rendre d'immortelles actions de grâces à cet Esprit divin, qui à pareil jour est descendu dans les cœurs des apôtres. Car nous ne sommes nullement exclus de la participation de ce don, puisque c'est pour nous qu'il a été répandu sur eux. En effet, Dieu ayant résolu de construire de pierres vivantes le temple de son Eglise, dut créer des ouvriers pour conduire cette œuvre; et c'est nous qui sommes l'œuvre, le temple pour lequel ces ouvriers ont été formés. L'Apôtre l'indiquait clairement, quand il écrivait aux Corinthiens : « Tout est à vous, soit Paul, ou Apollo, ou Céphas; soit le monde, soit la vie ou la mort, soit les choses présentes ou les futures, tout est à vous, » I *Cor.* III, 22 ; c'est-à-dire, tout a été institué pour votre salut.

De même qu'un père de noble maison, qui comble de riches présents le précepteur de son fils, pour qu'il l'instruise avec soin, honore non-seulement le précepteur, mais encore son fils; de même lorsqu'à pareil jour Dieu a rempli de son Esprit les apôtres, il a acquis par cet immense bienfait un droit rigoureux non-seulement à leur reconnaissance, mais aussi à la nôtre, puisque c'est pour notre salut qu'il a répandu sur eux son Esprit d'une main si libérale. D'autant plus que ce même Esprit, comme nous l'avons dit en commençant, devait demeurer perpétuellement avec nous, afin de nous diriger par son gouvernement invisible, par son enseignement et ses inspirations vers la vie bienheureuse et immortelle.

Car dans ce monde unique vous devez voir deux mondes, celui de la nature, et celui de la grâce; l'un dont la fin est la vie naturelle, l'autre dont la fin est la vie surnaturelle ou divine. Comme donc le Créateur de la nature, premier moteur et cause première, enveloppe perpétuellement de sa providence toutes les choses dont se compose la nature, et les dirige incessamment vers leurs fins dans un concert général et harmonieux; ainsi, ce même Dieu, qui est aussi auteur de la grâce et de la béatitude, se conduit d'une manière semblable dans le monde surnaturel,

c'est-à-dire, dans l'Eglise; il s'insinue dans les âmes des justes par une opération occulte et invisible, et il les conduit à leur fin surnaturelle par un secours du même ordre et par les œuvres de piété et de justice.

En second lieu, nous devons aussi, avec une égale effusion de cœur, rendre grâces à notre Sauveur, par les mérites et les prières de qui s'est étendu sur nous un si magnifique présent.

Enfin, de ce qui précède nous conclurons encore qu'ils sont dans une erreur complète ceux qui redoutent le chemin de la vertu comme ardu et inaccessible. N'ayant jamais éprouvé la puissance du Saint-Esprit, ils n'en ont aucune idée. Sans son assistance, j'en conviens, la route de la vertu est beaucoup plus difficile encore qu'ils ne se l'imaginent; mais avec son assistance, cette route est si unie et si douce que le Prophète a eu raison de dire : « Je mets toute ma joie à marcher dans la voie de vos commandements, et ils me tiennent lieu de toutes les richesses. » *Ps.* CXVIII, 14. Par conséquent, la lâcheté et l'insouciance d'un grand nombre d'hommes sont impardonnables. Quelle nonchalance plus grande, que de perdre, pour des choses de rien, un don si précieux, et qui a coûté si cher? En effet, ce don, considéré en lui-même, et le prix qu'il a coûté, semblent rivaliser entre eux de valeur. Si vous calculez le prix, quoi de plus grand? Si vous regardez le don, quoi de plus divin? Quelle folie n'est-ce donc pas de les répudier l'un et l'autre pour se soustraire à un travail insignifiant. Car qu'est-ce que le Seigneur exige de moi, sinon que je désire avec ardeur avant d'obtenir, que je demande avant de recevoir, que je cherche avant de trouver, « que j'élargisse ma bouche, pour que lui-même la remplisse? » *Ps.* LXXX, 11. La Vérité elle-même l'a dit : « Quiconque demande reçoit; qui cherche, trouve; et on ouvrira à celui qui frappe. » *Luc.* XI, 10.

Plus haut, nous avons dit des saints apôtres que, pendant dix jours après l'Ascension du Sauveur, ils continuèrent de prier avec Marie, mère de Jésus, et les saintes femmes. Eh bien! je vous promets de la part de Dieu, que vous recevrez le même Esprit, quoiqu'à un moindre degré, si, repentant de votre vie passée, et touché de componction, vous persévérez avec soin

dans la prière, si vous persistez avec les apôtres à demander, à chercher, à frapper. Vous en avez pour garants, d'abord, cette promesse du Sauveur : « Si tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants; combien plus votre Père qui est au ciel, donnera-t-il le bon Esprit à ceux qui le lui demandent? » *Si vos, cum sitis mali, nostis bona dare filiis vestris; quanto magis Pater vester cœlestis dabit Spiritum bonum petentibus se?* Matth. VII, 11. Vous avez, en outre, le témoignage de l'apôtre saint Jacques, qui dit : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse (laquelle tient la première place entre les différents dons du Saint-Esprit), qu'il la demande à Dieu, qui donne a tous libéralement. » — Mais, dites-vous, comment demander? — A cela le même apôtre répond : « Qu'il la demande avec foi, sans défiance. » *Postulet autem in fide, nihil hæsitans.* Jacob. I, 5 et 6. Car de toutes les conditions de la prière, la foi est la plus nécessaire, si nous voulons obtenir ce que nous sollicitons.

Puisque nous avons fait mention de la foi, essayons de tirer de la solennité présente un argument contre une erreur très-funeste et très-commune. En effet, on voit beaucoup de gens, soit hérétiques, soit fidèles, qui, persistant dans leurs crimes, s'imaginent que leur foi toute seule peut leur procurer le salut, et qu'en elle se résume la piété chrétienne. On ne saurait dire combien d'âmes a perdues cette persuasion, introduite dans le monde par l'adresse de Satan. Or, pour la réfuter et l'anéantir, la solennité présente suffit, indépendamment de bien d'autres raisons que l'on pourrait donner.

En effet, il est constant que tous les efforts de Jésus-Christ notre Seigneur, ses prières, ses travaux, son incarnation, sa passion, sa mort, sa vie, sa résurrection, et son ascension avaient pour objet de nous envoyer du ciel le Saint-Esprit. Mais le Saint-Esprit, considéré dans sa nature et son essence, est l'amour qui unit par des liens ineffables le Père et le Fils. Car de même que le Fils est le Verbe qui procède de l'entendement du Père, de même le Saint-Esprit est l'amour qui émane de la volonté du Père et du Fils. Il résulte de là, mes frères, que la charité est toute la fin du christianisme; car la fin de tous les

travaux de Jésus-Christ, était que le Saint-Esprit, qui est essentiellement amour, enflammât nos cœurs de l'amour des choses célestes, et que, comme il associe par les nœuds d'un amour infini le Père et le Fils, il associât tous les fidèles entre eux par les liens d'une charité mutuelle. Or, où domine une telle charité, ne peuvent trouver place ni la haine, ni l'envie, ni l'injure, ni la rapine, ni l'outrage, ni la médisance, ni la délation, ni le scandale ou l'amour impudique; au lieu de tout cela, règnent la compassion, la bienveillance, la libéralité, l'affabilité, la mansuétude, la douceur. Tels sont les effets de la vraie charité; tels sont aussi les indices, d'après lesquels chacun pourra conjecturer, si le Saint-Esprit est descendu dans son âme.

Travaillons donc toujours à acquérir la charité; préférons la charité à tout; demandons au Seigneur par des prières assidues le feu de la charité; l'Apôtre la qualifie de résumé de la philosophie chrétienne et de « lien de la perfection. » *Col.* III, 14. Il est bien vrai que la foi est nécessaire, et qu'elle est extrêmement recommandable, puisque sans elle il n'y a point de charité; toutefois elle n'est que le fondement de l'œuvre, dont la charité est la consommation et le couronnement. Cette dernière vertu est si grande que, comme l'a dit le même Apôtre, la foi et l'espérance passeront, tandis que la charité seule demeurera dans la céleste patrie. Daigne l'Esprit-Saint nous accorder aujourd'hui miséricordieusement cette vertu, lui qui avec le Père et le Fils vit et règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA PENTECOTE.

COMMENT L'OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT GUÉRIT LA MALADIE DE NOTRE NATURE, ET RÉTABLIT L'HOMME DANS SA DIGNITÉ PREMIÈRE.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.
Tous furent remplis de l'Esprit-Saint. *Act.* II, 4.

Les rhéteurs, qui donnent des préceptes sur l'éloquence, prescrivent de réserver pour la fin du discours les arguments les meilleurs et les plus convaincants; parce que la dernière partie reste gravée dans l'esprit des auditeurs, et qu'on juge par là de toute la harangue, et, en définitive, de la cause entière. Cet ordre, la sagesse divine semble l'avoir observé dans l'économie du salut de l'homme, puisqu'elle a réservé pour la fin de notre rédemption la descente du Saint-Esprit, qui est le bienfait le plus utile à notre salut. Oui, la venue de l'Esprit-Saint a été le splendide couronnement de toutes les œuvres et de toutes les souffrances de Jésus-Christ. Tous les travaux du Sauveur, toutes ses fatigues, les prières assidues qu'il adressait à son Père, enfin l'effusion de son sang et le supplice de la croix ont eu pour but ce don magnifique, ce feu céleste, dont lui-même a dit : « Je suis venu jeter le feu sur la terre; et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume? » *Luc.* XII, 49.

Or, mes frères, voici comment vous pouvez vous faire une idée de la magnificence de ce don. Si Celui, qui d'un mot avait créé ce vaste univers, a employé tant d'années, bravé tant de souffrances, accompli tant de travaux, afin de nous conquérir ce don céleste; quelle valeur ne devons-nous pas attacher à ce qui a coûté tant de sueurs et un si haut prix? Vous pouvez aussi apprécier par là combien est sublime cette solennité très-sainte, but de tous les travaux de Jésus-Christ, de toute sa doctrine, de ses promesses, de ses mystères, et de tous les sacre-

ments de la loi nouvelle; tout cela, en effet, n'a d'autre objet que de faire entrer dans nos âmes le feu céleste de l'Esprit divin. C'est de cet ineffable mystère que nous avons à traiter aujourd'hui. Les apôtres eux-mêmes n'eussent pu en parler dignement, s'ils n'avaient reçu de ce divin Esprit des langues de feu : plût à Dieu qu'au moment où nous allons en parler, il tombât sur nous quelque chose de ces langues de feu, pour nous aider à parler convenablement de la nature, de la vertu et de la puissance de ce feu céleste! Car qui est-ce qui oserait aborder un sujet si grandiose, sans l'assistance de Celui qui donne aux muets une langue, aux ignorants l'éloquence, aux stupides la sagesse, aux timides et aux infirmes la hardiesse de parler? Cette faculté de parler et d'entendre, implorons-la, mes frères, d'une voix suppliante par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

De ce que nous venons de dire il résulte que tous les travaux de Jésus-Christ avaient pour objet de répandre dans les cœurs des fidèles l'Esprit-Saint, dont les secours procurent aux hommes l'éternel salut. Ils sont donc tous deux les auteurs et les causes de notre salut, mais d'une manière différente. Car Jésus-Christ, par le supplice de la croix, nous a mérité le Saint-Esprit; tandis que le Saint-Esprit, répandu dans les cœurs des fidèles par l'effet des mérites de Jésus-Christ, opère notre salut, et régénère par ses dons la nature humaine, déchue par la faute du premier père. Mais pour que nous puissions comprendre le bienfait de cette réparation, il est nécessaire de remonter d'abord en peu de mots à la chute de l'homme. Puis partant de là, nous essaierons d'exposer l'histoire de notre réhabilitation, ainsi que les dons et les bienfaits splendides du Saint-Esprit. Pour vous, soyez attentifs à l'explication des fruits précieux et invisibles de cet Esprit; il n'est pas de sujet qui doive exciter plus vivement en vous le désir d'apprendre.

D'abord, il est constant que Dieu, dans sa bonté immense et infinie, a créé l'homme pour le faire participer à sa félicité, qui consiste dans la claire vision du souverain bien. Cette félicité est si naturelle et si propre à Dieu, qu'elle ne saurait convenir natu-

rellement à aucune créature, quelqu'excellente qu'elle soit. Car ce qui est le caractère propre de la divinité ne peut évidemment convenir à aucun objet créé. Cependant, la grâce peut accorder ce qui est au-dessus de la nature. Mais, toutes les œuvres de Dieu étant réglées avec une sagesse suprême, de telle sorte que la fin et ce qui tend à la fin soient de même ordre et de même genre, cette fin ne pouvait être placée au delà de toute portée de la nature, sans que la vie de l'homme, c'est-à-dire la route conduisant à cette fin, fût aussi plutôt divine qu'humaine. La force des choses exigeait que celui qui était appelé à la béatitude divine, vécût non pas d'une vie humaine, et soumise aux saillies de la chair et du sang, mais d'une vie céleste et divine. Or, pour mener cette vie, la divine Providence a établi des instruments et des secours qui aident l'homme à s'élever au-dessus de lui-même. En effet, dit saint Basile, Dieu créa la nature, et en même temps accorda la grâce, et non-seulement la grâce, mais aussi la justice originelle. De la grâce, comme d'une source intarissable, découlaient toutes les vertus et les dons du Saint-Esprit, qui pénétraient toutes les puissances de l'âme, les portaient aux actions méritoires, et rendaient possible aux hommes la vie surnaturelle. Voilà pourquoi ces vertus reçoivent des théologiens le nom *d'habitus,* nom qui vient ou de ce qu'elles mettent en nous de bonnes *habitudes,* ou de ce qu'elles embellissent comme d'un *habillement* précieux les puissances de notre âme. Au reste, la justice originelle avait surtout cela de bon pour l'homme, que, bien qu'il fût composé de deux natures dissemblables, l'une spirituelle, l'autre corporelle, celle-ci était si bien soumise à l'autre, qu'elle obéissait avec docilité, et qu'ainsi la partie animale elle-même était en quelque sorte raisonnable et spirituelle.

Tel était donc l'état heureux de l'homme, lorsque, par suite de l'envie et de l'astuce de Satan, il voulut s'élever au-dessus de sa condition. Alors il fut dépouillé de toutes les faveurs dont il avait abusé par orgueil, et il demeura nu, comme il allait le remarquer bientôt lui-même. Par une conséquence nécessaire, toutes les puissances de l'âme qui, appuyées sur les dons célestes, tournaient leurs aspirations vers le ciel, se déprimèrent de haut en

bas, et dévièrent de leur rectitude primitive. De même que les poissons de mer continuent de vivre tant qu'on les conserve dans l'eau de mer, mais que, si on les en tire, ils ne tardent pas à palpiter et à mourir ; de même la nature humaine resta pure et conserva son intégrité tant qu'elle posséda la grâce et la justice ; mais dès qu'elle les eût perdues, elle devint sujette à la corruption et à la mort. Car telle est la force et la malice du péché que tout ce qu'il touche, il le gâte, le perd et le détruit.

Pour que cela ne paraisse ni étrange, ni incroyable à personne, je vais citer ici un exemple qui ne sera pas hors de propos. Suivant des auteurs dignes de foi, l'Hypanis, fleuve considérable dont parle Virgile dans les Georgiques, a une eau très-douce et bonne à boire; cependant dès qu'il reçoit un faible ruisseau d'eau amère, venant du flanc d'une montagne voisine, toutes ses eaux, malgré leur volume immense, deviennent amères, salées et impotables. Ce petit ruisseau est l'image du péché originel; car la chute d'un seul homme a infecté toute la masse du genre humain, et a altéré dans chaque individu le corps, l'âme, et toutes les puissances de l'âme.

De toute la nature humaine, il n'y a donc rien qui n'ait été atteint par la déplorable souillure de ce péché, rien qui n'ait été détourné de sa rectitude. Cependant les deux principales puissances de notre âme, celles qui dirigent les autres, je veux dire, l'entendement et la volonté, ont reçu les plus graves blessures. Car l'entendement, qui contemplait avec netteté les choses spirituelles et divines, cessa de les voir ; et la volonté qui consacrait à ces choses tout son amour, s'abaissa vers les biens de la terre. Alors la partie inférieure de l'homme, qui obéissait pleinement à la partie supérieure, secoua ce joug salutaire, et domina seule, entraînant violemment à sa suite les puissances nobles de l'âme, afin d'assouvir ses convoitises.

Qu'arriva-t-il de là? Le voici. L'élément matériel qui nous rapproche des bêtes, puisqu'il nous est commun avec elles, venant à dominer et à prendre le gouvernail, l'homme descendit au niveau des brutes, et ainsi s'accomplirent ces paroles du Prophète : « L'homme étant dans l'honneur n'y est pas demeuré stable; il a

été comparé aux animaux privés de raison, et il leur est devenu semblable. » *Ps.* XLVIII, 13. En effet, lui qui, établi par Dieu dans un état plein de grandeur, avait voulu insolemment s'élever au-dessus de sa condition, fut, par un juste châtiment de Dieu, abaissé au-dessous; il devint semblable aux bêtes, pour avoir, dans son orgueil, osé aspirer à la gloire d'une ressemblance absolue avec Dieu.

Nous voyons une frappante image de ce châtiment dans le fier Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui poussa l'orgueil jusqu'à vouloir qu'on lui rendît les honneurs divins, et qui fut si terriblement rabaissé, qu'il devint semblable aux bêtes. Un jour que dans l'ivresse de sa puissance il se promenait dans son palais, roulant dans son esprit mille vaines pensées de grandeur, il entendit cette voix venue du ciel : « Voici ce qui vous est annoncé, ô roi Nabuchodonosor; votre royaume va passer en d'autres mains. On va même vous chasser de la compagnie des hommes, vous habiterez avec les bêtes fauves, et vous mangerez du foin comme un bœuf. » *Daniel.* IV, 28 et 29. Ici les interprètes disent que ce roi orgueilleux, tout en conservant la forme humaine, prit un cœur de bête; car nous lisons : « On lui ôtera son cœur d'homme, on lui donnera un cœur de bête, et sept temps se passeront ainsi. » *Dan.* IV, 13. Ce qui a été fait là en figure, nous le voyons accompli dans le premier homme et ses descendants; car beaucoup d'entre eux, en retenant la forme humaine, vivent néanmoins comme des brutes. De même qu'en toutes choses les bêtes sont mues, non par la raison qui leur manque, mais par leurs appétits; ainsi vous voyez la plupart des hommes suivre presque toujours et prendre pour règle, non la raison, mais les mouvements désordonnés de l'âme. Or, qu'est-ce que cela, sinon vivre à la manière des bêtes? En outre, celles-ci n'ont d'autre préoccupation que de poursuivre partout ce qui flatte le corps; leur nature, basse et abjecte, ne saurait aucunement s'élever au-dessus de ces choses. De même beaucoup d'hommes, quoique créés pour les biens célestes et éternels, ont cependant dégénéré si fort de leur noblesse native, que, comme des bêtes, ils se vautrent dans la fange des biens terrestres, comme si ce que la

religion nous apprend de la félicité de la vie future ne les concernait en aucune façon. Ce sont ceux qui « donnent leurs noms à leurs terres, » *Ps.* XLVIII, 12; ceux qui, « s'éloignant de Dieu, sont inscrits sur la terre, » *Jerem.* XVII, 13; qui enfin, « venant de la terre, ne parlent que de la terre, » *Joan.* III, 31; c'est-à-dire, dont tous les soucis, toutes les pensées, tous les travaux roulent sur les biens terrestres.

De tels êtres, que sont-ils donc autre chose que des bêtes de somme, et des brutes sous forme humaine, comme ce roi orgueilleux dont nous venons de parler? Vous voyez, mes frères, quelle chute a fait l'homme. Créé dans un état plein de grandeur, et à la ressemblance de Dieu, il est maintenant « comparé aux bêtes privées de raison, et il leur est devenu semblable, » *ibid.;* que dis-je? il leur est devenu de beaucoup inférieur, puisque ce qu'elles tiennent de la nature sans qu'il y ait de leur faute, il le doit, lui, à sa prévarication, en dépit même de la nature.

« Mais Dieu nous rejettera-t-il pour toujours? nous privera-t-il éternellement de sa miséricorde? oubliera-t-il sa bonté compatissante, et sa colère arrêtera-t-elle le cours de ses bienfaits? » *Ps.* LXXVI, 8. Cette miséricorde qui, après sept ans révolus, a rendu à Nabuchodonosor avec son trône l'usage de la raison, cette même miséricorde a rendu à l'homme sa dignité primitive dans le septième âge du monde, qu'a illustré par sa venue Jésus-Christ notre Seigneur. De même que ce roi reçut un cœur humain en échange d'un cœur de bête, de même aujourd'hui, par un bienfait de la bonté divine, un cœur de bête est enlevé à l'homme, et un cœur nouveau, plein de l'Esprit de Dieu, lui est donné. Car le Saint-Esprit, à pareil jour, est descendu dans les cœurs des hommes, afin que ces cœurs, qui ressemblaient à ceux des bêtes, devinssent participants de la sainteté divine. Dieu, après avoir formé l'homme du limon de la terre, souffla sur lui un esprit de vie, c'est-à-dire, suivant l'interprétation mystique de saint Athanase, l'Esprit-Saint. Maintenant, voulant le relever de sa déchéance, il lui rend le même Esprit, pour qu'il reprenne la vie surnaturelle et la divine ressemblance qu'il avait perdues.

Pour accomplir cette régénération, il n'était pas de meilleur

moyen que de répandre dans nos cœurs le Saint-Esprit, qui par son souffle nous rend tels qu'il est lui-même. En effet, il est hors de doute que chacun est tel que l'esprit qu'il porte en soi. Ainsi, l'esprit mauvais rend semblables à lui ceux en qui il habite, c'est-à-dire, les superbes, les rebelles, les orgueilleux, les obstinés dans le mal, en un mot tous les méchants. De même, ceux qui sont inspirés de l'Esprit divin, et qui participent à sa puissance et à sa divinité, s'efforcent d'imiter, autant qu'ils le peuvent, sa pureté, sa bonté, son innocence. C'est ce que le Seigneur exige de nous, quand il dit : « Vous serez saints, parce que je suis saint. » *Levit.* xi., 45. Ceux donc qui, en qualité d'enfants de Dieu, sont animés de cet Esprit, ne vivent plus de la vie des brutes, ni même d'une vie purement humaine, mais ils s'appliquent à représenter dans leurs mœurs la sainteté et la pureté divines. Saint Jean l'Evangéliste n'exprime pas autre chose quand il dit que ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ, « ne sont pas nés du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu-même. » *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.* Joan. i., 13.

En effet, pénétrés de l'Esprit céleste, qui leur donne une seconde naissance et une vie nouvelle, les enfants de Dieu se règlent et se dirigent, non d'après les passions et les désirs de la chair et du sang, non d'après une volonté purement humaine, qui, bien que conduite par la raison, ne s'élève pas cependant jusqu'au divin et au surnaturel, mais d'après les inspirations et les conseils de cet Esprit céleste, et ainsi ils ont en eux quelque chose de divin. Car l'Evangéliste dit : « Ils sont nés de Dieu, » et ainsi ce Dieu, dont ils reproduisent dans leurs mœurs la sainteté, est leur Père. Or, si le Sauveur a dit avec vérité : « Ce qui est né de l'Esprit, est Esprit, » on peut aussi fort bien dire : Ce qui est né de Dieu, est Dieu. Enfin comme Judas mérita de recevoir du Sauveur le nom de démon, parce qu'il se laissait entraîner par Satan, de même on appelle dieux, à bon droit, ceux qui, inspirés par l'Esprit divin, reproduisent, autant qu'ils le peuvent, dans leurs actions, la sainteté divine.

I.

Mais, puisque nous avons avancé un peu plus haut, que les principales puissances de notre âme, je veux dire, l'entendement et la volonté, qui commandent aux autres puissances, ont été les plus blessées par le péché originel, il est bon de dire quelques mots de leur maladie, et d'en indiquer le remède, au moins en tant que ce sujet se rattache au mystère de ce jour.

Comme de ces deux puissances l'entendement tient le premier rang (ce qui a porté Aristote à le comparer au premier orbe des cieux, qui meut tous les autres), si cet entendement est imbu d'erreurs, de préjugés et de faux jugements, rien dans nos actions ne sera conforme à l'ordre et à la raison. Or, dans la plupart des hommes, l'entendement était tellement obscurci par suite du péché originel, qu'il ne mettait guère au nombre des maux à fuir ou des biens à désirer que ceux qui étaient présents et visibles, et ne jugeait du bonheur et du malheur que d'après cette mesure judaïque. En effet, tous les hommes ont naturellement soif du bonheur, et ils disent qu'il consiste à fuir tous les maux, et à saisir tous les biens. Mais ils donnent le nom de biens à ce que le monde recherche avec ardeur, c'est-à-dire, aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs, à la puissance, à la force, à la beauté, et aux autres avantages de ce genre, qui appartiennent au corps, ou se rapportent principalement à son bien-être. Rampant sur la terre, ils s'extasient devant les choses de la terre, ne peuvent en détourner leur esprit et leurs yeux, sont incapables de rien regarder qui ne se rapporte aux jouissances du corps, et n'apprécient toutes les promesses divines que d'après les commodités de la vie et d'après le bonheur terrestre.

Pour dissiper ces ténèbres, l'homme avait donc besoin d'une lumière surnaturelle, qui lui fît comprendre que ces prétendus biens ou maux ne sont que des ombres légères des biens et des maux véritables; que, par conséquent, il ne faut pas mettre tant d'ardeur à les rechercher ou à les fuir; enfin, que les biens éternels et invisibles, et toutes les choses qui y mènent, ont seuls de la

valeur, et que le péché, qui nous en détourne, doit être détesté plus que tout le reste.

Or cette lumière nous vient surtout de l'Esprit-Saint, dont le Sauveur a dit : « Quand sera venu cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité. » *Joan.* XVI, 13. Et ailleurs : « Il vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » *Joan.* XIV, 26. Saint Jean dit aussi : « L'onction vous instruira de tout. » I *Joan.* II, 27. Et pour instruire il ne lui faut pas de longues années, car, ainsi que l'a dit Bède, l'enseignement n'est pas long, quand c'est le Saint-Esprit qui enseigne. De là ces paroles d'Eusèbe d'Emèse : « Nous sommes rachetés par Jésus-Christ; mais le Saint-Esprit nous éclaire, nous édifie, nous instruit, nous dirige par le don de la sagesse spirituelle, afin que nous puissions entendre cette parole qui vient de lui : Je vous rendrai sage, et je vous instruirai du chemin dans lequel vous devez marcher. » *Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris.* Ps. XXXI, 8.

Cette fonction d'enseigner est attribuée surtout à l'Esprit-Saint, parce que, suivant l'Apôtre, « cet Esprit pénètre tout, même les profondeurs des secrets de Dieu. En effet, qui des hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? Ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu, que l'Esprit de Dieu. » I *Cor.* II, 10. A qui donc d'enseigner ce qui est divin, sinon à l'Esprit de Dieu?

Or, pour cela, il éclaire et perfectionne l'entendement humain au moyen de quatre dons magnifiques, ceux de science, d'intelligence, de conseil, et enfin le don de sagesse, auquel se rapportent les autres. C'est ainsi qu'il délivre notre entendement des ténèbres causées par le péché, et qu'il lui rend sa splendeur primitive pour contempler les merveilles divines.

Cependant la volonté, faite pour aimer Dieu et les richesses divines, avait été blessée si dangereusement, et tellement détournée de son devoir que, dans sa passion frénétique pour les choses de la terre, elle était devenue tout-à-fait de glace pour le Créateur, au point de lui préférer un peu de poussière, c'est-à-dire, les biens d'ici-bas. De toutes les misères de la vie humaine, c'est, à

mon avis, la plus grande et la plus lamentable, celle qui montre le plus clairement la chute et la maladie de notre nature. N'est-il pas indigne, je vous le demande, quand les membres du corps humain aiment leur tête plus qu'eux-mêmes, de voir l'homme ne pas aimer plus que toute autre chose Celui qui est la tête, le principe et la fin de tout ce vaste univers? N'est-il pas indigne, quand la volonté, par une propension naturelle, se porte vers ce qui est honnête et beau, de la voir ne pas aimer plus que tout le reste le suprême Auteur de toute beauté et de toute bonté? N'est-il pas déplorable de voir une foule d'hommes s'éprendre jusqu'à la folie d'un visage de femme, dont l'éclat est souvent artificiel, tandis que l'ineffable beauté de Dieu n'excite nullement leur amour?

Eh quoi? n'est-ce pas une monstruosité que moi, vil vermisseau, qui me préfère à tout, je méprise le bien suprême et infini? O misère vraiment déplorable! ô maladie inconcevable de l'humaine nature! Quelle sorte de dangers les hommes n'affrontent-ils pas dans leur passion pour les choses terrestres! A quels périls, à quelles fatigues ne s'exposent-ils pas! Quelles mers ne sont-ils pas prêts à parcourir! Sur quels bords, sur quels rivages inconnus ne les voit-on pas! Et cependant c'est pour eux un fardeau insupportable, que de s'imposer pendant un seul jour quelques privations par amour de Dieu. Qu'on leur enlève quelque chose de leurs richesses, ou de leur réputation, ou de la faveur populaire, ils vont soulever des tempêtes. Et cependant lorsqu'ils perdent chaque jour par leurs crimes Dieu lui-même, source intarissable de tous les biens, ils n'y pensent nullement, et n'en sont nullement affectés.

Aussi, quand je réfléchis à cette étrange perversité de nos affections, il me paraît évident que notre âme, par suite du péché, est tombée dans une paralysie spirituelle. Il arrive quelquefois que le corps de l'homme est tellement atteint de paralysie, qu'un membre demeurant intact et sain, un autre, enchaîné par la force de la maladie, reste privé de tout mouvement et de tout sentiment. De sorte que si vous piquez légèrement, fût-ce avec une épingle, la partie saine, elle ressent vivement la douleur;

tandis que la partie malade ne sent rien, quand même on emploierait le fer et le feu. Voilà précisément ce qu'il me semble voir dans l'âme.

En effet, comme elle a pour ainsi dire deux parties, dont l'une est relative aux choses spirituelles et divines, et l'autre aux objets terrestres, et à tout ce qui sert au bien-être du corps, elle a été tellement dépravée et pervertie par le péché, tellement blessée dans ce qu'elle a de plus noble, que la partie inférieure s'acharne à la poursuite de ce qui a trait au bien-être du corps, au lieu que la partie supérieure qui devrait s'appliquer aux choses spirituelles et divines, lesquelles méritent un amour proportionné à la supériorité de Dieu sur l'homme, du ciel sur la terre, de l'éternité sur le temps, que la partie supérieure, dis-je, ne fait aucun cas de ces biens éternels, et ne s'inquiète nullement de leur perte, la plus considérable pourtant que l'on puisse imaginer.

A ce trait, qui ne verra clairement que notre âme est atteinte d'une grave paralysie; puisque, en tant qu'elle regarde les choses de la terre, elle est si vivace et si vigoureuse; tandis que ses facultés les plus nobles, qui devraient se tourner vers les choses divines, restent, dans la plupart des hommes, immobiles et inertes comme une pierre? O misère, qui n'a jamais été assez déplorée, pas même dans les lamentations de Jérémie! Quel ne serait pas notre bonheur, si c'était l'inverse; si la paralysie, au lieu de la partie noble de l'âme, faite pour regarder Dieu, attaquait la partie inférieure; si étant indifférents et comme morts aux choses de la terre, nous étions ardents pour les choses du ciel! Tel est le bonheur dont se glorifiait saint Paul, quand il disait que, mort au monde, il vivait en Dieu. Tel est aussi le bonheur que figurait l[a] bénédiction donnée par l'ange au patriarche Jacob, lequel, boitant de corps, était sain d'esprit. *Gen.* XXXII, 25 *et seq.*

Le Seigneur, prenant donc en pitié cette corruption profonde de la nature humaine, promit un remède par les oracles répétés des prophètes. Nous en avons un témoignage éclatant dans Ezéchiel, où Dieu annonce ouvertement en ces termes le mystère de la solennité présente : « Je répandrai sur vous de l'eau pure, et

vous serez purifiés de toutes vos souillures. Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai au milieu de vous un esprit nouveau; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit au milieu de vous; je ferai que vous marchiez dans la voie de mes préceptes, que vous gardiez mes commandements et que vous les pratiquiez. » *Ezech.* XXXVI, 25, et XI, 19. Quoi de plus clair que ce passage? Quelle promesse plus grande et plus magnifique pouvait être faite? Certes, dans ces douces paroles, le Seigneur a résumé toute la philosophie chrétienne. Car ce qu'elle enseigne principalement, ce qu'elle fait connaître avant tout, c'est la maladie de la nature déchue, et le remède à cette maladie; remède que Jésus-Christ notre Seigneur devait mériter par le sacrifice de sa passion, et que le Saint-Esprit devait appliquer par le secours de sa grâce. Toutes choses qui sont renfermées dans ce peu de paroles.

Heureux donc ceux à qui est échu ce don céleste; heureux ceux dont les cœurs ont été ainsi amollis et changés; heureux ceux qui, ayant dompté et foulé aux pieds la chair, sont devenus spirituels et divins par la descente de cet Esprit. Car, à l'opposé de Nabuchodonosor, dont nous avons parlé plus haut, et qui portait, sous une forme humaine, un cœur de bête, l'homme animé du Saint-Esprit a véritablement, sous une forme humaine, une âme divine, et offre l'image de la sainteté infinie. Saint Paul l'affirme clairement, quand il dit en parlant de lui même : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Galat. II, 20.

C'était là le principal et souverain remède qui devait guérir la maladie de la nature humaine. Les médecins, en effet, attachent peu d'importance aux topiques et aux remèdes appliqués extérieurement aux corps malades. Ils placent la principale espérance de guérison dans les potions qui, absorbées intérieurement, expulsent les humeurs nuisibles, d'où provient toute la force de la maladie. Or, la loi autrefois donnée aux hommes, les sacrifices et les cérémonies mosaïques étaient comme des médicaments externes appliqués aux âmes malades; ils ne chassaient pas le mal, dont le siége était à l'intérieur. Mais le Saint-Esprit, en s'in-

sinuant dans nos cœurs, où était la source du mal, expulse les humeurs malfaisantes des vices, tempère par la rosée de sa grâce l'ardeur de la concupiscence, donne une force efficace pour tous les devoirs de la vie spirituelle, et guérit ainsi la nature de la maladie du péché.

Telle est donc, mes frères, la solennité que nous célébrons. C'est aujourd'hui que le Seigneur, fidèle à sa parole, a accompli la promesse qu'il avait faite dans sa miséricorde ineffable. C'est aujourd'hui qu'il nous a envoyé du ciel, sous une forme visible, son Esprit, dont l'opération et la vertu ont guéri la paralysie spirituelle de notre âme, et ont changé notre cœur de pierre en un cœur de chair, c'est-à-dire, en un cœur tendre, doux et traitable; afin de nous rendre aussi sensibles aux biens et aux maux spirituels que nous l'étions à ceux de la terre, aussi portés vers les choses divines que nous l'étions vers les choses matérielles.

C'est là un effet de la charité, laquelle, suivant l'Apôtre, nous est donnée par le Saint-Esprit. *Rom.* v, 5. C'est par l'influence de cette charité que notre cœur, qui était de glace pour les choses spirituelles et divines, s'enflamme pour elles du plus ardent amour. Comment, en effet, une âme plongée dans la chair eût-elle pu, sans l'aide du Saint-Esprit, s'élever à l'amour des choses spirituelles? Enflammée de cet amour, l'âme recouvre aussitôt le sentiment et le mouvement qu'elle avait perdus. Car l'amour a la propriété d'attirer après lui les autres affections de l'âme, et par conséquent il lui appartient de régler convenablement notre vie. Bien vivre, dit saint Augustin, c'est mettre l'ordre dans l'amour.

Comme donc notre âme, plongée dans la chair, et en quelque sorte devenue chair, était incapable de s'élever par elle-même aux biens spirituels et divins, ce fut un immense bienfait de Dieu, que le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour du Père et du Fils, la charité, le fleuve de feu qui procède de la bouche de Dieu, se répandît dans nos cœurs, et que par sa toute-puissance nos âmes, qui ne goûtaient que les biens visibles et corporels, se transportassent d'amour pour les invisibles. De même que le feu a la propriété de changer en feu tout combustible qu'il saisit, de

même l'Esprit-Saint qui, comme nous avons dit, est essentiellement amour, enflamme d'un ardent amour pour lui toute âme qu'il occupe. Qu'y a-t-il d'étonnant que le Saint-Esprit, dans l'âme des justes, fasse à l'égard des choses divines, ce que fait quelquefois l'esprit mauvais à l'égard des choses impures? Dans la vie de saint Hilarion, que nous a laissée saint Jérôme, il est question d'une jeune fille noble qui, par un effet des maléfices du démon, s'était tellement éprise d'amour pour un vil serviteur, qu'elle en avait presque perdu la raison. Si donc les puissances infernales, qui ne peuvent agir directement sur la volonté de l'homme, sont capables, avec la permission de Dieu, de la troubler à tel point par diverses images, qu'elle se passionne tout d'un coup pour ce qu'elle méprisait auparavant, est-il étrange que cet Esprit tout-puissant, qui peut pénétrer au fond de l'âme, et y choisir sa demeure, l'embrase du plus ardent amour pour les choses divines, c'est-à-dire, pour ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé? Ah! si nous écartions devant lui tous les obstacles; si, en nous purifiant de nos souillures nous lui préparions des cœurs chastes et de purs tabernacles, il y descendrait aussitôt, il nous enflammerait de l'amour des choses célestes, et nous inspirerait du dégoût pour les choses de la terre, qui nous fascinent.

II.

Cette même charité, qui nous fait aimer Dieu, nous fait aimer aussi ses enfants, c'est-à-dire, tous les hommes, comme nous-mêmes. C'est ce que faisaient les fidèles, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, aux premiers temps de l'Eglise : « Toute la multitude des croyants, dit saint Luc, n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » *Act.* IV, 32.

Vous tous donc, fidèles, malgré les différences qu'établissent entre vous le lieu d'origine, la fortune, les fonctions, vous êtes membres du corps unique de l'Eglise, auquel vous êtes attachés par les liens de cet Esprit divin. Tel est le vrai sens de la fête de la Pentecôte; et le moyen de la célébrer dignement, c'est de désirer, de demander que tous les fidèles soient unis entre eux par le

Saint-Esprit ; que, sans acception de personnes, ils s'entr'aiment tous du même amour ; que chacun exerce la charité envers les autres, esclaves ou libres, nobles ou roturiers, rois ou mendiants, comme envers soi-même. Car le propre de cet Esprit divin est de ramener tout à l'unité, puisqu'il donne à tous une même existence surnaturelle et divine, dont la participation fait de tous un seul corps, un seul cœur et une seule âme. Et de cette unité de l'Esprit naît l'identité d'affections, d'efforts et d'œuvres. Tous prennent part au chagrin, à la joie, à la douleur, aux abattements de chacun. Bien plus, quelqu'un tombe-t-il dans le péché ? Les autres s'en affligent, comme si cette chute leur était commune. Ces sentiments sont ainsi exprimés par saint Paul : « Qui est faible, sans que je le sois avec lui ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror ?* II Cor. XI, 29.

Voilà donc comment l'Esprit céleste guérit et rétablit par son intervention les deux principales puissances de notre âme, qui commandent aux autres. Le Seigneur l'avait prédit par l'organe d'Isaïe, en promettant « de purifier les souillures des filles de Sion par un esprit de justice et par un esprit de feu. » *Isa.* IV, 4. Car, par l'esprit de justice il éclaire l'entendement de la splendeur de la lumière divine ; il le met à même de contempler les choses célestes, de les apprécier à leur juste valeur, de démasquer toutes les fraudes du démon, et de discerner sans erreur la lumière des ténèbres, et les vrais biens des choses méprisables. Et comme il y a une infinité de causes qui nous empêchent de vivre suivant les lois et les prescriptions de cette justice, il ajoute à l'esprit de justice l'esprit de feu, afin que la volonté, embrasée de l'amour divin, puisse triompher de tous ces obstacles. Cette force divine éclaire si bien l'entendement de l'homme, elle aiguillonne et enflamme si bien la volonté, elle pénètre si bien tout l'homme intérieur, enfin elle transforme tellement toutes les puissances de l'âme, que l'entendement ne juge plus comme il jugeait ; que la volonté ne veut plus ce qu'elle voulait ; que la mémoire ne se retrace plus ce qu'elle aimait à se représenter ; que les yeux mêmes ne voient plus ce qu'ils voyaient ; car autrefois ils ne

cherchaient qu'à satisfaire la sensualité, ou la curiosité, tandis que maintenant il leur semble voir Dieu en toutes choses.

Il n'est donc pas surprenant, mes frères, que les saints, remplis de l'Esprit de Dieu, aient accompli des œuvres si grandes, si extraordinaires, si incroyables, puisqu'ils portaient en eux cet Esprit tout-puissant qui, après les avoir détournés des désirs et de l'amour des choses terrestres, les nourrissait uniquement de l'amour et de la contemplation des choses du ciel.

Dans son *Histoire ecclésiastique*, Socrate parle d'un saint abbé, qui ne mangeait que d'un pain très-noir. Et comme on lui demandait pourquoi il se nourrissait de ce pain désagréable, il répondit : « C'est afin que rien ne me soit doux et agréable, à l'exception de Dieu, en qui seul j'ai placé ma félicité et ma joie. » Ce trait, mes frères, ne doit-il pas nous faire rougir, nous qui sommes si éloignés de telles dispositions? Qui de nous, en effet, trouve dans les choses divines je ne dis pas une douceur aussi grande, mais une douceur quelconque? On en voit, au contraire, qui se sont fait une telle habitude des délices charnelles, qu'ils regardent comme des fables et des rêveries tout ce que nous avançons des délices spirituelles.

Mais vous direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire, pour le salut, de posséder cet Esprit à un si haut degré, puisque tous ne sont pas tenus à la perfection. J'en conviens. Divers sont les degrés de la vertu, et divers les effets du Saint-Esprit. Cependant il n'est pas d'homme si faible, à qui il ne soit nécessaire d'aimer Dieu par dessus tout, et de détester le péché plus que tout au monde; c'est-à-dire, d'être prêt à tout affronter, plutôt que de commettre un péché mortel. Car c'est pour tous les fidèles que le Sauveur a dit : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » *Luc.* XIV, 26.

Eh quoi? Jésus-Christ n'est-il venu que pour briser les droits de la nature, que lui-même a établis? Nullement. Il a voulu seulement nous faire entendre que nous ne pouvons être ses disciples, à moins de faire passer les droits de notre Créateur et

Sauveur avant tous les droits de la nature. Or, tenir cette ligne de conduite au milieu de tant de piéges du monde, à travers tant d'obstacles, tant d'injures et d'outrages des hommes, tant d'occasions de ruine placées sous nos pieds, exige parfois non moins de courage et de force d'esprit qu'il n'en faut pour exercer les plus hautes vertus.

Au reste, si quelqu'un était tenté de se décourager en nous entendant demander une telle constance et une telle énergie, ce que nous avons dit précédemment doit suffire pour le ranimer et pour lui donner bonne espérance. Car si le Saint-Esprit a été donné pour nous ôter notre cœur de pierre, et pour mettre à la place un cœur nouveau, une âme nouvelle, une nouvelle vie, une lumière nouvelle, le feu nouveau de la charité, un esprit nouveau, et une force invincible, destinée à comprimer les convoitises de la chair, et à nous maintenir dans l'observation de la loi divine, est-il étonnant qu'après avoir puisé cet Esprit céleste, nous soyons capables de vivre d'une vie céleste, pure de toute contagion de la chair? Si Dieu est pour nous et en nous, quelle force serait en état de nous faire sortir de la bonne voie!

Que notre premier soin, mes frères, soit donc d'être imbus de cet Esprit céleste. Et nous le serons, si nous nous écrions assidûment avec le Prophète : « Mon Dieu, créez en moi un cœur nouveau, et, renouvelant le fond de mon âme, placez-y un esprit droit. Ne me rejetez point de devant votre face, et ne retirez point de moi votre Esprit-Saint. Rendez-moi la joie de votre assistance salutaire, et fortifiez-moi de votre Esprit. » *Ps.* L, 12 *et seq.* Le Saint-Esprit lui-même nous porte à cette prière, tant il est vrai qu'il n'est rien que nous ne lui devions; « il demande pour nous par des gémissements ineffables, » *Rom.* VIII, 26; c'est-à-dire, en étalant à nos yeux l'admirable beauté de ses dons, il enflamme notre ardeur, allume notre soif, stimule notre désir, nous excite à demander avec ferveur, et met ainsi dans notre bouche des gémissements ineffables. Celui dont la prière est telle, et non pas froide, lâche, languissante, comme celles de beaucoup de chrétiens, celui-là ne prie jamais inutilement; sa prière monte au ciel, et en fait descendre l'Esprit-Saint, et il peut dire avec le Prophète:

« J'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré l'Esprit, parce que j'aimais vos commandements. » *Os meum aperui, et attraxi Spiritum, quia mandata tua desiderabam.* Ps. CXVIII, 131. Prions, mes frères, avec ce zèle et cette ardeur, notre Père céleste, « qui donne le bon Esprit à ceux qui le lui demandent, » *Luc.* XI, 13; et cet Esprit « nous conduira dans la terre où règne la droiture, » *Ps.* CXLII, 10, c'est-à-dire, dans la terre des vivants, d'où est bannie la mort, où la douleur est inconnue, où le désir est apaisé, et où règne à jamais une éternelle joie, dans la possession de tous les biens, et dans la jouissance de toutes les délices.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA PENTECOTE.

LE SAINT-ESPRIT SEUL DONNE PLEINEMENT AUX JUSTES TOUT CE QUI EST NÉCESSAIRE AU SALUT. — RÉPONSE A DIVERSES QUESTIONS RELATIVES A CE SUJET.

Paracletus autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.

Le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. *Joan.* XIV, 26.

Il est ordinaire à ceux qui s'entr'aiment, de s'envoyer réciproquement, quand ils sont séparés, de petits présents et des lettres, afin que leur intimité ne souffre pas de l'absence. Ainsi lorsqu'un mari, parti pour une contrée lointaine, y séjourne quelque temps, il envoie à sa femme non-seulement des lettres, mais tout ce qu'il y a de précieux dans le pays où il se trouve, afin de ranimer et d'entretenir, par ces gages d'une mutuelle tendresse, la fidélité et l'amour qu'elle lui a voués. C'est ce qu'a fait à pareil jour l'Epoux de l'Eglise, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, pour montrer que la constance de son amour pour nous n'était ni

éteinte, ni diminuée en rien par son éloignement, nous a envoyé des régions célestes ce qui s'y trouvait de plus précieux et de plus sublime, l'Esprit-Saint. Et encore y a-t-il cette différence en faveur de ce don, que les hommes peuvent bien envoyer à leurs amis des gages et des marques de leur amour, mais non pas cet amour même; tandis que Jésus-Christ notre Seigneur, avec le plus précieux de tous les dons, nous a envoyé son amour. Car le Saint-Esprit possède à la fois l'un et l'autre caractère; il est un don, et il est l'amour.

Nous voyons par là combien nous sommes aimés, non-seulement du Fils unique de Dieu, mais aussi du Père, qui, après nous avoir envoyé son Fils, nous a encore envoyé à pareil jour son Esprit. Car l'un et l'autre procèdent du Père, et ils nous ont été l'un et l'autre envoyés du ciel par sa volonté. De même qu'une mère, après avoir donné à son enfant une de ses mamelles à sucer, lui présente l'autre avec une égale tendresse, de même notre Père céleste qui a pour ses enfants des entrailles plus que maternelles, après nous avoir présenté une des deux sources de toutes grâces, c'est-à-dire, son Fils, nous envoie aujourd'hui l'autre, c'est-à-dire, le Saint-Esprit.

Ce mystère, suivant l'interprétation de saint Thomas, est indiqué dans ces magnifiques paroles du Seigneur : « Je prendrai de la moelle du plus grand cèdre; je couperai du haut de ses branches une greffe tendre, et la planterai sur une montagne élevée; elle poussera des rejetons et portera du fruit. » *Ezech.* XVII, 22. Le grand cèdre désigne le Tout-Puissant; la branche du cèdre désigne le Fils unique de Dieu, qui procède du Père, et la moelle, renfermée dans le cèdre, indique le Saint-Esprit, qui est l'amour intime du Père et du Fils. La branche et la moelle ont donc été plantées par le Père sur la montagne de l'Église, lorsqu'il nous a envoyé du ciel son Fils et le Saint-Esprit, afin que par leur secours nous pussions mener sur la terre une vie spirituelle et divine, et porter les fruits des bonnes œuvres.

Vous voyez ici la sollicitude et le soin de la bienheureuse Trinité, qui est tout entière occupée à pourvoir au salut des hommes. Car le Père s'offre à nous comme récompense; le Fils comme

rédempteur; le Saint-Esprit comme gage de l'héritage céleste, et comme consolation et remède pendant cette vie.

A ce sujet, saint Augustin s'exprime en ces termes : « Dieu, touché de compassion, a envoyé son Fils pour racheter des esclaves ; il a aussi envoyé l'Esprit-Saint pour adopter ces esclaves en qualité de ses enfants. Il a donné son Fils pour prix de rédemption; l'Esprit-Saint, pour gage d'amour; lui enfin, il se réserve pour être l'héritage de ses enfants adoptifs. Ainsi donc Dieu, père tendre et miséricordieux, dans son amour incompréhensible pour l'homme, donne non-seulement ce qui lui appartient, mais il se donne encore tout entier, afin de recouvrer l'homme, moins pour soi que pour l'homme même. » *In Matth.*

Plût à Dieu, mes frères, que nous eussions pour notre salut autant de sollicitude que la bienheureuse Trinité, qui n'a nul besoin de nous et ne nous envoie tant de secours que par pure miséricorde. Afin que dans le présent discours nous puissions dire quelque chose qui ne soit pas trop indigne de cet immense bienfait de l'amour divin, implorons, en suppliant, l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

De toutes les erreurs des anciens philosophes, il n'en est pas de plus funeste que celle qui rejette criminellement, comme dit Platon, la divine providence. En effet, si vous bannissez la providence, si Dieu ne fait pas de distinction entre les bons et les méchants, qu'en résultera-t-il, sinon, comme le dit l'Apôtre, « que les hommes se jetteront dans toutes les œuvres de l'impureté et de l'avarice, » *Ephes.* IV, 19, et qu'il sera sage de dire : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » *Isa.* XXII, 13. Ainsi, la divine providence mise de côté, il n'y a plus pour lesh ommes ni vertus, ni devoirs.

D'ailleurs, le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui est contenu sous la voûte des cieux sont autant de preuves irréfragables de la Providence. Car Celui qui a créé cette multitude immense d'admirables ouvrages, et qui, avec une sollicitude infatigable, gouverne la nature entière, comment ne s'occuperait-il pas des hommes, quand c'est pour eux que non-seulement il a une fois

tiré du néant tant de choses magnifiques, mais même qu'il les maintient et les dirige avec une vigilance incessante? Pour quel autre que l'homme sont les poissons de la mer, les oiseaux des régions aériennes, les animaux de la terre, tant de productions, tant de fruits, les fleurs odorantes des vallées, les forêts ombreuses, tant d'aromates et de plantes médicinales, et enfin toutes les merveilles de la nature? Si nous sortons de la terre, pour quel autre que l'homme sont l'éclat du soleil et de la lune, et toutes les planètes, si constantes dans leurs révolutions variées, et les vicissitudes des jours et des nuits, et la succession des saisons, si appropriée aux besoins de la vie? Que dire des mouvements des corps célestes, mouvements concertés d'une manière admirable pour conserver dans leur nature les choses matérielles? Tout cela n'est-il pas évidemment destiné à procurer le bien-être de l'homme? Tout ce qui s'engendre sur la terre et dans la mer a pour causes les diverses phases de la lune, le rapprochement et l'éloignement du soleil, et les révolutions des globes célestes, qui tous, par l'ordre de Dieu, sont soumis à des intelligences qui les meuvent. Comment donc le Seigneur, qui a créé et qui conserve tant de choses afin de pourvoir aux besoins de la vie humaine, cesserait-il de s'occuper de l'homme pour qui il a tant fait?

Vous direz peut-être que dans tout cela Dieu ne fait que pourvoir à nos besoins matériels. Quoi donc? Dieu, qui prend tant de soin de la portion la plus vile de notre être, en négligera-t-il la partie la plus noble, c'est-à-dire l'âme? Que dirait-on d'un homme qui prendrait le plus grand soin de son vêtement, et qui négligerait tout-à-fait son corps, au point de l'exposer à être blessé? Or, qu'est-ce que notre corps sinon le vêtement, ou, comme l'appelle l'apôtre saint Pierre, « la *tente* de l'âme? » II *Petr.* I, 13. Il n'a pas voulu le comparer à une maison, parce qu'une maison survit souvent à son maître ; il le compare à une tente, qui es plus éphémère encore que celui qui y demeure. Si donc Dieu a fait tant de choses merveilleuses pour cette tente, que ne fera-t-il pas, je vous le demande, pour le maître qui l'habite? Il serait absurde que la Sagesse divine s'occupât des petites chos s plus

que des grandes. Puisque le monde matériel tout entier est au service du corps humain, il fallait quelque chose de plus grand que le monde pour procurer le salut de l'âme ; et le Créateur seul étant plus grand que le monde, il fallait que lui-même prît soin de notre âme.

C'est ce qu'il fit au jour dont nous célébrons l'anniversaire, quand le Saint-Esprit venant du ciel dans les cœurs des apôtres, pour apporter aux hommes le salut, daigna manifester, par un signe visible, l'immensité de cette grâce.

Quoiqu'il soit un et éminemment simple, tandis que les créatures servant aux usages du corps sont innombrables, cependant il tient lieu de toutes, ou plutôt il les surpasse. Car celles-ci doivent être nombreuses, précisément parce qu'elles sont imparfaites, et qu'aucune ne peut suffire à tout; mais lui, qui est souverainement parfait, qui contient tout en soi, qui est la source intarissable de tous les biens, il doit être unique. Les étoiles sont en grand nombre, parce que, n'ayant qu'une faible clarté, elles ont dû trouver dans leur réunion ce qui manquait à chacune d'elles. Mais le soleil est unique, parce qu'étant très-éclatant, il peut se passer du secours d'autres astres. Il en est de même de notre Créateur qui, dans l'extrême simplicité de son essence, contient avec une perfection indicible les perfections de toutes les créatures. Ce qui fait dire à saint Augustin : « Ton or ne peut être de l'argent. Ton vin ne peut tenir lieu de pain. Mais Dieu est tout pour toi, en lui tu auras tout. »

Le même saint, voulant montrer que l'auteur de son salut lui suffit pleinement, s'exprime en ces termes : « Seigneur, je ne demande rien que vous, parce que vous êtes le docteur et la doctrine, le médecin et le remède, celui qui préparez l'âme et la perfectionnez; vous êtes le don et le donateur, l'amour et celui qui aimez, la vie et le conservateur de la vie. »

Saint Grégoire s'empare de la même pensée, et l'appuie des exemples suivants : « Je considère les Pères de l'Ancien et du Nouveau Testament, David, Daniel, Amos, Pierre, Paul et Matthieu; je les contemple des yeux clairvoyants de la foi. L'Esprit-Saint remplit un enfant qui touche de la harpe, et en fait le

Psalmiste; il remplit un enfant, qui vivait dans l'abstinence, et en fait le juge des vieillards; il remplit un pâtre, et en fait un prophète; il remplit un pêcheur, et en fait le prince des apôtres; il remplit un persécuteur, et le transforme en docteur des gentils; il remplit un publicain, et en fait un évangéliste. Combien donc ne sommes-nous pas insensés, nous qui ne cherchons point cet Esprit? »

Toutes les perfections et toutes les vertus étant donc en Dieu, il a veillé avec beaucoup plus d'efficacité sur notre âme par sa seule providence, que s'il avait destiné à en prendre soin, et à la servir, la variété infinie des créatures. Voilà pourquoi le Saint-Esprit est appelé « unique et varié. » *Sap.* VII, 22. C'est qu'il est tout-puissant, qu'il voit tous les besoins et y pourvoit, et qu'il accomplit parfaitement tout ce qui concerne le salut de l'âme, comme le dit en ces termes Jérôme Vida :

Nam quicunque tibi se jungit et altius hæret
Teque habet, omnia habet, nulliusque indigus ultra est.
Omnia sunt in te, per te omnia, te omnia ab uno.
Si quid opus, nulli dees; omniaque omnibus unus
Sufficis, et te, qui fis omnibus omnia, præbes.

« Celui qui s'unit à vous, qui s'attache à vous étroitement et vous possède, celui-là possède tout et n'a plus besoin de rien. Tout est en vous, tout est par vous, tout vient de vous seul. A-t-on besoin de quelque chose? Vous ne le refusez à personne. Seul vous donnez tout à tous, et cela en vous donnant vous-même. »

Au surplus, il n'est pas étonnant que le Saint-Esprit seul fournisse tout ce qui est nécessaire au perfectionnement de la vie spirituelle, puisque l'âme raisonnable, quoiqu'elle soit vraiment une et simple, suffit pleinement à toutes les fonctions de la vie naturelle, et accomplit des actions variées et nombreuses au moyen des sens du corps et des facultés de l'âme elle-même.

Qu'y a-t-il, en effet, dont l'homme ait besoin pour cette vie céleste, et que le Saint-Esprit ne fournisse surabondamment? A-t-on besoin de lumière et de la connaissance des choses divines? Il est l'Esprit de vérité. Est-on dépourvu de forces? Il est la puissance et l'énergie. Est-on malade? Il est le médecin et le remède.

Manque-t-on d'instruction? Il est le docteur de l'Eglise et surtout des petits. Cherche-t-on un guide? Il est le plus sûr pour aller au ciel. A-t-on besoin d'un maître? Il est notre roi. Est-on en péril au milieu des ennemis? Il est notre défenseur et notre protecteur. Est-on petit et enfant? Il est notre père nourricier et notre précepteur. Est-on sous le poids des angoisses de cette vie? Il est le Paraclet, c'est-à-dire le consolateur. Faut-il un soutien? Il est le nôtre « dans les occasions urgentes et dans la tribulation, » *Ps.* IX, 10, et pour me résumer en un mot, il est tout à tous.

Le bienheureux saint François, qui avait éprouvé longtemps et à un rare degré les effets divers de l'Esprit-Saint, priait toute la nuit en répétant du fond du cœur et de temps en temps ces seules paroles : « Mon Dieu et mon tout, mon Dieu et mon tout. » En effet, il est vraiment tout, Celui qui opère tout en tous. Les bienheureux comprendront cela nettement dans le ciel, quand ils proféreront ces paroles d'Isaïe : « C'est vous, Seigneur, qui avez fait en nous toutes nos œuvres. » *Isa.* XXVI, 12.

C'est pour indiquer ces nombreux effets de la puissance du Saint-Esprit que l'Ecriture lui donne tant de noms différents. Car il y est appelé Esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de prudence, de religion, de vérité, de liberté, d'adoption, fontaine intarissable, incendie d'amour divin, source d'ordre, d'harmonie, de beauté, de volupté. Toutes ces dénominations nous aident à comprendre les divers ministères qu'il remplit dans les âmes des fidèles. Sans lui donc, point de lumière, point de vie, point de beauté, point de joie, partout des ténèbres, des maladies pestilentielles, des angoisses poignantes. Mais avec lui, avec sa présence bienfaisante, tout prend une couleur nouvelle, un aspect lumineux et souriant.

L'Apôtre, qui était plein de cet Esprit céleste, en énumère les fruits abondants en ces termes : « Les fruits de l'Esprit sont la charité, la paix, la joie, la bonté, etc. » *Galat.* V, 22. Comme je n'ai pas le temps de les expliquer tous, je montrerai seulement en peu de mots la portée et l'efficacité des trois qui viennent en premier lieu. Ils se suivent et s'enchaînent dans un ordre et par des liens indissolubles.

En retranchant la convoitise, qui jette la perturbation dans l'âme, et qui se répand au dehors pour semer le désordre et la discorde, l'Esprit divin excite une charité ardente. Il opère ce que désirait Jésus-Christ, peu avant de mourir, quand il demandait à son Père que ses disciples fussent un, et imitassent, autant que possible, l'union des personnes divines. *Joan.* XVII, 11. Car, donnant la mort à la convoitise effrénée, qui est la source de toutes les dissensions, et embrasant les âmes du désir du souverain bien, le Saint-Esprit bannit toute discorde et procure une paix inaltérable; bienfait immense qui ne pouvait nous venir que de l'auteur de toute paix et de toute unité. Ainsi, l'occasion de la discorde étant enlevée, tous ayant les mêmes désirs et le même genre de vie, chacun voyant dans les autres sa propre image, et leur étant uni par les liens étroits du Saint-Esprit, il se forme de toutes les âmes un seul sentiment et une seule volonté.

D'une telle charité découle nécessairement cette paix « qui est au-dessus de toute pensée. » *Phil.* IV, 7. Car l'âme est si bien unie à Dieu, qu'elle repose dans une tranquillité parfaite. Celui qui est ainsi abrité sous la protection divine ne redoute rien. Ni passions importunes, ni remords, ni inquiétudes ou soucis, ni bouleversements, ni menaces, ni tortures, ne sont capables de le troubler.

De tous ces biens naît cette joie que saint Jean dit être une « manne cachée, » que saint Pierre nomme « une allégresse inénarrable, » que David appelle « un torrent de volupté, » et enfin que Jésus-Christ annonce devoir être une joie stable et éternelle. Remplie de ces délices de l'Esprit divin, l'âme ne se possède plus, elle donne un si libre cours à son allégresse, que les ignorants s'imaginent parfois qu'elle est en démence. Après avoir goûté cette volupté véritable, elle méprise facilement les voluptés futiles; après avoir apprécié les richesses célestes, elle foule aux pieds les biens de la terre; passionnée pour la gloire divine, elle répudie les honneurs mondains et se porte avec une ardeur incroyable au service de Dieu.

De ces dons magnifiques et de ces effets de l'Esprit-Saint résulte la béatitude qui, commencée en cette vie, s'achèvera dans

l'autre. Que d'opinions les anciens philosophes n'ont-ils pas proposées sur le souverain bien! Les uns le plaçaient dans la gloire, les autres dans l'absence de la douleur, ceux-ci dans la volupté, ceux-là dans le gouvernement de notre nature d'après la raison, pour ne rien dire de bien d'autres hypothèses. Or, tout cela se trouve réuni dans l'opération de l'Esprit-Saint. En effet, il nous donne la véritable gloire et la dignité la plus haute; par ses consolations, il nous prémunit contre le sentiment de la douleur; il conduit à leur perfection nos âmes faites à l'image de Dieu; enfin, il inonde les cœurs d'une volupté telle, qu'aucun développement oratoire n'en saurait donner l'idée.

D'après cela, mes frères, avec quel empressement, quelle expansion, quelle ardeur ne devons-nous pas désirer cet hôte céleste, le chercher, le demander au Seigneur par des prières infatigables, afin qu'il daigne reposer en nous et établir dans nos âmes une demeure permanente? Vous le voyez, cette fête très-sainte est la fête, non pas seulement de ce jour, mais de toute la vie et de toutes les heures. Aussi toutes les fois que nous nous sentons agités de quelque mouvement intérieur et de quelque désir de l'Esprit divin, ou que nous goûtons quelque joie spirituelle, nous devrions délier notre langue pour célébrer les louanges de ce divin Consolateur.

SECONDE PARTIE.

Maintenant que nous avons parlé des fonctions diverses du Saint-Esprit, répondons à quelques questions qui pourraient naître dans vos esprits; ainsi nous éluciderons pleinement le mystère de ce jour.

D'abord vous demanderez peut-être pourquoi on dit que l'Esprit-Saint habite les âmes des justes, lui qui remplit le ciel et la terre et qui se trouve en toutes choses.

Il est bien vrai qu'il se trouve en toutes choses; mais cependant de telle manière qu'il conserve chaque chose dans son état naturel. Quand on dit qu'il est dans l'âme du juste, c'est tout différent. Car non content de maintenir l'âme dans son essence naturelle, il l'élève par sa puissance jusqu'à la hauteur de l'es-

sence divine, alors qu'il purifie cette âme, l'éclaire, la perfectionne, la façonne à l'image de Dieu, la fait ainsi participer à la ressemblance et à la sainteté divines, et par ce moyen la dispose et la prépare à une ressemblance plus noble, qu'elle revêtira dans l'autre vie. En effet, toutes les causes produisant des effets qui leur ressemblent, il s'ensuit que l'Esprit-Saint rend semblable à lui, c'est-à-dire spirituelle, sainte et divine, l'âme dans laquelle il réside. Voilà donc de quelle manière spéciale le Saint-Esprit est dans l'âme du juste; c'est la prérogative et la perfection la plus haute d'une créature raisonnable.

On demandera ensuite pourquoi cette œuvre est attribuée de préférence au Saint-Esprit, quand elle est aussi l'œuvre du Père, du Fils et de la bienheureuse Trinité tout entière.

Pour répondre à cette question, commençons par établir que toutes les œuvres extérieures de la bienheureuse Trinité sont communes aux trois personnes divines; car entre elles tout est commun, excepté ce qui constitue leur distinction. En outre, la majesté divine ayant des perfections et des attributs divers, il faut savoir que nous avons coutume de rattacher certaines œuvres à certains attributs. Ainsi la création des choses est attribuée à la toute-puissance divine, leur gouvernement à sa providence, leur disposition et leur ordre admirables à sa sagesse, et la sanctification des créatures raisonnables à sa bonté et à son amour. C'est toujours le même Dieu qui opère tout en tous; mais cependant certains attributs brillent d'une manière particulière dans certaines œuvres, comme le montrent les exemples que nous venons de donner.

Enfin, il faut encore remarquer que pour une raison analogue on a coutume de rattacher à chacune des personnes divines certains attributs qui d'ailleurs sont communs à toutes. Ainsi au Père, comme principe de la divinité, on rapporte la puissance; au Fils, Verbe du Père et conception de son intelligence, on rapporte la sagesse; et au Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils, on rapporte l'amour et la bonté. Il résulte de là qu'on attribue de préférence à l'Esprit-Saint toutes les œuvres divines de bonté et d'amour, qui cependant lui sont communes avec les deux autres

personnes. Ainsi toutes les grâces, tous les dons spirituels, tous les oracles des prophètes sont qualifiés de bienfaits du Saint-Esprit, parce que ce sont autant d'œuvres d'amour et de bonté, qu'emploie la divine miséricorde pour avancer le salut des hommes.

Au nombre de ces œuvres, on compte, avons-nous dit, la sanctification de la créature raisonnable, l'un des signes les plus éclatants de la bonté et de la tendresse infinie de notre Dieu. Quelle bonté et quelle tendresse, en effet, de la part de cette majesté immense, qui siége au-dessus des chérubins, qui marche sur l'aile des vents, qui remplit le ciel et la terre, et que des millions d'anges servent dans le ciel, d'avoir voulu se choisir une demeure dans ce bas monde, y fixer son domicile, s'occuper d'un être aussi vil que l'homme, le faire participer à sa sainteté infinie et le combler de tous ses dons! Certes, celui qui pèsera attentivement ces trois choses, la bassesse de l'homme, la sublimité de Dieu, et la grandeur de cette œuvre, ne pourra jamais assez admirer la bonté et l'amour infinis de notre Dieu.

Ces points établis, on voit clairement comment cette œuvre est propre, et à toute la Trinité bienheureuse, et au Saint-Esprit. D'où il suit que l'âme habitée par l'Esprit-Saint est aussi habitée par la Trinité entière, comme le Sauveur l'atteste en ces termes : « Nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.* XIV, 23.

En troisième lieu, on peut aussi demander, pourquoi le Saint-Esprit fut envoyé sur la terre après l'ascension du Sauveur, quand il aurait pu y être envoyé auparavant. Pour les justes, la volonté divine serait une réponse suffisante. Cependant on n'est pas embarrassé de répondre à cette question. Car l'Eternel a voulu montrer par là que ce don magnifique, dont dépend le salut des hommes, doit être attribué à Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur. C'est lui, en effet, qui nous a obtenu ce don par ses prières, comme il le dit lui-même : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. » *Joan.* XIV, 16. Et ce n'est pas seulement par ses prières, qu'il nous a obtenu un si grand bienfait; c'est beau-

coup plus encore par ses mérites et par le sacrifice de sa passion. Car toutes ses actions et toutes ses pensées tendaient à nous mériter cette grâce inappréciable. Saint Jean a dit : « Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » *Joan.* VII, 39. Or, il fut glorifié non-seulement par la gloire de sa résurrection et de son ascension, mais aussi par l'ignominie de sa passion, par laquelle il glorifia son Père en satisfaisant pleinement pour le crime de l'humanité, et en obéissant avec une humilité admirable. Avant ce sacrifice incomparable, avant cette immolation expiatoire, le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné aux hommes, j'entends avec cette plénitude avec laquelle il fut ensuite répandu sur le monde, lorsque n'étant plus renfermé dans les étroites limites de la Judée, il s'étendit jusqu'aux nations les plus lointaines, pour les appeler à la foi et à la sainteté.

Voilà pourquoi le royal Prophète a dit : « Tous les riches de la terre mangeront de son sacrifice, et l'adoreront ; tous se prosterneront devant lui, s'humiliant jusque dans la poussière. Et mon âme vivra pour lui. » *Ps.* XXI, 30. Au lieu de : « Mon âme vivra pour lui, » le texte hébreu porte : « Son âme ne vivra pas. » Suivant cette version, voici le sens : Les riches de la terre, qui passaient leur vie dans les délices, et les nations étrangères adoreront Jésus-Christ notre Seigneur, et se soumettront à lui en le suppliant. Et la raison de cette soumission et de cette piété, c'est que « son âme ne vivra pas, » c'est qu'il a offert à la mort son âme, c'est-à-dire, sa vie pour le salut de tous.

Isaïe énonce clairement la même pensée en ces termes : « Lorsqu'il aura livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra une longue postérité ; et la volonté de Dieu s'accomplira parfaitement par son ministère. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. » *Isa.* LIII, 10 et 11. C'est-à-dire, par suite des immenses travaux qu'il a affrontés en cette vie pour la gloire de son Père, il verra la plus abondante moisson de grâces se répandre sur ceux qu'il a rachetés au prix de son sang.

Mais vous direz peut-être : Qu'était-il besoin que le Dieu de majesté fût soumis à tant de travaux, fût tourmenté par de tels

supplices, quand le moindre de ses actes, vu la dignité infinie d'une personne divine, pouvait nous mériter de si précieux trésors? — Assurément il pouvait nous racheter à moins de frais; mais s'il a agi ainsi, ce n'était pas seulement pour apaiser son Père en notre faveur, et nous envoyer le Saint-Esprit; il voulait encore, en montrant tant de bonté et d'amour, en se soumettant à de telles douleurs, amollir nos cœurs de fer, et nous solliciter à le payer de retour. Si l'on considère attentivement la vie de Jésus-Christ notre Seigneur, on reconnaîtra sans peine que toutes ses œuvres, ses miracles, ses paroles, ses exemples et ses bienfaits sont des javelots brûlants destinés à blesser notre volonté du feu de son amour, et à l'embraser des ardeurs de la charité. Car il connaissait la dureté du cœur humain; il avait dit longtemps auparavant par la bouche du Prophète : « Je savais que vous êtes dur, que votre cou est comme une barre de fer, et dès le sein de votre mère je vous ai appelé le violateur de ma loi. » *Scio quia durus es tu, et nervus ferreus cervix tua, et transgressorem ex utero vocavi te.* Isa. XLVIII, 4, 8. Il fallait donc amollir ce cœur de fer au moyen du feu d'une charité si ardente.

En dernier lieu, nous avons à parler de la forme sous laquelle est venu le Saint-Esprit. Vous savez qu'en descendant sur les disciples il a pris à la fois la forme d'un vent violent, et celle de langues de feu. Dans le premier discours, nous avons exposé ce que signifie ce vent; disons maintenant quelques mots des langues de feu, qui mériteraient bien d'être l'objet d'une plus longue étude.

En effet, l'Esprit-Saint nous a fourni ample matière pour des considérations élevées, quand il a voulu s'insinuer en nous sous cette forme. Car il n'est rien dans les choses corporelles, qui exprime si parfaitement les effets divers et nombreux du Saint-Esprit. De même que le Sauveur, en disant que le sacrement vénérable de son corps est une nourriture, a affirmé par ce seul mot que tous les effets produits par la nourriture corporelle dans ceux qui la mangent, sont produits par ce sacrement dans les âmes des justes; de même, le Saint-Esprit en se manifestant sous la forme du feu, a enseigné que toutes les propriétés du feu lui conviennent spirituellement. Ainsi, le feu allume, liquéfie, durcit,

s'élève de bas en haut, et tend à s'assimiler tout ce qu'il touche; de même l'Esprit-Saint embrase de l'amour des choses célestes l'âme dont il s'est emparé, il l'amollit par ses consolations, la fortifie par sa puissance, l'élève vers les régions supérieures, et enfin s'efforce de la rendre semblable à lui, c'est-à-dire, spirituelle, sainte et divine, autant qu'il est donné à l'âme humaine de le devenir.

Mais entre ces propriétés du feu, la principale est celle-ci, qu'ayant de l'affinité avec le ciel, il occupe les régions supérieures du monde. Or, c'est là aussi le caractère propre des âmes qu'habite le Saint-Esprit; bien que le poids du corps les déprime de haut en bas, il les détourne des choses terrestres par sa force toute-puissante, les entraîne et les élève avec lui vers les choses célestes. Comme cette eau, que le Seigneur promit à la Samaritaine, jaillit pour la vie éternelle, d'où elle vient; de même cet Esprit céleste élève si bien vers la céleste patrie ceux en qui il réside, que toujours ils dirigent vers elle toutes leurs préoccupations, toutes leurs pensées, toutes leurs œuvres.

Il suit de là que, dans tous les actes auxquels sont assujettis les justes par les besoins de la nature, c'est-à-dire, quand ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils dorment, ou gagnent leur vie par le travail, ils n'ont en vue que de plaire à Celui dont ils espèrent un si grand bien. Embrasés du feu de l'amour de Dieu, ils ne font et n'entreprennent rien que par amour pour lui, et rapportent tout à sa gloire. Ce qui fait dire à saint Denys : « Les rayons de la clarté divine, qui parviennent jusqu'à nous, ont pour effet de nous ramener avec eux à l'unité de l'Esprit, et à la simplicité divine. » La divine sagesse semble imiter en cela les pêcheurs à la ligne; car ceux-ci jettent au fond des eaux un hameçon attaché à un fil, afin d'amener à eux les poissons qui se trouvent dans les profondeurs; et pareillement, l'Esprit-Saint, envoyé du ciel sur la terre, nous emporte avec lui au ciel. Il y a pourtant une différence, c'est que les pêcheurs n'amènent à eux les poissons que pour les faire mourir, tandis que le Saint-Esprit nous enlève pour nous donner la vie.

Tout le mérite de nos œuvres vient de cette pureté d'intention;

parce que le souverain Juge considère dans nos actes, moins le corps que l'esprit, c'est-à-dire, moins le côté externe que l'intention. O combien d'hommes seront désabusés lors de ce jugement suprême ! Combien qui ne se préoccupent que des dehors de leurs œuvres, et ne pensent point à Dieu ! Pour savoir si nous sommes de ce nombre, nous n'avons qu'à examiner si nous fuyons les actions vertueuses qui peuvent nous attirer du mépris, des fatigues, de la douleur, tandis que nous embrassons avec empressement celles qui servent à notre bien-être ou à notre gloire. S'il en est ainsi, il y a grand lieu de craindre que notre mobile ne soit plutôt l'intérêt que l'amour de Dieu. Car si le Saint-Esprit a été envoyé du ciel sur la terre, c'est surtout afin d'élever nos âmes des choses de la terre aux choses du ciel ; c'est afin que, morts au monde, nous vivions pour Dieu ; c'est afin que, pendant notre passage ici-bas, nous tournions vers le ciel nos pensées, nos désirs et notre amour, ne reculant devant aucune peine pour obéir à Dieu, estimant même que mourir pour lui serait le comble de la gloire, et méritant ainsi d'être admis un jour à le posséder pleinement.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPOSE EN DÉTAIL L'ACTION DU SAINT-ESPRIT, ET LES EFFETS ADMIRABLES QU'IL PRODUIT DANS LES AMES DES JUSTES.

Paracletus autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.

Le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. *Joan.* XIV, 26.

Aujourd'hui, très-chers frères, nous célébrons la venue du Saint-Esprit. Qui pourrait exposer dignement une grâce si précieuse, une œuvre si grande, un tel bienfait de la bonté et de la

miséricorde infinies? Car ce mystère est comme le couronnement et la fin de toutes les œuvres divines, de toutes les grâces spirituelles. Bien plus, tout ce que la divine Providence a effectué dans l'univers était principalement destiné à nous faire entrer en participation de ce divin Esprit, pour nous élever à la dignité d'enfants de Dieu, et nous donner droit à l'héritage céleste.

Cela posé, il me semble que cette sainte solennité demande que nous expliquions deux choses : 1° quelles sont les fonctions que remplit l'Esprit divin dans les âmes des justes; 2° comment nous pouvons participer à ce même Esprit et à sa grâce. Ces deux points ont entre eux une telle connexité, que l'un dérive de l'autre. Quiconque sera capable de répondre à la première question, possédera la solution de la seconde. Car, pour acquérir cet Esprit, le moyen le plus sûr est de le connaître. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, savoir, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point, et qu'il ne le connaît point. » *Joan.* XIV, 16 et 17. Si donc le monde ne le reçoit pas, c'est faute de le connaître. Pourquoi cela? Parce que ce qu'on ignore, on ne l'estime pas; ne l'estimant pas, on ne peut le désirer; ne le désirant pas, on ne se met pas en peine de le chercher; enfin ne le cherchant pas, on ne le trouve pas. Ainsi, pour trouver le Saint-Esprit, il est nécessaire de le connaître d'abord.

Mais comment le connaître? De la même manière que le connurent les disciples, à qui le Seigneur dit ensuite : « Vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera en vous. » *Ibid.* Vous le connaîtrez donc facilement par son séjour et par son action dans votre âme. En cette vie, il n'y a pas de connaissance plus sûre, plus efficace, ni plus utile. Car de même que personne ne connaît parfaitement la douceur du miel, et la chaleur du feu, s'il n'a goûté l'une, et senti l'autre; de même personne n'est en état d'apprécier la puissance et l'efficacité du Saint-Esprit, s'il n'en a souvent éprouvé en lui les salutaires effets. Telle est la connaissance qui aplanit la voie pour recevoir l'Esprit-Saint. Car il ne suffit pas de le connaître par la parole d'autrui, ou par

la lecture, ou par la réflexion; c'est par expérience qu'il faut le connaître.

Mais vous ferez peut-être cette objection : Si je ne puis recevoir le Saint-Esprit, sans le connaître par expérience, comme, d'un autre côté, je ne puis le connaître ainsi, sans l'avoir au dedans de moi, je dois donc avoir l'Esprit-Saint avant de le recevoir, ce qui est absurde.

Saint Augustin traite cette question à l'occasion de ces paroles du Sauveur : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements; je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur. » *Joan.* XIV, 15 et 16. Il s'exprime ainsi : « Comment le Seigneur dit-il ici que le Saint-Esprit sera donné à ceux qui aiment Jésus-Christ, et en gardent les commandements, quand nous ne pouvons ni aimer Jésus-Christ, ni en garder les commandements, sans l'Esprit-Saint? Comment donc se fait-il que nous devions aimer, pour recevoir Celui sans qui nous ne saurions aimer? Comment se fait-il que nous devions garder les commandements, pour recevoir Celui sans qui nous ne pouvons garder les commandements? Il faut entendre que celui qui aime, a le Saint-Esprit; qu'en l'ayant, il mérite de l'avoir plus encore, et en l'ayant plus, d'aimer davantage. Ainsi donc les disciples avaient le Saint-Esprit, que promettait le Seigneur, et cependant ils ne l'avaient pas, comme le Seigneur le promettait. » De même nous devons avoir en nous l'Esprit-Saint, afin de le connaître; et, le connaissant ainsi, nous le recevrons d'une manière plus abondante. Toutefois pour arriver à cette connaissance, l'enseignement est très-utile; il réveille une âme engourdie, et il lui inspire un désir ardent de connaître par expérience et de posséder ce qu'elle entend vanter à tant de titres. Tel est le but que nous nous proposons dans le présent discours, où nous parlerons des effets admirables de cet Esprit divin. Pour le faire pieusement et utilement, implorons, d'une voix suppliante, l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Très-chers frères, pour vous embraser du désir de recevoir et de posséder cet Esprit divin, je commencerai par en exposer les

propriétés et les fonctions, comme je l'ai promis. Mais quelle bouche humaine serait à la hauteur d'un pareil sujet? Pour le traiter, il faudrait être plein des dons du Saint-Esprit, afin de « faire sortir de la plénitude du cœur de bonnes paroles. » *Ps.* XLIV, 1. J'essaierai cependant; et ce que le Seigneur accordera à vos prières, je vous l'apporterai. Que tous soient donc attentifs: ceux qui ont reçu cet Esprit, afin d'apprendre à connaître le bienfait qui leur a été conféré; et ceux qui refusent d'entrer dans la voie des préceptes, sous prétexte qu'elle est âpre et difficile, afin que, voyant les secours célestes de cet Esprit divin, ils bannissent de leurs âmes des appréhensions si vaines.

D'abord le Saint-Esprit, en entrant dans l'âme de l'homme, fait fuir tous les péchés. Car de même que les ténèbres s'enfuient à l'arrivée de la lumière; de même, quand l'Esprit-Saint prend possession de l'âme humaine, les ténèbres du péché sont dissipées par sa lumière. Il est, en effet, la lumière la plus éclatante, et la rémission de tous les péchés.

Non content d'avoir ainsi délivré l'homme de la mort éternelle, il l'empêche de retomber dans les mêmes maux, et pour cela il munit l'âme d'armes spirituelles, et l'embellit merveilleusement de la parure de tous ses dons. Car il y verse la grâce, c'est-à-dire, une forme céleste, et avec elle les vertus qui en découlent; armes divines au moyen desquelles l'entendement, la volonté et les autres puissances de l'âme peuvent repousser tous les désordres, et accomplir tous les actes de vertu et de piété. Ainsi, quoique le Saint-Esprit soit un, et éminemment simple, il procure à tous surabondamment tout ce qui est nécessaire au salut des âmes.

Mais il est une autre fonction du Saint-Esprit, et celle-là bien nécessaire. Car qui fut comblé de tant de dons et d'ornements spirituels que le premier père du genre humain? Qui reçut autant de trésors de sagesse que le roi Salomon? Et cependant l'un et l'autre sont tombés misérablement, parce qu'ils ne voulurent pas user pieusement et saintement des dons que Dieu avait répandus sur eux avec tant d'abondance. La présence du Saint-Esprit est donc surtout nécessaire, afin que, par un nouveau

bienfait, il dirige si bien notre libre arbitre, que celui-ci n'abuse jamais des bontés divines, et ne s'écarte jamais des lois qui lui sont prescrites. « Que sert à un père, dit à ce sujet Eusèbe d'Emèse, de laisser à un enfant un riche patrimoine, s'il n'a soin de le pourvoir d'un tuteur? Ainsi donc le Paraclet est le consolateur et le tuteur de ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ. Voilà pourquoi il est écrit au Psaume CXXVI^e : Si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. » *Serm. de Spiritu Sancto.* Vous voyez, mes frères, que, sans la protection et la tutelle de l'Esprit divin, notre vigilance est insuffisante pour défendre longtemps, contre les piéges de tant d'ennemis, le trésor de l'innocence.

La quatrième fonction de l'Esprit-Saint est de nous exciter par des mouvements intérieurs à la pratique des vertus. Car, les vertus semblent quelquefois sommeiller en nous; alors l'Esprit céleste les réveille et les invite à l'action. De même que, tout en ayant de bons yeux, nous avons besoin d'une lumière externe pour voir ; de même, quoique notre âme, par l'effet de la grâce et des vertus, ait été guérie, et rendue capable de faire le bien, elle a besoin cependant du secours et de la lumière de l'Esprit divin pour être animée aux bonnes œuvres. C'est ici le lieu de mentionner une belle doctrine de saint Thomas, selon laquelle le Saint-Esprit, étant à la fois l'auteur de la nature et de la grâce, les gouverne l'une et l'autre d'une manière analogue. En effet, pour que les choses naturelles accomplissent leurs fonctions, ce n'est pas assez qu'elles aient, chacune, leurs formes, et la force d'agir; il leur faut encore le concours de la cause première, qui leur donne l'impulsion à toutes; de même il ne suffit pas que l'âme du juste soit munie de la grâce comme d'une forme divine, et qu'elle tienne des vertus la puissance de faire le bien; il lui faut encore le secours divin pour l'exciter aux bonnes œuvres, et diriger ses actions vers la fin surnaturelle de l'homme. Car autre est l'action de la cause première pour porter toutes choses à leurs fins naturelles; autre est son action pour nous conduire à notre fin surnaturelle; puisqu'un effet plus noble exige de sa cause un plus noble genre d'action. Cette fonction si élevée, c'est

le Saint-Esprit qui l'exerce dans l'âme des justes; jamais il n'y reste inactif; il l'excite aux bonnes œuvres par une inspiration et une impulsion incessantes. Ce qui fait dire à saint Thomas que le Saint-Esprit peut être comparé au cœur, comme Jésus-Christ à la tête. Car, de même que le cœur de l'animal, par un mouvement et des pulsations invisibles, ne cesse d'entretenir la chaleur vitale, et de répandre les esprits animaux dans tous les membres du corps; de même l'Esprit-Saint, qui est comme le cœur d'un grand corps mystique, c'est-à-dire, de l'Eglise, ne cesse d'agiter, d'enflammer, et d'exciter aux bonnes œuvres tous les membres de ce corps, ceux surtout qui sont unis à la tête par le lien de l'amour. Ainsi, quand nous nous sentons agiter de saints désirs et de pieux efforts, rendons grâces à cet Esprit divin, qui nous excite à marcher dans les voies de la vie et à la conquête de l'immortalité.

I.

Ces fonctions du Saint-Esprit sont connues de tout le monde. Il en est une autre bien plus élevée, mais aussi plus difficile à expliquer, qui appartient en propre à l'Esprit-Saint, et qui relève singulièrement la solennité de ce jour.

Il faut donc savoir que ceux qui sont prédestinés par Dieu à la gloire de l'immortalité, ont tous besoin de l'assistance et de la direction du Saint-Esprit, non-seulement pour qu'il les porte, comme nous avons dit, à la pratique des vertus et à l'observation des divins préceptes, mais encore pour qu'il modère et règle si bien toute leur vie et leurs mœurs, qu'aucun des événements de la vie ne puisse les détourner en rien de la poursuite énergique de la vertu. Je ne sais si ma parole sera capable d'exprimer ce que je conçois, d'autant plus qu'il est impossible d'embrasser en peu de mots un sujet si étendu; je poursuivrai néanmoins, et j'expliquerai ce que je pense, comme je pourrai.

Chaque homme doit se choisir un genre de vie, un état. Il y en a de plusieurs sortes : il y a les célibataires, les gens mariés, les clercs, les moines; il y a aussi des devoirs différents, soit pour les hommes publics, soit pour les particuliers; il y a diverses profes-

sions, qui pourvoient aux besoins de la vie; il y a diverses conditions, les hommes libres et les esclaves, les riches et les pauvres, les nobles et les roturiers. Même diversité dans les relations sociales, dans les études; enfin on a souvent à faire des pèlerinages, des navigations, des voyages lointains, pour se rendre en divers pays étrangers.

Or, qui ne voit combien il importe à la tranquillité de l'âme, à la paix, à l'innocence et à la piété de chacun, que tel ou tel genre de vie, de devoirs, de fortune, d'amitiés, de profession ou d'études, lui soit échu en partage? Car où les uns trouvent un piége et un précipice, d'autres trouvent le salut et la vie. Mais qui peut deviner ce qui lui sera le plus utile pour arriver à la perfection? Et quand on devinerait le meilleur moyen, comment se le procurer? Cela n'est pas toujours facile. Il a été dit avec vérité : « Les pensées des hommes sont timides, et nos prévoyances sont incertaines. » *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ omnes providentiæ nostræ.* Sapient. IX, 14.

Dans cette profonde ignorance de l'intelligence humaine, la providence de l'Esprit divin veille sur tous les élus. Souvent à leur insu, ou lorsqu'ils y pensent le moins, il fait en sorte que ce qui leur sera le plus salutaire, leur arrive en partage, et que tout contribue à leur bien. Combien d'hommes, en effet, pour avoir embrassé la vie monastique, ont été sauvés, qui auraient péri, s'ils étaient restés dans la vie séculière! Combien d'autres, au contraire, qui ont obtenu pour leur malheur le sacerdoce, des fonctions civiles, des dignités ecclésiastiques, et qui auraient fait leur salut, en demeurant simples particuliers! Combien, grâce à la tutelle invisible de cet Esprit divin, ont été amenés à la piété par un confesseur, un prédicateur, un ami, ou même une sainte épouse, qui semblait leur être échue par hasard, plutôt que par choix et par conseil; et en même temps des choses, placées à leur portée, et qui pouvaient leur être funestes, leur échappaient comme des mains, par un nouveau bienfait du même Esprit et un nouveau trait de sa providence. Combien de fois, quand vous alliez prendre ce chemin, ou entrer dans cette maison où le démon vous avait dressé des embuches dangereuses pour votre

faiblesse, l'Esprit céleste, qui lit dans l'avenir, ne vous a-t-il pas arrêté, et ne vous a-t-il pas poussé à suivre, comme par hasard, une autre route, et à entrer dans une autre maison, où vous fussiez à l'abri du danger? Pour apprécier la grandeur d'un tel bienfait, il suffit de se rappeler la chute du roi David. Si le Saint-Esprit, par cette intervention occulte et invisible, l'avait détourné de se promener sur la terrasse de son palais, il n'eût pas aperçu au bain la femme d'un autre, il ne se fût pas souillé d'un adultère et d'un homicide, et n'eût pas appelé sur sa tête un deuil perpétuel. II *Reg.* xi, 2 *et seq.*

Mais pour mieux vous faire comprendre ce bienfait de la divine providence, bienfait si important et si nécessaire au salut, je vais tâcher de vous le rendre évident au moyen de quelques similitudes, tirées des choses corporelles.

Dans cette fonction, l'Esprit-Saint me paraît ressembler à ces éclaireurs qui conduisent une armée par des chemins incertains et inexplorés. En effet, une armée, entrée dans le pays ennemi, quand elle veut surprendre ses adversaires, ou ravager quelque ville, a soin de se faire précéder d'un guide expérimenté, qui sache la garder de toute embuscade, et qui, l'engageant par des sentiers où elle n'a aucun danger à courir, la conduise enfin à son but.

Telle est, mes frères, la principale mission du Saint-Esprit. Fort de cet appui, le royal Prophète disait : « Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais pas les maux, parce que vous êtes avec moi. » *Ps.* cxxxvii, 7. Le Seigneur promet à ses élus le même bienfait, quand il dit : « Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous; les fleuves ne vous submergeront point, et vous n'aurez rien à craindre du feu. » *Cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te; in igne non combureris.* Isaï. xliii, 2. Dans le saint évangile de ce jour, il dit encore : « Que votre cœur ne se trouble, ni ne s'épouvante. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. » C'est-à-dire, toujours je serai avec vous, toujours je vous visiterai, et ne vous manquerai en rien. Assurés d'une telle protection, qu'avez-vous à craindre?

Le Saint-Esprit ressemble encore au pâtre qui conduit son troupeau par des lieux sûrs. Telle est la pensée du royal Prophète, quand il dit : « Ecoutez-nous, Pasteur d'Israël, qui conduisez Joseph comme une brebis. » *Qui regis Israel, intende,* ou suivant d'autres, *Pastor Israel, ausculta, qui deducis velut ovem Joseph.* Ps. LXXIX, 2. Comme un bon pasteur a soin de diriger ses brebis par des sentiers où elles puissent trouver de fertiles pâturages, être à l'abri des bêtes féroces, éviter les rochers et les précipices; de même le Pasteur suprême accompagne lui-même les brebis qu'il veut conduire aux bergeries célestes; il est leur conducteur et leur défenseur; il détourne les périls qui les menacent à leur insu; il éloigne tout ce qui leur nuirait, et il leur ménage les moyens de salut.

Quant à Moïse, il compare l'Esprit-Saint à un père, qui prend par la main son fils en bas âge, pour le conduire par les routes obscures et difficiles de cette vie : « Le Seigneur, dit-il, vous a portés, comme un homme porterait son fils, dans tout le chemin que vous avez fait, jusqu'à ce que vous fussiez arrivés en ce lieu. » *Deut.* I, 31. En effet, comme un père, qui mène son enfant par un chemin rempli de fondrières et de flaques d'eau, recherche avec soin les endroits où l'on peut marcher sans accident; de même l'Esprit-Saint, qui connaît tous les périls de cette vie, dirige et conduit ses enfants de manière à les préserver de toute blessure et de tout faux pas. Il nous accorde ainsi le même bienfait, qu'il demande que nous procurions nous-mêmes aux nations infidèles, quand il dit : « Passez, et repassez par les portes, préparez la voie au peuple, aplanissez le chemin; ôtez-en les pierres, élevez l'étendard aux yeux des peuples. » *Isa.* LXII, 10.

C'est encore la providence de ce divin Esprit, qui donne aux uns une santé vigoureuse, et qui envoie aux autres de longues et même de continuelles maladies; son but en cela est de donner aux uns et aux autres ce qu'il sait être le plus avantageux à leur salut. Dans la même intention miséricordieuse, il comble les uns de richesses, tandis qu'il laisse les autres dans la détresse et la pauvreté. De même, il accorde à ceux-ci les honneurs et les dignités, et il les enlève à ceux-là, parce que leur intérêt le

demande. Parfois il arrache, par une mort prématurée, des enfants chéris à leurs mères, et des époux à leurs épouses, parce que, lisant dans l'avenir, il sait qu'un amour excessif pour la créature les eût éloignées de l'amour de Dieu. Bien plus, il nous laisse quelquefois tenter et harceler vivement par le démon (ce qui arriva même à saint Paul); il veut par ce moyen exercer des vertus qu'une longue paix a endormies, ou nous maintenir dans la vraie humilité du cœur.

Le Saint-Esprit, qui aime ses enfants, et qui nous entoure d'une tendresse plus que paternelle, prend donc soin de nos intérêts, même à notre insu. Ordinairement nous ignorons, tant que nous sommes en cette vie, les raisons de ce qui nous arrive; mais, dans l'autre vie, nous les apprendrons de la bouche même du Seigneur; il nous fera connaître tout ce qu'il a fait sans nous pour notre salut, et de quels dangers, tant du corps que de l'âme, il nous a sauvegardés.

II.

Faisons ici une excursion dans le domaine de la théologie, afin d'élucider ce que nous venons de dire. Il est bon de savoir que si nous recevons, outre les vertus surnaturelles, les sept dons du Saint-Esprit, c'est surtout pour que notre âme se porte avec ardeur, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, à un grand nombre d'œuvres dont elle ne voit pas les raisons. En effet, il n'est pas facile aux théologiens d'expliquer pourquoi la force, la piété et la crainte du Seigneur, au lieu d'être seulement des vertus, sont comptées en même temps parmi les dons du Saint-Esprit; puisqu'il semble que ces trois vertus peuvent produire les mêmes effets que les dons qui y correspondent. Saint Thomas résout cette difficulté en disant qu'il faut une disposition différente, suivant que l'homme se porte de lui-même aux actes de vertu, ou qu'il y est porté par l'Esprit-Saint. Car un moteur plus noble exige dans le mobile une disposition plus parfaite. Par exemple, une épée doit être faite bien différemment, suivant qu'elle sera maniée par un enfant, ou par un homme, ou par un géant. Ainsi, par les dons nous sommes disposés aux mouvements parti-

culiers du Saint-Esprit, et par les vertus nous sommes préparés à l'exercice des devoirs ordinaires. Car nous sommes mus par le Saint-Esprit, soit lorsque par son aide nous nous élevons jusqu'à ce qui est au-dessus de nos forces, soit lorsque par son instigation nous nous portons à des œuvres dont les raisons nous échappent.

D'ailleurs cette impulsion de l'Esprit-Saint a pour objet non-seulement d'exciter à l'exercice des vertus, mais aussi et surtout de faire servir au salut toutes les affaires humaines. Car que peut-il arriver à l'homme dans la vie qui ne soit susceptible d'influer en bien ou en mal sur le salut de l'âme? Or dans les choses, dont l'utilité dépend d'événements à venir, le jugement humain a beau être muni de toutes les vertus, il ne saurait ni choisir le bon parti ni rejeter le mauvais. Dans ces difficultés qui sont au-dessus de la puissance et de la portée de l'intelligence humaine, l'Esprit-Saint assiste les justes. Lui qui ne manque à aucun des animaux pour tout ce qui est nécessaire aux besoins de la nature, manquera bien moins encore à ses élus qu'il a destinés à la gloire d'une vie immortelle. Aussi, avec un tel guide, chacun peut dire au Seigneur comme le Prophète : « Votre bon Esprit me conduira en cette terre où règne la droiture. » *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam*. Ps. CXLII, 10.

Telles sont, mes frères, les fonctions que remplit cet Esprit céleste par son souffle invisible dans les âmes des élus. C'est ainsi que l'homme souillé par le vice de sa première naissance, et rabaissé aussi bas que la brute, a été rendu à la dignité de la justice originelle et même élevé plus haut. En effet, « la rédemption, dit Guerricus, relève plus magnifiquement l'homme tombé, que ne l'avait établi la création. » Je ne sais ici de quoi parler d'abord, je ne sais de quoi m'étonner le plus, ou de la libéralité et de la bonté de Dieu, qui se livre tout entier à nos intérêts, et qui verse sur nous les précieux trésors qu'il avait tenus si longtemps renfermés dans le ciel; — ou de la lâcheté et de l'ingratitude des chrétiens qui ne le remercient pas de ces immenses bienfaits, qui ne veulent pas user de remèdes si efficaces, qui ne brûlent pas d'amour pour l'auteur de leur salut, et n'ont nul souci de possé-

der au-dedans d'eux un tel hôte, un tel guide, un tel tuteur, un tel maître. O aveuglement! O démence déplorable des hommes! O miséricorde de Dieu, qui ne saurait jamais être assez célébrée! « Oh, dit le même Guerricus, que Dieu est prodigue de soi, si l'on peut ainsi parler, dans son amour de l'homme! » Car telle est l'ingratitude et la perversité de l'âme humaine, qu'on ne saurait dire, lequel est le plus ardent, ou l'homme à courir à sa perte, ou Dieu à vouloir le sauver.

En effet, jetez attentivement les yeux sur la vie des hommes, et vous trouverez que la plupart d'entre eux courent à leur perte de propos délibéré; tous leurs désirs, toutes leurs entreprises n'ont qu'un but, c'est de dénaturer et de changer en instruments d'iniquité tout ce qu'ils ont reçu pour gagner le ciel. Leur vie, les puissances de leur âme, leurs richesses, leur esprit, leurs efforts, leur activité, tout est employé à cette fin. Toutes ces choses étaient autant de moyens de salut, et ils en abusent pour leur ruine. Voilà comme la plupart des hommes courent de gaîté de cœur à leur perte éternelle.

Au contraire, Dieu se montre libéral et presque prodigue envers cette race humaine, qui est si empressée à se perdre, et qui offense de tant de manières l'auteur de son salut. De sorte que si l'on observe avec attention les efforts faits de part et d'autre, il semble qu'on assiste à une lutte entre deux partis puissants, celui de Dieu, qui ne néglige rien pour nous sauver, et celui de l'homme qui met tout en œuvre pour se perdre. Dieu cherche à nous rappeler à la vie; l'homme, de ses propres mains, veut se donner la mort. Dieu nous appelle à la justice et à la piété; l'homme, avec une impétuosité aveugle et furibonde, va à l'impiété et à l'injustice. « De même qu'il n'est pas de spectacle plus consolant, dit encore Guerricus, que de voir aujourd'hui le Saint-Esprit descendre du ciel et montrer par des signes visibles ce qu'il opère dans les âmes fidèles; de même il n'en est point de plus affreux et de plus funeste que de voir l'homme porter sur lui une main homicide, résister au Saint-Esprit, et ne tirer nul profit de tant de bienfaits divins. »

III.

D'après ce qui précède, il est clair que cette abondance des largesses divines est faite non-seulement pour encourager notre espérance, mais en même temps pour nous inspirer de la crainte. Car qui ne sait que de grands bienfaits demandent à être payés de retour, et que des remèdes extraordinaires, qui ont été négligés, rendent les méchants tout-à-fait inexcusables, leur négligence alors se compliquant d'ingratitude? C'est ce qu'il est facile de prouver par des exemples connus et épouvantables.

Nous savons par les saintes Lettres que les Hébreux, étant en Egypte, adorèrent les idoles des Egyptiens. Cependant jamais le Seigneur n'exerça de sévices contre eux pour ce crime abominable. Mais après qu'il les eut tirés de cet esclavage au moyen de tant de prodiges, après qu'il leur eut servi de guide à travers le désert, qu'il leur eut donné la loi, et les eut comblés de bienfaits innombrables, il châtia sévèrement leurs infractions. Ainsi, quand ils adorèrent le veau d'or, outre le châtiment sévère que Moïse, aidé de la tribu de Lévi, leur fit subir, ils furent frappés aussi par le Seigneur lui-même pour ce forfait. Lorsqu'ils immolèrent des victimes en l'honneur de l'idole Phégor, vingt-cinq mille hommes furent égorgés en un seul jour par l'ordre du Seigneur. Quand ils désespérèrent d'occuper la terre promise, et voulurent retourner en Egypte, ils furent punis de leur défiance par un exil de quarante ans, et par une mort prématurée. Vous voyez, mes frères, ce qu'amène la grandeur des bienfaits divins : aux justes le salut et la vie; aux méchants, par leur faute, la ruine et la mort.

Or, que de bienfaits n'avons-nous pas reçus de plus que les Hébreux? Qui pourrait les exposer dignement? Car, malgré les bienfaits dont furent comblés les Hébreux, tout cela ne leur servit de rien pour arriver à la piété et à la justice. Moïse le leur dit en ces termes : « Vous avez vu tout ce que le Seigneur a fait devant vous en Egypte, de quelle manière il a traité Pharaon, tous ses serviteurs et tout son royaume. Vous avez vu de vos

yeux les grandes plaies par lesquelles il les a éprouvés, ces miracles et ces prodiges épouvantables; et le Seigneur ne vous a pas donné jusqu'aujourd'hui un cœur intelligent, des yeux qui puissent voir, et des oreilles qui puissent entendre. » *Deut.* XXIX, 2 *et seq.*

Nous, au contraire, nous avons des yeux, des oreilles, et un cœur intelligent, aujourd'hui que cet Esprit céleste, qui peut tout, qui sait tout, qui gouverne tout, est descendu dans les cœurs des fidèles, et leur a fait entrer par tous les organes la connaissance des choses célestes. Si donc les Hébreux ont été si durement châtiés, pour n'avoir guère reçu que des bienfaits matériels, que n'avons-nous pas à redouter, nous qui avons reçu de Dieu des bienfaits si incomparablement supérieurs; nous qui avons été délivrés, non de l'Egypte, mais de la géhenne; qui avons reçu une loi gravée non sur des tables de pierre, mais dans nos entrailles; qui avons obtenu, non pas Moïse pour législateur, mais le Fils unique de Dieu pour rédempteur, et le Saint-Esprit pour législateur et pour guide? Voilà, mes frères, ce qui doit nous inspirer des craintes, ce qui doit exciter notre sollicitude; voilà ce dont il nous sera surtout demandé compte au dernier jugement. Car plus est abondante la grâce obtenue par les immenses travaux de Jésus-Christ, plus seront châtiés rudement ceux qui, ne voulant pas faire le moindre effort, ont repoussé un si puissant remède, qu'ils avaient sous la main. Oui, ce qui doit nous faire redouter le jugement, c'est que « la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, » *Joan.* III, 19, la vanité que la vérité, la mort que la vie, la servitude que la liberté, la guerre intestine et le trouble que la tranquillité intérieure et la paix; c'est qu'ils ont mieux aimé faire partie des esclaves du démon que des enfants de Dieu; et enfin qu'ils ont préféré courir à travers mille fatigues à d'éternels supplices, plutôt que d'arriver à l'éternel bonheur en vivant dans une sainte allégresse.

Si vous me demandez quels sont les moyens d'éviter un tel danger, et d'avoir sa part des dons précieux qu'apporte avec lui l'Esprit-Saint, je ne dois faire à cette double question qu'une

même réponse, c'est de vous exhorter à détourner votre âme de l'amour excessif des choses terrestres, et à la porter vers les choses du ciel. Car cet Esprit céleste ne daignera pas habiter une âme flétrie par l'ignoble amour des choses de la terre. Sa principale mission est d'élever l'âme vers les régions supérieures, et de l'embraser du désir des biens célestes; or, nul ne peut tout à la fois se ravaler jusqu'à l'amour des vanités de la terre, et s'élever jusqu'à celui dont brûlent les bienheureux dans le ciel; il y a incompatibilité entre ces deux amours.

C'est ce qui fait dire à saint Grégoire-le-Grand : « Plus les mondains se répandent au dehors par leurs désirs, plus ils rétrécissent l'entrée de leur cœur et en ferment l'accès au Saint-Esprit. » Saint Basile parle dans le même sens. Comme on lui demandait le moyen de préparer l'âme à recevoir l'Esprit-Saint, il répondit : « Tant que nous n'observons pas les commandements du Seigneur, et que nous ne sommes pas tels qu'il puisse dire de nous : « Vous n'êtes pas de ce monde, » *Joan.* xv, 19, nous ne devons pas espérer d'être trouvés dignes du Saint-Esprit. » Dans ce passage de saint Jean, selon les Pères, le monde signifie non ceux à qui beaucoup de biens sont échus en partage, mais ceux qui en désirent beaucoup; en d'autres termes, non ceux qui sont dans l'abondance des richesses du monde, mais ceux qui y sont attachés avec passion. En effet, l'amour modéré des biens de la terre, et qui se règle non sur la convoitise, mais sur la nécessité, est irréprochable; tandis que, s'il est excessif, et s'il sort des bornes fixées par Dieu, il accable l'âme, et en ferme l'entrée au Saint-Esprit.

C'est pour cette raison que l'ennemi implacable du genre humain ne se borne pas à porter les hommes au mal, mais qu'il les excite bien davantage encore à la poursuite insatiable des biens de la terre. Dans le premier cas, en effet, il combat à découvert; dans le second, il attaque à l'improviste les âmes des hommes par la ruse et par des moyens détournés, qui semblent ne renfermer aucun mal. Et quand il est parvenu à rendre excessif cet amour des biens de la terre qui paraît innocent, il lui est aisé, à la première occasion, de pousser les hommes à tous les crimes. De

même que le chasseur, poursuivant une bête fauve, cherche moins à la saisir des mains, qu'à la blesser de ses flèches; car, blessée, il faudra qu'elle tombe en son pouvoir; de même, ce rusé chasseur des âmes juge qu'il lui suffit de les blesser de l'amour immodéré des choses terrestres; car l'âme ainsi blessée, et ravalée aussi bas que les biens de la terre, se laisse aller facilement à tous les forfaits, pourvu qu'elle arrive à l'objet de ses ardentes convoitises.

Si quelqu'un alléguait qu'il est extrêmement difficile de se garantir de l'amour immodéré des choses présentes, qui nous fascinent les yeux, nous attachent par leurs avantages, nous réjouissent par leurs agréments, et qui sont indispensables aux besoins de la vie, je lui répondrais que cette règle de morale n'est pas la seule difficile, mais que toutes celles qui sont contenues dans les Lettres évangéliques sont âpres et ardues pour les hommes enchaînés par l'amour du siècle et qui jugent de toutes choses d'après la mesure d'utilité ou de plaisir qu'ils en retirent. Car toutes ces règles tendent à nous détourner de l'amour du siècle, et à nous inspirer les célestes désirs. Mais pour ceux qui se soumettent humblement à Dieu, qui par des prières assidues lui demandent son Esprit et sa grâce, et qui de toute la puissance de leur âme s'appliquent à la pratique consciencieuse de la loi divine, pour ceux-là les maximes évangéliques sont si faciles et si douces, qu'ils peuvent dire vraiment avec le Prophète : « Je mets toute ma joie à marcher dans la voie de vos commandements, et ils me tiennent lieu de toutes les richesses. » *In via testimoniorum tuorum delectatus sum, sicut in omnibus divitiis.* Ps. CXVIII, 14.

Cependant pour ne pas décourager et désespérer les âmes faibles, je vais les mener par des chemins plus doux encore. A ceux qui n'ont pas le même zèle et la même ardeur, il suffira donc de conserver leur âme pure de tout péché mortel, afin que l'Esprit-Saint daigne y descendre, et y faire sa demeure. Mais cette condition est indispensable, car « la sagesse n'entrera point dans une âme maligne, et n'habitera point dans un corps assujetti au péché. » *Sap.* I, 4. « Effacez, dit saint Grégoire, les

souillures des actions mauvaises, vous qui préparez dans votre âme une demeure à Dieu. »

Nous trouvons une figure de cette vérité dans un commandement de la loi ancienne, par lequel le Seigneur prescrivait qu'on lui offrît en ce saint jour des productions nouvelles de la terre; il voulait ainsi faire entendre aux fidèles, que l'âme, qui veut recevoir au-dedans d'elle le Saint-Esprit, doit se purifier de toute souillure ancienne. C'est cette rénovation intérieure que David, après sa chute, demandait en ces termes au Seigneur : « O Dieu, créez en moi un cœur nouveau, et, renouvelant le fond de mon âme, mettez-y un Esprit droit. » *Ps.* L, 12. Ainsi renouvelé et purifié des souillures du vieil homme, il demande ensuite à être fortifié par l'Esprit vivifiant, afin qu'aucune tentation ne fasse déchoir des hauteurs de la vertu son âme faible encore et vacillante. Appliquons-nous donc, mes frères, à purifier ainsi notre âme; afin de mériter de recevoir cet Esprit céleste, auteur de notre salut, et distributeur tout à la fois de la grâce et de la gloire.

AU LECTEUR.

Lecteur bienveillant, dans les sermons qui ont pour objet le mystère de la Très-Sainte-Trinité, quelques prédicateurs sont si effrayés de la hauteur d'un tel mystère, qu'ils n'osent en dire un mot; d'autres, au contraire, n'hésitent pas à tirer des profondeurs de la théologie et à traiter les points les plus abstraits, où les auditeurs ne comprennent rien. Pour nous, adoptant un moyen terme, nous avons marché entre les uns et les autres. Car, sans nous abstenir de traiter ce sujet transcendant, nous nous sommes borné à dire ce que des auditeurs d'une instruction commune pourraient comprendre, sinon complètement, au moins dans une mesure suffisante. Nous ne parlons pas seulement du mystère de la bienheureuse Trinité; nous nous arrêtons encore, en passant, sur les magnificences et les perfections divines. Toutefois, dans l'un et dans l'autre cas, nous avons eu soin, autant que le permettait le sujet, d'appliquer le dogme à la réforme des mœurs; précaution importante, faute de laquelle un prédicateur perd son temps.

Dans le premier discours, nous démontrons d'une manière évidente l'existence de Dieu; puis nous parlons de la procession des personnes divines.

Dans le second, nous expliquons le même mystère au moyen de diverses comparaisons, choisies parmi celles qui sont à la portée du peuple.

Dans le troisième, nous traitons des perfections divines qui, au moyen des lumières naturelles de la raison, se déduisent de ce nom : *Je suis celui qui suis;* et, en outre, nous revenons sur le mystère de la bienheureuse Trinité.

Dans le quatrième, il s'agit, 1° de l'unité de la nature divine;

2° de la génération éternelle du Fils de Dieu, que l'on prouve, d'abord par le témoignage des saintes Lettres, et ensuite par celui de quelques illustres philosophes.

Dans le cinquième, 1° on parle de la nature incompréhensible de la divinité; 2° on prouve la pluralité des personnes divines, non par le témoignage de l'Ecriture, mais par des raisonnements; 3° on fait voir qu'une grande partie du bonheur de l'homme consiste dans la contemplation de ce mystère.

Dans tous ces discours, pour satisfaire à l'une des exigences les plus impérieuses d'un pareil sujet, nous donnons les raisons pour lesquelles les hommes ne doivent point s'étonner de ne pouvoir parvenir à l'intelligence de ce mystère, raisons qui se résument à dire que la nature de la divinité est sublime et incompréhensible, et la raison de l'homme, bornée, obtuse, et peu capable de comprendre les choses spirituelles.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

DANS LEQUEL 1° ON PROUVE L'EXISTENCE DE DIEU ; 2° ON EXPOSE COMMENT IL EST EN TROIS PERSONNES.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti.

Allez instruire tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Matth. ult.*, 19.

Entre tous les dogmes du christianisme, proposés à la croyance des fidèles, le mystère de la bienheureuse Trinité tient, sans contestation, le premier rang. Sans doute, la vérité de tous les dogmes s'appuie sur la foi, plutôt que sur les lumières de la raison; mais cela est vrai tout particulièrement du mystère de la bienheureuse Trinité, dont la hauteur est au-dessus de toute compréhension humaine, et où la foi tient d'autant plus de place, que la raison y a moins de prise. Cette foi, qui donne aux révélations divines son complet assentiment, sans aucune intervention des preuves rationnelles, cette foi, dis-je, est pour le juste une suprême raison. En effet, dit l'Apôtre, « la foi est la substance des choses que l'on doit espérer, et la preuve de celles qu'on ne voit point. » *Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* Hebr. XI, 1. C'est-à-dire, la foi est le fondement sur lequel s'appuie l'espérance des choses du ciel. Car on n'espère que ce qu'on croit devoir arriver. Ainsi la foi est comme la base de notre espérance. Elle est aussi la preuve de ce que nous ne voyons point; c'est-à-dire, la lumière de la foi, répandue par Dieu dans nos âmes, nous tient lieu de preuve, parce que, sans aucun argument rationnel, elle nous fait donner notre assentiment aux révélations de Dieu avec beaucoup plus de fermeté et de certitude, que ne pourrait nous en inspirer tout

raisonnement humain. En effet, ce qu'affirme la vérité divine, doit être reçu avec bien plus de certitude, que ce qui est démontré mathématiquement.

Qu'on ne s'étonne point si, dans les choses divines, nous nous servons des lumières et du secours de la foi, puisque la société civile elle-même ne pourrait subsister sans l'aide de la foi humaine. C'est cette considération qui fut l'instrument dont Dieu se servit pour conduire saint Augustin à ouvrir son cœur à la foi, comme le saint docteur le raconte lui-même en ces termes : « Peu à peu, Seigneur, de votre main caressante vous conduisiez mon cœur. Car je considérais combien je croyais de choses que je n'avais point vues, et qui s'étaient même passées avant que je fusse au monde, comme tout ce que l'on trouve dans l'histoire des peuples, sans compter ce que j'avais entendu dire de plusieurs villes et de plusieurs pays où je n'avais jamais été; combien j'en avais cru sur la foi de mes amis, des médecins, et de plusieurs autres, parce que sans cela, rien ne serait possible dans la vie; enfin combien je croyais fermement que j'étais né d'un tel père et d'une telle mère, ce que je ne savais néanmoins que par le témoignage de ceux à qui je l'avais entendu dire. » *Conf.* lib. VI, cap. v.

De là il résulte, qu'il est conforme à la raison d'avoir foi à la parole de Dieu, sans aucune intervention des preuves rationnelles, puisque, sans ces preuves, nous croyons même les hommes. Aussi l'argumentation suivante de saint Jean l'évangéliste est-elle inattaquable : « Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or ce témoignage de Dieu est celui qu'il a rendu au sujet de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a en soi-même le témoignage de Dieu. » I *Joan.* v, 9 et 10. C'est-à-dire, il a pour garant de sa foi Dieu même, dont la vérité est plus certaine que toute autre vérité.

Le philosophe Pythagore, ainsi que le rapportent un grand nombre d'auteurs, obligeait ses disciples, pendant sept années, nombre égal à celui des sept arts libéraux, à ne pas chercher la raison des choses qu'il disait, et à le croire aveuglément jusqu'à ce qu'ils eussent entendu son enseignement tout entier. De là est

venu un mot célèbre de ses disciples. Quand l'un d'entre eux demandait à un autre une explication, il recevait cette unique réponse : *Le maître l'a dit.* Cet illustre philosophe préparait donc par la foi ses disciples à l'intelligence des grandes vérités, disant qu'il faut commencer par croire, avant de comprendre. N'est-ce pas précisément la méthode que le Prophète voulait inculquer, quand il disait : « Si vous n'avez pas la foi, vous ne comprendrez pas? » *Si non credideritis, non intelligetis.* Isa. VII, 9.

Commençons donc, mes frères, avec cette foi simple, à dire quelque chose des merveilles de la nature divine et de l'indivisible Trinité, afin de pouvoir acquérir, à l'aide de la foi, quelque intelligence de ce mystère. Car, saint Jean Chrysostome l'a dit, « le caractère propre de la foi est non pas de chercher les raisons des choses, mais de se soumettre à ce qui est prescrit. »

Afin de parler de ce mystère sublime avec de tels sentiments de piété, implorons d'une voix suppliante l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » Ces paroles, mes frères, énoncent si clairement le mystère de la suprême et adorable Trinité, et de son unité indivisible, que, comme le dit saint Hilaire, nous n'avons besoin ni d'autres arguments, ni d'autres témoignages pour nous attacher fermement à la foi de cette vérité. D'abord le mot *baptisant* indique la rémission des péchés, la sanctification de l'âme raisonnable, et la qualité d'enfant de Dieu, c'est-à-dire la participation à la nature divine : ce qui évidemment est l'œuvre, non d'une créature, mais de la divinité seule. L'Apôtre l'insinue clairement, lorsque, voulant rabattre la vanité des Corinthiens, qui étaient fiers de la dignité de leurs docteurs, il dit : « Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous, ou avez-vous été baptisé au nom de Paul? » I *Cor.* I, 13. C'est comme s'il avait dit : Vous ne devez vous glorifier qu'en Celui qui, par sa mort, vous a procuré la vie, et par ses mérites infinis vous a obtenu le pardon des péchés, et le droit à l'éternel héritage. Or ces bienfaits,

ni Pierre, ni Paul, ni Apollo, ni aucune créature ne peut les conférer de son autorité propre; seule, la toute-puissance divine le peut. Car il n'appartient qu'à celui qui a été offensé, de remettre l'offense; et, toutes les fois que nous commettons un péché, c'est surtout la majesté divine que nous offensons. Les pharisiens eux-mêmes le comprenaient : voyant le Sauveur remettre les péchés d'un paralytique, ils l'accusèrent de blasphème : « Qui a droit, disaient-ils, de remettre les péchés, sinon Dieu seul? »

A la rémission des péchés est toujours jointe notre sanctification, qui, elle aussi, ne peut être que l'œuvre de Dieu. Car, comme le dit saint Augustin, « puisqu'il est meilleur et plus noble, d'être bon, que d'être simplement, si Dieu seul peut faire que je sois, comment un autre que Dieu fera-t-il que je sois bon, » c'est-à-dire, vraiment juste et saint? Dieu étant donc l'auteur d'une si grande œuvre, et cette œuvre, selon la parole du Sauveur, s'accomplissant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il est évident que ces derniers mots désignent la majesté infinie. Ils expriment en effet bien nettement la distinction de trois personnes dans l'unité de la nature divine. Car le divin Maître, en nommant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, enseigne clairement qu'il y a en Dieu trois personnes. Et en disant « au nom, » il déclare par cet emploi du singulier au lieu du pluriel, que ces trois personnes ne font qu'une seule nature.

Voilà donc le mystère que l'Eglise nous propose aujourd'hui de célébrer, d'adorer et d'expliquer. Nous diviserons en deux points tout ce que nous avons à en dire. D'abord, nous démontrerons philosophiquement l'existence de Dieu; ensuite, nous exposerons, autant que cela est permis à notre faiblesse et à notre ignorance, la Trinité des personnes divines.

En cette circonstance, notre premier soin doit être de parler d'un si grand mystère avec vénération et avec piété. C'est un conseil que donnent non-seulement les saints docteurs, mais même les philosophes païens. « L'homme, dit Cicéron, ne doit parler qu'avec timidité et réserve du pouvoir des dieux. » Sénèque, citant Aristote, s'exprime en ces termes : « Aristote dit très-bien que nous ne devons jamais être plus respectueux,

que quand il s'agit des dieux. Si, entrant dans un temple, nous composons notre marche ; si, allant à un sacrifice, nous baissons le visage, nous ceignons notre toge, et nous tâchons que tout en nous respire la modestie, à combien plus forte raison devons-nous le faire, quand nous discutons sur les astres, sur les étoiles, sur la nature des dieux, afin de ne rien affirmer ni avec témérité ni avec effronterie, et ainsi de ne pécher ni par ignorance, ni par mauvaise foi? » Quand nous voyons des philosophes païens penser de la sorte, eux qui avaient des notions si obscures sur la grandeur de la divinité, que ne devons-nous pas faire, nous à qui la foi catholique a apporté sur ce point des connaissances si étendues et si claires? Entrons donc en matière avec ces sentiments de respect et de soumission.

Et d'abord, cette question : Dieu existe-t-il? paraîtra peut-être à quelques-uns superflue. Elle ne l'est cependant pas. Car, au milieu même de la société chrétienne, il est bien des hommes à qui semblent convenir ces paroles du Prophète : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. » *Ps*. XIII, 1. Comment, me direz-vous, prétendent-ils cela? L'Apôtre nous fournit la réponse : « Ils font profession de connaître Dieu, tandis qu'ils le renoncent par leurs œuvres. » *Tit*. I, 16. C'est-à-dire, ils nient Dieu, non en paroles, mais par leurs mœurs et leur genre de vie, puisqu'ils vivent aussi criminellement que s'ils croyaient qu'il n'existe au monde ni Dieu, ni providence.

En effet, on en voit beaucoup qui s'abandonnent à tous les désordres, qui lâchent les rênes à la cupidité et à l'intempérance, qui, oublieux des choses célestes, se courbent vers la terre et y restent cloués, qui, sans aucun remords enfreignent toutes les prescriptions de la loi divine, absolument comme s'ils croyaient qu'il n'y a point de Dieu. Car, bien qu'ils y croient, ils agissent complètement comme s'ils n'y croyaient pas du tout.

Quoique ceux qui vivent ainsi aient la vraie foi, ils sont parvenus à l'obscurcir par les ombres et les ténèbres des convoitises terrestres, en proportion des péchés mortels qu'ils ont commis. Car tout péché mortel affaiblit et ternit la lumière de la foi, sans cependant l'éteindre complètement. Comme chaque péché

commis porte un coup au libre arbitre, et le rend moins prompt et moins ardent à agir, sans le détruire néanmoins tout-à-fait; de même, chaque péché obscurcit de plus en plus la splendeur de la foi, quoiqu'ils ne la détruise pas totalement. Il arrive de là que l'homme, enveloppé de telles ténèbres, ne voit pas les précipices ouverts devant ses pas, et y tombe à chaque instant. Bien plus, à force de pécher, il en vient souvent à être tenté par le démon sur la foi, et à douter s'il existe un Dieu, dont la providence gouverne le monde.

A ce sujet, saint Grégoire commentant ces paroles du bienheureux Job : « Qui est le Tout-Puissant, pour que nous le servions? » *Job.* XXI, 15, s'exprime ainsi : « L'âme humaine, se répandant extérieurement pour son malheur, s'égare tellement autour des choses corporelles, qu'elle ne rentre point en elle-même, et qu'elle est incapable de penser à Celui qui est invisible. De là vient que les hommes charnels, méprisant les prescriptions spirituelles, en arrivent quelquefois au point de ne pas même soupçonner l'existence de Dieu, qu'ils ne voient pas corporellement. Aussi disent-ils dans Job : Qui est le Tout-Puissant, pour que nous le servions? »

Pour ceux-là, et pour les autres, dont nous avons parlé, il sera donc utile d'établir l'existence de Dieu, non-seulement par la foi, mais encore par les raisons péremptoires, que saint Thomas a placées au commencement de la *Somme théologique*.

I.

Commençons par expliquer ce qu'on entend par le mot *Dieu*. Demandez-le à tous les hommes, et ils vous répondront d'une seule voix, que par ce nom ils entendent le maître et le modérateur de cet univers, le roi des siècles, le principe et la fin de toutes choses, le premier être, le premier moteur, la vérité première, la cause première dont dépendent les autres causes, enfin ce qu'il y a de plus grand, de meilleur, et au dessus de quoi on ne peut rien imaginer.

Or, voici comment saint Thomas démontre l'existence de cette

cause première, dont tout dépend, et qui elle-même ne dépend de rien.

Première raison. — Dans l'univers nous voyons un ordre et des degrés de dignité et de noblesse. Ainsi au dernier degré de cet ordre, sont les choses qui existent seulement, comme les éléments, les pierres, les métaux; à un échelon plus haut se trouvent les choses qui sont et qui vivent, comme les arbres et les plantes, que nous voyons pousser des feuilles, porter des fleurs et des fruits, et que les philosophes disent être doués d'une vie végétative. Montez un degré de plus, et vous arrivez aux animaux, qui non-seulement vivent, mais qui, en outre, se meuvent et sentent. L'homme est encore plus haut, lui qui à tous ces avantages ajoute la lumière et la splendeur de la raison. Au dessus de l'homme nous plaçons les anges, qui, au lieu de la raison, c'est-à-dire, de la faculté de raisonner, possèdent la compréhension des choses, l'intuition directe. Ce n'est pas tout. Entre les anges la diversité est si grande que, suivant saint Thomas, il n'y en a pas deux qui soient égaux en dignité. En effet, d'après sa définition, chacun d'eux forme une espèce particulière. Il suit de là qu'ils composent une série d'échelons de plus en plus élevés.

Comme cet ordre s'observe en toutes choses, il faut examiner si cette suite de degrés est indéfinie, ou si l'on arrive enfin à un sommet quelconque, au-dessus duquel il n'y ait rien de plus noble et de plus parfait. La première alternative est insoutenable, car ce développement à l'infini est contre nature. Il faut donc nécessairement admettre la seconde. Or, ce qui est placé à ce point culminant, ce qui voit tout à ses pieds, ce qui dépasse toutes choses en perfection et en noblesse, nous l'appelons Dieu.

Qu'il soit la cause de tout ce qui existe en dehors de lui, c'est ce qui résulte clairement de cette doctrine des philosophes, qu'en chaque genre il y a une cause première de tout ce qui est contenu sous ce genre. Ainsi, le feu, qui est le premier dans le genre des corps chauds, est la cause de toute autre chaleur externe; car tout ce qui est chaud de cette manière, l'est par sa participation avec le feu. De même, le mouvement céleste, qui est

le premier et le plus noble de tous les mouvements des corps, est la cause de tous les autres. Le soleil, qui est le plus brillant des astres, est aussi la source de leur lumière [1]. De cette doctrine, sur laquelle les philosophes sont d'accord, il résulte évidemment, non-seulement qu'il y a un Dieu, mais qu'étant au-dessus de toutes choses, il en est la cause première. Ainsi, dans l'ordre de l'existence, il est le premier être qui a tiré du néant tout ce qui existe. Dans l'ordre de la vie, il est le vivant par excellence; bien plus, il est, suivant Aristote, la vie elle-même, par laquelle vivent d'innombrables créatures. Dans l'ordre des intelligences, il est la première intelligence, d'où vient toute faculté de connaître, comme tout l'éclat des astres émane du soleil. Dans l'ordre du beau, il est la première et suprême beauté, en qui sont tous les attraits, comme il le dit lui-même de la beauté des champs : « Et la beauté des champs est avec moi. » *Et pulchritudo agri mecum est.* Ps. XLIX, 11. Enfin, dans l'ordre du vrai, il est la première vérité, dans laquelle est contenue toute vérité, c'est-à-dire, les types de tout ce qui est vrai.

Deuxième raison. — Il est une autre raison, non moins puissante, qui se tire de ce principe si fréquemment employé en philosophie, que tout objet qui se meut, est mû par un autre. Les corps des animaux, que nous voyons se mouvoir, tirent le mouvement, non d'eux-mêmes, mais de l'âme qui agit au dedans et donne l'impulsion. Ainsi, en eux, le moteur diffère de l'objet mû ; car c'est le corps qui est mû, et l'âme qui meut. De là vient que, privé de l'âme, le corps reste immobile. Or, tout mouvement des corps inférieurs dépend, comme nous venons de le dire, du mouvement du ciel, puisque ce monde inférieur est si bien sous la dépendance du monde supérieur, que même une éclipse de soleil, qui empêche pour un peu de temps les rayons de cet astre de parvenir jusqu'à nous, affecte et trouble diversement ces corps inférieurs. Il nous faut donc chercher de quelle puissance procède le mouvement de la première sphère céleste.

[1] Nous avons dû respecter cette erreur de physique, répétée un peu plus loin. Une correction eût eu pour effet de détruire l'analogie, tout en continuant de l'affirmer.

Si vous dites que cette sphère est mue par une intelligence, ayant sa volonté propre, je demanderai aussitôt si cette intelligence est indépendante, ou dépend d'une autre ; si elle agit pour elle-même, ou pour une autre intelligence supérieure. Si elle n'est sous la dépendance d'aucune autre, et qu'elle agisse pour elle-même, nous l'appellerons Dieu à bon droit. Car il n'y a que Dieu qui ne dépende de personne, qui ne reconnaisse point de supérieur, qui fasse toutes choses pour lui-même, comme fin dernière. Si au contraire vous prétendez qu'elle dépend d'une autre, dont elle reçoit l'existence et le mouvement, je répéterai la même question sur celle-ci, puis sur toute autre ; et ainsi il faudra, ou procéder à l'infini, ce qui, avons-nous dit, est contraire à la nature, laquelle règle tout avec ordre, nombre et mesure ; ou arriver nécessairement à un premier moteur, ne dépendant de personne, et cause universelle du mouvement, c'est-à-dire à Celui que nous appelons premier moteur et arbitre de cet univers, maître de toutes les créatures, cause de toutes les causes, Dieu en un mot.

Comme l'art cherche, autant que possible, à imiter la nature, nous voyons le même ordre suivi dans la société humaine, tant civile qu'ecclésiastique. Car, dans celle-ci, les simples clercs, placés au dernier rang, sont subordonnés aux évêques, les évêques aux archevêques, ceux-ci aux patriarches, et les patriarches au Souverain-Pontife, qui n'est soumis à personne, et ne dépend de personne, tandis que tous les autres dépendent de son autorité et sont soumis à ses lois. Dans la société civile, on remarque la même hiérarchie entre les différents magistrats : les inférieurs obéissent aux supérieurs, et dépendent de leur autorité ; et au-dessus d'eux tous s'élève le roi, ou empereur, à qui tous sont soumis, tandis qu'il n'est soumis à personne. Ce qu'est le roi dans son royaume, et le Souverain-Pontife dans l'Église, le Roi suprême des cieux l'est donc dans tout l'univers.

Troisième raison. — La même conclusion se tire, avec une égale évidence, de l'admirable gouvernement du monde ; gouvernement sur lequel Cicéron s'exprime en ces termes : « Quel est l'homme assez insensé, pour ne pas sentir, en jetant les yeux sur le ciel, qu'il y a des dieux, et pour voir un fruit du hasard

dans un monde réglé avec tant d'intelligence que l'art le plus savant ne saurait en reproduire les harmonies et les vicissitudes? » C'est précisément ce que proclame l'Apôtre, quand il dit que « les perfections invisibles de Dieu sont devenues comme visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent. » *Invisibilia Dei a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* Rom. I, 20.

Qu'est-ce, en effet, que cet immense ouvrage du monde, ce magnifique ensemble, si admirablement ordonné, et rempli de tant d'ornements variés, de tant d'êtres vivants, sinon la voix éclatante de la nature, qui non-seulement atteste un artisan suprême, mais encore en proclame la sagesse, la puissance et la bonté infinies? Quelle leçon éloquente nous donnent, pour nous conduire à la connaissance de Dieu, l'éclat des astres, la régularité invariable du soleil, de la lune et des autres planètes, dans leurs révolutions si diverses et si nombreuses, les vicissitudes des jours et des nuits, et la succession des saisons, si appropriée aux besoins de la vie! Parlerai-je des mouvements immenses et des révolutions des sphères célestes, concourant, dans un admirable concert, à perpétuer la nature de toutes les choses qui sont sous le ciel? Ferai-je la peinture des terres, des mers, de la variété et de la multitude de tant de créatures? Admirerai-je la perfection merveilleuse des détails, ou l'ordre et l'accord de l'ensemble, dont toutes les parties, unies par des liens étroits, concourent au même but, comme des sons diversifiés avec mesure produisent une douce harmonie? N'est-il pas évident que cette voix est la voix de la nature, parlant aux âmes de toutes parts, remplissant toutes les oreilles comme d'un son éclatant, et témoignant qu'il y a une intelligence immense et éternelle, dont la sagesse gouverne et meut tout ce qu'elle a créé dès le principe?

Frappé de cette éloquence de la nature et de toute la création, saint Augustin, avant même qu'il fût éclairé des lumières de la vraie foi, était si fermement persuadé de l'existence de Dieu, qu'il disait dans ses *Confessions :* « Je douterais plutôt de mon existence, que de l'existence de la Vérité, qui s'est rendue comme visible dans les créatures. »

C'est en vain qu'on objecterait que personne, enveloppé d'un corps mortel, n'a jamais vu Dieu. Qui oserait dire qu'on ne doit rien admettre que ce qu'on voit? Il n'y a rien de plus certain pour nous que l'existence de notre âme par laquelle nous vivons et agissons; et cependant personne de nous ne l'a jamais vue des yeux du corps.

Quatrième raison — A ces raisons nous ajouterons un témoignage irrécusable, que d'illustres philosophes païens ont remarqué, c'est l'accord unanime de tout l'univers et de toutes les nations pour reconnaître la divinité. A ce sujet Cicéron s'exprime ainsi : « Il n'y a pas de peuplade assez sauvage, assez barbare, pour ne pas savoir qu'il faut reconnaître un Dieu, quoiqu'elle ignore quel il est. » *I de Legibus.* Or il est certain que quand tous les hommes, en tous les lieux et en tous les temps, s'accordent sur un point, c'est la nature qui parle; c'est-à-dire, c'est une persuasion gravée dans les cœurs par une inspiration et une loi de la nature. Et toutes les écoles philosophiques enseignent que ces sentiments, qui viennent de la nature, sont des signes de la vérité.

Cinquième raison. — Il est encore un témoignage analogue à ce dernier : c'est que, dans les circonstances critiques, lorsque toute espérance de secours humain est évanouie, tous les hommes, à l'instigation de la nature, sont portés à implorer l'assistance divine. Or, un sentiment dicté par la nature, est, comme nous venons de le dire, un signe de la vérité. Et cet instinct naturel prouve non-seulement qu'il y a un Dieu dans le monde, mais encore qu'il sait tout ce qui se fait sur la terre, qu'il peut tout, et qu'il étend sa providence sur les choses humaines. Voici ce que dit à ce sujet le même Cicéron : « Les hommes doivent commencer par se persuader qu'il existe des dieux, maîtres et modérateurs de toutes choses ; que tout ce qui se fait a lieu par leur volonté; qu'ils sont les bienfaiteurs du genre humain; qu'ils voient les dispositions de chacun, ce qu'il opère en bien, ou en mal, dans quel esprit et avec quelle piété il pratique la religion; enfin qu'ils établissent une distinction entre les justes et les impies. » *De Leg.* Je vous le demande, un païen pouvait-il parler d'une manière plus conforme à notre foi?

Ces arguments, mes frères, prouvent si péremptoirement l'existence de Dieu, que, suivant saint Thomas, pour quiconque les aura approfondis, cette vérité sera aussi claire que le jour. Il est donc démontré de deux manières, c'est-à-dire par la foi et par la raison, que Dieu existe, et qu'il prend soin des choses humaines. Sachez-le, hommes perdus et sans loi, qui vivez aussi criminellement que si vous croyiez qu'il n'y a pas de Dieu et qu'il n'importe pas d'être bon ou mauvais; sachez, dis-je, qu'il est un Dieu, connaissant ce qui se passe sur la terre, et qui, étant souverainement bon et juste, doit entourer d'un immense amour et combler de bienfaits les bons, et en même temps poursuivre de sa haine les méchants, et les châtier comme ils le méritent. Donc, puisque cela n'a pas lieu en cette vie, il faut nécessairement en attendre une autre, où la justice divine puisse avoir son cours. Cette vérité tourmente cruellement dès cette vie les hommes dépravés. Aussi, pour pécher impunément, et pour lâcher les rênes à leurs passions, ils voudraient que Dieu ne fût pas, ou du moins qu'il fût aveugle, faible ou injuste, afin qu'aveugle il ne pût voir leurs voluptés, ou que faible il fût impuissant à les punir, ou qu'injuste il ne le voulût pas. Or, désirer un Dieu de cette sorte, c'est n'en pas vouloir du tout; c'est former, par conséquent, le vœu le plus abominable.

Mais cette croyance en Dieu, qui est l'inflexible bourreau d'une mauvaise conscience, est, au contraire, la plus douce consolation des justes dans tout le cours de la vie, et surtout dans leurs épreuves. C'était la consolation du saint roi David qui, lorsque ses amis lui conseillaient de fuir Saül, et de se cacher dans les montagnes, s'écriait : « Le Seigneur est dans son saint temple; le Seigneur a son trône dans le ciel. » *Ps.* x, 4. Passage qu'un commentateur interprète ainsi : « Quoique menacé de si grands périls, cependant fort de mon innocence, je serai plein de confiance et de courage, et ne désespérerai jamais de mon salut. Car le Seigneur a au ciel son éternel domicile; le Seigneur, du haut du ciel, gouverne la terre et l'espèce humaine; il contemple ce que chacun fait, ce que chacun souffre, car il peut soulager les bons, et punir les coupables. Ainsi j'opposerai aux efforts de

mes ennemis l'espérance que j'ai placée en Dieu. C'est lui que je veux pour protecteur et pour défenseur; il n'a besoin pour agir, ni d'armes, ni d'argent, ni de circonstances favorables de temps ou de lieux; mais d'un signe il règle tout, et conduit tout à bonne fin. Voyez-vous combien est commode, solide et invincible l'appui que je me suis procuré? »

Mais en voilà assez sur cette première vérité, si épouvantable pour les méchants et si consolante pour les justes.

II.

Jusqu'ici, mes frères, nous avons navigué en sûreté et le long du littoral; maintenant il faut quitter le rivage, et nous aventurer en pleine mer. Jusqu'ici, en effet, nous n'avons touché que des vérités révélées qui sont en même temps des vérités rationnelles; maintenant il faut en quelque sorte bannir la raison, et appeler à nous la foi, afin d'atteindre, dans une certaine mesure, à l'aide de sa lumière, au mystère transcendant de la souveraine Trinité. De même donc que le père des croyants, Abraham, allant adorer Dieu sur la montagne, laissa en bas ses serviteurs, et gravit seul la montagne avec son fils Isaac, *Gen.* XXII, *passim.;* de même, laissons la raison dans les régions inférieures, sa demeure habituelle, et montons, en compagnie de la foi, vers les hauteurs de ce mystère. Nous devons même dire adieu, non-seulement à la raison humaine, mais aussi aux règles ordinaires du langage; car mieux vaut faire un solécisme ou un barbarisme contre la langue que contre le dogme sublime de la Trinité.

Établissons d'abord qu'il y a en Dieu bien des choses qui ne peuvent être comprises par les seules lumières de la raison. Car le connaissant par ses œuvres, nous ne connaissons de lui que ce qui est attesté par ce témoignage. De même qu'un tableau, admirablement travaillé et d'une ressemblance frappante, montre le talent et l'art du peintre, sans faire connaître ses mœurs, sa patrie, sa famille, son nom et sa fortune; de même ce monde indique clairement la sagesse, la puissance, la bonté et la providence d'un artisan suprême, sans faire connaître le moins du monde beaucoup d'autres magnificences qui sont en lui; car cet effet,

quelque admirable qu'il soit, n'épuise pas toute la puissance de sa cause.

Au nombre de ces mystères est celui de l'auguste Trinité, que le Seigneur a daigné nous révéler dans la loi nouvelle. Sans doute, il l'avait déjà découvert aux Pères de l'Ancien Testament; mais il devait en faire une révélation plus complète et plus claire dans l'Evangile. Car bien que le mystère de l'incarnation du Sauveur, par lequel le Fils unique de Dieu, dans sa bonté ineffable, n'a pas hésité à se revêtir de la nature humaine, et à mourir pour nous sur la croix; bien que ce mystère tienne le premier rang parmi toutes les œuvres et tous les bienfaits de la libéralité divine, le mystère de la bienheureuse Trinité dut nécessairement être révélé, afin que, connaissant la dignité et la majesté du Fils de Dieu, le genre humain comprît plus clairement ce qu'il devait à un tel Rédempteur.

Nous apprenons par ce mystère transcendant qu'il y a trois personnes divines en une seule substance. Car il est constant que la nature divine est simple, et, pour me servir des expressions de Boëce, éminemment une, puisqu'elle n'a rien de composé, d'adventice ou d'accidentel, et ne comprend que la majesté infinie. De là vient qu'elle est parfaitement représentée par le propitiatoire, d'où le Seigneur rendait autrefois ses oracles; propitiatoire qui était tout entier d'or pur, sans figure, sans peinture, sans aucun métal étranger. On n'y voyait donc rien que de l'or, et de l'or de la plus grande pureté.

C'est dans cette nature éminemment pure et simple de la divinité, que nous reconnaissons trois personnes divines. Et pour qu'on n'aille pas s'imaginer que ces deux assertions sont contradictoires, il est important de remarquer que nous n'affirmons pas trois substances, et une substance; ou trois personnes, et une personne; non, nous adorons et confessons, dans une seule et même substance ou nature, trois personnes. *Nature* et *personne* sont deux mots dont la signification est différente.

Ainsi, dans notre Sauveur, nous confessons trois natures en une personne, c'est-à-dire, le Verbe de Dieu, la chair et l'âme; car chair, âme, Verbe, sont des natures diverses, tandis que sous

cette triple nature il n'y a qu'une personne, celle de Jésus-Christ notre Seigneur; dans la bienheureuse Trinité, au contraire, nous confessons trois personnes en une substance simple. Cela ne se rencontre dans aucune créature raisonnable, pas même dans les pures intelligences. Parmi elles, partout où il n'y a qu'une substance, il n'y a aussi qu'une personne. La nature increéée diffère donc de toutes les créatures en ce que, dans une substance simple, elle contient trois personnes, savoir : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; le Père, qui n'a été ni fait, ni créé, ni engendré; le Fils, qui vient du Père seul, et n'a été ni fait, ni créé, mais engendré; le Saint-Esprit, qui vient du Père et du Fils, et qui n'a été ni fait, ni créé, ni engendré, mais qui procède des deux autres personnes. De même que dans le soleil on peut remarquer trois choses, savoir : le soleil, la lumière du soleil, et la chaleur qui procède de l'un et de l'autre; de même, dans la bienheureuse Trinité nous adorons et vénérons le Père comme le soleil, le Fils comme le rayon lumineux, et le Saint-Esprit comme une émanation de l'un et de l'autre.

Cet ineffable mystère prêterait à d'innombrables commentaires; je m'arrêterai seulement sur deux points principaux et très-nécessaires à notre salut. Je tâcherai d'abord de vous donner l'intelligence de ce mystère, et je vous présenterai ensuite quelques considérations sur la foi aux vérités révélées.

D'abord, comme nous sommes tenus de croire explicitement ce mystère, il est nécessaire de savoir en quoi il consiste; de peur que, quand nous entendons parler de *Fils* et de *génération,* nous ne nous formions des conceptions indignes d'une si haute majesté. Pour cela il faut savoir que tout ce qu'opère le Tout-Puissant, il l'opère par son intelligence et sa volonté. Quand il veut faire quelque chose, il n'a besoin ni de membres, ni d'instruments, ni de machines ou d'autres moyens externes. Ainsi, ce vaste univers, tant de globes célestes, tant de terres et de mers, tant de variétés de plantes et d'animaux, il a créé tout cela en vertu de sa conception et de sa volonté, sans aucun secours extérieur. « Il a parlé et toutes choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées. » *Psal.* CXLVIII, 5. Dès qu'il parla, dès qu'il voulut,

surgirent aussitôt toutes les créatures, et le monde sortit du néant.

Ceci établi, approchons-nous du mystère de la génération divine. L'auteur de la nature qui, comme l'a chanté le poète sacré, « a fait les cieux avec intelligence, » *Ps.* cxxxv, 5, a aussi, non pas créé, mais engendré avec intelligence un Fils semblable à lui. — De quelle manière, direz-vous? — Comme il connaît pleinement et parfaitement sa nature, il produit au dedans de lui une parole intime, une image parfaite de lui-même, que les divins oracles nomment la splendeur et l'image de la gloire paternelle, le Verbe et le Fils de Dieu. Mais parce qu'un si grand acte dépasse la portée de toute conception humaine, et que la parole est impuissante à l'exprimer, nous allons nous servir de similitudes empruntées à la nature, afin de pouvoir au moins nous former quelque idée de ce mystère. En effet, Dieu a imprimé dans toutes les créatures quelque image, ou du moins quelque trace de sa perfection. Il est donc utile que nous ayons recours à des comparaisons, et que nous cherchions ainsi à nous élever jusqu'au Créateur de la nature au moyen de certains secours tirés de l'observation de la nature même.

Pour le faire plus facilement, examinons notre âme. Quand on se considère, et qu'on apporte à cet examen toute l'application possible, il en résulte un enfantement vraiment merveilleux. Cet enfantement, c'est la connaissance de soi-même, dans laquelle la philosophie ancienne faisait consister une grande partie de la sagesse. Mais si je me connais moi-même, et que je trouve en moi quelque chose de louable, il en résulte que je m'aime. En effet, tout ce qui est beau et digne d'éloges appelle naturellement l'amour. En tout homme, appliqué à se sonder, il y a donc l'intelligence qui considère attentivement l'état de l'âme entière; il y a la connaissance, fille de l'entendement, laquelle naît de cette considération ; il y a l'amour, qu'éveille la connaissance. En nous, ce ne sont que des accidents, parce que notre âme est sujette à des variations continuelles. Mais quand on applique à Dieu ce qui est en nous, il faut commencer par bannir toute idée de faiblesse, afin que l'âme ne se forme aucune opinion

indigne de Dieu. Comme il est éminemment un et simple, et que sa perfection n'admet aucun accident, il en résulte que ce qui en nous est accident, est en lui une substance parfaite, qui subsiste par elle-même.

Quand donc il considère sa nature, ce qu'il fait perpétuellement, il engendre la sagesse, qui contient en elle tous les trésors de vie, de lumière, de bonté, de beauté, de volupté, d'immortalité. Cet enfantement divin, cette forme admirable et immense de la puissance divine, ce miroir éblouissant du Père, cet éclat éternel sortant de l'éternelle splendeur du Père, nous l'appelons, d'après les saintes Lettres, le Fils de Dieu.

De cette divine sagesse et de la considération de cette beauté infinie procède un amour immense, une éternelle volupté, qui unit le Père au Fils, et le Fils au Père par les liens d'une dilection impérissable. Ce lien étroit d'amour divin, cette charité infinie, les Écritures inspirées lui donnent le nom d'Esprit-Saint.

Or, comme en Dieu il ne se mêle rien d'étranger, comme en lui il n'y a rien d'antérieur ou de postérieur, rien de plus ou moins grand, de plus ou moins fort, il est nécessaire que le Fils soit éternellement égal et semblable au Père, en nature, en divinité, en puissance, et que le Saint-Esprit le soit aussi à l'un et à l'autre. Car on ne saurait imaginer ni diversité, ni inégalité, ni différence dans une seule et même nature éternelle. Ainsi, nous adorons et vénérons un seul Dieu, immortel, incorporel, infini, immuable, tout-puissant, simple de nature, mais en qui l'on distingue trois personnes, et nous nous reposons dans la croyance et dans la confession de cette vérité auguste, comme dans une forteresse inexpugnable.

III.

Ici quelqu'un se récriera peut-être et dira : Je crois cette vérité, mais je ne la comprends pas. — Mon ami, je vais vous présenter deux consolations puissantes, qui vous feront supporter avec résignation cette faiblesse de votre intelligence. Vous n'avez qu'à considérer d'abord la grandeur de Dieu, et ensuite votre faiblesse. Si vous avouez que la nature divine est incompréhensible, pour-

quoi vous étonner que votre esprit ne puisse la comprendre? Si vous convenez qu'elle est ineffable, comment le langage humain vous la ferait-il connaître? Enfin, puisqu'elle est infinie, ce qui n'appartient qu'à elle, comment la raison humaine qui est finie et enfermée dans d'étroites limites, pourrait-elle atteindre à ce qui la dépasse tellement? C'est la gloire de la majesté divine, de surpasser infiniment par sa grandeur la portée de toute créature intelligente, et de n'en être connue qu'au moyen d'une humble confession de foi.

Contents de cette foi, les saints ne cherchaient rien au delà. « Il m'est impossible, disait saint Ambroise, de savoir le secret de la génération divine; l'intelligence est impuissante, la voix se tait, non-seulement la mienne, mais encore celle des anges. Ce mystère est au-dessus de toute puissance, au-dessus des anges, au-dessus des chérubins et des séraphins, au-dessus de toute pensée. En effet, il est écrit : « La paix de Jésus-Christ surpasse toute pensée. » *Philip.* IV, 7. Or, si la paix de Jésus-Christ surpasse toute pensée, comment n'en serait-il pas de même d'une telle génération? Taisons-nous donc. Il n'est pas permis de scruter les mystères supérieurs. Il est permis de savoir que le Fils de Dieu est né, il ne l'est pas de discuter comment il est né. Il n'est pas permis de nier l'un, il est dangereux de chercher l'autre. Car cette génération est ineffable; Isaïe l'a dit : « Qui racontera sa génération? » *Generationem ejus quis enarrabit.* Isa. LIII, 8.

Si maintenant l'homme fait attention à sa petitesse et à la débilité de son intelligence, il comprendra facilement qu'il lui est impossible de pénétrer cet arcane profond de la divinité, puisqu'il a peine à concevoir même ce qui est placé sous ses yeux. Ce qui fait dire à Salomon : « Comme vous ignorez par où l'âme vient, et de quelle manière se lient les os dans les entrailles d'une femme grosse; ainsi vous ne connaissez pas les œuvres de Dieu, Créateur de toutes choses. » *Eccles.* XI, 5. Aussi c'est avec raison que saint Grégoire a dit : « Celui qui ne trouve pas la raison des œuvres de Dieu, trouvera dans sa petitesse le motif pour lequel il ne trouve pas cette raison. Car qu'y a-t-il

d'étonnant, s'il n'atteint pas aux choses divines, celui qui se trompe à chaque moment dans la recherche des moindres choses? » La plainte à laquelle nous répondons ne se produira donc plus, dès que l'homme connaîtra parfaitement la faiblesse de son esprit; alors il ne s'étonnera pas plus de ne pas comprendre les choses divines, que ne s'étonnerait un nain, de ne pouvoir, en allongeant le bras, toucher les nuées du ciel.

Je vais encore vous offrir une autre consolation non moins efficace, c'est que, moins vous pouvez concevoir Dieu, plus vous devez admirer sa majesté, vénérer sa grandeur, chérir sa bonté, embrasser sa miséricorde, et être attentif à observer ses lois et ses préceptes. Car, si la sublimité de la majesté souveraine est digne d'admiration, nous devons l'admirer d'autant plus qu'elle est plus au-dessus de notre pensée. Si la bonté suprême mérite un amour immense, nous devons la chérir d'autant plus qu'elle surpasse infiniment toute portée de notre intelligence. Si un profond respect est dû à la dignité la plus haute, de quels respects ne devons-nous pas entourer celle dont les séraphins eux-mêmes ne saisissent pas la hauteur? Quoique nous ayons bien des moyens de connaître Dieu, et bien des motifs de l'aimer, rien toutefois n'est plus propre à amener ce double résultat, que cette pensée, qu'une nature si sublime dépasse infiniment la capacité de toute créature intelligente.

Il suit de là que, bien qu'on attribue à Dieu à bon droit tous les noms qui expriment une perfection quelconque, il serait cependant, suivant la remarque de saint Denis, beaucoup plus vrai de dire que rien de tout cela ne lui est applicable. Par exemple, si nous attribuons à Dieu la bonté, la miséricorde, la sagesse, la puissance, la beauté suprêmes, et que pour cela notre esprit conçoive un abîme insondable de sagesse, de puissance, de bonté, de beauté, notre pensée reste si loin de la hauteur et de la gloire de Dieu, qu'il serait plus convenable de lui retirer ces noms que de les lui donner. Car, ces perfections se trouvant en Dieu à leur plus haute puissance, notre entendement borné est loin de les lui attribuer ainsi. Saint Denis n'est pas seul à émettre cette idée, puisqu'on lit dans l'Ecclésiastique : « Portez la gloire

du Seigneur le plus haut que vous pourrez; elle éclatera encore au-dessus. Vous qui bénissez le Seigneur, relevez sa grandeur autant que vous pourrez, car il est au-dessus de toute louange. Ne vous mettez pas en peine, car vous ne comprendrez jamais ce qu'il est. » *Eccli.* XLIII, 32 *et seq.*

Toutefois ce que nous venons de dire ne serait pas trop étonnant, s'il ne s'agissait que d'un esprit aussi rétréci que l'esprit humain. Ce qui est bien plus fort, c'est qu'il faut en dire autant des âmes bienheureuses et des esprits séraphiques eux-mêmes, qui contemplent de plus près l'immensité de la beauté divine. Toutes leurs conceptions sur la grandeur de Dieu sont si éloignées de sa beauté, de sa majesté immense, qu'au lieu de les lui attribuer, il serait plus vrai de dire qu'elles ne lui sont point applicables.

Bien plus, si l'on pouvait ajouter à ce qu'il a de plus fort, je n'hésiterais pas à avancer ce qui suit : Si Dieu, en vertu de sa toute-puissance, créait une intelligence nouvelle si excellente qu'il n'y eût rien de plus grand et de plus sublime dans l'ordre des créatures, tout ce qu'elle saisirait de la gloire divine serait si au-dessous de la vérité, qu'il serait plus exact de le nier relativement à Dieu, que de le lui attribuer. En un mot tout ce que cette intelligence éminente, ou les autres intelligences bienheureuses, qui contemplent à découvert les merveilles de la beauté divine, peuvent saisir de sa majesté et de sa gloire, est si insignifiant, que cela équivaut à peu près à rien. Car entre le fini et l'infini il n'y a pas de comparaison. Or tout ce qu'une créature, quelque noble qu'elle soit, comprend de la sublimité de la nature divine, est fini et enfermé dans certaines bornes; on a donc raison de traiter cela d'insignifiant, puisque ce qui reste à comprendre encore est infini. Qui donc n'admirerait une si grande élévation de la nature divine? Qui ne serait stupéfait et interdit, en jetant les yeux de l'intelligence sur cette mer immense et insondable de la divinité? Quel esprit ne se troublerait pas en face de cette splendeur de la lumière divine? Qui est-ce qui, entrant dans ce vaste abîme de la divinité, voudrait en sortir, et revenir ici-bas? Qui n'adorerait de toute la ferveur de son âme un maître

si grand? Qui ne chanterait ses louanges avec effusion, et n'admirerait avec transport une si haute majesté? Qui ne s'embraserait pour elle du plus ardent amour, et ne voudrait mourir mille fois pour sa gloire? Qui ne s'estimerait heureux d'avoir reçu les yeux de la foi, pour pouvoir contempler une si pure lumière? Qui ne voudrait changer tous les grains de sable en autant de langues pour publier éternellement ses louanges, et lui rendre grâces d'un si inappréciable bienfait?

Il semble que le Prophète-Roi se livrait à la contemplation de cette vérité, quand il disait : « Je vous louerai, parce que vous vous êtes manifesté terriblement. » *Confitebor tibi, quia terribiliter magnificatus es.* Ps. CXXXVIII, 14. Saint Chrysostome, expliquant ce passage, dit que le Prophète éprouvait ce qui arrive à ceux qui, assis sur une roche élevée, contemplent la mer en courroux ; interdits de la grandeur du spectacle, ils semblent perdre la vue et le sentiment. Cette stupéfaction, le Prophète l'éprouvait, quand il jetait les yeux de l'intelligence sur cette vaste mer de la divinité, et c'est pourquoi appliquant à en célébrer les grandeurs toute la puissance de son âme, il s'écriait : *Confitebor tibi,* je publierai vos louanges, Seigneur, *quia terribiliter magnificatus es,* parce que, par la gloire immense de votre divinité et de votre majesté, vous avez frappé mon âme de stupeur et d'épouvante. Maintenant, si quelqu'un, après avoir ainsi aperçu, comme du haut d'un roc, l'immensité de la gloire divine, porte de là sa pensée sur le mystère de l'incarnation et de la passion du Sauveur; s'il contemple, né dans une étable, gisant dans une crèche, et mourant sur la croix pour le salut des hommes, ce maître tout-puissant, qu'il voit élevé au-dessus des chérubins et des séraphins, comment pourra-t-il respirer, être maître de lui-même, retenir son souffle et son haleine, en considérant une telle condescendance de la bonté divine?

Et si, nous détournant un moment de ce spectacle, nous examinons les hommes qui, par leurs crimes et leurs désordres de chaque jour, ne craignent pas d'offenser cette bonté suprême, comment n'être pas stupéfaits à la vue de l'aveuglement, de l'ingratitude et de la perversité de tant de chrétiens? Comment n'être

pas abîmés de douleur, quand un si effrayant scandale ne s'observe pas seulement en quelques endroits et chez quelques hommes, mais s'étend au loin, et règne par toute la terre? Mais, mes frères, puisque nous ne pouvons assez déplorer ce malheur, rentrons en nous-mêmes; et considérant, non ce que font les méchants, mais ce qu'il convient que nous fassions, adorons la majesté divine, louons-la, vénérons-la, admirons-la, aimons-la de toutes nos forces; appliquons-nous à observer ses lois et ses commandements, prêts à verser notre sang, plutôt que de l'offenser. Alors, marchant avec piété et religion dans cette sainte voie, sans nous en écarter jamais, nous arriverons enfin heureusement dans le sein de Dieu.

SECOND SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA BIENHEUREUSE TRINITÉ.

EXPLICATION DE CE MYSTÈRE AU MOYEN DE DIVERSES COMPARAISONS; — ON DÉMONTRE QU'IL EST INEFFABLE ET INCOMPRÉHENSIBLE; — QUE PAR CONSÉQUENT, IL N'Y A PAS A S'ÉTONNER QUE L'INTELLIGENCE HUMAINE N'Y PUISSE ATTEINDRE; — ET ENFIN, QU'ON N'EST PAS MOINS TENU D'Y CROIRE, QUOIQU'IL SOIT INCOMPRÉHENSIBLE.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti.

Allez instruire toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Matth. ult.* 19.

Très-chers frères, ce jour est consacré aux louanges de la bienheureuse Trinité, ce qui m'engage à vous entretenir de cet ineffable mystère, que toute langue des hommes et des anges serait impuissante à expliquer. Nous pouvons juger, d'après une pensée d'Aristote, quelle est la hauteur d'un tel sujet. Dans les livres qu'il a écrits *Sur l'âme*, il avance que la plus élevée de toutes les sciences, est celle qui s'occupe de la chose la plus noble. et il dit qu'à ce titre, la première des sciences est celle qui

traite de l'âme; parce que l'âme est la plus noble de toutes les choses qu'embrasse la philosophie naturelle. Du même principe nous déduisons, que la principale et la reine de toutes les sciences est celle qui a Dieu pour objet et qui le fait connaître, puisqu'il tient en tout le premier rang. Aussi le Seigneur dit-il à bon droit par la bouche de Jérémie : « Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, ni le fort dans sa force, ni le riche dans ses richesses; mais que celui qui se glorifie, mette sa gloire à me connaître. » *Non glorietur sapiens in sapientia sua, nec fortis in fortitudine sua, nec dives in divitiis suis; sed in hoc glorietur qui gloriatur, scire et nosse me.* Jer. IX, 23 et 24.

Si l'on veut apprécier combien cette connaissance ennoblit et perfectionne l'âme humaine, il suffit de faire attention à la différence que le même philosophe établit entre les objets que nous percevons par les sens, et ceux que nous percevons par l'intelligence. Plus les premiers, dit-il, sont parfaits, plus ils blessent l'organe de la sensation. Ainsi, un corps très-lumineux éblouit les yeux, et un son excessif assourdit. Au contraire, plus les objets intelligibles sont nobles, plus ils ennoblissent et perfectionnent notre entendement, lequel s'avilit et se dégrade, quand ses pensées sont ignobles et abjectes, tandis qu'il s'agrandit et s'ennoblit, lorsqu'il s'élève à la contemplation des plus hautes vérités. Il suit de là que, la grandeur de la nature divine étant infinie, il n'est point d'objet dont la contemplation éclaire et agrandisse davantage l'intelligence humaine.

La nécessité de la connaissance de Dieu doit exciter plus encore notre désir de la posséder. En effet, s'il nous suffit pour le salut de croire implicitement, c'est-à-dire, dans la foi de l'Eglise, beaucoup des vérités que Dieu a révélées dans les saintes Ecritures, nous sommes tenus de croire et de connaître explicitement les mystères contenus dans le symbole. Autrement, quel titre nous resterait-il à porter le glorieux nom de chrétien, si nous ignorions tout-à-fait les dogmes principaux du christianisme?

Entre ces dogmes, celui de la bienheureuse Trinité tient le premier rang; il est le fondement de toute notre foi, et notam-

ment de l'incarnation du Sauveur. Puisque, suivant l'Apôtre, « la foi vient de ce qu'on a entendu, » *fides ex auditu*, Rom. x, 17, il est bon que vous entendiez ce que vous devez penser et croire de cet auguste mystère. J'espère donc, mes frères, vous être utile en vous expliquant ce mystère ineffable, en partie par une exposition familière, en partie par des similitudes tirées des choses matérielles les plus connues; afin que vous compreniez, autant qu'il est possible, ce que vous devez croire, et que les mots de *Père*, de *Fils*, et de *génération* éternelle, n'éveillent point en vous des pensées indignes d'une si haute majesté.

Pour traiter convenablement un sujet si élevé, implorons d'une voix suppliante l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

D'abord, en ce qui concerne la foi explicite à ce mystère, nous confessons que dans la nature indivisible et simple du Très-Haut, il y a trois personnes, savoir : le Père, non engendré; le Fils, engendré du Père; et le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils. Car cette nature increéée a cela de particulier et de caractéristique, et elle diffère en cela de toutes les créatures raisonnables, et même des pures intelligences, que, dans toutes ces créatures, à une nature unique correspond une seule personne, qui la soutient; tandis que dans la nature divine, qui est infinie et d'une fécondité sans bornes, subsistent trois personnes au lieu d'une seule. Et comme elles n'ont qu'une nature et qu'une substance, elles ne font aussi qu'une divinité, une volonté, une majesté, une puissance égale et indivise. Car tout ce que fait le Père, le Fils et le Saint-Esprit le font pareillement. En eux tout est un, excepté ce qui constitue leur distinction.

Quand ici on vous parle de *Fils*, de *génération*, n'allez pas vous imaginer quelque chose de corporel; sachez qu'ici les choses vont tout autrement que ne peut le penser un esprit aussi obtus que l'esprit humain. Le Père qui, par son intelligence et sa volonté, a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, le Père par son intelligence engendre le Fils, et par sa volonté, de concert avec le Fils, il produit le Saint-Esprit. Car, en concevant

pleinement et parfaitement sa nature, il en forme au-dedans de lui une parfaite image qui, au lieu d'être, comme en nous, un accident, est une substance, et la seconde des personnes divines, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. » *Symb. Nic.* Puis, le Père et le Fils se contemplant l'un l'autre et s'étreignant d'un amour immense, infini et inexplicable, produisent le Saint-Esprit, qui n'est autre que leur amour même.

Mais de peur que quelqu'un n'aille s'imaginer que le terme de *Fils de Dieu* doit être pris métaphoriquement, et non dans le sens propre, j'ajoute que le nom de *Fils* convient à la seconde personne divine beaucoup plus proprement et plus véritablement qu'il ne convient aux hommes par rapport à leurs pères. C'est ce qu'il est facile d'établir clairement au moyen de trois différences entre les fils des hommes et le Fils unique de Dieu.

D'abord les enfants des hommes n'ont droit à ce nom, qu'en tant que leur substance a été tirée de la substance paternelle; or ils ne prennent pas toute la substance du père, ils n'en prennent qu'une partie. L'Eternel, au contraire, verse dans son Fils, non une partie de sa substance, puisque la nature divine est indivisible, mais sa substance tout entière. Il le déclare lui-même dans les psaumes, quand, parlant à son Fils, il dit : « Vous êtes sorti de mon sein avant la création de la lumière. » *Ex utero ante luciferum genui te.* Ps. CIX, 3. Car, comme les mères consacrent en quelque sorte toute leur substance aux enfants qui se forment dans leur sein, l'Eternel a employé cette métaphore du sein maternel, pour montrer qu'il avait transmis à son Fils unique toute sa substance.

Voici la seconde différence : bien qu'il soit ordinaire aux enfants de reproduire non-seulement la nature de leurs pères, mais encore leur physionomie et leurs inclinations, néanmoins il arrive souvent qu'ils dégénèrent et diffèrent grandement des auteurs de leurs jours. Au contraire, dans cette génération supérieure, le Fils est en tous points égal et semblable au Père. Même gloire, même majesté, même éternité, même volonté, même sagesse, même bonté, même toute-puissance. Qu'y avait-il, en effet, qui pût empêcher le Fils de ressembler parfaitement au Père? — La nature

dissemblable de la mère? — Il est engendré sans mère. — Une matière défectueuse? — La majesté de Dieu n'a rien de commun avec des objets aussi grossiers. — Une violence extérieure? — Elle n'existait pas; et quand même elle eût existé, elle ne pouvait arrêter la puissance infinie de Dieu. Ainsi, comme le Père est de sa nature tout-puissant et éternel, le Fils est également de sa nature éternel et tout-puissant, semblable et égal à son Père en toutes choses. Voilà pourquoi le Fils unique de Dieu disait à Philippe : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? » *Joan.* XIV, 10 et 11.

La troisième différence et la plus remarquable, c'est qu'un père selon la chair engendre son fils, non pas en tant qu'homme et créature raisonnable, mais en tant qu'animal. Cet acte lui est commun avec le cheval, le lion et les autres animaux. Car la portion supérieure de l'âme, qui est spirituelle, et douée de raison, est étrangère à cette génération; seule, la partie inférieure, qui est en quelque sorte corporelle et semblable aux bêtes, y concourt. Sans doute, lorsque l'homme se conçoit, se saisit par la pensée, et forme dans son esprit sa propre image, si cette image subsistait par elle-même et vivait, elle serait à juste titre qualifiée de *fils* de l'homme, puisqu'elle serait engendrée par la puissance et par l'exercice de la raison, qui est le caractère propre de l'homme. Mais il n'en est pas ainsi dans la génération des enfants; ils sont le produit, non de l'intelligence, mais d'un acte corporel de la vie végétative, portion la plus vile de notre âme. Au contraire, comme en Dieu, il n'y a ni composition, ni parties dissemblables, le Fils qui naît de lui, vraiment Dieu de Dieu et lumière de lumière, est engendré par une action spirituelle, c'est-à-dire, par la contemplation spirituelle que Dieu exerce essentiellement sur lui-même. Voilà pourquoi le Fils de l'Eternel est appelé Fils de Dieu avec beaucoup plus de vérité et de propriété que chacun de nous n'est appelé le fils de son père.

I.

Au surplus, pour me prêter en quelque manière à la curiosité

humaine, qui désire comprendre les mystères les plus élevés et les plus inaccessibles, je vais, au moyen de similitudes tirées des choses matérielles qui vous sont le plus connues et le plus familières, vous montrer une route par laquelle vous pourrez arriver à quelque connaissance de ce mystère profond; à condition toutefois que vous soyez persuadés qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse donner une idée parfaite de la beauté et de l'étendue de l'intelligence divine. Car, bien qu'en toute chose on aperçoive une image obscure et une trace de Dieu, comme il laisse infiniment au-dessous de lui toutes ses créatures, il s'ensuit que même les intelligences célestes, qui approchent le plus près de la ressemblance divine, diffèrent beaucoup plus de cette immense clarté qu'elles ne lui ressemblent. Il résulte de là que, des deux manières d'argumenter sur les choses divines : l'une, attribuant souverainement à Dieu les caractères et les perfections de toutes choses, l'autre, démontrant que rien de ce qui existe ne convient à Dieu; la dernière, qui met Dieu en dehors de toute ressemblance avec ses créatures est bien plus certaine que la première, qui réunit tout en Dieu.

En effet, quelle parole, quel discours expliquerait sa nature immense et inexplicable? Quel entendement saisirait sa sagesse et sa bonté infinies? Quelle similitude reproduirait son éclat et sa beauté? Car quoique tout soit en Dieu, on peut néanmoins fort bien dire que tout diffère de Dieu. Dans le ciel, sur la terre, parmi les hommes et parmi les anges, il n'y a rien de sensible, ni d'intelligible, qui puisse offrir exactement sa ressemblance; aucun nom, aucun commentaire ne donnerait l'idée de sa nature. Ainsi, quoique en toutes choses nous voyions une image obscure ou une trace de Dieu, cependant les dissemblances sont bien plus considérables, non-seulement dans les choses matérielles et dans les âmes humaines, mais même dans les intelligences bienheureuses, qui jouissent de sa lumière.

Toutefois, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'élever notre pensée vers Dieu, recourons à des similitudes qui puissent au moins nous en donner une connaissance quelque peu distincte.

Pour laisser de côté les autres comparaisons, il y en a trois

principales, qui nous donnent quelque idée de la nature et de la génération de Dieu; et de là sont venus trois noms sous lesquels les divins oracles ont voulu nous le faire connaître. Cependant, comme nous venons de le dire, les objets d'où sont tirées ces comparaisons diffèrent beaucoup plus de Dieu qu'ils ne lui ressemblent; mais par la dissemblance, comme par la ressemblance, ils nous le font mieux apprécier.

Le Fils de Dieu est comparé d'abord à la parole, et saint Jean l'appelle le Verbe de Dieu. Il est comparé encore à une image, et à une lumière ou splendeur, car l'Apôtre l'appelle « image du Dieu invisible, » *Col.* I, 15, « figure de la substance divine, et splendeur de la gloire paternelle. » *Hebr.* I, 3. Examinons chacun de ces noms, ainsi que les similitudes d'où ils tirent leur origine.

Le Fils est appelé le Verbe du Père, parce que par lui le Père se montre à soi-même et aux âmes bienheureuses. Car de même que par nos paroles nous ouvrons notre âme à un auditeur, et lui communiquons nos pensées et nos sentiments; de même Dieu le Père exprime ce qu'il est, en engendrant son Verbe; il verse et manifeste en lui toute sa substance. Voilà pourquoi le Fils est nommé Verbe du Père.

Cette comparaison tirée de la parole a excité l'admiration de quelques philosophes platoniciens. Saint Augustin rapporte que le bienheureux Simplicien avait entendu dire à un philosophe de cette école que l'Evangile de saint Jean devrait être gravé en lettres d'or sur les portes de tous les temples. *De Civitate Dei*, X. Le même saint rapporte encore avoir lu, dans le livre d'un platonicien, le commencement de l'Evangile de saint Jean, sauf ces mots : *Et Verbum caro factum est.* « Et le Verbe a été fait chair. » *Confess. lib. VII, cap.* IX.

Mais quoique cette comparaison soit très-juste, elle reste néanmoins éloignée de la nature divine par une dissemblance infinie. Car notre parole est un accident, et non une substance, tandis que le Verbe de Dieu est la substance la plus parfaite. De plus, notre parole, une fois articulée, s'évanouit; mais le Verbe de Dieu reste éternellement immuable. C'est ainsi qu'il est dit de la

divine sagesse, qui n'est autre que le Verbe : « Toujours immuable en elle-même, elle renouvelle toutes choses. » *In se manens innovat omnia.* Sap. VII, 27. En outre, par nos paroles nous ne manifestons pas tout ce qui est caché dans notre cœur, nous n'en exprimons qu'une partie; au lieu que le Père par un seul Verbe, une seule conception de son intelligence, s'est dit tout entier, c'est-à-dire, a exprimé pleinement toute sa nature et toute sa substance.

Ici il est bon d'observer que les hommes ont besoin d'autant de mots qu'ils ont de conceptions de leur esprit à énoncer, de sorte qu'il leur faut de longs discours et un flux de paroles pour découvrir toute leur pensée. Au contraire, plus les anges sont élevés, moins, si l'on peut ainsi parler, ils ont besoin de mots et de temps pour exprimer des idées que nous ne pourrions rendre que par des ambages sans fin. Mais Dieu, dont la puissance et la fécondité sont immenses et infinies, a dit par son seul Verbe et soi-même et tout le reste, parce que non-seulement ce Verbe renferme toute la substance du Père, mais en lui sont contenus, bien plus parfaitement que dans les choses mêmes, les types, les caractères et les images de toutes choses. Vous voyez combien il y a ici de différences, malgré la justesse de la comparaison.

Le Fils est encore comparé à une lumière, ou splendeur : comparaison qu'approuve fort, et à bon droit, August. Eugubinus dans son livre *De la philosophie éternelle.* Car, la lumière ayant beaucoup d'analogie avec les choses spirituelles, il n'est pas étonnant qu'elle exprime avec justesse la nature divine. On peut invoquer encore en faveur de cette comparaison l'autorité du Symbole, où nous confessons que le Verbe de Dieu est Dieu de Dieu, lumière de lumière. Celui des écrivains inspirés qui a consacré à la Sagesse des louanges si éloquentes, appelle cette lumière « l'éclat ou le rayon de la lumière éternelle. » *Sap.* VII, 26. Car, comme un flambeau très-brillant jette un rayon qui ne l'est pas moins, ainsi Dieu le Père tire de soi-même le plus brillant rayon, c'est-à-dire, son Fils. Cette comparaison indique encore la connexion indissoluble du Père et du Fils. Car le rayon est inséparable de la lumière; il y est inhérent par un lien qu'il est impossible de

rompre. Partout où celle-ci engendre, celui-là est engendré. Un rayon ne peut exister sans une lumière génératrice, ni une lumière sans un rayon, parce qu'une lumière ne peut pas ne pas engendrer un rayon lumineux. Ainsi Dieu le Père n'a jamais été sans Fils, ni le Fils jamais sans Père. D'où il suit que la même comparaison représente jusqu'à l'éternité de la génération divine. Car le Père engendre son Fils éternellement, et le Fils est éternellement engendré par son Père.

Ajoutez que, comme le rayon, ou la lumière produite, montre sa source et la manifeste à tous les regards; ainsi le Fils de Dieu montre non-seulement aux yeux de son Père, mais encore aux intelligences bienheureuses, qui résident au ciel, la nature de la première personne divine, c'est-à-dire, la source intarissable de lumière, d'où il émane.

Vient ensuite la troisième comparaison, tirée des images. Elle consiste à dire que le Fils est la parfaite image de la substance paternelle, et elle se rapproche ainsi de la première comparaison. Mais dans cette ressemblance, que de différences! Car une image n'a pas la vie, tandis que le Fils de Dieu a dit de lui-même : « Comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » *Joan.* v, 26. Et saint Jean, après avoir appelé le Fils de Dieu du nom de Verbe, ajoute, de peur que nous n'allions nous le représenter comme quelque chose d'inerte ou de passager : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

De plus, une image ne représente que le visage de l'homme et l'aspect de son corps; tandis que le Fils de Dieu est le miroir et l'image de la substance de son Père. Voilà pourquoi saint Paul l'appelle « figure de la substance paternelle. » *Hebr.* I, 3. Au lieu de *figure,* il y a en grec χαρακτήρ mot qui signifie empreinte, c'est-à-dire, image semblable à celle qui s'imprime avec un cachet sur une cire molle. Cette expression fait parfaitement comprendre que le Fils de Dieu est le même que le Père, et cependant s'en distingue. Car nous voyons que dans le cachet il n'y a rien qui ne se retrouve sur la cire qu'il a marquée de son empreinte; et cela nous aide à concevoir qu'il n'y a absolument

rien dans la substance du Père, qui ne soit contenu pleinement et parfaitement dans le Fils. En quoi diffèrent-ils donc? En ce que, comme l'image de la cire vient du cachet, sans que le cachet vienne de la cire, ainsi le Fils vient du Père, sans que le Père vienne du Fils.

Par ces similitudes, mes frères, notre esprit, qui ne peut atteindre aux choses spirituelles que par des exemples familiers tirés des choses matérielles, parviendra à connaître, tant bien que mal, la nature de cette génération sublime.

Pour la procession du Saint-Esprit il faut aussi recourir à une similitude matérielle qui, à l'avouer franchement, semble peu digne d'une si auguste majesté. Toutefois elle est bien adaptée à la faiblesse de notre intelligence.

Si une femme merveilleusement belle, telle que l'histoire grecque nous représente Hélène, se regarde dans un miroir, elle produit une image parfaite de sa figure. Et, comme une merveilleuse beauté, exposée aux regards, provoque l'amour, elle ne manquera pas de s'aimer. Voilà donc trois choses, qui se suivent l'une l'autre : d'abord, une femme qui se voit dans un miroir; ensuite, une image qui naît de ce regard; enfin, l'amour résultant de la vue de l'image. Cet exemple peut donner à notre ignorance une idée telle quelle de la procession des personnes divines. En effet, Dieu le Père, en se contemplant d'une manière purement intellectuelle, ce qu'il fait continuellement et sans aucune interruption, produit l'image parfaite de sa substance, c'est-à-dire, son Fils, appelé par l'Apôtre, comme nous l'avons dit, l'image de la gloire paternelle; et cette image il l'embrasse d'un amour immense et infini, à cause de sa beauté infinie et sans mesure.

Cependant cette ressemblance est bien loin d'être complète. Car, pour laisser de côté les autres différences dont nous avons déjà parlé, l'image vue dans le miroir, n'ayant pas la vie, ne saurait aimer son auteur. Au contraire, le Fils de Dieu, « image du Dieu invisible, » *Col.* I, 15, ayant la vie et une vie divine, aime d'un amour infini le Père qui le produit, et en est payé du même amour. Et cet amour mutuel qui les unit l'un à l'autre,

nous croyons et nous confessons qu'il constitue une troisième personne divine, la personne adorable de l'Esprit-Saint, dont saint Jean a dit : « Dieu est amour ; ainsi quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » *Deus charitas est; et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* I Joan. IV, 16. De même que le Père produit son Fils en se contemplant, de même le Père et le Fils, en s'aimant d'un mutuel amour, produisent d'une manière ineffable le Saint-Esprit. Il faut admettre en Dieu ces deux émanations, dont l'une s'accomplit par intelligence, et l'autre par volonté. Le Père communiquant sa gloire infinie, et le Fils la recevant de son Père, il est nécessaire qu'entre le dispensateur de cette gloire immense et infinie, et celui qui la recueille, un amour infini intervienne ; et ce mutuel amour du Père et du Fils, nous l'appelons le Saint-Esprit. Car l'amour, qui en nous est un accident, est en Dieu une substance, et la substance divine elle-même, puisque la nature souverainement simple de la divinité exclut tout accident.

Pour faire comprendre comment s'accordent la distinction des personnes et l'unité de substance dans la bienheureuse Trinité, nous emprunterons encore à la lumière une comparaison. Que l'on place trois flambeaux la nuit dans une chambre : ils ne répandront qu'une seule lumière ; car la lumière, qui, comme nous l'avons montré, a d'étroites analogies avec la nature des choses spirituelles, a notamment ceci de particulier, qu'elle s'unit si bien avec une autre lumière, et se confond si bien avec elle, que plusieurs flambeaux ne font qu'une clarté. Si maintenant, de nos trois flambeaux, on en retranche un, ou même deux, la clarté sera moins vive. Nous voyons par là, que l'unité de cette lumière n'empêche pas qu'il y ait en elle distinction, puisqu'il est si facile d'en mettre de côté une partie. Cet exemple donc nous aide à reconnaître que l'unité de substance peut s'accorder en Dieu avec la distinction des personnes, lesquelles n'ayant qu'une seule nature n'ont aussi qu'une même gloire, une même puissance et une même majesté.

Je pense, mes frères, que vous ne me saurez pas mauvais gré, si je mets ici sous vos yeux un miracle insigne qui a trait à ce

mystère et qui le confirme. Je tiens du récit véridique de plusieurs hommes graves que, dans une ville d'Italie, nommée Monte-Falco, vivait une vierge consacrée à Dieu, et d'une grande sainteté, laquelle entourait d'une dévotion toute particulière les mystères de la bienheureuse Trinité et de la passion du Sauveur. Après sa mort, son corps ayant été respectueusement déposé dans le lieu saint, on ouvrit son cœur, et l'on y trouva tous les instruments de la passion admirablement représentés; on les montre encore aujourd'hui. On y trouva également trois petits globes, que l'on conserve aussi, et qui ont ceci de particulier, que deux pèsent autant que trois, et qu'un seul ne pèse pas moins que les trois ensemble. C'est ce qu'ont vu avec admiration des hommes dignes de toute confiance, et ce qu'ils ont raconté même en chaire, afin de fortifier les fidèles dans la foi par ce miracle, et de célébrer la bonté du Seigneur à l'égard de ses saints.

Voilà, mes frères, ce que nous avions à vous dire pour expliquer ce mystère ineffable, que tous les fidèles sont tenus de croire explicitement. Mais, afin de reposer agréablement le lecteur fatigué, et aussi de rendre plus clair le sujet que nous traitons, j'ai cru devoir joindre ici des vers élégants de Jerôme Vida, qui expriment nettement ce que nous avons cherché à élucider. Voici les paroles qu'il met dans la bouche d'un des bienheureux esprits, qu'il nous représente s'entretenant avec Dieu :

Tu Pater es, tu te fecunda mente volutans,
Ipsummet te totum obiens, in teque reflexus,
Concipis ipse tui exemplum, tuæ imaginis instar;
Ceu cum secum aliquid mortales farier orsi
Concipiunt tacito ante latens in pectore verbum,
Quam vox aëreas audita edatur in auras.
Sed quod tu tecum mente ingens concipis alta,
Verborum haud simile est hominum dum corde premuntur
Sed sine principio, dictu mirabile, Verbum,
Quod semper fuit, est, et erit sine fine, sine ullo
Interitu æternum; nullique obnoxius ævo
Fœtus ab æterno genitus, sine matre parenti
Filius, æterno proles æquæva parenti.
Semper es, et nunquam tecum unicus ipse fuisti,
Quin fuerit tecum pariter quoque et unica Proles.

A vobis nunquam alter abest; regnatis uterque
Omnipotens, et uterque ingens, immensus uterque,
Et pariter Deus, æqualisque potentia utrique.
Quin et concordes, vosque intermutuo amantes
Communi (nullis opus extricabile verbis)
Afflatu, æternum semper spiratis amorem.
Quodque ab utroque fluit consorti Spiritus aura
Numen habet, pariterque Deus quoque regnat ubique
Omnipotens, ceu tu omnipotens, ceu Filius ipse.
Tres tamen esse Deos si quis putat, avius errat;
Unum numen idem tribus est, tribus una voluntas.
Una eademque tribus natura, atque una potestas,
Majestasque eadem, atque Deum ter dicimus unum.

« Vous êtes le Père; en vous agitant dans votre pensée féconde, en vous contemplant tout entier, et en vous repliant sur vous-même, vous concevez votre ressemblance et votre image. Ainsi les mortels, lorsqu'ils se préparent à parler, conçoivent secrètement la parole cachée dans leur cœur, avant de la laisser échapper et de la jeter aux vents. Mais ce que vous concevez en vous-même dans les profondeurs de votre intelligence, ne ressemble pas aux paroles enfermées dans le cœur des hommes. Chose admirable! votre Verbe n'a point de commencement; il a toujours été, il est, il sera toujours; Fils engendré sans mère, non soumis au pouvoir du temps, il est aussi ancien que son Père, et éternel comme lui. Toujours vous avez été, et jamais vous n'avez été seul; toujours a coexisté avec vous votre Fils unique. L'un de vous n'est jamais séparé de l'autre; vous régnez ensemble, tout-puissants l'un et l'autre, immenses, infinis, égaux en divinité et en perfection. Mystère ineffable! unis et vous aimant mutuellement, vous exhalez [1] ensemble l'éternel amour. L'Esprit, qui émane de votre souffle commun, est également Dieu, et règne par tout l'univers, tout-puissant comme le Père et comme le Fils. Cependant croire qu'il y a trois Dieux, serait se tromper grossièrement. Les trois personnes ne font qu'un Dieu; elles n'ont qu'une volonté, qu'une nature, qu'une puissance, qu'une seule et même majesté. Nous disons que c'est un Dieu trois fois un. »

[1] Voir la note E à la fin du volume.

II.

Quoique nous n'embrassions ce mystère que par la seule foi, qui s'appuie sur la révélation divine, il ne manque pas cependant de graves raisons apportées par de saints docteurs, et notamment par Richard de Saint-Victor (*Livre sur la Trinité*), lesquelles, comme il le dit lui-même, sont de nature à éclairer puissamment la foi. Néanmoins nous les laisserons de côté pour le moment, nous bornant à démontrer que personne ne doit ni se tourmenter s'il ne conçoit pas ce mystère, ni se refroidir dans sa foi, sous prétexte qu'il ne peut le comprendre.

D'abord, il n'y a pas à vous inquiéter et à vous tourmenter de ce que vous n'atteignez pas à la hauteur d'un tel mystère; car vous êtes tenu, non à comprendre, mais à croire. Saint Augustin, qui avait puisé dans l'Ecriture la vraie doctrine du péché originel, étant un jour pressé par Pélage de lui dire de quelle manière ce péché s'était glissé dans les âmes des hommes, s'attacha de toutes ses forces à l'ancre de la foi, et répondit qu'il s'en tenait avec une soumission inébranlable à la tradition des Lettres divines, quoiqu'à cette époque il ne connût pas les raisons de ce que la foi lui enseignait. C'est à cette occasion qu'il écrivit à saint Jérôme, le priant avec les plus vives instances de lui communiquer ce qu'il savait sur ce point, afin de le tirer de cette peine d'esprit.

Suivez donc l'exemple de ce saint homme, et qu'il vous suffise de croire, quand même vous ne comprendriez pas. « Ayez la foi, disait le même saint, et il n'y aura plus de question. » Saint Bernard écrivait aussi à Eugène : « Il suffit à un chrétien de croire qu'il en est ainsi. C'est un grand mystère qu'il faut vénérer et non sonder. Le scruter serait téméraire ; le croire est un acte de piété; le connaître, c'est la vie et l'éternelle vie. »

Le Sage montre le danger d'approfondir ce mystère, lorsqu'il dit : « Qui veut pénétrer dans la gloire de Dieu en sera accablé. » *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* Prov. xxv, 27. Car, de même que ceux qui fixent leurs regards sur le soleil en sont éblouis; de même ceux qui sortent des bornes qui leur sont

prescrites, et qui cherchent à regarder cette lumière immense, seront écrasés par la splendeur de sa majesté.

Au reste, cette foi simple, qui ne discute point, est loin d'être sans mérite. En effet, moins vous comprenez ce que vous croyez, plus vous avez de mérite à croire. On connaît cette parole de saint Grégoire : « Il n'y a aucun mérite à croire une chose évidente. » Voilà pourquoi l'Apôtre vante et exalte la foi d'Abraham, qui, entendant le Seigneur lui promettre un fils à un âge où il ne devait guère espérer d'en avoir, ne considéra ni son corps usé par les années, ni la décrépitude de Sara, mais animé par la foi, rendit hautement gloire à la véracité et à la puissance de Dieu.

Que l'autorité de la vérité divine suffise donc à affermir votre foi. Si ce mystère vous était présenté avec les plus puissantes raisons, il est certain que vous y croiriez. Or, le témoignage de Dieu doit vous y faire croire bien plus fermement encore, puisque l'autorité divine est infiniment supérieure à toute argumentation humaine.

A ce sujet, Eusèbe d'Emèse s'exprime en ces termes : « Les œuvres divines ne sont pas à discuter, elles sont à croire. Que la nouveauté des choses ne vous trouble point, ne vous alarme point ; qu'il vous suffise de l'autorité divine ; que la toute-puissance du Créateur tienne lieu de la lumière de la raison. Ne vous plaignez pas si la grandeur des décrets du Très-Haut échappe à vos conceptions; la hauteur des œuvres divines dépasse les bornes étroites de l'esprit humain. Qu'est-ce que se réserverait de spécial et de propre cette majesté incompréhensible, si la science des hommes pouvait toujours scruter les profondeurs des secrets de Dieu. » *Hom. de initio quadrag.*

Quiconque se tourmente de ce qu'il n'arrive pas à l'intelligence de la Trinité, se tourmente et se plaint donc à tort, puisque ce mystère surpasse infiniment toute la portée de l'entendement humain. Il y a trois choses qui nous empêchent de le saisir. D'abord l'immense hauteur de la majesté de Dieu, « qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu, ni ne peut voir. » I *Tim.* VI, 16. Car « le Seigneur s'est caché dans les ténèbres. » *Posuit tenebras latibulum suum.* Ps. XVII, 12. Toutefois, ces

ténèbres ne sont pas les siennes, ce sont les nôtres, celles de notre esprit, incapable de soutenir le rayon de cette clarté éblouissante. Comme le Seigneur passait sur la montagne, Elie se couvrit le visage de son manteau, III *Reg.* XIX, 13, voulant signifier par là que notre esprit est comme aveuglé en présence de la lumière infinie. C'est pour cela que nous lisons dans le livre de Job : « Certes Dieu est grand et bien au-dessus de nos connaissances; le nombre de ses années est incompréhensible. » *Job.* XXVI, 26. Hiéron, tyran de Sicile, ayant questionné Simonide sur la nature de Dieu, le poète demanda un jour pour y réfléchir. La même question lui ayant été faite le lendemain, il demanda deux jours; et chaque fois que le tyran renouvela son interpellation, le poète doubla le nombre. Hiéron, étonné de ces délais, lui en demanda la cause : « C'est que, répondit Simonide, plus je considère ce sujet, plus il me paraît obscur. » *Cic., De nat. deorum, lib. I.*

Moïse désirait vivement voir le visage du Seigneur; mais il ne lui fut accordé que de voir Dieu par derrière. *Exod.* XXXIII. 23. Et pour cela, Dieu le couvrit de sa main, et le plaça à l'ouverture du rocher : afin de nous faire comprendre que les hommes voient les choses divines non pas pleinement, mais par une étroite fissure, et encore avec l'aide et l'assistance de Dieu.

Enfin, les deux chérubins qu'Isaïe vit assis auprès du Seigneur sur le trône de sa majesté avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient ses pieds, deux dont ils couvraient sa face, et deux dont ils volaient. *Isa.* VI, 2. Par ce vol, ils indiquaient leur désir d'arriver à la connaissance du Très-Haut; et en couvrant ses extrémités, c'est-à-dire ses pieds et sa tête, ces intelligences élevées donnaient à entendre qu'elles voyaient bien la majesté de Dieu, mais qu'elles n'en comprenaient nullement l'éternité et la gloire immense. Cette sublimité de la nature divine est donc une des causes qui empêchent l'esprit humain de la pénétrer.

L'habitude de juger de tout d'après les choses matérielles, et la difficulté qu'éprouve notre esprit à s'élever aux choses spirituelles et divines, sont encore autant d'obstacles à l'intelligence de ce mystère. Sur cette habitude, voici ce que dit saint Augustin

« La faiblesse humaine mesure les choses divines, qui sont hors de sa portée, d'après son habitude des choses matérielles qui lui sont familières. » Quant à la difficulté qu'éprouve l'esprit humain pour pénétrer les vérités supérieures, qui pourrait dire combien elle est grande? Car, suivant les philosophes, dans l'ordre des substances spirituelles notre âme est comme le dernier degré, comme une table rase, où il n'y a rien d'écrit. En outre, cette âme est enfermée dans un corps matériel et grossier, elle y est attachée de telle sorte, que rien ne peut entrer dans l'âme sans s'y être ouvert un accès par les sensations de ce corps ignoble. De là cette sentence des philosophes, qu'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait été d'abord dans les sens d'une manière ou d'une autre. Il suit de là que nous ne sommes pas en état de comprendre les natures des substances purement spirituelles, c'est-à-dire des anges, parce que, comme ils sont sans corps, ils ne peuvent affecter notre âme par l'intermédiaire de nos sens, et y faire entrer aucune idée de ce qu'ils sont. Enfin, les mêmes philosophes déclarent que notre esprit est à l'égard des choses spirituelles et divines, ce qu'est l'œil du hibou en présence de la lumière du soleil. O homme, connais-toi donc, c'est-à-dire, connais ton ignorance et ta faiblesse, reste dans tes limites, et n'aie pas la prétention de parvenir à des choses qui sont au-dessus de ta portée!

Tu peux lire en toi-même une preuve péremptoire de ton ignorance. Y a-t-il dans toute la nature une chose avec laquelle tu aies un commerce et une familiarité plus étroite qu'avec ton esprit? Non, assurément. Voyons donc si tu connais la nature de ton âme. Explique d'abord comment il se fait qu'une substance spirituelle soit unie au corps de telle sorte que d'un composé de chair et d'esprit il résulte un homme. Car si, dans l'ordre des créatures, une substance corporelle n'a rien de commun avec une substance spirituelle, comment des choses si différentes et si dissemblables s'unissent-elles dans le même individu?

Ce n'est pas tout : les actions diffèrent autant que les substances. En effet, merveille dont on ne saurait s'étonner assez! la même âme est intelligente à la manière de l'ange, et engendre

son semblable à la manière du cheval. Je vous le demande, y a-t-il rien de plus dissemblable et de plus opposé que ces deux actions? Aussi Platon et d'autres philosophes ont-ils été conduits à imaginer en nous, au lieu d'une âme, trois âmes, dont ils plaçaient l'une dans le foie, une autre dans le cœur, et la troisième dans la tête. Mais réellement il n'y a en nous qu'une âme qui exerce des fonctions si diverses. Et s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, on peut dire que l'âme est dans son corps ce qu'est Dieu dans l'univers entier. Car, de même que dans ce monde immense Dieu opère tout, excepté les actions mauvaises, de même l'âme opère tout dans son corps, qu'on appelle un petit monde. De là vient que, si l'âme s'éloigne, toutes les fonctions des membres et des sens sont paralysées et anéanties. Qu'est-ce donc que cette âme, après le départ de laquelle le roi de la terre n'est que pourriture? Qu'est-ce que cette âme qui, par un nouveau trait de ressemblance avec Dieu, est tout entière dans le corps entier et tout entière dans chaque partie du corps, même dans le plus petit doigt? Qui sera capable d'expliquer un pareil mystère?

Enfin, pour en venir à ce qui constituerait surtout la connaissance dont nous parlons, qui de nous se vanterait d'avoir porté ses investigations jusque sur la substance de l'âme? Car tous les philosophes sont d'accord pour avouer qu'ils ne la connaissent pas. A chaque instant ils sentent les actes de l'âme, et ils en concluent qu'elle existe en nous. Mais de quelle manière? Ils l'ignorent complètement. Or, si nous n'atteignons pas à la nature de l'âme, comment serions-nous en état de pénétrer la substance des anges, et surtout la substance divine, si supérieure à celle des anges? Quand il n'y aurait que cette seule considération, elle suffirait pour imposer silence à la curiosité humaine, et pour persuader à la raison de ne pas essayer d'approfondir ce qui est si fort au-dessus de sa portée. Car puisque l'homme ne peut comprendre ni son âme, ni les substances des anges, et que la nature divine est infiniment plus haute que toute nature créée, est-il étonnant qu'il n'atteigne point à cette nature auguste, lui qui est incapable de saisir des choses bien moindres?

III.

Si d'ailleurs, non content des similitudes que nous avons tirées des choses matérielles, vous désirez une plus vive lumière pour arriver à la connaissance de la nature divine, saint Augustin va vous indiquer en deux mots une route facile : « Qui veut connaître Dieu, dit-il, qu'il aime. » En effet, saint Grégoire l'a dit, l'amour est une espèce de connaissance. Que la volonté conduise donc l'entendement, au lieu d'être conduite par lui. C'est l'ordre qu'on observe dans l'étude de la théologie mystique; l'entendement y instruit moins la volonté, que la volonté n'y instruit l'entendement. — De quelle manière, demandez-vous? — Je vais vous le dire.

Quand les saints s'élèvent de toute la puissance de leur âme à la contemplation de l'immense bonté de Dieu et de sa beauté infinie, quand ils commencent à brûler pour lui du plus ardent amour, à jouir des délices de la suavité divine, et à se remplir de ses illuminations; par ces mouvements intérieurs de leur âme, ils sentent au-dedans d'eux-mêmes, jusqu'à un certain point, la grandeur de la bonté, de la bienveillance, de la suavité et de la miséricorde de Dieu, qui les presse dans les embrassements de sa dilection, qui les remplit d'allégresse, qui inonde leurs âmes d'une lumière nouvelle et toute céleste, qui les relève quand ils sont tombés, les console dans leurs angoisses, fortifie leur faiblesse, les sollicite au bien, les revêt en quelque sorte d'un esprit nouveau, enfin leur inspire le dédain de toutes les choses de la terre, et l'amour le plus ardent pour les choses célestes; en sorte que par ces indices, par ces impressions, par cet amour, ils obtiennent une connaissance inappréciable de l'étendue de la bonté divine, et que leur entendement conçoit de cette bonté infinie l'idée que lui suggère la volonté, toute pénétrée de ces sentiments et de ces bienfaits divins.

Cette connaissance, qui découle de la charité, étant très-agréable à Dieu, presque toutes les pages des saintes Lettres nous aident puissamment à y parvenir. Ainsi, tandis qu'elles ne cessent d'exalter les trésors immenses de la bonté et de la misé-

ricorde divine, pour embraser notre cœur et nous porter à la charité ; elles ne donnent que très-peu d'enseignements sur ce qui est relatif à la hauteur, à la majesté, et à l'ineffable substance de la nature divine, ainsi qu'au mystère profond de l'auguste Trinité. Car l'évangéliste saint Jean, qui, de tous les écrivains sacrés, s'est le plus attaché à établir la divinité de Jésus-Christ notre Seigneur, à cause de l'hérésie des Ebionites, alors très-puissante, se borne à dire quelques mots de ce mystère au début de son Evangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Puis, après ce court exposé du mystère, il change de ton et de style pour énumérer les œuvres de la bonté divine, et prouver la divinité du Sauveur par la grandeur de ses bienfaits. En effet, il ajoute aussitôt : « Tout a été fait par lui. » Paroles qui expriment que le ciel, la terre, la mer, avec tout ce qu'ils contiennent, ont été créés par lui à notre usage. Et non-seulement saint Jean, mais tous les Livres sacrés, que répètent-ils, que proclament-ils partout, sinon les bienfaits de Dieu, et les œuvres de sa bonté et de son amour, qui excitent notre charité, entretiennent notre espérance en lui, et montrent quels trésors nous avons en réserve dans sa miséricorde ?

Par cet enseignement, le Seigneur a donc voulu montrer que si la principale occupation des esprits bienheureux est de le contempler éternellement dans le ciel, celle des justes sur la terre est de l'aimer. Il se fait connaître à découvert dans le ciel, pour être vu clairement par les âmes bienheureuses ; et sur la terre il montre les bienfaits de sa bonté et de sa miséricorde, afin que les hommes l'aiment de toutes leurs forces.

Saint Augustin, s'entretenant avec Dieu, s'exprime sur ces deux connaissances dans les termes suivants : « Je vous ai connu, non pas comme vous êtes en vous-même, mais comme vous êtes pour moi ; et ce n'a pas été sans vous, parce que vous êtes la lumière qui m'a éclairé. » C'est comme s'il avait dit : « En vous-même vous êtes ineffable et incompréhensible, mais pour moi vous êtes bon, doux et miséricordieux ; enfin vous êtes mon salut, ma vie et ma félicité. Ainsi, Seigneur, je sais de vous ce

que vous êtes pour moi, quoique je ne sache pas également ce que vous êtes en vous. Je sais que vous excitez mon âme à vous aimer, bien que j'ignore la hauteur et la sublimité de votre nature. » C'est pour cela que le nom, dont le Seigneur a voulu être appelé dans les saintes Lettres, exige de nous cet amour: « Voici, dit-il, le nom qu'ils lui donneront : Le Seigneur qui est notre juste, » *Jerem.* xxiii, 6, c'est-à-dire, le Seigneur qui est l'auteur de la sainteté, de la justice, et par conséquent de notre salut et de notre félicité.

Puisque le Seigneur veut que nous nous occupions plutôt de l'aimer que de le connaître; puisque, si en cette vie nous ne pouvons guère le connaître, nous pouvons au moins l'aimer beaucoup, et que l'amour est bien plus méritoire que la connaissance, consacrons donc, mes frères, tous nos efforts, toutes nos puissances,tout notre temps à aimer notre Créateur, l'auteur de notre vie et de notre salut, qui nous a formés à son image, qui par sa providence conserve perpétuellement ceux qu'il a mis au jour, qui en mourant nous a rachetés de la mort, qui nous a destinés à un éternel bonheur, qui nous a envoyé son Esprit-Saint, qui nous nourrit de l'aliment de son corps sacré, qui enfin s'est fait tout à tous; aimons-le de toute notre âme, de tout notre cœur et de toutes nos forces, offrons-nous à lui en sacrifice, prêts, s'il le fallait, à périr mille fois pour lui dans les tourments; afin que, par le mérite de cette charité, nous puissions enfin jouir des clartés de la vision divine, récompense d'une foi sincère.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA BIENHEUREUSE TRINITÉ,

OU L'ON EXPLIQUE LE NOM PAR LEQUEL DIEU A VOULU ÊTRE APPELÉ **CELUI QUI EST**; PUIS L'ON EXPOSE LES PERFECTIONS DIVINES QUI EN DÉCOULENT; ENFIN ON PARLE BRIÈVEMENT DU PROFOND MYSTÈRE DE L'AUGUSTE TRINITÉ.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

Allez instruire toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Matth. ultim.* 19.

Mes frères, dans les discours que nous prononçons aux fêtes des saints, nous exposons d'ordinaire leurs vertus principales et leurs belles actions, afin que leur sainteté éminente, et la grâce divine, qui ne leur a jamais manqué, apparaissent plus éclatantes et plus magnifiques. La solennité présente étant, non la fête d'un saint, mais celle du Saint des saints, j'ai résolu de tenir dans cet entretien la même ligne de conduite; c'est-à-dire, de proclamer, autant qu'il sera donné à ma faiblesse, les perfections et les louanges de notre Dieu, avec l'aide de ce Dieu lui-même, dont la parole me servira de guide dans tout ce discours.

Un tel sujet est hérissé d'obstacles. L'objet à traiter étant très-élevé, est difficile à comprendre, et plus difficile encore à expliquer. Ce qui fait dire à Platon dans le Timée : « Le Père, le Créateur de l'univers est difficile à trouver; et, quand on l'a trouvé, il est impossible de l'expliquer. » Cependant, comme cette connaissance de Dieu, tout obscure qu'elle est, est le fondement de toute la piété et de toute la justice, et qu'il ne faut rien épargner pour la répandre, je ferai en sorte, mes frères, de laisser de côté tout ce qu'il y a de trop subtil et de trop profond pour notre esprit, me bornant à toucher les points qui sont les plus nécessaires à connaître et les plus faciles à comprendre.

Toutefois, avant de commencer, je veux vous avertir d'une chose, c'est que les considérations qui vont vous être présentées, outre une foule d'autres avantages, dont nous dirons deux mots à la fin de ce discours, seront surtout très-utiles à ceux qui s'adonnent à la contemplation des choses divines. C'est ainsi que Denis le Chartreux, homme d'une piété et d'une sainteté exemplaires, après avoir, dans son livre intitulé *De la contemplation,* décrit dix espèces de contemplations, plus nobles et plus élevées les unes que les autres, assigne le premier rang à celle qui a pour objet de contempler les perfections divines, auxquelles nous pouvons atteindre soit par la lumière de la foi, soit par la raison humaine. Pour n'être pas privés des fruits délicieux de cette contemplation, voici la méthode que nous allons suivre dans ce discours : nous présenterons non-seulement ce qui éclaire l'entendement, et le conduit à une certaine connaissance de Dieu, mais encore ce qui est de nature à exciter notre amour, notre respect et notre admiration pour une si auguste majesté.

Pour le faire pieusement et saintement, implorons avec humilité l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. ***Ave, Maria.***

Entre les différents noms de Dieu, qui indiquent ses perfections nombreuses, et proclament ses louanges, il en est surtout deux célèbres, l'un par lequel on le nomme « Celui qui est, » l'autre qui consiste à l'appeler « Bon. » Selon saint Jean Damascène, le premier serait le plus excellent des noms de Dieu. Saint Denis, au contraire, préfère le nom de « Bon. » En effet, le Sauveur a montré que ce nom ne convient qu'à Dieu; car à un jeune homme qui lui adressait cette question : « Bon maître, que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle? » il répondit : « Pourquoi m'appelez-vous bon? Dieu seul est bon. » *Luc.* XVIII, 18.

Quant au nom, « Celui qui est, » le Seigneur a daigné le révéler à Moïse, comme on le voit au troisième chapitre de l'Exode. Celui-ci hésitant à se charger de la mission du Seigneur auprès de Pharaon, et disant : « J'irai donc vers les enfants d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. Mais

s'ils me disent : Quel est son nom? que leur répondrai-je? » le Seigneur répondit : « Je suis Celui qui est. Vous direz aux enfants d'Israël : *Celui qui est* m'a envoyé vers vous. » *Exod.* III, 13 et 14.

De ces deux noms, l'un, celui de « Bon, » est très-utile pour expliquer le mystère de la bienheureuse Trinité; et l'autre, pour faire connaître les perfections de la nature divine, que quelques philosophes illustres ont comprises à l'aide des lumières naturelles. M'étant engagé à parler aujourd'hui de ces perfections, je crois devoir entrer, au sujet de ce nom, dans quelques développements.

D'abord, par cette dénomination le Seigneur a donné à entendre que son essence et sa nature dépassent infiniment ce qui a été créé par lui, soit dans le ciel, soit sur la terre. Car, en s'attribuant à lui seul l'être, il fait comprendre que toutes les créatures, quelque grandes qu'elles soient, ne sont pas ou ne sont presque rien en comparaison de lui. En effet, si les astres, qui en l'absence du soleil éclairent le monde, ne peuvent soutenir la présence et l'éclat du soleil, quoique sa lumière soit bornée; est-il étonnant que ce qui a une existence circonscrite dans de certaines limites, ne soit rien en présence de l'Etre immense et infini? C'est ce qui fait dire au fils d'Amos : « Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point; et il les regarde comme un vide et un néant. » *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihil et inane reputatæ sunt ei.* Isa. XL, 17.

Ensuite il y a deux choses très-importantes, que le Seigneur a voulu indiquer par ce nom, et qui nous ouvrent la voie à l'intelligence d'un grand nombre de ses perfections. D'abord, quand il prend le nom de « Celui qui est, » il montre qu'il est le seul qui est par soi, c'est-à-dire, qui ne dépend d'aucun autre, et qui ne tire pas son être d'un autre que soi-même. Il est constant que toutes les créatures tiennent de Dieu leur existence, et que c'est par lui qu'elles la conservent; car ce qu'il a une fois créé, il le conserve toujours; ce qui est comme s'il créait sans cesse, la conservation des choses étant en quelque sorte une continuation de la création. La durée de leur existence est donc subordonnée à la vo-

lonté de leur créateur et conservateur; lui, au contraire, il sera toujours, parce qu'il ne dépend de nul autre que de lui-même. Elles existent, non par elles-mêmes, mais par lui; tandis que lui, il est non par elles, mais par soi. Ainsi il est comme la source, et elles sont comme des ruisseaux qui en dérivent, et qui couleront tant que la source leur fournira des eaux. Ces ruisseaux dépendent de la source, mais elle ne dépend d'eux en aucune manière.

De là il résulte que l'existence de toutes les choses, soit du ciel, soit de la terre, est en elles un accident, qui pourra leur manquer dès qu'il plaira à Celui qui les conserve. Car bien que les anges n'aient point en eux de cause de corruption, puisqu'ils n'ont point de qualités contraires, cependant leur vie, leur existence dépend si bien de la cause première, c'est-à-dire de leur créateur, que s'il leur retirait, ne fût-ce qu'un moment, le bras de sa providence, ils retomberaient aussitôt dans le néant, d'où ils sont sortis. Seul donc il existe vraiment, Celui qui est par lui-même. Ce qui fait dire à saint Hilaire : « Exister, est en Dieu, non un accident, mais une vérité subsistante, une cause permanente, et une propriété naturelle. » *De Trinit., lib. VII.*

Pour que vous me compreniez mieux, je vais vous donner un exemple, tiré des rois de la terre. Dans leurs royaumes, ils ont divers magistrats et représentants qui sont préposés à certaines classes de personnes ou d'affaires. Ces administrateurs tirent leur autorité, non d'eux-mêmes, mais du roi. Les rois, au contraire, tiennent leur autorité non d'un autre, mais d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leur royauté. Ainsi, les délégués commandent, non en vertu de leur puissance, mais en vertu de celle du roi, tandis que le roi tient le droit de commander non de ceux-là, mais de lui-même. De même donc que l'autorité découle du roi sur les autres, de même l'existence de toutes les créatures vient de Dieu, et dépend de Dieu; tandis que son existence lui est propre, comme l'autorité au roi, et n'est point tirée du dehors. Cette propriété exceptionnelle est exprimée par son nom, quand on l'appelle « Celui qui est. »

Le même nom indique aussi la perfection immense et infinie

de notre Dieu. Car, quand nous disons, « Celui qui est, » sans rien ajouter, nous entendons qu'il est non ceci ou cela, mais l'être tout entier, c'est-à-dire non pas une chose particulière, mais l'être universel, comprenant en soi tout l'être. En cela nous voyons une énorme différence entre le Créateur et les créatures. Car l'existence de celles-ci est déterminée par leurs noms. Ainsi nous disons que ceci est un arbre, cela un animal, ceci un un homme, cela un ange. Ces mots signifient que toutes choses sont enfermées dans certaines espèces et certaines natures. Voilà pourquoi l'on dit de chaque chose, que son imperfection commence là où finit sa perfection. D'où il suit que ce qu'il y a de perfection dans les autres choses ne lui appartient point.

Mais quand nous disons de Dieu, « Celui qui est, » sans rien ajouter, nous ne le bornons point à tel genre d'être ou à tel autre; nous lui attribuons universellement tout l'Etre. Or, puisque toute perfection est inséparable du nom de l'être, bien plus, puisqu'on possède l'être, à proportion de ce que l'on est parfait, il s'ensuit évidemment que toute perfection appartient à Dieu, et est contenue en lui pleinement et d'une manière excellente comme dans l'Etre universel et dans le bien universel.

Le nom par lequel Dieu s'appelle « Celui qui est » insinue donc dans sa brièveté les deux perfections principales de notre Créateur, lesquelles donnent à entendre toutes les autres. Voilà la gloire souveraine qui appartient à Dieu, au Créateur du monde, et de laquelle se tirent ses autres attributs; gloire que, par les lumières de la raison naturelle, Aristote a découverte en considérant la condition des créatures. Ce qui lui a permis de prouver très-solidement, au douzième livre de sa *Métaphysique*, que Dieu est un acte pur.

Qu'entend-il par *acte pur?* On ne saurait guère l'expliquer que par l'exemple de la matière première, et encore avec quelque obscurité. La matière première est ce qu'il y a de plus bas dans l'ordre des êtres, puisqu'elle n'a aucune forme, aucune perfection, quoiqu'elle soit apte à en recevoir. Car, de même que dans l'atelier du potier, l'argile, avant d'être façonnée, n'a aucune forme de vase, bien qu'elle soit susceptible d'en recevoir une s'il

plaît au potier; de même, dans l'ordre des choses naturelles, la matière première n'a absolument aucune forme, aucune nature, quoiqu'elle puisse en recevoir une, s'il se trouve quelqu'un pour la lui donner. Ce qui fait dire à saint Augustin : « Seigneur, vous avez créé deux choses : l'une près de vous, l'autre près du néant. » Ce qui est près de Dieu, c'est le premier ordre des anges; ce qui est près du néant, c'est cette matière première qui n'est rien d'actuel, mais qui peut exister. Ainsi, cette matière est placée au-dessous de tout ce qu'il y a de plus bas dans le monde : au contraire, Dieu est au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé. Elle n'a absolument aucune perfection, quoiqu'elle puisse en recevoir; au contraire, il appartient à Dieu d'avoir toutes les perfections, c'est-à-dire toute sagesse, toute puissance, toute bonté, toute grandeur, sans qu'elles puissent recevoir d'addition, parce que tout ce qu'il a est au plus haut degré, et non susceptible d'accroissement. La matière première est toujours passive, sans agir d'aucune sorte; Dieu, au contraire, fait tout en tous, et n'est jamais passif. Enfin, à elle il appartient de recevoir, non de donner, puisqu'elle n'a rien; à Dieu, au contraire, il appartient de donner tout à tous, et de ne rien recevoir de personne, puisque rien absolument ne lui manque, et qu'il est en possession de tous les biens. C'est ce que le Seigneur dit lui-même par la bouche du bienheureux Job : « Qui m'a donné le premier, afin que je lui rende? Tout ce qui est sous le ciel est à moi. » *Job.* XLI, 2. Isaïe dit aussi : « Qui a conduit l'Esprit du Seigneur? Qui lui a donné conseil? Qui lui a appris ce qu'il devait faire? » *Isa.* XL, 13. Voilà ce qu'Aristote appelle un acte pur.

I.

De cette perfection souveraine de notre Dieu se déduisent toutes les autres. Car il suit de là d'abord qu'il est immuable. En effet, pour ne rien dire de beaucoup d'autres raisons, tout mouvement provient de quelque indigence, à laquelle tend à remédier la chose mue. Les navigateurs, ceux qui travaillent la terre, ceux qui s'occupent d'un ouvrage quelconque, veulent satisfaire ou un besoin ou un désir; le malade même, qui se retourne sur

sa couche, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cherche à trouver dans le mouvement un repos qu'il n'a pas.

Mais comme notre Dieu vit dans une opulence illimitée, et que nous l'avons appelé un acte pur, parce que ses trésors et sa félicité ne sont susceptibles d'aucun accroissement, je vous le demande, que pourrait acquérir par le mouvement celui qui est maître de tous les biens? Ajoutez encore que nous appelons Dieu un acte pur, par la raison que son caractère propre est d'agir, non d'être passif; de mouvoir, non d'être mû; par conséquent. Celui que nous qualifions d'acte pur doit nécessairement être immuable.

Du même principe il suit qu'il n'a pas eu de commencement et qu'il n'aura pas de fin, mais qu'il a toujours été et qu'il sera toujours. Car puisque nous avouons qu'il est placé au faîte suprême des choses, qu'il voit tout sous lui et rien au-dessus de lui, qui est-ce qui pourrait être cause ou de son commencement ou de sa fin? Il n'a pu être fait par un autre, puisque nul ne lui est antérieur ou supérieur. Il aurait encore moins pu être fait par lui-même, s'il y eût eu un temps où il ne fût pas. Il faut donc reconnaître que n'ayant pu être fait ni par lui, ni par un autre, il a toujours été.

De là on infère encore qu'en lui il n'y a aucune succession, rien qui finit, rien qui commence; mais que tout son Etre est simultané. L'homme et les autres animaux croissent peu à peu et par degrés; l'homme est d'abord enfant, puis adolescent, adulte et vieillard; il y a progrès, les âges se succèdent; ce qui fait dire à l'Apôtre : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais devenu homme, je me suis défait de ce qui tenait de l'enfance. » I *Cor* XIII, 11. Cette vicissitude des âges, loin de convenir à Dieu, ne s'applique pas même aux intelligences bienheureuses que nous appelons anges. Ainsi, la vie de Dieu, sa puissance, sa bonté, sa sagesse et sa félicité, sont tout entières à la fois, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, il est un acte pur, auquel rien ne peut être ajouté, auquel rien de nouveau ne peut survenir. De là, comme l'observe saint Thomas, on est en droit de

conclure l'éternité de Dieu. Car, suivant Boèce, l'éternité est la possession simultanée et parfaite d'une vie sans fin. De sorte que cette éternité n'a ni passé, ni futur. Car pour l'Eternel rien ne passe et rien ne survient. Pour lui tout est tellement présent, que son éternité entière est un seul instant, sans rien d'antérieur ou de postérieur. C'est ainsi que nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Le Seigneur notre Dieu connaissait toutes les choses du monde avant qu'il les eût créées, et il les voit de même maintenant qu'il les a faites. » *Domino Deo nostro, antequam crearentur, omnia sunt agnita; sic et post perfectum respicit omnia.* Eccli. XXIII, 29.

L'extrême simplicité de la nature divine, étrangère à toute composition, se déduit aussi du même principe. En effet, la composition est une suite de l'indigence; elle vient de ce qu'une partie ne pourrait ou exister, ou agir, sans le secours d'une autre, comme nous le voyons en l'homme, dont l'âme ici-bas ne peut remplir ses fonctions sans le secours du corps. Mais Celui qui a la perfection dans toute sa plénitude ne connaît aucune indigence. En outre, si Dieu était composé de parties diverses, il ne serait point le premier dans l'ordre des êtres. Car les parties qui constituent un tout sont antérieures au composé, et l'artisan, qui les a assemblées pour en faire un tout, est antérieur à elles. Or, une telle hypothèse est manifestement contraire à la dignité du premier moteur et du Créateur, qui ne voit rien d'antérieur à lui.

En outre, il ne peut être ni un corps, ni la forme d'un corps, c'est-à-dire un esprit donnant à un corps la vie et le mouvement, comme l'âme raisonnable est la forme du corps humain. Car, comme il est beaucoup plus noble d'exister par soi que d'exister dans un autre (ce qui est avoir besoin d'appui étranger et dépendre d'autrui), il faut que Celui, qui est plus éminent que tout le reste, existe par soi. De plus, comme les choses, qui sont enfermées dans un corps, y ont aussi leur puissance attachée, elles ne peuvent nullement agir hors des bornes fixées à ce corps. Si donc nous reconnaissons un Dieu, cause première et premier moteur, nous conviendrons qu'il est immatériel, afin qu'il puisse librement tout mouvoir et agir partout sans obstacle. De même

que l'œil, destiné par l'auteur de la nature à voir toutes les couleurs, est incolore lui-même; car s'il était revêtu d'une couleur particulière, tout ce qu'il verrait, reproduirait cette couleur; de même le moteur premier de tous les corps ne doit être attaché à aucun corps; puisqu'enfermé dans cette espèce de prison, il ne pourrait mouvoir tout le reste. Aussi Aristote vante-t-il à juste titre Anaxagore d'avoir avancé le premier que le principe de toutes choses est une intelligence dégagée de toute matière, afin de pouvoir veiller, sans les entraves d'un corps, à la conservation de tout ce qui existe. Cette doctrine condamne l'hérésie des anthropomorphites, qui trop bornés pour rien concevoir de spirituel, et s'imaginant que dans toute la nature il n'y a rien sans corps, attribuaient à Dieu la ressemblance et les membres du corps humain.

De ce que Dieu est un acte pur, il résulte aussi que son essence est infinie. Car, puisque cette nature souveraine, par là même qu'elle est un acte pur, n'est enfermée dans aucun sujet, dans aucune matière, dans aucun corps, et qu'elle n'est circonscrite dans aucunes bornes, elle n'est donc limitée par rien, et on a raison d'affirmer qu'elle est infinie. Saint Thomas confirme et prouve cette assertion par l'ordre et la grandeur des choses naturelles : « Nous voyons, dit-il, que, dans les éléments, les plus nobles sont les plus grands. Car l'eau, plus noble que la terre, a, dit-on, un volume décuple de celui de la terre; l'air occupe plus d'espace que l'eau, le feu plus que l'air, les cieux plus que le feu, et enfin le premier ciel surpasse incomparablement en étendue tous les autres orbes célestes et tous les éléments. Comme donc tous les corps sont d'autant plus grands dans leur genre, qu'ils sont plus nobles, il s'ensuit que cette nature suprême, la plus noble de toutes, est infinie dans son genre, c'est-à-dire, non en masse, mais quant à son essence. Cette assertion ne sera pas difficile à croire pour celui qui examinera la puissance de son âme : forme spirituelle et simple, elle voyage dans tout l'univers, elle parcourt et embrasse tous les corps. Que faut-il donc penser de cette intelligence bienheureuse, éminemment sainte, éminemment puissante? » *Compend. theol.*

De cette excellence peut se déduire la toute-puissance de Dieu. Car la grandeur de la puissance répond à la noblesse de l'essence. Si donc nous convenons que l'essence de Dieu est immense et infinie, il faut avouer que sa puissance est infinie également. C'est par cette puissance que d'un seul acte de sa volonté, il a tiré du néant, c'est-à-dire créé sans matière préexistante l'universalité des choses, leur assignant leurs places et leurs natures, leurs rangs et leurs fonctions; c'est par cette même puissance qu'il conserve ce qu'il a une fois créé, quoiqu'il n'en ait pas besoin et qu'il n'en retire aucun avantage. A ce sujet, Vida s'exprime dans les termes suivants :

Quod fieri nequit, ipse potes, potes omnia quando,
Nec tibi vis ulla obstat; agis simul omnia; nec te
Est opus ante animo quod agis versare sagaci.
Quod vis, id potes, atque simul molimine nullo
Perficis usque; tuum sane est opus ipsa voluntas.
Quod loqueris, facis idem; opus et vox editur una.
Ut dixti, ut subito ad verbum emersere creata
Omnia, et ex nihilo cœpit splendescere mundus.

« Ce qui ne peut être fait, vous le pouvez, puisque vous pouvez tout, et que rien ne vous fait obstacle. Vous faites tout en même temps, sans avoir besoin de méditer vos actes à l'avance. Ce que vous voulez, vous le pouvez; vous exécutez sans effort; votre volonté même est un acte. Parler, pour vous, c'est agir ; votre voix et l'œuvre sont simultanées. Vous avez dit, et aussitôt à votre parole a surgi la création, et le monde est sorti du néant. »

Qu'on n'aille pas s'imaginer cependant que cet immense univers soit la mesure de la toute-puissance divine, ni qu'elle ait épuisé toute sa force et tout son pouvoir par cet admirable enfantement. La même puissance qui a produit ce monde, pouvait en un clin d'œil en créer une foule d'autres. Pour peu qu'on soit attentif à cette vérité, on ne pourra s'empêcher d'être terrassé d'admiration. Saint Basile, considérant l'étendue de la puissance divine d'après l'œuvre de la création, s'exprime ainsi : « De même que le potier, après avoir artistement façonné mille vases, n'a épuisé ni son art, ni sa puissance; de même l'auteur de l'univers n'a

pas donné la mesure de son pouvoir en produisant un monde; mais sa puissance est infiniment au-dessus de cet ouvrage, puisqu'en un instant, sur un signe de sa volonté, il mettait au jour les merveilles que nous voyons. » *Hexaméron.*

En outre, si l'essence et la puissance de Dieu sont infinies, il s'ensuit évidemment que sa sagesse est pareillement infinie. Car, la connaissance étant antérieure à l'opération, si la puissance qui opère est infinie, la sagesse qui la précède le sera également. Pour connaître, elle n'a pas besoin, comme les créatures, de l'image des choses, puisque, dans son essence, comme dans le miroir le plus brillant et la cause universelle, resplendissent tous les effets qui en ont découlé. Aussi, loin de procéder, comme les hommes, au moyen du raisonnement, et d'aller du connu à l'inconnu, elle contemple éternellement d'un simple regard son essence éminemment simple, et ainsi a toujours tout présent devant les yeux.

Un exemple vous fera comprendre l'énorme différence qui sépare la sagesse de Dieu de la sagesse humaine. Salomon, proclamé par le Seigneur le plus sage des mortels qui eussent existé avant lui, ou qui dussent venir ensuite, connaissait parfaitement toutes les sciences, et néanmoins il ne pouvait, en un seul et même instant, avoir présentes toutes les choses dont il avait reçu la connaissance. En effet, l'entendement humain est si borné, qu'il ne peut penser à plusieurs choses à la fois; pendant qu'il pense à une chose, il doit abandonner les autres, beaucoup trop variées et trop nombreuses pour se laisser embrasser par lui. Voilà le propre de la sagesse humaine. Mais la sagesse divine s'exerce d'une façon bien différente. Tout ce qu'elle sait, et il n'est rien qu'elle ne sache, elle le voit sans cesse, elle le connaît toujours d'une manière actuelle. C'est là le caractère propre de Dieu, et parce qu'il est un acte pur, et parce qu'il est éternel, car devant l'éternité tout est présent. De là ces paroles de l'Ecclésiastique : « Son regard s'étend de siècle en siècle, et rien n'est merveilleux devant lui, » *Eccli.* XXXIX, 25, parce que rien ne lui est nouveau ou ancien, mais que tout lui est présent. Le royal Prophète dit aussi : « Vous mettez nos iniquités devant vos yeux, notre siècle

à la lumière de votre visage. » *Posuisti iniquitates nostras in conspectu tuo, seculum nostrum in illuminatione vultus tui.* Psal. LXXXIX, 8. Il dit *notre siècle,* parce qu'il voulait englober tous les péchés de tous les hommes qui sont, qui furent, et qui seront; les péchés tant de ceux qui seront damnés, que de ceux qui seront sauvés; péchés qui tous lui sont toujours aussi présents, que s'ils n'en formaient qu'un seul.

Cette vérité, mes frères, pour le dire en passant, devrait avoir pour premier effet de nous détourner de toute mauvaise action, puisque nous croyons fermement que Dieu est présent en tous lieux, et « que tout est à nu et à découvert devant lui. » *Hebr.* IV, 13. Aussi Isaïe accuse-t-il en ces termes et notre licence et notre manque de foi : « Pourquoi dites-vous, ô Jacob, pourquoi osez-vous dire, ô Israël : La voie où je marche est cachée au Seigneur, mon Dieu ne se mettra point en peine de me rendre justice? Ne savez-vous point, n'avez-vous pas appris que le Seigneur est le Dieu éternel, qui a créé toute l'étendue de la terre, qui ne se lasse point, qui ne travaille point, et dont la sagesse est impénétrable? » *Isa.* XL, 27 et 28.

Il est encore une autre vérité qui devrait remplir nos âmes non-seulement d'admiration, mais encore d'un amour immense pour cette nature infiniment haute et infiniment belle : c'est que, étant une en soi et très-simple, elle contient en elle-même, sans aucune diminution de cette simplicité éminente, toutes les perfections et toutes les beautés de toutes les choses, soit célestes soit terrestres, avec une infinité d'autres qui, lui étant propres, sont inconnues aux yeux des mortels. En effet, dit saint Thomas, de même que le précepteur, qui instruit un élève, doit savoir d'abord les arts et les sciences qu'il lui enseigne (d'où cette sentence de Quintilien : Il n'y a que le feu qui allume, que l'humidité qui humecte, et une chose ne peut donner à une autre la couleur qu'elle n'a pas elle-même); de même, puisque le modérateur tout-puissant du monde dirige et conduit toutes choses à leur perfection relative, il est nécessaire qu'il contienne en lui seul beaucoup plus pleinement et plus parfaitement ce qu'il a conféré aux autres. De là ce vers de Boèce :

Pulchrum pulcherrimus ipse
Mundum mente gerens, similique imagine formans.

« Il porte dans son intelligence ce monde magnifique, mais moins magnifique que lui, et le forme à son image. »

Ce qui n'est pas moins admirable, c'est que toutes ces perfections, si nombreuses et si variées, ne forment en Dieu qu'une seule perfection. Saint Thomas l'explique en établissant une comparaison entre les sens et l'entendement. En effet, tandis que les sens connaissent et jugent diversement (car la vue perçoit d'une manière, l'ouïe d'une autre, l'odorat, le goût, le toucher, d'une autre), l'entendement seul, en vertu de sa puissance, saisit et juge toutes ces perceptions. On connaît d'ailleurs cette sentence des philosophes, que les qualités, qui sont diverses dans les êtres inférieurs, s'unissent et se confondent dans les êtres supérieurs. Il n'y a donc rien d'étonnant, si les perfections diverses, éparses dans les créatures, se réduisent, dans cette nature simple et sublime, à une seule perfection éminemment féconde, qui tient lieu de toutes, et est supérieure à toutes. Un autre exemple l'établira non moins clairement. Dans un royaume quelconque nous voyons beaucoup de fonctions différentes. Les uns sont chargés de distribuer la justice; les autres, de diriger les affaires militaires; ceux-ci, d'administrer le fisc; ceux-là, de veiller sur l'arsenal, etc. L'autorité de ces divers fonctionnaires, laquelle est en eux si variée et si divisée, réside tout entière dans le roi; et en lui elle est, non pas une collection de droits, mais une seule autorité, une seule juridiction, un seul pouvoir royal.

Nous ne pouvons atteindre pleinement à ce mystère pendant cette vie; l'explication en est réservée pour l'autre, où s'accomplira cet oracle de Zacharie : « Il n'y aura en ce jour-là que lui de Seigneur, et son nom seul sera révéré. » *In die illa erit Dominus unus, et nomen ejus unum.* Zach. XIV, 9. Dans cette unité, les intelligences bienheureuses, et les âmes fortunées des saints contempleront, en proportion de leurs mérites, le vaste champ des perfections divines. Mais, dans cette vie, notre entendement ne peut apercevoir l'immensité de la beauté divine que

dans le miroir de la création. Car de même que, dans la patrie, Dieu nous sera un miroir où nous verrons ses créatures; de même, aujourd'hui que nous sommes voyageurs, les créatures nous sont un miroir, qui nous donne quelque idée de l'immense perfection de Dieu. Elles crient toutes : « C'est lui qui nous a fait, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. » *Ps.* XCIX, 3. Elles crient toutes, que les perfections et les biens, qu'elles ont reçus de lui, existent en lui à un degré infiniment supérieur. Ainsi ce qui est beau atteste sa beauté sans égale; ce qui est fort, sa force invincible; ce qui est pur, sa pureté sans tache; ce qui est sublime, sa hauteur prodigieuse; l'ordre et l'harmonie, son incomparable sagesse. Enfin tout ce qu'il y a de félicité et de gloire, de sainteté et de pureté, de bonté et de bienveillance, de stabilité, de vertu, de convenance, de splendeur et de lumière, diversement épars dans cet univers, est contenu en lui seul avec des accroissements infinis. Cette immense beauté, cette gloire et cette sagesse n'ont donc ni mesure, ni limite, ni borne; par conséquent, elles ne sont connues pleinement et parfaitement que de lui seul.

Au reste, en attribuant à ce suprême artisan de toute perfection tout ce qu'il y a de perfection dans les créatures, nous devons bien nous garder de lui imputer ce qu'elles ont d'imparfait et de matériel. Ce qui fait dire à saint Augustin : « Autant qu'il est possible, comprenons que Dieu est bon sans qualité, grand sans quantité, créateur sans indigence, présent partout sans posture, contenant tout sans circonférence, tout entier partout, sans être dans un lieu, éternel sans être dans le temps, produisant des choses changeantes, sans changer lui-même. » *De Trinitate,* 2.

Il convient donc au fidèle serviteur de Dieu, à celui qui brûle pour lui d'un ardent amour, de se réjouir avec lui de tant de grandeur, d'opulence et de félicité, et de le louer avec l'Eglise pour cette immense gloire. D'autant plus que Dieu a usé libéralement de ses trésors et de sa puissance pour nous créer, pour nous orner, pour nous enrichir de tous ses dons, et même ne nous a formés que pour nous rendre participants de sa béatitude. Aussi saint Basile, examinant la cause de la création qui, comme

l'a senti Platon lui-même, ne fut autre que l'extrême bonté de Dieu, s'enflammait d'amour pour une si grande bonté, et, expliquant ces mots de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » s'exprimait ainsi : « Une nature bienheureuse, une bonté qui ne connait point l'envie, qui est digne d'être aimée de tous, une beauté désirable, origine des natures, source de vie, une lumière intelligible à la raison, une sagesse à laquelle rien ne peut être ajouté, a créé au commencement le ciel et la terre. »

II.

De ce qui vient d'être dit, mes frères, nous avons à tirer quelques conséquences. D'abord il en résulte, comme nous l'avons établi en commençant d'après la doctrine de Denis le Chartreux, que de tous les genres de contemplation, celui qui a pour objet les perfections divines tient le premier rang. En effet, la contemplation ayant pour but de nous embraser d'amour pour Dieu, qu'est-ce qui pourra mieux exciter cet amour, que l'immensité de la beauté et de la perfection divines, placée en regard de notre esprit? Car, puisque la volonté humaine a été constituée par l'auteur de la nature, de telle sorte qu'elle s'éprend de la seule apparence de la bonté et de la beauté, quoi de plus puissant pour solliciter son amour, que cet océan inépuisable de bonté, de bienfaisance, de gloire, de beauté, et de toutes les perfections? Si la beauté d'une créature remarquable a pu rendre fous bien des hommes, et en précipiter beaucoup d'autres dans la maladie et jusque dans la mort, quels seront les sentiments d'une âme purifiée de ses vices, et s'arrêtant à la contemplation de cette beauté suprême en comparaison de laquelle toute la beauté des créatures est comme un grain de sable? Que si, lorsque nous parlons de Dieu ou que nous y pensons, nous n'éprouvons point la douceur de son amour, la cause en est dans notre amour excessif pour les choses de la terre, amour qui, infectant notre âme, lui fait trouver d'autant moins de goût aux choses spirituelles et divines, qu'elle est plongée plus avant dans le bourbier des voluptés charnelles. En effet, le pain répugne à un palais

malade, tandis qu'il fait les délices d'un palais sain. C'est pour cette raison que saint Augustin dit de Dieu avec justesse, qu'il est ce que goûte l'âme purifiée.

De la même doctrine des perfections de Dieu, nous pouvons aussi conclure combien grande est la récompense céleste qui, après cette vie, est réservée à ceux qui ont bien vécu. Car cette récompense, dans ce qu'elle a d'essentiel, c'est de voir, « non comme dans un miroir et en des énigmes, mais face à face, » I *Cor.* XIII, 12, l'immensité de la beauté divine, ce bien suprême et universel où sont tous les biens, cette vérité première contenant toutes les vérités, cette lumière sans bornes dont l'éclat efface celui du soleil, de la lune et de tous les astres, ce type accompli de toutes les formes et de toutes les natures imaginables, ce miroir splendide où brille la beauté de toutes les créatures, mais avec une perfection infinie, ce vaste océan où sont rassemblées toutes les eaux des grâces et des dons célestes; cette récompense, dis-je, est de voir cet océan, et de s'y plonger, de s'y absorber de telle sorte, que l'homme, devenu déiforme, reproduise l'image de la nature divine, plutôt que celle de la nature humaine. Quel est donc celui qui ne serait amorcé par l'appât d'une telle félicité? Qui ne s'embraserait d'amour pour elle? Qui est-ce qui, pour elle, ne regarderait pas tout le reste comme des ordures? Enfin qui ne chercherait à y arriver à travers feu et flammes, comme l'ont fait les saints martyrs?

Des mêmes vérités nous pouvons conclure avec quelle crainte et quel respect, avec quelle application et quel zèle nous devons servir une si haute majesté. Car plus la majesté est élevée et sublime, plus doivent être grands le respect, la crainte et les efforts de ceux qui la servent. C'est ce qu'exige de nous l'Apôtre, quand il nous recommande « de marcher d'une manière digne de Dieu, cherchant tous les moyens de lui plaire, portant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. » *Ut ambuletis digne Deo, per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes.* Coloss. I, 20. On voit par là avec quelle frayeur et quel tremblement nous devons approcher des saints autels, pour aller recevoir le corps sacré du Seigneur, puisque nous croyons avec une foi inébran-

lable que sous l'espèce du pain est cachée la hauteur incommensurable de la majesté divine.

Nous comprenons par le même moyen quelle est la difformité du péché mortel, qui viole et qui méprise une si auguste majesté. Car c'est une vérité certaine que l'offense est d'autant plus grave, que la personne à laquelle elle s'adresse est plus élevée et plus auguste. Par conséquent, la grandeur de Dieu étant infinie, la laideur du péché commis contre lui est infinie sous ce rapport, c'est-à-dire, quant à son objet, pour employer la locution des théologiens. D'où il suit que l'éternel supplice du feu, peine du péché mortel, est très-juste; puisque ce péché a été commis au mépris de la majesté et de la bonté infinie. Bien plus, telle est la grandeur de cette bonté, de cette majesté infinie, que le supplice éternel de l'enfer n'est nullement proportionné à l'attentat. Vous voyez, mes frères, quels sont la démence, l'aveuglement et la folie de ceux qui, pour les causes les plus futiles, commettent à chaque instant sans aucun remords tant de crimes contre Dieu.

Tels sont, entre autres, les enseignements que nous donne l'immensité des perfections divines, qui a fait le sujet principal de ce discours. Ces enseignements n'ont pas été totalement inconnus même aux sages du paganisme. En effet, Aristote dit très-bien, qu'il n'y a pas d'occupation mieux appropriée à la magnificence de la nature humaine, que la contemplation de l'intelligence divine. Cette contemplation, selon lui, renferme toutes les vertus, toute la religion, et enfin la plus grande jouissance de l'âme.

III.

L'esprit humain, à l'aide de la raison et du désir de savoir, qui lui prêtaient leurs ailes, a pu s'élever jusqu'à la connaissance des perfections divines dont nous avons parlé. Il reste autre chose que la raison ne peut atteindre, mais que la foi catholique nous propose à croire touchant le Seigneur notre Dieu : c'est que, dans la nature éminemment simple de la divinité il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père qui est par lui-même, c'est-à-dire, qui ne dépend de nul autre; le Fils, engendré du

Père; et le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils. Ainsi quoique la substance, la nature soit une, il y existe trois personnes distinctes. Ce mystère, qui est au-dessus de la portée de notre esprit, proclame hautement la sublimité de Dieu; sublimité si grande, qu'elle surpasse toutes les facultés de l'intelligence des hommes et même des anges. En effet, un Dieu compréhensible à notre entendement ne serait pas le vrai Dieu.

Il y en a beaucoup qui ont de la peine à croire cet ineffable mystère, parce qu'ils n'y peuvent atteindre par la raison. Ceux-là, assurément, se font une idée exagérée de leur force en s'imaginant que rien n'est inaccessible à leur raison, ou ils ignorent complètement la faiblesse de la raison humaine. Si, d'après les philosophes, l'âme de l'homme est au dernier degré dans l'ordre des substances séparées, c'est-à-dire des intelligences, quoi de surprenant qu'une chose si basse ne puisse comprendre la nature la plus élevée? Que si l'on veut apprécier jusqu'à quel point l'esprit humain est faible, il suffit d'examiner quelle est sa portée la plus haute et son effort suprême. Il est parvenu à son point culminant dans quelques philosophes célèbres sur lesquels la nature semble s'être plue à verser tous ses dons. Or, ils avouent sans détour qu'ils ignorent complètement la plupart des secrets de la nature, dans l'ordre des choses matérielles. Si donc les choses que nous voyons chaque jour, et que nous touchons des mains, sont des mystères pour nous; combien ne sommes-nous pas plus loin de la connaissance des astres et des corps célestes, qui sont séparés de nous par de si vastes espaces? Combien plus loin encore de la connaissance de la nature des anges, qui est incorporelle? Combien plus loin surtout de cette nature ineffable, qui est infiniment plus élevée que toute nature créée? Que de choses n'y a-t-il pas en elle, que toute perspicacité de l'intelligencehumaine ne saurait pénétrer?

D'ailleurs, qu'y a-t-il d'étonnant si nous n'atteignons pas à la nature de la cause, nous qui ne pouvons expliquer la nature des effets? Ce qui fait dire à Salomon : « J'ai reconnu que l'homme ne peut trouver la raison des œuvres de Dieu; et que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera. » *Eccle.* VIII, 17. Voici

à ce sujet une pensée remarquable de Pline : « La majesté de la nature et la puissance qu'elle déploie à chaque instant sont incroyables. Nous sommes témoins chaque jour de tant d'effets admirables, nous voyons les animaux montrer tant d'instinct pour se conserver et pour se nourrir, pour éviter ce qui leur nuit et se procurer ce qui leur convient, que parfois on ne pourrait le croire, et qu'on n'y ajouterait pas foi, si ce n'étaient pas des faits vus par tout le monde. » Pour que vous me compreniez mieux, je vais, entre mille exemples de cette vérité, vous en citer un, que j'ai lu dans Pline, et aussi dans Cicéron, au premier livre de son traité *Sur la Nature des dieux*. Cicéron dit donc : « Un grand coquillage bivalve, que les Grecs appellent *pinna* (πίννη), fait une espèce de société avec la petite squille pour trouver de la nourriture. Quand de petits poissons ont pénétré dans sa coquille béante, la pinna, avertie par la squille, se referme, et ainsi deux petits animaux, si peu proportionnés entre eux, cherchent en commun leur nourriture. En présence de ce fait admirable, on se pose cette question : Y a-t-il accord entre eux, ou sont-ils unis ainsi par un instinct naturel? »

Ce récit de Cicéron nous apprend que l'auteur de la nature, ayant créé sans yeux l'espèce de coquillage appelé par les Grecs πίννη, a pourvu à sa cécité par un moyen admirable et nouveau; c'est que la squille, c'est-à-dire un petit poisson, l'accompagne continuellement, lui servant d'yeux et de moniteur, pour qu'elle saisisse sa proie; et, pour prix de sa peine, la squille reçoit une part du butin. Qui donc n'admirerait ce merveilleux instinct dans de petits animaux? Qui croirait un tel fait, s'il n'était attesté par les auteurs les plus graves? Et cependant on trouve mille exemples pareils dans Pline, Elien et les autres naturalistes. Si donc les moindres œuvres de Dieu, les moindres particularités de la vie des animaux nous frappent de surprise, que sera-ce du Créateur, de l'auteur même de toutes choses? S'il est si admirable dans ses ouvrages, combien plus ne le sera-t-il pas en lui-même?

Mais pourquoi parler des œuvres de la nature, lorsque l'intelligence de l'homme a peine à comprendre les inventions de l'esprit

humain? Si vous n'aviez jamais vu d'objets en verre, et que l'on vous montrât une étincelante coupe de cristal, en vous disant qu'elle a été fabriquée avec du sable et une certaine herbe, au moyen du souffle de l'ouvrier, ne croiriez-vous pas que celui qui dirait cela se moque de vous? Et si vous disiez à celui qui n'aurait jamais vu d'étoffes de soie, que l'industrie humaine les a tirées de la bave d'un ignoble ver, celui-là certainement, ou ne vous croirait pas, ou ne pourrait qu'admirer soit l'habileté de l'homme, soit l'adresse d'un vermisseau. Vous donc qui êtes si borné, que vous ignorez non-seulement les œuvres divines, mais même celles de l'industrie humaine, comment prétendez-vous comprendre le mystère sublime de la nature infinie et de la génération divine?

C'est au moyen de cette considération qu'un homme aussi pieux que savant, saint Hilaire, se console de son ignorance, dans le livre qu'il a écrit sur le mystère auguste de la Trinité. Voici ses paroles : « Je ne sais, ni ne cherche, et néanmoins je me consolerai. Les archanges ne savent pas, les anges n'ont pas appris, les siècles ont ignoré, le prophète n'a pas compris, l'apôtre n'a pas questionné, le Fils lui-même s'est tû. Trève donc à toutes les plaintes. Que l'homme ne s'imagine pas que son intelligence peut saisir le mystère de cette génération. » Ainsi le juste doit se contenter de la foi seule, plus certaine mille fois que toute démonstration humaine, puisqu'elle s'appuie sur la révélation et le témoignage de Dieu.

Mais vous direz peut-être : Comment saurai-je que ces mystères de la foi ont été révélés par Dieu? La lumière elle-même de la foi nous fait croire cela par un certain enseignement intérieur; l'Eglise romaine, que l'Apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité, le propose à notre croyance; l'assentiment unanime et bien établi de tous les fidèles le prouve; enfin d'innombrables miracles, et les oracles des prophètes, et les écrits des Pères, et la vie des saints l'attestent péremptoirement.

A ce sujet, Richard de Saint-Victor s'exprime ainsi : « Les mystères de notre foi ont été révélés à nos pères, et confirmés d'en-haut par des prodiges si nombreux, si grands et si mer-

veilleux, qu'il y aurait de la démence à élever le moindre doute sur de telles vérités. Ainsi les miracles sans nombre, et les autres choses qui ne peuvent être que l'œuvre du ciel, attestent la révélation et ne permettent pas d'en douter. Pour preuves, nous avons les signes de l'intervention divine; pour garants, nous avons les prodiges. Ah! si les juifs, si les païens savaient avec quelle sécurité de conscience les croyants pourront s'approcher du jugement divin! Ne pourrons-nous pas dire avec toute confiance : Seigneur, s'il y a erreur, c'est par vous-même que nous avons été trompés; car le christianisme s'appuie sur des prodiges et des miracles, qui n'ont pu être que votre ouvrage? » *De Trinitate,* lib. I.

Ajoutez les témoignages des saints martyrs, dont saint Maxime parle en ces termes : « La foi catholique est la mère du martyre; d'illustres athlètes l'ont scellée de leur sang, l'ont affirmée par leur mort. Jamais ils n'eussent si résolûment fait le sacrifice de cette vie, s'ils n'avaient été profondément convaincus qu'il en existe une autre incomparablement plus heureuse. » Cette constance admirable et invincible des saints martyrs, pour ne rien dire d'une foule d'autres preuves, confirme donc péremptoirement la foi catholique, puisqu'ils furent prêts à souffrir tous les maux plutôt que d'être, même un instant, infidèles à cette foi. En effet, les uns périrent par le fer, les autres dans les flammes, les autres dans les tortures et sur le chevalet; d'autres furent déchirés par des peignes de fer, ou brûlés sur un gril, ou exposés aux bêtes féroces; ceux-ci furent jetés dans un précipice, ou attachés à la queue d'un cheval indompté qui les entraînait; ceux-là furent brûlés dans une fournaise, ou par un fer rouge appliqué sur eux après qu'on les avait enduits de graisse; d'autres furent écorchés vifs; et tous, au milieu de ces tortures et de beaucoup d'autres, conservèrent la foi intacte, montrant ainsi par l'énormité de leurs souffrances combien grande est la félicité réservée aux justes dans le ciel, et criant à leur manière avec l'Apôtre : « Les souffrances de la vie présente n'ont pas de proportion avec cette gloire, qui doit un jour éclater en nous. » *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis* Rom. VIII, 18.

Quand une telle récompense nous est offerte, ne nous livrons donc point, mes frères, à un lâche repos, ne nous endormons point, mais travaillons vaillamment, appliquons-nous sans cesse aux bonnes œuvres, et faisons tous nos efforts pour obéir aux préceptes divins. Car dans notre siècle on n'exige pas de nous les souffrances des martyrs; on ne nous demande que le repentir de nos fautes et la soumission aux divins commandements. Si nous remplissons ces devoirs consciencieusement, nul doute que nous ne parvenions à cette vie bienheureuse, où, en compagnie des martyrs et des autres saints, nous verrons face à face le mystère de l'auguste Trinité, qu'aujourd'hui nous croyons dans l'obscurité de la foi. Alors nous jouirons des plus pures délices; nous contemplerons l'immense majesté de l'Eternel, la beauté adorable de son Fils, et le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour infini du Père et du Fils; et enfin voyant dans une pleine lumière la richesse incompréhensible de la bienheureuse Trinité, sa félicité et sa gloire, nous nous écrierons avec le Prophète : « Nous avons vu de nos yeux, dans la cité du Seigneur des armées, dans la cité de notre Dieu, tout ce que nous en avions ouï dire. » *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri.* Ps. XLVII, 9. Daigne nous y conduire le Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui, avec son Père et le Saint-Esprit, règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA BIENHEUREUSE TRINITÉ,

OU L'ON PROUVE D'ABORD L'UNITÉ DE DIEU, ET ENSUITE LA DISTINCTION DES PERSONNES DIVINES, SOIT PAR LES SAINTES ÉCRITURES, SOIT PAR LE TÉMOIGNAGE DE QUELQUES CÉLÈBRES PHILOSOPHES.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

Allez enseigner tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Matth. ult.* 19.

Très-chers frères, je vais prendre pour exorde une pensée que Richard de Saint-Victor place en tête de ses livres sur la bienheureuse Trinité. Voici donc ce qu'il dit : « Aucun fidèle n'ignore que la foi est la base, le fondement de tout l'édifice spirituel, c'est-à-dire du salut et du bonheur de l'homme. Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. En effet, sans la foi, il n'y a point d'espérance. Car, « pour s'approcher de Dieu, il faut croire que Dieu est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent, » *Hebr.* XI, 6 ; autrement, où serait l'espérance? Mais, sans l'espérance, point de charité. Car qui aimerait celui dont il n'attend rien? La foi nous conduit donc à l'espérance, et l'espérance nous conduit à la charité. Or, « quand j'aurais tout, dit l'Apôtre, si je n'ai la charité, je ne suis rien. » I *Cor.* XIII, 2. Entendez de la bouche de la Vérité même quel est le fruit de la charité : « Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père, je l'aimerai aussi et me manifesterai à lui. » *Joan.* XIV, 23. Vous voyez par quels degrés nous nous élevons à la béatitude : nous passons de la foi à l'espérance, de l'espérance à la charité, et de la charité à cette connaissance de Dieu, en laquelle consiste la vie éternelle, suivant cette parole de notre Seigneur : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » *Joan.* XVII, 2. La vie vient donc de cette foi vive et

ardente, et la vie vient aussi de la connaissance. De la foi, comme de la racine de la justice, vient la vie intérieure; et de la connaissance, la vie éternelle. De la foi vient la bonne vie que nous devons mener maintenant; de la connaissance, la vie où nous jouirons de l'éternelle béatitude. La foi est donc le commencement et la base de tout bien. Avec quel zèle ne devons-nous donc pas cultiver la foi, qui est le fondement et la base de tout ce qu'il y a de bon. »

Mais parmi les dogmes vénérables de notre foi, le mystère de la bienheureuse Trinité, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, tient le premier rang, parce qu'il est le principe et le fondement des autres. Les saintes Lettres nous enseignent à toutes les pages avec quel respect et quelle simplicité de foi il faut parler de ce mystère profond. Ainsi l'Apôtre dit : « Ne soyez pas plus curieux qu'il ne convient, mais soyez-le avec sobriété. » *Non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* Rom. XII, 3. Et Salomon : « Ne dites rien inconsidérément, et que votre cœur ne soit pas prompt à proférer des paroles devant Dieu; car Dieu est dans le ciel, et vous sur la terre; parlez donc peu. » *Ne temere quid loquaris, nec sis velox ad proferendum sermonem; Deus enim in cœlo, et tu in terra; idcirco sint pauci sermones tui.* Eccle. V, 1. En nous disant de parler de Dieu en peu de mots, Salomon, nous recommande, comme l'Apôtre, la sobriété dans la science. Quand il ajoute, pour raison, que Dieu est au ciel et nous sur la terre, il veut, par cette distance locale, indiquer la faiblesse de notre esprit et la sublimité de la nature divine, et nous détourner ainsi d'efforts et d'études au-dessus de notre portée.

L'Ecclésiastique dit encore : « Ne recherchez pas ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces, mais pensez à ce que Dieu vous a commandé, et n'ayez pas la curiosité de pénétrer la plupart de ses ouvrages, car il vous a découvert beaucoup de choses au-dessus de l'esprit de l'homme. » *Eccli.* III, 22 et 25. Si la curiosité qui veut approfondir les œuvres divines est justement condamnée, combien plus condamnable sera celle qui cherche à scruter la nature ineffable qui surpasse la portée de toute intelligence finie!

Le Seigneur montra ouvertement, dans une circonstance rapportée au quatrième chapitre des Nombres, le danger d'une telle curiosité. Comme on allait lever le camp, il prescrivit en ces termes ce que chaque Lévite devait porter des vases sacrés et des autres ustensiles du tabernacle : « Aaron et ses fils entreront dans le tabernacle, ils prépareront le travail de chacun, et distribueront ce que chacun doit porter. Que les autres n'aient pas la curiosité de regarder les choses qui sont dans le sanctuaire, avant qu'elles soient enveloppées; autrement ils mourront. » Par cette prescription, le Seigneur déclarait nettement combien il est dangereux de vouloir scruter trop curieusement les secrets de la divinité. Car si la peine de mort est infligée à celui qui jette un regard curieux sur le matériel d'un tabernacle terrestre, quel châtiment ne méritera pas celui qui, dans le même esprit, cherche à sonder le mystère incompréhensible de la Trinité?

Devant parler aujourd'hui de cet ineffable mystère, bannissons toute curiosité, tout désir excessif de savoir; bornons-nous à exposer ce qui suffit pour vénérer et pour confesser ce mystère; de peur que, si nous voulions franchir les limites tracées par la voix du Seigneur, et gravir la montagne sur laquelle il parle, nous n'encourions le châtiment dont il menace les téméraires. *Exod.* XIX, 12. Aussi Salomon a-t-il raison de dire : « As-tu trouvé du miel? Manges-en ce qui te suffit; de peur qu'en ayant pris avec excès, tu ne le rejettes, » *Prov.* XXV, 16; c'est-à-dire, nourris-toi des mystères de la divinité, mystères plus doux que le miel le plus suave; mais que ce soit avec une sobriété telle, que tu ne prétendes pas en savoir plus qu'il n'est utile pour le salut et l'affermissement de ta foi; de peur que, cherchant à t'élever trop haut, tu ne sois découragé par leur sublimité, et que, bien loin d'y pouvoir atteindre, tu ne perdes ce que tu avais acquis par la foi.

Pour que nous puissions aujourd'hui parler d'un si profond mystère avec cette sobriété et cette religion, implorons humblement l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quoique la divine sagesse soit vraiment admirable dans toutes ses œuvres, et nous y fasse trouver le sujet d'une grande joie quand nous les contemplons avec piété (comme le chante le Prophète : « Vous m'avez, Seigneur, rempli de joie par la vue de vos ouvrages, etc., » *Ps.* XCI, 5), cependant elle est surtout admirable dans les œuvres de sa providence. Or il appartient à la providence de pourvoir régulièrement et pleinement à tout ce qui se rattache au bien-être et à la conservation des créatures, à la propagation des espèces, et de ne manquer en rien à aucune créature, quelque vile qu'elle soit. C'est par un effet de cette providence que tous les animaux qui vivent dans le monde savent chercher un aliment proportionné à leur nature, distinguer les herbes nuisibles des salutaires, trouver des remèdes pour se guérir dans leurs maladies, se défendre de leurs ennemis par la ruse, par la force, par la fuite, ou par des retraites inaccessibles, choisir des lieux et des temps favorables à la procréation de leur progéniture, imaginer et construire des nids, et enfin, le mâle partageant avec sa femelle le travail de l'éducation, élever, nourrir et défendre leurs petits.

Un tel spectacle offre une foule de sujets d'étonnement; mais ce qui est surtout admirable, c'est que, quand il y a sur la terre, dans la mer ou dans les airs, une infinité d'espèces d'animaux ayant besoin d'aliments différents, pas le plus petit être, ni vermisseau, ni araignée, ni fourmi, ni mouche, ni moucheron ne manque de sa pâture, et n'est dépourvu d'instincts et de membres pour la saisir. Les moyens qu'ils emploient pour se procurer leur nourriture sont merveilleux et innombrables. Les uns chassent à la manière des hommes, les autres pêchent, ceux-ci enlacent leur proie dans des filets, ceux-là sont des voleurs clandestins, d'autres attaquent les petits animaux par la ruse ou par des piéges; d'autres cherchent leur pâture par la force au moyen de leurs dents ou de leurs griffes.

Toutes ces merveilles ont pour but de manifester de mille manières et sous mille formes la sollicitude et la fécondité de la divine providence qui fournit tout à tous, et de conduire ainsi tous les mortels à la connaissance de la sagesse divine. Salomon

a défini en peu de mots cette providence souveraine, et le but qu'elle se propose : « On ne peut, dit-il, ni ôter, ni ajouter rien aux œuvres que Dieu a faites pour qu'on le craigne. » *Non est addere quidquam vel minuere operibus quæ fecit Deus ut timeatur*[1]. Eccli. XVIII, 5. C'est-à-dire, comme rien ne manque ni n'est superflu pour conserver l'état du monde, mais que tout est constitué avec nombre, poids et mesure, il est clair que toutes ces choses sont l'effet, non du hasard et d'un accident, mais d'un grand dessein et d'une raison souveraine. De là cette sentence des philosophes : La nature est l'œuvre d'une intelligence infaillible. Et cette autre : La nature ne fait pas défaut dans les choses nécessaires. Maintenant, mes frères, appliquons à notre sujet ce qui vient d'être dit.

Si la bonté divine étend une si vive sollicitude sur tous les animaux, quel soin ne prendra-t-elle pas des hommes, qu'elle a formés à son image, et pour qui elle a créé, non-seulement les autres animaux, mais le ciel, la terre, les mers, le soleil, la lune, les astres, les éléments, et enfin toutes les merveilles qui se voient sur ce monde inférieur? Et si le caractère propre de la divine providence est de n'être jamais en défaut pour les choses nécessaires, je vous le demande, qu'y a-t-il de plus nécessaire à une créature raisonnable, que de connaître son créateur, son auteur, et le vrai moyen de l'honorer? Car cette connaissance est le commencement et la base de notre vie, de notre salut, de notre félicité et de notre béatitude. Mais comment un être aussi borné que l'homme arriverait-il à posséder, sans mélange d'aucune erreur, cette connaissance nécessaire, si Dieu ne la lui donnait, et ne venait au secours de son ignorance? Pour s'édifier à cet égard, il suffit de se rappeler les égarements infinis et inexplicables qui travaillaient le genre humain à peu près tout entier, avant la diffusion de l'Évangile et la prédication de la foi.

En effet, pour commencer par la connaissance de la divinité, y a-t-il au ciel, ou sur la terre, une créature à laquelle la folie

[1] Grenade sans doute a cité ici de mémoire, car le texte sacré est fort différent : *Non est minuere, neque adjicere, nec est invenire magnalia Dei*. Il n'y est pas question du but.

des hommes n'ait décerné les honneurs divins? D'abord (comme l'établissent les saintes Lettres), ils mirent au rang des dieux le soleil, la lune, les planètes, enfin toute la milice du ciel, c'est-à-dire, tous les astres. Cette erreur était surtout celle des stoïciens; Cicéron l'avance au deuxième livre *De la Nature des dieux*. Quoique ces philosophes fussent des plus célèbres, et proclamassent l'excellence de la vertu, qui, suivant eux, était le bien suprême de l'homme, cependant ils tombèrent dans une telle démence et une telle stupidité que, non contents d'attribuer la divinité à tous les astres, ils croyaient que les corps célestes se nourrissaient des vapeurs les plus subtiles de la terre et de la mer. Car voici le langage que Cicéron met dans la bouche de l'un d'eux : « Les astres étant engendrés dans l'air, il est naturel de leur attribuer le sentiment et l'intelligence; d'où il suit que les astres doivent être mis au nombre des dieux. En effet, on remarque que ceux qui habitent les terres hautes, où l'air est pur et léger, ont l'esprit plus subtil et plus intelligent que ceux qui habitent les lieux bas, où l'air est épais et chargé de vapeurs. D'ailleurs, la nourriture influe sur l'esprit. Il est donc probable que les astres ont une intelligence supérieure, puisqu'ils habitent les régions éthérées du monde, et qu'ils se nourrissent des exhalaisons marines et terrestres, raréfiées à la suite du long espace qu'elles parcourent. » Qui ne rirait aux éclats, en entendant ces niaiseries des stoïciens?

Toutefois la folie des hommes ne s'arrêta pas en si beau chemin. Bientôt descendant du ciel sur la terre, ils poussèrent l'adulation envers les tyrans jusqu'à les placer au nombre des dieux. Ainsi Nabuchodonosor ordonna à Holopherne, général de ses armées, de le faire adorer comme dieu sur toutes les terres de sa domination. Imitant cette démence, Alexandre se fit appeler fils de Dieu, et mit à mort un illustre philosophe, Callisthène, qui n'avait pas voulu lui rendre les honneurs divins. A Rome, une courtisane, nommée Flora, qui, du trafic de son corps avait gagné d'immenses richesses, les ayant laissées par testament au peuple romain, fut érigée en déesse, et on institua en son honneur les jeux floraux, c'est-à-dire des fêtes dignes de sa turpitude.

Mais l'ennemi du genre humain, non content d'avoir jeté les hommes dans un tel aveuglement, leur fit immoler des victimes aux serpents et aux crocodiles. Saint Paul rappelle clairement ce fait dans son épître aux Romains, où il dit : « Et à la majesté du Dieu immortel ils ont substitué l'image d'un homme corruptible, et des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents. » *Rom.* I, 23. En effet, le livre de l'Exode nous apprend que les Egyptiens adoraient les bœufs. C'est pour cette raison que les enfants d'Israël demandaient à aller dans le désert pour sacrifier au Seigneur; car, disaient-ils, « si nous immolons devant les yeux des Egyptiens ce qu'ils adorent, ils nous lapideront. » *Exod.* VIII, 26. Quel homme sensé peut rester de sang-froid devant une autre énormité des mêmes Egyptiens, qui, à l'instigation de Satan, en vinrent à un tel point de démence que (le dirai-je?) ils érigèrent en dieux et adorèrent l'ail, les oignons et les porreaux? Aussi Juvénal, se moquant d'une telle stupidité, dit-il :

Felices populi, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina !

« Heureux peuples, qui voient pousser leurs dieux dans leurs jardins ! »

A une superstition si hideuse répondaient des fêtes analogues. Les hommes étaient tellement aveuglés et pervertis, qu'ils croyaient ne pouvoir apaiser leurs dieux qu'en souillant les autels par toutes sortes de désordres, par l'impudeur, les turpitudes et la férocité. Ainsi, en l'honneur de leurs dieux ils prostituaient des jeunes filles, ils aspergeaient de sang humain les autels, ils égorgeaient avec cruauté jusqu'à leurs enfants ; enfin il n'est pas d'attentats qu'ils ne commissent dans la célébration de ces ignobles fêtes.

Le monde étant donc plongé dans ces épaisses ténèbres, il était convenable que la divine providence, qui prend plus de soin des grandes choses que des petites, vînt au secours de l'aveuglement des hommes. Si, comme nous l'avons dit, elle ne fait jamais défaut en ce qui est nécessaire au salut; je le demande, qu'y avait-il de plus nécessaire au salut et au bonheur de l'homme, que de connaître son créateur et son père, et, après l'avoir connu,

de l'honorer, de l'aimer, de le servir avec piété et ferveur, en obtempérant à ses lois mille fois saintes ? Or, comment l'homme, jouet de tant de superstitions, et plongé dans une telle ignorance des choses divines, eût-il eu cette connaissance sans mélange d'erreur, si Dieu ne la lui avait donnée ? Comment la raison humaine serait-elle parvenue par elle-même à une si haute connaissance, elle qui a la vue trouble, quand il s'agit des choses les plus simples ? En effet, on connaît cette maxime des philosophes, que la science humaine la plus étendue n'est que la moindre partie de ce que serait une science complète, c'est-à-dire, que toute la science, acquise par les philosophes à force d'études et de travaux, est à peu près rien, comparée à ce qu'ils ignorent.

L'école platonicienne soutenait même que l'esprit humain est si borné et si obtus, qu'il ne sait rien avec certitude ; qu'il n'a sur les choses qu'une opinion vague, et non une science positive ; enfin que toute vérité est cachée et comme enfermée au fond d'un puits. Cette assertion est prouvée péremptoirement par la diversité d'opinions et de maximes de tant de sectes philosophiques ; car la vérité est une, et elle ne peut se trouver à la fois dans cette multitude de systèmes contraires. Bien plus, le même individu n'a pas longtemps la même manière de voir ; il en change presque à chaque heure, et tourne au moindre vent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il était donc nécessaire que la divine providence vînt en aide à une ignorance si funeste, afin que, sans fluctuations et sans incertitudes, non-seulement les sages du siècle, mais encore les simples, s'élevant au-dessus des interminables disputes des philosophes, se pénétrassent avec une foi inébranlable d'une doctrine pure et vraie sur leur Dieu, sur son culte, et le respect qui lui est dû. Car la foi a pour effet de nous rendre beaucoup plus certains des vérités révélées par le Saint-Esprit, que nous ne pouvons l'être de ce qui frappe nos oreilles, de ce que nous voyons de nos yeux, et de ce que nous touchons de nos mains. Les sens et les arguments de la raison trompent souvent, tandis que Dieu ne peut tromper. Il est éternellement bonté toujours égale à elle-même, sagesse immense, et vérité immuable. Aussi le Prophète a-t-il bien raison de s'écrier : « Heureux,

Seigneur, celui que vous instruisez, et à qui vous enseignez votre loi. » *Ps.* XCIII, 12. Ce bienfait, nous le devons à notre Sauveur qui, par sa venue et par la splendeur de sa lumière, dissipa les ténèbres du monde, et, suivant l'oracle de Zacharie, « abolit de la terre les noms des idoles, au point qu'il n'en fut plus fait mention. » *Zach.* XIII, 2. C'est donc par lui que nous avons été délivrés de cette effroyable tyrannie du démon; c'est grâce à lui que l'homme n'abandonne plus son créateur et son père, pour se prosterner devant les prestiges de Satan. Or il est constant que jamais nul mortel, depuis la création du monde, n'a conféré aux hommes un tel bienfait : ce qui nous fait connaître la puissance et la divinité de Jésus-Christ notre Seigneur, et combien lui doit le monde pour cette seule grâce.

I.

Le fondement de la vraie doctrine que nous enseigne le Sauveur, c'est de croire et de confesser avec une foi pieuse, que dans la substance et la nature éminemment simple de la divinité il y a trois personnes. Aujourd'hui, confiants dans le secours de la grâce, nous allons parler, avec soumission d'esprit et respect, de ces deux vérités, c'est-à-dire, de l'unité de Dieu et de la Trinité. Nous traiterons d'abord de l'unité en peu de mots, puis nous entrerons dans un peu plus de développements sur le profond mystère de l'auguste Trinité.

Cette unité de la substance divine, le Seigneur l'insinue dans les paroles de l'Evangile, qui nous servent de texte, lorsqu'il ordonne que sur ceux qui doivent être plongés dans les eaux salutaires du baptême, on invoque, non pas *les noms,* mais *le nom* du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Toutefois cette unité est exprimée plus explicitement par l'évangéliste saint Jean, qui dit : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit; et ces trois sont une même chose. » I *Joan.* v, 7.

Mais cette même unité, que les saintes Lettres proclament, se démontre aussi par des raisons péremptoires. S'il y avait plusieurs dieux, il faudrait qu'ils fussent distincts l'un de l'autre, et qu'il y

eût dans l'un d'eux quelque chose qui manquât à un autre. Alors nous demanderions, si ce qui établit une différence entre deux, est une perfection ou une imperfection. Si c'était une imperfection, celui qui serait ainsi imparfait, ne serait donc pas Dieu, puisque Dieu doit être parfait sous tous les rapports. Si c'était une perfection, celui à qui elle manquerait ne serait pas Dieu non plus et pour la même raison, puisqu'aucune perfection ne saurait manquer à l'Etre souverainement parfait.

On tire la même conclusion de l'admirable unité des choses créées et de leur concert pour maintenir l'état du monde. Il est évident que le monde est composé en partie d'éléments contraires, en partie de choses très-dissemblables. Car quoi de plus différent que les corps célestes et les corps terrestres? Or les choses diverses et contraires, que peuvent-elles produire naturellement, sinon l'opposition et la lutte? Telles étant donc les créatures, elles ne peuvent être amenées à un seul et même ordre, à une seule et même fin, que par une seule intelligence dirigeante. C'est ce que prouve clairement l'exemple de la musique. Car, si des chanteurs, chacun suivant son caprice, jetaient aux vents leurs voix au hasard et sans aucun ordre, il n'en résulterait aucune harmonie; mais les cris confus et désagréables de voix discordantes assourdiraient les oreilles. Au contraire, quand cette variété de voix est tempérée et dirigée avec art par un chef habile, et qu'elle est réglée avec nombre et mesure, il en sort une harmonie enchanteresse et un ravissant concert de voix différentes.

Voilà précisément ce que nous voyons dans cette immense diversité des créatures, au sein de laquelle le sage modérateur de l'univers a établi un si bel ordre, que de cet assemblage presque infini de choses dissemblables, résulte non pas un conflit et une lutte, mais une harmonie, un concert admirable pour maintenir et consolider l'état du monde. Car, tandis que les corps célestes, les planètes, et surtout le soleil, chef et modérateur des autres astres, accomplissent leurs révolutions, les corps inférieurs sont si bien fécondés par leur influence, que, chaque année, il surgit comme un monde nouveau et une procréation nouvelle de tous les animaux; en sorte que la mort de ceux que la nature con-

damne à périr est compensée par la vie de ceux qui naissent, et qu'ainsi les espèces sont préservées de la destruction. De plus, comme les animaux qui naissent, qui respirent et qui vivent, ont besoin d'aliments pour sustenter leur vie, cette même nature, qui, chaque année, engendre de nouveaux individus, chaque année aussi fait éclore de nouvelles productions pour les nourrir : productions à la croissance desquelles concourent, dans un ordre et un concert merveilleux, le ciel, l'air, la terre, le soleil, les nuées, les vents, les pluies, la chaleur et le froid, et enfin les quatre saisons de l'année. A la vue de cet ordre admirable de choses différentes, et de ce concert pour la conservation du monde, d'anciens philosophes ont appelé Dieu le musicien par excellence, pour avoir assujetti des choses si variées et si nombreuses à une seule et même harmonie. Or cette unité et cette concorde de choses différentes attestent manifestement l'unité de Dieu.

Et, comme l'art imite la nature autant que possible, les empires de la terre, formés de multitudes d'individus, imitent cette loi de l'unité ; ils prennent un chef unique, et donnent une seule tête au corps entier de la nation, afin que d'un seul prince et d'une seule pensée, ratifiée par tous, sortent la paix et la concorde qui seraient impossibles si plusieurs commandaient. A ce sujet saint Cyprien s'exprime ainsi : « Pour parler de l'autorité divine, empruntons un exemple à la terre. Quand est-ce que le partage d'un trône a commencé avec bonne foi, ou a fini sans effusion de sang? Ainsi fut rompue l'union des deux frères thébains, et la discorde survécut à leur mort. Un seul royaume ne put suffire aux deux fondateurs de Rome, auxquels avait suffi un seul et même sein. Pompée et César, quoiqu'alliés, furent rivaux et ennemis. Et il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi de l'homme, puisque c'est la condition de toute la nature. Les abeilles n'ont qu'un roi, les brebis qu'un pasteur, et les bœufs qu'un bouvier ; à plus forte raison le monde n'a-t-il qu'un modérateur, qui ordonne par sa parole, gouverne par sa sagesse, et achève par sa puissance tout ce qui existe. » Tels sont les exemples que saint Cyprien emprunte à l'art et à la nature, pour prouver la simpli-

cité et l'unité de Dieu. Toutefois, entre ces exemples, celui des abeilles est d'autant plus décisif, qu'on s'étonne davantage de trouver tant de sagesse dans un si petit insecte. Car elles choisissent un roi, qu'elles accompagnent partout où il va ; et ce qui est plus merveilleux, ce qui rentre surtout dans notre sujet, c'est qu'elles ne souffrent jamais que deux rois leur commandent ; quand le cas se présente, elles tuent l'un des deux, et abandonnent à l'autre les rênes de leur république. Comme elles ne font pas cela par un calcul de la raison, puisqu'elles n'en ont point, il faut voir dans ce fait une disposition de l'auteur de la nature ; et c'est pourquoi saint Cyprien s'en sert afin de montrer que cet univers est gouverné, non par plusieurs, mais par un Dieu unique.

II.

Jusqu'ici, mes frères, nous avons parlé de l'unité et de la simplicité de la nature divine ; maintenant exposons, dans les sentiments d'une piété humble, ce que la foi nous apprend sur l'auguste Trinité. Nous proclamons donc, en rendant grâces à Celui qui nous a enseigné cette vérité catholique, que dans la nature éminemment simple de la divinité, il y a non pas une seule personne, mais trois, savoir : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit ; le Père non engendré, le Fils engendré du Père, et le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils. C'est là un mystère, que l'Eglise catholique propose aux fidèles à adorer, à croire et à confesser. Que personne n'ait la prétention de le comprendre au moyen d'une similitude tirée de quelque nature créée. Car, le Créateur étant séparé de ses créatures par un intervalle infini, il est impossible de trouver en elles rien qui lui ressemble entièrement ; si cela se trouvait, ce serait un autre Dieu, ce qui est impossible.

Au reste, comme tous les effets ont quelque ressemblance avec leur cause, et que Dieu est la cause première de toutes les créatures, rien n'empêche qu'on ne trouve de lui quelque image, ou au moins quelque trace dans les choses créées. Plus celles-ci sont excellentes par leur nature, plus est grande leur ressemblance, s'il est permis de parler ainsi, avec l'intelligence divine. Or, comme

notre âme est ce qu'il y a de plus noble dans ce monde inférieur, et qu'elle a été formée à l'image et à la ressemblance de Dieu, on y trouve plus nettement l'image de la bienheureuse Trinité et de son unité indivisible. Car d'abord il y a dans l'âme trois puissances spirituelles, ou trois facultés distinctes entre elles, et destinées à des fonctions diverses : ce sont la mémoire, l'entendement et la volonté; cependant il n'y a pas trois âmes, il n'y en a qu'une. En outre, l'ordre et l'origine de ces facultés, ainsi que leurs rapports mutuels, donnent jusqu'à un certain point, suivant la remarque de saint Anselme (*Monolog.*, cap. LXVI) et de saint Bonaventure, une idée de la nature des personnes divines.

Voici l'explication de saint Bonaventure : « Il est certain que chacun de nous s'aime d'un ardent amour; or il ne s'aimerait pas, s'il ne se connaissait et ne se comprenait; et il ne se comprendrait pas, s'il ne se souvenait de soi. D'où il suit, que du souvenir et de la mémoire vient l'intelligence; et de l'intelligence, l'amour de soi. Il y a donc une image du Père dans la mémoire, une image du Fils dans l'intelligence, une image du Saint-Esprit dans la volonté. En effet, la mémoire produit l'intelligence, qui est comme sa fille. Car nous comprenons quelque chose, lorsque l'image que la mémoire en gardait, est saisie et comme vivifiée par l'intelligence, ce qui a lieu quand cette image est exprimée par la parole. Puis, la mémoire et l'intelligence produisent l'amour, leur lien commun. Ces trois choses, savoir, l'esprit générateur, le verbe et l'amour sont donc dans l'âme, en tant qu'elle possède la mémoire, l'entendement et la volonté; et ces trois puissances de notre âme sont consubstantielles, égales et contemporaines, puisqu'elles découlent nécessairement les unes des autres, et qu'elles sont inséparables [1]. Notre Dieu étant donc un Esprit éminemment parfait, possède la mémoire, l'intelligence et la volonté; et conséquemment il a un Verbe qu'il engendre, et un Amour qu'il produit. Ces trois choses sont nécessairement distinctes, puisqu'elles se produisent réciproquement; or elles ne sont distinctes ni en essence, ni accidentellement; donc elles le

[1] Voir la note F à la fin du volume.

sont personnellement. » *Itiner. mentis in Deum,* cap. III. Ainsi dans cette comparaison tirée des puissances de notre âme, de leur ordre et de leurs rapports mutuels, on peut contempler, « comme dans un miroir et en des énigmes, » I *Cor.* XIII, 12, la Trinité des personnes divines et leur unité indivisible.

Ce mystère profond de l'auguste Trinité a été clairement révélé dans le Nouveau Testament, grâce à l'incarnation du Seigneur. Il est manifestement exprimé dans les paroles du Sauveur que nous avons prises pour texte, et qui ordonnent qu'au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tous les peuples soient baptisés, c'est-à-dire, purifiés, sanctifiés, et institués enfants de Dieu et héritiers de son royaume par l'effet du baptême, ce qui suppose une intervention de la puissance divine. Le Nouveau Testament offre une foule de témoignages semblables ; quant à l'Ancien, cette vérité n'en est pas totalement absente. En effet, il y a beaucoup de passages où les prophètes, inspirés par l'Esprit divin, font allusion au mystère des trois personnes divines. Et ils ont annoncé plus ouvertement la divinité du Fils de Dieu, qui devait s'incarner pour notre salut commun. Le Prophète-roi en est une preuve, lui qui, parlant au Messie, s'exprime en ces termes : « Votre trône, ô Dieu, est un trône durable et éternel; le sceptre de votre empire est le sceptre de l'équité même. Vous aimez la justice et vous haïssez l'impiété; aussi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré de l'huile de joie. » *Ps.* XLIV, 7 et 8. Dans ce passage, il l'appelle Dieu deux fois; car, comme notre traduction le fait entendre, il est certain que dans ces derniers mots : *Propterea unxit te Deus, Deus tuus,* le premier *Deus* est au vocatif. C'est comme s'il y avait : *Unxit te, ô Deus, Deus tuus.*

N'oublions pas ce passage au moyen duquel le Sauveur (*Matth.* XXII, 43) a convaincu d'ignorance les pharisiens : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, » *Ps.* CIX, 1 ; passage qui distingue si clairement la double nature de Jésus-Christ, l'une par laquelle il est le Seigneur de David, l'autre, par laquelle il en est le fils. Isaïe parle beaucoup plus clairement encore. Après nous avoir dit qu'un petit enfant nous est né, il ajoute que cet enfant est admirable, qu'il est Dieu. *Isa.* IX, 7.

Et l'Ecclésiastique : « J'ai invoqué le Seigneur, Père de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point au jour de mon affliction. » *Eccli.* LI, 14. N'est-ce pas confesser ouvertement le Père et le Fils? Et Salomon, avec quelle magnificence de langage il proclame ce même mystère : « Paroles de celui qui assemble, du Fils de Celui qui répand les vérités (c'est-à-dire de Celui qui recueille diverses maximes, et qui les publie pour le salut des hommes). Vision d'un homme qui a Dieu avec lui, et qui étant fortifié par la présence de Dieu qui réside en lui, a dit : Qui est monté au ciel et qui en est descendu? Qui a retenu l'Esprit dans ses mains? Qui a enchaîné les eaux comme dans un vêtement? Qui a affermi toute l'étendue de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son Fils, si vous le savez? » *Prov.* XXX, 1 *et seq.* Voyez, quel exorde imposant, pour en venir à expliquer l'auguste mystère de la génération divine? S'il n'était pas au-dessus de toute portée de l'esprit humain, Salomon n'eût pas ajouté à la fin de son récit : « Quel est son nom, et le nom de son Fils, si vous le savez? » Car bien qu'il ne parle que du *nom* de Dieu, il entend la nature divine, et c'est elle qu'il déclare inaccessible et incompréhensible à toute intelligence créée.

III.

Mais il n'est pas étonnant de trouver dans les saintes Lettres de si éclatants témoignages sur le Fils unique de Dieu. Ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est de voir, dans les livres de quelques philosophes, une certaine connaissance, bien qu'imparfaite, de ce mystère. En effet, saint Thomas prouve péremptoirement que le mystère profond de la Trinité ne peut pas être démontré philosophiquement d'une manière évidente. Cependant le modérateur suprême de l'univers, qui a formé l'homme pour qu'il connût son Dieu, a voulu que, dans tous les âges du monde, quelque connaissance de la génération divine et éternelle parvînt à quelques hommes d'élite, en partie par les oracles des sibylles, en partie par la tradition du premier père. Saint Augustin (liv. XVIII, chap. XXIII de la *Cité de Dieu*) rapporte que les sibylles, inspirées de l'esprit prophétique, annoncent dans leurs poèmes

presque tous les mystères relatifs à Jésus-Christ. Saint Jérôme (contre Jovinien, I) s'exprime en ces termes : « Que dire des sibylles d'Erythrée et de Cumes et des huit autres (car Varron en compte dix)? Elles avaient pour caractère distinctif la virginité, et pour récompense de la virginité le don de la divination. » C'est aussi l'opinion de saint Thomas.

De ces prédictions, et de la tradition transmise de bouche en bouche depuis le premier père jusqu'à eux, certains philosophes privilégiés ont pu tirer quelque connaissance, imparfaite sans doute et obscure, du mystère dont nous parlons. En effet, le premier homme savait qu'il était la créature de Dieu, il avait vu la beauté du monde naissant, il avait donné des noms aux bêtes, et il connaissait beaucoup d'autres choses, car il est certain qu'il avait été imbu d'une science très-étendue. Or, ses petits-fils, qui avaient vécu longtemps avec lui pendant sa vieillesse, Noé les a vus et les a entendus raconter la théologie de leur premier père, comment il avait été créé dans le paradis, comment il y avait séjourné et en avait été chassé ensuite. Un de ces patriarches, Mathusalem, qui a occupé l'intervalle entre Adam et Noé, a vu l'un et l'autre; Noé pouvait être lié avec lui cinq cents ans avant le déluge, et entendre de sa bouche ce qu'il avait appris du premier père sur la religion et le culte du vrai Dieu.

Abraham naquit plus de cinquante ans avant la mort de Noé, et put recevoir de lui, ainsi que Melchisédech, les enseignements de la foi. Il est croyable que d'Abraham émanèrent la science et la foi du saint homme Job, dont il reste un témoignage remarquable sur l'incarnation du Seigneur et la résurrection future. Après le déluge, il est certain que les hommes habitèrent la Chaldée, près de laquelle était, dit-on, le paradis terrestre. Les Chaldéens sont donc le plus ancien peuple; après eux viennent les Hébreux, les Egyptiens, puis les Grecs, suivis des Romains.

Or, parmi ces peuples, il se trouva quelques hommes illustres qui, au moyen de cette théologie venant du premier père, connurent jusqu'à un certain point la génération du Fils de Dieu, qu'ils appelèrent tantôt Fils de Dieu, tantôt Verbe de Dieu, tantôt Intelligence, et Sagesse, créatrice de toutes choses.

Comme il serait trop long de passer en revue tous leurs témoignages, j'en choisirai seulement trois remarquables qui vous surprendront; je veux parler de ceux de Platon, de Plotin et de Trismégiste.

En effet, Porphyre, ennemi de la foi chrétienne, qu'il combattait sans la connaître, expose nettement l'opinion de Platon, qui est aussi la sienne. Voici ce qu'il dit au quatrième livre de *l'Histoire du philosophe :* « Platon enseigne que du souverain Bien est engendrée, d'une manière inconnue aux hommes, une Intelligence, qui existe entièrement par elle-même, dans laquelle sont les réalités et toute la substance des choses; qui est la beauté première, la beauté essentielle et a l'éclat de la beauté. » Telles sont les idées de Platon, exposées par Porphyre, et ce dernier en ajoute beaucoup d'autres semblables. Si l'on pèse, une à une, ses paroles, on trouvera que rien ne pouvait être dit de plus élevé, de plus grandiose et de plus sublime.

Plotin, célèbre philosophe platonicien, parle ainsi de l'immense amour du Père pour son Fils unique, de leur béatitude, de leur union intime et de leur distinction : « Tout ce qui engendre désire ce qui est engendré et l'aime, surtout quand l'engendrant et l'engendré sont seuls. Mais lorsque l'engendrant est parfaitement bon, l'engendré lui est nécessairement uni et n'en est distingué que par l'individualité. Or, nous disons que son image est l'intelligence. » Paroles qu'Eugubinus interprète ainsi dans un transport d'admiration : « Remarquez la profonde et divine théologie de Plotin sur l'éternelle génération du Fils de Dieu par le Père, sur leur union, et sur la béatitude du Fils par son intuition du Père. Il finit par dire qu'ils ne sont séparés que par leur individualité. Chose inouïe et surprenante ! Le Bon et l'Intelligence, dit-il, ne sont séparés que par l'individualité ; les chrétiens diraient par la personnalité. Car l'un est le Père, l'autre est le Fils; ils ne sont pas deux substances différentes. Leur perfection et leur union intime sont égales à leur divinité. Faites attention aux enseignements de Plotin. Il dit que ces paroles, que ces mystères sont d'une haute antiquité, et qu'ils renferment ce qui nous a été transmis par nos ancêtres. » Il est donc permis de dire

que la connaissance de la génération divine et du Fils de Dieu n'était pas nouvelle, et qu'elle n'avait pas été inconnue pendant de longs siècles; mais que, même avant la prédication de l'Evangile, en partie par suite d'une révélation divine, en partie par la tradition des anciens, elle existait chez un grand nombre, quoique non pas dans sa plénitude et sa perfection.

A ces témoignages, j'en ajoute un autre bien plus étonnant, celui d'un rare et sublime génie dont la science était si variée et si admirable que les Grecs l'appelèrent Trismégiste, c'est-à-dire, très-grand à trois titres : comme philosophe, comme prêtre et comme roi. Telle était la vénération qu'il inspira, qu'il fut mis au nombre des dieux, et qu'on éleva des temples en son honneur. Et ce qui est plus digne d'admiration, ce qui condamne l'impiété des chrétiens qui prononcent inutilement le saint nom de Dieu, il n'était pas permis d'articuler le nom de cet homme sans motif et à la légère, tant il excitait de respect.

Ce personnage éminent, auquel on doit de nombreux et éclatants témoignages sur le Verbe de Dieu, en expose ainsi la divinité à Tat, son fils : « Mon fils, après le Dieu, reconnu le premier, est le Verbe éternel du Créateur, agissant par soi, non susceptible d'augmentation, ni de diminution, immuable, incorruptible, simple, toujours semblable à soi, égal, paisible, stable et vraiment un. » Eugubinus fait ici les réflexions suivantes : « Quelle admirable théologie sur le Verbe de Dieu est contenue dans ces mots! Quel beau témoignage en faveur de la vérité chrétienne et de notre foi! Que pouvait dire de plus remarquable un philosophe païen sur un tel sujet? En effet, vous voyez Trismégiste proclamer le Verbe éternel, et lui assigner les conditions, les attributs, la vie, la substance, la place qui caractérisent la divinité. Etant Eternel, il ne saurait recevoir aucune augmentation. Que recevrait-il qu'il ne possède? Vous auriez beau fouiller dans le vaste champ des biens, et rechercher minutieusement s'il s'y trouve quelque chose qui ne soit pas dans le Verbe : vous n'apercevriez rien qui ne surabonde en lui. Et ce qu'il a d'admirable, d'unique et de caractéristique, c'est que de si grands biens ne peuvent subir aucune atteinte, et qu'une si grande félicité ne

saurait pas plus être diminuée qu'augmentée. Car il en est de la diminution comme de l'accroissement, et l'on peut ajouter à celui à qui on peut ôter. Où trouver comme ici une perfection, n'admettant rien d'étranger et d'adventice? Que dis-je, d'étranger, quand lui-même est tout, et ne pourrait même quitter son trône? Car il est immuable, incorruptible, d'une nature non-seulement rare, mais unique, toujours la même et invariable; bien différent de nous, dont les esprits et les corps sont ballottés par un flux et reflux continuel et changent d'aspect comme des acteurs sur un théâtre. Il est donc égal, constant, incapable de changer de pensée; lui-même l'a dit : « Je suis le Seigneur, et je ne change point. » *Malach.* III, 6. Et ce Verbe est en quelque manière après Dieu. Car le Père est appelé Dieu. Toutefois, investi de tous les attributs de la divinité, le Verbe est Dieu aussi, mais il reçoit sa divinité du Père. Dans le discours intitulé *Telios*, Trismégiste dit en parlant au Fils de Dieu : « Fils du béni, fils de bonne volonté, dont le nom ne peut être articulé par une bouche humaine. » Passage que citent saint Augustin et saint Cyrille, ces deux docteurs aussi savants que saints. Nous y voyons la Sagesse, la vraie lumière, qui est éternelle en Dieu, et qui jette toujours sur le monde quelqu'un de ses rayons. Quand donc je trouve ces lumières dans la philosophie ancienne, je ne puis me lasser d'admirer, je reste interdit; et, ivre de joie, je rends grâces à notre Rédempteur, qui a rempli le monde de la connaissance de sa divinité, révélée autrefois à un petit nombre. Béni soit donc le Verbe éternel, par qui nous avons été créés, rachetés, et aimés au point qu'il n'a jamais caché le mystère de sa filiation divine. Béni soit le Fils de Dieu, dont l'univers entier a ressenti en tout temps la clémence, la bienfaisance et la bonté. »

Cette action de grâces, mes frères, se rapporte au bienfait accordé au genre humain en général. Chacun de nous doit en outre de continuelles actions de grâces pour l'inappréciable bienfait de la foi qu'il a reçu de la divine miséricorde. Car vous connaissez la vérité de ce que dit l'Apôtre : « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi; et cela ne vient pas de vous, c'est le don de

Dieu. Cela ne vient pas des œuvres, afin que nul ne se glorifie. » *Gratia estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis; Dei enim donum est; non ex operibus, ne quis glorietur.* Ephes. II, 8 et 9. Saint Bernard exalte en ces termes cette puissance de la foi : « A quoi n'arrive pas la foi? Affranchie de l'erreur, elle atteint à l'inaccessible, elle saisit l'inconnu, elle embrasse l'immense, elle perçoit ce qu'il y a de plus reculé, elle franchit les bornes de la raison humaine, les limites de l'expérience et la portée de la nature; enfin elle enferme en quelque manière dans son vaste sein jusqu'à l'éternité. »

La foi étant donc un si grand don de Dieu, quelle reconnaissance ne devons-nous pas au dispensateur de ce bienfait? Au milieu de tant d'hérésies diverses et monstrueuses, qui ont inondé notre malheureux siècle, et, ce qui est plus fort, au milieu d'innombrables nations infidèles et barbares, Turcs, Sarrasins, Juifs, païens, répandus sur presque tout le globe, il nous a choisis pour faire partie de ce petit troupeau dont la foi est pure et sans tache; et il nous promet, si nous voulons suivre sa direction, de nous faire aborder sans erreurs au port de l'éternelle félicité. Si on estime heureuses les huit personnes qui, dans l'arche de Noé, furent préservées du cataclysme, quel n'est pas le bonheur de ceux qui, voyant presque toute la terre submergée sous les flots de l'infidélité, trouvent un asile dans l'arche du vrai Noé, c'est-à-dire dans l'Eglise de Jésus-Christ, et y sont garantis d'un si grand naufrage de la foi. Témoignerons-nous donc jamais assez de reconnaissance à l'auteur d'un tel bienfait, à ce divin Sauveur qui, après nous avoir donné la foi, nous l'a conservée pure et intacte au milieu de tant d'orages?

Cela étant, mes frères, il faut condamner et plaindre ceux qui ont reçu en vain ce précieux don de Dieu, c'est-à-dire, qui laissent leur foi dans l'inaction, comme une épée renfermée dans le fourreau, et négligent d'en faire usage pour retrancher les convoitises de leur chair. C'est à eux que l'apôtre saint Jacques adresse ces paroles : « Que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi le pourra-t-elle sauver? » *Quid proderit, si fidem aliquis habeat, opera vero non habeat? Nunquid*

poterit fides salvare illum. Jacob. II, 14. A quoi bon, en effet, avoir un maître qui vous enseigne une science ou un art, si vous n'en écoutez pas les leçons? Que sert d'aller trouver le médecin, si vous en rejetez les prescriptions? Quelle est l'utilité d'avoir un guide sur une route difficile, dès qu'on ne veut pas le suivre? Le salut de ceux qui se conduisent ainsi court donc de grands dangers; le divin Maître le déclare dans cette parole formidable : « Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et qui néanmoins ne l'aura pas exécutée, et ne se sera pas tenu prêt, sera frappé de plusieurs coups. » *Luc.* XII, 47. Non moins redoutable est cette parole de saint Paul : « Ceux qui ont péché sans avoir reçu la loi, périront sans être jugés par la loi; et ceux qui ont péché étant sous la loi, seront jugés par la loi. » *Rom.* II, 14. Ce sont ceux-là qui « retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice, » *Rom.* I, 18; qui, dans le livre de Job, sont qualifiés de rebelles à la lumière divine; qui « font profession de connaître Dieu, et qui le nient par leurs œuvres, » *Tit.* I, 16; qui enfin « gardent enfermé dans un linge » le talent de la foi, que le Seigneur leur a confié, *Luc.* XIX, 20, c'est-à-dire, qui jamais n'en ont usé pour acquérir les richesses célestes. Déplorons donc, mes frères, leur triste sort, et suivons les exemples de ceux qui, obéissant aux prescriptions de la foi, recueillent la récompense promise à cette vertu, récompense qui consiste à voir à découvert dans la patrie le mystère que nous adorons sous les voiles d'ici-bas, la Trinité bienheureuse et son unité indivisible.

CINQUIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA BIENHEUREUSE TRINITÉ,

OU L'ON PARLE D'ABORD DE LA NATURE INCOMPRÉHENSIBLE DE LA DIVINITÉ; PUIS EN PARTANT DU PRINCIPAL NOM DE DIEU, QUE SAINT DENIS DIT ÊTRE CELUI DE **BON**, ON PROUVE LE MYSTÈRE DE LA BIENHEUREUSE TRINITÉ PAR QUELQUES ARGUMENTS RATIONNELS; ENFIN ON EXPOSE LES DÉLICES INEFFABLES QUE FAIT GOUTER LA CONTEMPLATION DE CE MYSTÈRE.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Matth. ult.,* 19.

Aujourd'hui, très-chers frères, l'Eglise célèbre le mystère auguste de la bienheureuse Trinité. Presque toutes les autres fêtes de l'année sont consacrées aux louanges des saints; mais la fête présente est celle du Saint des saints, de qui, comme d'une source inépuisable de sainteté, a émané la perfection de tous les saints. Autant donc l'auteur de la sainteté est au-dessus de tous les saints, autant cette fête est supérieure à toutes celles qui leur sont consacrées. Mais elle offre à l'orateur chrétien de grandes difficultés, à cause de l'obscurité de son objet. En effet, il n'est rien que notre faible entendement comprenne moins que Dieu, quoique, suivant Aristote, il n'y ait rien qui soit naturellement plus intelligible; car ce qui n'est pas ne pouvant être compris, l'être des choses est l'objet de l'entendement, comme la couleur est l'objet de la vue; d'où il suit que nous devrions comprendre Dieu mieux que tout le reste, puisqu'il possède l'Etre par excellence. Ces deux assertions, qui semblent s'exclure, sont réunies par saint Bernard dans le passage suivant : « Rien de plus présent que Dieu, et rien de plus incompréhensible; car qu'y a-t-il de plus présent à une chose quelconque, que son être? Or, on peut dire que Dieu est l'Etre de toutes choses, non qu'elles soient ce

qu'il est, mais parce que tout est de lui, par lui, et en lui. Et cependant, quoique telle soit la nature des choses, il en est tout autrement par rapport à nous, qui ne connaissons rien moins que la nature divine. » Nous avons dans le soleil un exemple frappant de cette apparente contradiction : quoique la splendeur radieuse de sa lumière le rende éminemment visible, il est cependant ce que nos faibles yeux peuvent le moins voir. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, si le splendide soleil de justice, qui par sa nature est excellemment intelligible, échappe aux yeux impuissants de notre intelligence?

Mais vous désirez peut-être savoir la raison de ce fait. Cette raison, c'est que, comme le remarque le même Aristote, toutes nos connaissances viennent des sens; car il arrive de là que ce qui tombe sous les sens, est ce que nous connaissons le mieux, et que les choses spirituelles et divines, qui n'ont rien de commun avec les sens, puisqu'elles n'ont ni corps, ni matière, sont au-dessus de notre compréhension et de la portée de notre intelligence. Aussi Sénèque a-t-il dit : « Dieu qui gouverne le monde, Dieu qui a créé et établi ce grand tout, Dieu, qui surpasse en grandeur et en bonté son ouvrage, échappe à nos yeux et doit être vu par la pensée. Nous ne pouvons pas savoir ce qu'il est, lui sans qui rien n'existe. » *Epist.* Dans ces paroles, cet illustre philosophe exprime la nature incompréhensible de l'intelligence divine, et la faiblesse de l'entendement humain qui, semblable à des yeux malades, voit trouble devant cette lumière éblouissante. A ce sujet, voici ce que dit Jérôme Vida dans une hymne où il parle à Dieu :

Non te orbes capiunt, non ampli semita cœli
Ardua, non ratio, non mens, non denique sensus;
Atque adeo maris immensi tot stagna, tot undas
Ebibere enitor, totumque haurire profundum.
Hic mihi si æternum sonet immortalis aheno
Gutture vox, centumque obeant hæc munera linguæ,
Seminaque excudam laudum usque abstrusa tuarum;
Haud equidem exiguam sperem comprendere partem.
Sint ideo potius tibi nostra silentia laudi;
O decus, ô jubar æternum, inviolabile lumen;
Summum unumque bonum, summarum maxima summa!

« Rien ne vous embrasse, ni les mondes, ni l'immensité du ciel, ni la raison, ni l'âme, ni les sens; chercher à vous pénétrer, c'est donc chercher à boire toutes les eaux de la mer. Quand j'aurais une voix immortelle, sortant d'une poitrine d'airain, quand j'aurais à mon service cent langues pour publier vos louanges et vos perfections cachées, je n'espérerais pas en embrasser même une faible partie. Mieux vaut donc vous honorer par notre silence, ô gloire, ô éclat éternel, lumière inviolable, bien suprême et unique, en qui sont renfermés tous les biens! »

Par là, mes frères, nous comprenons combien notre intelligence est insuffisante pour contempler cette resplendissante clarté. Et cependant ce que nous pouvons en connaître, soit par la foi, soit par la lumière de notre esprit, quelque médiocre que ce soit, est si utile à notre salut et si nécessaire, que de toutes les choses que l'entendement humain peut saisir, il n'y a rien qu'il nous importe plus de savoir.

Au début de son poème, Claudius Marius signale en ces termes l'incompréhensibilité de Dieu, et la nécessité de le connaître :

Summe et sancte Deus, cunctæ virtutis origo,
Omnipotens, quem nec subtili indagine rerum
Mentibus humanis sensu comprendere fas est,
Et nescire nefas.

« Dieu suprême, Dieu saint, source de toute vertu, Etre tout-puissant, que les recherches les plus subtiles de l'esprit humain ne sauraient pénétrer, et que c'est un crime de ne pas connaître... »

Ces paroles nous apprennent donc à la fois que Dieu est incompréhensible et ineffable, et que cependant sa connaissance, dans la mesure où elle est possible à la faiblesse humaine, est si nécessaire, qu'ignorer Dieu est un crime. En effet, que peut-on faire de bien, quand on ignore Dieu complètement? Car la rectitude des actions humaines dépendant de leur fin, et Dieu étant la fin dernière de la vie humaine, que pourra-t-on faire d'agréable à Dieu, si on ignore cette fin? D'ailleurs, puisque la félicité de la vie humaine, même suivant les philosophes, consiste dans la contemplation de la divinité, comment pourra être heureux celui qui

ne connaît Dieu en aucune manière? Quoique nous ne puissions connaître, comme le dit Aristote, qu'une petite partie des choses divines, et encore obscurément et comme à travers un nuage, cependant telle est leur noblesse et leur excellence, que le peu que nous en contemplons est, selon ce philosophe, la source des plus pures délices et de la véritable félicité de l'homme.

Par là, mes frères, vous voyez quels efforts nous devons faire, et quelle ardeur nous devons déployer pour arriver à une certaine connaissance de Dieu, non pas certes en comptant sur nos forces, mais en nous appuyant sur Celui « qui rend éloquente la langue des enfants. » *Sap.* x, 21. Fort de l'espérance d'un tel secours, Richard de Saint-Victor s'encourageait en ces termes à traiter ce mystère : « L'ânesse de Balaam, qui arrêta son cavalier en chemin, *Num.* xxii, *passim,* me pousse, je ne sais comment, à entrer dans cette voie. Je l'entends encore me parler et me dire : Celui qui a pu me donner la parole, pourra sans nul doute te la donner aussi. » Implorons donc humblement l'assistance divine par l'intercession de la sainte Vierge, afin que notre parole inexpérimentée, notre langue timide, puisse dire quelque chose de digne d'un si grand sujet. *Ave, Maria.*

Avant de parler de la nature et des perfections de la divinité, il aurait fallu montrer qu'il y a dans le monde un Dieu, dont la puissance embrasse et gouverne tout. Mais puisque c'est une vérité reconnue par l'accord unanime de tous les peuples et de tous les siècles, nous pouvons négliger pour le moment cette question. Epicure lui-même, destructeur de toute philosophie et de toute raison, affirme qu'il existe un Dieu que nous devons honorer. Car Cicéron fait ainsi parler l'épicurien Velléius : « Quelle est la nation, quelle est l'espèce d'hommes qui n'ait, tout enseignement à part, quelque pressentiment, je veux dire quelque connaissance anticipée des dieux? En effet, cette opinion n'étant point le résultat des institutions ni des lois, et régnant sur tous les hommes sans exception, il est nécessaire d'admettre des dieux. Car les idées que nous en avons sont naturelles ou plutôt innées. Or, les notions de ce genre sont nécessairement vraies;

il faut donc avouer qu'il existe des dieux. Et comme cette persuasion est unanime et chez les philosophes, et chez les ignorants, il faut aussi convenir que nous avons, comme je l'ai dit plus haut, un pressentiment ou une connaissance anticipée des dieux. » Dans le même livre, le même philosophe affirme en ces termes que Dieu doit être honoré avec piété et religion : « La nature supérieure des dieux doit être l'objet du culte et de la piété des hommes, puisque cette nature est éternelle et bienheureuse. En effet, tout ce qui excelle a droit à la vénération. » *De Natura deorum*, lib. I.

Mais quoique cette vérité soit confirmée par tant de témoignages, cependant comme si rien dans le monde ne devait rester hors des atteintes de la perversité et de la malice humaines, il s'est rencontré quelques individus pour mettre en doute l'existence de Dieu et même pour la rejeter. Car Diagoras nia cette vérité, et le sophiste Protagoras la mit en doute. Celui-ci avança, en effet, qu'il doutait s'il existe des dieux ou non. Mais cette folie provoqua une telle répulsion chez les Athéniens, que ses livres furent brûlés en vertu d'un décret public, ses biens confisqués et lui-même envoyé en exil.

Au reste, une démence de ce genre n'a rien qui doive nous inquiéter. Car, de même que certaines monstruosités qu'on trouve dans le monde, par exemple, les hommes à deux têtes ou à un œil, ne prouvent pas que les autres hommes ont aussi deux têtes ou un seul œil, puisque cela a lieu, non par une loi de la nature matérielle, mais par un vice qui lui est contraire ; de même il y a des esprits monstrueux, qui sont en opposition avec la loi commune de la nature, ce qui ne doit pas plus nous détacher de la vérité, que les monstres ne nous portent à croire que les autres corps de la même espèce leur sont tout-à-fait semblables.

Cette observation est applicable en toutes circonstances, mais surtout quand il s'agit d'une vérité qui, comme celle dont nous parlons, a pour elle l'assentiment de tous les siècles, et l'éclatant témoignage de toute la nature. En effet, dit Lactance, « il n'y a personne assez grossier, assez barbare, pour que, levant les yeux au ciel, quand même il ignorerait quelle est la providence qui

gouverne ce grand tout, il ne comprenne cependant qu'il y en a une, à la vue de tant de grandeur, de mouvement, d'ordre, de fixité, d'à-propos, de beauté, d'harmonie, et qu'il est impossible qu'un si admirable concert ne soit pas le produit d'une intelligence supérieure. »

Laissant donc de côté cette question, cherchons, avec le secours de la grâce du Seigneur, à arriver à quelque connaissance de la majesté divine et de la bienheureuse Trinité. Pour cela, j'indiquerai d'abord comment nous devons procéder pour connaître jusqu'à un certain point la nature incompréhensible de la divinité. — Puis, je montrerai que les enseignements de la foi catholique sur cet ineffable mystère sont confirmés par la raison. — Enfin, autant que le Seigneur me le permettra, je tâcherai d'exposer quelles délices le Saint-Esprit fait goûter aux saints quand, avec les yeux d'une âme purifiée, ils contemplent ce divin mystère.

PREMIÈRE PARTIE.

Puisque, comme nous venons de le dire, nous croyons avec une foi inébranlable à l'existence de Dieu, nous avons hâte de comprendre quel il est. Mais cette question ne saurait être traitée en quelques mots. Toutefois, pour n'être pas accusé de n'avoir rien dit aujourd'hui de la grandeur de la majesté divine, je vais commencer par vous l'expliquer. Je le ferai avec toute la brièveté possible.

Il faut donc savoir que, suivant les saints Pères, on s'élève à la connaissance de la nature divine de deux manières : par voie d'affirmation et par voie de négation. Laissons de côté pour le moment la première, et occupons-nous aujourd'hui de la seconde, qui est plus féconde et plus sûre. En effet, saint Denis en parle dans les termes suivants : « Nous demandons à être admis à cette lumineuse obscurité, où ne pas voir et ne pas savoir, c'est voir et savoir véritablement, car pour célébrer Dieu qui est au-dessus de tout, il faut le séparer de tout. C'est ainsi qu'une belle statue, taillée dans le bois ou la pierre, se fait par retranchement, et non par addition. » C'est-à-dire, lorsque le

statuaire taille et élague successivement dans le marbre ou le bois, il finit par mettre au jour et par tirer du bloc une figure, qui, en quelque sorte, y était cachée. Voilà comme saint Denis veut que nous nous élevions à la connaissance de la nature divine. Si quelqu'un aspire à cette connaissance, il doit donc faire abstraction de la nature des choses créées, de leur condition, de leurs propriétés et de leurs lois.

Cicéron aussi a compris cette vérité : il dit que, « dans une telle étude, rien n'est plus difficile que de soustraire l'intelligence à l'empire des yeux. » *De Nat. deor.*, I. En effet, le plus grand obstacle que nous rencontrions dans cette étude, c'est qu'habitués à vivre au milieu de choses qui frappent nos yeux, nous nous figurons que tous les objets de nos connaissances ressemblent à ce que nous voyons. De là vient que beaucoup en sont venus à croire que rien n'existe, sinon ce que l'on voit, ou ce que l'on saisit par un autre organe du corps. De là vient aussi qu'un grand nombre d'hérétiques ont attribué à Dieu le corps et les membres de l'homme; ce qu'avaient fait avant eux les épicuriens. De même que le berger de Virgile jugeait, d'après le hameau où il avait toujours vécu, de la ville de Rome, que cependant il estimait devoir être un peu plus grande; de même l'ignorance, la stupidité d'une foule de gens est telle, qu'ils jugent du Créateur d'après les créatures. Il faut donc dégager notre esprit de cette erreur, si nous voulons parvenir à quelque connaissance de la divinité.

Pour cela, divisons d'abord l'être, avec saint Jean Damascène, en être créé, et en être incréé. D'un côté nous plaçons tout ce qui n'est pas Dieu, et, de l'autre, Dieu seulement. Et comme, d'après Boèce, les membres de la division doivent être opposés, il s'ensuit, que tout ce qui se trouve dans les créatures, est à retrancher de Dieu. Après ce retranchement, nous arriverons à quelque idée de Dieu, comme nous le disions en parlant du statuaire. Nous confessons donc que Dieu est une nature sublime et suréminente, qui diffère de toute nature créée, et en est séparée par un intervalle infini; d'où il suit que pour le connaître il faut apprécier cette distance et cette dissemblance qui le sépa-

rent des créatures. En effet, toute créature est changeante, composée, sujette à divers accidents; elle tire son être du dehors, non d'elle-même; elle a une puissance et une nature finies et bornées; elle appartient à un genre et à une espèce; elle a une différence qui la caractérise, et une définition propre; elle est contenue dans un lieu déterminé. Tout cela est infiniment éloigné de la nature souveraine, qui est immuable, simple, non sujette aux accidents; qui n'a point de bornes dans son pouvoir et dans son essence; qui n'a ni genre ou espèce, ni différence qui la caractérise, ni définition qui l'explique, ni lieu déterminé qui la contienne, puisqu'elle est tout entière dans le monde entier, et tout entière en chaque partie, et que si elle créait des mondes innombrables, elle les remplirait tous de son essence divine.

Si l'on demande comment les saints Pères sont parvenus à cette sublime connaissance de Dieu, nous répondrons qu'ils y sont parvenus par la contemplation de ses œuvres. Pour l'intelligence de ceci, il faut se rappeler une pensée célèbre de saint Denis, savoir, qu'en toutes choses l'essence, la puissance et l'opération se correspondent. En effet, dans le roi il y a la dignité royale, la puissance égale à sa dignité, et des œuvres grandioses en rapport avec cette puissance. Ici, de la grandeur des œuvres nous concluons la grandeur de la puissance, et de celle-ci l'élévation de la dignité royale. Par le même procédé, on s'élève jusqu'à connaître la substance incompréhensible de la nature divine en partant des merveilles de ses œuvres.

Les œuvres de Dieu sont innombrables. Aujourd'hui je me bornerai à en toucher brièvement trois des plus instructives. La première est la création, par laquelle Dieu a tiré du néant et mis au jour ce vaste univers, c'est-à-dire, toutes les terres, tous les océans, et ces immenses corps célestes, dont le moindre est infiniment plus grand que le globe où nous sommes. Quelle est donc cette puissance, à un signe de laquelle ces corps gigantesques ont surgi tout-à-coup des ténèbres et de l'abîme du néant, pour aller prendre la place où nous les voyons? Dans Job, le Seigneur dit : « Du sein de qui est sortie la glace? » *Job*. XXXVIII, 29. Moi, je demanderai du sein de qui ont pu sortir et les eaux que con-

tient l'océan, et ces vastes espaces des cieux, qui défient tout calcul. Non moins admirable est le mode d'opérer qu'exprime Moïse, toutes les fois que dans le récit de la création il répète ces mots : « Et le Seigneur dit : Que la terre produise une herbe verdoyante, etc. » Et plus loin : « Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau et des oiseaux qui volent. » *Genes.* I, 11 et 20. Quoi de plus admirable que de voir en un seul instant, sur un seul ordre, tant d'espèces d'oiseaux et de poissons sortir du sein des eaux! Surtout quand on considère combien sont variées et nombreuses les formes de ces animaux, qui tous possèdent la vie, les sens, le mouvement, la faculté de se multiplier, des instincts pour conserver leur existence, et des corps d'une structure merveilleuse; toutes choses créées par un signe de la volonté divine, et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours sans altération.

Qui donc pourrait retenir son admiration, qui resterait froid et impassible, en réfléchissant à une telle puissance? Il faut beaucoup de temps à un peintre pour terminer, à peu près, une figure muette; les rois de la terre achèvent à peine en plusieurs années un palais à l'aide d'une masse d'ouvriers, de machines et de matériaux; mais le tout-puissant Créateur, d'un seul signe, a fait surgir d'innombrables objets de toutes les formes, et le ciel, et les terres, et les mers! Quelle distance incalculable entre une telle puissance et la nôtre!

Cette œuvre n'est pas la seule qui atteste la puissance divine; en voici une autre vraiment digne d'admiration, et que nous voyons chaque jour s'accomplir au moyen des diverses semences du règne végétal et du règne animal. Quoi de plus admirable, en effet, que de voir des corps humains, des animaux énormes, des arbres gigantesques, sortir, par un procédé inexplicable, d'une petite semence? D'autant plus que, dans tous ces corps, ce qui est merveilleux, ce n'est pas seulement la grandeur, c'est bien plus encore la structure et la beauté; et, dans ceux qui ont la vie, l'harmonie des membres et des sens, leurs fonctions et leurs ministères si divers, et surtout les sensations, le mouvement, les affections, les instincts proportionnés à la nature de chaque ani-

mal, et appropriés à la conservation de son existence. D'un autre côté, quoi de plus merveilleux que de voir sortir du sein d'un seul poisson une multitude de poissons telle, qu'il est presque impossible de la dénombrer? Comme on voit cela chaque jour, on ne s'en étonne pas; et cependant il n'y a rien, dans la nature, de plus étonnant.

Les propriétés des formes[1] naturelles montrent avec non moins d'éloquence l'étendue de la puissance divine. Je me bornerai ici à vous présenter un exemple ou deux. L'eau, soit de pluie, soit d'irrigation, est la nourriture de toutes les plantes. Et quoiqu'une seule et même eau nourrisse toutes les plantes et tous les arbres, cependant la forme de chaque arbre la convertit en sa propre nature et en ses fruits; de sorte que, par la vertu de chaque forme la même eau se métamorphose en arbres et en fruits de toute espèce. Si vous n'admirez pas cela, admirez au moins la propriété en vertu de laquelle l'âme du paon (qui est la forme de cet animal) change les sécrétions de la boisson et de la nourriture en plumes qui charment les yeux par tant d'éclat et de beauté.

Ces œuvres divines laissent donc bien loin derrière elles toutes les forces de la nature humaine, et attestent chez leur auteur une puissance infinie. Or, nous l'avons dit, la puissance répond à l'essence. Combien donc, je le demande, l'essence divine n'est-elle pas au-dessus de toute essence créée, quand la puissance divine est si supérieure à toute puissance créée?

Puisqu'il y a une si énorme différence entre le créé et l'incréé, c'est une folie de vouloir juger du Créateur d'après les créatures; la raison exige que l'on admette un intervalle infini entre les créatures et la nature divine; que l'on reconnaisse en celle-ci, comme nous le disions, une autre essence, une autre nature, une autre puissance, une autre bonté, une autre beauté, un autre mode de comprendre, d'opérer, d'exister; mode n'ayant rien de commun avec les créatures, et ineffable, incompréhensible, inexplicable pour l'esprit humain.

[1] Le mot *forme* est pris ici au sens scolastique; il désigne ce qui constitue la nature de l'objet.

Ainsi les saints Pères pensent que, pour connaître la divinité, la voie la plus sûre est cette méthode négative, qui consiste à lui retirer tout ce qu'on lui attribue. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « Quand je cherche mon Dieu, je cherche une lumière au-dessus de toute lumière, et que ne saisit pas l'œil ; une voix au-dessus de toute voix, et que ne perçoit pas l'oreille ; une odeur au-dessus de toute odeur, et que ne sentent pas les narines ; une saveur au-dessus de toute saveur, et que ne savoure pas le palais ; un embrassement au-dessus de tout embrassement, et que ne perçoit pas le toucher. » *Meditat.* Dans ces paroles, saint Augustin attribue au Créateur les perfections des créatures, et en même temps les lui ôte ; parce qu'elles s'éloignent plus de la nature divine, qu'elles ne s'en rapprochent.

Ces considérations établissent clairement combien la nature infinie diffère de toute créature, et combien plus encore elle est au-dessus de la compréhension de tout entendement créé. D'ailleurs, l'ange, qui parlait au nom de Dieu, donna à entendre ces deux vérités au père de Samson. Comme celui-ci lui demandait son nom, l'ange répondit : « Pourquoi demandez-vous à savoir mon nom, qui est admirable ? » *Judic.* XIII, 18. Nous admirons ce qui est nouveau et insolite, et ce dont nous ignorons la raison ; or il n'est rien de plus nouveau que ce qui diffère à ce point de toutes les choses créées ; et il n'est rien non plus de si incompréhensible.

Il suit de là que le meilleur moyen de connaître Dieu à quelque degré, c'est d'avouer que sa majesté ne peut être connue de nous. Aussi saint Cyprien dit-il : « Dieu ne peut être vu ; il est plus clair que la vue. Il ne peut être saisi ; il est plus réel que le tact. Il ne peut être jugé ; il est plus grand que le jugement. » C'est donc apprécier Dieu convenablement, que de le déclarer inappréciable. Saint Denis a dit encore : « Ignorer Dieu complètement, c'est ce qui constitue la plus juste idée qu'on puisse avoir de lui, parce qu'alors on le juge au-dessus de toute pensée et de toute substance. » Toutefois cette ignorance n'est pas sans quelque connaissance. Les paroles suivantes de saint Grégoire nous l'attestent : « Une âme purifiée est éclairée par la lumière

d'en haut, et ainsi elle voit qu'elle est impuissante à en supporter l'éclat; en sentant la vérité, elle voit qu'elle ne peut la voir tout entière. Car elle en approche d'autant plus, qu'elle s'en croit plus loin; si elle ne l'entrevoyait, elle ne sentirait pas qu'elle ne peut la voir. »

Voilà, vu le peu de temps dont nous disposons, ce que nous avions à dire sur la nature incompréhensible de la divinité. Passons maintenant au mystère de la Trinité bienheureuse.

SECONDE PARTIE.

Nous croyons et nous confessons que, dans cette nature auguste et simple, il y a trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Le Père, en se comprenant pleinement et parfaitement, engendre son Verbe, c'est-à-dire, son Fils, autre que lui en personne, mais non en nature. Le Père et le Fils, en s'aimant d'un amour mutuel et infini, exhalent le Saint-Esprit, qui est leur amour même, comme le Fils est le Verbe du Père.

Ainsi nous confessons qu'il y a au sein de la nature divine deux émanations : l'une, qui part de l'intelligence; l'autre, de la volonté; la première est la génération du Fils, et la seconde, la production du Saint-Esprit. Ce mystère, placé au-dessus de la portée de l'intelligence humaine, nous le croyons et le confessons fermement par la foi seule. Mais quoiqu'il ne puisse pas être démontré rationnellement d'une manière évidente (car l'évidence est incompatible avec l'obscurité de la foi), les saints Pères nous enseignent que la raison peut trouver divers arguments pour appuyer ce dogme de la foi catholique, afin qu'aidés des lumières naturelles, nous le croyions avec plus d'ardeur.

En effet, quoique notre foi ne repose pas sur ces raisons, puisqu'elle tient cette vérité du témoignage même de Dieu, cependant comme la lumière de la nature, ainsi que celle de la foi, vient de Dieu, et que, bien loin de se combattre, ces deux lumières se prêtent un mutuel appui; il en résulte qu'aidé par des considérations rationnelles, notre esprit s'abandonne plus volontiers à la foi de ce mystère, et qu'il trouve dans sa contemplation le sujet d'une

admiration et d'une joie plus grandes, comme nous l'indiquerons plus loin.

Il faut donc savoir qu'entre bien d'autres noms de Dieu, il y en a deux très-célèbres, l'un par lequel on le nomme « Celui qui est, » l'autre qui consiste à l'appeler « Bon. » Le premier ouvre la voie pour connaître celles des perfections de la nature divine, qui peuvent être démontrées par les lumières de la raison ; et le second nous donne accès au mystère de l'auguste Trinité, qui n'est perçu que par la foi.

Saint Bonaventure, dans son *Itinerarium,* dit que de la bonté suprême de Dieu on peut très-raisonnablement conclure la Trinité des personnes divines. En effet, d'après saint Denis, il est de la nature du bien, de se répandre au dehors, de se communiquer aux autres, et de les faire participer à sa bonté. On en voit un exemple dans le soleil, qui tient le premier rang entre les créatures purement matérielles, et qui répand libéralement sur le monde entier la splendeur de sa lumière. C'est une conséquence de la nature de la bonté. Car, lorsqu'on veut définir le bien, on dit que c'est ce que tous recherchent ; par conséquent, il est nécessaire que le bien, étant désiré de tous, se donne à tous ; autrement c'est en pure perte que nous en aurions reçu le désir naturel, s'il se dérobait à nos aspirations. Que si tels sont la nature et le caractère de la bonté, il s'ensuit que plus un bien est grand et sublime, plus il se communique à tous pleinement et largement. Et comme nous confessons que Dieu est le bien suprême et infini, nous devons lui attribuer une communication en harmonie avec son immense bonté. Or pour cela, il faut que toute la plénitude de la divinité soit communiquée avec la substance divine. Car il n'y a qu'une communication pleine et parfaite, qui convienne à la bonté suprême et parfaite. Si quelque chose manquait à cette communication, elle serait infiniment éloignée de ce qu'elle doit être.

C'est donc avec cette plénitude que l'Eternel se communique à son Fils, et répand sur lui tous les trésors de sa divinité. De cette source infinie et inépuisable émane un fleuve pareillement infini ; de cette immense clarté sort un rayon qui y correspond dans la

même mesure, c'est-à-dire, sans mesure. Le Père et le Fils transmettent, avec la même plénitude, leur substance et toutes les richesses de la divinité au Saint-Esprit qui, pour cela, est appelé le don de l'un et de l'autre. Cette communication parfaite est donc exigée par la bonté suprême et infinie de la nature divine.

Si quelqu'un objectait que, lors de la création, cette bonté souveraine a épuisé ses immenses trésors en les répandant sur les créatures (car si les séraphins, vus par le prophète Isaïe, proclament que la terre et le ciel sont pleins de la gloire de Dieu, c'est parce qu'en toutes choses brille sous mille formes la gloire de la libéralité et de la magnificence divines), à cela nous répondrions, que toutes ces choses, et d'autres sans nombre, si elles existaient, sont à peine un point, comparées à la richesse de la nature divine. En effet, toutes ces choses étant finies, et enfermées dans d'étroites limites, tandis que la substance et la perfection divines sont sans bornes, quelle comparaison est-il possible d'établir entre le fini et l'infini? Si donc dans le bien suprême et infini il doit y avoir communication complète, nulle communication n'est aussi digne de lui que celle qui s'accomplit entre les personnes divines.

De la même bonté Richard de Saint-Victor conclut ainsi la pluralité des personnes divines : « Puisque dans cette nature souveraine nous reconnaissons une plénitude immense de bonté, il s'ensuit que cette dernière est accompagnée d'une plénitude d'amour. En effet, suivant l'Apôtre, rien de meilleur, de plus parfait que la charité, qui, seule des vertus théologales, survit dans la patrie. Or celui qui s'aimerait seul ne peut prétendre à la charité. Pour qu'elle ait lieu, il faut aimer un autre que soi. Sans pluralité de personnes, la charité est donc impossible. — Mais, dites-vous, il y a les créatures de Dieu, qu'il aime d'un amour immense. — Oui sans doute; mais la charité infinie, qui répond à l'infinie bonté, ne doit pas avoir les créatures pour objet. Elle serait déplacée, si elle aimait infiniment ce qui ne mérite pas un amour infini. Or, il est impossible que dans la bonté souverainement sage la charité soit sans règle. D'où il suit, qu'il faut une per-

sonne qui soit digne de cet amour infini; et elle ne peut être qu'une personne divine. Car une personne divine ne pourrait témoigner un amour infini à une personne à qui manquerait la divinité. Donc la plénitude de la divinité ne peut être sans une plénitude de bonté; ni la plénitude de bonté, sans une plénitude de charité; ni la plénitude de la charité, sans pluralité de personnes. » *De Trinit.* lib. III.

Nous tirons la même conclusion de la perfection des personnes divines. Car il est certain que toutes les perfections des créatures se trouvent en Dieu à un degré bien plus élevé et plus parfait que dans les créatures, puisque toute leur perfection vient de lui. Or, dans les créatures vivantes, la fécondité, en vertu de laquelle elles procréent leur semblable, est une véritable perfection. Bien plus, elles n'acquièrent cette faculté, que quand elles ont atteint leur perfection ; par exemple, l'homme et l'animal ne produisent leur semblable, que quand ils sont arrivés à un complet développement. Si donc nous trouvons cette perfection chez l'homme, chez les animaux et même dans le règne végétal, pourquoi la refuser à l'auteur de toute perfection? Aussi le Seigneur dit-il dans Isaïe : « Moi qui fais enfanter les autres, n'enfanterai-je point aussi? Moi qui donne aux autres la fécondité, serai-je stérile? » *Isa.* LXVI, 9. C'est comme s'il avait dit : O homme, penses-tu que Celui qui, d'un signe, a créé le monde, que l'auteur et le conservateur de toutes choses, que Celui qui a donné la fécondité aux animaux, aux arbres et aux moindres plantes, est infécond lui-même? que Celui par la puissance et la volonté duquel les terres et les mers font éclore des produits si divers, n'a rien pu engendrer de lui-même? Comment eût-il pu introduire la fécondité dans la nature créée, si de sa nature il eût été infécond? Si le mot de génération te fait peur, si la perturbation qu'éprouvent dans cet acte les animaux te semble peu digne de Dieu, tu es par trop stupide. Quand on applique à Dieu les actions des créatures, il faut commencer par retrancher toute faiblesse et tout trouble. Ainsi dans la génération divine il n'y a ni mouvement, ni association; révoquer en doute cette vérité serait un crime épouvantable, car nulle perturbation n'est possible en Dieu, et il n'a besoin

du concours de personne, puisque sa fécondité est immense, infinie, toute-puissante.

D'ailleurs, l'immense béatitude de notre Dieu appuie et corrobore la foi à ce mystère. Car si l'on examine attentivement la sublimité de la nature divine, on trouvera que Dieu est nécessairement ce qu'il y a de plus grand, de meilleur, de plus élevé. Par conséquent il est unique; autrement, il ne serait ni le plus grand, ni le meilleur, ni le plus élevé. D'un autre côté, si on considère sa béatitude, on reconnaîtra qu'il ne doit pas être seul. Car on peut appliquer ici ce que Cicéron fait dire à Hortensius : « Quelle solitude peut être heureuse? » De là cette maxime devenue banale : La possession d'aucun bien n'est agréable sans un compagnon. Puis donc que nous reconnaissons, d'un côté, que Dieu est un, et, de l'autre côté, qu'il ne doit pas être seul, que pouvons-nous établir de plus en harmonie avec ce double principe, sinon qu'il y a en Dieu une seule nature et trois personnes? Car l'unité se rapporte à sa hauteur sans égale; et la Trinité, à sa béatitude infinie. En outre, Dieu est ce qu'on peut imaginer de plus grand et de meilleur; or, il est meilleur d'être tout à la fois triple et un que d'être un et seul, comme nous venons de le montrer; il faut donc convenir que tel est Dieu.

Maintenant quelle béatitude peut-il y avoir sans un parfait amour, puisque les théologiens font consister la béatitude suprême non-seulement dans la vision claire du souverain bien, mais aussi dans son amour sans bornes. C'est ce que fait ressortir en ces termes Richard de Saint-Victor : « Interrogez votre conscience, et vous trouverez qu'il n'y a rien de meilleur, rien de plus doux que l'amour. La nature et l'expérience nous l'apprennent. Comme la plénitude de la vraie bonté ne peut être dépourvue de ce qu'il y a de meilleur, de même la plénitude de la félicité ne saurait se passer de ce qu'il y a de plus doux. La charité ne peut donc manquer à la félicité suprême. Mais pour que la charité se trouve dans le souverain bien, il lui faut un objet qui rende amour pour amour. Le caractère de l'amour, caractère sans lequel il ne peut exister, c'est de vouloir être aimé beaucoup de celui qu'on aime beaucoup. L'amour ne peut donc être doux au

cœur, s'il n'est partagé. Ainsi dans la félicité véritable et suprême, comme il doit y avoir un amour agréable, cet amour doit être mutuel. Or, dans l'amour réciproque il faut un sujet et un objet; il faut celui qui aime, et celui qui paie de retour; en d'autres termes, il faut plusieurs personnes. Donc dans la vraie plénitude de la félicité, la pluralité des personnes ne saurait manquer. »

A toutes ces considérations j'en ajoute une dernière, que l'on appellera raison de convenance, ou preuve, comme on voudra, et que j'emprunte à Richard de Saint-Victor (*lib. III,* c. IV); elle est tirée de la toute-puissance infinie de Dieu, jointe à sa bonté. Pourquoi, je vous le demande, n'y aurait-il en Dieu qu'une seule personne, et non plusieurs? Serait-ce parce qu'une personne divine n'en peut produire une autre, ou que, le pouvant parfaitement, elle ne le voudrait pas? Si vous dites qu'elle ne le peut, vous enlevez au Tout-Puissant ce qu'il donne à tout ce qui respire, c'est-à-dire, la faculté de produire son semblable. Si, au contraire, vous prétendez que, le pouvant, il ne le veut pas, vous lui ôtez non-seulement la bonté, dont le propre est de se communiquer aux autres, mais encore la félicité. « Car, nous venons de le dire, rien de plus doux que la charité, rien de plus agréable, de plus délicieux dans la vie des êtres raisonnables. Dieu sera donc éternellement privé de ces délices si, manquant d'un autre lui-même, il reste solitaire sur le trône de sa majesté. Par là nous pouvons juger combien serait imparfaite la bonté divine, si elle aimait mieux, par avarice, garder pour elle seule ses immenses trésors que de se procurer, en les communiquant à un autre, un tel accroissement de joies et de délices. Il est donc certain que, dans cette sagesse éminemment bonne et parfaite, l'avarice est aussi impossible que la prodigalité. »

Voilà, mes frères, comment la raison humaine rend témoignage à la foi catholique, en prouvant que la pluralité des personnes doit se trouver dans la nature divine. Cependant notre foi ne repose nullement sur ces raisons; seulement elle redouble d'ardeur, quand la lumière de la raison vient se joindre à la lumière surnaturelle.

TROISIÈME PARTIE

Maintenant, puisque aucune contemplation n'est plus douce pour les saints que celle de cet auguste mystère, puisque nulle pensée pieuse ne les embrase davantage du feu de l'amour divin, et ne provoque davantage en eux l'admiration d'une si haute majesté, admiration mêlée d'une joie ineffable, il est bon d'expliquer en peu de mots comment se pratique cette contemplation. Bien qu'elle ne soit pas faite pour tous, car elle exige une âme purifiée, et embrasée du feu de l'amour divin, cependant il ne manque pas d'âmes que le Seigneur appelle à la joie spirituelle et aux délices merveilleuses de ce pieux exercice.

Le fondement de cette joie est un ardent amour de Dieu. Car le propre de l'amour est de nous réjouir de la félicité de l'objet aimé non moins que de la nôtre. Le véritable amour ayant pour effet d'unir celui qui aime avec l'objet aimé, et de faire en quelque sorte une seule âme de deux, il est nécessaire que les biens et les maux soient communs à l'une et à l'autre. On le voit dans les pères dignes de ce nom; de même qu'ils déplorent les calamités de leurs enfants non moins que les leurs propres, de même ils se réjouissent autant de les voir heureux que de l'être eux-mêmes. Cela posé, il s'ensuit que l'âme pieuse, embrasée d'amour pour Dieu, goûte une douceur et une suavité ineffable, lorsque du regard de l'intelligence elle contemple la félicité immense et la gloire de ce Dieu. Or, de même que la félicité parfaite des hommes et des anges consiste dans la vue et l'amour du souverain bien, ainsi la félicité de notre Créateur se trouve dans la compréhension et l'amour de ce même bien, c'est-à-dire, de lui-même. Et cet amour mutuel qui fait le bonheur des personnes divines, est vraiment immense, car toutes les raisons d'aimer se trouvent ici réunies à un degré ineffable.

En effet, la principale cause de l'amour, c'est la manifestation d'une grande bonté; plus cette bonté est grande, plus vif est l'amour qu'elle inspire.

Une beauté remarquable, et en général toute perfection n'excite et ne provoque pas moins vivement l'affection.

La ressemblance, surtout celle des âmes, est aussi une cause d'amour; puisqu'alors l'homme, qui en aime un autre, semble moins aimer cet autre que lui-même.

La bienfaisance a le même effet; plus elle est grande, plus elle prouve d'amour; car il n'est pas possible que vous n'aimiez pas vivement celui que vous avez comblé de bienfaits.

De plus, nous éprouvons tous que les liens du sang et de la parenté sont la cause d'un amour mutuel. Par eux, en effet, plusieurs individus semblent ne faire qu'un. Or, plus on est unis, plus l'affection est ardente.

Enfin l'amour que vous porte un autre, vous sollicite vivement à rendre amour pour amour.

Toutes ces raisons d'aimer se trouvent entre les personnes divines au degré le plus élevé, ou plutôt sans mesure. Car chaque personne étant la bonté absolue, parfaite, infinie, est digne d'nn amour sans bornes. Dans chacune d'elles est une éblouissante beauté, et un océan inépuisable de toutes perfections. De plus, entre les personnes divines la ressemblance est si frappante, que toutes trois ont même substance, même nature, même puissance, même sagesse et même majesté. Vous trouvez aussi dans l'auguste Trinité une bienfaisance infinie, c'est-à-dire, une pleine communication de tous les biens; d'où il résulte que cette libéralité sans bornes est accompagnée d'un amour égal. Quant à cette autre cause d'affection que nous avons signalée dans les liens du sang, elle existe ici avec une bien plus grande force, puisqu'une personne est produite de la substance d'une autre, et que toutes les trois sont essentiellement un même Dieu. Enfin chaque personne divine, comprenant pleinement les autres, sait qu'elle en est aimée d'un amour immense et infini sous tous les rapports. Toutes ces raisons d'aimer, que nous venons d'indiquer, et chacune d'elles en particulier, montrent donc évidemment que l'amour réciproque des personnes divines est infini. Or, où il y a un amour infini, il faut qu'il y ait bien-être infini, joie immense et félicité suprême, puisque l'objet aimé est présent.

Maintenant contemplons en particulier, avec toute la dévotion possible, de quel amour l'Eternel chérit, embrasse et étreint son

Fils unique, dans lequel il voit la splendeur de sa beauté; ce Fils coéternel et égal à lui, engendré de lui, et lui tenant de si près, qu'ils ont eux deux la même substance; ce Fils sur qui il a répandu toute la plénitude de sa divinité et de ses richesses, et dont il se sait aimé d'un amour infini, c'est-à-dire, d'un amour égal à ce qu'il lui donne, car de ses immenses trésors il ne s'est rien réservé; il a tout communiqué à ce Fils qu'il a établi son héritier « et l'héritier de toutes choses. » *Hebr.* I, 2.

Dieu le Père ne cesse donc d'avoir les yeux fixés sur cette ravissante figure de son Fils, dans laquelle il voit non-seulement l'expression parfaite de sa divinité, de sa beauté, de sa sagesse, de sa bonté, de sa toute-puissance et de sa substance, mais encore où il contemple sans interruption, avec une joie ineffable et d'inexprimables délices, les causes, les formes, les idées de toutes les choses qui sont, qui furent, qui seront, et qui peuvent être; puisque en ce Fils, comme en un trésor, il a déposé toutes ses richesses.

Dieu le Père semble avoir voulu que cet amour immense dont il aime son Fils fût en quelque sorte figuré par l'amour de tous les pères pour leurs enfants. Je pourrais citer de nombreux exemples vraiment merveilleux de ce dernier amour, si je ne les savais connus de vous tous. En effet, quoi de plus admirable que cet amour paternel qui poussait David jusqu'à vouloir donner sa vie pour un fils parricide? Et ce sentiment se rencontre aussi bien chez les brutes que chez les hommes. Car que ne fait l'ourse ou toute autre bête féroce, dont on a ravi les petits? Que dire des oiseaux, qui après s'être non sans peine procuré une pâture, et l'avoir déjà engloutie dans leur estomac, l'en tirent pour apaiser, au prix de leur faim, la faim de leurs petits? Que dire du pélican, qui de son bec se laboure la poitrine, afin d'arroser ses petits de son sang, et de les rappeler à la vie? Sans doute, le sage créateur et conservateur de la nature a gravé cette affection dans tous les animaux, pour qu'ils s'occupent de l'éducation de leurs petits; cependant il a voulu aussi figurer par là son amour immense pour son Fils unique, afin que cet exemple nous fît juger, tant bien que mal, combien est grand cet amour, puisque celui des

pères pour leurs enfants est si admirable. Toutefois, entre les deux termes de cette comparaison, il y a une différence, c'est que les pères aiment bien plus leurs enfants, qu'ils n'en sont aimés; tandis que le Fils de Dieu, aimé par son Père d'un amour infini, l'aime d'un amour égal.

Au reste, de même que le Père contemple perpétuellement le Fils, de même aussi le Fils ne cesse de contempler avec un amour et une joie sans bornes, la lumière immense de son Père, sa splendeur, sa majesté, sa toute-puissance, sa sagesse, l'étendue infinie de sa tendresse et de sa libéralité paternelles ; jamais il ne détourne son regard de Celui dont, par une génération naturelle, il a reçu de tels trésors. De la même manière le Père et le Fils contemplent ensemble avec un amour infini et une joie immense le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre, et leur est consubstantiel, coéternel, et égal en toutes choses.

Voilà, mes frères, plutôt une grossière esquisse qu'un tableau de l'immense félicité divine. Car l'esprit humain est trop stérile et trop étroit pour trouver des mots qui expriment les richesses de la divine félicité. Et je ne sais si ce n'est pas un attentat contre une majesté si haute, que d'avoir osé toucher à de si grandes choses avec la parole humaine. Assurément sainte Catherine de Sienne eût craint d'ouvrir la bouche sur un pareil sujet. Voici ce que nous lisons dans sa vie. Un jour qu'elle était ravie en extase, l'Esprit-Saint lui révéla certains mystères sur les choses célestes. Revenue à elle-même, elle ne pouvait contenir les transports de son admiration, et ne cessait de s'écrier : « J'ai entendu des paroles mystérieuses. » *Audivi arcana verba.* II Cor. XII, 4. Comme elle ne disait rien autre chose, et que son confesseur la priait instamment de lui communiquer ces mystères, la sainte, vaincue enfin par ses sollicitations, répondit : « Mon père, je me croirais coupable d'un grand crime envers Dieu, si je tentais d'exposer quelque chose de ce qui m'a été montré. Car les mots dont nous nous servons habituellement étant formés pour exprimer des choses matérielles, ils sont si loin de la noblesse et de la grandeur des choses célestes, qu'ils sont incapables d'en exprimer seulement l'ombre. Il me semble donc que ce serait faire injure

aux choses divines, que de vouloir employer ces mots pour expliquer ce qui est ineffable. » Si cette vierge très-sainte craignait d'exposer dans un langage humain les secrets du ciel, combien plus ne faut-il pas renoncer à peindre par la parole la gloire, la joie et la félicité immenses, dont jouissent les personnes de la Trinité, en s'aimant d'un amour mutuel et infini?

Dans le *Timée,* Platon dit, que Dieu, après avoir vu le monde formé par lui, ressentit une vive joie. Cette assertion paraît empruntée aux saintes Ecritures, dans lesquelles nous lisons : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes. » *Gen.* I, 31. Paroles qui expriment la joie du Créateur. En effet, rien ne réjouit plus un artisan que la beauté de l'œuvre sortie de ses mains. Aussi l'artisan suprême a-t-il dû éprouver une grande joie, en voyant la perfection de son ouvrage. Voilà pourquoi il est écrit : « La gloire du Seigneur durera à jamais ; le Seigneur se réjouira dans ses ouvrages. » *Sit gloria Domini in seculum; lætabitur Dominus in omnibus operibus suis.* Ps. CIII, 31. C'est là le plaisir, la volupté, dont la Sagesse, comme nous le voyons dans les Proverbes, atteste avoir été inondée. *Prov.* VIII, 30. Si donc l'artisan de l'univers, le père et créateur de toutes choses a ressenti tant de bonheur, après avoir créé le monde ; de quelle joie, de quelle volupté pleine et entière il dut être inondé, dans le temps et avant le temps, en voyant la perfection de son Fils! Quelle intelligence, quel ange, quelles puissances et quelles principautés, quel enthousiasme des habitants des cieux, quelle sagesse, quel chef-d'œuvre de la magnificence divine serait capable de nous le dire? Certes, aucune éloquence des intelligences célestes ne peindrait cette joie immense et infinie.

Aristote, dans le douzième livre de sa *Métaphysique,* après avoir fait consister le bonheur dans la contemplation, dit que le bonheur de Dieu est dans la contemplation de lui-même, et qu'il trouve dans cette contemplation une joie ineffable. Telle est l'opinion d'un philosophe païen ; à combien plus forte raison devons-nous penser ainsi, nous qui confessons le mystère de l'auguste Trinité, mystère qui jette un jour si vif sur la béatitude divine, en nous la montrant partagée par plusieurs personnes.

Au moyen de ce mystère il nous est facile de répondre à une question que l'on fait souvent. On demande ce que faisait notre Dieu pendant l'espace infini de temps qui précéda la création de ce monde. O hommes aveugles, qui ne considèrent jamais l'immense beauté du Fils de Dieu, dans la contemplation de laquelle et ce monde et tous les mondes possibles n'étaient pas moins présents à Dieu le Père que ne lui est présent aujourd'hui ce monde qu'il a formé dans le temps! Vous demandez ce qu'il faisait avant la création du monde? Il était tout entier à la contemplation de cette beauté sans égale, en comparaison de laquelle tout ce qui est beau et parfait, n'est ni parfait ni beau, ou plutôt n'est rien. Il engendrait, comme il engendrera toujours son Fils, image de sa splendeur, doué d'une sagesse et d'une bonté sans bornes, et semblable à lui en tout. Car de même que du soleil sort toujours son éclat naturel, de même de l'Etre éternel et infini émane éternellement une clarté, une lumière infinie.

Mais, pour revenir à notre sujet, le degré le plus haut de la contemplation est celui qui consiste à contempler la félicité et la gloire des personnes divines; c'est l'opinion des saints, qui affirment que l'esprit humain ne saurait s'élever plus haut, ni porter ailleurs ses pensées avec plus de fruit et de plus pures délices. Car, ainsi que nous l'avons dit, le propre de l'amour parfait étant de nous réjouir de la félicité de notre ami, non moins que de la nôtre, il s'ensuit que, quiconque brûle d'amour pour Dieu, se réjouit de le voir si plein de gloire et de félicité; et que plus est grand son amour, plus ce magnifique spectacle ravit son âme, et le rassasie de délices divines.

En effet, de même qu'il considère comment Dieu le Père contemple, d'un regard perpétuel et immobile, la splendide image de son Fils, et en elle toutes les perfections des créatures, ainsi que les trésors et les immenses délices de la divinité; de même il s'attache aussi, suivant sa faible portée, à fixer les yeux de son intelligence sur la même beauté infinie; et alors, ce qui est admirable à dire, il s'assied avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit au même banquet de la bienheureuse Trinité. Et cela ne doit étonner personne, puisqu'Aristote et Platon font consister le bonheur de

l'homme dans la contemplation du souverain bien et de la beauté souveraine, en sorte qu'il est évident que l'objet de la félicité humaine ne diffère pas de celui de la félicité divine.

De là une autre conséquence, signalée par le platonicien Plotin dans son livre sur le *Beau*. Il faut, dit-il, que celui qui veut participer à la félicité divine, imite aussi les mœurs et la pureté de Dieu, qu'il s'assimile à lui, et devienne en quelque sorte déiforme; parce que jamais il ne serait admis à voir pleinement cette beauté sans égale, s'il n'avait revêtu la ressemblance divine.

Or cette ressemblance, d'après Platon lui-même, c'est la sainteté et la justice; par conséquent la sainteté est indispensable à celui qui veut contempler et posséder la beauté véritable.

Attachons-nous donc, mes frères, à l'acquérir et à la conserver, disant adieu à toutes les choses matérielles qui nous dépriment vers la terre, et aspirant de toute l'ardeur de notre âme aux choses célestes; afin qu'ayant ainsi commencé ici-bas à goûter les délices de la contemplation divine, nous méritions d'en recevoir la plénitude et la consommation dans la patrie.

AU LECTEUR.

Lecteur bienveillant, le sacrement de l'Eucharistie, le plus grand de tous, pouvant être traité de mille manières diverses, je crois devoir indiquer en peu de mots comment je l'ai envisagé. Cela aidera les prédicateurs à saisir plus facilement le but que je me propose, à mieux se pénétrer de cet écrit, et à en tirer des développements plus utiles.

Comme il s'agit de parler de ce sacrement divin, non pas dans une école devant des érudits, mais dans une église devant un auditoire peu éclairé, j'ai pensé qu'il fallait écarter les questions subtiles, pour me borner à exposer les effets admirables qu'il produit dans les âmes des fidèles, quand ils le reçoivent avec piété et avec ferveur. Que ces effets soient nombreux et divers, c'est ce que l'on comprendra sans peine, si l'on se rappelle que dans ce sacrement est contenu Celui dont la puissance immense opère, dans les âmes des justes, tout ce qui concerne leur salut. Or, cette multiplicité d'effets nous apprend trois choses dignes de remarque : 1° Combien sont grandes la bonté et la tendresse de notre Dieu, qui a daigné nourrir de son corps mille fois saint de vils vermisseaux comme nous, et combien nous devons l'aimer pour ce bienfait ; 2° combien il nous importe d'approcher fréquemment de ce sacrement divin, pour participer aux immenses trésors qu'il renferme ; 3° avec quelle pureté, quelle humilité et quelle dévotion, il faut nous présenter à ce banquet céleste. Dans les cinq premiers discours, nous traitons ces différents points, et notamment (ce qui est le principal) les propriétés et les effets de l'Eucharistie. Dans le sixième, comme dans une partie du troisième, nous présentons diverses considérations qui corroborent la foi à ce mystère.

Quant à ce qui me concerne, j'avoue sans détour que j'ai presque regret de mon travail, tant je le trouve au-dessous du sujet ;

car je n'ai pas même réussi à exprimer ce que je conçois sur l'efficacité et la grandeur de ce sacrement. Quand je compare ce que j'en ai écrit avec ce que m'en apprennent les ouvrages et les exemples des saints Pères, ou mes relations avec de fervents chrétiens qui s'approchent souvent de la sainte table, je trouve entre ces deux termes de comparaison autant de différence qu'il y en a entre un objet réel et son ombre.

Ceux qui approchent, avec pureté et dévotion, de ce sacrement, y trouvent tant de secours et de consolations, que cette preuve expérimentale et de tous les jours les fortifie merveilleusement dans la foi à ce divin mystère. Ils comprennent que rien ne convenait mieux à la bonté souveraine et immense que l'institution d'un sacrement si propre à porter les hommes à l'imitation et à la participation de la bonté divine; puisque le propre d'une bonté parfaite, c'est de vouloir rendre tous les autres bons et heureux, c'est-à-dire, semblables à soi. Ainsi, comme le soleil se trahit par sa lumière, sans avoir besoin d'un autre indice, de même ce sacrement se manifeste par sa vertu, et démontre sa divinité. C'est ce que nous expliquerons en son lieu.

Au reste, ce genre de preuve, je le laisse à mettre en pleine lumière à ceux qui connaissent, par l'expérience plutôt que par la lecture, les propriétés de l'Eucharistie. Quant à moi, avec la pauvre veuve de l'Evangile, j'offre au Seigneur l'obole qui est toute ma richesse. Je dois avertir encore que, dans ces sermons sur les propriétés de l'Eucharistie, je répète souvent les mêmes choses, parce qu'ayant, dans presque tous, à expliquer l'évangile du jour, qui ne roule que sur cette nourriture spirituelle, il était impossible de ne pas retomber fréquemment dans les mêmes pensées.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE;

PUIS ON MONTRE QUE TOUTES LES PROPRIÉTÉS DE LA NOURRITURE CORPORELLE SE TROUVENT SPIRITUELLEMENT DANS LE SACREMENT DE L'EUCHARISTIE, COMME L'ENSEIGNE LE CONCILE DE FLORENCE.

Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.

Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage. *Joan.* VI, 56.

Très-chers frères, quoique tous les mystères que la foi catholique nous propose aient droit à une égale croyance, parce qu'ils s'appuient également sur la révélation de Dieu, il en est cependant quelques-uns de plus difficiles à comprendre. De ce nombre est la puissance de la grâce, qui élève l'homme au-dessus de sa nature, le renouvelle, et en le faisant renoncer à son ancienne manière de vivre, le transforme en une autre créature. De là vient qu'ayant entendu le Seigneur parler de ce sujet, Nicodème, quoique maître en Israël, ne put comprendre et fit question sur question. Ainsi, comme le Seigneur disait, qu'il faut que l'homme naisse de nouveau, pour être digne du royaume des cieux, son interlocuteur étonné s'écria : « Comment peut naître un homme, qui est déjà vieux? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère, pour naître une seconde fois? » Jésus-Christ ayant répondu que cela avait lieu par la vertu du Saint-Esprit, qui faisait vivre l'homme d'une vie spirituelle et nouvelle, Nicodème, non moins étonné qu'auparavant, demanda : « Comment cela se peut-il faire? » Alors Jésus lui dit : « Quoi, vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses? En vérité, je vous déclare, etc. Si vous ne me croyez pas, lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous, quand je vous parlerai des choses du ciel? » *Joan.* III, 1 *et seq.*

Quand donc, Seigneur, avez-vous parlé d'intérêts terrestres, vous qui toujours avez appelé les hommes à l'amour des choses célestes et au mépris des choses de la terre? Jamais assurément. Mais ici, mes frères, il appelle terrestres les enseignements de la philosophie morale, qui sont une partie, et une partie non méprisable de la loi divine; il les qualifie de terrestres, parce que la lumière de la raison humaine y peut atteindre. C'est comme s'il disait : « Quand je vous communiquais des enseignements accessibles à la raison humaine, vous ne me croyiez pas; bien plus, les pharisiens, esclaves de l'avarice, se moquaient de ma doctrine, lorsque j'invectivais contre l'avarice et la passion des richesses; comment donc me croirez-vous, si je vous parle des choses célestes, qui sont au-dessus de la portée de l'esprit humain? » Or, tels étaient les enseignements que le Sauveur donnait alors à Nicodème sur la régénération de l'homme par l'infusion de l'Esprit.

Ces mystères sont donc presque inaccessibles et incompréhensibles pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. Aussi le Seigneur dit-il dans l'Apocalypse : « Je donnerai au victorieux une manne cachée, et un nom nouveau, que nul ne connaît, que celui qui le reçoit. » *Vincenti dabo manna absconditum, et nomen novum, quod nemo scit, nisi qui accipit.* Apoc. II, 17. Par ce nom nouveau il est clair qu'il faut entendre un être nouveau, une nouvelle vie. Et à moins de la recevoir, personne ne connaît cette vie; c'est-à-dire, personne ne sait combien elle est haute, pure et heureuse.

Mais à quoi bon ce préambule? — C'est qu'aujourd'hui nous avons à parler du moyen qui procure aux justes cette vie nouvelle, de la nourriture divine qui les rend en quelque sorte divins, c'est-à-dire de l'Eucharistie, de ses propriétés et de ses effets merveilleux. Il faut donc supplier Celui qui est contenu dans ce sacrement, de nous éclairer de sa lumière, afin que nous puissions parler dignement et intelligiblement d'un si grand mystère. Que si nous ne pouvons saisir pleinement ce qui sera dit, contentons-nous de la foi; car nous sommes tenus, non de comprendre, mais de croire. Ce sera même pour nous une occasion de perfectionner notre foi, qui est d'autant plus méritoire, que la raison humaine lui prête moins d'appui.

Nous exercerons en même temps notre charité, comme le Seigneur l'a figuré dans la loi, en ordonnant qu'aucune partie des chairs de l'agneau pascal ne fût réservée pour un autre jour: « S'il en reste quelque chose, dit-il, vous le brûlerez dans le feu. » *Exod.* XII, 10. Qui pensera que ce précepte du Seigneur ne cache pas un mystère? Gardons-nous de croire que la sagesse divine prescrive quelque chose d'oiseux ou de superflu. Qu'a-t-elle donc voulu insinuer ici? Elle a voulu nous donner à entendre que, dans le mystère de l'agneau pascal, immolé pour nous sur la croix, ce qui est au-dessus de la portée de l'esprit humain, doit nous exciter davantage à aimer Dieu; car nous voyons par là que la magnificence et la tendresse de la bonté divine ont été telles à l'égard des hommes, que pour notre salut elle a opéré des œuvres qui surpassent toute intelligence humaine, des œuvres qu'il n'est guère moins étonnant que les hommes aient crues, qu'il ne l'est que Dieu les ait faites. Ainsi, ce qui est pour les incroyants l'occasion d'une plus grande infidélité, alors qu'ils ne croient pas à la réalité de ce que leur esprit ne saisit pas, est pour nous un excitant à un plus grand amour de Dieu, quand nous contemplons la munificence de la libéralité divine, qui a fait pour les hommes ce que leur intelligence est impuissante à comprendre. C'est donc ainsi, qu'à l'exemple des Juifs, nous brûlons, par le feu de la charité, ce dont notre intelligence ne peut se nourrir.

Pour entendre aujourd'hui, dans ces sentiments, les propriétés et les mystères de l'agneau pascal, implorons humblement l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Le saint évangile de ce jour est rempli de tant de mystères, qu'il serait impossible de les expliquer convenablement dans un seul discours. Mais avant d'arriver à cet évangile, il faut exposer ce qui le précède, afin que nous voyions l'enchaînement des faits.

Peu après le miracle mémorable par lequel notre Seigneur, avec cinq pains, avait rassasié cinq mille hommes, ceux-ci étant

revenus le trouver, il leur fit des reproches, de ce qu'un si grand prodige ne les avait pas gagnés à la foi. Ils demandèrent alors, pour croire en lui, un autre miracle plus magnifique, et comme ils alléguaient que Moïse en avait opéré un plus merveilleux, en nourrissant autrefois leurs ancêtres dans le désert pendant quarante ans, le Sauveur, profitant de l'occasion, ouvrit les précieux trésors de la doctrine de l'Eucharistie, moins pour eux que pour nous, qui croyons en sa parole. Il montra dans un long discours que l'Eternel avait donné aux hommes un pain plus merveilleux, en envoyant au monde son Fils, par qui les hommes devaient vivre d'une vie, non corporelle, précaire, et sujette à mille douleurs, mais spirituelle, divine et immortelle. Et, après avoir donné ces enseignements et bien d'autres sur l'excellence de ce pain, il ajouta ces paroles que nous lisons dans le saint évangile de ce jour : « Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage. »

Pour comprendre cette pensée, il faut savoir que, parmi les créatures, il y en a qui existent seulement, sans avoir la vie : tels sont les éléments, les pierres et les métaux; et d'autres, au contraire qui outre l'existence ont la vie, comme les plantes, les bêtes, les hommes, les anges. Toutes celles qui vivent ont un point commun, c'est qu'il leur faut une nourriture pour sustenter leur vie. Ainsi les unes se nourrissent sur la terre, les autres dans l'eau, d'autres dans l'air; d'autres enfin ont une nourriture plus épurée; car les anges, étant doués de vie, ont aussi leur aliment, qui les soutient. Voilà pourquoi l'ange Raphaël dit à Tobie : « Il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous; mais moi, j'use d'une viande invisible, et d'un breuvage qui échappe aux yeux des hommes. » *Tob.* XII, 19. Il y a en effet cette distinction à établir au sein des créatures vivantes, que les corporelles se nourrissent d'un aliment corporel, tandis que les créatures spirituelles usent d'un aliment spirituel.

Mais comme, entre tous les êtres animés, l'homme seul est composé d'un corps et d'une âme, il s'ensuit qu'il a besoin de deux aliments, dont l'un soutienne la vie du corps, et l'autre,

celle de l'âme. Le premier lui est commun avec les bêtes, à la nature desquelles il participe; et le second, avec les substances spirituelles, auxquelles il ressemble par son âme. De sorte qu'il partage la nourriture de tous les êtres dont il partage la condition. En effet, saint Augustin l'a dit : « Les hommes ont le même aliment que les anges, quoique cependant il y ait une différence. Car ceux-ci se rassasient et trouvent la béatitude en voyant Dieu et le possédant à découvert; tandis que nous, c'est en contemplant et en aimant la beauté et la bonté infinies, que nous vivons de la vie spirituelle, qui n'est autre que la charité. Oui, la vie spirituelle consiste dans l'amour de Dieu. Car qui aime, vit; et qui n'aime pas, ne vit pas; c'est la parole même de saint Jean : « Qui n'aime point, demeure dans la mort. » I *Joan.* III, 4. De là cette maxime : La vie ne sert à rien, à qui n'aime pas Dieu. » Il résulte donc de tout ce que nous avons dit, que Dieu même est la nourriture des anges et de nos âmes, nourriture dans laquelle ils trouvent la béatitude, et nous, la vie spirituelle.

Puis donc que Dieu lui-même est présent en réalité dans cet auguste sacrement, le Sauveur a eu raison de dire dans le saint évangile de ce jour : « Ma chair est véritablement viande, et mon sang véritablement breuvage. » C'est une nourriture ainsi appropriée à la noblesse de nos âmes, que la divine Providence devait nous destiner. Car elle a plus de souci des grandes choses que des petites. Or, notre âme est infiniment plus relevée que le corps. Par conséquent, cette providence, qui procrée sur la terre et dans la mer, pour l'alimentation du corps, tant de productions diverses, tant de fruits, tant d'espèces d'oiseaux, de poissons et de quadrupèdes, tant de variétés de condiments, a dû trouver pour notre âme quelque chose de plus noble que tous ces produits, c'est-à-dire, une nourriture appropriée à l'élévation d'une nature spirituelle; nourriture qui, comme nous l'avons dit, n'est autre que Dieu même, contenu dans ce sacrement.

Quand vous voyez tant d'aliments divers destinés à nourrir les corps, ne vous étonnez point que nos âmes n'en aient qu'un

seul, puisque ce seul aliment contient en soi la vertu et la suavité de tous les aliments spirituels. La nature multiplie les choses qui sont imparfaites, afin que toutes ensemble elle fassent ce qu'une seule ne pourrait faire. Mais celles qui sont parfaites, sont uniques. Par exemple, il n'y a au monde qu'un soleil, parce que sa splendeur est parfaite, et il y a un grand nombre d'astres, parce que leur lumière est médiocre. Donc, puisque dans l'Eucharistie est contenu celui qui contient tout, cette nourriture a dû être unique, parce que, seule, elle tient lieu de tout, et est au-dessus de tout. Aussi est-ce avec une justesse frappante qu'elle est figurée par la manne fournie à nos pères, laquelle réunissait en soi toutes les saveurs les plus délicieuses. L'Eucharistie étant donc la vraie pâture des âmes, on y trouve au plus haut degré tous les effets et toutes les utilités de la nourriture. Car ce n'est pas métaphoriquement, c'est vraiment et proprement qu'on l'appelle une nourriture, quoiqu'elle soit destinée à nourrir les âmes, et non les corps. Aussi, dans le concile de Florence, il fut défini que ce pain céleste produit dans les âmes des justes, ce qu'opère dans les corps la nourriture matérielle. Mais, comme cette courte définition renferme beaucoup de choses, nous allons les exposer une à une dans le présent discours, d'autant plus que notre Seigneur a exprimé la même pensée dans le saint évangile de ce jour.

I.

I. D'abord, la nourriture corporelle sustente le corps, et éloigne la mort en maintenant les esprits vitaux; de même cette nourriture spirituelle conserve l'âme dans la vie de la justice, et la préserve du péché mortel, qui lui ferait perdre la vie spirituelle.

II. Ensuite, la nourriture corporelle donne au corps des forces et de l'énergie. Ceux qui voyagent à pied en font l'expérience, lorsqu'après avoir bu et mangé, ils retrouvent leurs forces qu'avait épuisées la fatigue de la marche. Or, cela convient parfaitement à ce pain céleste, qui confère à ceux qui le reçoivent dignement le courage spirituel et l'énergie nécessaire pour marcher d'un pas ferme et sûr dans la route épineuse de la

vertu. C'est parce qu'il donne cette énergie et cette force pour accomplir ce genre de voyage, qu'on le nomme aussi *viatique*.

Nous lisons dans l'Ecriture, qu'Elie, après avoir mangé le pain cuit sous la cendre, offert par l'ange, et qui était la figure de ce pain spirituel, y trouva force et vigueur, et marcha pendant quarante jours, sans prendre d'autre nourriture, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Oreb, la montagne de Dieu. III *Reg.* XIX, 5 *et seq.* Nous aussi, mes frères, puisque nous marchons vers la montagne de la céleste patrie, dont Oreb nous offre l'image, et que ce chemin est long, difficile, et embarrassé de mille entraves, pensons que l'ange qui réveilla Elie dit à chacun de nous : « Lève-toi et mange ; car il te reste une longue route à faire, une route que nul ne peut accomplir, sans le céleste viatique. » C'est surtout, mes frères, dans la solennité présente que cette parole doit retentir à vos oreilles. Car beaucoup s'imaginent qu'ils ont fait assez, lorsqu'ils ont accompagné cet auguste sacrement par les voies publiques avec toute la pompe et toute la solennité possibles. Sans doute, cet hommage lui est dû au titre le plus sacré ; mais la meilleure manière de le vénérer, c'est de le recevoir au fond de notre cœur avec toute la ferveur de la piété et de la dévotion. En effet, tel en est le principal usage, celui pour lequel il a été institué par l'auteur de notre salut. Certes, il y a de la piété, de la religion, à accompagner par les voies publiques ce pain céleste exposé à l'adoration de tous ; cependant notre piété et notre dévotion ne doivent pas s'arrêter là ; nous devons aller plus loin; nous devons nous en nourrir avec empressement, et lui donner pieusement un asile dans notrecœur. Mais pour nous épargner de la peine, et pour n'être pas obligés de purifier notre âme, nous observons soigneusement, il est vrai, la première pratique, tandis que la seconde est négligée d'une grande partie des fidèles.

III. Ce pain céleste a encore une autre propriété, qui lui donne beaucoup d'analogie avec le pain matériel. Car ce dernier, outre qu'il fortifie et nourrit les corps, les augmente en même temps. Ainsi, au moyen de la nourriture quotidienne, les corps des enfants grandissent et parviennent à leur entier développement. De

même, ce pain céleste, toutes les fois qu'il est pris, ajoute à la grâce, aux autres dons du Saint-Esprit, et aux vertus, de sorte que les justes, avançant de vertu en vertu, grandissent dans la vie spirituelle, et de petits enfants, ayant besoin de lait, deviennent des hommes parfaits en Jésus-Christ. Aussi saint Thomas affirme-t-il qu'il n'y a pas de sacrement plus utile au salut, parce que par lui les vertus se perfectionnent, et que l'âme se remplit de l'abondance de tous les dons spirituels. Ce qui fait dire à Tertullien : « Votre bouche reçoit le corps du Seigneur, mais au dedans l'âme s'engraisse de Dieu. »

IV. En outre, la nourriture corporelle rétablit le corps épuisé par la fatigue ou la maladie. C'est précisément ce qu'opère ce pain spirituel dans les âmes des justes. Car son effet propre est la réfection spirituelle, c'est-à-dire le renouvellement d'un esprit affaibli. En effet, la chaleur malfaisante de la concupiscence innée dévore incessamment les biens spirituels; c'est-à-dire, elle nous en détourne avec force, et nous porte vers les biens terrestres, qui ont avec elle tant d'affinité.

Pour combattre cette maladie de la nature déchue, le Seigneur a institué cette nourriture divine qui, nous faisant goûter la suavité des choses célestes, nous détourne des délices de la chair, et nous porte à l'amour des biens spirituels. Voilà pourquoi saint Thomas dit qu'on ne saurait trop recourir à ce sacrement, dont le fréquent usage renouvelle la ferveur languissante et la dévotion attiédie de notre âme.

En effet, de toutes les misères de la vie humaine, la première ou la principale, c'est que, tandis que la concupiscence est fixée en permanence au fond de nos entrailles, la dévotion et la ferveur de la charité ne tiennent à nous, s'il est permis de parler ainsi, que par un fil si mince, qu'il ne faut rien pour les mettre en fuite ou pour les faire languir, à moins que nous n'ayons fréquemment recours à tout ce qui peut exciter ces pieux sentiments. De même que, si vous éloignez du feu l'eau bouillante, elle retourne bientôt à sa froideur native (car ce dernier état lui est naturel, tandis que l'autre lui vient d'une cause extérieure); de même la concupiscence, née avec nous, fait partie de notre

nature pendant toute la vie, au lieu que la dévotion et la ferveur de la charité nous viennent du dehors, c'est-à-dire, d'un don surnaturel de Dieu, de la vertu des sacrements, de l'étude et de la pieuse contemplation des choses spirituelles. De là il résulte que, si vous retranchez ces excitants de la dévotion, celle-ci s'allanguit, ou périt tout-à-fait; tandis que la concupiscence, restant toujours attachée à nos entrailles, nous sollicite sans cesse au mal. Ce sacrement divin étant donc la principale cause de la ferveur et de la dévotion, il faut le fréquenter pieusement et saintement, afin qu'il ranime et rétablisse des sentiments si nécessaires.

V. A toutes ces propriétés, il faut en ajouter une autre, qui n'est pas moins commune à l'Eucharistie et à l'aliment matériel. Ce dernier a pour effet de modifier peu à peu dans le sens de sa nature le corps de celui qui le prend. Ainsi nous voyons que la chair des poissons est froide et humide, par la raison que leur nourriture est l'eau, naturellement humide et froide. Ainsi encore, les médecins, sachant que la chair de la tortue est un spécifique efficace contre la phthisie, mais qu'elle inspire de la répugnance aux malades, nourrissent de cet aliment de jeunes poulets qui, ainsi engraissés, ont pour guérir cette maladie la même efficacité que la chair de tortue.

Cette propriété d'assimilation, le pain des anges la possède à un bien plus haut degré que toute autre nourriture. En effet, les autres aliments se transforment en la substance de celui qui les absorbe; mais la nourriture céleste ne se change aucunement en la nature de celui qui la reçoit; au contraire, c'est elle qui transforme celui-ci en sa propre nature. Aussi le Seigneur dit-il à saint Augustin : « Je suis le pain des forts; grandis, et tu me mangeras. Tu ne me changeras pas en toi, comme la nourriture de ta chair, mais tu te changeras en moi. »

On comprend par là le principal effet de ce sacrement vénérable, qui est, suivant saint Thomas, de rendre peu à peu divins, c'est-à-dire purs, saints, innocents, immaculés, ceux qui le fréquentent avec dévotion et humilité. Et c'est ce que le Sauveur enseigne principalement dans le saint évangile de ce jour, quand il dit : « Qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi,

et moi en lui. » Il explique par une similitude sublime le résultat de cette cohabitation, lorsqu'il ajoute : « Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. » C'est-à-dire, comme ma vie est la même que celle de mon Père, parce que mon Père est en moi; ainsi la vie de celui en qui je résiderai sera semblable à ma vie, elle reproduira la pure image de mon innocence, de ma justice et de ma sainteté.

Or cette grande transformation de l'homme, par laquelle le juste reçoit ce nom nouveau dont parle l'Apocalypse, comme nous l'avons vu, qui est-ce qui peut la comprendre, sinon celui qui l'a subie par un bienfait de Dieu? Voilà pourquoi, mes frères, au commencement de ce discours je vous ai avertis que les dons de la grâce divine, en vertu desquels l'homme se transforme en une créature nouvelle, sont obscurs pour les âmes qui ne les ont pas reçus, et ne sont perceptibles pour ces âmes que par la foi.

II.

Parmi les aliments, il en est de si salutaires, qu'ils sont en même temps des remèdes. Le pain céleste possède cette propriété à tel point, qu'on l'appelle médicament, aussi bien qu'aliment. Ce qui fait dire à saint Cyprien : « Ce pain substantiel profite à la vie et au salut de l'homme tout entier; il est tout à la fois un médicament et un holocauste, pour guérir les maladies et effacer les iniquités. » *In serm. de Cœna Domini.* Il est le remède de cette terrible maladie qui a infecté toute la nature humaine, et qui est la source de tous les maux, soit du corps, soit de l'âme. L'auteur et modérateur du genre humain, qui a procréé tant de plantes, tant de minéraux, et tant d'espèces de médicaments pour la guérison des maladies corporelles, ne pouvait négliger les maladies bien plus graves et plus nombreuses de notre âme, qui est la plus noble partie de cet univers. Or, la principale de ses maladies, et la source de toutes les autres, est celle dont nous venons de parler, et qui a reçu des théologiens un grand nombre de noms, à cause de la multiplicité de ses moyens de nuire. Car les uns l'appellent

concupiscence ou convoitise; les autres, langueur de la nature; d'autres, foyer du péché; d'autres encore, vice de nature, tyran, aiguillon de la chair. Quant à l'Apôtre, il la qualifie tantôt de loi des membres, tantôt de corps du péché, tantôt de chair, tantôt même de péché, non pas qu'elle en soit réellement un, mais parce qu'elle excite à les commettre tous.

L'Apôtre, qui désirait vivement se délivrer de cette maladie, s'écriait : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus.* Rom. VII, 24. Le médecin céleste a institué un remède efficace contre cette funeste maladie de la nature : c'est le sacrement de l'Eucharistie, par le moyen duquel notre âme, rassasiée et enivrée de douceurs spirituelles, repousse facilement les biens terrestres, en tant qu'ils excitent au mal et qu'ils fomentent le péché. Saint Bernard l'atteste en ces termes : « L'ardeur de la charité éteint l'ardeur des autres désirs, et la suavité de l'onction spirituelle bannit la douceur empoisonnée des vices. » Le même saint montre en ces termes que cette guérison de l'âme est un effet de l'Eucharistie : « Si quelqu'un de vous, mes frères, ne ressent plus si souvent les mouvements funestes de la colère, de la luxure, de l'envie, ou des autres fléaux de ce genre, qu'il rende grâces au corps et au sang du Seigneur; car la vertu du sacrement opère en lui. » Ainsi les passions et les mouvements tumultueux, qui siégent dans la partie inférieure de notre âme, sont si bien assoupis et calmés par ce pain céleste, et par la ferveur de la dévotion dont il échauffe notre cœur, qu'alors ils ne nous harcellent plus guère, et ne nous étourdissent plus de leurs clameurs et de leurs exigences importunes.

Permettez-moi, mes frères, de vous présenter à ce sujet un exemple fabuleux. Car quoique les fables ne prouvent rien, elles peuvent cependant, suivant la remarque d'Eusèbe Emissène, aider à expliquer des points obscurs. Les poètes racontent donc qu'Enée, ayant voulu descendre aux enfers pour voir son père Anchise, reçut de la Sibylle un pain enchanté, afin qu'apercevant Cerbère, ce chien à trois têtes, chargé d'éloigner de ces lieux

les vivants, il le lui jetât dans la gueule, et pût ainsi, en calmant sa fureur et sa rage, entrer librement aux enfers, et en sortir sain et sauf. Cet exemple, tout fabuleux qu'il est, représente parfaitement, et la maladie de notre nature, et le remède qui peut nous guérir. En effet, dans notre cœur est caché un cerbère à trois têtes, c'est-à-dire, la concupiscence, de laquelle vient le triple amour des honneurs, des richesses et des voluptés, amour si emporté que, pour obtenir ces choses, il bouleverserait tout l'univers. Et le remède à un si grand mal est ce pain consacré par la puissance de Dieu, et par le ministère des prêtres, pain qui, reçu pieusement, saintement, et fréquemment, calme et adoucit merveilleusement la rage et la faim de ce monstre à trois têtes.

Mais des fables passons à un fait historique. L'arche d'alliance, image de ce sacrement, nous représente aussi la propriété qu'il a de guérir notre âme. Dès qu'elle fut arrivée sur les bords du Jourdain, les eaux du fleuve s'arrêtèrent, et malgré la pente qui les portait à descendre, demeurèrent suspendues comme une montagne. *Jos.* III, 13. Miracle, qui arrache au Prophète ce cri d'étonnement : « O mer, pourquoi t'es-tu enfuie? Et toi, Jourdain, pourquoi es-tu retourné en arrière? » *Ps.* CXIII, 5. C'est-à-dire, les eaux ne se sont ainsi arrêtées que par l'effet de la toute-puissance divine, et comme il le dit plus loin, « à la présence du Seigneur, » *a facie Domini*. Si ce miracle excite à un tel point l'admiration du Prophète, combien n'est-il pas plus admirable de voir nos passions si variées et si nombreuses, qui, par le vice de la nature déchue, tendent toujours à descendre, de les voir, dis-je, comprimées et réfrénées au point qu'elles demeurent immobiles, ou même qu'elles montent vers les régions supérieures sous l'inspiration de l'Esprit-Saint? Vraiment, cela n'est pas moins admirable que de voir les eaux du Jourdain s'arrêter, et refluer vers leur source, ou s'élever en montagne. Et ce changement s'accomplit réellement « à la présence du Seigneur, » *a facie Domini,* parce que c'est l'efficacité de ce sacrement qui opère de telles merveilles.

De plus, comme de tous les mouvements désordonnés de

l'âme, le désir de la volupté est le plus impétueux (car les théologiens conviennent que c'est la blessure la plus dangereuse de la nature déchue), ce sacrement a une efficacité toute particulière pour guérir cette blessure. Ces paroles du Prophète le disent clairement : « Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à donner à son peuple, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges? » *Quid bonum ejus, aut quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines?* Zach. IX, 17. Or, qu'est-ce que le froment des élus, sinon le pain des anges? Et qu'est-ce que ce vin, sinon le sang de Jésus-Christ, qui est contenu sous l'espèce du vin? Car l'autre vin ne fait pas germer les vierges; tout au contraire, il attaque la virginité, au témoignage de l'Apôtre, qui dit : « Ne vous laissez point aller aux excès du vin, qui est une source de dissolution. » *Ephes.* V, 18. Mais ce vin céleste fait véritablement germer les vierges, parce que loin d'exciter au péché, il amortit la fièvre de la concupiscence, et inspire l'amour de la chasteté. Aussi, un homme, qui était vivement harcelé par l'esprit de fornication, n'osant à cause de cela se nourrir de la sainte Eucharistie; son confesseur lui ordonna de s'approcher de ce divin mystère avec toute la dévotion et l'humilité possible, dès qu'il aurait terminé sa confession. Il le fit, et la fièvre de la concupiscence fut si bien calmée, qu'il n'en resta aucune trace. L'esprit immonde de la fornication ne put tenir devant la présence de l'Agneau immaculé.

III.

Dans les propriétés et dans l'institution de ce sacrement, brille admirablement la sagesse de la divine Providence. Comme elle dispose toutes choses avec douceur et avec ordre, elle a voulu que la vie rentrât dans le monde par la même voie que la mort y était entrée. En effet, quatre choses ont concouru à la ruine du monde, savoir : un homme désobéissant, une femme orgueilleuse, un arbre interdit, et le fruit de cet arbre. Or, le Seigneur en a aussi destiné quatre au renouvellement du monde. A l'homme désobéissant il a opposé un autre homme obéissant

jusqu'à la mort; à la femme orgueilleuse, une femme admirablement humble; à l'arbre prohibé du paradis, l'arbre de la croix du Sauveur; et au fruit meurtrier, le sacrement vivifiant de l'Eucharistie. De même que le Sauveur a fait disparaître les maux apportés par Adam; Marie, les maux apportés par Eve; l'arbre de vie, les maux apportés par l'arbre de mort : de même le pain de vie a délivré le monde de tous les maux qu'y avait semés le fruit défendu. De ce dernier aliment il est écrit : « Au même jour où vous en mangerez, vous mourrez certainement, « *Genes.* II, 17; du premier, au contraire, le Seigneur dit, dans le présent évangile : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » L'un est donc le pain de mort, et l'autre est le pain de vie.

Ainsi ont été accomplies ces paroles de l'Ecclésiastique : « Chaque chose a son contraire; l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu : « *Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.* Eccli. XLII, 25. Car la divine Providence remédie aux contraires par les contraires, non-seulement dans les œuvres de la nature, mais encore dans les œuvres de la grâce; et pour préserver de la désorganisation les choses qu'elle a sagement établies, elle tempère ou combat la force des unes par la force des autres.

Puisque le Seigneur nous a conféré tant de bienfaits par la vertu de ce sacrement divin, qu'avons-nous donc à faire, mes frères, sinon à lui rendre d'incessantes actions de grâces pour un don si précieux, à célébrer perpétuellement ses louanges, à l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces, lui qui a daigné ainsi nous visiter, nous nourrir, nous fortifier, nous consoler, nous rétablir, nous éclairer, s'unir à nous, habiter dans nos âmes, nous honorer de la majesté de sa présence, et nous faire participer à ses mérites et à ses travaux? La faiblesse humaine sera-t-elle jamais en état de lui rendre de dignes actions de grâces pour de tels bienfaits?

Mais comme le Sauveur, en nous faisant un don si précieux, nous savait incapables de l'en remercier dignement, lui-même, qui conférait le bienfait, s'est chargé de rendre grâces pour nous. Dès qu'il eut institué ce sacrement, il leva les yeux au ciel, et

rendit grâces à son Père de ce qu'il avait bien voulu remédier si généreusement à l'infirmité humaine. En effet, de même que Dieu le Père, à cause des mérites de son Fils, nous a adoptés pour ses enfants, suivant ces paroles de saint Jean : « Considérez quel amour le Père a eu pour nous, de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu, » I *Joan.* III, 1 ; de même à cause des mêmes mérites, il nous a accordé cet immense bienfait, de nous faire asseoir à sa table, et de nous rassasier du pain des anges. Car c'est le même Fils de Dieu, qui, en se laissant voir, nourrit les anges dans le ciel, et qui, en se cachant, nourrit les hommes sur la terre.

Un exemple montrera tout ce qu'il y a là pour nous d'honneur et de gloire. Entre les dernières recommandations que David mourant fit à son fils Salomon, il en est une à remarquer, c'est qu'il voulut que les fils de Berzellaï de Galaad mangeassent toujours à la table royale. Il dit donc à Salomon : « Vous témoignerez aussi votre reconnaissance aux fils de Berzellaï, parce qu'ils sont venus au-devant de moi, lorsque je fuyais devant Absalon, votre frère. III *Reg.* II, 7. C'est-à-dire, quand presque tout le peuple israélite, après m'avoir abandonné, suivait Absalon, celui-là m'est resté ami fidèle, et a fourni à mon armée et à moi de précieux secours. Reconnaissant de ce bienfait, j'ai témoigné jusqu'ici ma gratitude à ses fils; mais, ne me croyant pas quitte envers eux, je vous recommande de les admettre à votre table.

Je ne sais ce que je dois ici admirer le plus, ou Berzellaï, qui reste fidèle à David, quand tous l'avaient abandonné, quoiqu'il comprît le péril qu'il courait lui et ses enfants, si la victoire se déclarait pour le parti contraire; ou David qui, non content d'avoir témoigné sa reconnaissance aux fils de Berzellaï par des bienfaits signalés, voulut, près de rendre le dernier soupir, c'est-à-dire à un moment où l'on se souvient à peine de soi-même, que Salomon les honorât de la participation à sa table. Cette table était si splendide et si somptueuse, que parmi toutes les choses qui, à Jérusalem, ravissaient d'admiration la reine de Saba, on cite les mets et les échansons de la table royale, ainsi que le

costume de ceux qui y servaient. III *Reg.* x, 5. Combien les fils de Berzellaï durent-ils se féliciter alors de la fidélité de leur père, qui leur valait une telle distinction : fidélité dont un seul acte était récompensé en leurs personnes par une gloire permanente !

Par cet exemple, pour le dire en passant, vous pouvez juger, mes frères, combien les justes se féliciteront, dans le ciel, des larmes et des travaux de leur vie passée, en récompense desquels ils se verront associés aux chœurs des anges, pour jouir éternellement des plus suaves délices à la table du vrai Salomon. Quelles sont ces délices? La parole ne peut l'exprimer, ni la pensée le saisir.

Mais revenons à notre sujet. De même que les fils de Berzellaï furent honorés d'une telle faveur à cause de la fidélité et des mérites de leur père; de même à cause des mérites de Jésus-Christ, qu'Isaïe appelle le père du siècle futur, nous sommes honorés de la faveur insigne de nous asseoir, même dans cet exil, à la table du Tout-Puissant, et de nous repaître du même pain dont il se repaît, c'est-à-dire, de son Fils; afin qu'aujourd'hui ce divin aliment nourrisse nos âmes dans la vie spirituelle, et que plus tard il nous rassasie dans la gloire céleste.

Au reste, quoique, ni dans le siècle présent, ni même dans le siècle futur, nous ne puissions rendre de dignes actions de grâces pour un tel bienfait; cependant nous le ferons beaucoup mieux dans le siècle futur, lorsque nous reconnaîtrons que nous avons acquis la vie éternelle par le mérite de ce pain vivifiant. Car, ainsi que le Seigneur l'enseigne dans l'évangile du jour, cette nourriture diffère de celle qui fut donnée aux Hébreux dans le désert, en ce que celle-ci procurait la vie mortelle, tandis que l'autre assure l'éternelle vie. Voici ses paroles : « C'est ici le pain qui est descendu du ciel; il n'en est pas de ce pain comme de la manne que vos pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Quand donc nous jouirons de la vie éternelle, alors enfin nous rendrons à notre bienfaiteur des actions de grâces moins indignes pour ce pain qui nous y aura conduits. En attendant, témoignons-lui-en notre reconnaissance le mieux qu'il nous sera possible.

De ce que nous avons dit, il suit encore que Jésus-Christ notre Seigneur, nous ayant mérité par son précieux sang et par les douleurs de sa passion tant de grâces et de dons célestes contenus dans cet auguste sacrement, nous devons nous empresser de participer à une si grande faveur, de peur d'offenser notre Dieu en négligeant ses bienfaits. Car, pour un travailleur, la privation du salaire, qui lui est dû, est plus pénible que la peine de son travail. De là cette maxime : « Celui qui prive le mercenaire de sa récompense est frère de celui qui répand le sang, » *Eccli.* XXXIV, 27 ; c'est-à-dire ils sont également coupables. Or, notre Sauveur accepte le nom de mercenaire, lui qui dit être venu pour nous servir, et que l'Apôtre appelle « ministre du sanctuaire. » *Hebr.* VIII, 2. Et la récompense de ce serviteur, ou mercenaire, c'est le salut et la vie qu'il nous a acquis par sa mort. Car son Père lui a promis cette récompense, quand il a dit par la bouche du Prophète : « Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié..... Lorsqu'il aura livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra une longue postérité, etc. » *Isa.* LIII, 2 et 10. Nous privons donc de sa récompense ce généreux mercenaire quand, par nonchalance ou paresse, nous ne voulons pas user des secours qu'il nous a laissés dans ce sacrement, secours si utiles pour faire des progrès dans la vie spirituelle et pour acquérir la vie éternelle. En agissant ainsi, nous sommes frères des hommes cruels qui l'ont mis à mort; car s'ils ont répandu son sang, nous en détruisons le fruit.

Et ne vous imaginez pas qu'il suffise de désirer ce pain céleste pour en recueillir tout le fruit. Il est vrai qu'en ce qui concerne les actes des vertus, si la volonté se porte avec ardeur et énergie à une bonne œuvre, elle en a le mérite aux yeux de Celui qui considère la bonne volonté; mais, quand il est question des sacrements, le mouvement de la volonté sans l'œuvre n'a pas la même valeur que la volonté jointe à l'œuvre. En effet, les sacrements, par leur vertu propre, *ex opere operato*, comme on dit en théologie, confèrent la grâce à qui les reçoit dignement; ceux qui ne les reçoivent point sont donc privés de cette grâce, quoiqu'ils ne perdent point le fruit de leur dévotion.

Il ne serait pas plus raisonnable de s'éloigner de ce banquet céleste sous ombre de crainte et de respect. Sans doute cette crainte est digne d'éloges. Car on loue le centurion qui, par respect, ne souffrit pas que le Seigneur entrât sous son toit. Mais, d'un autre côté, on loue Zachée, qui le reçut avec joie dans sa maison. De même, il faut louer ceux qui, par suite d'une crainte religieuse, n'osent approcher de la table sainte, et il faut louer aussi ceux qui osent en approcher avec crainte et dévotion. Mais quoique les uns et les autres soient dignes d'éloges, cependant, comme l'amour passe avant la crainte, ainsi que l'enseigne saint Thomas, il est mieux de s'approcher de ce sacrement par amour que de s'en abstenir par crainte et respect.

On ne doit pas non plus admettre cette excuse vulgaire, qui consiste à dire que c'est assez de faire ce que prescrit l'Eglise, c'est-à-dire de s'approcher de la table sainte une fois l'an. Quoique cela suffise à la rigueur, il est néanmoins déplorable que les hommes se privent spontanément d'un tel bienfait et de si grands trésors de la grâce divine acquis par les travaux de Jésus-Christ notre Seigneur. L'immensité de ces trésors, l'Apôtre nous l'indique dans ce magnifique passage : « Cette grâce m'a été conférée à moi qui suis le moindre d'entre tous les saints, d'annoncer aux Gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, etc. » *Mihi sanctorum minimo data est gratia hæc evangelizandi in gentibus impervestigabiles divitias Christi,* etc. Ephes. III, 8. Et ailleurs : « Dieu a voulu faire connaître dans les Gentils les richesses de ce mystère, qui est Jésus-Christ. » *Coloss.* I, 27. Or, il est certain que les fidèles, toutes les fois qu'ils approchent dignement de ce sacrement, entrent en participation de ces richesses. Par conséquent, prétendre qu'il suffit de communier une fois chaque année, c'est dire : Je ne veux participer qu'une fois l'an aux immenses richesses qui nous sont conférées dans ce sacrement. N'est-il pas vraiment digne de pitié, celui dont la conduite équivaut à un tel langage?

Au reste, en vous exhortant au fréquent usage de ce sacrement, nous vous exhortons aussi à vous en approcher avec de bonnes dispositions, c'est-à-dire avec une grande pureté de cœur

et de corps. Rappelez-vous qu'il est écrit : « La sainteté est l'ornement de votre maison, Seigneur, dans la suite de tous les siècles. » *Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum.* Ps. CXII, 5. Et : « La justice et l'équité sont les bases de votre trône. » *Justitia et judicium præparatio sedis tuæ.* Ps. LXXXVIII, 15. En effet, la demeure de Dieu doit être ornée de ces trésors de justice; toute souillure du vice en doit être bannie pour qu'elle soit digne d'une si haute majesté. Ce qui fait dire à saint Athanase : « Si quelqu'un est souillé par la gourmandise, ou par des pensées honteuses, où il se complaise comme dans un bourbier; s'il est travaillé de la haine et du souvenir des injures, comme d'un vertige; si l'envie ou la colère trouble son cœur; s'il est esclave de l'orgueil et de l'arrogance; qu'il n'ose pas approcher de ces mystères purs et divins, avant d'avoir fait amende honorable par la pénitence, et avant de s'être purifié de toute souillure de la chair et de l'esprit. »

Mais comme ce sacrement divin entre dans notre âme par la bouche, il faut surtout veiller sur cet organe, afin de conserver pur ce canal par lequel la vie descend en nous. Que notre bouche soit donc pure de paroles déshonnêtes, de médisance, de mensonge, de parjure, d'injures, et de ces imprécations par lesquelles on voue au démon des créatures de Dieu; de cette manière le démon n'entrera jamais dans le canal par lequel Dieu entre en nous. Ce que je vous demande, mes frères, c'est de rendre spirituellement à la sainte Eucharistie le culte qu'aujourd'hui vous lui avez tous rendu extérieurement. Car nous avons nettoyé toutes les rues par lesquelles passe le corps du Seigneur, nous avons couvert de tapis les murailles, nous avons jonché le sol de fleurs et de rameaux verdoyants, et nous avons déployé tous les ornements que nous avons pu. Puis donc que le même Seigneur entre, comme je viens de le dire, par notre bouche dans notre cœur, il faut purifier de tout vice, et parer de l'ornement des vertus, non-seulement le cœur où Dieu se choisit une habitation, mais aussi la voie qui lui donne accès à ce cœur. Il arrivera de là qu'après avoir préparé dans notre âme une demeure digne de Dieu, nous mériterons d'être reçus par lui dans les tabernacles

éternels, où nous le verrons, l'aimerons, le louerons et le célébrerons à jamais par des hymnes et des cantiques, non plus sous les voiles du sacrement, mais dans l'éclat et la gloire de son immense beauté.

SECOND SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT,

OU L'ON PARLE D'ABORD DE L'EFFICACITÉ DE CE PAIN CÉLESTE ; ET ENSUITE DE SON FRÉQUENT USAGE.

Caro mea vere est cibus.
Ma chair est véritablement viande. *Joan.* VI, 56.

Lorsqu'après le long siége de Samarie, et après une cruelle famine, quelques lépreux furent entrés dans le camp des ennemis, qui, effrayés par un bruit miraculeux, s'étaient enfuis en levant le siége, ils commencèrent par assouvir leur faim sur les vivres trouvés dans le camp, et par piller les dépouilles abandonnées par les ennemis; puis ils se dirent entre eux : « Nous ne faisons pas bien. Car ce jour est un jour de bonne nouvelle; si nous demeurons dans le silence, et si nous ne l'annonçons point, on nous en fera un crime. » IV *Reg.* VII, 3 *et seq.* Ce trait, mes frères, me revient à l'esprit en commençant le présent discours; parce que nous, qui par une grâce de Dieu remplissons les fonctions sacerdotales, et qui, assis à la table du Seigneur, mangeons tous les jours le pain des anges, nous manquerions à notre devoir si en ce jour fortuné nous ne vous faisions participer avec nous à ce festin et à ce pain céleste, et si nous ne vous annoncions quels trésors de grâce divine le Seigneur nous a laissés dans ce sacrement. Pour le faire pieusement et saintement, implorons d'une voix suppliante l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Très-chers frères, telle est l'abondance des dons et des grâces apportés aux hommes par les mérites de la passion et de la mort du Sauveur, que le prophète Isaïe, qui avait vu en esprit ces trésors dans une révélation de l'Eternel, s'écrie : « Aucun œil n'a vu, excepté vous, Seigneur, ce que vous avez préparé pour ceux qui vous attendent. » *Isa.* LXIV, 4. Ces mots doivent s'entendre de l'immensité des dons et des grâces que nous devons à Jésus-Christ; c'est l'opinion des interprètes, et le verbe *attendre* le montre clairement, puisque le salut et la grâce étaient alors, non pas donnés, mais attendus. Le Prophète dit que l'étendue de ces grâces n'est connue ni des hommes, ni des anges, mais de Dieu seul; et, en effet, il n'y a que Dieu, qui apprécie dignement la dignité du Verbe incarné, ainsi que le mérite et l'efficacité du sacrifice de la croix.

Le même Prophète désigne souvent cette abondance de grâces sous le nom d'eau et de fleuves; ainsi il appelle l'Eglise de Jésus-Christ un fleuve ayant des canaux spacieux qui devaient répandre par toute la terre l'abondance des eaux spirituelles, c'est-à-dire de toutes les grâces. *Isa.* XXXIII, 21. C'est ce qui est figuré par les eaux abondantes que le rocher deux fois frappé dans le désert fit jaillir autrefois pour désaltérer tout un peuple, rocher dont l'Apôtre a dit : « Ils recevaient ce breuvage de la pierre spirituelle qui les suivait, et cette pierre était Jésus-Christ. » I *Cor.* X, 4. Car comme la pierre, frappée de la baguette, fournit au peuple défaillant des eaux pour étancher sa soif et rafraîchir ses membres desséchés, ainsi Jésus-Christ, que Dieu a frappé à cause du crime de son peuple, a répandu sur le monde mourant les eaux abondantes de toutes les grâces, afin d'apaiser la soif de nos âmes, de tempérer le feu des passions, de purifier les souillures du péché, et de féconder par une rosée bienfaisante une terre stérile en bonnes œuvres.

L'Apôtre dit de cette pierre qu'elle suivait ceux qu'elle avait rassasiés. Eusèbe Emissène s'exprime ainsi à l'occasion de ce passage : « Celui qui a bu de la grâce de Jésus-Christ est suivi par sa miséricorde, qui réchauffe, dirige et accompagne ceux-là surtout qu'elle a fait participer à ses grâces. » On voit ici com-

bien cette pierre spirituelle diffère de l'aimant. Car l'aimant attire à soi le fer, tandis que Jésus-Christ notre Seigneur, dans l'immensité de sa tendresse, suit et accompagne ceux qu'il embrasse d'un ardent amour. Ce qu'il fait de mille manières, mais surtout par ce divin sacrement, au moyen duquel il demeure éternellement avec nous. L'Epouse du Cantique se glorifie de ce bonheur quand elle s'écrie : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui ; il paît son troupeau parmi les lis, tant que le jour brillera et que les ombres s'abaisseront. » *Dilectus meus mihi, et ego illi; qui pascitur inter lilia, donec aspiret dies, et inclinentur umbræ.* Cant. II, 16. C'est-à-dire, mon bien-aimé restera perpétuellement avec moi, aussi long-temps que durera la vicissitude du jour et de la nuit. Heureux donc ceux qui, appréciant le bonheur que nous devons à l'Evangile, jouissent de ces trésors de la grâce divine, qu'ils ont continuellement sous la main ; malheureux, au contraire, ceux qui, par leur faute, laissent échapper, sans en profiter, une si belle occasion de trouver le salut et le bonheur !

PREMIÈRE PARTIE

Mais il est temps de commencer à exposer en détail les propriétés de ce sacrement divin, propriétés que, dans le saint évangile de ce jour, le Seigneur indique en ces termes sous la similitude de la nourriture : « Ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage. » Le mot *vraiment*, répété ici, atteste, en premier lieu, que ce mystère, qui est au-dessus de la raison humaine, a une efficacité indubitable, et en second lieu, qu'il possède réellement les propriétés de la nourriture. En effet, le corps du Seigneur, contenu dans ce sacrement, est véritablement le pain qui nourrit les âmes et les soutient dans la vie spirituelle. Car le propre des sacrements de la nouvelle loi, c'est qu'ils effectuent ce qu'ils représentent ; en d'autres termes, ils produisent intérieurement dans les âmes ce qu'ils opèrent extérieurement sur les corps. On le voit clairement dans le sacrement de la régénération ; lequel, au moment même où il lave, purifie l'âme de toutes les souillures du péché ; d'où il arrive que chacun,

averti par ce symbole externe, comprend facilement l'efficacité et la vertu de ce sacrement. De même, puisque nous voyons les fidèles prendre extérieurement le pain eucharistique, assurément il fera dans l'âme ce qu'il représente d'une manière sensible. Si donc il soutient extérieurement le corps, la conséquence est qu'il nourrit intérieurement l'âme d'une pâture invisible, et la conserve dans la vie spirituelle.

Mais pour comprendre ce que c'est que la vie spirituelle, et quel en est l'aliment, il faut savoir qu'il y a pour l'homme trois vies : la vie de la nature, la vie de grâce, et enfin la vie de la gloire. La première est commune aux fidèles et aux infidèles, la seconde est particulière aux fidèles, et la troisième est le partage des âmes bienheureuses qui résident dans les cieux. Et comme tout ce qui est vivant (nous l'avons dit dans le discours qui précède) a besoin de nourriture pour se soutenir, chacune de ces trois vies a son aliment qui la nourrit et la conserve. La vie de la nature est sustentée par la nourriture matérielle qui nous est commune avec les infidèles et même avec les brutes; la vie de la grâce est entretenue par Dieu, voilé dans ce sacrement sous l'apparence du pain; et la vie de la gloire est entretenue dans le ciel par le même Dieu se montrant à découvert.

De cette doctrine il est facile de déduire les rapports de ces trois vies entre elles. Car, de même que, suivant les médecins, le sang monte du foie au cœur, afin qu'élaboré par la chaleur de cet organe il se perfectionne et soit ainsi préparé à recevoir dans le cerveau sa forme dernière et la plus parfaite, d'où sortent les esprits animaux, par lesquels les corps se meuvent et sentent; de même le suprême auteur et modérateur des choses, en vertu de sa puissance, élève les hommes de la vie de la nature à la vie de la grâce qui, les perfectionnant et les sanctifiant, les rend aptes à être promus à la vie de la gloire, dernier et suprême perfectionnement de la créature raisonnable.

C'est à cette vie dernière et parfaite que nous dispose et nous prépare cet auguste sacrement. Par lui, en effet, Jésus-Christ notre Seigneur, habitant dans notre âme, la sanctifie dans le siècle présent pour lui donner plus tard la béatitude dans le ciel;

il l'orne maintenant par sa bonté, pour l'orner ensuite par sa lumière; il lui accorde maintenant l'Esprit d'adoption, afin de lui accorder dans la suite l'héritage céleste dû aux enfants. Voilà pourquoi il dit : « Qui mange ce pain vivra éternellement. »

Si vous demandez comment cette nourriture sacramentelle nourrit et conserve l'homme dans la vie spirituelle, la réponse est facile : c'est que ce sacrement confère, à ceux qui le reçoivent avec piété, la grâce divine, source de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-Esprit, qui embellissent, perfectionnent et fortifient toutes les puissances de l'âme, les munissent du secours d'en haut pour l'exercice de toutes les bonnes œuvres, et les arment contre la tentation; les hommes sont ainsi maintenus dans la vie spirituelle et garantis de la mort du péché.

La nourriture, outre qu'elle sustente la vie, procure aussi une jouissance. L'auteur et conservateur de la nature a pris soin d'amorcer les hommes par l'appât du plaisir, pour qu'ils ne négligent point cette nourriture sans laquelle la vie ne pourrait se conserver. S'il a usé d'une telle prévoyance, pour que la vie mortelle ne vînt pas à défaillir faute d'aliments, à combien plus forte raison a-t-il dû employer le même moyen pour que les âmes ne manquassent point de la nourriture divine, d'où dépend non une nourriture périssable mais la nourriture éternelle? Il n'est donc pas douteux que la vie spirituelle ne surpasse en suavité la nourriture du corps autant qu'elle la surpasse en nécessité, et autant que l'âme surpasse le corps en noblesse.

Saint Thomas, pour démontrer que la suavité de ce sacrement est inappréciable, dit que les délices spirituelles y sont puisées à leur source, c'est-à-dire, en Dieu même. Cet effet de la communion est tellement universel qu'il s'étendit jusqu'à la source de toutes grâces, jusqu'au Seigneur lui-même, lorsque, dans la cène, il mangea ce pain céleste avec ses disciples. Car il ne pouvait recevoir un accroissement de grâce, lui dont la grâce était sans mesure; il pouvait encore moins recevoir des forces contre le péché, lui qui était impeccable. Que reçut-il donc en participant à ce sacrement? Une douceur, une suavité ineffable. Car s'il tressaillit dans le Saint-Esprit en voyant ses disciples revenir

d'évangéliser, à bien plus forte raison il tressaillit d'allégresse en prenant l'Eucharistie et en l'instituant pour le salut du genre humain.

Si beaucoup de ceux qui prennent ce pain céleste n'en goûtent pas les délices, la faute en est, non au sacrement, mais à eux-mêmes qui le reçoivent sans dévotion et sans préparation. Car saint Augustin a dit très-justement que Jésus-Christ notre Seigneur est ce que goûte l'âme purifiée; c'est-à-dire qu'il n'est goûté pleinement que de ceux dont le palais de l'âme est pur de la contagion des voluptés terrestres. Ainsi, de même que la manne, figure de ce sacrement, ne fut accordée à nos pères qu'après qu'ils eurent consommé toute la farine apportée d'Egypte; de même il n'est donné de savourer parfaitement les douceurs merveilleuses de ce pain céleste qu'à ceux qui, renonçant à la farine de l'Egypte, c'est-à-dire aux voluptés du siècle, placent en Dieu seul tout leur amour et toutes leurs délices.

Certes, nul langage ne saurait exprimer les joies, les délices, les pures jouissances, les transports de ces derniers, quand ils approchent de la table du Seigneur. En effet, la joie, suivant les philosophes, étant éveillée par la présence de l'objet aimé, de quelle joie ne sera pas inondé celui qui brûle d'amour pour Jésus-Christ, quand il le reçoit au fond de son cœur? quand il jouit de sa présence? quand il l'embrasse et le serre dans les étreintes du plus pur amour? quand, prosterné à ses pieds, il y imprime avec Marie-Madeleine les plus doux baisers? quand, avec l'Epouse du cantique, il peut dire . « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme; je le tiens, et je ne le lâcherai point? » *Cant.* III, 4. Alors quels cantiques ne retentissent point! quelles actions de grâces « au milieu des chants d'allégresse et de louange! » *Ps.* XLI. De quelle charité ardente est embrasée l'âme! de quelles suavités elle se rafraîchit et se rassasie! quelle joie intime, quels tressaillements!

Ces douceurs, ces suavités spirituelles produisent tout ensemble deux effets, qui semblent contraires, la faim et la satiété, particularité qui existe aussi dans les âmes bienheureuses qui règnent

au ciel. Voici ce que Pierre Damien dit à ce sujet : « Avides, et toujours rassasiés, les saints désirent ce qu'ils ont. Ni la satiété ne les dégoûte, ni la faim ne les torture. Plus ils mangent, plus ils sont affamés. » Puisque dans ce sacrement, le plus grand de tous, les fidèles se nourrissent ici-bas du même Dieu dont les saints jouissent au ciel, il n'est pas étonnant que de la même source découlent les mêmes effets.

Ces effets sont surtout remarquables dans les hommes arrivés à une haute perfection. On en voit qui sont tellement dégagés du bourbier des vices et des voluptés terrestres, qui brûlent tellement de l'amour de Dieu, que, lorsqu'ils prennent ce pain céleste, ils sont inondés d'une immense joie spirituelle, ils éprouvent dans tout leur être d'incroyables délices, ils jouissent pleinement de la paix de l'âme et des consolations les plus suaves, ils ne comprennent pas ce qu'ils pourraient désirer de plus en cette vie. Et ce qui est plus admirable, c'est que l'âme, pour qui sont faites surtout ces délices divines, n'est pas seule à en jouir ; la chair elle-même, qui de sa nature ne convoite que les biens terrestres, à cause de l'affinité qu'ils ont avec elle, trouve tant de charme dans ce sacrement, qu'elle repousse les autres biens, afin de se rassasier plus pleinement de si pures délices.

Il n'y a là rien d'étonnant ou d'incroyable. Car les hommes parfaits, encore revêtus d'un corps mortel, reçoivent souvent du Seigneur dans ce festin céleste comme un avant-goût de la gloire future. Tellement que, suivant saint Denis, on peut, d'après les délices de ce sacrement, conjecturer les ineffables délices de la gloire à venir. Voici ses paroles : « La participation au mystère sacré, aide à concevoir ce que sera la société bienheureuse de Jésus-Christ dans le ciel. En effet, s'il se communique avec une telle plénitude sur la terre, où la chair résiste à l'esprit, où l'amour est froid, et la vertu languissante, que ne fera-t-il pas dans le ciel, où est un pur amour, un état stable, et où rien dans l'homme ne fait obstacle aux illuminations et aux délices divines ? On peut en avoir quelque pressentiment, mais il est impossible de l'expliquer. »

De ces douceurs incomparables naît une faim ardente, un désir insatiable de manger ce même pain. Comment, en effet, une âme pieuse et pure, fiancée spirituellement à Jésus-Christ, ne désirerait-elle pas vivement ce qui lui a procuré tant de bonheur, de charité et de pure allégresse? Dans les âmes purifiées cette faim est telle, qu'un seul jour, passé sans la sainte communion, semble une éternité. Cela vous étonne, mes frères, et vous semble difficile à croire? Et cependant n'est-ce pas une conséquence naturelle de l'ineffable bonté de notre Dieu et de l'efficacité de ce sacrement suprême, lorsque la toute-puissante Majesté descend dans une âme purifiée de toute souillure charnelle et terrestre?

Ce qui vient d'être dit, mes frères, se rapporte à ce divin mystère, en tant que nourriture des âmes. Car, c'est comme nourriture qu'il nourrit et réjouit l'âme. Mais il a bien d'autres propriétés, par suite de l'immense puissance et de la grandeur de Celui qu'il contient.

La première, c'est la rémission des fautes vénielles, inévitables dans cette vie. Suivant la remarque de saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ notre Seigneur ayant ordonné à ses apôtres de dire dans la prière de chaque jour : « Remettez-nous nos offenses, » qui est-ce qui en cette vie se prétendrait innocent de toute offense vénielle? Pour remédier aux fautes de ce genre, le tendre et sage médecin des âmes a institué ce sacrement divin qui, selon saint Denis, étant un feu spirituel, consume et détruit ces pailles des fautes légères. Cela devrait nous déterminer à en faire un fréquent usage. Nous qui commettons si souvent des péchés véniels, nous devrions être heureux de pouvoir les effacer par la fréquente réception de ce sacrement. C'est le conseil que saint Ambroise nous donne en ces termes : « Si, toutes les fois que le sang de Jésus-Christ est répandu, il est répandu pour la rémission des péchés, je dois le recevoir toujours; moi qui ne cesse de pécher, je ne dois pas cesser de recourir au remède. » Et ailleurs : « Un blessé désire trouver un remède. Or, l'état de péché est une blessure, dont le remède est ce sacrement vénérable. »

J'ajouterai une autre propriété non moins admirable de l'Eucharistie. Telle est la puissance de ce sacrement, que, bien qu'il soit un sacrement des vivants, et non un sacrement des morts (car manger appartient aux vivants et non aux morts), et que par conséquent il doive être reçu par ceux qui ont la vie de la grâce, et non par les âmes ensevelies dans la mort du péché, quelquefois cependant il rend la vie spirituelle à des âmes mortes, et fait passer l'homme de l'état de damnation à l'état de grâce. D'après saint Thomas, cela a lieu quand l'homme est coupable d'un péché mortel dont il n'a pas conscience et auquel il n'a pas affection. Cette pensée est ainsi expliquée par le pape Adrien : « Si quelqu'un a oublié un péché mortel, et, après avoir examiné sa conscience, fait ce qu'il peut pour effacer l'indignité que le péché mortel cause dans l'âme, il ne pèche pas en approchant de la sainte table, fût-il encore en état de péché mortel, mais souvent il obtient son pardon par l'efficacité du sacrement. Comme l'a très-bien dit saint Augustin, ce sacrement n'a pas seulement pour effet de nourrir ceux qu'il trouve vivants, mais il rend aussi la vie aux morts. »

Cette propriété merveilleuse de l'Eucharistie doit certes inspirer la confiance, et apporter de grandes consolations à ceux qui s'en approchent fréquemment et religieusement. Car bien que personne ne sache s'il est digne d'amour ou de haine, quiconque cependant, après avoir examiné sa conscience, reçoit pieusement et fréquemment ce médicament céleste, pourra du moins conjecturer, sans être téméraire, qu'il s'en est approché quelquefois avec une disposition suffisante pour acquérir, en vertu de l'efficacité sacramentelle, la vie de la grâce qui lui manquait peut-être. Il est vrai que Dieu seul connaît la disposition moyennant laquelle ce sacrement confère la grâce, et de là vient qu'il reste toujours à ce sujet quelque incertitude; néanmoins il est vraisemblable que celui qui communie fréquemment, le fait quelquefois de manière à recevoir la grâce, s'il ne l'avait pas reçue précédemment. Il lui arrive ce qui arrive à ceux qui tirent à la cible; après qu'ils ont lancé sans succès un grand nombre de flèches, une ou deux atteignent le but.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'USAGE FRÉQUENT DE CE SACREMENT DIVIN.

De ce qui vient d'être dit, mes frères, il est facile de déduire, d'abord, avec quelle pureté d'âme on doit approcher de ce sacrement, le plus grand de tous, et dans lequel, avec le corps véritable du Sauveur, réside toute la plénitude de la divinité. Ensuite, puisque ce sacrement possède des propriétés si diverses pour la sanctification des âmes, il est clair qu'il faut en approcher avec avidité et avec assiduité, afin de participer à de si grands biens.

Cependant cette raison d'utilité ne doit pas être confondue avec la nécessité; celle-ci est bien plus puissante pour solliciter et aiguillonner les hommes. Or, la communion n'est pas seulement utile, elle est nécessaire, et il suffit pour s'en convaincre de considérer la force de la concupiscence. Car puisque ses ravages sont continuels, ils doivent être aussi réparés continuellement par la vertu de l'Eucharistie, afin qu'en nous le remède soit aussi constamment présent que le mal. C'est là surtout la propriété de ce sacrement, propriété que l'on appelle réfection spirituelle, pour indiquer que, comme dans nos corps la nourriture quotidienne répare ce qu'absorbe sans cesse la chaleur naturelle, de même, ce pain céleste rétablit et renouvelle, au moyen de la grâce qu'il apporte, ce que dévore en nous le feu de la concupiscence, en nous sollicitant aux jouissances charnelles. Il est vrai que tous les sacrements de la nouvelle loi donnent la grâce à ceux qui les reçoivent dignement, et que tous ils nous aident à conserver la vie spirituelle; cependant l'Eucharistie a de plus qu'eux une efficacité toute spéciale pour produire ce résultat. Car indépendamment de la grâce qui est l'effet commun de tous les sacrements, chacun d'eux a des effets particuliers qui le distinguent des autres. Or, il est constant, comme nous venons de le dire, que l'effet propre de l'Eucharistie est la réfection spirituelle des âmes; donc, pour conserver la vie spirituelle, ce sacrement est plus efficace que tous les autres, lesquels sont destinés à d'autres effets.

De cet effet spécial, il est facile de conclure combien fréquemment on doit recevoir l'Eucharistie. Car là où les causes de maladie sont permanentes, c'est un axiome des médecins que les remèdes doivent aussi être permanents. Ainsi ils prescrivent l'usage constant des aliments froids et l'abstinence continue des aliments chauds à ceux qui souffrent d'une inflammation du foie. Or, mes frères, au fond de notre cœur nous portons toujours avec nous le foyer du péché, foyer que l'Apôtre appelle péché, parce qu'il dérive du péché originel, et qu'il sollicite au mal en nous inclinant avec une grande force vers ce qui est de la chair et du monde, comme les richesses, les honneurs, les voluptés et toute espèce de délices, et en nous inspirant une aversion non moins forte pour ce qui est importun à la chair, quelque juste et quelque honnête que ce soit. Si donc ce foyer du péché, si cette source de tous les maux est en nous, et nous excite si puissamment au mal ; qui ne voit qu'il faut réparer continuellement ce qui est attaqué et déchiré par des assauts continuels? Et quel moyen plus efficace d'arriver à ce but, que la fréquentation d'un sacrement, institué surtout pour cela par le céleste médecin, par l'auteur même de notre salut?

Ces considérations font voir combien est condamnable la nonchalance de ceux qui ne font pas tout ce qui dépend d'eux pour recourir fréquemment et saintement à un remède si nécessaire à l'infirmité humaine. Mais, si ceux-là sont blâmables, que dire de ceux qui, non contents de repousser ce pain vivifiant et salutaire, censurent, déchirent les personnes qui le prennent fréquemment, et, les accusant de témérité et d'audace, ou d'hypocrisie et de vanité, les détournent de la participation à cet immense bienfait? Les effets admirables de ce sacrement que nous avons exposés plus haut, mettent en évidence, et l'aveuglement de ces téméraires censeurs, et leur ignorance des choses divines. Car quelle démence, ou plutôt quelle cruauté, que d'éloigner les hommes de tels trésors, de tels secours de la grâce divine, de remèdes si précieux pour la faiblesse humaine, et enfin de la vie éternelle?

Qui est-ce qui jamais s'est étonné que le malade aille chez le

médecin, le pauvre chez le riche; que celui qui est couvert de boue aille à la fontaine, que le blessé cherche des médicaments pour guérir ses blessures? Vous qui êtes chrétien, comment ignorez-vous à ce point les vérités de la foi? Ne savez-vous pas que tous les hommes ont été condamnés à la mort par la faute d'un seul homme, et que par un seul homme ils ont été rachetés de la mort et appelés à la vie éternelle? Est-ce que vous ignorez que les sacrements sont comme des canaux dérivés du cœur de Jésus-Christ, et par lesquels découlent sur nous les trésors de sa passion très-sainte, c'est-à-dire, la grâce, la charité, la rémission des péchés, le courage, toutes les vertus, et enfin tous les remèdes nécessaires à notre faiblesse?

Au reste, s'ils sont bien coupables ceux qui, par des sarcasmes clandestins, détournent les âmes faibles des remèdes que Dieu a institués pour notre salut, que penser des autres qui, poussés par je ne sais quel motif, s'acharnent contre tous ceux qui fréquentent les sacrements, les tourmentent, soit par des reproches publics, soit par d'autres moyens indignes, et mettent tout en œuvre pour les faire renoncer à leurs pieux exercices? Certes, il est fort étrange, que des hommes qui devraient offrir au peuple ce pain salutaire, le munir de ce secours, appliquer ce remède sur ses blessures, le nourrir de ce lait, l'engraisser de ce mets délicieux, l'enrichir de ce trésor de la grâce divine, et l'attirer à ce festin par leurs paroles, par leurs exemples, et de toutes manières; que ces hommes, dis-je, sous prétexte de piété, emploient tous les moyens possibles pour priver leurs frères de telles richesses.

Si c'est un grand crime que de laisser l'homme partir de cette vie sans le viatique céleste, pourquoi ne veulent-ils pas munir de ce précieux secours celui qui vit au milieu de tant de piéges et de périls, et qui doit combattre à la fois contre l'antique serpent, contre le monde, contre les méchants, contre la chair et les passions, les pires de tous les tyrans? On dira peut-être qu'un moribond, qui n'était pas encore en état de grâce, peut y être mis par l'efficacité de ce sacrement. Il est vrai que cela arrive quelquefois; mais est-il moins nécessaire aux vivants de sortir de l'état de damnation, pour entrer dans l'état de grâce? D'où est donc

venu dans l'Eglise ce genre de persécution contre les justes? Certes, ils pourraient à bon droit répondre avec la tribu de Juda : « Avons-nous vécu aux dépens du roi, ou nous a-t-on fait quelques présents? » II *Reg.* XIX, 42. Cette accusation pourrait s'appliquer à certains individus, qui font, pour un salaire, une chose sainte, qu'ils n'eussent peut-être pas faite autrement; et cependant ce n'est pas à ceux-là que s'en prennent les détracteurs. Mais ceux qui font un usage assidu de l'Eucharistie, quel profit terrestre en recueillent-ils, sinon les sarcasmes et les railleries des méchants?

Pour moi, quand j'examine attentivement un fait si étrange, la seule cause que j'en trouve, c'est que l'ennemi du salut des hommes, sachant que contre ses efforts il n'y a pas d'armes plus puissantes que les sacrements, dirige contre eux toute sa malignité, afin de les anéantir totalement, ou du moins de priver les fidèles de fruits si salutaires. Non content d'employer les assauts d'une populace grossière et ignorante, il aiguise encore les langues de certains savants; non pas de tous, mais de ceux dont la science produit l'enflure plutôt que la dévotion et l'ardeur de la piété. En effet, les intérêts des âmes courent de grands dangers, lorsque la science, dépouillée de la crainte du Seigneur, domine dans l'Eglise.

Comment ces hommes-là ne se rappellent-ils pas les premiers temps de l'Eglise naissante, ces jours bénis où les fidèles « continuant d'aller tous les jours au temple, et rompant le pain dans leurs maisons, prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, en louant Dieu? » *Act.* II, 46. De ce pain saint Luc avait dit un peu plus haut : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion et la fraction du pain, et dans les prières. » *Act.* II, 42. On voit par là que c'est par la prière et par l'usage quotidien de ce sacrement que l'Eglise a grandi, et qu'elle a acquis assez de puissance et de force pour se maintenir ferme et inébranlable contre toutes les attaques du monde et des enfers. O déplorable condition de notre époque! La vertu des sacrements a-t-elle vieilli, ou les dogmes de notre foi ont-ils changé, pour que nous accusions et blâmions dans notre siècle ce que nous approuvons, louons et admirons dans les temps anciens? Car je vois

qu'on peut dire aujourd'hui des personnes qui fréquentent la communion ce qu'on disait autrefois des chrétiens : « Ce que nous savons de cette secte, c'est qu'on la combat partout. » *De secta hac notum est nobis, quia ubique ei contradicitur*. Act. XXVIII, 22. Partout, en effet, cette pieuse coutume a ses railleurs, qui ne cessent de crier contre la fréquentation des sacrements.

Vous direz peut-être : Parmi ceux qui approchent de ce sacrement il y en a beaucoup qui le reçoivent trop souvent, ou même qui le reçoivent d'une manière indigne, ce qui est cause de leur perte. — Combien plus, convenez-en, qui ne périraient pas, s'ils en approchaient? Le nombre de ceux qui se perdent par la réception de l'Eucharistie, est petit et incertain; le grand nombre de ceux qui se perdent pour s'en éloigner est manifeste, puisque leur vie criminelle les met en évidence. Ce double danger est exposé avec beaucoup de sagesse par saint Ambroise, dans un passage où il parle à Dieu en ces termes: « C'est une chose grave, Seigneur, que de venir à votre table sans un cœur pur et des mains innocentes. Mais nous sommes bien plus coupables, si, inquiets à cause de nos péchés, nous n'offrons pas le sacrifice. » Par ces paroles, saint Ambroise flétrit l'audace des uns, et la crainte exagérée des autres; cependant il blâme plus fortement ceux qui, sous l'empire d'une crainte excessive, se privent d'un remède si salutaire. Saint Bernard a signalé ce double danger avec plus de concision : « Malheur, dit-il, à qui ne communie point, et malheur à qui communie indignement! » Or le juste évite ce danger lorsque sentant sa faiblesse, et les périls qui l'environnent, il purifie avec crainte et tremblement son âme et son corps avant d'approcher de cet appui de notre salut, de ce remède de l'infirmité humaine, de cette table bienfaisante, que le Seigneur nous a préparée contre toutes nos tribulations.

Voici d'ailleurs des paroles de saint Augustin bien faites pou. nous rassurer : « A moins d'avoir commis des crimes qui méritent l'excommunication, on ne doit pas s'éloigner du corps du Seigneur. » *Epist. ad Januar.* Saint Bonaventure ne nous encourage pas moins quand il dit : « Nous devons approcher de ce sacrement, non pour sanctifier le Seigneur par notre sainteté,

mais, au contraire, pour qu'il nous sanctifie par la sienne. » Enfin nous trouvons un puissant encouragement dans une circonstance de la vie du roi David. En voyant Oza frappé de mort pour avoir touché l'arche du Seigneur, il fut saisi de crainte, et ne voulut pas la faire placer dans son palais; cependant dès qu'il eut appris que le Seigneur avait comblé de bienfaits la maison de celui chez qui l'arche avait été transportée, il la fit mettre dans sa demeure, afin de participer à cette bénédiction. II *Reg.* VI, *passim.*

Je suis entré dans tous ces détails, mes frères, parce que, la foi catholique nous apprenant avec certitude que ce sacrement divin a des propriétés innombrables pour procurer le salut des âmes, il est clair que rien n'est plus utile à nos intérêts spirituels que d'approcher fréquemment de la sainte table avec un cœur pur et humilié. Car de même que les corps se soutiennent par la nourriture, de même nos âmes vivent de cet aliment céleste; et non-seulement elles en vivent, mais encore elles y trouvent un accroissement continuel de toutes les vertus et de tous les trésors de la grâce.

On objectera que beaucoup de ceux qui se nourrissent fréquemment de ce pain céleste, que beaucoup de prêtres mêmes qui le reçoivent tous les jours, ne sont pas pour cela meilleurs, ni plus saints que les autres. Je conviens qu'il en est ainsi. Seulement il faut s'en prendre, non au sacrement, mais à l'indignité de ceux qui le reçoivent. L'Eglise le proclame en cette solennité dans ses chants :

> Sumunt boni, sumunt mali,
> Sorte tamen inæquali,
> Vitæ vel interitus.

« Les bons le prennent, les méchants le prennent, mais avec un sort différent; les premiers y trouvent la vie, et les autres, la mort. » Comme le même feu amollit la cire et durcit l'argile; ainsi ce sacrement, restant le même en soi, procure aux uns le salut et la vie, tandis qu'il est pour les autres une occasion de mort. En effet, c'est un axiome admis en philosophie, que les actes d'un agent dépendent de la disposition du patient. D'où il

résulte, que toutes les causes, soit naturelles, soit surnaturelles, telles que nos sacrements, produisent des effets divers, selon les dispositions diverses du sujet.

Pour me faire mieux comprendre, je vais vous raconter ce qui est arrivé il y a peu de jours. Un homme recevait chaque mois les sacrements de pénitence et d'Eucharistie, sans pour cela rien changer à sa manière de vivre et à ses anciens désordres. Un de ses amis, homme instruit autant que pieux, étonné d'une telle conduite, lui tint ce langage : Tous ceux qui approchent fréquemment de ces divins mystères mènent une vie plus pieuse et plus sainte; ils renoncent au désordre, s'ils avaient eu le malheur d'y vivre : comment se fait-il que vous, qui recevez chaque mois les mêmes sacrements, vous n'êtes changé en rien? — Voici la raison, répondit l'autre : c'est que je viens à ces mystères, non par dévotion, mais lié par la nécessité. J'avais fait vœu d'un pèlerinage à Jérusalem. Comme je m'étais repenti de ce vœu et que j'avais obtenu une dispense pour le faire commuer, mon confesseur y substitua la fréquentation des sacrements. Je m'en approche donc par nécessité, plutôt que par dévotion. Alors il ne faut pas s'étonner, s'ils ne produisent pas en moi les mêmes effets qu'en ceux qui les reçoivent avec piété et religion.

Cet exemple, mes frères, répond pleinement, je pense, à la question proposée, et indique la cause pour laquelle beaucoup de ceux qui communient, et même beaucoup de ceux qui, chaque jour, consacrent le corps sacré du Seigneur, ne profitent pas de ce remède salutaire, et peut-être même le reçoivent à leur détriment; car cette sainte table, qui remédie à la faiblesse des uns, est pour les autres l'occasion d'un jugement plus sévère.

J'ai voulu, mes frères, vous donner ces avertissements, afin que personne ne s'imagine que je songe uniquement à exhorter à la fréquentation de ce sacrement, et que je ne me soucie pas d'inspirer une crainte salutaire à ceux qui s'en approchent sans piété, qu'ils soient prêtres ou non. Car je vois qu'il y en a beaucoup qui en approchent fréquemment, soit pour se conformer à la règle de l'institut dont ils sont membres, soit par habitude et parce qu'ils veulent suivre les exemples d'autres communiants

dont ils n'ont par les sentiments ni la dévotion. Si donc il en est qu'il faut exciter, de peur que, sous l'empire d'une crainte excessive, ils ne s'éloignent de la table sainte; il en est d'autres qu'il faut intimider, de peur qu'ils ne s'en approchent avec indignité. Terminons en exhortant les uns et les autres à recevoir le corps vivifiant du Sauveur avec un cœur chaste et pur, avec le vêtement nuptial de la charité, avec un tremblement respectueux, une pieuse allégresse, un amour ardent, une humble componction, un parfait oubli des injures. De cette manière, le Sauveur les dirigera lui-même à travers tous les écueils de la vie, et les conduira enfin au port désiré de l'éternel bonheur.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT,

OU L'ON EXPLIQUE D'ABORD LES PROPRIÉTÉS ET LES EFFETS DE LA SAINTE EUCHARISTIE, CONSIDÉRÉE NON-SEULEMENT COMME SACREMENT, MAIS AUSSI COMME SACRIFICE; — ENSUITE ON PROUVE QUE L'EXPÉRIENCE DE CES PROPRIÉTÉS CONFIRME LES JUSTES DANS LA FOI A CE SACREMENT; — ENFIN ON MONTRE COMBIEN FRÉQUEMMENT ET AVEC QUELLE PURETÉ DE COEUR NOUS DEVONS NOUS EN APPROCHER.

Caro mea vere est cibus.
Ma chair est véritablement viande. *Joan.* VI, 56.

Très-chers frères, les propriétés de ce sacrement divin sont si variées et si nombreuses, il renferme tant de motifs d'amour de Dieu, et de si grands bienfaits, que quand nous passerions toute la vie à les exposer, notre faiblesse n'y suffirait pas. Quoique, dans les discours précédents, bien des choses aient été dites, il reste encore à en expliquer d'autres, qui peuvent nous porter à vénérer, à aimer, à recevoir souvent ce sacrement auguste; et c'est ce que je me propose d'essayer aujourd'hui. Pour le faire d'une manière utile implorons humblement, et tous ensemble,

puisqu'il s'agit de notre intérêt commun, l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Le suprême auteur et modérateur du monde qui a tout créé sans le secours d'aucune créature, pouvait aussi gouverner seul tout ce qu'il a créé; cependant, pour faire participer à sa grandeur les créatures, sorties de ses mains, il a daigné les appeler à partager sa puissance, et leur donner le caractère de causes efficientes, pour qu'elles administrent le monde conjointement avec lui.

Or, parmi ces causes efficientes, il a surtout choisi sept étoiles (que les Grecs appellent planètes, parce qu'elles sont errantes), et il leur a donné pour mission de gouverner, par leurs influences, les corps de ce bas monde. De ces astres, les uns envoient les pluies, les autres, la sérénité; d'autres tirent les vents des vapeurs occultes de la terre; d'autres président à la mer, aux sources, aux fleuves, aux moissons, aux plantes, et enfin à toutes les productions qui sortent du sein fécond de la terre.

De même que le Créateur gouverne toute la nature principalement au moyen des sept planètes, de même il administre, dirige et féconde son Eglise au moyen de sept sacrements. Puisqu'il est en même temps l'auteur et de la grâce et de la nature, rien d'étonnant qu'il ait voulu le même nombre de causes et le même ordre dans les deux gouvernements. Les sept sacrements produisent dans les âmes des effets aussi variés que ceux des planètes sur les corps; il serait trop long de les énumérer ici.

De même qu'entre ces sept astres le soleil tient le premier rang, puisque tous les autres tirent de lui leur lumière et leurs propriétés; ainsi, entre les sept sacrements de l'Eglise, le premier rang appartient à la sainte Eucharistie, car elle contient l'auteur même des sacrements, duquel ils tirent tous, comme d'un soleil de justice et d'une source de grâce, toute leur efficacité. Et comme la planète, qui s'appelle Lucifer, accompagne constamment le soleil à son coucher et à son lever, de même le sacrement de confession est le compagnon inséparable de la sainte Eucharistie, puisqu'il purifie notre âme, afin que la sainte Eucharistie puisse y trouver une habitation digne d'elle.

Or ces deux sacrements éminents, qui peuvent se renouveler chaque jour, tandis que les autres, ou ne se donnent qu'une fois, ou ne se donnent que rarement, nous aident d'une manière merveilleuse à rétablir et à conserver la santé de l'âme, puisque, par cette fréquentation quotidienne, nous portons remède à nos maladies et à nos besoins de tous les jours.

Et d'abord le sacrement de confession guérit nos âmes des maladies du péché, ou même les rappelle de la mort à la vie. Ce sacrement, comme le baptême, est appelé sacrement des morts, parce que l'un et l'autre ont le privilége de remettre les péchés, c'est-à-dire, de rendre la vie spirituelle aux âmes ensevelies dans la mort du péché, pourvu toutefois qu'elles ne mettent point obstacle à la grâce divine. Ensuite, pour que nous ne perdissions point la vie obtenue par ces sacrements (et nous la perdons quand nous tombons dans le péché mortel), le céleste médecin des âmes a sagement institué le sacrement de l'Eucharistie, qui met en sûreté la vie spirituelle, et qui la préserve des ravages du péché mortel. Ainsi le baptême et la confession servent surtout à effacer les péchés passés; mais l'Eucharistie a pour principal effet de munir l'âme contre les péchés à venir.

En effet, tant que nous vivons, il y a en nous la concupiscence de la chair, foyer de péché, qui à tout instant nous sollicite au mal, et contre lequel ce sacrement nous apporte un secours et une énergie célestes. Et, comme si ce n'était pas assez de la concupiscence, les choses humaines, au milieu desquelles nous vivons, et auxquelles nous attachons notre cœur, viennent souvent corrompre notre âme et la détourner du désir et de l'amour des choses spirituelles. Car de même que ceux qui manient des objets matériels malpropres, se salissent à ce contact, de même notre âme, quand elle s'éprend d'un amour excessif pour les biens de la terre, se souille par cet amour. Voilà pourquoi la divine Providence a sagement pourvu à notre infirmité, en donnant à l'Eglise le corps éminemment pur de Jésus-Christ notre Seigneur, dont le contact, non-seulement efface les souillures contractées dans le commerce des choses humaines, mais encore nous fait participer à la pureté divine.

Dans une noble cité d'Espagne il y a, dit-on, deux magnifiques hôpitaux, destinés, l'un aux malades, l'autre aux convalescents, afin que la santé, obtenue dans l'un, se fortifie dans l'autre au moyen d'aliments choisis et de soins délicats. La sagesse divine a fait quelque chose de semblable, lorsque, entre autres sacrements, ayant des destinations diverses, elle a institué les deux dont nous parlons : l'un, pour guérir les âmes et même pour les rappeler de la mort à la vie ; l'autre, pour les âmes guéries, ou ressuscitées; de sorte que la santé et la vie obtenues par le moyen de l'un se conservent par l'efficacité de l'autre. Le premier de ces deux sacrements est la confession des péchés ; le second est l'Eucharistie, dont le fréquent usage est indispensable pour la conservation de la vie spirituelle. Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si beaucoup perdent bientôt la santé et la vie qu'ils doivent au sacrement de pénitence : c'est qu'ils s'abstiennent de l'usage de l'Eucharistie, qui leur eût conservé ce trésor.

I.

Il y a quelque chose de particulier à ce sacrement, et qui ne convient à aucun des autres : c'est qu'il est en même temps un sacrifice. Dans ce sacrifice nous immolons non pas des veaux et des agneaux, comme on le faisait sous l'ancienne loi, mais le propre Fils de Dieu, qui s'est offert sur la croix pour le salut du monde. Ce sacrifice était figuré par ceux de l'ancienne loi, aussi nombreux que divers. Seul il contient parfaitement le vrai moyen d'apaiser la Divinité. En effet, le sang des animaux n'a rien qui plaise à Dieu. Mais dans le sacrifice où le Fils unique de Dieu s'est immolé pour le salut du monde, Dieu fut touché de tant d'obéissance, d'une humilité si profonde, d'une charité si ardente, d'une patience si parfaite, d'un zèle si brûlant pour la gloire divine, et de toutes les vertus qui brillèrent à un si haut degré dans cette immolation sublime.

Or, ce sacrifice, Jésus-Christ notre Seigneur l'offrit sur l'autel de la croix, où il nous a rachetés de la captivité du démon. En vue de cette rédemption, comme le dit saint Ambroise, il nous a emprunté ce qu'il devait offrir pour nous, et ainsi nous a rachetés

avec notre propre bien. Quelle gloire pour la nature humaine, d'avoir fourni le prix de notre rachat! L'apôtre saint Pierre, sur l'indication du Seigneur, trouva, dans la bouche d'un poisson, une pièce d'argent qui lui servit à payer le tribut : le Seigneur a trouvé dans notre humanité son sang précieux, pour payer la dette commune du genre humain. C'est ce que Clément d'Alexandrie exprime dans la comparaison suivante : « Comme l'abeille, effleurant les fleurs d'un jardin, confectionne un rayon de miel, qu'elle offre au maître du jardin pour prix des fleurs butinées, de même le Sauveur, prenant notre chair, en a façonné un rayon de miel, pour nous faire participer au salut et à sa félicité. »

Mais avant d'offrir ce sacrifice d'une manière sanglante sur le gibet de la croix, le Sauveur l'a offert dans la dernière cène d'une manière non sanglante, et nous a accordé la faculté de l'offrir ainsi chaque jour. Car, dans le sacrifice quotidien de la messe, nous n'offrons à Dieu le Père rien de moins que ce que Jésus-Christ mourant lui a offert sur la croix; nous lui présentons le même Agneau immaculé, la même victime, le même Fils de Dieu. Rien de plus agréable à Dieu, ni de plus salutaire à l'homme que ce sacrifice. En effet, comme il possède une valeur infinie, il procure à Dieu une gloire sans égale, et nous mérite le salut éternel. En cela brillent la bonté et la tendresse immenses de notre Dieu, qui non content de se faire notre pain, voulut encore se faire notre sacrifice, afin que, d'une part, nous pussions le manger comme un pain vivant qui donne la vie éternelle, et que, d'autre part, nous pussions l'offrir à Dieu le Père, en expiation de nos crimes, comme un sacrifice véritable et sans tache.

On trouve une mention remarquable de ce pain et de ce sacrifice dans le Psaume LXXI, que presque tous les rabbins entendent du Messie. Car au lieu de ce que donne la Vulgate, d'accord avec les Septante : « Il y aura abondance sur la terre sans excepter le sommet des montagnes, » *Ps.* LXXI, 16, Paul, évêque de Burgos, dit que la version chaldaïque porte : « Il y aura un gâteau de froment sur les têtes des prêtres. » La traduction des rabbins a le même sens. Car les uns traduisent : « Il y aura un gâteau de

froment sur la terre au sommet des montagnes; » d'autres : « Il y aura un sacrifice de pain sur la terre au sommet des montagnes. » Par ces montagnes il faut entendre ce que l'interprétation chaldaïque, citée plus haut, appelle *têtes des prêtres;* car ce sont là les montagnes dont le même Prophète venait de dire : « Que les montagnes apportent la paix au peuple. » *Ibid.* 3.

De ces interprétations il est aisé de conclure que Jésus-Christ notre Seigneur est non-seulement le pain qui nous soutient dans la vie spirituelle, mais encore le sacrifice que nous offrons à Dieu le Père en expiation de nos crimes. Car il est bien établi, même d'après la tradition des Hébreux, ainsi que nous venons de le dire, que, dans le Psaume LXXI, il s'agit du règne du Messie, de ce Messie que l'Esprit-Saint appelle ailleurs « prêtre selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps.* CIX, 4. De même que dans l'ancienne loi, toutes les immolations d'animaux figuraient le vrai sacrifice et la mort de Jésus-Christ, suprême pontife; de même avant la loi, Melchisédech, roi et pontife en même temps, offrant à Dieu en sacrifice le pain et le vin, figurait le sacrement et le sacrifice de l'Eucharistie. En effet, avant le vrai sacrifice qui a sauvé le monde, Dieu se complaisait dans les images de son Fils, et, tant que la vérité fut absente, il voulait que tous les justes contemplassent et offrissent de telles images. En l'absence du bien-aimé, c'est une grande consolation pour ceux qui aiment vraiment, que d'en regarder une image fidèle.

Ainsi, de même que Melchisédech offrait en sacrifice à Dieu le pain et le vin; ce qui, nous l'avons dit, était la figure de notre sacrifice; de même, Jésus-Christ, notre pontife selon le même ordre de Melchisédech, a offert dans la dernière cène le vrai sacrifice du pain et du vin, et a voulu qu'il fût offert ensuite par d'autres prêtres. C'est là le gâteau de froment que le Prophète nous montre sur les têtes des prêtres, et que chaque jour, en effet, nous portons au-dessus de nos têtes, lorsque nous élevons la sainte hostie pour la présenter aux adorations du peuple, et pour l'offrir à Dieu le Père.

Cette interprétation du Psaume LXXI ne diffère pas de celle de saint Jérôme, qui traduit : « Il y aura un froment mémo-

rable, etc. » Car, puisque notre Messie devait apporter au monde, non l'abondance du blé, ni les richesses terrestres, mais les trésors spirituels et célestes, il s'ensuit que le froment mémorable, qu'il disait nous donner, c'est ce pain vivant qu'il nous laisse en mémoire de son sacrifice, et qu'il nous ordonne de consacrer, de prendre et d'offrir à son Père. Ce texte célèbre, accepté par les ennemis mêmes du nom chrétien, peut donc nous servir, soit contre eux, soit contre les hérétiques de notre temps, et Jean Eck, ce vigoureux défenseur de notre foi, a eu raison de s'en servir contre ces derniers.

Au reste, le sacrifice de la messe est vivifiant et salutaire, non-seulement pour le communiant ou le célébrant, mais aussi pour toute l'Eglise, qui y est nommée chaque fois; et non-seulement pour les vivants, mais aussi pour les morts, qui expient dans le feu du purgatoire les taches de leur vie passée. De là on peut inférer que les prêtres, qui célèbrent chaque jour la messe avec toute la ferveur possible, ou seront exempts du feu du purgatoire, ou n'y resteront que peu de temps, ou n'y subiront qu'une peine légère; puisque cette offrande, en remettant les peines qu'ont méritées les défunts, remet également celles qu'a méritées le sacrificateur. Immense consolation pour ceux qui chaque jour célèbrent pieusement la messe.

II.

S'il y a tant d'efficacité dans ce sacrifice et ce sacrement, cela vient, dit saint Thomas, de ce qu'il renferme non-seulement, comme les autres sacrements, la grâce de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui-même, l'auteur de toutes les grâces. Ainsi tout ce que nous attribuons à la toute-puissance de Jésus-Christ, nous l'attribuons aussi à bon droit à ce sacrement auguste. Cela posé, qui pourrait en exprimer toutes les propriétés et tous les effets? A quelle maladie, à quelle infirmité morale, à quel besoin, ce remède céleste ne peut-il pas s'appliquer? En effet, comme nous l'avons montré plus haut, il efface les péchés passés, il arme contre les péchés à venir, il diminue les tentations, dirige les

sentiments, éclaire la foi, fortifie l'espérance, enflamme la charité, excite la dévotion, répare l'énergie de l'âme, réjouit la conscience, et fait participer l'homme aux mérites de Jésus-Christ. Ce pain affermit le cœur de l'homme, relève ceux qui sont abattus, fortifie les faibles, console les affligés, échauffe les tièdes, éveille les paresseux, guérit les malades, illumine de la lumière céleste les ignorants, et enfin, pour employer les paroles de saint Pierre, rend les hommes participants de la nature divine. Vous voyez, mes frères, avec quelle libéralité la divine providence, par l'institution de ce sacrement, a pourvu au salut de nos âmes.

Ces précieux effets sont le partage de ceux qui approchent fréquemment de la table sainte avec dévotion, avec pureté de cœur, avec une vie innocente. Et ces douceurs qu'ils y goûtent, ces fruits qu'ils en retirent, les consolident dans la foi à ce sacrement, au point que de tous nos dogmes, il n'y en a pas qu'ils croient avec plus de certitude. Car de même que les magiciens de Pharaon, voyant Moïse opérer des miracles, qu'eux-mêmes ne pouvaient faire, reconnurent que là étaient le doigt et la puissance de Dieu; de même les justes, sentant dans leurs cœurs les mouvements de l'Esprit divin, que ne sauraient produire, ni la nature, ni aucune force externe, sont portés à en conclure qu'il y a dans ce sacrement une efficacité céleste. Aussi, quoique, de tous les dogmes de notre foi, ce mystère soit celui qui contient le plus de choses merveilleuses, celui qui dépasse le plus l'intelligence humaine, il n'y en a aucun cependant que les justes embrassent plus volontiers et plus fermement. En effet, ils croient les autres dogmes, parce qu'ils y sont portés par la lumière intérieure de la foi; mais ils sont excités à croire celui-ci non-seulement par la lumière de la foi, mais encore par une expérience journalière et délicieuse. De même que le soleil se trahit par son éclat, de même ce sacrement divin, sous lequel se cache le soleil de justice, manifeste sa splendeur infinie par les rayons de lumière intérieure, dont il illumine les âmes des justes; et, comme le dit saint Cyprien, il atteste, par son efficacité invisible, la présence d'une force divine. Voilà certes une preuve

qui fortifie d'une manière merveilleuse les âmes des justes dans la foi à ce sacrement.

Ils sont encore confirmés dans cette foi par une autre considération que je désirerais vivement graver dans vos cœurs.

Posons d'abord un principe. Il est bien établi, qu'entre tous les attributs de notre Dieu, on en distingue principalement trois, la bonté, la sagesse, et la puissance. Quoique tous soient égaux en lui, quoique tous ne fassent qu'un, et qu'ils méritent tous pareille louange et pareil honneur, cependant, selon notre manière de concevoir les choses, la bonté est ce qu'il y a de plus glorieux. C'est elle aussi que le Seigneur veut manifester le plus aux yeux des hommes; voilà pourquoi ses œuvres les plus grandes et les plus éclatantes sont des œuvres de bonté. Car, lorsqu'il voulut principalement donner un témoignage de sa puissance et de sa sagesse infinies, d'un signe de sa volonté il créa le monde; au lieu que, pour faire voir les trésors immenses de sa bonté, il passa trente-trois ans parmi les hommes, et enfin, se laissant clouer à la croix, il répandit pour eux jusqu'à la dernière goutte de son sang. Combien cette œuvre n'est-elle pas plus grande et plus admirable que l'autre!

Cela posé, j'en tire la preuve qui suit. Puisque la bonté de notre Dieu est infinie, ou plutôt, puisqu'il est la bonté même, et que, d'autre part, le caractère de la vraie bonté est de rendre les autres bons comme elle, de même que le propre du feu est de convertir tout en feu; je vous le demande, qu'est-ce qui convenait mieux à la bonté infinie, que d'instituer ce sacrement, si efficace pour rendre les hommes bons, c'est-à-dire, pour les faire participer à la bonté et à la sainteté divines? Si nous considérons comme une œuvre digne de la majesté divine, d'avoir créé le ciel, la terre et les mers, dont les productions nourrissent et conservent les corps des hommes; combien n'est-il pas plus digne de l'immense bonté de Dieu, d'avoir institué ce sacrement, pour nourrir et conserver nos âmes dans la vie spirituelle? Si vous trouvez qu'il n'est pas indigne de Dieu de créer la nourriture de tous les animaux; comment serait-il indigne de lui de fournir à nos âmes cet aliment spirituel? Si nous croyons que

l'œuvre de la création convient éminemment à sa majesté immense, parce qu'elle manifeste sa sagesse et sa puissance infinies; comment ne pas reconnaître que l'œuvre de notre sanctification lui convient beaucoup plus encore, puisqu'elle proclame si haut son immense bonté?

Mais quelque infidèle fera peut-être cette objection : — Les justes s'attachent à la pratique de la vertu et à l'amour de Dieu, parce qu'ils se persuadent faussement, que Dieu les a aimés au point de se donner à eux en aliment, pour les nourrir dans la vie spirituelle. En effet, quel est celui qui, voyant dans son Dieu tant de bonté et d'affection, ne s'appliquerait de toute son âme et de toutes ses forces à lui rendre amour pour amour? Il est impossible que ceux, qui se sont mis une fois une telle persuasion dans l'esprit, ne brûlent pas d'amour pour leur Dieu? — Je vous en prie, mes frères, gravez dans vos esprits et dans vos cœurs ce que je vais répondre à cette objection. Certes, nul infidèle ne niera que la réalité d'une chose ne soit plus puissante pour émouvoir, qu'une persuasion fausse touchant cette chose. Si donc, ô infidèle, tu crois que la tendresse et la bonté de notre Dieu ont tant de puissance pour embraser les cœurs, qu'il suffit d'en avoir une persuasion fausse pour brûler du feu de l'amour divin et pour être prêt à tous les sacrifices; à combien plus forte raison la réalité de la bonté de Dieu produira-t-elle cet effet? Si une fausse opinion est puissante à ce point sur les hommes, combien la vérité n'aura-t-elle pas plus d'empire? Quoi donc de plus digne de l'infinie bonté que d'avoir institué réellement ce dont la persuasion toute seule suffit, au dire des infidèles, pour inspirer l'amour de Dieu, et porter à l'exercice de toutes les vertus?

Cette raison, mes frères, s'il faut vous dire toute ma pensée, est d'un si grand poids à mes yeux pour me faire croire à ce sacrement divin, que je n'espère pas trouver de paroles pour vous en faire sentir la force. Non, je ne trouve pas plus digne de Dieu d'avoir créé le monde que d'avoir institué ce sacrement. Non, la création du monde ne manifeste pas plus la puissance et la sagesse de Dieu, que l'institution de ce sacrement ne manifeste son immense bonté. Si vous regardez en elle-même cette grande

œuvre de la bonté divine, elle paraît incroyable; mais si vous en considérez l'auteur, elle cessera de vous étonner. Que l'homme cesse donc, dit saint Chrysostome, de s'étonner de l'œuvre; qu'il jette les yeux sur l'artisan suprême dont l'infinie bonté a produit une telle merveille.

III.

Maintenant, mes frères, je m'adresse à vous. Si l'Eucharistie apporte avec elle de tels trésors de la grâce divine, je vous le demande, avec quelle ardeur, quel amour et quels désirs ne devons-nous pas accourir à ce remède que le Sauveur nous a laissé en remontant au ciel? Car de tous ses trésors et de tous ses bienfaits, c'est le plus grand qui nous reste. Les apôtres, qui ont reçu les prémices de l'Esprit, et qui ont vécu si près de la source de la grâce, ont eu pour se former à la justice bien d'autres secours divins. La présence de Jésus-Christ, son admirable doctrine enseignée de sa bouche d'or, les éclatants exemples de ses vertus, ses miracles quotidiens, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension au ciel, enfin la descente du Saint-Esprit les éclairaient merveilleusement et les excitaient à l'exercice de toutes les vertus. Mais tout cela est passé. Que nous reste-t-il donc de cet âge d'or?

Certes, quoique tout cela soit passé, ce sacrement auguste qui, à cette même époque, a été institué par Jésus-Christ notre Seigneur, et fréquenté par les fidèles, nous reste tout entier, et il restera perpétuellement dans l'Eglise. Pourquoi donc négliger cet immense bienfait qui nous reste, et qui a perpétué jusqu'à nous le bonheur de l'Eglise primitive? Car, après tant de siècles écoulés, la même Eucharistie, le même sacrement divin, le même sacrifice, le même Agneau immaculé, le même pain des anges, ce même corps très-saint, ce même sang précieux, le même effet, la même grâce, enfin la même cène du Sauveur subsiste encore sans altération, et subsistera jusqu'à la fin du monde. « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, dit l'Apôtre, et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » I *Cor*. XI, 26.

Quand nous recevons le vénérable sacrement de l'Eucharistie, nous devons donc penser, mes frères, que nous aussi nous sommes présents avec les disciples à la dernière cène du Sauveur, et nous devons approcher de cette table avec les sentiments et la piété qu'ils y apportèrent. Cette cène s'étant perpétuée jusqu'à nos jours par une succession non interrompue, c'est comme si nous y avions été présents avec eux. Alors et aujourd'hui c'est la même et unique cène, le même Agneau et le même pain des anges.

Si donc telle est l'excellence de ce sacrement, s'il nous confère à un si haut degré le salut et la grâce, que dire de la nonchalance de ceux qui négligent de le recevoir pieusement et saintement? Dans les commencements de l'Eglise, on faisait un fréquent usage de ce pain. Tous ceux qui assistaient aux saints mystères, à l'exception des catéchumènes, des énergumènes et des pénitents, recevaient avec le prêtre le corps sacré de Jésus-Christ. C'est ce qu'on lit dans saint Denis l'Aréopagite et dans saint Justin. Celui-ci, exposant les cérémonies du baptême, dit que, suivant l'usage, les diacres distribuaient l'Eucharistie à toute l'assemblée, et qu'on la portait aux absents. Plus loin il ajoute : « Les dimanches, tous les habitants des bourgs ou des campagnes se réunissent en un même lieu; après les prières et la lecture des livres saints, le pain et le vin consacrés sont distribués aux membres présents et portés aux absents par les diacres. »

Voici le passage de saint Denis : « Après avoir béni les saintes offrandes couvertes d'un voile, le pontife achève l'auguste mystère; il découvre les offrandes et les montre aux assistants; puis il communie et exhorte les autres à suivre son exemple. Enfin, ayant pris lui-même, et donné à tous la communion divine, il rend grâce et met fin à la solennité. »

Quant à saint Augustin, commentant ce passage de l'Oraison dominicale : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » il l'entend de la sainte Eucharistie, et il recommande en ces termes le fréquent usage de ce sacrement : « Si ce pain est quotidien, est-ce au bout d'un an que tu le prendras? Prends tous les jours ce qui tous les jours te fait du bien. Vis de manière à mériter de

le prendre chaque jour. Qui ne mérite pas de le prendre chaque jour, ne mérite pas de le recevoir au bout d'un an [1]. »

Pourquoi cette dernière assertion? — C'est que l'Eucharistie, contenant une force divine et une flamme divine qui embrase d'amour les âmes, on est d'autant moins digne de recevoir cet aliment céleste, qu'on s'en est tenu éloigné plus longtemps. Celui qui pendant des mois entiers s'est abstenu de cette sainte nourriture, comment se réchauffera-t-il après une si longue absence du feu céleste? Voilà pourquoi saint Augustin affirme qu'on ne mérite pas de recevoir l'Eucharistie au bout de l'année, quand on ne mérite pas de la recevoir chaque jour.

Avec le temps, la ferveur et la dévotion des fidèles se sont tellement refroidies, qu'à l'époque de saint Jean Chrysostome ces saints mystères n'étaient déjà plus fréquentés que par le petit nombre. Le saint docteur s'en plaint amèrement en ces termes : « O déplorable habitude! ô présomption! ô sacrifice inutilement quotidien! C'est en vain que nous montons à l'autel; il n'y a plus de communions. » Ailleurs il dit : « N'ayons qu'un seul chagrin, c'est d'être privés de cet aliment. »

On en voit qui couvrent leur négligence du masque de la crainte et du respect, se proclamant indignes d'approcher de ces redoutables mystères. Ils craignent de tomber dans une fosse en recevant la sainte Eucharistie avec trop peu de vénération, et ils tombent dans une autre non moins périlleuse en se privant d'un si grand bien.

Cette crainte excessive, Cassien s'efforce de la guérir : « Nous ne devons pas, dit-il, nous éloigner de la communion, sous prétexte que nous nous reconnaissons pécheurs; tout au contraire, nous y devons courir plus avidement afin de guérir notre âme et de purifier notre esprit; mais cependant avec tant d'humilité et de foi que, nous jugeant indignes de la participation à une telle grâce, nous y cherchions un remède pour nos blessures. Autrement, on reculerait même devant la communion pascale, comme font quelques-uns qui, vivant dans les monastères, sont tellement effrayés de la hauteur et de la sainteté des sacrements

[1] Ces paroles sont de saint Ambroise (*lib. de Sacram.*).

célestes, qu'ils les croient faits seulement pour les saints, tandis qu'au contraire leur destination est de rendre saints ceux qui y participent. Certes, ceux-là tombent dans une présomption plus grande que celle qu'ils veulent éviter, puisqu'en recevant les sacrements, ils ne se jugent plus indignes de les recevoir.»

Il en est d'autres qui disent s'abstenir longtemps de ce pain céleste afin de s'en approcher avec plus de respect; alléguant qu'une communion fréquente amène le mépris, effet ordinaire de la familiarité. Ceux qui parlent ainsi ne font pas attention à la nature toute particulière de l'Eucharistie. En effet, les hommes, par suite du péché originel, étant sujets à beaucoup de défauts, plus on les fréquente, mieux on connaît leurs côtés faibles, ce qui porte à les mépriser. Mais le contraire arrive avec l'Etre infiniment bon: plus on le fréquente, plus on découvre en lui d'immenses trésors de bonté et de perfection, ce qui accroît l'amour et le respect qu'il inspire, ainsi que le désir de le posséder, suivant qu'il est écrit : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. » *Eccli.* XXIV, 29.

Ajoutez encore, que toutes les fois que nous prenons dignement le corps du Sauveur, nous recevons un accroissement de charité, de pureté, de respect et de dévotion : toutes choses qui préparent l'homme plus dignement à ce banquet céleste. De là vient que la meilleure préparation pour célébrer demain, c'est d'avoir célébré aujourd'hui; ce dont conviennent tous ceux qui peuvent parler de ces choses par expérience. Ainsi, tant s'en faut que cette fréquentation amène le mépris, qu'au contraire il n'y a rien qui excite plus la dévotion, l'amour et le respect pour ce sacrement.

Que l'âme pieuse, bannissant donc une crainte exagérée, s'approche de cet auguste sacrement avec toute la pureté possible, afin que la force divine vienne au secours de son infirmité. Voici en quels termes un des Pères encourageait une âme timorée : « Etes-vous impure? Venez vous purifier à la source de la pureté. Avez-vous faim ? Venez vous rassasier du pain vivifiant qui prévient toute défaillance. Etes-vous malade? Ce sera le spécifique le plus efficace pour vous rendre la santé. Souffrez-vous d'un flux

de sang incurable? Touchez d'une foi vive, avec la femme hémorrhoïsse, le bord du vêtement du Sauveur, c'est-à-dire l'hostie sainte, et vous serez guérie. »

IV.

Au reste, puisque suivant la doctrine des saints Pères, la vraie préparation à ce sacrement est d'en approcher avec crainte et amour à la fois, et que ce qui précède porte principalement à l'amour, à la confiance et au désir; je dois maintenant m'efforcer de vous inspirer une crainte salutaire, accompagnée de respect et de sollicitude. En effet, nous devons trembler, quand nous entendons la voix de l'Apôtre nous donner à tous cet avertissement : « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'ensuite il mange de ce pain et boive de cette coupe. Car celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » I *Cor.* XI, 28 et 29.

Cette crainte salutaire nous est inspirée aussi par les paroles suivantes que nous lisons au livre du Lévitique : « Le Seigneur parla à Moïse après la mort des deux fils d'Aaron, qui avaient perdu la vie en se présentant devant le Seigneur avec un feu étranger. Il donna donc cet ordre à Moïse : Dites à votre frère Aaron de ne pas entrer en tout temps dans le sanctuaire, en dedans du voile, devant le propitiatoire qui couvre l'arche, de peur qu'il ne meure; car je me montrerai dans une nuée sur le propitiatoire. Qu'Aaron n'entre dans le sanctuaire qu'en cette manière : il fournira d'abord un jeune taureau pour le péché et un bélier pour l'holocauste; il se revêtira de la sainte tunique de lin; il couvrira avec des caleçons de lin ce qui doit être couvert; il se ceindra d'une ceinture de lin, et se mettra sur la tête une tiare de lin. Car ces vêtements sont saints, et il ne les prendra qu'après s'être lavé le corps dans l'eau. » *Levit.* XVI, 1 *et seq.*

Par ces vêtements de lin, il faut, je crois, entendre l'innocence et la pureté acquises à force de travail et de soins. En effet, le lin est blanc, et ce n'est qu'après bien des préparations et des décoctions que cette frêle plante a sa forme usuelle, si différente de

son premier état. C'est là une image de la justice et de l'innocence qui, à force de travail, transforment les hommes charnels en hommes spirituels. Ainsi, dans l'Apocalypse, saint Jean dit que « le fin lin, ce sont les bonnes œuvres des saints. » *Apoc.* XIX, 8.

Tous les membres de l'homme intérieur, c'est-à-dire toutes les puissances de notre âme doivent donc être couvertes et ornées de ces vêtements d'innocence ; ce que le Seigneur indique en figure par le commandement qu'il donne à Moïse. Et lorsque, entre autres vêtements, il fait une mention particulière des caleçons de lin, qui ne voit que par là il recommande la pudeur et la pureté? Car qu'y a-t-il de plus indigne que d'approcher du festin de l'Agneau immaculé avec un cœur et un corps souillés? Une témérité si sacrilége est punie non-seulement dans l'autre vie, mais souvent encore dans la vie présente.

Palladius, dans la vie de saint Macaire d'Alexandrie, dont il avait été neuf ans le disciple, rapporte ainsi un mémorable exemple de cette sévérité de la justice divine : « Un jour, dit-il, que j'étais venu chez Macaire, je trouvai à la porte de sa cellule un prêtre, dont la tête était tellement rongée et dévorée par un chancre, que l'os du crâne était à nu; il venait pour se faire guérir, mais saint Macaire ne l'avait encore ni reçu, ni vu. Je suppliai le saint d'avoir pitié de ce malheureux, et au moins de lui parler. Voici quelle fut sa réponse : Il n'est pas digne d'être guéri ; son mal est un châtiment que Dieu lui envoie. Si cependant vous voulez qu'il soit pris soin de lui, commencez par lui persuader de renoncer à la célébration du saint sacrifice.— Pourquoi, repris-je, exigez-vous cette condition? — Parce que, pollué par la fornication, il souillait le ministère sacerdotal ; voilà la cause de cet atroce supplice. Mais, comme je l'ai dit, s'il n'offre plus, comme prêtre, le divin sacrifice, avec l'aide de Dieu il pourra guérir. — Quand j'eus rapporté au malade qu'il devait s'engager devant moi sous la foi du serment à s'abstenir des fonctions sacerdotales, il fut appelé par le saint qui l'interpella ainsi : Crois-tu qu'il y a un Dieu, à qui rien n'est caché? — Je le crois. — As-tu pu, oui ou non, te soustraire à la puissance de sa divinité? — Je ne l'ai pu, Seigneur. — Alors le grand Macaire

dit : Si tu connais ton péché, et si tu veux échapper au châtiment que t'inflige le Seigneur, corrige-toi. — A ces mots, le coupable confessa son crime, il promit de ne plus pécher, de renoncer aux fonctions sacerdotales, et de rentrer dans la vie laïque ; après quoi le saint lui imposa les mains. En peu de jours le pénitent fut rétabli ; ses cheveux mêmes avaient repoussé. Aussi glorifiant Dieu et remerciant le saint, il s'éloigna en notre présence pour regagner sa demeure. »

Au surplus, que ce terrible exemple n'abatte pas trop ceux qui ont eu le malheur de tomber ; qu'ils s'empressent plutôt d'avoir recours au remède de la pénitence, afin de se purifier et d'approcher de la table sainte avec un cœur contrit et humilié. Le Seigneur figurait dans la loi cette préparation, quand il ordonnait que nul, à moins d'être circoncis, ne mangeât l'agneau, image de ce divin sacrement. Les esclaves achetés, qui voulaient embrasser la religion judaïque, devaient d'abord être circoncis ; et alors ils devaient être admis à ce festin, mais les mercenaires jamais. *Exod.* XII, 43 *et seq.* Cette circoncision corporelle figure la circoncision des âmes, en d'autres termes, la vraie pénitence, par laquelle nous déplorons nos péchés passés, et nous prenons la résolution de les éviter à l'avenir. Circoncis spirituellement de cette manière, nous pouvons donc avec crainte et tremblement approcher de ces saints et adorables mystères.

Quant à la défense d'admettre les mercenaires à la manducation de l'agneau, elle nous insinue l'indignité de ceux qui approchent du redoutable autel pour un salaire terrestre ; ce qui s'adresse moins au peuple, qui n'a pas là de rémunération à attendre, qu'à ces prêtres indignes, qu'amène à l'autel du Seigneur, non la faim spirituelle, mais le profit ; non la charité, mais la cupidité ; non l'amour de Dieu, mais l'amour de soi ; non la nourriture de l'âme, mais la nourriture du corps. Ce sont là les vrais mercenaires que, par cette loi, le Seigneur exclut de son festin.

Ce serait ici le lieu de nous répandre en lamentations, et de déplorer la situation de l'Eglise, au sein de laquelle tant de prêtres approchent de l'autel, non par dévotion, mais par calcul, et offrent

ainsi « un feu étranger » *Num.* XXVII, 61 ; puisqu'ils sont attirés à ce ministère, non par l'ardeur de l'amour de Dieu, mais par l'ardeur de la cupidité. Il y aurait également à s'affliger du grand nombre de ceux qui reçoivent les saints ordres pour nourrir, non leurs âmes, mais leurs corps ; c'est-à-dire, non pour servir Dieu plus religieusement dans ces sublimes fonctions, mais pour trouver de quoi vivre ; embrassant ainsi l'état ecclésiastique comme on embrasse une profession manuelle, et « s'imaginant que la piété leur doit servir de moyen pour s'enrichir. » I *Tim.* VI, 5. Abus si funeste à l'honneur de l'Eglise et au salut des fidèles, qu'il n'est point de paroles pour le flétrir dignement, ni de larmes pour le déplorer assez. Mais puisque ce jour est destiné à la joie spirituelle, et non aux lamentations, remettons nos plaintes à un autre temps. Aujourd'hui bénissons le Seigneur pour un si grand bienfait, célébrons par des chants joyeux sa gloire et sa magnificence, rendons-lui les plus vives actions de grâces, et demandons-lui qu'après s'être donné à nous dans cette vie mortelle sous les voiles du sacrement, il daigne enfin dans la patrie se montrer à nous le visage découvert. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT,

OU L'ON EXPOSE D'ABORD LES IMMENSES BIENFAITS QUE CE SACREMENT NOUS APPORTE, SES EFFETS ET SES PROPRIÉTÉS ; PUIS ON TRAITE DU RESPECT AVEC LEQUEL IL FAUT EN APPROCHER, ET DE SON FRÉQUENT USAGE.

Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.

Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. *Joan.* VI, 57.

Très-chers frères, ayant à parler aujourd'hui d'un ineffable mystère de la foi chrétienne, et du plus grand de tous les miracles divins, dans l'explication duquel les paroles manquent, l'entende-

ment est confondu, le jugement est écrasé; je ne vois pas de meilleure marche à suivre que d'emprunter l'exorde qu'a choisi le grand Denis l'Aréopagite, quand il allait parler de cet admirable mystère : c'est de supplier le Dieu caché dans ce sacrement, qu'il daigne lever un peu ce voile, et nous envoyer ne fût-ce qu'un faible rayon de son immense lumière, afin que notre faible intelligence puisse le contempler, notre cœur l'aimer, notre langue articuler quelque chose qui soit digne de lui; et qu'ainsi nous lui rapportions tout ce qu'il nous donne aujourd'hui, d'abord le présent qu'il nous fait, et ensuite la lumière au moyen de laquelle nous connaissons et proclamons ce présent.

« Mystère saint et divin, s'écrie saint Denis, daignez découvrir les voiles qui vous enveloppent, brillez pour nous clairement et ouvertement, et remplissez de la splendeur merveilleuse de votre lumière les yeux de notre esprit. » Si la bonté divine daignait répandre sur nous cette clarté, notre travail ici serait superflu; car cet éclat divin nous illuminerait, nous échaufferait, nous transporterait beaucoup plus que ne sauraient le faire toutes les langues des hommes et des anges.

Moïse faisait la même demande au Seigneur quand il disait : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, montrez-moi votre gloire. » *Exod.* XXXIII, 13. Ce saint prophète, suivant la remarque de Lippomanus, sollicitait cette faveur, non pour lui seul, mais pour tout le peuple dont il avait pris la direction. En effet, voyant que ce peuple indocile n'était contenu dans le devoir, ni par la vue de tant de miracles, ni par la jouissance de tant de bienfaits, il jugea que le moyen le plus efficace pour amener à la justice et à la piété ces cœurs endurcis, était que le Seigneur fît tomber sur eux les rayons de sa beauté et de sa lumière, ce qui ne pouvait manquer de leur faire comprendre quel Dieu puissant et magnifique ils avaient, et combien humblement ils devaient l'adorer. Par ce moyen il eût même été facile de porter les hommes, non-seulement à obéir à Dieu, mais encore à braver pour lui tous les tourments.

Sans ce rayon de la lumière divine, je ne vois pas comment l'infirmité humaine pourrait s'élever jusqu'à parler dignement

de ce sacrement mystérieux. Car je n'y vois rien que de sublime et de divin. Si vous en considérez l'effet, c'est de faire participer les hommes à la vie divine; si vous examinez la cause de cet effet, c'est Dieu même descendu dans le cœur de l'homme; si maintenant vous faites attention au mode, il consiste en ce que Dieu, pris par l'homme sous l'espèce du pain, lui donne une vie céleste et divine. Par là il est aisé de comprendre quelle énorme différence il y a entre le vrai Dieu et les dieux imaginaires des païens. Le prince de ces dieux, Jupiter, que saint Cyprien appelle le prince des vices plutôt que du ciel, se transforma, dit-on, en pluie d'or pour s'introduire auprès d'une vierge, de Danaé, et lui ravir l'honneur : notre Dieu, au contraire, se cache sous l'apparence du pain, afin que, reçu dans le cœur de l'homme, il lui communique sa pureté et sa sainteté.

Si donc dans l'Eucharistie tout est divin, comment un vil vermisseau, un homme ignorant, pourrait-il sans la lumière de Dieu comprendre et expliquer de tels mystères? Pour que le Seigneur, qui est caché dans ce sacrement, daigne nous accorder cette lumière, recourons à la mère de miséricorde, à la bienheureuse Vierge, et implorons son patronage par la prière habituelle. *Ave, Maria.*

Saint Ephrem, dans son livre intitulé *Des vertus et des vices,* nous a laissé une maxime digne d'être méditée : « Quand je considère, dit-il, les voies de la vie chrétienne, je trouve que tout y concourt à assurer le bonheur de l'homme. » En effet, ce grand saint ne pouvait jeter les yeux sur aucune partie de la doctrine chrétienne, sans la regarder comme très-efficace pour procurer la félicité du genre humain. Car lorsqu'il examinait la partie qui contient des lois, des préceptes, et des règles de vie pour contenir les passions, partie que redoutent surtout les hommes charnels, il voyait dans l'observation de ces lois une grande paix, le calme de l'âme, et les délices incroyables de l'Esprit divin. Le roi-Prophète avait bien raison de dire : « Je mets toute ma joie à marcher dans la voie de vos commandements, et ils me tiennent lieu de toutes les richesses. » *In via testimoniorum tuorum delectatus*

sum, sicut in omnibus divitiis. Ps. CXVIII, 14. C'est que tous les préceptes de la loi divine font la guerre aux convoitises de notre chair, desquelles sortent tous les bouleversements, toutes les inquiétudes, toutes les dissensions, au témoignage de l'apôtre saint Jacques, dont voici les paroles : « D'où viennent les guerres et les disputes qui s'élèvent parmi vous? ont-elles une autre cause que vos passions, qui combattent dans votre chair? » *Unde bella et lites in vobis, nisi ex concupiscentiis, quæ militant in membris vestris?* Jacob. IV, 1. Il suit de là que, ces perturbateurs étant comprimés par la puissance de la loi divine et par la soumission à cette loi, l'âme goûte une paix inaltérable, dans laquelle consiste la félicité de cette vie. De là cette pensée remarquable de Sénèque : « Celui qui a fermé la porte aux désirs, est plus heureux que Jupiter. » *Epist.* L'obéissance aux lois divines, qui mettent un frein à la convoitise, est donc la voie la plus sûre qui conduise au bonheur.

Si l'on examine une autre partie de la loi divine, celle qui mentionne les récompenses célestes destinées aux justes, et les joies spirituelles qui les fortifient et les consolent ici-bas, qui ne voit quel immense bonheur il y a dans la jouissance de telles délices, et dans l'espérance d'obtenir une telle gloire ?

Ces deux points semblaient suffire pour assurer la félicité de l'homme; mais il y a autre chose qui contribue beaucoup plus encore au bonheur de la vie humaine, ce sont les sacrements où nous trouvons le plus solide appui de notre faiblesse, les consolations de nos douleurs, les remèdes à nos maux, et les preuves les plus claires de la bonté et de la tendresse divines. Entre ces sacrements, celui de l'Eucharistie est le plus auguste et le plus efficace; il est la source et le fondement de toute félicité, de toute béatitude. Car bien que les autres sacrements fassent beaucoup pour cette béatitude, en nous donnant la grâce céleste et l'Esprit-Saint avec ses dons et ses fruits qui contribuent tant à notre bonheur, cependant le sacrement eucharistique donne cet Esprit et cette grâce à un plus haut degré. A lui, en effet, se rapportent les autres sacrements; il en est, comme dit saint Denis, la consommation et le couronnement; puisque par lui Jésus-Christ notre

Seigneur se livre à nous tout entier, tandis que dans les autres il se donne en quelque sorte en partie, c'est-à-dire, se communique par sa puissance et par sa grâce, mais non par le don de lui-même. C'est donc surtout le sacrement de l'Eucharistie qui constitue notre béatitude.

Quelle plus grande béatitude que d'être chéri par le souverain Maître de toutes choses; par celui qui possède tous les biens de la terre et du ciel; par celui qui seul peut rendre l'homme pleinement heureux, et seul peut le combler de toutes les richesses? Or, quelle preuve plus grande ou plus évidente de la tendresse divine, que de voir un si puissant Dieu nous donner, non-seulement ce qui est à lui, mais se donner lui-même et ne faire qu'un avec nous?

De cette union spirituelle il sera aisé d'inférer, combien d'immenses bienfaits nous avons reçus pour nous aider à obtenir la béatitude. Car il est certain que l'amour est le premier de tous les dons, la cause et la source de tous les autres. Celui qui aime vraiment, se donne d'abord lui-même, puis il donne tout ce dont il dispose. Qui donne le plus, ne refusera pas de donner le moins. Aussi saint Denis dit-il que ce sacrement auguste s'appelle *communion*, parce que notre Seigneur y donne à ses amis sa personne et tous ses trésors largement et libéralement, et que demeurant en eux, il opère tout en tous. En effet, il inonde l'intelligence des splendeurs de sa clarté, et il blesse le cœur des traits de son amour; il réveille l'âme engourdie, la fortifie dans ses langueurs, la stimule dans ses moments de paresse, la nourrit quand elle est affamée, l'abreuve quand elle est altérée, la console dans ses chagrins, lui donne des forces pour le combat, la soutient quand elle chancelle, l'arrête sur le bord du précipice, l'encourage à l'exercice de toutes les vertus, et lui procure ainsi la vie spirituelle, pour qu'elle parvienne à l'éternelle vie. Ce qui fait dire à saint Cyrille : « Le corps de Jésus-Christ est vivifiant, il rend incorruptibles ceux à qui il se communique. Car il est le corps, non d'un particulier, mais de la vie même; il possède la vertu du Verbe incarné, et la puissance de Celui par lequel tout vit et existe. »

Mais entre les effets de ce divin sacrement, celui qui surtout lui est propre, c'est l'union de l'homme avec Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur a voulu l'instituer sous forme de nourriture; ce qui indique parfaitement cette union de l'âme humaine avec Dieu, puisque le propre de la nourriture est de ne faire qu'un avec celui qui s'en nourrit. C'est là surtout ce que le Seigneur veut nous faire entendre dans le saint évangile de ce jour, comme nous allons le voir.

I.

« Ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage. » Que signifient ces paroles? Le Sauveur nous les explique aussitôt en ajoutant : « Qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. » Car, avons-nous dit, le propre de l'aliment est de se transformer en la nature de celui qui s'en nourrit, et de ne faire avec lui qu'une même chose, ce qui convient surtout à ce sacrement, par lequel les membres de l'Eglise s'unissent à Jésus-Christ leur tête, et ne font qu'un avec lui.

En considérant cet effet principal de l'Eucharistie, je pense que tous vous admirez la sublimité d'une telle union, en même temps que vous désirez savoir comment peut se faire l'union de parties si dissemblables et si distantes entre elles; car ce qui est très-dissemblable ne saurait s'unir. A cela nous répondrons que cette union est spirituelle, et qu'elle se fait surtout par l'amour.

L'amour unit de deux manières notre âme avec l'objet aimé. D'abord, il la fait exister par la pensée, l'affection et le désir, dans la chose qu'elle aime ardemment. De là le proverbe : « L'âme est moins là où elle aime, que là où est ce qu'elle aime; » et cet autre : « Celui qui aime n'est dans son corps qu'en cessant de vivre; tant qu'il respire, il est dans le corps d'un autre. » En second lieu, le parfait amour transforme si bien la volonté de celui qui aime en la volonté de son ami, que tout ce que celui-ci veut, celui-là le veut aussi invariablement. Car Salluste a dit avec vérité : « Avoir volontairement les mêmes goûts, et les mêmes répugnances, voilà ce qui fait la solide amitié. »

Or la constante application de tous les saints était, autant que cela peut se faire dans cette vie fragile, d'unir tellement leur âme avec Dieu et avec la volonté divine, que tout ce que Dieu voulait, ils le voulaient également. C'est là ce que signifient les animaux sacrés d'Ezéchiel, « qui allaient où les emportait l'impétuosité de l'Esprit, sans revenir sur leurs pas, lorsqu'ils marchaient. » *Ezech.* I, 12. En effet, la préoccupation principale et continue des saints était d'avoir toujours les yeux fixés sur la volonté divine, d'examiner ce qu'elle prescrivait ou conseillait, où elle les appelait et d'où elle les détournait, et de s'appliquer tout entiers à la suivre, en renonçant à leurs préférences particulières. Enfin, de deux volontés n'en faire qu'une, tel était le but de tous leurs efforts.

La bienheureuse Vierge, seule de tous les saints, acquit cette unité dans toute sa plénitude; la volonté divine prit si complètement possession de son âme, qu'il n'y restait en quelque sorte qu'une seule volonté, celle de Dieu. Il suit de là, que cette âme, éminemment sainte, se transforma d'une manière très-parfaite en l'Esprit divin, puisque la volonté propre y avait perdu tout empire, et que la volonté divine y avait établi le sien sans partage et sans aucune entrave. Après la bienheureuse Vierge, les apôtres furent ceux qui s'efforcèrent le plus de parvenir à cette unité. Saint Paul dit : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Gal. II, 20. Ce qui veut dire que la volonté propre et les mœurs du vieil homme étaient éteintes, et qu'en leur place la volonté et les éclatantes vertus de notre Seigneur Jésus-Christ avaient si bien pris possession de cette âme, que quiconque aurait regardé Paul, aurait cru voir en lui l'image de Jésus-Christ, plutôt que celle de Paul. Il était si bien uni à Jésus-Christ et transformé en Jésus-Christ, que ses qualités natives n'étaient rien en comparaison de ce qu'il était devenu, et qu'en lui la grâce éclipsait la nature. Comme les fruits amers, confits dans le miel ou le sucre, ne conservent rien de leur première amertume, mais prennent la saveur du liquide où ils sont restés longtemps plongés; de même en Paul il n'y avait rien qui se

ressentit de la nature, de l'esprit et de la vie du vieil homme; on n'y voyait rien qui ne rappelât Celui à qui il était uni par les liens du plus ardent amour, et en qui il s'était transformé. Il put donc à bon droit se proposer à ses disciples comme une image des vertus de son maître; il peut dire : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » I *Cor.* IV, 16.

Revenons à notre sujet. Nous avons dit que l'effet principal de ce sacrement divin est d'unir l'âme humaine avec Dieu (car c'est ce qu'indique la nature de l'aliment qui se transforme en la substance de celui qui s'en nourrit). Nous avons dit aussi que cette union n'est pas corporelle, mais spirituelle, et qu'elle s'accomplit par le lien de l'amour. Enfin il a été démontré que le propre de l'amour est de transformer celui qui aime en l'objet aimé. De tout cela, il résulte nécessairement que quiconque s'unit parfaitement à Jésus-Christ notre Seigneur en vertu de ce sacrement, se transforme en l'image de Jésus-Christ. C'est ce qu'énonce le Sauveur dans l'Evangile de ce jour : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père; de même celui qui me mange vivra aussi par moi. » Quel mortel eût osé employer cette comparaison, si le Sauveur ne s'en était servi? Car c'est comme s'il disait : De même que la vie du Fils de Dieu est la vie du Père, parce que le Père est dans le Fils; de même la vie du fidèle, qui aura reçu cet auguste sacrement, sera conforme à la vie de Jésus-Christ, parce qu'il porte Jésus-Christ au dedans de son âme. Comme donc le feu, le plus noble des éléments, s'efforce de convertir en soi toute matière qu'il saisit, et de lui communiquer sa forme et ses propriétés; ainsi Jésus-Christ notre Seigneur, « qui est un feu consumant, » *Hebr.* XII, 25, s'applique à transformer en soi, à unir à soi, et à s'assimiler, c'est-à-dire, à rendre divine, toute âme qu'il saisit et habite. Suivant Clément d'Alexandrie, la cause en est que, dans ce divin sacrement, nous recevons non-seulement le corps et le sang de Jésus-Christ, mais encore la charité et l'Esprit de Jésus-Christ, qui nous sanctifient et nous communiquent la ressemblance divine. Cela arrive, quand nous réglons notre vie avec une pureté et une droiture telles, qu'il y brille une image de la pureté divine; en

sorte qu'en nous voyant, on nous prend, non pour des enfants illégitimes, mais pour des enfants légitimes de Dieu, et des imitateurs de sa simplicité et de son innocence.

II.

L'effet dont nous venons de parler en produit plusieurs autres non moins admirables. Il change d'abord en une telle énergie la fragilité naturelle de l'âme humaine, que saint Chrysostome s'écrie : « En sortant de la table sainte, nous sommes pareils à des lions qui vomissent des flammes, et nous faisons trembler les démons. » Saint Cyprien, à l'approche des orages d'une persécution, craignant que les soldats de Jésus-Christ, qui par crainte des tortures avaient sacrifié aux idoles, ne succombassent encore vaincus par l'horreur des tourments, ne cherche point pour les rassembler d'autre forteresse que l'Eglise, et leur donne pour arme défensive, non des boucliers ou des retranchements, mais le pain eucharistique; tant il savait qu'il y a de puissance et de force dans ce mystère divin. C'est là une conséquence de l'union spirituelle, qui est, comme nous l'avons dit, l'effet principal de ce sacrement. L'Epoux du Cantique montre en ces termes combien est puissante cette union des cœurs : « L'amour est fort comme la mort, et le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer..... Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves l'étouffer. » *Cant.* VIII, 6 et 7.

De cette union avec Dieu découle pour nous, dans la réception de ce sacrement, une ample participation aux mérites de Jésus-Christ. En effet, après ce premier et suprême bienfait, par lequel le Sauveur s'est donné aux hommes, il est naturel qu'il leur communique aussi ses biens. Le principal d'entre eux est le fruit de sa passion mille fois sainte et de sa mort, fruit auquel les fidèles participent dans ce sacrement. Ainsi, toutes les fois que nous recevons pieusement et saintement ce sacrement divin, nous avons part à tous les travaux, aux douleurs, aux injures, aux coups, aux blessures, que ce doux Agneau a endurés pendant sa vie et surtout à sa mort. Car, de même que toute la

puissance et les sensations de la tête se répandent dans tous les membres du corps ; de même Jésus-Christ notre Seigneur, ayant été établi par son Père, « le chef de toute l'Eglise qui est son corps, » *Eph.* I, 22, ses trésors et sa puissance découlent avec une abondance inépuisable sur tous les fidèles qui lui sont unis par le lien de la charité comme des membres vivants. Et cette communication reçoit son couronnement par l'efficacité de l'Eucharistie, qui attache les membres spirituels de Jésus-Christ plus étroitement à leur tête. En nous donnant son corps et son sang sacrés, il donne en même temps ce qu'il a mérité par le sacrifice de ce corps et de ce sang. A ceux qui approchent dignement, l'un ne se donne pas sans l'autre. C'est ce qu'entendent les théologiens quand ils disent qu'on reçoit alors à la fois le sacrement et ce qu'il représente, *sacramentum et rem sacramenti.*

Ici il faut considérer avec attention la bonté du Sauveur, qui a voulu que ce qu'il a mérité en mourant, nous puissions l'acquérir en mangeant ; que ce qu'il a obtenu les mains déployées sur la croix, nous puissions le recevoir les mains jointes devant la poitrine ; que ce qu'il a conquis au prix d'immenses douleurs du corps et de l'âme, nous puissions le trouver avec d'ineffables délices spirituelles dans ce sacrement. Peut-on concevoir plus de bienveillance ? N'est-ce pas là le signe d'une tendresse paternelle ? Souvent les pères endurent d'immenses fatigues, bravent même des dangers pour laisser un ample patrimoine à des enfants, qui jouiront sans travail et sans péril des richesses acquises par les labeurs d'un autre. C'est précisément ce que fait avec nous Jésus-Christ notre Seigneur dans ce sacrement.

Cette même union spirituelle, que Dieu contracte avec nous dans l'Eucharistie, a un autre effet non moins précieux. Le Sauveur ne souffrira pas que son temple, c'est-à-dire notre corps, où a habité comme dans un temple son corps mille fois saint, soit livré à la corruption, mais il l'honorera de la participation à sa résurrection et à sa gloire. En effet, si de ce que l'Esprit de Jésus-Christ habite en nous, l'Apôtre conclut la résurrection de nos corps, nous pouvons bien conclure cette même résurrection, de ce que nous sommes devenus la demeure non-seulement de

l'Esprit de Jésus-Christ, mais aussi de son corps sacré. Tous les justes reçoivent même dans ce sacrement le gage de cette immense gloire, gage qui a autant de valeur que la récompense à venir. Car dans le ciel il ne nous est promis rien de plus que ce qui nous est donné sur la terre dans ce sacrement; la seule différence est dans le mode. Ici Dieu se donne en se cachant sous une apparence empruntée; là il se donne à découvert; ici on le reçoit sous l'espèce du pain; là dans toute la splendeur de la beauté divine. Cependant, des deux côtés, c'est Dieu qui se donne. Qui donc ne serait heureux d'une telle espérance, et d'un tel gage du salut éternel? Quel chrétien ne réglerait sa vie de manière à ne jamais perdre par un péché mortel ce gage précieux qui, fidèlement conservé, lui vaudra, il le sait, la vie éternelle?

Mais nous n'en avons pas encore fini avec les grâces qui découlent de ce sacrement. Il y en a une autre qui doit être accueillie avec autant de dévotion et de respect que les précédentes. C'est que le Sauveur a voulu demeurer au milieu de nous dans les temples, afin qu'il nous fût possible de le voir en face, de lui parler, de le prier et de l'adorer jour et nuit, et de nous tenir en sa présence. Il appartenait à la grâce du Nouveau Testament, et à la gloire de l'avènement de Jésus-Christ, de nous donner, entre autres faveurs, ce facile accès auprès de Dieu. Une fois concédée cette première, immense et inexprimable grâce, par laquelle Dieu daignait se faire homme à cause des hommes; qu'y avait-il dans tous les trésors de la grâce divine qui pût nous rester fermé et interdit? Car Celui qui nous a accordé ce qu'il y a de plus grand et plus élevé, c'est-à-dire, son Fils, « comment avec lui ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses? » *Rom.* VIII, 32.

Sous l'ancienne loi le Seigneur ne voulut sur toute la terre qu'un seul autel et un seul temple. Et encore il n'y avait que le grand-prêtre qui entrât dans le sanctuaire, où était placée l'arche d'alliance; et il y entrait au milieu d'un nuage d'encens, pour qu'il ne pût rien voir. Quant à l'arche, il n'était pas permis, non-seulement de la toucher, mais même de la regarder. Les Bethsamites, qui avaient eu la présomption de la regarder curieuse-

ment, furent punis de leur audace. Bien plus, on n'en pouvait approcher qu'à la distance de deux mille coudées. Josué l'avait ordonné ainsi, lorsque l'arche du Seigneur précédait le peuple au passage du Jourdain. En outre, quand le Seigneur descendit sur le Sinaï, Moïse seul gravit la montagne, et ni les hommes, ni les animaux ne pouvaient approcher de la hauteur où Dieu rendait ses oracles.

Ainsi, c'est ce même Seigneur, qui autrefois se prodiguait si peu, Celui qu'Isaïe vit assis sur un trône élevé, et entouré des esprits séraphiques, Celui qui disait en parlant de lui-même : « Le ciel est ma demeure, et la terre mon marche-pied, » *Isa.* LXVI, 1, c'est le Très-Haut, l'habitant de l'éternité, qui daigne habiter aussi jusqu'à la fin des siècles dans l'exil de ce monde inférieur, dans notre misérable chaumière, dans cette vallée de larmes, dans cette caverne d'insensés, parmi des sicaires, des adultères, des homicides, des brigands, des assassins, des menteurs et des sacriléges, dont beaucoup ont leurs maisons qui touchent aux temples et aux autels; oui, il daigne habiter parmi eux pour le salut et la gloire de ses élus, afin qu'ils puissent approcher de lui, non plus à la distance de deux mille coudées, mais de près; qu'ils puissent lui parler, le saluer, le visiter, le voir en quelque sorte, lui exposer leurs infortunes, implorer son secours et chanter ses louanges.

Ah! ils éprouvent et sentent la grandeur de ce bienfait, les membres des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, qui se tiennent « dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu, » *Ps.* CXXXIV, 2; qui prosternés devant l'autel, où se garde le corps du Sauveur, « élèvent, durant la nuit, leurs mains vers le sanctuaire et bénissent le Seigneur. » *Ps.* CXXXIII, 2. Car, en ce lieu, leurs âmes sont bien autrement affectées et transportées, que quand ils remplissent ailleurs le même devoir. En effet, cette présence sacramentelle leur fait comprendre combien les aime Celui qui a voulu rester et demeurer perpétuellement auprès d'eux. C'est ainsi que Jérémie montra son ardent amour pour ses compatriotes, lorsqu'après la destruction de Jérusalem par les Chaldéens, le général de leur armée lui

offrit de l'emmener à Babylone, en lui faisant les plus brillantes promesses. Le Prophète aima mieux rester au milieu de ce peuple ruiné, que d'aller dans le palais de Babylone pour y être comblé d'honneurs et d'immenses richesses; et cela, après avoir été abreuvé de mille outrages par ce même peuple. Le Sauveur donne donc une grande preuve de son amour pour les hommes, lorsqu'offensé par eux de tant de manières, il daigne néanmoins habiter parmi eux, afin de les fortifier et de les réjouir par l'efficacité de sa grâce et de sa présence.

Car la présence sacramentelle du Sauveur promet sa présence spirituelle, par laquelle il est attentif aux prières, et pourvoit aux besoins des justes. C'est ce qu'il a promis à ses disciples et à nous tous, lorsque, sortant de ce monde, il a dit : « Soyez sûrs que je serai moi-même avec vous jusqu'à la fin des siècles. » *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi.* Matth. XXVIII, 20. Promesse qu'il a accomplie par sa présence dans ce sacrement. Or, que signifient les mots *être avec nous,* sinon s'intéresser à nous, veiller sur nous, et avancer notre salut par tous les moyens?

Certes, une telle bonté, pour qui la considère pieusement, offre une ample matière à l'admiration et à la dévotion. En effet, après que le Sauveur eut travaillé, durant tant d'années, à notre salut sur la terre, après qu'il eut mis la dernière main à ce grand ouvrage par les enseignements de sa doctrine, par les exemples de ses vertus, par les secours des sacrements, et, ce qui est plus admirable, par tant de douleurs, d'opprobres et de blessures, on pouvait croire qu'il allait se reposer, et cesser de s'occuper de notre salut. Lorsque, sur la croix, il eut prononcé cette dernière parole, *Consummatum est,* parole qui signifiait que tous les oracles de la loi et des prophètes, et tout ce qui était nécessaire pour assurer notre salut était accompli, il semblait qu'il ne restait plus rien à faire. Mais ce Dieu passionné pour le salut des hommes, non content de tant de travaux et de tant de bienfaits, et comme si c'eût été trop peu, promet qu'il restera avec nous jusqu'à la consommation des siècles, et qu'il ne cessera pas de s'occuper de notre salut. De quels feux cette déclaration de la

bonté et de l'amour du Sauveur devrait embraser nos âmes! Car le propre du véritable amour étant de vouloir toujours rester avec l'objet aimé, le Sauveur nous a ainsi montré l'immensité de son amour, lui qui, non content d'avoir passé trente-trois ans parmi nous sur la terre, a cherché un moyen pour y rester toujours, lors même qu'il serait monté au ciel. Qui donc ne reconnaîtrait pas là le cœur le plus aimant et le plus miséricordieux? Qui pourrait ne pas l'adorer, ne pas le vénérer, ne pas l'embrasser du plus ardent amour?

III.

Au moyen de ce qui vient d'être dit, mes frères, il est facile de deviner la cause de tous les maux et de toutes les calamités du monde. Quand nous voyons tant de fidèles recevoir à peine ce divin sacrement une fois dans l'année, et encore par force plutôt que de bonne volonté, y a-t-il à s'étonner que, dénués de ce pain céleste, ils restent faibles, et que par suite ils tombent au moindre souffle, eux qui ne sont point raffermis par cette nourriture fortifiante? O triste condition de nos temps! O changement étrange! Le crime monstrueux d'apostasie, que les juges de la foi punissent aujourd'hui, et à bon droit, par le dernier supplice et par le feu, l'Eglise le châtiait autrefois par l'interdiction du saint sacrement. C'est la seule punition que le pape Innocent ait employée contre l'empereur Arcade et l'impératrice Eudoxe, coupables d'avoir condamné à l'exil saint Jean Chrysostome, et d'avoir provoqué ainsi des dissensions dans presque toutes les Eglises d'Orient.

Voici les paroles du pontife, telles que les rapporte Nicéphore au treizième livre de son *Histoire ecclésiastique* : « Moi, indigne et pécheur, à qui a été confié le trône du grand apôtre Pierre, je vous repousse, et vous rejette, vous et elle (c'est-à-dire Eudoxe), en dehors de toute participation aux mystères immaculés de Jésus-Christ, notre Dieu. Tout évêque, tout clerc de la sainte Eglise de Dieu, qui oserait vous les administrer à partir de l'heure où vous aurez les présentes scellées de mon sceau, je les interdis et les dégrade. »

Pour les fidèles d'autrefois ce supplice était donc pire que la mort. Aujourd'hui les choses vont tout autrement, et les fidèles s'infligent volontairement à eux-mêmes, non-seulement pour un temps, mais à peu près pour toute leur vie, ce terrible supplice de la privation du saint sacrement. Non contents de cela, ils décorent du prétexte de la crainte et du respect une abstention qui n'a d'autres causes que la corruption ou la paresse. Ceux qui s'abusent de cette manière, qu'ils écoutent saint Cyrille tonner ainsi contre eux : « Si des hommes baptisés refusent pendant longtemps, sous prétexte de scrupules religieux, de recevoir Jésus-Christ dans les sacrés mystères, qu'ils sachent qu'ils s'éloignent beaucoup de la vie éternelle. En effet, un tel refus, quoique paraissant partir de motifs religieux, produit le scandale, et dresse des piéges devant les faibles. Il faut donc de toutes ses forces se purifier du péché, et après avoir jeté les fondements d'une conduite pieuse, accourir avec confiance pour recevoir la vie. Mais le diable multiplie ses ruses pour nous tromper. Brisons donc ses fers, secouons le joug de la tyrannie du péché, servons Dieu avec crainte, et, après avoir triomphé des voluptés de la chair par la continence, approchons-nous de ce don céleste. » Je vous laisse à examiner si ces paroles doivent nous faire trembler.

D'autres chrétiens bien pires, non contents de rester dans une telle négligence, cherchent à la communiquer à ceux qui recourent fréquemment à ce divin remède; ils s'efforcent, par des sarcasmes et des médisances, de les détourner d'une pratique si pieuse et si salutaire. Pourquoi, disent-ils, des confessions si fréquentes? A quoi bon être toujours dans les temples, et recevoir tant de fois le sacrement eucharistique, puisque l'Eglise se contente d'une confession annuelle? Ils prétendent que c'est une indignité que de vils vermisseaux approchent de ces redoutables mystères avec tant de familiarité. Quand ils parlent ainsi, ce n'est pas qu'ils ressentent les outrages faits à la majesté divine; c'est que la religion des justes met leur impiété encore plus en évidence. Car, dit saint Grégoire, les méchants ont l'habitude d'envier aux autres la vertu dont eux-mêmes ne se soucient guère.

De tels hommes me paraissent ressembler au traître Judas, qui s'indignait que Marie eût répandu sur les pieds du Seigneur des parfums, qu'on pouvait vendre trois cents deniers, pour les donner aux pauvres. Saint Jean nous apprend qu'il disait cela, « non par intérêt pour les indigents, mais parce qu'il était voleur, et, qu'ayant la bourse, » *Joan.* XIII, 29, il dérobait ce qu'il pouvait. De même, les hommes dont il est question se soucient, non de l'honneur de Dieu, mais seulement de leur intérêt et de leur renommée ; comme ils pensent que leur mauvaise conduite est mise en relief par la piété et par les bons exemples des autres, ils plaident, en parlant comme il le font, non la cause de Dieu, mais la leur à l'ombre de celle de Dieu ; ils se préoccupent d'eux seuls, et ils cherchent à couvrir leurs torts, en outrageant le prochain.

Faisons donc en sorte, mes frères, que ce pain quotidien, que nous demandons chaque jour au Seigneur, ne soit pas pour nous, et par notre nonchalance, un pain annuel. Saint Cyprien, expliquant ces mots du Sauveur, *Notre pain quotidien,* s'exprime ainsi : « C'est le pain, dont le Seigneur a dit : Qui mangera de ce pain, vivra éternellement. Si donc il est manifeste que ceux qui reçoivent ce pain ont la vie ; il est à craindre, au contraire, qu'en s'abstenant de le prendre, on ne s'éloigne du salut, le Seigneur ayant dit : Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous. Et le Seigneur a appelé ce pain *quotidien,* afin que nous vivions et demeurions toujours en lui. » Dans le même sermon il dit encore : « Nous demandons que ce pain nous soit donné chaque jour, de peur que nous, qui sommes disciples de Jésus-Christ, et qui recevons chaque jour l'Eucharistie comme la nourriture de notre âme, si nous venions à commettre quelque délit grave, nous ne soyons écartés de la table sainte, et séparés du corps de Jésus-Christ. » *Serm. de Oratione Domin.* Saint Jérôme, consulté par Lucinius sur la communion quotidienne, et sur divers autres points, lui répond en ces termes : « Vous me demandez s'il faut jeûner le samedi, et s'il faut communier tous les jours (ce qu'observent l'Eglise romaine et les Eglises d'Espagne). Un

homme très-éloquent, Hippolyte, a traité ce sujet, et d'autres écrivains en l'effleurant ont rapporté diverses opinions. » Et plus loin : « Plût à Dieu que nous pussions, sans que ce fût pour nous une cause de remords et de condamnation, recevoir tous les jours la sainte Eucharistie, et mettre ainsi en pratique cette parole du Psalmiste : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon. » *Ps*. XXXIX, 9. »

Quant à saint Thomas, voici ce qu'il dit du fréquent usage de ce sacrement : « Dans la primitive Eglise, lorsque la foi chrétienne était dans toute sa ferveur, il fut décrété que les fidèles communieraient chaque jour. Ce qui faisait dire au pape Anaclet : Après la consécration, que tous communient, sous peine d'être exclus de l'Eglise. Car ainsi l'ont établi les apôtres, et la sainte Eglise romaine s'en tient à leur décision. »

Cependant quelques auteurs prétendent que l'usage quotidien de ce sacrement, dont parle saint Anaclet, n'était ordonné qu'aux seuls ministres de l'Eglise. Mais la ferveur et la coutume de l'Eglise primitive condamnent cette opinion. Car, au témoignage de saint Irénée, saint Anaclet fut le second pape après saint Pierre. Or, du vivant de saint Pierre, les fidèles s'approchaient chaque jour de la communion, comme nous le lisons dans les Actes des apôtres.

Je ne dis pas cela, mes frères, pour vous exhorter tous à la réception quotidienne de ce sacrement. Nous devons suivre ici l'exemple de saint Augustin, et nous abstenir soit de louer cette pratique, car elle peut être blâmable, soit de la blâmer, car elle peut être louable. Ce qu'un si grand saint n'a pas osé condamner, c'est une témérité de le condamner, surtout sans connaissance de cause. En cette matière, il faut s'en rapporter à la décision d'un confesseur prudent. C'est au confesseur à discerner ce qui est utile à chaque fidèle, eu égard à son état, à sa position, à ses progrès dans la vertu. La sainte communion devra être permise plus rarement aux uns, plus souvent aux autres. Je me suis adressé principalement à ceux qui s'abstiennent, le plus longtemps qu'ils peuvent, de ce divin remède; j'en ai agi ainsi, afin de leur faire voir clairement de quels secours de la grâce divine ils se

privent, et en quel danger ils mettent leur salut. Quant à ceux qui font un usage fréquent de ce mystère, on ne saurait assez leur recommander de s'approcher de cette table du Seigneur, de ce banquet céleste et du pain des anges, avec toute la pureté d'âme, toute la simplicité, la dévotion, l'humilité de cœur et toute la vénération possible. Parce que le Seigneur a donné aux fidèles tant de facilité pour venir à lui et pour le recevoir en eux, ce n'est pas une raison pour qu'ils s'approchent de lui avec moins de respect. Si dans l'ancienne loi, il exigeait des Israélites, ainsi que nous l'avons dit plus haut, tant de vénération pour le sanctuaire et pour l'arche, c'était pour nous donner une leçon; il voulait par-là nous faire comprendre avec quelle soumission d'esprit et quelle dévotion il nous faut approcher de lui et le servir, lui qui voulait qu'on entourât de tant de respect ce qui n'était qu'une ombre et qu'une figure. Approchons-nous donc de lui, mes frères, dans ces sentiments de piété; le suppliant humblement de faire en sorte qu'après l'avoir reçu pendant cette vie sous les voiles sacramentels, nous méritions enfin de le contempler et de le posséder à découvert dans la cité bienheureuse.

CINQUIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT

OU L'ON MONTRE QUE DANS L'EUCHARISTIE BRILLENT D'ADMIRABLES PREUVES DE LA BONTÉ ET DE LA CHARITÉ DE DIEU, ET PAR CONSÉQUENT DE PUISSANTS MOTIFS DE L'AIMER; ET EN MÊME TEMPS ON EXPOSE LES EFFETS ET LES FRUITS DIVERS DE CE SACREMENT DIVIN.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur?

Je suis venu pour jeter le feu sur la terre; et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? *Luc.* XII, 49.

Avant d'aborder l'explication de mon texte, je vais, très-chers frères, jeter un coup d'œil sur les enseignements que nous donne le divin Maître dans l'évangile de ce jour. Voulant nous expli-

quer la vertu et l'efficacité de son très-saint corps, il dit : « Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage. Qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui, etc. » *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique les paroles du Sauveur, que j'ai placées en tête de ce discours, paraissent peu appropriées à la solennité de ce saint jour, où nous célébrons la fête du plus auguste de tous les sacrements, cependant, après que nous aurons exposé quel immense amour Dieu nous a témoigné en instituant l'Eucharistie, vous verrez que ce n'est pas sans raison que j'ai voulu prendre ces paroles pour sujet du présent discours.

En effet, bien que toutes les œuvres de notre Sauveur manifestent clairement son immense bonté et sa tendresse pour le genre humain; il y en a trois qui nous attestent plus particulièrement la grandeur de son amour, savoir : son admirable incarnation, sa passion douloureuse, et l'institution de la divine Eucharistie. Comprenant cela, l'ennemi du salut des hommes a dirigé sur ces trois points les plus grands efforts des hérétiques, afin d'ébranler, et de renverser, s'il était possible, ces saints mystères, qui apportaient les plus grands obstacles à sa malice. Des hommes charnels, animés de son esprit, et jugeant Dieu d'après eux-mêmes, ont trouvé indigne d'une si haute majesté, que le Tout-Puissant se fût enfermé dans le sein d'une femme, qu'il eût été mis en croix, et se fût donné aux hommes en aliment et en breuvage. Mais contre ces erreurs les docteurs de l'Eglise ont publié d'illustres écrits, où ils montrent par les plus fortes raisons, qu'il n'y avait rien de plus digne de la bonté de Dieu et de sa miséricorde, ni de plus efficace pour guérir la pernicieuse maladie de notre nature. De même que les deux chérubins, entre lesquels était placée autrefois l'arche d'alliance, la couvraient de leurs ailes étendues, *Exod.* XXXVII, 9, de même les saints docteurs protégent et défendent contre les attaques des hérétiques le mystère de l'humanité de Jésus-Christ, mystère figuré par l'arche d'alliance.

Toutefois entre les raisons que donnent les saints Pères, je me bornerai aujourd'hui à en expliquer une. Si je réussis à l'exposer assez bien pour vous la faire envisager comme je la conçois, je ne doute pas qu'elle ne produise sur vous l'effet qu'elle a produit sur moi depuis longtemps; c'est-à-dire qu'elle ne vous fasse reconnaître dans l'institution de l'Eucharistie un dessein admirable de la divine Providence, qu'elle ne vous porte à rendre au Seigneur d'immortelles actions de grâces pour un si grand bienfait, et, en outre, qu'elle ne vous rende capable de détruire sans la moindre peine toutes les objections de l'hérésie, comme des toiles d'araignée.

Cette raison, je vais d'abord l'exposer en abrégé, au moyen des paroles du Sauveur que j'ai prises pour texte; puis, je la reprendrai, pour la traiter à fond. Je demande donc pourquoi surtout le Fils de Dieu est venu en ce monde. A cette question il fait lui-même la réponse concise et féconde que j'ai citée en commençant : « Je suis venu pour jeter le feu sur la terre; et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? » C'est comme s'il disait : « La terre, qui brûle du feu des désirs terrestres, est froide et de glace pour les choses célestes; or, je suis venu pour éteindre ce feu autant qu'il est possible de l'éteindre en cette vie, et pour embraser de l'amour des choses célestes les cœurs glacés des hommes. Je poursuis donc deux buts : l'un, d'éteindre, autant que possible, l'amour de la terre; l'autre, d'allumer l'amour du ciel; et cela, sans changer la nature de l'homme en une autre nature, et sans avoir recours, pour opérer cette immense transformation, à autre chose qu'à d'ineffables bienfaits et à de saints exemples. » Certes, ayant un tel dessein, le Sauveur ne pouvait mieux l'accomplir qu'au moyen d'œuvres aussi généreuses que l'incarnation, la rédemption et l'Eucharistie. Tel est l'abrégé de mon argument.

Maintenant, pour approfondir cette raison, qui est la base de toute la philosophie évangélique, il me faut reprendre les choses de plus haut, afin d'arriver, comme par degrés, à la hauteur du mystère de l'Eucharistie. Car on ne peut monter que par échelons à ce qui est placé dans un lieu élevé. Faute de l'avoir fait

et pour avoir voulu atteindre le ciel en rampant sur la terre, les hérétiques sont tombés dans les plus graves erreurs.

Remarquons donc d'abord que Dieu étend sa providence sur toutes choses, grandes et petites, et que cette providence, conduit chaque chose à sa fin par les moyens les plus convenables.

En second lieu, quoique cette providence soit parfaite, et accorde à chaque nature ce qui lui est dû, il faut savoir qu'elle prend un autre soin des grandes choses que des petites. Nous le voyons dans les globes célestes, qui tiennent le premier rang entre tous les corps, et qui, depuis le jour de leur création, ne se sont pas écartés de l'orbite qui leur a été marquée; tandis qu'au contraire les corps inférieurs sont soumis chaque jour à des variations presque infinies.

Observons en troisième lieu, que les œuvres divines étant de deux sortes, œuvres de la nature, et œuvres de la grâce; celles-ci sont infiniment plus relevées et plus nobles que les premières. Cela se conçoit aisément, si l'on considère la fin des unes et des autres. Car la fin des œuvres de la nature est la conservation de la vie naturelle. Mais la fin des œuvres de la grâce (comme le nom même l'indique), c'est la vie de la grâce, c'est-à-dire, une vie surnaturelle et divine qui, élevant l'homme au-dessus de sa nature, le fait participer à la pureté, à la sainteté, et même à la béatitude de Dieu.

J'ajoute un quatrième point : c'est que la divine Providence gouverne tout, et pourvoit à tout par l'amour, c'est-à-dire, par l'amour de soi, qu'elle a gravé dans tous les êtres. C'est par cet amour que toutes les créatures tendent à leur conservation, et poursuivent avidement tout ce qui peut l'assurer; c'est de là que dérivent les autres affections et inclinations, par lesquelles chaque chose convoite ce qui lui est nécessaire pour se maintenir dans son état naturel. Apportons des exemples.

La terre, en vertu de son poids naturel, gagne les parties basses du monde, où elle se maintient; ce qui ne l'empêche pas d'être emportée avec une vitesse incroyable. L'eau, douée de la même pesanteur, tend toujours aussi de haut en bas. Mais l'air,

léger par nature, cherche tellement les lieux élevés, lesquels ont de l'analogie avec son essence, que, si on l'enfermait dans les cavités de la terre, il ferait trembler et bouleverserait d'énormes masses de rochers, afin de s'échapper vers les régions supérieures. Quant au feu, il se porte avec tant d'impétuosité au-dessus même de l'air, que si on enflammait de la poudre placée sous une tour, cette flamme renverserait et mettrait en débris la tour et les plus solides murailles, pour ne pas être détenue contre sa nature dans un lieu qui n'est pas le sien. Que dire des brutes? Avec quel soin, quelles fatigues, au milieu de quels périls, ne cherchent-elles pas leur subsistance? Avec quelle impétuosité elles se portent à tout ce qui a rapport à la propagation de leur espèce! Avec quelle sollicitude et quel amour elles nourrissent et élèvent leurs petits! Je ne dirai rien ici de l'amour que les hommes ont pour eux-mêmes, et pour tout ce qui les touche; c'est un phénomène trop connu, pour qu'on en parle.

Enfin, il est un dernier principe à établir. De même que la divine Providence dirige vers leurs fins les choses naturelles par des affections et des inclinations, qui partent de l'amour de soi, et ainsi leur fait désirer, avec une avidité irrésistible, ce qui est nécessaire pour arriver à ces diverses fins; de même elle dirige tous les justes par un procédé semblable vers leur fin surnaturelle, c'est-à-dire, vers le bien suprême et béatifique, lorsqu'elle leur fait désirer du plus ardent amour, et rechercher par tous les moyens, ce bien suprême et toutes les vertus qui y conduisent. Car avec cet amour on fait tout saintement; sans lui, au contraire, on ne fait rien d'agréable à Dieu.

De ces principes tirons les conséquences que nous avons en vue. Si la divine Providence gouverne de la même manière, c'est-à-dire, au moyen d'un amour et d'affections semblables, les choses naturelles et les surnaturelles, ou, ce qui revient au même, les œuvres de la nature et celles de la grâce; si, d'un autre côté, comme nous venons de le dire, elle prend un autre soin des grandes choses que des petites; si enfin les œuvres de la grâce sont infiniment plus nobles que celles de la nature; il s'ensuit que la Providence doit faire naître dans les âmes des

justes un amour d'autant plus ardent pour les choses divines, que les œuvres de la grâce sont plus au-dessus de celles de la nature. Voilà donc la tâche que notre Sauveur déclare s'être imposée, lorsqu'il dit : « Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? » C'est comme s'il avait dit : « Remarquant que les hommes brûlent d'un si ardent amour pour les choses terrestres, tandis qu'ils négligent et dédaignent complètement les biens célestes, les seuls vrais et solides, ce qui est la cause de leur méchanceté et de leur misère; je suis venu dans le monde pour éteindre l'amour excessif des choses terrestres, et allumer l'amour des choses du ciel. »

Seigneur, si tel fut le mobile qui vous a fait descendre sur la terre, certainement vous avez assumé une tâche digne de votre immense bonté et de votre puissance. Car qu'est-ce qui convient plus à votre bonté, que d'éteindre dans nos cœurs l'amour des choses matérielles, et d'y allumer l'amour de vous-même, c'est-à-dire, du souverain bien? En effet, l'homme ne servirait à rien dans le monde, s'il n'aimait, d'un amour sans bornes, son Créateur, qui est le souverain bien; et même, tout ce monde ayant été créé pour l'homme, n'aurait pas de raison d'être, si l'homme, pour qui il a été créé, ne brûlait de cet amour pour son Créateur. Il était donc éminemment convenable que la divine Providence, dont nous avons exposé plus haut les procédés ordinaires, inspirât cet amour à nos âmes.

Cependant, Seigneur, si ce dessein de votre providence est digne de votre bonté qui veut nous rendre semblables à vous, il ne peut se réaliser sans que votre toute-puissance éteigne l'amour de la chair, et allume l'amour spirituel. Car la nature humaine a été tellement bouleversée par le péché originel, qu'elle désire avec une ardeur incroyable tout ce qui se rapporte au corps, et que, pour l'acquérir, elle brave les fatigues, les périls, les guerres les plus atroces, les mers orageuses, et autres choses semblables; tandis que pour ce qui regarde l'âme et le culte de Dieu, elle est tellement de glace, et éprouve un tel dégoût, qu'elle ne ferait pas le moindre mouvement.

Aussi celui qui considérerait attentivement l'état de notre âme,

trouverait qu'elle ressemble à ceux dont la moitié du corps est paralysée et insensible, tandis que l'autre moitié est vivante et saine. Car c'est ainsi que notre âme, atteinte de paralysie et d'insensibilité à l'égard des choses spirituelles et divines, est pleine d'énergie et de vigueur dès qu'il s'agit des choses terrestres.

Si donc, Seigneur, vous voulez guérir la nature malade, il faut vous imposer deux tâches : l'une, d'éteindre cet amour terrestre si ardent; l'autre, d'allumer l'amour céleste, si froid et si glacé. De même que, selon le récit de plusieurs auteurs, un musicien célèbre exigeait de ses élèves double salaire, quand ils avaient déjà étudié sous un autre, parce qu'il avait alors double peine : celle de détruire de vieilles habitudes, et celle d'en inculquer de nouvelles; de même notre Sauveur, entreprenant la guérison de la nature humaine, s'est imposé un double travail : celui d'affaiblir l'amour charnel, et celui d'allumer dans nos âmes l'amour spirituel.

Puisque, d'une part, cette œuvre est si difficile, et que, d'autre part, il n'est rien d'impossible à votre toute-puissance, je vous demande, Seigneur, de la voix la plus suppliante, comment vous opérerez une telle métamorphose du cœur humain. J'ai lu que vous avez ouvert la poitrine de la bienheureuse Catherine de Sienne, que vous en avez extrait son cœur, et qu'après l'avoir gardé trois jours, vous l'avez rétabli à sa première place. Je conçois que notre guérison peut aussi s'accomplir par votre toute-puissance, si vous changez la nature du cœur humain, ou si vous détruisez l'homme tout entier, pour le refaire ensuite autrement. Cela est en votre pouvoir; vous l'avez montré au prophète Jérémie, quand vous lui avez ordonné d'aller dans la maison d'un potier, afin qu'après avoir vu cet artisan donner une nouvelle forme à un vase qu'il avait façonné d'abord d'une autre manière, le Prophète apprît par cet exemple, que vous pouvez faire la même chose à l'égard des hommes. *Jer.* XVIII, 2 *et seq.* Je vois donc que par ce moyen il est en votre pouvoir d'embraser les âmes humaines de l'amour dont nous parlons. Que si cela n'a pas lieu de cette manière, je ne vois pas trop comment pourrait se faire un si grand changement dans notre cœur. Assurément,

avant sa conversion, saint Cyprien le croyait impossible. Car il dit : « Quand j'étais plongé dans les ténèbres et une nuit profonde, jugeant de tout par mes mœurs d'alors, je regardais comme difficile et comme inadmissible ce que la bonté divine me promettait pour le salut. Comment renaître? Comment, après avoir déposé le vieil homme, entrer dans une vie nouvelle, et, les liens du corps restant les mêmes, changer son âme et son cœur? Une telle conversion, disais-je, est impossible. On ne peut dépouiller subitement, ni des penchants naturels endurcis par l'exercice, ni des habitndes fortifiées par le temps, et qui ont jeté en nous de profondes racines. »

Ces paroles montrent clairement la difficulté de l'entreprise. A cela que répondez-vous, Seigneur? Par quel moyen allez-vous opérer un tel changement de notre cœur? — Le Seigneur répond : Ce n'est pas en créant l'homme de nouveau, ou en changeant sa nature; c'est en le gagnant par des bienfaits, par des grâces, par des dons si nombreux et si étonnants, qu'il faudrait avoir un cœur de fer, pour ne pas me témoigner le plus ardent amour. — C'est ce qu'autrefois le Seigneur a promis clairement par la voix du Prophète : « Je les tirerai à moi par les attraits qui gagnent les hommes, par tous les liens de la charité. » *Ose.* XI, 4. Un philosophe a fort bien dit : « Qui a trouvé les bienfaits, a trouvé des chaînes. » C'est par ces chaînes, Seigneur, par ces liens d'amour que vous nous avez attirés à vous. Vos chaînes, ce sont tant d'immenses bienfaits dont vous nous avez comblés; tant de promesses magnifiques de la vie éternelle; tant de sacrements qui remédient à notre infirmité; tant d'honneurs qui nous relèvent de notre ignominie; tant de secours qui fortifient notre faiblesse; tant de célestes leçons qui ont éclairé les ténèbres de notre intelligence; tant de preuves qui attestent votre immense bonté et votre tendresse, et qui embrasent nos cœurs de votre amour; enfin tant de coups, de liens, de soufflets, d'épines, de crachats, d'opprobres, de sarcasmes, la croix, les clous, et la mort ignominieuse que vous avez subie en expiation de nos forfaits. Par tout cela, vous avez si bien excité notre amour, que, quand même nous aurions des cœurs de pierre, ils devraient s'amollir et se

fondre à la puissance d'un tel feu. Ainsi se fondait le cœur de saint Paul, quand il disait : « L'amour de Jésus-Christ nous presse, » *Charitas Christi urget nos,* II Cor. v, 14; c'est-à-dire, non-seulement il nous attire et nous aiguillonne, mais il fait en quelque sorte violence à nos âmes.

Quiconque jettera des yeux attentifs sur ce résultat, si digne de la bonté et de la providence de Dieu, trouvera qu'il ne pouvait être imaginé rien de plus convenable, ni de plus efficace pour l'atteindre, que les trois œuvres divines, que nous avons énoncées en commençant, savoir : l'incarnation, la passion et l'institution de la sainte Eucharistie. Je laisse de côté pour le moment l'œuvre de l'incarnation, par laquelle le Fils unique de Dieu a daigné revêtir notre mortalité. Je laisse aussi de côté le bienfait de sa passion, qui a frappé de stupeur non-seulement les intelligences célestes, mais le ciel, la terre, le soleil, la lune avec les autres astres, et qui a ébranlé jusqu'aux rochers. L'explication de ces deux bienfaits est réservée pour d'autres jours. Parlons aujourd'hui du sacrement divin de l'Eucharistie qui, de quelque côté que nous l'envisagions, exhale de toutes parts les flammes de la plus ardente charité.

SECONDE PARTIE.

D'abord, l'amour n'étant autre chose que l'union des âmes, le trait le plus caractéristique de celui qui aime avec ardeur, c'est de vouloir s'identifier avec l'objet de son amour. Ce suprême degré d'amour, le Sauveur nous l'a témoigné de la manière la plus claire en instituant ce sacrement, où il daigne s'unir à nous, et ne faire qu'un avec nous. C'est cette union qu'il a surtout en vue dans le saint Evangile de ce jour, quand il dit : « Ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage? » Que signifient ces mots : « Vraiment viande, vraiment breuvage? » Il l'explique aussitôt : « Qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. » C'est-à-dire, lui et moi, nous devenons un même esprit, de même que l'aliment, et le corps qui s'en nourrit deviennent une seule et même substance. L'ambition humaine pouvait-elle aspirer à quelque chose de plus

haut qu'une telle dignité? Car, si la plus grande perfection de la créature raisonnable est de se réunir au principe d'où elle est sortie, que pouvait-il arriver à l'homme de plus glorieux ici-bas que de s'unir à Dieu de telle sorte qu'il demeure lui-même en Dieu, et que Dieu demeure en lui, comme cela se fait par le moyen de ce sacrement?

Pour vous aider à mieux comprendre l'étendue de ce bienfait, je vais le comparer avec le plus grand de tous ceux dont le Seigneur nous a comblés. On ne peut nier que le plus grand des bienfaits divins, et en même temps la preuve la plus forte de la bonté et de la miséricorde de Dieu, ne soit la mort et la passion de Jésus-Christ. Or, dans sa très-sainte passion, le Sauveur nous a mérité de lui être unis spirituellement par la foi et par l'amour; au lieu que par ce sacrement divin, il nous est uni non-seulement d'une façon spirituelle, mais aussi corporellement, puisque, non content de nous y donner ce qui est à lui, il se donne lui-même; en sorte que l'âme fidèle peut répéter ces paroles, pleines d'amour, de sainte Agnès : « Son corps ne fait qu'un avec mon corps; » et ces paroles de l'Epouse du Cantique : « J'ai mangé le rayon avec mon miel. » *Cant.* v, 1. Le rayon, c'est Jésus-Christ notre Seigneur; le miel, c'est la suavité divine, et l'abondance de grâces contenue dans ce rayon.

A ce point de vue, saint Thomas affirme que la munificence et la charité de Dieu se sont manifestées plus hautement dans ce sacrement que dans la passion du Seigneur. Car l'amour est l'union des âmes, et son principal effet, comme nous l'avons dit, est de joindre les âmes par les liens de la charité, et de n'en faire qu'une en quelque sorte. Or, dans sa passion, le Sauveur s'est uni spirituellement à son Eglise, tandis que dans la sainte communion, où il donne aux fidèles, non-seulement ses biens, mais lui-même, il va jusqu'à s'unir à eux corporellement. Et, pour qu'on ne croie pas que j'exagère, je vais citer les propres paroles du saint docteur. Comparant entre eux les divers bienfaits qui concourent à notre salut et à notre rédemption, il dit : « C'est une grande chose que Jésus-Christ notre Seigneur se soit donné à nous comme compagnon de notre pèlerinage; c'en est une plus

grande, qu'il se soit donné comme prix de notre rachat; toutefois ce don n'est pas encore inhérent à celui qui le reçoit; mais quand le Sauveur se donne en nourriture, il n'y a plus de séparation, l'union est complète. Car l'aliment, et celui qui s'en nourrit, sont compris dans l'unité d'un même corps. » *Opuscul. de Sacram. altaris,* c. 3. Ainsi l'Eucharistie dépasse en quelque sorte ce qu'il y a de plus élevé. Car nous avons établi que la passion de notre Sauveur est la preuve la plus éclatante de la libéralité et de la charité de Dieu; et néanmoins, nous trouvons dans ce sacrement quelque chose qui surpasse ce degré suprême d'amour, non pas de toutes manières, il est vrai, mais à un certain point de vue.

Ajoutez aussi que l'immense bienfait de la passion du Sauveur, quoiqu'il serve sans cesse à notre salut, ne fut cependant conféré qu'une fois sur l'autel de la croix; tandis que cet autre bienfait nous est donné chaque jour sur l'autel par la main des prêtres, pour nous faire participer au bénéfice de la passion et du sacrifice de la croix.

En outre, le Seigneur, au temps de sa passion, ne fut livré qu'une fois aux mains des pécheurs; mais ici combien souvent n'est-il pas donné aux fidèles par les mains des pécheurs, c'est-à-dire des prêtres infidèles à leurs devoirs?

Ajoutez encore que, dans l'ordre, la suite et l'économie de notre salut, la fin dernière à laquelle tout tendait, c'était que les membres de Jésus-Christ fussent unis à leur chef, non-seulement d'une manière spirituelle, mais aussi corporellement. Dans tous les mystères antérieurs à celui-ci, il restait donc toujours quelque chose à désirer, jusqu'à ce qu'on fût arrivé enfin à ce bienfait suprême. En effet, après la Nativité, il manquait que l'Homme-Dieu vécût parmi les hommes, qu'il souffrît de la faim, de la soif, du froid, de la chaleur, qu'il fût accablé de fatigues, brisé par les marches, abreuvé d'injures et d'outrages. Ensuite, il manquait qu'il fût pris, lié, flagellé, attaché à la croix, qu'il versât son sang avec sa vie, et fût enfermé dans le tombeau. Mais lorsqu'avec tout cela Dieu se fit la nourriture de l'homme, se laissa manger par lui, et ne fit plus qu'un avec lui, car tel est l'effet de

la manducation, qu'est-ce qui pouvait être ajouté en cette vie à une telle grâce? Ce fut donc là comme le terme de toutes les miséricordes et de tous les bienfaits du Seigneur dans la vie présente, et la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu pour les hommes.

Pour vous le faire mieux comprendre, je vais citer ici un exemple mémorable, qui vient à l'appui de ce que j'avance. Les historiens païens racontent qu'Artémise, reine de Carie, femme d'un mérite rare, aimait d'un amour surhumain son mari Mausole. Après la mort de celui-ci, elle lui fit élever un tombeau si splendide, qu'il était compté parmi les sept merveilles du monde. Elle proposa ensuite des prix magnifiques pour les orateurs qui célébreraient le plus dignement les louanges de son époux. Non contente de ces témoignages d'amour, elle y en joignit un autre, qui offre avec notre sujet une analogie remarquable : elle mêla les cendres précieusement embaumées de son mari à sa nourriture et à son breuvage. Ainsi, cet admirable tombeau ne lui ayant pas suffi, elle voulut, pour me servir des expressions de Valère Maxime, être elle-même le sépulcre vivant et animé de son époux. Cet exemple vous fait comprendre ce que nous disions en commençant, que le propre du vrai et parfait amour, c'est de vouloir ne faire qu'un avec celui que l'on aime tendrement. Quel rapprochement ferai-je ici, mes frères? Comment oser comparer les choses divines aux choses humaines? Toutefois, on ne peut nier que, dans le divin sacrement de son corps, le Sauveur ne nous ait donné cette preuve suprême du plus ardent amour, en daignant par ce moyen s'unir à nous, demeurer au dedans de nous, habiter en nous, et se faire notre nourriture. O preuve étonnante de la tendresse divine! ô témoignage inappréciable d'amour! ô mansuétude! ô bonté admirable de notre Dieu, de laquelle a découlé une charité si ardente!

Cela étant, qui de vous, mes frères, serait assez dur, pour ne pas se fondre au feu de cette charité divine? Qui est-ce qui se déroberait à la chaleur de ce soleil de justice? Oh! que vous avez eu raison de dire, Seigneur : « Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume? » Oui, Seigneur,

vous avez jeté le feu sur la terre, lorsque vous vous êtes uni notre nature par un lien indissoluble. Oui, vous avez jeté le feu sur la terre, quand vous êtes né dans une étable, quand vous avez été couché dans une crèche, quand vivant parmi les hommes vous avez enduré pour eux tant de fatigues, et essuyé de leur part tant de calomnies, d'injures et d'outrages. Vous avez jeté le feu sur la terre, lorsqu'élevé en croix vous avez tout attiré à vous, tout enchaîné des liens de l'amour, par cette manifestation de votre charité et cet accomplissement de notre salut. Mais à ces feux vous en avez ajouté un dernier : vous avez daigné vous faire notre nourriture, et, par un si étonnant témoignage de tendresse, vous avez embrasé les âmes des justes du plus ardent amour pour vous.

Aussi saint Grégoire de Nysse appelle-t-il avec justesse ce sacrement une admirable invention de la sagesse divine. Oui, admirable invention pour apaiser la Divinité, pour exalter la nature humaine, pour vaincre la concupiscence de notre chair, pour exciter notre espérance en Dieu, pour fortifier notre faiblesse par une nourriture spirituelle et quotidienne, et, ce qui est le principal, pour nous embraser d'amour envers Dieu par un si grand bienfait et une telle preuve de sa charité.

Au commencement du monde, le Seigneur répandit la désolation sur la terre par un immense cataclysme, afin de contenir les mortels dans la religion et dans le devoir, en leur inspirant la crainte de sa justice et de sa sévérité. Alors « toutes les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes, et une grande pluie tomba sur la terre. » *Gen.* VII, 11. Mais comme, malgré ce terrible châtiment, les hommes ne se soumettaient pas mieux aux lois divines, le Seigneur s'y prit d'une autre manière avec eux, et résolut d'en venir à bout, non plus par la crainte, mais par l'amour; non par les fléaux, mais par les bienfaits; non par un déluge d'eau, mais par un déluge de charité brûlante. De même qu'autrefois les sources du grand abîme avaient été rompues, et les cataractes du ciel ouvertes, de même la mer immense de la bonté de Dieu, et les entrailles de sa charité, qui jusque-là étaient restées en

quelque sorte cachées, se manifestèrent par de magnifiques bienfaits. Mais quelle différence entre le premier déluge et le second!

En effet, le premier était un déluge d'eau; le second, un déluge de feu; l'un était destiné à détruire le monde; l'autre, à le rétablir; l'un devait faire périr les hommes; l'autre, leur donner la vie; l'un, éteindre le feu de la concupiscence; l'autre, enflammer de l'amour de Dieu les cœurs froids et glacés des hommes. Si donc le premier déluge engloutit tous les mortels, comment le second n'embraserait-il pas les âmes de tous? Qui porterait dans sa poitrine un cœur assez dur pour ne pas se fondre au feu d'un tel amour? Par sa puissance, le Seigneur « a changé la pierre en torrents d'eaux, et la roche en fontaines. » *Ps.* CXIII, 8. Puisque l'Eucharistie renferme non-seulement la puissance, mais encore la présence du Seigneur; comment serait-il possible que des cœurs même de pierre ne s'amollissent pas sous l'action d'un si grand amour?

L'histoire rapporte que le roi Crésus avait un fils muet de naissance. L'armée du roi de Syrie ayant envahi ses Etats, un soldat, dans la mêlée, s'élança sur Crésus, et allait le percer de son javelot, quand le muet, qui était auprès de son père, entraîné par la force de l'amour filial, brisa les liens qui entravaient sa langue, et s'écria : « Soldat, ne tue pas Crésus. » Ainsi prévalut contre toutes les entraves de la nature l'ardent amour d'un fils pour son père.

Si telle fut l'influence de cet amour, quel doit être l'effet de notre amour pour Jésus-Christ, qui nous a aimés d'une tendresse plus que paternelle, et à qui nous devons de plus grands bienfaits que tous les fils n'en doivent à leurs pères? Certes en ce jour, où son amour pour nous s'est manifesté par un bienfait si insigne et si extraordinaire, nulle entrave, ni de la chair, ni du monde, ni d'aucune créature, ne devrait empêcher nos cœurs, quelque durs qu'ils soient, de brûler de son amour. Aujourd'hui nos bouches muettes devraient se délier pour chanter ses louanges; aujourd'hui nos cœurs de glace devraient s'embraser du feu de l'amour divin; aujourd'hui enfin la chair et le sang devraient se changer en esprit. Car si lui, qui n'a besoin de rien, s'est épris

d'une telle charité pour nous; pourquoi, vils vermisseaux que nous sommes, ne pas payer de retour celui qui nous a ainsi prévenus? Comment ce feu divin ne brûle-t-il pas nos poitrines? Le fer se fond dans le feu, les pierres s'y amollissent; nos cœurs sont donc plus durs que le fer et la pierre, eux que n'attendrit point la flamme de l'amour divin?

« Un homme, dit Salomon, peut-il cacher du feu dans son sein, sans que ses vêtements brûlent? Peut-il marcher sur les charbons, sans se brûler les pieds? » *Prov.* VI, 27 et 28. Comment donc lorsque tu renfermes en toi le feu de cet amour, ou même que tu le considères, ton âme et ton cœur sont-ils plus froids que la glace? Si Jésus-Christ notre Seigneur, par ces étonnants bienfaits, est venu mettre le feu sur la terre, comment ce feu divin ne t'enflamme-t-il pas?

De ce sacrement admirable et merveilleux, pour vous le dire en passant, mes frères, on peut déduire la munificence infinie de la bonté divine, ainsi que l'extrême misère et l'infirmité de l'homme. Car combien grande fut cette bonté, qui a voulu s'insinuer dans les hommes par un moyen si nouveau et si admirable? D'un autre côté, combien grandes étaient une misère et une faiblesse, qui avaient besoin de remèdes et de mystères si extraordinaires, pour parvenir à la guérison!

Si on demande, pourquoi notre Dieu a tant d'amour pour l'espèce humaine, pourquoi il désire si vivement demeurer avec nous, et habiter dans nos âmes, je réponds, que l'abîme insondable de la bonté divine fut la principale cause de cet ardent amour. Puisque ce fleuve de charité dérive de l'océan inépuisable de la divine bonté, il n'est pas surprenant que d'une telle source découle un si grand fleuve, ni que dans le cœur divin brûle un si grand feu. En effet, un feu de paille est bien différent d'un feu alimenté par la poudre. L'un produit une flamme médiocre, et de peu de durée; l'autre a tant de puissance, qu'il fait voler en l'air les rochers et les forteresses. De même le feu de l'amour brûle autrement dans le cœur de l'homme, que dans le cœur de Dieu. Là, il s'exerce sur une frêle substance; ici, sur une substance infinie et divine; ne vous étonnez donc point qu'ici s'élève cette

immense flamme d'amour, de laquelle nous viennent et le suprême bienfait de l'Eucharistie, et les autres bienfaits de notre rédemption et de la sanctification de nos âmes.

Une autre circonstance, qui rehausse d'une manière merveilleuse le don magnifique de ce sacrement, c'est l'ardeur inexprimable et l'empressement inouï avec lesquels le Sauveur nous l'a conféré. Car, en matière de bienfaits, il est certain qu'on regarde autant à la disposition du bienfaiteur, qu'au bienfait lui-même. Cet ardent empressement, le Seigneur l'a manifesté à ses disciples, quand, au moment même où il se préparait à instituer ce sacrement divin, il leur dit : « J'ai souhaité avec ardeur de manger cette pâque avec vous, avant que de souffrir. » *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar.* Luc. XXII, 15.

Pourquoi, Seigneur, brûliez-vous de ce vif désir que vous faites éclater par la répétition, *Desiderio desideravi?* Est-ce que vos désirs sont semblables aux nôtres, qui d'ordinaire sont inspirés non par la raison, mais, comme ceux des femmes grosses, par une impulsion et une impétuosité aveugles? Nullement. Vos désirs partaient du jugement éminemment sage de votre raison. Quel est donc le motif, la cause, qui excitait dans votre cœur un si vif désir? Assurément, c'était la pensée qui ne cessait d'agiter votre âme. Quand les disciples, revenant de prêcher votre parole, vous eurent annoncé les heureux succès de leur apostolat, on vous vit tressaillir d'allégresse dans le Saint-Esprit, devant ces prémices du salut de l'homme. Quand vous attendiez la conversion des Samaritains, vous dites aux mêmes disciples : « J'ai une nourriture à prendre, que vous ne connaissez pas..... Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » *Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis. Cibus autem meus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus.* Joan. IV, 32 et 34. Oui, Seigneur, voilà votre nourriture, votre breuvage, la source de vos joies et de vos désirs. Or vous aviez résolu de nous servir, dans cette cène, un mets infiniment efficace pour le salut des âmes, un mets dont la saveur et la douceur ineffable devait flatter et rétablir le palais

des âmes purifiées. Voilà pourquoi vous avez désiré avec tant d'ardeur cette dernière cène, où vous alliez mettre fin aux victimes légales, et inaugurer les sacrements de la nouvelle alliance, cette cène où vous deviez à la fois manger l'agneau légal, et immoler le véritable agneau, dont l'autre était la figure.

Quant à la suavité de ce nouvel agneau et de ce nouvel aliment, saint Thomas nous dit que nul langage ne saurait l'exprimer. Car, bien que le Seigneur, ainsi qu'il l'a promis, réjouisse les justes « dans la maison consacrée à le prier, » *Isa.* LVI, 7, cependant la joie dont il les inonde dans ce sacrement est bien supérieure. Ainsi, nous lisons de sainte Catherine de Sienne, qu'après la réception de la sainte Eucharistie, elle était remplie de tant de joie, d'amour et d'admiration de la bonté divine, que, ravie en extase pendant deux et trois heures, elle perdait tout sentiment, au point qu'un jour, ayant été blessée grièvement à la plante du pied par une méchante femme qui la jalousait, elle n'en ressentit rien, pas plus que si son pied eût été de bois ou de marbre. Quelle était la grandeur de ces pures délices, qui, remplissant le cœur, attiraient si bien à elles toutes les puissances de l'âme, que tous les membres du corps et tous les organes des sens perdaient la chaleur vitale et la faculté de sentir! Cela montre clairement que le Seigneur a accompli dans toute sa plénitude ce qu'il a promis dans ces paroles : « Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, » non pas un feu quelconque, mais un feu aussi supérieur à tous les feux de l'amour terrestre, que les biens spirituels sont au-dessus de tous les biens de la terre. En effet, qui a jamais entendu dire que l'amour terrestre ou charnel en soit venu au point d'enlever aux hommes toute sensation?

Mais ce qui met en relief l'étendue de ce bienfait de l'Eucharistie, ce n'est pas seulement la dignité de Celui qui le donne, c'est aussi l'indignité de celui qui le reçoit. Car si cet immense honneur eût été conféré aux anges, il eût pu paraître motivé par la sublimité de leur nature; d'un autre côté, s'il avait été institué pour tirer les démons de leur déplorable état, on eût pu croire que Dieu en avait agi ainsi pour rétablir cette noble nature tombée si bas. Mais comme tout cela a été fait pour

l'homme, c'est-à-dire, pour une créature qui, dans l'ordre des substances intelligentes, est la dernière par sa condition naturelle, la plus abjecte par ses mœurs et son genre de vie, la plus ingrate par le cœur et la volonté, il faut que les plus aveugles reconnaissent l'immensité de la bonté et de la tendresse de Dieu. Car plus une personne est indigne, plus a de prix l'honneur qu'on lui rend. Ainsi, quand les peintres veulent faire ressortir la blancheur d'un visage qu'ils ont représenté, ils ont soin de mettre à l'entour un fond rouge ou noir, qui en rend la blancheur plus éclatante. De la même manière, le Seigneur a manifesté clairement la grandeur de sa bonté et de sa tendresse en ennoblissant par l'union de son corps sacré, et en faisant semblable aux anges, la pauvre nature de l'homme.

De ce qui précède, on peut tirer de nombreuses conclusions; mais la principale, mes frères, c'est que nous devons brûler du plus ardent amour pour Celui qui, en nous aimant à un tel point, est venu jeter sur la terre le feu de l'amour divin, c'est-à-dire qui par son incarnation, sa passion, et l'institution de l'Eucharistie nous a donné tant de motifs de l'aimer. Car les trois choses qui donnent droit à l'amour, savoir, la bonté, la charité, la bienfaisance, se trouvent ici au suprême degré. Il faut donc avoir un cœur de fer pour n'être pas embrasé d'amour pour lui. Et je ne vois pas de quel prétexte l'homme, lors du jugement divin, pourra colorer sa torpeur et son insouciance, lorsque le Seigneur lui rappellera avec reproche ces trois motifs d'amour.

En effet, dit saint Bernard, « il est constant qu'avant de nous avoir comblés de ces bienfaits, le Seigneur, dans l'ancienne loi, exigeait de nous tout notre amour. Et il n'était pas injuste, en nous ordonnant de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Car pourquoi l'œuvre n'aurait-elle pas aimé l'ouvrier, puisqu'elle pouvait le faire? Et pourquoi ne l'aurait-elle pas aimé de tout son pouvoir, puisqu'elle ne pouvait rien que par lui? Mais combien n'a-t-il pas ajouté à ses bienfaits en nous conférant le salut? Si je lui dois tant pour ma création, que lui devrai-je pour ma régénération? Il lui était plus aisé de me mettre au monde que de me racheter, puisqu'il a opéré ma

rédemption au prix de tant de fatigues, de blessures et de douleurs. Combien donc n'est-il pas plus juste et plus nécessaire d'aimer le Seigneur de toutes nos forces pour les étonnants bienfaits que comprend notre rédemption! » *De amore Dei.*

Ecoutez encore le même saint docteur. Vous allez entendre de sa bouche, et non de la mienne, le résumé de la thèse que j'ai développée dans ce discours : « Quel effet peut avoir sur nous la considération d'une miséricorde si grande et si peu méritée, d'une charité si gratuite et si ardente, d'un honneur si imprévu, d'une mansuétude si invincible, d'une douceur si merveilleuse, quel effet, dis-je, auront tant de bienfaits sur celui qui les considère avec attention, sinon de le détacher complètement de toute affection mauvaise, de l'entraîner puissamment vers Dieu, de l'impressionner fortement, de lui faire embrasser toutes les souffrances et mépriser tous les biens terrestres? A l'odeur de tels parfums, l'Epouse accourt avec allégresse, elle aime ardemment, et cependant quoique son amour soit sans bornes, elle le trouve presque nul, en comparaison de celui dont elle est l'objet. Et elle a raison. Car que peut donner une vile poussière en retour d'une telle affection? Quand elle recueillerait toute sa puissance d'aimer, que serait-ce auprès de l'amour prévenant que Dieu a eu pour elle, et de tout ce qu'il a fait pour la sauver? » *Ibid.*

A ces paroles, je ne veux rien ajouter, si ce n'est la réponse à une objection. Quelqu'un dira peut-être : Si le Seigneur a répandu assez de bienfaits pour fondre des cœurs même de fer, d'où vient que les hommes sont si froids pour lui, qui a apporté un feu si ardent? Saint Bernard a brièvement répondu à cette question dans la citation que je viens de faire, quand il a dit : « Quel effet auront tant de bienfaits sur celui qui les considère avec attention, sinon de le détacher complètement de toute affection mauvaise, et de l'entraîner puissamment vers Dieu? » Ce remède est donc très-efficace; mais il faut l'appliquer à la blessure. Or, la blessure est dans le cœur, qui, de glace pour les choses célestes, est tout de feu pour celles de la terre. C'est donc sur le cœur qu'il faut appliquer ce remède céleste. Et on l'y applique, lorsque l'on considère attentivement, comme le

dit saint Bernard, ces inappréciables bienfaits, et qu'on s'en pénètre par une pieuse et fréquente méditation.

Je vous supplie donc, mes frères, et vous conjure (comme je le fais souvent et ne cesserai jamais de le faire) de consacrer une partie du jour ou de la nuit à méditer pieusement ces immenses bienfaits de la grâce divine, afin de recueillir dans vos âmes ce feu qui a été jeté du ciel sur la terre. Nul doute qu'il ne dévore en vous le feu de l'amour profane, et qu'il ne vous embrase de l'amour divin, de cet amour par le moyen duquel vous deviendrez semblables à Dieu, et, après avoir imité en cette vie sa pureté et sa sainteté, vous obtiendrez dans l'autre son éternelle béatitude.

SIXIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT,

OU L'ON EXPLIQUE D'ABORD LES CINQ PRINCIPALES MERVEILLES CONTENUES DANS LE SACREMENT VÉNÉRABLE DE L'EUCHARISTIE ; ENSUITE ON EXPOSE LES IMMENSES BIENFAITS QUE LE SEIGNEUR NOUS PRÉSENTE DANS CE SACREMENT, ET LA CHARITÉ QU'IL NOUS Y TÉMOIGNE ; ENFIN ON EXHORTE A LE RECEVOIR FRÉQUEMMENT.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se.

Le Seigneur, plein de bonté et de miséricorde, a éternisé la mémoire de ses merveilles. Il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. *Ps.* CX, 4 et 5.

Le sacrement divin de l'Eucharistie étant, suivant saint Thomas, le plus grand de tous les miracles opérés en ce monde par le Seigneur, j'ai trouvé convenable de le considérer sous cet aspect dans le présent discours. Voilà pourquoi j'ai entrepris l'explication du verset de David que vous venez d'entendre, lequel fait mention de ce caractère merveilleux, et en même temps nous invite à prendre ce pain céleste avec crainte et respect. Quant aux propriétés et à l'excellence de cette divine nourriture, le divin Maître nous les expose en ces termes dans le saint

évangile de ce jour : « Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui, etc. » *Ave, Maria.*

Très-chers frères, en réfléchissant à la majesté et à la puissance de ce sacrement divin, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête au milieu de l'allégresse des fidèles, j'ai aperçu tant de merveilles et de propriétés, que je ne savais lesquelles choisir pour en faire le sujet de ce discours. Dans les autres solennités, la principale préoccupation des prédicateurs est de chercher ce qu'ils diront; mais dans celle-ci, presque tout le travail consiste à examiner ce qu'il faut omettre, par où il faut commencer, où il faut finir. Il y a dans ce sacrement, le plus auguste de tous, un grand nombre de miracles et de bienfaits, dont les saints Pères ont fait le sujet de leurs écrits; mais il y en a beaucoup plus qui échappent entièrement à l'intelligence humaine. De ceux-mêmes que les saints ont indiqués, nous ne connaissons que la moindre partie, et encore ce peu que nous connaissons, à peine pourrons-nous l'exprimer; de sorte que, de tant de merveilles contenues dans ce mystère, il n'y en a peut-être pas une que nous soyons en état d'expliquer dignement.

Au surplus, il n'y a là rien qui doive étonner. Car la bonté divine étant immense et ineffable, est-il surprenant que les œuvres de cette bonté, qui remplissent la vie de Jésus-Christ notre Seigneur, conservent la nature de leur cause et de leur origine, c'est-à-dire soient ineffables et incompréhensibles, comme la bonté d'où elles dérivent? Dans une admirable vision, sous la figure d'un temple et d'un fleuve mystiques, le Seigneur enseigna au prophète Ezéchiel cette impossibilité de comprendre les œuvres divines. Des eaux sortaient de dessous la porte de ce temple vers l'Orient. L'ange, qui montrait ces mystères, « avait à la main un cordeau dont il mesura mille coudées; puis, continue le Prophète, il me fit passer à travers ces eaux qui me venaient à la cheville du pied. Ensuite il mesura mille autres coudées, et me fit passer au travers de ces eaux qui me venaient jusqu'aux genoux. Il mesura un troisième espace de mille coudées, qu'il me fit encore passer dans

l'eau, et j'en avais jusqu'aux reins. Enfin, il mesura un quatrième espace de mille coudées, et je trouvai que c'était un torrent que je ne pouvais franchir, parce que les eaux s'étaient tellement enflées qu'on ne pouvait le passer à gué. » *Ezech.* XLVII, 3 *et seq.*

Que faut-il entendre dans les saintes Lettres sous le nom d'eaux et de fleuves, sinon les mystères et les secrets de la sagesse divine? Quant aux diverses profondeurs de ce fleuve, elles signifient que ces mystères ne sont pas tous également incompréhensibles. Par exemple, quand le Seigneur donna à son peuple la loi du Décalogue, il était aisé aux hommes d'en comprendre l'équité, puisqu'ils la portaient gravée dans leurs cœurs par un don de la nature. Ici l'eau du fleuve n'arrive qu'aux chevilles du pied, et il est facile au premier venu de passer ce fleuve de la loi divine. Lorsque cette loi nous annonce que l'âme est immortelle, et que la divine Providence gouverne toutes les choses de ce monde, l'eau a plus de profondeur, mais elle n'atteint qu'aux genoux; parce que d'illustres philosophes ont saisi ces vérités avec la lumière de la raison. Pour n'en pas citer d'autres, Plutarque enseigne qu'on prouve ces deux vérités par un même argument : « Une seule et même raison, dit-il, démontre l'existence de la Providence divine et l'immortalité des âmes; on ne peut reconnaître l'une et repousser l'autre. » *De sera numinis vindicta.*

En outre, lorsque la loi du Seigneur nous dit ce que sera la vie future, c'est-à-dire lorsqu'elle enseigne que, dans le siècle à venir, il y a des récompenses pour les bons et des supplices pour les méchants, l'eau du fleuve est encore plus profonde et elle gagne les reins. Car cette notion a été ignorée de bien des philosophes. Quelques-uns cependant l'ont soupçonnée. J'en ai pour témoin Cicéron qui, rapportant les opinions des plus illustres philosophes, mentionne les supplices préparés dans les enfers pour les impies.

Mais quand la divine sagesse s'élève de ce qui est du domaine de la raison à ce qui est au-dessus, quand elle propose à la croyance des fidèles les mystères et les sacrements ineffables de la nouvelle

loi, quand elle dit que le Créateur de toutes choses est descendu sur la terre pour notre salut, qu'il a revêtu notre chair, qu'il a vécu parmi les hommes sous forme humaine, et, ce qui surpasse toute admiration, qu'à cause d'eux il a été garotté, souffleté, couvert de crachats, fouetté, couronné d'épines, attaché à la croix; que non content de répandre son sang précieux en expiation de nos péchés, il a formé de ce même corps et de ce même sang une nourriture et un breuvage qui fortifient nos âmes et nous donnent la vie éternelle; quand, dis-je, le juste considère avec recueillement toutes ces vérités que la foi enseigne; quand il contemple cette nature sublime et suréminente, ainsi humiliée et abaissée pour des vermisseaux et pour des ingrats : alors le fleuve devient un torrent, les ondes s'élèvent et se gonflent, et il n'y a plus moyen de passer; alors l'âme se sent faible, l'entendement est écrasé, la langue est muette, la volonté est frappée de stupeur, et ainsi on loue par l'extase, le silence et l'admiration ce que l'intelligence ne peut saisir, ni la parole exprimer. Car, dit saint Grégoire, « nous célébrons éloquemment les merveilles de Dieu, quand nous les taisons dans l'extase de l'admiration; et l'homme loue convenablement, par un respectueux silence, ce qu'il ne peut comprendre. »

I.

Entre les mystères de la nouvelle loi, brille au premier rang le sacrement de l'Eucharistie, qui contient réellement le corps du Sauveur, et son sang répandu sur la croix pour le salut du genre humain. Ce sacrement renferme cinq merveilles, que j'ai l'intention de vous expliquer dans le présent discours afin de fortifier votre foi par les lumières de la raison humaine, et aussi afin d'embraser davantage votre charité et votre dévotion. Car j'espère atteindre ce double but.

I. La première merveille que nous admirons dans ce sacrement, c'est qu'il en découle d'immenses trésors de grâce divine qui sanctifient les âmes, quoique, si l'on en considère l'extérieur, on n'y aperçoive que du pain et du vin. Cette particularité se remarque aussi dans les autres sacrements, qui tous ont pour

matière des choses corporelles. Car l'eau, employée dans le sacrement du baptême, n'est autre chose que de l'eau; et l'huile, dont on se sert pour l'extrême-onction et la confirmation, n'est autre chose que de l'huile. Cependant ces substances, moyennant l'adjonction des paroles sacramentelles, produisent des effets spirituels dans les âmes des hommes; elles y mettent la piété, la justice, l'amour de la vertu et de l'honnêteté.

Si quelqu'un s'étonne de cette puissance des sacrements, j'opposerai à son étonnement les œuvres admirables de la nature, et ce que nous voyons partout dans les choses créées. Dieu a doué ses créatures de vertus occultes et merveilleuses, qui rendent croyable la puissance des sacrements, tout admirable qu'elle est. Qui est-ce qui a donné à tant de plantes, et même à tant de pierres, des propriétés si diverses et si multiples, que l'une arrête le sang, que l'autre empêche l'effet du poison, que celle-ci trahit l'impudicité, que celle-là tient le fer suspendu en l'air, et dirige sa pointe vers le pôle nord sans se détourner à droite ou à gauche? Celui qui, en vertu de sa toute-puissance, a conféré à ces objets des propriétés si admirables, a bien pu, en vertu de la même puissance, accorder à des choses matérielles cette grâce de sanctification; et il le fait dans tous les sacrements, qui non-seulement signifient la grâce, mais encore la confèrent à ceux qui les reçoivent dignement.

Toutefois, dans ce sacrement, le plus grand de tous, il est une circonstance qui n'appartient qu'à lui. Car, dans les autres sacrements, comme nous l'avons dit, l'eau qui purifie l'âme est vraiment de l'eau, et l'huile, que l'on emploie, est vraiment de l'huile; tandis que ce pain, que nous voyons, n'est pas du pain, c'est la chair de Jésus-Christ. Or, la chair de Jésus-Christ, unie au Verbe, qui est la vie, et ainsi divinisée en quelque sorte, opère les mêmes effets que le Verbe à qui elle est unie. En effet, dit saint Cyrille, « de même que, si vous versez du miel dans un liquide, ce liquide prend et conserve la saveur et les propriétés du miel; de même, la chair de Jésus-Christ notre Seigneur, étant unie au Verbe de Dieu, en possède la puissance, et en devient l'instrument. » Ainsi, comme il appartient au Verbe divin de vivi-

fier les âmes, de les éclairer, de les perfectionner et de les sanctifier; de même aussi la chair de Jésus-Christ notre Seigneur opère dans nos âmes ces divers effets. Pourquoi donc vous étonner que ce pain, qui renferme le Verbe de Dieu, opère des œuvres divines?

II. Il est bien d'autres merveilles dans cet auguste sacrement. La principale, c'est que les paroles de la consécration changent le pain et le vin en la substance du corps et du sang de notre Seigneur. Pour diminuer l'étonnement que nous cause cette merveille, Eusèbe Emissène met en avant la puissance créatrice de Dieu. Il est certain, en effet, qu'il est plus difficile de tirer les choses de rien que de les transformer en d'autres choses. Celui qui a tout créé de rien ne sera donc pas embarrassé pour transformer ses créatures en telle substance qu'il voudra. Eusèbe appuie son assertion de l'exemple d'un homme purifié et justifié. Car si on voit, tous les jours, des hommes charnels et vicieux, tellement changés en hommes spirituels par la puissance de la grâce divine qu'il ne reste plus rien du vieil homme dans leur conduite et dans leurs âmes; qu'y a-t-il de surprenant que celui qui métamorphose ainsi les âmes change une substance en une autre substance?

Mais citons les propres paroles d'Eusèbe : « De même que, sur un ordre, sur un signe du Seigneur, surgirent tout-à-coup du néant et le ciel, et la mer et la terre; de même, dans les sacrements, le Verbe commande avec une égale puissance, et l'effet suit. Fais donc attention à tant d'inappréciables bienfaits opérés par les paroles divines de la consécration; et pour qu'il ne te paraisse ni nouveau, ni impossible, que des substances terrestres et périssables se changent en la substance de Jésus-Christ, considère ton âme déjà régénérée en Jésus-Christ. Etranger à la vie, éloigné de la miséricorde, exilé de la voie du salut, tu étais mort intérieurement : tout-à-coup, initié aux lois du Sauveur, et renouvelé par les sacrements, tu as passé dans le corps de l'Eglise non en voyant [1], mais en croyant, et d'enfant de perdition, tu as mérité de devenir, par une sainteté mystérieuse, enfant adoptif de Dieu. Rien n'a été ajouté au dehors; ton intérieur seul a été

[1] Voir la note G à la fin du volume.

transformé. C'est ainsi qu'un homme est devenu fils de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a été formé dans une âme humaine. »

Ce même argument, tiré de l'immense pouvoir de Dieu et de sa vertu créatrice, est exposé avec assez d'étendue par Jean Damascène. Voici comment il s'exprime : « Si le Verbe de Dieu est vivant et efficace; si le Seigneur a fait tout ce qui existe au ciel et sur la terre; s'il a dit : Que la lumière se fasse, et elle fut faite; que le firmament paraisse, et il parut; si « les cieux ont été créés par la parole du Seigneur, et tout leur ornement par le souffle de sa bouche, » *Ps.* xxxii, 6; si le ciel et la terre, avec tous leurs ornements, si l'eau, le feu et l'air sont l'œuvre de la parole du Seigneur; si le Verbe divin s'est fait homme, et par l'opération du Saint-Esprit a pris un corps dans le chaste sein de la bienheureuse Vierge : est-ce qu'il ne peut changer le pain en sa chair? » Ensuite répondant à ceux qui demanderaient comment cela peut se faire, il s'exprime ainsi : « Comment cela se fera-t-il, dit la vierge Marie, puisque j'ai fait vœu de rester vierge? Gabriel répond : Le Saint-Esprit surviendra en vous et vous couvrira de son ombre. *Luc.* i, 34 et 35. — Et maintenant tu demandes : Comment le pain devient-il le corps de Jésus-Christ? Moi aussi je te réponds : L'Esprit opère ces choses d'une manière qu'on ne peut comprendre ni exprimer. Il y a là un mystère insondable. D'ailleurs, il n'est pas, non plus, aisé à expliquer comment le pain, le vin et l'eau se changent naturellement au corps et au sang de celui qui mange et qui boit, ni comment le corps ainsi renouvelé reste le même. Si donc la nature peut l'un, est-ce que la grâce du Saint-Esprit ne pourra pas l'autre? »

Ce dernier exemple éclaircit et confirme le raisonnement que nous faisions plus haut. Car si le Créateur a donné sans miracle, soit à la chaleur naturelle des corps, soit à l'âme végétative et nutritive, assez de puissance pour transformer en chair, en un court espace de temps, le pain que mange l'homme; pourquoi s'étonner que la puissance divine fasse dans l'Eucharistie en un instant ce qui se fait avec le temps par les forces naturelles?

III. Une autre merveille de ce sacrement, c'est que Jésus-Christ notre Seigneur est tout entier sous le pain consacré, et tout en-

tier sous chaque partie de ce pain; de sorte que celui qui en prend une, reçoit autant que s'il avait pris le tout. En effet, la foi catholique nous enseigne que si l'on divise les saintes espèces, Jésus-Christ notre Seigneur demeure tout entier sous chaque parcelle. Mais qu'y a-t-il là de surprenant ou d'incroyable, puisque la philosophie elle-même démontre que l'essence de Dieu est tout entière dans l'univers entier, et tout entière aussi dans chaque partie de l'univers? Pourquoi donc vous étonneriez-vous, que la sainte humanité du Sauveur, étant unie au Verbe tout-puissant, lui emprunte cette propriété d'être tout entière sous le pain consacré, et tout entière sous chaque partie de ce pain?

Quoiqu'il semble y avoir une sorte d'inconvenance à expliquer des mystères si augustes au moyen d'exemples tirés des choses que nous voyons chaque jour, cependant, telle est notre ignorance et notre penchant à juger de tout par les choses matérielles, qu'il est souvent utile de nous élever à l'intelligence des vérités de la religion à l'aide de ce qui nous est connu et familier. Or nous voyons qu'un miroir reproduit les objets qui lui sont présentés; si cependant vous le brisez en plusieurs fragments, chacun d'eux vous renverra la même image que renvoyait le miroir entier. Mais l'exemple tiré de nos âmes est peut-être plus concluant. Car les philosophes eux-mêmes conviennent que notre âme est tout entière dans le corps entier, et aussi tout entière dans chaque partie de ce corps. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que Dieu ait accordé à la chair très-sainte de Jésus-Christ ce qu'il a accordé à notre âme, c'est-à-dire que le corps du Sauveur soit tout entier sous l'hostie consacrée, et aussi tout entier sous chacune des parcelles de cette hostie?

IV. Un autre miracle, c'est que, malgré le nombre immense des lieux où cette divine hostie est consacrée chaque jour par la parole des prêtres, l'intervention de la puissance divine ne fait défaut nulle part. Qui pourrait compter combien de fois, chaque jour, dans tout le monde chrétien, cette consécration s'accomplit au même instant? Et néanmoins la puissance divine est présente en tout lieu, et, au dernier mot de la consécration, elle opère sans délai ce merveilleux changement. N'est-il pas extraordinaire que,

sans agitation ni sollicitude, sans cesser de jouir de la vie la plus heureuse au sein de la paix et de la tranquillité, le Tout-Puissant, préside en tous lieux à toutes ces transformations? A cette question, ou à cet étonnement, je vais répondre par un exemple pris dans les choses naturelles, et qui ne manque pas de justesse.

En effet, d'après Aristote et la saine philosophie, il est constant que l'âme intelligente n'est pas tirée de la matière. Une substance spirituelle, qui, n'admettant aucune composition, tient de la pureté et de la nature des anges, ne peut sortir de la chair et du sang. D'où provient donc cette noble substance? Le voici. Dès que le corps de l'enfant, dans le sein de sa mère, est pourvu des organes appropriés aux fonctions de la vie, ce qui a lieu, dit-on, pour les mâles, quarante jours après la conception, l'auteur tout-puissant et infatigable du genre humain commence à créer par lui-même, sans retard et sans le ministère d'aucune créature, une âme raisonnable, qu'il établit comme un nouvel hôte dans le domicile de ce tendre corps. Maintenant, mes frères, jetez les yeux sur l'univers entier, sur toutes les îles de l'océan, sur les nations barbares et infidèles, depuis les extrémités de l'orient jusqu'à celles de l'occident, et considérez tout ce qu'il y a d'enfants à animer dans le sein de leurs mères, le travail de formation de leur petit corps une fois accompli. Et puisque vous comprenez que la divine Providence n'a jamais manqué jusqu'ici à ce devoir depuis l'origine du monde, mais que jour et nuit elle préside à la création des âmes et à leur union avec le corps, et qu'au moment même, où le corps a atteint le degré voulu de formation, elle est à son œuvre sans retard ni hésitation; puisque vous voyez cela, cessez de vous étonner que cette même Providence accompagne tous les prêtres sur tous les autels, pour changer la substance du pain, dès que sont prononcées les paroles de la consécration, de même qu'elle crée l'âme dès que le corps est formé. D'un côté comme de l'autre, nulle agitation, nulle sollicitude dans cette nature divine et toute-puissante qui, d'un signe de sa volonté, a créé toutes choses, les gouverne et les conserve.

Saint Jean Chrysostome, expliquant ces paroles du Sauveur : « Ceci est mon corps, » fait en ces termes la même comparaison :

« De même que cette parole : Croissez et multipliez-vous, *Gen.* I, quoiqu'elle n'ait été prononcée qu'une fois, a produit des effets dans tous les temps, a opéré dans tous les temps la reproduction de l'espèce humaine, de même cette parole du Sauveur (Ceci est mon corps) n'a été articulée qu'une fois, et cependant elle a perpétué jusqu'aujourd'hui le saint sacrifice sur tous les autels. » *In Matth.* XXVI. Interprétant ces autres paroles du Seigneur : « Que la terre produise une herbe verdoyante, » *Gen.* I, saint Jean Damascène dit aussi : « Depuis lors cette parole produit des germes, qui doivent leur vigueur à ce commandement. Si donc Dieu dit : « Ceci est mon corps, » pourquoi sa parole serait-elle ici moins efficace qu'elle ne l'a été dans le premier cas? » Je crois, mes frères, que la foi à ce sacrement divin trouve dans ces diverses raisons des secours ou du moins des éclaircissements.

V. Enfin il est une dernière merveille non moins étonnante. Car si l'on considère, d'un côté, cette nature sublime et suréminente qui, placée au plus haut des cieux, surpasse tout ce qu'on peut imaginer de meilleur ou de plus grand, et gouverne le ciel, la terre, la mer, c'est-à-dire toutes les créatures, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses; si, d'un autre côté, on examine la bassesse de l'homme, sa faiblesse, ses innombrables misères, et surtout sa misère la plus grande, qui est son penchant au mal; n'aura-t-on pas raison de s'étonner qu'au moyen de ce sacrement cette majesté immense, cette pureté sans tache, veuille se choisir une demeure et un domicile dans un lieu si abject, et y descendre? Le roi Salomon, après avoir construit ce temple splendide, qui avait demandé sept années de travaux, s'écria dans un transport d'admiration : « Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? Car si les cieux et le ciel des cieux ne vous peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie? » III *Reg.* VIII, 27. A plus forte raison nous devons être saisis d'admiration, en voyant l'immense majesté de Dieu habiter la misérable et vile chaumière de notre âme. C'est là, mes frères, il faut en convenir, quelque chose de bien étonnant, mais en même temps j'affirme que c'est nécessaire à notre salut et à notre bonheur. Voici pourquoi; veuillez m'écouter avec attention.

D'abord, puisque les choses, destinées à une fin quelconque, ne peuvent s'expliquer que par cette fin même, examinons quelle est la fin dernière de la vie humaine. La foi nous apprend que cette fin, c'est-à-dire, la béatitude de l'homme, se trouve dans la participation à la félicité divine; car la félicité divine et celle de l'homme ne diffèrent point quant à leur objet. Or, entre une fin, et les choses qui y sont destinées, il y a une étroite connexion. Donc celui qui, vivant dans un corps mortel, est destiné à la participation de la félicité divine, doit participer aussi à la bonté et à la sainteté de Dieu; sa vie doit être en quelque sorte divine, comme sa félicité le sera un jour. L'évangéliste saint Jean l'énonce avec clarté. Après avoir dit que l'homme doit être élevé à la participation de la béatitude divine, il ajoute : « Quiconque a cette espérance, se sanctifie, comme Dieu lui-même est saint. » *Omnis qui habet hanc spem, sanctificat se, sicut et ille sanctus est.* I Joan. III, 3. C'est-à-dire, celui qui doit partager la félicité de Dieu, doit aussi mener une vie divine.

Or, mener une vie divine est impossible sans Dieu; les philosophes païens l'ont compris eux-mêmes. Ainsi, on vante à juste titre cette pensée de Cicéron : « Nul ne fut jamais grand sans l'inspiration divine. » *De Nat. deor.* II. Cette autre de Sénèque n'est pas moins remarquable : « Une âme grande, modérée, méprisant toutes choses comme au-dessous d'elle, se riant de tout ce que nous craignons et désirons, est mue par une puissance céleste. Elle ne peut être telle sans l'appui de Dieu; et ainsi, ce qu'il y a de principal en elle reste au lieu d'où elle vient. De même que les rayons du soleil touchent la terre, en ayant leur siége là d'où ils sont envoyés; de même une âme grande et sainte, descendue pour nous faire connaître de près les choses divines, a beau se trouver au milieu de nous : elle n'en reste pas moins attachée à son principe. » *Epist.* 41. Il écrivait aussi à Lucilius : « Vous vous étonnez que les hommes s'approchent des dieux? C'est Dieu qui vient aux hommes. Sans Dieu, nulle âme n'est bonne. » *Epist.* 46. Si donc personne n'est bon sans l'inspiration et la présence de Dieu, n'était-il pas souverainement avantageux pour nous, qu'entre les sacrements il y en eût un assez puissant pour intro-

duire Dieu dans notre cœur? Or c'est ce que fait la sainte Eucharistie, par laquelle le Seigneur lui-même se choisit un domicile dans notre âme.

Vous direz peut-être : Pourquoi avoir institué pour cela un sacrement particulier, quand Dieu pouvait descendre secrètement dans notre âme, et y demeurer? — Assurément il le pouvait; il l'a même fait pour les Pères de l'Ancien Testament. Mais au moyen de l'Eucharistie il venait bien mieux au secours de l'infirmité de notre nature. Car Dieu ne se communique pas de la même manière aux âmes humaines, et aux esprits angéliques. Les anges étant incorporels, Dieu n'entre en eux que spirituellement. Mais, l'homme étant un composé de corps et d'âme, les sacrements, institués pour son salut, doivent être appropriés à sa nature, c'est-à-dire, consister en quelque chose de matériel, destiné à une fin spirituelle. Ce qu'ils ont de matériel, c'est l'objet visible qu'on y emploie; ce qu'ils ont de spirituel, c'est la grâce divine qui agit en eux. Par conséquent, de même que, selon la pensée de saint Augustin, il était convenable que le Fils de Dieu, voulant sauver le genre humain, vînt à nous revêtu de la substance de notre chair, afin que de cette manière la Sagesse divine nous allaitât, nous qui étions petits, et qu'elle condescendît à notre enfance et à notre faiblesse; de même il était digne de la bonté souveraine que, voilant pour un temps la splendeur de sa majesté, elle se présentât sous une enveloppe matérielle aux yeux de la chair, afin d'être adorée par les hommes et de s'unir à eux.

De cette enveloppe visible elle-même que d'avantages découlent! Car si Dieu n'entrait que spirituellement dans notre âme, l'homme pourrait dire avec Job : « S'il vient à moi, je ne le verrai point; et, s'il se retire, je ne m'en apercevrai pas. » *Job.* IX, 11. Mais si le Seigneur veut bien entrer dans mon âme sous l'apparence de choses matérielles, alors avant de le recevoir, je m'applique à lui préparer, par le sacrement de pénitence, par des prières ferventes et par des larmes, une demeure convenable. Dès que je l'ai reçu, je l'adore et le vénère avec tout le respect et toute la piété possibles, je le couvre de baisers, je repasse dans ma mémoire l'immense bonté de Celui qui, par son

auguste présence, m'honore, me visite, m'éclaire, et me sanctifie. Souvent même ceux qui célèbrent ou communient pieusement, versent les larmes les plus douces, en considérant cette grâce de la présence divine; larmes qui les fortifient et les consolent merveilleusement, et les embrasent du plus ardent amour pour leur Sauveur. Enfin, après la communion, je me recueille en moi-même, je remercie le Seigneur d'un si grand bienfait, et je me nourris de la contemplation d'une si grande bonté et d'un si grand amour.

Tous ces sentiments de dévotion et de respect, c'est la présence sacramentelle du Seigneur qui les excite en nous. Mais nous lui devons un autre bienfait plus grand et plus élevé : c'est la grâce que ce sacrement confère par sa vertu propre, *ex opere operato,* comme parlent les théologiens, à ceux qui le reçoivent dignement; grâce qui produit dans l'âme des fruits et des effets merveilleux, dont nous parlerons bientôt. Par tous ces moyens l'homme se perfectionne et se sanctifie d'une manière étonnante. Or nous ne les aurions pas, si Jésus-Christ notre Seigneur ne descendait que spirituellement dans nos âmes. Vous voyez, mes frères, combien merveilleusement le Seigneur a pourvu à notre salut par l'institution de ce sacrement.

II.

Voici une nouvelle et remarquable preuve de l'utilité de cet auguste sacrement. Pour bien la comprendre, il faut d'abord établir, que de tous les stimulants, qui portent les justes à aimer et à honorer Dieu, le plus puissant c'est la persuasion qu'ils sont l'objet de sa sollicitude paternelle, de ses soins vigilants et affectueux. En effet, il est reconnu que le débordement du mal chez les anciens venait de ce que beaucoup d'entre eux bannissaient la divine Providence, et s'imaginaient que Dieu, « se promenant d'un bout du ciel à l'autre, ne s'inquiétait nullement de ce qui se passe parmi nous. » *Job.* XXII, 14. Cette persuasion impie leur faisant perdre toute espérance, « ils s'abandonnaient, comme dit l'Apôtre, à la dissolution, et se plongeaient avec une ardeur insatiable dans toutes sortes d'impuretés. » *Ephes.* IV, 19. Or, cette

source de l'impiété et de la dépravation des hommes, le Seigneur la détruisit par différents moyens, et surtout par le mystère de son incarnation et de sa passion; car il était manifeste qu'il avait grandement à cœur le salut de ceux pour qui il était venu du ciel sur la terre, et n'avait pas hésité à affronter la plus affreuse des morts. Et pour que nul ne pensât que cette sollicitude avait pris fin avec sa vie, il déclara en quittant la terre qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Ces deux preuves éclatantes de la tendresse et de la providence de Dieu consolent magnifiquement les âmes des justes, et entretiennent merveilleusement leur amour et leur confiance. Mais un ignorant, un homme faible dans la foi, désirera peut-être quelque chose de plus. Il dira : Le bienfait de l'incarnation et de la passion du Seigneur a pour objet le monde entier; cette providence qu'il a promise en quittant la terre, il l'a aussi promise au monde entier, et surtout à son Eglise. Eh bien! Je veux pour moi seul et cette providence, et le bienfait de la passion du Sauveur; je veux qu'il me témoigne d'une manière spéciale cet immense amour qu'il a témoigné au genre humain. Car c'est un axiome, que « le bien est aimable, mais le bien qui nous est propre, » *Amabile bonum, unicuique autem proprium;* c'est-à-dire, chacun désire et recherche surtout un bien qui ne soit qu'à lui.

De peur que cette considération n'abattît les cœurs faibles et chancelants d'un grand nombre, le Seigneur, dans sa miséricorde et sa bonté admirables, institua ce sacrement qui, reçu par chacun de nous en particulier, nous donne un gage spécial de la tendresse du Sauveur, nous fait participer aux mérites de sa passion, et l'introduit dans notre âme, pour qu'il nous dirige et règle notre vie avec un soin et une providence particulières. Car sachant tout faire, et tout-puissant comme il est, il remplit toutes les fonctions dont la faiblesse humaine a besoin pour arriver au salut éternel. Père prudent et prévoyant, il étend sur nous une sollicitude vigilante. Maître divin, il éclaire les ténèbres de notre intelligence et, par des avertissements intérieurs nous transmet les enseignements de la science céleste. Tendre époux des âmes, il les serre dans les étreintes de sa charité, et leur com-

munique tous ses biens. Sage médecin, il guérit toutes les blessures de notre âme; ce qui fait dire à saint Ambroise, dans une exhortation au fréquent usage de ce sacrement : « Le blessé cherche le médecin; or notre sujétion au péché est une blessure, dont le remède est ce sacrement vénérable et céleste. » Enfin, vrai et légitime pasteur, il donne aux âmes qui forment son troupeau les soins qu'il a promis en ces termes par la voix d'Ezéchiel : « Je ferai moi-même paître mes brebis, et je les ferai reposer moi-même. J'irai chercher celles qui seront perdues, je rétablirai celles qu'on aura chassées, je banderai les plaies de celles qui seront blessées, je fortifierai celles qui seront faibles, et je conserverai les grasses et les fortes. » *Ezech.* xxxiv, 15 et 16. Il est donc tout à la fois leur pasteur et leur aliment, comme il est à la fois prêtre et victime.

On cessera de s'étonner que tant de bienfaits dérivent de cette présence corporelle du Seigneur, si on considère la dignité et la puissance de son très-saint corps. Une seule preuve suffira pour faire apprécier cette puissance. Le catéchisme du concile de Trente, après avoir exposé l'efficacité admirable du saint baptême, qui sanctifie les âmes des hommes, et les purifie de toutes les souillures du péché, ajoute ces mots : « Si quelqu'un désire savoir pourquoi l'eau a reçu une telle propriété, la réponse est, que cela surpasse l'intelligence humaine. Cependant, on peut du moins comprendre que dans le baptême du Sauveur, le contact de son corps mille fois saint a consacré l'eau pour l'usage salutaire du sacrement de baptême. » De ces paroles on peut inférer combien est grande la puissance du sacrement de l'Eucharistie. Car si le seul contact du corps du Sauveur a donné une telle efficacité à toutes les eaux du monde, quels effets, je vous le demande, ne ressentira pas celui qui aura reçu dignement et respectueusement le corps même du Seigneur, contenu dans la sainte Eucharistie! Cela peut être soupçonné et conjecturé tant bien que mal, mais le langage est impuissant à l'expliquer.

De plus, si, comme nous le voyons dans le livre des Rois, le Seigneur bénit la famille d'Obed-Edom, II *Reg.* vi, 12, c'est-à-dire, ajouta à ses richesses, et la combla de biens, parce que

dans sa maison avait été placée l'arche d'alliance, qui n'était qu'une image de ce sacrement divin; qu'est-ce que fera la vérité représentée par cette figure, qu'est-ce que fera le corps même du Seigneur dans l'âme, qui le recevra avec piété et vénération? Saint Augustin a donc raison de dire : « Si la courtisane Raab, avec toute sa maison, obtint miséricorde, pour avoir accueilli une fois les espions de l'armée du Seigneur; que n'obtiendra pas celui qui aura recueilli fréquemment Dieu même dans la demeure de son âme? »

III.

Maintenant, mes frères, tirons de ce qui vient d'être dit quelques conséquences pratiques. Qu'est-ce que prouvent de tels bienfaits, et de si puissants secours qui nous sont donnés pour le salut, sinon la bonté et la charité immenses de notre Dieu, bonté et charité qui exigent de notre part un amour et une reconnaissance sans bornes? Car le caractère propre du véritable amour étant de vouloir du bien et d'en faire à ceux qu'on aime, je vous le demande, de quel amour Jésus-Christ notre Seigneur n'entoure-t-il pas ceux qu'il comble de si grands bienfaits?

Pour que vous puissiez mieux en juger, considérons les bienfaits conférés autrefois au peuple juif, et comparons-les avec ceux du Nouveau Testament. Des premiers le Seigneur dit par la bouche d'Osée : « Je me suis rendu comme le père nourricier d'Ephraïm, et l'ai porté dans les bras..... J'ai ôté moi-même le joug qui leur serrait la bouche, et je leur ai présenté de quoi manger. » *Ose.* XI, 3 et 4. Par ces paroles le Seigneur fait allusion à trois amours différents, qu'il a témoignés à son peuple. Le premier est l'amour de la nourrice, qui allaite l'enfant et le porte dans ses bras avec des sentiments maternels. Le deuxième est celui du pauvre laboureur pour sa paire de bœufs, dont le travail sustente sa pénible vie; l'ouvrage du jour étant terminé, il les traite avec bonté, les caresse, et, pour les soulager, enlève le joug qui les accable. Le troisième est celui d'un père pour un enfant malade, qui repousse toute nourriture; le tendre père lui présente avec sollicitude l'aliment qui le soutiendra. Le Seigneur

dit donc avoir témoigné à son peuple ces trois amours. Lui-même, père nourricier de ce peuple, le porta dans les bras de sa providence et le protégea sans cesse; lui-même secoua le joug dont ils étaient accablés par les Egyptiens et les nations voisines, et les rendit à la liberté; lui-même leur fournit d'une main généreuse la nourriture et tout ce qui était nécessaire aux besoins de la vie; puisque, pour employer l'expression du Prophète, « il les rassasia des sucs du froment, » *adipe frumenti satiat te.* Ps. CXLVII, 3.

Or, ces trois amours, le Seigneur les a témoignés à son peuple dans la nouvelle loi par des bienfaits beaucoup plus grands. Car, non content de nous porter dans ses bras, il nous porte aussi dans ses entrailles, lorsqu'au moyen de ce sacrement il vient dans les nôtres. Par l'efficacité de ce même sacrement, il nous délivre du joug si lourd des péchés et des passions. Enfin, non-seulement il nous présente notre nourriture, mais cette nourriture qu'il nous présente, c'est lui-même, et il donne à ceux qui le reçoivent dignement, non la vie temporaire du corps, mais une vie immortelle et sans fin.

On voit ici la différence qui sépare l'amour de Jésus-Christ, de celui des amis ordinaires. Ceux-ci ne désirent rien plus vivement que d'être avec leurs amis, de vivre avec eux, et de jouir d'une mutuelle présence. Mais Jésus-Christ notre Seigneur, non content d'une telle union, a voulu, par ce sacrement, s'introduire dans nos cœurs, habiter en nous, ne faire qu'un avec nous. Comme un tendre père, il nous offre de sa propre main cette nourriture, en disant à ses disciples dans la dernière cène, et en leur personne à tous les chrétiens : « Prenez, et partagez entre vous, » c'est-à-dire : « Prenez, et mangez-en tous. » Paroles sur lesquelles il ne nous faut point passer légèrement.

Nous lisons qu'Assuérus, roi des Perses et des Mèdes, donna un festin magnifique aux princes de sa cour, pour faire éclater la gloire et les richesses de son empire, et pour montrer la grandeur de sa puissance; festin, qui dura cent quatre-vingts jours. *Esther.* I, 3 et 4. Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, Jésus-Christ, se disposant à quitter la terre, pour aller à son Père, a préparé un festin splendide, afin de montrer au monde

les richesses immenses de sa bonté, de son amour, de sa bienfaisance et de sa miséricorde; festin devant durer non cent quatre-vingts jours, mais jusqu'à la fin du monde; festin offert non-seulement aux princes des Mèdes et des Perses, mais au genre humain tout entier; festin auquel il nous convie par ces paroles amicales : « Prenez, et mangez-en tous. »

Seigneur, dans votre banquet splendide, nous n'attendons rien de vil ou de vulgaire; point de ragoûts dispendieux, point de mets assaisonnés de sucre ou de miel, point de vins apportés de contrées lointaines. Que nous présentez-vous donc, Seigneur, à manger ou à boire? Est-ce l'agneau pascal? Sont-ce les pains azymes, avec les laitues sauvages, auxquels nous appelait l'ancienne loi? Est-ce la manne du ciel, manne « qui renfermait en soi tout ce qu'il y a de délicieux, et tout ce qui peut être agréable au goût? » *Sap.* XVI, 20. Est-ce enfin quelque livre, comme celui que l'ange de l'Apocalypse donna à dévorer à saint Jean, et qui, « doux à la bouche, était amer au ventre? » *Apoc.* X, 9. Certes, ce n'est rien de tout cela. Qu'est-ce donc? Jésus nous l'apprend en ces termes : « Ceci est mon corps, et ceci est mon sang. » Mes frères, que croyez-vous que signifient ce peu de mots? C'est comme s'il avait dit : « Je vous embrasse d'un si vif amour, j'ai une soif si ardente de votre salut, que, comme vous ne pouvez arriver à la vie véritable et éternelle sans manger ma chair et boire mon sang, je vais immoler cette chair et répandre ce sang sur la croix, afin que, fortifiés par cette nourriture et par ce breuvage, vous parveniez à la véritable et éternelle vie. Je ne repousse personne de ce festin, j'y invite tous les hommes, quelles que soient leur condition et leur fortune. Prenez, dis-je, et mangez-en tous, esclaves, ou libres; pauvres, ou riches; nobles, ou gens du peuple; mangez tous de ce pain, au moyen duquel vous recevrez en vous et la vie éternelle, et l'auteur de la vie. » Que tous les hommes disent, et aussi les anges, si c'est là un témoignage assez grand de la bonté divine et de l'amour divin.

Maintenant, mes frères, faisons un retour sur nous-mêmes. Si Jésus-Christ notre Seigneur nous aime à ce point, s'il nous comble de tant de bienfaits, si dans l'Eucharistie il nous témoigne tant

de bonté et de miséricorde, est-il possible que nous ne l'aimions pas sans réserve et par-dessus tout? Par quels moyens pouvait-il exciter plus vivement notre amour pour lui? Si l'amour appelle l'amour, si la bonté ravit le cœur de l'homme, si les bienfaits provoquent l'affection, quel amour fut plus ardent, quelle bonté plus sublime, quels bienfaits plus grands que les siens? Aimons donc de toute notre âme, de tout notre cœur, et de toutes nos forces, ce Dieu dont l'immense bonté, la charité et la mansuétude toucheraient des cœurs même de pierre; offrons-nous tout entiers en sacrifice à Celui qui s'est donné à nous en nourriture. Car c'est là ce qui a embrasé d'une manière si étonnante les âmes de tous les saints, et d'hommes charnels en a fait des êtres spirituels et divins.

Saint Grégoire, à l'occasion de ce verset de Job : « La pierre, étant fondue par la chaleur, se change en airain, » *Job.* XXVIII, 2, confirme ainsi ce que j'avance : « Si la dureté de la pierre cède au feu; si, approchée du feu, elle perd non-seulement sa dureté, mais encore sa nature et son nom, puisqu'elle se change en poussière : qu'y a-t-il d'étonnant que les cœurs de pierre des hommes, perdant leur première dureté par la vertu de ce feu céleste, se transforment jusqu'à un certain point en une autre nature, et de pierres qu'ils étaient deviennent enfants d'Abraham, et bien plus enfants de Dieu. » Ce sacrement, mes frères, exige donc avant tout, que nous aimions avec ardeur Celui qui en l'instituant nous a témoigné tant d'amonr.

Ensuite, puisque nous recevons tant de bienfaits par ce pain céleste, nous devons le recevoir fréquemment avec toute la dévotion et la pureté possibles. Quand le Seigneur nous invite avec tant de libéralité à ce festin, quand il offre à tous en commun ce pain des anges qui procure l'immortelle vie, qui serait assez ennemi de soi-même pour ne point accourir à un tel banquet? O aveuglement déplorable du genre humain! Autrefois le perfide serpent, excitant la femme à manger du fruit défendu, lui promit faussement la ressemblance divine; trompée par cette promesse, la femme mangea et périt. Aujourd'hui la Vérité elle-même nous offre un pain céleste, promettant que, si nous en mangeons, nous

obtiendrons la véritable ressemblance divine. Et cependant, malheureux et insensés que nous sommes! nous avons obéi au serpent qui offrait une nourriture de mort, et nous n'écoutons pas la voix du Seigneur, qui nous appelle au pain de l'éternelle vie. Quelle indignité! Quelle monstruosité!

Tâchons, mes frères, de sentir toute l'horreur d'une telle conduite. Fermons nos oreilles aux voix trompeuses du serpent et du monde, et les ouvrant aux avertissements de la vérité divine, qui nous invite avec amour à prendre le pain vivifiant des âmes, purifions notre conscience de toute souillure mortelle par le sacrement de pénitence; préparons notre âme par des prières ferventes et de saintes pensées; et allons, non pas avec nonchalance, mais avec avidité à cette table céleste, au pain des anges, au froment des élus, au banquet du Roi éternel, au remède souverain de l'infirmité humaine, à la source de tous les biens; afin que, par cette nourriture bienfaisante, nous méritions de recevoir, de la main du Seigneur, la grâce dans le siècle présent, et l'éternelle vie dans le siècle à venir.

EXPOSTULATIO JESU

CUM HOMINE SUAPTE CULPA PEREUNTE.

(Hexamètres alternant avec des iambiques dimètres.)

Cum mihi sint uni bona, quæ vel frondea tellus,
    Vel olympus ingens continet;
Dicite, mortales, quæ vos dementia cepit,
    Hæc aucupari ut undevis
Malitis, quam de proprio deposcere fonte,
    Adeo benigno et obvio?
Mendacesque juvet trepido miseroque tumultu
    Umbras bonorum persequi?
Pauci me, qui sum veræ largitor et auctor
    Felicitatis, expetant?

Forma rapit multos; me nil formosius usquam est;
    Formam ardet hanc nemo tamen.
Suspiciunt ceras antiquaque stemmata multi;
    At me quid est illustrius?
Ut qui sim genitore Deo Deus ipse profectus,
    Genitrice natus Virgine.
Unde fit, ut mecum vix gestiat unus et alter
    Affinitatem jungere?
Maximus ille ego sum, cœlique solique monarcha;
    Servire nobis cur pudet?
Dives item, et facilis dare magna et multa roganti
    Rogari amo; nemo rogat.
Sumque, vocorque Patris summi Sapientia; nemo
    Me consulit mortalium.
Ipse ego sum ætherei splendorque decusque parentis;
    Me nemo stupet, aut suspicit.
Sum firmus juxta ac jucundus amicus amico.
    Me pariter ac meas opes
Candidus atque libens charis impertio; nemo hanc
    Ambit necessitudinem.

Sum via, qua sola cœli itur ad astra; tamen me
    Terit viator infrequens.
Cur tamen ignarum dubitat mihi credere vulgus,
    Æterna cum sim veritas?

PLAINTES DE JÉSUS

ADRESSÉES A L'HOMME QUI SE PERD PAR SA FAUTE.

Puisqu'à moi seul appartiennent tous les biens contenus soit sur la terre fleurie, soit dans le vaste ciel, dites, mortels, quelle est votre démence, d'aimer mieux les chercher partout ailleurs qu'à leur propre source, qui est toute prête à s'ouvrir devant vous? Pourquoi, au milieu d'anxiétés et de soucis déplorables vous complaisez-vous à poursuivre des biens menteurs, des ombres de biens? Et pourquoi si peu me désirent-ils, moi qui suis l'auteur et le dispensateur de la vraie félicité?

La beauté séduit le grand nombre. Rien n'est plus beau que moi; et cependant nul ne s'éprend de ma beauté. Le grand nombre admire les vieux parchemins et les antiques généalogies. Qu'y a-t-il de plus illustre que moi, qui, Fils de Dieu, et Dieu moi-même, ai pour mère une Vierge? Comment donc se fait-il, qu'à peine quelques-uns veuillent s'unir à moi? Je suis le plus puissant monarque et du ciel et de la terre; pourquoi rougit-on de me servir? Riche, facile à donner, et à donner beaucoup à celui qui demande, j'aime qu'on m'importune, et on ne le fait pas. Je suis, de nom et d'effet, la Sagesse de l'Eternel; personne ne prend conseil de moi. Je suis la splendeur et la gloire du Père souverain; nul mortel ne m'admire, ne me révère. De tous les amis je suis le plus fidèle et le plus aimable; je communique avec joie et sans réserve à mes bien-aimés ma personne et mes résors : qui est-ce qui recherche cette amitié?

Je suis la voie, qui seule mène au ciel; et cependant combien peu de voyageurs foulent cette voie? Pourquoi un vulgaire ignorant balance-t-il à me croire, moi qui suis l'éternelle vérité? In-

Pollicitis cur, stulte, meis diffidere perstas,
  Cum sit nihil fidelius?
Auctor ad hæc vitæ cum sim unicus, ipsaque vita,
  Cur sordeo mortalibus?
Lux ego sum; cur huc vertunt sua lumina pauci?
  Dux; cur gravantur insequi?
Vivendi recte certissima regula solus;
  Aliunde formas cur petunt?
Ipse ego sum solus vera et sine felle voluptas;
  Quid est quod ita fastidior?
Unica pax animi; quin huc deponitis ægri
  Curas edaces pectoris?

Si benefacta truces etiam meminere leones,
  Referuntque belluæ vicem,
Respondere feri merito didicere dracones,
  Si meminit officii canis,
Si redamant aquilæ, redamant delphines amantem;
  Cur efferatior feris
Meme non redamas homo? cui semel omnia feci,
  Quem condidi, quem sanguine
Asserui proprio, propriæque a morte recepi
  Dispendio vitæ volens.
Si bos agnoscit dominum, si brutus asellus
  Agnoscit altorem suum;
Cur me solus homo male gratus nosse recusas
  Et conditorem et vindicem?

Unus ego hic tibi sum cunctorum summa bonorum;
  Quid est quod extra me petas?
Quorsum distraheris per tot dispendia grassans
  Laboriosa inertia?
Sum placabilis et pronus miserescere; quin hoc
  Miser ad asylum confugis?
Idem justus et implacabilis ultor iniqui;
  Cur non times offendere?
Corpus ego atque animum nutu sub tartara mitto·
  Nostri metus vix ullum habet.
Proinde mei desertor homo, socordia si te
  Adducet in mortem tua;
Præteritum nihil est, in me ne rejice culpam,
  Malorum es ipse auctor tibi.
Nam quid adhuc superest? si te neque provocat ardens
  Suique prodiga charitas;

sensé, pourquoi te défier de mes promesses qui n'ont jamais failli à personne? D'ailleurs, je suis le seul auteur de la vie, et la vie même; pourquoi donc les mortels me méprisent-ils? Je suis la lumière; pourquoi si peu y tournent-ils les yeux? Je suis le guide; pourquoi ne pas me suivre? Je suis la meilleure règle de vie; pourquoi en chercher d'autres? Seul je suis la volupté véritable et sans amertume; comment peut-on se lasser ainsi de moi? Seul je suis la paix de l'âme; pourquoi ne pas déposer à mes pieds les soucis rongeurs et tous les maux de l'âme?

Si le lion cruel se souvient des bienfaits, si les bêtes sauvages sont reconnaissantes, si le hideux serpent sait répondre à un service, si le chien est sensible à de bons traitements, si les aigles et les dauphins paient de retour celui qui les aime, pourquoi ne pas me rendre amour pour amour, homme plus dur que les brutes, homme pour qui j'ai tout fait, homme que j'ai créé, que j'ai racheté de mon sang, que j'ai voulu arracher à la mort au prix de ma propre vie? Si le bœuf reconnaît son maître, si l'âne stupide reconnaît son nourricier, pourquoi, homme ingrat, refusez-vous seul de me reconnaître, moi votre Créateur, et votre Sauveur?

Seul, je puis vous procurer tous les biens : qu'est-ce donc que vous cherchez en dehors de moi? A quoi bon vous agiter péniblement dans de stériles efforts? Je suis facile à apaiser, et porté à la miséricorde; malheureux, pourquoi ne pas vous réfugier dans cet asile? Mais aussi je suis juste et implacable dans le châtiment du péché; pourquoi donc ne craignez-vous pas de le commettre? D'un signe, je précipite dans l'enfer le corps et l'âme; cependant combien peu me redoutent! Ainsi, ô homme ingrat et infidèle, si votre nonchalance vous conduit à la mort, ne rejetez pas sur moi la faute, je n'ai rien négligé, vous-même êtes l'auteur de vos maux. Qu'attendez-vous de plus? Si une charité ardente, et prodigue d'elle-même, ne fait nulle impression sur votre cœur de marbre; si une telle bénignité ne vous touche point; si l'espé-

O bis marmoreum pectus! neque mitigat unquam
    Adeo profusa benignitas;
Si neque tantarum vel spes certissima rerum
    Expergefacit, et allicit;
Si neque tartareæ cohibet formido gehennæ,
    Nec ullus admonet pudor;
Imo si durant magis hæc, adduntque stuporem,
    Tam multa, tamque insignia,
Ut facile immanesque feras, chalybemque, petramque
    Rigore victo molliant;
Quid faciat pietas, quibus artibus abstrahat ultro
    Devota morti pectora?
Invitum servare, nec est mentis, puto sanæ,
    Et patria prohibet æquitas.

---

rance assurée de si grandes promesses ne vous réveille, ni ne vous attire; si vous n'êtes ni arrêté par la crainte de la noire géhenne, ni retenu par aucune honte; bien plus, si tant de prodiges qui amolliraient les bêtes féroces, la pierre et l'acier, ne font que vous endurcir davantage et vous rendre insensible; que peut faire la miséricorde? Par quels moyens gagnerait-elle des cœurs qui se sont dévoués à la mort? Sauver quelqu'un malgré lui, est contraire à la raison et à l'équité divine [1].

[1] Notre traduction est loin de rendre l'élégance des vers latins. Ce n'est pas Grenade qui les a composés. Voir la dédicace du tome II.

NOTES.

Note A, pour la page 137.

Le latin *semen cœleste* est mis par opposition à *semen mulieris.* Il nous a été impossible de conserver ce rapprochement dans la traduction, car nous ne pouvions employer ni le mot *semence,* à propos du passage de la Genèse, ni le mot *race* à propos du Saint-Esprit.

Note B, pour la page 221.

Le texte latin porte : *Qua sæpe erat octo et decem diebus peregrinandum.* On pourrait croire au premier abord que le sens est *dix-huit jours.* Mais en recourant au texte grec, on voit que ce serait un contre-sens de traduire ainsi. Voici comment s'exprime Théodoret : ...πολλάκις μὲν ἡμέρας ἑπτὰ, πολλάκις δὲ καὶ δέκα κάτεχούσης ἀποδημίας. Ce que Sirmond traduit ainsi : *Quæ sæpe ad septem, sæpe ad decem quoque dierum iter producebatur.* Quant à la substitution de *octo* à *septem,* comme elle paraît remonter à Grenade, il ne nous appartient pas de la corriger.

Note C, pour la page 261.

Dans le texte latin, entre le dernier sermon sur les Rogations, et le premier sur l'Ascension, se trouve un opuscule sur la prière, intitulé : *Brevis libellus qui varias sententias de orationis, meditationis, et contemplationis laudibus, officio, atque ratione continet, eodem F. Ludovico Granatensi auctore et collectore.* Ce travail, qui remplira environ 120 pages de notre édition, contient, sur chaque sujet, d'abord de nombreux extraits des saints Pères, et ensuite des pensées détachées de Grenade. Quoiqu'une petite préface rattache cet opuscule aux Rogations, cependant, comme il n'est nullement en forme de sermons, nous avons pensé qu'il valait mieux le placer parmi les œuvres ascétiques.

Note D, pour la page 338.

Le texte porte : *Et plusquam Cimmerias* (*quod aiunt*) *tenebras illi obfundit.* C'est un proverbe latin. Il fait allusion non pas à la Crimée, comme on pourrait le penser quand on connaît les brouillards de la mer Noire, ni aux enfers, que les poètes désignent quelquefois par le mot *cimmerius,* mais aux *Cimmériens,* peuplade qui vivait entre Baies et Cumes, dans des vallées que le soleil n'éclairait jamais, d'autres disent dans des cavernes.

Note E, pour la page 460.

Le mot *spirare* a embarrassé tous les traducteurs. Le plus grand nombre se servent du mot *produire,* ou, en renversant la phrase, du mot *émaner,* ce qui est très-correct, mais n'est pas l'équivalent du latin. M. Ubaghs a été plus hardi; dans sa traduction du *Monologium* (de la Connaissance de Dieu, p. 193), il crée le verbe *spirer,* qu'il met en italiques, et auquel il rattache la note suivante : « Le mot *spirare* n'a pas d'équivalent usité en français, Nous ne savons si jamais

quelqu'un a écrit *spirer;* mais aucun de ses verbes dérivés, *respirer, inspirer, expirer*, etc., n'exprime le sens qu'a ici le *spirare* latin. Le verbe *expirer*, pris activement, en approcherait le plus. Le substantif *spiratio*, quoique moins latin que *spirare*, a cependant passé dans la langue française. » Nous proposons avec confiance le mot *exhaler*. Il est inusité en ce sens, il est vrai, et pour une bonne raison, c'est que les traités de théologie ne sont pas écrits en français ; mais s'il n'est pas usité, nous croyons qu'il est digne de l'être.

NOTE F, pour la page 503.

Comme ce passage de saint Bonaventure est très-difficile à faire passer dans notre langue, nous croyons que nos lecteurs seront bien aises de voir comment il a été rendu par deux autres traducteurs.

Voici d'abord le texte latin : « Ex memoria enim oritur intelligentia, ut ipsius proles. Tunc enim aliquid intelligimus, cum similitudo, quæ erat in memoria, in intellectus acie resultat : quæ nihil aliud est quam verbum. Ex memoria vero et intelligentia spiratur amor, tanquam amborum nexus. Hæc igitur tria, scilicet mens generans, Verbum, et amor sunt in anima, quoad memoriam, intellectum et voluntatem ; quæ quidem tres animæ nostræ vires sunt consubstantiales, coæquales et coævæ, utpote se invicem consequentes, et indivisa societate conjunctæ (1). »

M. Berthaumier (*Œuvres spirituelles de saint Bonaventure*, tom. III, p. 171) traduit ainsi : « La mémoire produit l'intelligence, qui est comme sa fille, car nous comprenons quand la ressemblance de l'objet qui repose en la mémoire est venue se placer à la lumière de l'intelligence ; et cette ressemblance n'est autre chose que notre verbe. De la mémoire et de l'intelligence émane l'amour, le nœud qui les unit. Or, ces trois choses, l'esprit qui engendre, le verbe et l'amour qui appartiennent à la mémoire, à l'intelligence et à la volonté, sont consubstantielles, coégales et coexistantes, se pénètrent et s'embrassent mutuellement. »

M. Ubaghs (*Théodicée chrétienne*, p. 77) traduit ainsi : « De la mémoire naît l'intelligence comme son enfant ; car nous comprenons, lorsque la ressemblance qui est dans la mémoire rejaillit dans l'intelligence, ressemblance qui n'est autre chose que le verbe. De la mémoire et de l'intelligence procède l'amour comme lien des deux. Ces trois, l'esprit qui engendre, le verbe et l'amour sont donc dans l'âme, en tant que mémoire, intelligence et volonté ; ils sont consubstantiels, égaux et contemporains, et ils sont les uns dans les autres. »

NOTE G, pour la page 631.

Le texte portait *vivendo*. Nous avons conjecturé tout d'abord qu'il fallait *videndo*. Mais voulant nous en assurer, nous avons tâché de trouver le texte cité ici. Ce n'était pas chose facile, car les ouvrages cités sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, appartiennent pour la plupart à d'autres auteurs. Après de longues recherches infructueuses, nous avons enfin rencontré ce passage dans les œuvres de Fauste, évêque de Riez (au t. XXX de la *Patrologie*, p. 271), et nous avons reconnu que notre conjecture était fondée.

(1) Dans le texte donné par M. Ubaghs, ces huit derniers mots sont remplacés par *se invicem circuminsedentes*. Plus haut, avant *in memoria*, le mot *erat* est remplacé par *est*. Et à la seconde [illegible], le mot *aliquid* est omis.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

SERMONS POUR LE PROPRE DU TEMPS.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

